

# HISTOIRE

DU

# BAS-EMPIRE.

TOME XX.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

# HISTOIRE

DU

# BAS-EMPIRE,

## PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE,

ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),

ET CONTINUÉE

PAR M. BROSSET J^{NE},

MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



TOME XX.

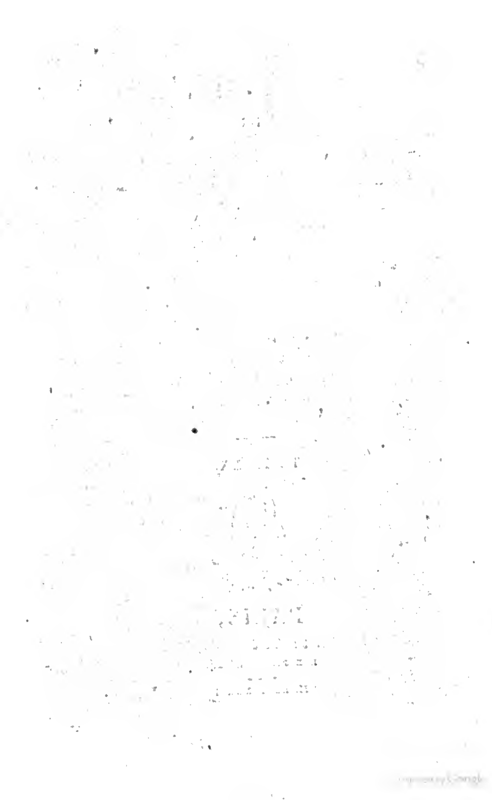


PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 24.

M. DCCC. XXXVI.



# HISTOIRE

DU

# BAS-EMPIRE.

## LIVRE CX.

I. Cantacuzène régent. II. Apocauque et le patriarche contre Cantacuzène. III. Reproches de Cantacuzène au patriarche. IV. Sisman réclamé par les Bulgares. V. Conseil tenu à la cour sur cette demande. VI. Opinions diverses des membres du conseil. VII. Avis de Cantacuzène. VIII. Il veut se retirer des affaires. IX. L'impératrice s'y oppose. X. Plaintes de l'impératrice à ce sujet. XI. Cantacuzène se rend. Il va trouver l'impératrice, qui lui promet une confiance sans bornes. XII. Conduite hypocrite du patriarche envers Cantacuzène. XIII. Cantacuzène refuse de livrer Sisman. XIV. Il se prépare à la guerre contre les Bulgares. XV. L'impératrice refuse de faire couronner son fils, et pourquoi. XVI. Alexandre, roi de Bulgarie, demande la paix. XVII. Cantacuzène projette un accommodement avec les Serves. XVIII. Il médite la conquête du Péloponèse. XIX. Complot d'Apocauque pour enlever le jeune empereur. XX. Il s'excuse auprès de Cantacuzène. XXI. Retour de Cantacuzène à la cour. XXII. Contestation entre le patriarche et de jeunes militaires, au sujet de Cantacuzène. XXIII. L'impératrice réprimande cette jeunesse. XXIV. Cantacuzène refuse de conclure le mariage de

sa fille avec le jeune empereur. xxv. Il obtient le pardon d'Apocauque. xxvi. Apocauque aux pieds de l'impératrice. xxvii. Il engage le patriarche à dénoncer Cantacuzène comme un traître. xxviii. Il fait la même démarche auprès d'Asan Andronic. xxix. Auprès des deux frères d'Asan. xxx. Il s'assure de Jean Gabalas. xxxi. De Chumne grand-stratopédarque. xxxii. D'Artotc et de Zampée. xxxiii. Les premiers dénonciateurs de Cantacuzène mal reçus par l'impératrice. xxxiv. Elle se sent ébranlée par la déposition du patriarche et d'Asan Andronic. xxxv. Discours perfides du patriarche, pour la dissuader d'accorder à Cantacuzène la liberté de se justifier. xxxvi. Autre discours plus perfide encore d'Asan-Andronic. xxxvii. L'impératrice cède à la calomnie. Persécution d'Apocauque contre Cantacuzène et les siens. xxxviii. Cantacuzène demande en vain à être jugé. xxxix. Il reçoit ordre de ne plus se mêler des affaires. Il harangue ses partisans. xl. Réponse de ses partisans. Ils veulent qu'il prenne la pourpre impériale. xli. Cantacuzène couronné empereur à Didymotique. xlii. Quelques circonstances du couronnement prises à mauvais augure. xliii. Cantacuzène consulte l'évêque de Didymotique. xliv. Le prélat regardé comme un saint par le crédule Cantacuzène. xlv. Cantacuzène organise son armée. xlvi. Sa mère est arrêtée. xlvii. La ville d'Andrinople se déclare contre lui. xlviii. Il demande la paix. xlix. Stratagème de ses ennemis pour le rendre odieux au jeune empereur. l. Conversation de l'impératrice avec ses femmes, au sujet de Cantacuzène. li. Nouveaux efforts d'Apocauque et du patriarche pour indisposer contre lui l'impératrice. lii. La Thrace devenue le théâtre de la guerre. liii. Cantacuzène abandonné par trois de ses plus zélés partisans. liv. Confiscation de ses biens par Gui de Lusignan. lv. Crélès, seigneur serve, se déclare en sa faveur. lvi. Couronnement du jeune empereur. Apocauque nommé grand-duc. lvii. Mauvais traitement qu'il fait essuyer à la mère de Cantacuzène. lviii. Elle meurt dans sa prison. lix. Cantacuzène fortifie Didymotique. lx. Il tente en vain de se rendre maître de Béra. lxi. Il fait une nouvelle tentative pour obtenir la paix. lxii. Anastasiopolis lui ferme ses portes.

---

# JEAN PALÉOLOGUE Ier.

ANDRONIC le jeune avait à peine rendu les derniers soupirs que l'ambition des courtisans, qui ne manque jamais de se réveiller à l'aurore d'un nouveau règne, commença à s'agiter en tous sens. Jusqu'alors ils avaient dévoré en silence le chagrin que leur causait la haute faveur dont Cantacuzène jouissait auprès de ce prince, dans l'espérance qu'à la mort du maître on verrait expirer le crédit du favori; ils fondaient cet espoir sur quelques signes de mécontentement que l'impératrice, du vivant de son époux, avait laissé échapper contre le grand-domestique. Ils ne purent

I. Cantacuzène, régent. Cant. l. 3. c. 1.

plus se contenir, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés, et qu'ils reconnurent que cette princesse ne faisait aucun mouvement pour éloigner Cantacuzène des affaires; quand, au contraire, ils le virent lui-même se disposer à exercer les fonctions de tuteur du jeune monarque et de régent de l'Empire, dans toute la plénitude du pouvoir attaché à cette grande dignité. En effet, la première démarche que fit Cantacuzène annonçait bien qu'il prétendait agir en maître, et qu'il se regardait comme le principal organe, et même l'arbitre de la puissance suprême. Après avoir pourvu à la sûreté des personnes qui composaient la famille impériale, et réglé l'intérieur de leur maison, il se hâta de faire expédier des lettres à tous les gouverneurs des provinces et aux receveurs des impôts, pour les réhabiliter dans leurs places; car, suivant les constitutions de l'état, tous les agents du gouvernement se trouvaient, par le décès de l'empereur, suspendus de leurs emplois. Cantacuzène leur recommandait dans ces lettres, qui furent distribuées au nombre de plus de cinq cents, de remplir avec exactitude et probité leurs devoirs, et il menaçait les financiers en particulier des plus grandes punitions, s'ils prévariquaient dans l'exercice de leurs charges: avertissement qui lui parut d'autant plus nécessaire, qu'il ne savait que trop, par une fatale expérience, combien la nation avait été volée par les gens d'affaires, et qu'il ne pouvait douter que la situation déplorable où se trouvait l'Empire ne vînt, en grande partie, du désordre des finances, occasioné par les déprédations de ceux qui les avaient administrées. Cet acte d'autorité fit éclater le dépit de ses ennemis

secrets, et excita de toutes parts contre lui des murmures et même des clameurs.

Alexis Apocauque, protovestiaire, qui depuis longtemps nourrissait dans son cœur une haine implacable contre le grand-domestique, crut le moment favorable pour travailler à sa perte. Il conçut donc le projet de rallier autour de lui tous les mécontents, tous ceux à qui Cantacuzène faisait ombrage, d'en former une faction dont il se constituerait le chef, et avec le secours de laquelle il espérait réussir dans son pernicieux dessein. Déja il avait osé dire à l'impératrice que Cantacuzène ne se proposait rien moins que de s'emparer de la couronne après avoir abattu toutes les têtes qui seules pouvaient prétendre au droit de la porter, et fait disparaître ceux qu'il jugerait être en état de s'opposer à ses criminelles entreprises. Cantacuzène avait un autre rival, non moins redoutable, dans la personne du patriarche. Ce prélat cherchait aussi, de son côté, à se former un parti. Il cabala d'abord sourdement; il se fit des créatures, en promettant aux ambitieux de la faveur et des emplois s'il était placé au timon des affaires. Quant aux ames honnêtes, il tâcha de leur faire désirer sa promotion au ministère, en les leurrant de ces plans de réforme qu'on voit ordinairement paraître au commencement d'un nouveau règne, et qui, toujours magnifiques dans la spéculation, ne sont, dans la réalité, que de vaines chimères. Lorsqu'il crut avoir suffisamment préparé les esprits, il annonça sans détour ses prétentions; il voulut faire valoir un faux principe, dont le clergé n'a que trop souvent abusé pour troubler le repos des nations. Il osait dire que sa dignité seule lui donnait

II. Apocauque et le patriarche contre Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 2. Nic. Greg. l. 12. c. 2, 4.

la prérogative de tenir la première place dans les conseils, parce qu'il était juste que *l'église gouvernât l'Empire comme l'ame gouverne le corps*. D'ailleurs, il soutenait que le dernier empereur l'avait institué régent de ses états, et tuteur des jeunes princes ses fils, en lui recommandant, lorsqu'il était parti pour son expédition en Thessalie, où la révolte de Syrghianne l'avait appelé, de veiller à la conservation de l'impératrice et de ses enfants, et même de lancer, s'il était nécessaire, toutes les foudres de l'église contre ceux qui s'écarteraient du devoir. « Après cela, pour-« rais-je, disait-il, négliger d'obéir aux volontés de « ce prince? Non, je n'imiterai point la faiblesse du « patriarche Arsène, qu'on a vu trahir si lâchement « les intérêts de son pupille. Je gouvernerai avec « l'impératrice, et je la défendrai, ainsi que le jeune « empereur, contre les attentats de ceux qui cherchent « à les faire périr. » Il fallait que ce prélat fût bien aveuglé par la passion, pour ne pas sentir toute l'indiscrétion d'un pareil propos, puisque c'était réveiller le souvenir du crime qui avait porté la famille régnante sur le trône. Le patriarche, pour montrer qu'il ne voulait pas s'en tenir à de simples paroles, prit le parti de renoncer aux affaires de son église et de ne plus s'occuper que de celles de l'état. Il quitta même sa demeure et vint s'installer à la cour auprès de l'impératrice. Là, il obsédait jour et nuit cette princesse; il observait toutes ses démarches, suivait tous ses pas et ne cessait de l'indisposer contre Cantacuzène.

III. Reproches de

Le grand-domestique, informé des menées du patriarche, fut choqué de son audace. Il lui paraissait

étrange qu'un homme jadis son serviteur, et qu'il avait tiré du néant pour l'élever au comble des honneurs ecclésiastiques, osât lutter d'autorité avec son ancien maître. Cependant il se contenta de lui rappeler avec douceur les services qu'il lui avait rendus, et les droits qu'il avait à sa reconnaissance. Il voulut bien encore discuter la validité des titres qu'il osait réclamer, et s'abaisser à lui prouver combien ils étaient faibles, en comparaison des siens. Il lui fit observer que les lettres d'Andronic, qu'il citait en sa faveur, ne lui donnaient qu'une autorité temporaire; que leur pouvoir avait cessé au moment que l'empereur était revenu de son expédition en Thessalie. « Vous ne pou-« vez ignorer, lui ajoutait-il, qu'Andronic, lorsqu'il « rendit les derniers soupirs entre mes mains, m'a « déclaré régent de l'Empire, qu'il m'a remis les inté-« rêts de la princesse sa veuve et des jeunes princes « ses enfants, et qu'enfin il m'a demandé une de « mes filles en mariage, pour celui de ses fils qui de-« vait lui succéder au trône. D'ailleurs, puis-je être « suspect? Qui ne connaît mon attachement à la fa-« mille impériale? Qui n'a été témoin et de l'intimité « qui régnait entre l'empereur et moi, et des marques « de tendresse que j'ai toujours données à ses enfants? » Cantacuzène croyait qu'il n'en fallait pas davantage pour faire abandonner au patriarche ses projets audacieux. Il se trompait.

Cantacuzène au patriarche. Nic. Greg. l. 12. c. 3.

Les rois Bulgares, dont le trône ne s'était établi que sur les débris de l'Empire, épiaient sans cesse l'occasion d'étendre leurs domaines, toujours aux dépens des Grecs. La minorité du nouvel empereur, encore dans un âge qui lui permettait à peine de dis-

IV. Sisman, réclamé par le roi des Bulgares. Cant. l. 3. c. 2.

tinguer son sceptre des jouets dont on amusait son enfance, l'inexpérience de sa mère, les dissensions que la jalousie commençait à faire éclater entre les grands, parurent à Alexandre, roi de Bulgarie, autant de circonstances favorables pour envahir encore quelques-unes des possessions des Grecs ses voisins; mais il était en paix avec eux. Il lui fallait donc un motif, au moins apparent, pour la rompre. Les rois manquent-ils jamais de prétexte, lorsqu'il leur plaît de faire la guerre? Sisman, l'un des fils que Michel, son prédécesseur sur le trône de Bulgarie, avait eus de la sœur d'Étienne Ier, crâle de Servie, s'était retiré à Constantinople, où il vivait en simple particulier. Alexandre feignit des inquiétudes à son sujet; il envoya des ambassadeurs à la cour impériale, pour demander qu'on lui livrât ce prince. Afin, sans doute, de se préparer, de la part des Grecs, un refus qui devenait nécessaire à ses vues, il annonça avec affectation que son dessein était d'ôter la vie à Sisman, aussitôt qu'il l'aurait en son pouvoir.

V. Conseil tenu à la cour sur cette demande. Cant. l. 3. c. 2.

Cette demande embarrassa beaucoup la cour de Constantinople. Elle convoqua un grand conseil pour délibérer sur une affaire si délicate. Cette assemblée fut remarquable par des circonstances assez singulières. A peine la séance fut ouverte, qu'un des membres, nommé Georges Chumne, intendant de la table de l'empereur, s'empressa, en montrant beaucoup d'humeur, de prendre la parole. Il débuta par observer que personne ne devait se faire un titre de sa qualité pour dominer sur l'opinion des autres, et que tout citoyen qui ouvrait un bon avis avait le droit d'être écouté, autant que ceux qui se croyaient beaucoup

au-dessus de lui par l'éminence de leurs dignités, ou par l'éclat de leur nom. Cette leçon, quoique fondée sur les vrais principes, fut pourtant mal reçue, parce qu'elle était dirigée évidemment contre Cantacuzène et ses amis. Elle excita un murmure presque général, surtout parmi la haute noblesse, dont les prétentions se trouvaient blessées par un homme nouveau. Chumne n'avait pas l'honneur de compter parmi ses ancêtres des personnages fort illustres. Dans le nombre de ceux qui furent offensés de son discours, on distinguait Démétrius Tornice. Ce seigneur traita Chumne avec beaucoup de fierté; il s'écria, d'un ton de voix courroucé : *Est-ce qu'on voudrait faire dégénérer en démocratie la constitution de l'Empire, en donnant à chacun la liberté de dire son avis sur les affaires du gouvernement, et en soumettant les premières personnes de l'état à l'outrageante nécessité d'adopter l'avis de simples particuliers ? Peut-on imaginer rien de plus ridicule et de plus absurde ?* Cette querelle fut des plus vives et dura long-temps.

VI. Opinions diverses des membres du conseil. Cant. l. 3. c. 2.)

Le calme ayant été rétabli avec beaucoup de peine, on commença enfin à s'occuper de la grande question pour laquelle on s'était réuni. Ceux des opinants à qui il restait encore quelques sentiments d'honneur soutenaient qu'il fallait sauver Sisman, et s'exposer à tout plutôt que de le livrer à son tyran. D'autres, moins délicats et ne prenant conseil que d'une politique vulgaire, prétendaient qu'il y avait de la folie à compromettre le salut de la patrie pour les intérêts d'un malheureux fugitif, et de s'obstiner à épargner son sang aux dépens de celui de toute une nation à laquelle il n'appartenait pas. Les deux partis défen-

daient chacun son sentiment avec d'autant plus de chaleur que les esprits étaient encore tout échauffés des débats qui avaient eu lieu à l'ouverture de l'assemblée, et peu s'en fallut qu'on ne se portât à des excès scandaleux. Le patriarche, croyant mettre tout le monde d'accord, ouvrit un troisième avis qui lui parut subtilement imaginé. « Sisman, dit-il, se réfugiera « dans l'église de Sainte-Sophie. Nous dirons aux am-« bassadeurs bulgares qu'il nous est défendu de vio-« ler le droit d'asile; c'est le moyen de les renvoyer « sans leur rien accorder, et sans que leur maître ait « à se plaindre. » Cet avis fut vivement applaudi du plus grand nombre. Cependant Cantacuzène avait gardé jusqu'alors un profond silence. L'impératrice l'invita à le rompre; il voulut d'abord s'excuser par une défaite assez frivole; il prétexta un mal de poitrine. « Si votre indisposition, lui dit la princesse, « ne vous permet pas de parler, au moins ne doit-elle « pas vous empêcher de faire connaître par signes si « vous pensez comme le patriarche. Avez-vous quelque « autre expédient à proposer? On suspendra la déli-« bération, jusqu'à ce que votre santé soit rétablie. »

VII. Avis de Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 2.

Le grand-domestique, pressé par l'impératrice, dit qu'il ne s'agissait pas de chercher un prétexte honnête pour congédier les ambassadeurs d'Alexandre, mais de savoir lequel de ces deux partis serait le plus sage et le plus honorable, ou de prendre les armes contre lui, ou d'acquiescer à sa demande. « Croyez-vous, « poursuivit-il, qu'un prince qui ne reconnaît d'autre « loi que son intérêt voudra respecter votre droit « d'asile? Mettez donc aussi avec Sisman, dans l'église « de Sainte-Sophie, vos troupeaux, vos terres, vos

« biens et tout l'Empire. » Cette dernière observation parut si sensée à tous les membres de l'assemblée, qu'il n'y en eut aucun qui ne s'empressât d'y applaudir, malgré les éloges qu'on avait prodigués, avec une sorte d'enthousiasme, à l'avis du patriarche.

VIII. Il veut se retirer des affaires. Cant. l. 3. c. 3.

Le grand-domestique s'était senti grièvement blessé par le propos de Chumne, et il était très-mécontent de ce que l'impératrice et le patriarche ne lui avaient fait aucune réprimande. Il ne put même s'empêcher d'en manifester son chagrin, par quelques réflexions qui n'échappèrent point aux membres du conseil. Le lendemain, il va trouver le patriarche, et le prie d'aller dire de sa part à l'impératrice qu'il est résolu de s'éloigner des affaires, et d'exécuter le projet, qu'il avait formé depuis long-temps, de vivre dans la solitude. Cette démarche était-elle bien sincère? ou n'était-ce qu'une feinte pour découvrir les vraies dispositions de l'impératrice-mère à son égard? C'est ce que pourraient nous dire ces historiens qui ont le talent de lire dans le cœur des hommes, et qui révèlent avec assurance à leurs lecteurs les plus secrètes pensées des personnages dont ils parlent. Le patriarche fut étonné du parti que Cantacuzène paraissait vouloir prendre. Quoique, dans son intérieur, il ne dût rien tant désirer que la retraite d'un pareil rival, il feignit de combattre sa résolution; il lui déclara qu'il ne pouvait se charger de son message auprès de l'impératrice. Cependant, Cantacuzène l'ayant pressé de nouveau, il cessa de résister à ses instances.

IX. L'impératrice s'y oppose. Cant. l. 3. c. 3.

Les fâcheuses impressions que la princesse Anne avait conçues contre Cantacuzène, et celles qu'on s'efforçait de lui donner chaque jour, n'avaient pas

encore jeté dans son ame des racines assez profondes pour y produire tout leur effet. Dans des moments où son esprit plus calme jugeait le grand-domestique avec moins de prévention, elle s'avouait à elle-même que personne ne pouvait mieux que lui conduire le vaisseau de l'état au milieu des écueils dont il était environné. Elle parut donc très-affligée lorsque le patriarche lui apprit que Cantacuzène était déterminé à se retirer de la cour. « Quoi! disait-elle, faut-il que « Cantacuzène, pour quelques paroles échappées à un « brouillon dont il pouvait se faire justice lui-même, « prenne un parti si outré? Non, je n'accepte point « sa démission. » Cantacuzène déclara de nouveau au patriarche, qui vint lui rendre la réponse de l'impératrice, que rien ne serait capable de le faire changer de résolution; qu'au reste, ce n'était point par indifférence pour son pays, qu'il voulait se décharger du poids des affaires; que si la patrie se trouvait après sa retraite exposée à quelque grand danger, il volerait à son secours, et qu'il serait toujours prêt à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sauver le jeune empereur et lui conserver la couronne; mais qu'il croyait devoir laisser les agréments et les honneurs du commandement à ceux qui en étaient plus jaloux que lui.

x. Plaintes de l'impératrice à ce sujet. Cant. l. 3. c. 4.

L'impératrice, en recevant cette dernière réponse, parut d'abord tomber dans une sorte d'anéantissement; puis, reprenant ses esprits, elle versa un torrent de larmes, et dit, avec l'accent de la douleur, qu'elle avait cru qu'une montagne eût plutôt changé de place, que Cantacuzène de sentiment. Puis, lui adressant la parole, comme s'il eût été présent: « Canta-

« cuzène, s'écria-t-elle, vous avez donc pris à tâche « de dissiper l'heureuse illusion que je m'étais faite? « Toutes les fois que vous paraissiez devant moi, je « m'imaginais voir mon époux et le père de mes en- « fants. Auriez-vous donc perdu la mémoire des pro- « messes que vous m'avez réitérées si souvent, d'af- « fronter les plus grands dangers, de donner même « votre vie pour défendre mes intérêts et ceux de ma « famille? Le dessein que vous avez formé de vous « retirer s'accorde-t-il avec ces belles protestations? « En quoi ai-je pu vous offenser? Vous auriez été mon « frère, que je n'eusse pu vous chérir ni vous honorer « davantage. Si quelque princesse étrangère se trou- « vait dans la position où je suis, et qu'elle vînt im- « plorer votre secours, le lui refuseriez-vous? Ce que « vous feriez pour une inconnue, vous ne voulez pas « le faire pour moi! Non, je le répète, je ne consen- « tirai jamais que vous quittiez les rênes du gouver- « nement. Je ne puis oublier les dernières paroles que « m'adressa l'empereur mon époux, au lit de la mort. « Ayant appuyé sa tête sur mes genoux : *Me voilà*, « me dit-il, *près de ma fin, tenez-vous en garde* « *contre ceux qui voudraient vous engager à éloi-* « *gner de vous le grand-domestique. Si vous aviez* « *le malheur de céder à leur conseil, cette faiblesse* « *entraînerait votre propre perte, la ruine de vos* « *enfants et celle de l'état.* Dois-je, après un pareil « ordre, acquiescer à votre retraite? Les destinées de « l'Empire sont donc entre vos mains; ayez pitié de « votre patrie, ayez pitié de moi, mettez fin à ma « douleur, cessez de faire couler mes larmes, et ne « compromettez pas votre réputation. Si vous persistez

« dans votre projet, voilà quelle sera ma dernière ressource : j'irai au milieu de la ville, je m'y placerai « dans l'endroit le plus éminent, j'élèverai la voix, et « je m'écrierai : *Romains, Grecs, Barbares, sachez « que tout est perdu; il n'y a plus d'amitié, de « bonne foi, de vérité ni de justice parmi les « hommes ; la fermeté, la constance, la générosité, « toutes les vertus ont quitté la terre. Le grand-domestique s'est laissé emporter au souffle d'un « vent funeste. Oubliant l'attachement qu'il avait « voué au dernier empereur, et foulant aux pieds « l'honneur et la gloire, dont il était autrefois si « jaloux, il a pris le parti de passer le reste de ses « jours dans une oisiveté honteuse. Il me repousse « loin de sa personne, ainsi que mes enfants, « comme si nous étions pour lui un fardeau incommode, ou des gens dont il n'eût jamais entendu « parler.* Quand je me serai vengée ainsi de votre « inconstance et de votre ingratitude, je mourrai s'il « le faut, mais je mourrai contente.

XI. Cantacuzène se rend. Il va trouver l'impératrice qui lui promet une confiance sans bornes. Cant. l. 3. c. 5.

Ce discours, répété fidèlement à Cantacuzène par le patriarche, ne put manquer de le flatter beaucoup. D'ailleurs, il lui fournissait un prétexte pour revenir honorablement sur ses pas. Il se rendit donc, sans différer, auprès de l'impératrice. Cette princesse, aussitôt qu'elle le vit, ne put s'empêcher de verser des larmes, et l'assura que le patriarche ne lui avait rien dit qui ne fût l'expression de ses vrais sentiments. Cantacuzène protesta, de son côté, à l'impératrice, que jamais il n'avait aspiré à l'autorité suprême. Il la pria de se rappeler combien de fois elle l'avait vu repousser la main de son époux, lorsqu'il voulait le

couvrir de la pourpre. Il lui représenta qu'il n'avait tenu qu'à lui, dans les premiers instants qui suivirent le décès de ce prince, de s'asseoir sur le trône, ayant à sa disposition toutes les forces de l'Empire, mais qu'un pareil dessein n'avait jamais approché de sa pensée; que dans ces moments critiques, elle et ses enfants avaient été seuls les objets de sa sollicitude; qu'il ne s'était occupé que des moyens de veiller à leur conservation, de leur assurer la fidélité des peuples, et de contenir dans le devoir ceux qui auraient été tentés de secouer le joug de l'obéissance, ou de troubler la tranquillité publique. Il fit l'éloge de son désintéressement, de son dévoûment à la patrie, de ses services rendus à l'état et à la famille impériale sous le règne précédent. Enfin il parla de lui-même avec cette noble confiance qu'inspire à l'homme de bien la conscience de son propre mérite. « Cependant, « ajouta-t-il, malgré ce témoignage que j'ose me rendre « à moi-même, et que j'ai droit d'attendre de toute « la nation, on ne cesse de me noircir dans votre « esprit, en me prêtant des intentions criminelles, « Ce ne sont pas de vaines conjectures que je hasarde « ici, c'est un fait dont je n'ai que trop de preuves. « Si maintenant on me traite ainsi, que sera-ce quand « on verra de quelle manière je prétends gouverner? « La justice la plus sévère présidera toujours à mes « actions; je veux mettre dans les affaires un ordre « qui rende à l'Empire son ancienne splendeur. Une « pareille administration ne manquera pas de faire un « grand nombre de mécontents; elle déplaira surtout « à ceux qui ne pensent qu'à s'enrichir aux dépens du « trésor public. Alors, la calomnie se réveillera avec

« une nouvelle fureur; elle versera sur moi tous ses « poisons. Si vous m'abandonnez, je me verrai sacri- « fié à la rage de mes ennemis. Si je ne veux pas « mourir leur victime, il me faudra recourir à la force, « et peut-être en serai-je réduit à rompre avec vous; « dès-lors, il s'élèvera dans l'état deux factions; le feu « de la discorde s'allumera et mettra tout en com- « bustion; mille fléaux fondront sur la nation, et « l'Empire sera ébranlé jusque dans ses fondements. « Ce ne sera plus moi qui répondrai devant Dieu de « tous ces malheurs, mais vous, princesse. Si vous « êtes persuadée de la sincérité de mes paroles; si « vous êtes décidée à ne point écouter ceux qui m'ac- « cusent de vouloir troubler l'état; si vous les traitez « comme des ennemis publics, je ne refuse pas de « reprendre les rênes du gouvernement. Mais si vous « vous sentez intérieurement combattue par des sen- « timents qui ne me soient pas favorables, si votre « estime pour ma personne n'est pas assez forte pour « dissiper vos défiances, pourquoi vous donner, ainsi « qu'à moi, tant de tourment? Suivez mon conseil; « permettez que je vive dans le repos, et conduisez « vous-même l'état, en prenant l'avis du patriarche « et des personnes les plus éclairées qui sont à la cour. « Je ne suis pas assez insensé pour vouloir me préci- « piter sans nécessité dans le péril. Cependant je n'en « suis pas moins disposé à sacrifier mon bien, mes « jours même aux intérêts de la patrie, lorsque l'oc- « casion s'en présentera, et fasse le ciel qu'elle ne se « présente jamais! Je ne demande d'autre prix de mes « peines, de mes travaux et des dépenses que j'ai « faites pour servir l'état, que la gloire de lui avoir

« été utile. C'est la seule récompense qui soit digne « d'une ame véritablement généreuse. » L'impératrice reconnut la vérité de tout ce que Cantacuzène disait; elle déclara hautement qu'en effet il n'avait tenu qu'à lui de ceindre le diadème, et que de plus, il le pouvait encore en ce moment, s'il le voulait. Cet aveu fut suivi de grandes protestations de la part de cette princesse. Elle jura à Cantacuzène que rien ne serait capable d'altérer la confiance qu'elle avait en lui, et que, quand même le monde entier se liguerait contre sa personne, jamais elle ne l'abandonnerait.

XII. Conduite hypocrite du patriarche envers Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 6. Nic. Greg. l. 13. c. 8.

Cantacuzène remercia l'impératrice de la protection dont elle voulait bien l'honorer; il lui demanda pour dernière faveur de lui donner des juges, dans le cas où l'on intenterait quelque accusation contre lui, et il la conjura surtout de ne jamais le condamner sans l'avoir entendu elle-même. Un serment mutuel cimenta les promesses qu'on se fit de part et d'autre. Le patriarche avait assisté à cet entretien. Cantacuzène, au sortir de l'appartement de la princesse, prit le prélat en particulier; croyant sans doute gagner le cœur de cet ingrat en lui ouvrant le sien, il lui témoigna beaucoup de confiance. Il le pria de fixer l'inconstance de l'impératrice, et de le défendre auprès d'elle contre tous ceux qui entreprendraient désormais de le décrier dans son esprit. Le patriarche fit à Cantacuzène les plus grandes promesses; il lui parla avec emphase de son dévoûment à ses intérêts; et pour mieux lui en imposer, il porta l'hypocrisie jusqu'à réciter sur sa tête l'hymne du Trisagion et diverses autres prières du rituel grec; puis, prenant à témoin le ciel qu'il venait d'invoquer, il jura de ne jamais le tromper et

de le défendre de tout son pouvoir contre la malignité de ses ennemis.

XIII. Cantacuzène refuse de livrer Sisman. Cant. l. 2. c. 7.

Le lendemain Cantacuzène assemble le conseil et y appelle les ambassadeurs du roi de Bulgarie. Ces étrangers présentent de nouveau les ordres dont ils sont chargés, et demandent avec hauteur qu'on leur livre Sisman. « Votre maître, leur répond Cantacuzène, « ne se ressouvient-il plus qu'il était l'ami de notre « dernier empereur, et qu'il est le père de l'époux de « sa fille? A peine Andronic a fermé les yeux, et déja « il veut faire la guerre à ses enfants. Ignore-t-il que « nos souverains ont toujours été les protecteurs des « princes malheureux, et que plusieurs monarques ne « sont remontés sur leur trône que par leur moyen; « qu'un grand nombre d'autres ont oublié auprès « d'eux leur patrie et ont retrouvé dans la munificence « de ces princes, beaucoup plus que le sort ne leur « avait fait perdre? Sisman est venu se réfugier parmi « nous; il ne nous demande pas d'être remis en pos- « session d'un royaume qui lui appartient; il n'attend « de notre part que quelque léger secours pour sub- « sister. Nous ne devons, ni ne pouvons vous le livrer; « une si lâche complaisance nous couvrirait d'infamie. « Désistez-vous d'une prétention si odieuse, et alors « nous continuerons à entretenir avec vous la paix. Si « vous nous déclarez la guerre, nous vous citerons « au tribunal de Dieu comme des parjures, et nous « nous mettrons en devoir de vous châtier de votre « perfidie; je prendrai Sisman, je lui ferai passer le « Danube, je l'établirai à Bidène; une foule de Bul- « gares qui lui sont dévoués ne manquera pas de se « ranger sous ses drapeaux. De plus j'ai à mes ordres,

« le turk Amir, fils d'Aïtine; c'est, comme vous savez, « un des plus puissants princes de l'Asie. Ses troupes, « réunies à celles de l'Empire que je commanderai « moi-même, marcheront contre votre roi; Alexandre « perdra sa couronne, ou au moins sera puni comme « il le mérite. Allez lui dire ce que vous venez d'en- « tendre, et rapportez-moi sa réponse d'ici à vingt « jours. »

Les ambassadeurs, étourdis de ce discours, n'osèrent répliquer autre chose, sinon que le terme qu'on leur prescrivait pour leur voyage était trop court. Ils prétendaient qu'il ne leur serait pas possible d'être de retour dans vingt jours. « *Je vous en donne trente*, « leur dit Cantacuzène, *partez et rapportez-nous la paix ou la guerre.* »

XIV. Il se prépare à la guerre contre les Bulgares. Cant. l. 3. c. 8.

Cantacuzène ne comptait pas assez sur la frayeur qu'il paraissait avoir inspirée aux ambassadeurs bulgares pour se croire dispensé de prendre des mesures contre leur maître. En conséquence, il envoya ordre aux troupes répandues dans les villes circonvoisines, de se tenir prêtes à marcher au premier signal. Ces troupes, qui n'avaient pas été payées depuis long-temps, refusèrent d'obéir. Cantacuzène ne savait où prendre des fonds pour les satisfaire. Tandis qu'il songeait aux moyens de s'en procurer, un parvenu, nommé Patriciote, vint heureusement le tirer d'embarras. Cet homme avait été occupé toute sa vie à dresser les états et les rôles des gens de guerre. Il avait eu le secret d'acquérir dans cet emploi des richesses immenses; il possédait cent mille besants en or, et son mobilier se montait à quarante mille. Tourmenté apparemment par les remords qui suivent presque toujours ces for-

tunes rapides, il avait projeté d'employer ses biens en faveur des mendiants, ou à fonder quelque monastère, dans la vue d'obtenir par ces œuvres pieuses le pardon de ses rapines. Mieux conseillé ensuite, et craignant, comme il le disait lui-même, que les moines et les mendiants n'abusassent de ses libéralités pour vivre dans l'oisiveté et la débauche, il crut qu'il était plus juste de les faire servir à soulager ceux aux dépens de qui il s'était enrichi. Cette démarche de Patriciote, si digne d'être imitée de ses semblables, qui ont été et seront toujours en si grand nombre, remplit Cantacuzène d'admiration pour ce personnage. Il ne voulut accepter qu'une partie de sa fortune, qu'il distribua sur-le-champ aux troupes. A la vue de l'or qui brille à leurs yeux, les soldats sont transportés de joie, et s'écrient qu'ils suivront le régent partout où il voudra les conduire, dût-il les mener au bout du monde. Cantacuzène, très-satisfait de la générosité de Patriciote, et plus édifié encore de ses scrupules, le rétablit dans ce même emploi où il avait acquis tant de richesses.

XV. L'impératrice refuse de faire couronner son fils, et pourquoi. Cant. l. 3. c. 9.

Cantacuzène, après avoir pris les mesures nécessaires pour soutenir la guerre dont l'Empire était menacé du côté de la Bulgarie, conseilla à l'impératrice douairière de faire sacrer et couronner Jean, l'aîné de ses fils. Cet avis fut rejeté : on disait qu'il serait indécent de faire une cérémonie qui devait être accompagnée de réjouissances publiques, dans un temps où la douleur causée par la perte du dernier empereur faisait encore couler les larmes. Cantacuzène citait l'exemple de plusieurs empereurs, qui, immédiatement après la mort de leur père, avaient été sacrés avec

toute la pompe usitée en ces sortes d'occasions, sans que personne en eût été choqué. Il ajoutait qu'il était des circonstances qui exigeaient qu'on se mît, pour un plus grand bien, au-dessus de certaines convenances; qu'on ne pouvait trop se hâter, surtout dans une minorité, d'imprimer sur la personne du nouveau souverain tous les caractères qui peuvent le rendre plus respectable aux yeux de la multitude, de le faire solennellement reconnaître par tous ses sujets, et d'engager le peuple à s'enchaîner lui-même au pied du trône; que c'était le moyen d'étouffer les factions, de dissiper les cabales, de contenir les malveillants. L'impératrice n'en persista pas moins dans sa première résolution, et elle pria Cantacuzène de ne pas trouver mauvais qu'elle accordât quelque chose à l'opinion publique, que les grands ne sauraient jamais trop respecter. Cette princesse était soutenue dans son refus par l'astucieux Apocauque, qui avait trouvé le moyen de s'insinuer dans ses bonnes grâces. Cantacuzène, en donnant un témoignage si éclatant de son dévoûment aux intérêts du jeune empereur, écartait les soupçons qu'on voulait faire naître sur son compte; ce qui n'entrait pas dans le plan formé pour le perdre. C'était par le même motif que le patriarche, qui s'était ligué avec Apocauque, avait montré tant de zèle pour empêcher le grand-domestique de quitter les affaires. Cantacuzène, en faisant une retraite volontaire, aurait mis ses ennemis dans l'impuissance de l'accuser de projets ambitieux et d'en vouloir à la couronne. D'ailleurs il était à craindre pour eux qu'après une pareille retraite, il ne fût rappelé à la cour, et qu'alors il n'y revînt plus accrédité que jamais. L'intention de

ses rivaux était de l'engager dans quelque démarche qui lui donnât aux yeux de la nation toutes les apparences d'un rebelle, et qui le perdît sans retour. Il fallait le retenir dans le ministère; car, en le quittant, il allait s'écarter du sentier qui devait le conduire au piége qu'on avait tendu sous ses pas.

XVI. Alexandre, roi de Bulgarie, demande la paix. Cant. l. 3. c. 9. 10. Nic. Greg. l. 12. c. 7. Fam. Bys. p. 323, 324.

Cependant Cantacuzène continuait toujours de faire de grands préparatifs pour la guerre contre les Bulgares. En même temps, il ne négligeait rien pour mettre les terres de l'Empire à l'abri de toute insulte de la part des Asiatiques; il renouvela les anciens traités avec Orkhan, sultan de Bithynie; et pour tenir en respect les autres princes musulmans, et les empêcher de faire des descentes en Thrace, il équipa, en partie à ses frais, une flotte, dont il eut l'imprudence de donner le commandement au perfide Apocauque. La veille de son départ pour l'armée, il eut encore avec l'impératrice et le patriarche un entretien dans lequel il leur protesta de nouveau qu'il était prêt à s'éloigner du ministère, pour peu que ses services ne fussent plus agréables. L'impératrice lui répéta qu'elle avait en lui une confiance sans bornes; elle le remercia, dans les termes les plus affectueux, de son zèle pour le bien public, et le pria même de ménager davantage sa santé pour le salut de la patrie. Cantacuzène, de son côté, lui témoigna toute la sensibilité dont il était pénétré en entendant des discours si flatteurs, et en même temps il lui recommanda sa mère, qu'il laissait auprès de sa personne. Le patriarche, usant de sa dissimulation ordinaire, renouvela les serments qu'il lui avait faits déja tant de fois; il lui protesta qu'il n'oublierait jamais tout ce qu'il lui devait; qu'en-

fin, il ne cesserait de le regarder comme son fils spirituel. Quoique Cantacuzène dût apprécier mieux que tout autre, le langage des gens de cour, cependant personne n'était, plus que lui, disposé à s'y laisser tromper; il se retira très content de ce qu'il venait d'entendre. Peu de jours après il partit pour Didymotique, d'où il se rendit à l'armée qui devait agir contre les Bulgares. Alexandre, informé que Cantacuzène commandait en personne les troupes impériales, n'osa pas se mesurer avec lui; il demanda la paix: elle fut conclue par un traité, dont un des premiers articles portait qu'il renoncerait au projet de se faire livrer Sisman.

XVII. Cantacuzène projette un accommodement avec les Serves. Cant. l. 3, c. 12. Fam. Bys. p. 291.

Les Serves, ennemis naturels, ainsi que les Bulgares, des empereurs grecs, recherchaient comme eux, et avec le même empressement, les occasions de leur nuire. Voulant profiter de la position critique où se trouvait la cour de Constantinople, ils se mirent en campagne, ravagèrent l'Acarnanie, la Macédoine, et s'avancèrent jusqu'aux portes de Thessalonique. Ces Barbares avaient à leur tête un monarque digne de les commander; c'était le farouche Étienne. A cette nouvelle, Cantacuzène assemble les officiers de l'armée, et les consulte sur le parti qu'il convient de prendre. Quant à lui, son avis, et cet avis devint bientôt celui de tous, était de faire avec les Serves, à quelque prix que ce fût, et aux conditions les moins désavantageuses, un accommodement passager, se réservant de les châtier lorsqu'il aurait terminé une autre expédition qu'il avait extrêmement à cœur.

XVIII. Il médite la conquête du

Pendant que Cantacuzène séjournait à Didymotique, l'évêque de Corone, et Jean Sidère, gouverneur de

Péloponèse. Cant, l. 3. c. 10, 11, 12. Nic. Greg. l. 12. c. 6.

plusieurs villes dans le Péloponèse ou la Morée, étaient venus lui annoncer que les Latins, habitants de ces contrées, d'intelligence avec les naturels du pays, voulaient secouer le joug des princes occidentaux, et se soumettre à son autorité. Ces députés lui présentèrent, au nom de leurs compatriotes, des lettres conçues dans les termes les plus honorables pour sa personne. On lui disait dans ces lettres que les Péloponésiens avaient tous, comme de concert, pris cette résolution sur le récit que Pagan de Pistoye, revenu depuis peu de Constantinople, leur avait fait de sa vertu et des rares qualités de son esprit, et sur la connaissance qu'ils en avaient acquise par eux-mêmes, lorsqu'il s'était rendu avec le dernier empereur en Acarnanie, pour y faire la guerre au jeune Nicéphore. Le grand-domestique fit beaucoup d'accueil à ces ambassadeurs; il leur promit de passer dans leur pays au printemps prochain avec des troupes; et lorsqu'ils partirent pour s'en retourner chez eux, il les fit accompagner de Jacques Brulas, un de ses plus intimes confidents : il chargea cet ami de bien étudier les esprits, d'être toujours de bon accord avec les conjurés, et de conduire les affaires avec tant d'adresse, qu'il ne trouvât aucun obstacle lorsqu'il arriverait dans le Péloponèse pour y opérer la grande révolution projetée. Cantacuzène faisait valoir beaucoup l'importance de cette conquête. « En soumettant le Péloponèse, nous recu-« lerons, disait-il, les bornes de l'Empire. Les Cata-« lans, qui se sont emparés de l'Attique et de la « Béotie, seront bientôt obligés de les rendre. Nous « tournerons ensuite nos armes contre les Turks : j'ai « des intelligences dans leur pays. Alysiras, gouver-

« neur de Cotice, doit joindre ses troupes aux nôtres : « ce qui rendra le succès de cette entreprise immanquable. Après l'une et l'autre expédition il nous « sera aisé de tirer des Serves une vengeance éclatante. » Cantacuzène, pour exécuter le plan qu'il venait de se tracer, envoya au crâle de Servie des députés qui, suivant ses ordres, renouvelèrent avec ce prince les anciens traités, sans trop disputer sur les conditions. Il partit ensuite pour s'avancer en diligence vers la Chersonèse, où un gros corps de Turks avait fait une descente : ces Barbares furent taillés en pièces, et le petit nombre de ceux qui purent échapper à la mort ou à la captivité, s'empressa de se rembarquer. Cet échec ne découragea pas les Turks; peu de jours après ils reparurent en forces, pour effacer la honte de leur première défaite; les Grecs en passèrent la plus grande partie au fil de l'épée : ces deux leçons les rendirent plus sages. Ils demandèrent la paix au grand-domestique, qui ne la leur refusa pas.

XIX. Complot d'Apocauque pour enlever le jeune empereur. Cant. l. 3. c. 10. Nic. Greg. l. 2. c. 49.

Cette double excursion des Turks fait voir qu'Apocauque s'était peu embarrassé de leur fermer les passages de la mer. Au lieu de remplir sa mission, ce traître avait formé le projet d'abuser des forces qui lui avaient été confiées contre les ennemis de l'état, pour enlever le jeune empereur. Son dessein était de le tenir enfermé sous bonne garde, de contraindre l'impératrice douairière à le faire son premier ministre, à nommer aux emplois et même aux grandes dignités de l'Empire tous ceux de sa famille, à donner son consentement pour que le jeune prince épousât une de ses filles, et pour que les deux époux restassent auprès de lui comme un gage des promesses qui lui

seraient faites. Ce perfide fut trahi par un de ses complices, qui alla révéler à l'impératrice toute la trame du complot. Apocauque, craignant pour sa liberté et même pour sa vie, prit le parti de s'enfermer dans la forteresse d'Épibates. C'était un château qu'il avait fait construire de ses propres deniers, à peu de distance de Constantinople, et qui le disputait en magnificence aux palais de ses maîtres.

XX. Il s'excuse auprès de Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 10. Nic. Greg. l. 12. c. 8.

Cantacuzène donna ordre à Manuel Tarcaniote d'aller avec des troupes investir la demeure d'Apocauque, et d'en bien garder les avenues. En même temps, il envoya demander à ce traître raison de sa conduite et quelles pouvaient être ses intentions. Apocauque répondit que se voyant en butte à la calomnie, et que craignant de périr sous ses coups, il lui avait paru prudent de pourvoir à sa sûreté, et il ne dissimulait pas qu'il était déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, si l'on entreprenait de lui faire violence. Il finissait sa réponse par exhorter Cantacuzène à imiter son exemple, et à se ménager aussi un asile où il pût se mettre à couvert de la tempête en cas d'événement. Cantacuzène fit menacer Apocauque des plus grands châtiments, s'il n'avouait pas sa faute et s'il ne la réparait par une prompte soumission.

XXI. Retour de Cantacuzène à la cour. Cant. l. 3. c. 11, 12.

Dans ces circonstances, Cantacuzène crut sa présence nécessaire à la cour. Il quitta son armée pour aller reconnaître ce qui s'y passait. Il trouva l'impératrice douairière plongée dans la plus sombre mélancolie, et son ame livrée aux plus sinistres pressentiments; dans l'intention de la distraire de cet état, et de lui relever le courage, il l'entretint beaucoup de ses projets sur le Péloponèse, dont il lui exagéra les

avantages; il mit toute la ville en mouvement pour travailler aux préparatifs de cette grande expédition; il occupa la princesse de diverses opérations de finances; il fit, de concert avec elle, des réformes dans les emplois; il écarta des places ceux qui étaient incapables de les remplir et leur substitua des hommes plus habiles ou plus honnêtes. Il confia le commandement de la flotte impériale, dont Apocauque s'était rendu indigne, à un marin distingué par ses talents, nommé Sennachérim. Cet officier ne tarda pas à justifier le choix de Cantacuzène. Il fit sur les Turks des courses qui eurent le plus brillant succès. Cantacuzène, qui avait intérêt de ménager l'esprit inquiet et ombrageux de l'impératrice, ne prenait plus aucune résolution, n'arrêtait plus aucun plan, en un mot, ne faisait plus rien sans la consulter.

Un jour qu'il s'entretenait avec cette princesse des affaires de l'état, on entendit une grande rumeur à celle des portes du palais qui avoisinait les tribunaux. On crut d'abord qu'il ne s'agissait que de quelque dispute entre des plaideurs. On ne tarda pas à reconnaître que ce bruit était plus sérieux que les clameurs ordinaires de la chicane. Une foule de militaires, presque toute composée de la jeune noblesse de la cour, avait entouré le patriarche et lui soutenait avec chaleur qu'on ne rendait pas à Cantacuzène les honneurs qui lui étaient dus; qu'il ne convenait pas qu'un si grand personnage n'entrât qu'à pied dans le palais, lui qui gouvernait l'état, lui que le dernier empereur avait si souvent traité comme son collègue, et qu'il avait voulu tant de fois décorer de la pourpre. Ils s'en prenaient au patriarche et l'accusaient d'agir se-

XXII. Contestation entre le patriarche et de jeunes militaires, au sujet de Cantacuzène. Cant. l. 3 c. 13.

crètement auprès de l'impératrice pour empêcher que le grand-domestique fût honoré comme il devait l'être. Le prélat se disculpait le mieux qu'il pouvait, et soutenait à cette jeunesse que ses prétentions en faveur de Cantacuzène n'étaient point fondées. Les esprits s'échauffaient et le patriarche commençait à se trouver dans une position assez critique, lorsque Cantacuzène parut tout-à-coup. Sa présence fit cesser la dispute. Il se contenta de porter un regard sévère sur ceux qui l'avaient provoquée, mais, en même temps il ne fut pas fâché d'avoir occasion de mortifier le patriarche qui, dans cette circonstance, avait montré qu'il ne lui était pas trop favorable; il lui représenta qu'il venait de commettre la plus grande imprudence, en contestant avec de jeunes étourdis et en s'exposant par cette conduite inconsidérée à exciter du trouble et du désordre. Il le pria de se retirer, renvoyant au lendemain à conférer avec lui de cette affaire; mais, pour apporter quelque adoucissement à la sévérité avec laquelle il lui avait parlé, il l'accompagna jusqu'à l'endroit où son cheval l'attendait; ce qu'il n'avait pas coutume de faire : ordinairement il ne passait pas, en le reconduisant, l'intérieur des appartements. Car, à la cour de Constantinople, on observait minutieusement l'étiquette, et l'on pouvait calculer les degrés de considération dont un homme jouissait, par le nombre des pas qu'un seigneur ou un ministre faisait pour le reconduire.

XXIII. L'impératrice réprimande cette jeunesse.

Il est quelquefois dangereux de se mêler des affaires des grands, et de prendre parti dans les querelles qu'ils ont entre eux. La politique voulut que Cantacuzène fût lui-même, auprès de l'impératrice, le dé-

nonciateur de ceux qui s'étaient si fort déclarés en sa faveur. La princesse les ayant mandés, leur fit, à sa réquisition, une réprimande très-sévère, conçue dans des termes qu'il lui avait dictés : elle leur reprocha d'avoir manqué de respect au patriarche, leur père spirituel, en lui parlant avec insolence; à leur souveraine, en supposant qu'elle ne savait pas rendre justice au régent, et à Cantacuzène, en s'ingérant de défendre ses intérêts comme s'il avait besoin de leur protection. Elle ajouta que ce ministre, loin de leur savoir gré de ce prétendu zèle qu'ils affectaient pour sa personne, s'en trouvait au contraire fort offensé; que cependant elle voulait bien, ainsi que lui, oublier leur faute, à condition qu'ils la répareraient en se signalant par leur sagesse et leur bravoure, dans la nouvelle expédition qu'on projetait. Cant. l. 3. c. 13.

Cantacuzène étant sur le point de partir pour le Péloponèse, l'impératrice lui proposa de conclure le mariage du jeune empereur avec l'aînée de ses filles. Cantacuzène s'en excusa, sous prétexte que l'expédition du Péloponèse demandait la plus grande célérité, et que le moindre délai pourrait la faire manquer. Il pria la princesse de remettre la célébration de ce mariage après son retour. Il agissait ainsi par déférence pour ses amis, qui lui avaient écrit des diverses provinces où ils étaient dispersés de ne rien faire sans les consulter, et de ne prendre aucun parti que de concert avec eux; c'est lui-même qui nous révèle ce secret : aveu d'où l'on peut inférer que si ses intentions étaient pures, celles de ses partisans ne l'étaient pas autant. Le zèle qu'ils montraient pour sa personne n'était certainement pas désintéressé. Sans attendre

XXIV. Cantacuzène refuse de conclure le mariage de sa fille avec le jeune empereur. Cant. l. 3. c. 16. Mich. Duc. c. 5.

les événements, on peut très-bien les soupçonner de ne s'être déclarés en faveur de Cantacuzène, que pour avoir lieu de lui vendre chèrement leurs services, et dans l'espérance de partager un jour avec lui les dépouilles de l'Empire.

XXV. Il obtient le pardon d'Apocauque. Cant. l. 3. c. 14, 16.

Cantacuzène, à la veille de son départ, avait sollicité auprès de l'impératrice le pardon d'Apocauque; il lui avait même conseillé de profiter, pendant son absence, de ses talents et de ses lumières. Cette recommandation parut fort étrange à la princesse; elle ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise au grand-domestique, et de lui représenter qu'il devait savoir mieux qu'elle que le personnage pour qui il implorait sa clémence et qu'il prétendait même lui donner pour conseiller, était un homme méchant, un perfide, un ennemi d'elle, de ses enfants, de l'état et de lui Cantacuzène. Tout ce que cette princesse voulut accorder aux instances du régent, fut qu'elle pardonnerait à Apocauque; mais à condition qu'aussitôt qu'elle lui aurait donné sa grace, il disparaîtrait de sa présence, et s'en retournerait dans le lieu de sa retraite.

XXVI. Apocauque aux pieds de l'impératrice. Cant. l. 3. c. 16.

Cantacuzène, en se rendant à l'armée, s'arrêta à Épibates, et instruisit Apocauque de ce qu'il avait fait pour le sauver. Ce fourbe ne manqua pas de lui tenir le même langage dont il s'était déja servi si souvent pour le tromper: il le remercia, en lui jurant une fidélité inviolable. Il alla donc, suivant le conseil de Cantacuzène, se jeter aux pieds de l'impératrice, lui avoua son crime, et lui en demanda pardon. Il se présenta ensuite devant la mère de Cantacuzène, qui était restée à Constantinople pour faire compagnie à l'impératrice, et partager avec elle ses ennuis et ses

sollicitudes; il lui avoua qu'il méritait les plus grands reproches de la part de son fils, mais qu'il était résolu de réparer ses torts par une conduite tout opposée à celle qu'il avait tenue jusqu'alors à son égard, l'assurant que jamais personne ne serait plus soumis que lui à Cantacuzène; il offrit d'ajouter à ses paroles le sceau du serment. Cette dame respectable lui répondit que ce n'était pas par des serments, mais par des actions, qu'il devait prouver la sincérité de son repentir.

XXVII. Il engage le patriarche à dénoncer Cantacuzène comme un traître. Cant. l. 3, c. 17.

Apocauque, en quittant la mère de Cantacuzène, va trouver le patriarche. Il le remercie de l'intérêt qu'il a pris à son sort, et des soins qu'il s'est donnés pour détourner le malheur qui était près de fondre sur lui; puis, oubliant tout à coup les protestations qu'il vient de faire, de demeurer inviolablement attaché à Cantacuzène, il en parle au prélat dans les termes les plus propres à l'aigrir contre lui, et à faire naître dans son cœur des sentiments de vengeance. Il lui jure qu'il sait, à n'en pas douter, que le grand-domestique a résolu d'élever Grégoire Palamas sur le trône patriarcal, après l'en avoir chassé. Pour éloigner de son esprit toute espèce de soupçon sur la sincérité de cette confidence, et pour lui prouver qu'il ne cherche point à l'engager dans des démarches dont il ne soit disposé à partager aussi le péril, il lui propose de s'unir l'un à l'autre par une alliance, dont le mariage d'une de ses filles avec son fils serait le nœud. On se rappelle que le patriarche avait été marié. La proposition d'Apocauque ayant été acceptée du prélat, les pères des deux futurs époux cimentèrent leur engagement par l'échange réciproque des reliques que, suivant l'usage des Grecs, ils portaient au cou. Quand

Apocauque vit le patriarche pris tout-à-fait dans ses filets, il osa lui parler plus ouvertement, et lui remontra combien il leur était important de travailler de concert à perdre Cantacuzène. « Nous ne réussirons « pas, disait-il, dans ce projet, que nous n'ayons mis « contre lui l'impératrice. Je m'en rapporte à votre « sagesse; certainement elle ne manquera pas de vous « suggérer divers expédients pour parvenir au but « où nous devons tous tendre. Permettez-moi de vous « dire avec franchise mon sentiment. Quel mal y « aurait-il à user ici de quelque détour? Eh! qu'importe, quand il s'agit de se défaire d'un ennemi « redoutable, que ce soit ou par le mensonge, ou « par la vérité? Allez donc trouver l'impératrice, « dites-lui que Cantacuzène marche à grands pas vers « le trône; que déja il aiguise le fer dont il doit la poi« gnarder, elle et ses enfants. Vous avez des droits à « sa confiance, elle vous croira; toutefois, si elle veut « des preuves, conseillez-lui de n'en point chercher; « dites-lui que ces sortes d'informations pourraient « lui devenir fatales; qu'il serait à craindre qu'elles « n'attirassent sur elle-même la foudre, et qu'elle n'en « fût écrasée avant qu'elle eût eu le temps de con« jurer l'orage. Ce discours jettera le trouble dans son « ame; elle nous chargera de faire la guerre au grand« domestique. Il périra; vous serez préservé de la dis« grace dont il vous menace, et vous vous trouverez « à la tête du ministère. Quel autre a plus de droit « que vous d'occuper cette place? Hâtez-vous, le « moindre délai peut nous être à tous très-funeste. »

XXVIII. Il fait la même

Après avoir tenu ce langage au patriarche, il l'abandonne à ses réflexions, et va sans différer trouver

Asan Andronic, beau-père de Cantacuzène, dans l'intention de l'indisposer aussi contre son gendre : il n'eut pas de peine à y réussir. Asan avait déja fait auprès de Cantacuzène les plus vives instances pour qu'il rendît la liberté à Jean et à Manuel ses fils, qui, depuis six ans, étaient retenus dans les fers, comme prisonniers d'état. Cantacuzène lui avait répondu qu'il lui était impossible, pour le moment, de lui accorder sa demande; que ses deux fils étaient accusés de crimes trop graves; qu'il ne pouvait rompre leurs chaînes sans donner de l'inquiétude à l'impératrice; qu'au reste, il emploierait, dans un temps plus propice, tout son crédit auprès de cette princesse pour obtenir leur pardon. Asan Andronic avait alors écouté les raisons de Cantacuzène, et les avait même trouvées très-sages. Apocauque, affectant un grand dévoûment aux intérêts d'Asan Andronic, et déplorant le sort de ses deux fils, lui annonce que l'occasion de les tirer de captivité est enfin venue, et il l'exhorte à ne pas la laisser échapper; il lui dit qu'il ne devait nullement compter sur les promesses de Cantacuzène; que le projet de ce cœur dénaturé était de laisser périr dans leur prison les deux frères de sa femme; qu'il craignait leur valeur, et appréhendait de trouver en eux des adversaires capables de le traverser dans l'exécution de ses pernicieux desseins; que ce qu'il avançait n'était point de simples conjectures; qu'ayant vécu dans une étroite familiarité avec le grand-domestique, il connaissait ses plus secrètes pensées, et que, pour lui donner un gage de son amitié, il venait les lui révéler. « Assuré de la vérité de mes paroles, ne perdez « donc aucun instant. Délibérez, sans délai, sur les

démarche auprès d'Asan Andronic. Cant. l. 3. c. 17, 18.

« moyens de sauver la vie à vos enfants, et de vous « mettre vous-même en possession de la souveraine « puissance. Qui peut, mieux que vous, prétendre à « l'honneur de gouverner l'Empire? Votre sagesse, « votre expérience, votre valeur, votre naissance, sont « des titres que personne ne peut vous disputer. Il « faut donc que vous arrachiez des mains de Canta- « cuzène les rênes du gouvernement; mais pour y « réussir, il n'est d'autre moyen que d'engager l'impé- « ratrice à lui faire la guerre. Dites à cette princesse « qu'il projette de la faire périr avec ses enfants, ou « au moins de la dépouiller de toute espèce d'autorité; « elle ne manquera pas d'ajouter foi à vos paroles, « quand elle verra un beau-père se mettre, pour la « servir, au-dessus des sentiments de la nature, et se « rendre lui-même le dénonciateur de l'époux de sa « propre fille. Ayant à combattre un ennemi si for- « midable, il n'y a point d'armes dont on ne puisse « se servir, et ce serait un scrupule ridicule de vou- « loir alors mettre de la différence entre le mensonge « et la vérité. A la guerre, les plus grands capitaines « n'emploient-ils pas, pour vaincre l'ennemi, les ruses « et les stratagèmes? Au lieu de leur faire un crime de « ces actions qui portent toujours avec elles un ca- « ractère de fausseté, n'a-t-on pas coutume de les en « louer? Eh! pourquoi ce qui est permis aux guer- « riers, ne le serait-il pas aux politiques? »

XXIX. Auprès des deux frères d'Asan. Cant. l. 3. c. 19.

Apocauque se rend ensuite auprès du prince Constantin et du grand-duc Isaac, tous deux frères d'Asan; il leur fait observer qu'ils ne tiennent point dans l'état un rang digne de leur naissance; qu'il est humiliant pour eux d'être dominés par le grand-domestique;

qu'ils doivent mettre tout en œuvre pour se débarrasser d'un homme qui s'est arrogé le pouvoir absolu, et qui ne leur a laissé que le gouvernement de quelques places, que l'administration de quelques affaires de peu d'importance. « Quand il aura perdu la vie, ou qu'il aura « été obligé de fuir, vous disposerez, leur disait-il, « de tout comme il vous conviendra; mais il faut com« mencer par effrayer l'impératrice; il faut lui per« suader que Cantacuzène est un traître, qui en veut « à ses jours et à ceux de ses enfants. Vous craignez, « dites-vous, d'offenser la vérité; vains scrupules! Si « vous l'aviez toujours respectée, je respecterais aussi « votre délicatesse. Mais combien de fois ne vous « est-il pas arrivé, ainsi qu'à beaucoup d'autres, de « mentir, et même de vous parjurer pour un fort lé« ger intérêt? Aujourd'hui de quoi s'agit-il? De pré« parer la voie qui peut mener votre famille au trône. « Or l'acquisition d'un empire vaut bien un mensonge. « Entrez dans les sentiments d'Asan Andronic, votre « frère aîné. Je les connais, il ne désire rien tant que « la ruine du grand-domestique, parce qu'il ne peut « plus supporter l'orgueil avec lequel ce tyran gouverne, « ni l'insolence avec laquelle il traite en esclaves des « hommes libres. Si vous vous sentez assez de courage « pour former quelque entreprise qui puisse immorta« liser votre nom, n'en laissez pas perdre l'occasion, « usez de diligence; n'attendez pas pour agir que le « grand-domestique soit de retour, car vous manque« riez votre coup, et vous vous exposeriez à toute la « rigueur de sa vengeance : des chaînes, des cachots, « des supplices; voilà le sort qui vous attendrait. Pour « moi, je suis prêt à tout sacrifier pour vous servir;

3.

« et je vous jure un dévoûment sans bornes, si vous « êtes dans la disposition de perdre Cantacuzène. » Ce discours, accompagné de serments affreux, fit la plus grande sensation sur l'esprit de ces deux princes; ils promirent à ce fourbe de suivre ses avis. Apocauque se retira très content du succès de son imposture, et se hâta d'aller faire ailleurs la conquête de quelques autres complices.

XXX. Il s'assure de Jean Cabalas. Cant. l. 3. c. 19.

Jean Cabalas, grand-drungaire, lui parut un homme très-propre à se laisser séduire. Cet officier était revenu depuis peu de la cour de Servie, où il avait été envoyé en ambassade par le régent. Apocauque l'alarme en lui annonçant que Cantacuzène a changé de sentiment à son égard, qu'il l'accuse maintenant d'avoir conspiré avec les Serves contre l'Empire, et de s'être engagé à leur révéler le secret de l'état. Il lui déclare qu'il n'a d'autre parti à prendre, s'il veut mettre sa vie à couvert, que d'entrer dans une ligue formée contre ce ministre par les personnages les plus distingués de la nation. Pour lui inspirer plus de confiance, non-seulement il a recours à ces formules de serments si familières aux Grecs, mais encore il lui offre en mariage une de ses filles, et lui remet en même temps son reliquaire comme un gage de sa promesse.

XXXI. De Chumne, grand-stratopédarque. Cant. l. 3. c. 19.

Apocauque, après s'être assuré de Cabalas, entreprit de gagner aussi Chumne, grand-stratopédarque; ce qui ne lui fut pas difficile. Il rappela à Chumne le propos hardi qu'il avait osé tenir dans ce conseil où il s'était agi de délibérer sur la demande des ambassadeurs du roi de Bulgarie : il lui dit que cette offense avait fait une blessure si profonde dans le cœur du

grand-domestique, qu'il avait juré de ne jamais l'oublier, et de s'en venger au retour de son expédition d'Occident. Il lui représenta qu'il n'avait d'autre moyen pour échapper à l'infortune dont il était menacé, que de s'enrôler au plus tôt dans la confédération qui se formait contre cet ennemi commun, et où étaient déja entrés tous les citoyens attachés aux intérêts du jeune monarque et de la princesse Anne sa mère. Pour lever ses scrupules, il lui débite sur le mensonge ces honteuses maximes que nous l'avons déja entendu professer plus haut.

Ce méchant homme crut qu'il était encore nécessaire, pour assurer le succès de son perfide complot, de se ménager une correspondance secrète avec quelques unes des personnes attachées au service intérieur de l'impératrice. Il jeta les yeux sur Artote, fils de cette dame nommée Zampée, qui avait suivi la princesse lorsqu'elle était venue de Savoie, pour donner sa main à Andronic le jeune. « Cantacuzène, lui dit-il, « parle de vous et de votre mère dans les termes les « plus méprisants. *Pourquoi*, répète-t-il souvent, « *initier dans nos affaires des étrangers? Je ne « souffrirai pas que ces bourdons vivent plus long- « temps aux dépens de l'état. Je les embarquerai « tous sur une galère, et je les renverrai chez eux.* « De plus, Cantacuzène vous reproche d'être un « homme timide, un lâche. Ce propos injurieux m'a « rempli d'indignation. Pour vous donner une preuve « de mon estime et de mon amitié, je vous prie « d'être mon gendre. Acceptez ces reliques comme « un gage de ma parole, et faites en sorte que votre « mère détermine l'impératrice à déclarer la guerre

XXXII. D'Artote et de Zampée. Caut. l. 3. c. 19.

« à Cantacuzène. » Le personnage que joue ici Apocauque est sans doute étonnant; mais on n'est pas moins surpris de la crédulité de tous ceux à qui il s'adresse. Comment a-t-il pu se faire qu'aucun d'eux ne l'ait soupçonné de leur en imposer dans tout ce qu'il leur disait de Cantacuzène? Comment pouvaient-ils donner la moindre confiance aux dénonciations d'un homme qui posait en principe qu'il était permis de se parjurer pour perdre un ennemi? C'est un problème qui ne peut guère s'expliquer qu'en supposant que chez les Grecs il y avait alors aussi peu de rectitude dans les esprits que de droiture dans les cœurs; que cette nation conservait toujours ce caractère de fausseté et de perfidie qu'on lui a tant reproché, et que ceux qui, placés dans la première classe des citoyens, auraient dû se piquer plus que les autres de quelques sentiments d'honneur et de bonne foi, n'en étaient pas exempts.

XXXIII. Les premiers dénonciateurs de Cantacuzène mal reçus par l'impératrice. Cant. l. 3. c. 20

Quand Apocauque crut avoir recruté un nombre suffisant de conjurés, il les assembla chez le patriarche, pour régler avec eux la marche qu'ils suivraient dans l'exécution de leur honteux stratagème. Ils décidèrent d'abord qu'il ne fallait pas aller tous ensemble accuser, auprès de l'impératrice, Cantacuzène, mais se présenter à cette princesse les uns après les autres, afin d'écarter, autant qu'il serait possible, de son esprit tout soupçon de connivence. D'ailleurs ils jugèrent que ces délations, lui venant de différents côtés et à des intervalles successifs, l'étonneraient davantage, et frapperaient des coups dont la récidive ainsi ménagée ne manquerait pas de l'ébranler à la fin. Constantin Asan et Isaac son frère briguèrent l'hon-

neur de dénoncer les premiers la prétendue conspiration de l'époux de leur nièce. L'impératrice, après les avoir entendus, leur déclara qu'elle était trop sûre de la fidélité du grand-domestique pour ajouter aucune foi à leur rapport. Peu de jours après, Artote et Zampée sa mère entrent dans l'appartement de leur maîtresse, pour déposer aussi contre Cantacuzène. A peine ont-ils ouvert la bouche qu'elle leur ordonne de se taire, et les chasse de sa présence. Le lendemain, Chumne, amené par le même motif, lui demande audience. Il était accompagné de son fils, de Michel Cantacuzène stratégopule, son gendre, et de Jean Gabalas. Anne de Savoie les écoute patiemment, et se contente de les remercier de leur zèle, en leur conseillant toutefois de ne plus se permettre de pareils propos contre le régent, parce qu'à son retour il pourrait bien leur donner lieu de s'en repentir.

XXXIV. Elle se sent ébranlée par la déposition du patriarche et d'Asan Andronic. Cant. l. 3. c. 20.

Cette réponse déconcerta la cabale; mais Apocauque, qui en était l'ame, déploya toutes les ressources de son mauvais génie pour lui rendre le courage. Il représenta à ses complices que loin de se laisser abattre à la vue du danger, ils devaient au contraire tenter un dernier effort pour écraser celui dont on venait de leur faire craindre la vengeance. Il ne doutait pas que le patriarche et Asan Andronic ne réussissent enfin à triompher de la résistance de l'impératrice, par le poids et l'autorité de leur témoignage. Pouvait-elle, en effet, soupçonner de mensonge ou de légèreté dans une matière si grave, le chef de la religion? Comment se défier d'un beau-père, qui accuse lui-même son gendre? De pareilles dépositions de la part de ces deux personnages ne pouvaient paraître à la princesse

que l'effet d'une pleine et entière conviction, et elle devait croire qu'il n'y avait qu'un amour généreux de la patrie qui fût capable de les déterminer à faire une pareille démarche. Aussi l'impératrice ne put les entendre sans laisser échapper quelques signes d'émotion; toutefois, se rappelant qu'elle avait promis à Cantacuzène de ne pas le condamner sans lui avoir fait son procès dans les formes, elle leur répondit qu'il n'était pas juste de prêter l'oreille à des accusations vagues, et destituées de preuves, ni de s'engager au hasard dans une affaire qui pouvait avoir les suites les plus fâcheuses, et amener la guerre civile. Le grand-domestique, ajoutait-elle, n'est point un homme ordinaire, et ne doit pas être traité comme un criminel vulgaire. Qu'on fasse en son absence et en secret des informations; à son retour, on lui donnera des juges et la liberté de se défendre. S'il est trouvé coupable, il sera condamné légalement. Ce langage consterna le patriarche et son compagnon. Ils sentaient bien l'un et l'autre que, si la mesure pleine de sagesse et d'équité que la princesse paraissait vouloir prendre avait lieu, Cantacuzène confondrait aisément leurs calomnie, set qu'ils seraient perdus.

XXXV. Discours perfide du patriarche, pour la dissuader d'accorder à Cantacuzène la liberté de se justifier. Cant. l. 3. c. 21.

Le prélat, réunissant alors toutes les forces de son éloquence, déplora l'aveuglement de l'impératrice, qui refusait de voir l'abîme creusé sous ses pas. Il lui représenta qu'elle s'abusait, si elle croyait que Cantacuzène aurait la docilité de revenir seul de l'armée, pour se remettre entre les mains de la justice. « Que « ne profitez-vous, lui dit-il, de son absence pour lui « ôter tout moyen de vous nuire? Quand il sera à « Constantinople, il trouvera dans tous les ordres des

« citoyens, et surtout parmi la noblesse, des partisans « qui le défendront contre votre autorité. Pendant « que vous perdrez le temps à chercher des preuves « pour le convaincre de sa perfidie, vous serez acca- « blée, et périrez victime de ses attentats, avant que « vous ayez pu les prévenir. Quant à moi, je n'ou- « blierai jamais ce que je vous dois, ce que je dois au « prince votre fils, à mon souverain, ce que je dois « à ma place, qui m'impose le devoir de protéger l'in- « nocence opprimée. Lorsque je me suis aperçu que « cet homme pervers formait contre vous des projets « dangereux, je me suis éloigné de lui, j'ai abandonné « ses intérêts, j'ai abjuré son amitié pour vous donner « les avis qui m'ont paru les plus salutaires. Au reste, « voici Asan, daignez entendre ce qu'il pourra vous « dire. Sa prudence, sa longue expérience, son atta- « chement au dernier empereur, votre époux, et sa « fidélité pour ses enfants, vous répondent et de la « sagesse et de la sincérité de ses conseils. » Alors Asan Andronic prit la parole et s'exprima ainsi :

XXXVII. Autre discours, plus perfide encore, d'Asan Andronic. Cant. l. 3. c. 21.

« Il n'est personne qui ne sache jusqu'où va ma « tendresse pour mon gendre, le grand-domestique : « il serait mon propre fils que je ne le chérirais pas « davantage; il est sûr que s'il réussissait dans son « projet, il deviendrait empereur et ma fille impéra- « trice. Je me verrais donc père de deux têtes cou- « ronnées, qui se feraient sans doute un plaisir de « partager avec moi leur puissance; mais les richesses « et les honneurs ne sont à mes yeux que des objets « vils et méprisables, lorsqu'il faut les acquérir aux « dépens du devoir. Élevé, dès ma plus tendre en- « fance, dans la fidélité que des sujets doivent à leurs

« princes, j'aime mieux vivre avec eux dans l'infor« tune, et périr en défendant leurs droits, que de me « voir élevé au comble de la prospérité, en suivant le « parti des rebelles. Tout ce que le patriarche et mes « frères vous ont dit n'est malheureusement que trop « vrai. Où en sont les preuves? me direz-vous. En « faut-il d'autres, princesse, que la proposition que « Cantacuzène vous a faite de remettre, contre votre « vœu, après son retour d'Occident, le mariage de sa « fille avec le jeune empereur? Que signifient ce re« fus et ces délais? Peut-il espérer pour sa fille un « parti, et plus honorable, et plus avantageux? Non, « certes! mais il aime mieux être empereur lui-même « que d'avoir un gendre qui le soit, et il ne veut pas « que sa fille devienne l'épouse d'un prince à qui il « médite d'arracher le sceptre et la vie; vous ne devez « rien négliger pour le perdre. La meilleure partie de « la noblesse de l'Empire vous offre par mon organe « ses biens, sa vie, et est disposée à en faire le sacri« fice pour le salut de vos enfants. »

XXXVII. L'impératrice cède à la calomnie. Persécutions d'Apocauque contre Cantacuzène et les siens. Cant. l. 3. c. 22. Nic. Greg. l. 12. c. 10, 11.

Ce discours, plein d'artifice, et auquel il eût été impossible, même à toute autre personne que l'impératrice, de ne pas ajouter foi, jeta cette princesse dans la consternation. Des larmes coulèrent de ses yeux, et elle s'écria dans sa douleur : « Puisque le Ciel, qui « veut nous punir par le fléau d'une guerre civile, a « permis que Cantacuzène ait formé des desseins si « criminels, je prie Dieu, qui voit du haut du séjour « éternel les iniquités des hommes, de punir ce per« fide comme il le mérite; pour moi, je me jette avec « mes enfants entre les bras du Seigneur, et après « lui entre les vôtres. Délibérez en sa présence sur

« ce qu'il convient de faire dans une position si fâ-« cheuse. » A peine eut-elle laissé échapper ces fatales paroles, que les conjurés commencèrent leurs hostilités contre Cantacuzène. Ils donnèrent des gardes à sa mère, à Andronic, le plus jeune de ses enfants, et à la femme de Matthieu, son fils aîné, qui tous se trouvaient alors à Constantinople. En même temps, ils établirent Apocauque gouverneur de la capitale, avec plein pouvoir de faire la guerre comme il l'entendrait. Le premier usage qu'il fit de cette autorité, fut d'ameuter la populace. En un instant, on vit une foule d'hommes armés d'épées, de piques, de pierres, remplir les rues de Constantinople, et se porter vers le palais de Cantacuzène pour le piller. La mère de ce prince se présente avec courage devant cette multitude égarée, et lui demande ce qu'elle veut? *Nous n'en savons rien*, lui répondent-ils, saisis de respect à la vue de cette femme vénérable; *au reste, ne craignez point, nous allons nous retirer.* Apocauque, pour se venger de l'affront que lui faisait le petit peuple en refusant d'être l'instrument de sa haine contre Cantacuzène et ceux de sa famille, tourna toute sa fureur contre les partisans de ce ministre : il en fit arrêter plusieurs, livra leurs biens au pillage, et ordonna que leurs maisons fussent démolies. Les autres se sauvèrent de Constantinople, ayant à leur tête Apelmène, ami intime de Cantacuzène. Lorsqu'ils se crurent en sûreté, ils députèrent vers l'impératrice Nicéphore Cantacuzène, cousin du régent, et Jean Gabalas, pour lui protester que s'ils s'étaient retirés, ce n'était point à mauvais dessein, mais uniquement pour mettre leurs personnes à l'abri des persécutions; qu'ils étaient

prêts à rentrer si la princesse le leur ordonnait, pourvu qu'ils pussent reparaître dans la ville sans danger. Jean Gabalas avait été gagné précédemment, comme on l'a vu plus haut, par Apocauque; mais il ne s'était pas encore déclaré ouvertement contre Cantacuzène. Ce fut alors qu'il leva le masque. Au lieu de défendre la cause de ceux qui l'avaient envoyé, il se rendit leur accusateur. Ce trait de perfidie lui valut sur-le-champ la dignité de protosébaste; dans la suite, il fut honoré de la charge de grand-logothète; pour Nicéphore Cantacuzène, il fut mis aux fers.

XXXVIII. Cantacuzène demande en vain à être jugé. Cant. l. 3. c. 23. Nic. Greg. l. 12. c. 11.

Les fugitifs, instruits de la trahison de Gabalas et du traitement fait à son collègue, se rendent en diligence à Didymotique, et racontent au grand-domestique tout ce qui se passe dans la capitale à son sujet. Cantacuzène fut, pendant plusieurs jours, sans vouloir donner aucune créance à ces rapports. Il ne pouvait s'imaginer que l'impératrice, après tant de promesses, eût changé sitôt de sentiment. Cependant plusieurs autres personnes, venues successivement de Constantinople, lui ayant confirmé ces fâcheuses nouvelles, il ne lui fut plus possible d'en douter. Avant de prendre un dernier parti, il crut devoir envoyer à l'impératrice une députation pour la faire ressouvenir de ses serments, pour la conjurer de ne point le condamner sans l'entendre, et de lui nommer des juges devant lesquels il pût plaider sa cause. Il choisit, pour remplir cette commission, un supérieur de moines, nommé Gauras, personnage d'un rare mérite, et qui avait la réputation d'être très adroit en négociations; il lui donna pour second Sguropule, le plus sage et le plus fidèle de ses domestiques. Ces deux députés,

en arrivant à Sélivrée, sont assaillis par les valets d'Apocauque, qui leur enlèvent leurs chevaux, pillent leurs équipages, et ont l'audace de les mettre aux fers. Le bruit de cette violence, porté à Didymotique, y excite la plus grande fermentation. Tous les amis du grand-domestique veulent qu'on se mette sur-le-champ en devoir de tirer vengeance d'un pareil outrage. Cantacuzène les apaise, et les supplie d'attendre le jugement de l'impératrice sur cette affaire. En effet, cette princesse, ayant appris la manière dont on avait traité les envoyés de Cantacuzène, en fut très-courroucée. Elle ordonna de leur rendre la liberté, et de les conduire à la cour pour y être entendus sur l'objet de leur message. Gauras et Sguropule, introduits dans le conseil où se trouvaient les premiers officiers de l'Empire, demandèrent à l'impératrice et au patriarche justice de l'insulte qui leur avait été faite personnellement, puis ils sollicitèrent pour Cantacuzène la permission de venir se défendre devant tel tribunal qu'on jugerait à propos de lui désigner. Ils offrirent même de livrer leur propre tête, si le grand-domestique manquait de se rendre à Constantinople aussitôt qu'il en aurait reçu l'ordre. Cette proposition intrigua le perfide Apocauque; il craignit que l'impératrice ne consentît à la demande des députés, et que la justification de Cantacuzène ne dévoilât son imposture. Oubliant le respect qu'il devait à sa souveraine, il prit sans sa permission la parole, et se mit à vomir contre Cantacuzène un torrent d'injures. Quelques-uns de ses complices, enhardis par son impudence, imitent son exemple, et osent insulter les envoyés du grand-domestique. Cependant l'impératrice,

en présence de laquelle se passait cette scène indécente, ne proférait pas une seule parole. Apocauque et ses adhérents, prenant ce silence pour un signal qui leur donnait la liberté de tout oser, font arrêter de nouveau les deux envoyés de Cantacuzène. Ils doublent la garde qu'ils avaient mise auprès de sa mère et d'Andronic, son jeune fils; ils le déclarent lui-même coupable du crime de haute trahison, font expédier des lettres impériales dans toutes les villes, pour leur défendre de lui donner asile, et pour enjoindre à tous les sujets de l'Empire de prendre les armes contre cet ennemi de la patrie.

XXXIX. Il reçoit ordre de ne plus se mêler des affaires. Il harangue ses partisans. Cant. l. 3. c. 24. Nic. Greg. l. 12. c. 10, 11.

Peu de jours après, Cantacuzène reçoit de la part de l'impératrice défense de se mêler des affaires publiques, et ordre de ne pas sortir de Didymotique, avec injonction aux troupes qui servaient sous son commandement de revenir à Constantinople. Les amis du grand-domestique, ayant eu connaissance de ces dépêches, en furent outrés de colère. Ils voulaient qu'on prît les armes sur l'heure; mais Cantacuzène, les ayant assemblés en conseil, leur fit, suivant son usage, un long discours, dans lequel il rappela la conduite qu'il avait tenue sous le dernier règne, les marques d'attachement qu'il avait toujours données à l'empereur défunt, et celles qu'il en avait reçues. « Depuis que le ciel l'a enlevé à la terre, quels services, dit-il, n'ai-je pas rendus à ses enfants et à la princesse, sa veuve? Si j'eusse été capable de former les projets que m'imputent mes ennemis, qui m'eût empêché de les faire réussir il y a long-temps? Il ne tenait qu'à moi de me défaire des jeunes princes; loin d'attenter à leur vie, je veillai, au

« contraire, avec le plus grand soin, à leur sûreté.
« Pendant les neuf premiers jours qui suivirent la
« mort de leur père, je doublai le nombre des gardes
« chargés de la conservation de leurs personnes, et
« je ne les perdis point de vue, jusqu'à ce que je me
« fusse assuré qu'ils ne couraient aucun danger. Qui
« a donc pu faire naître contre moi des soupçons si
« odieux? Qu'on suive la trace de tous mes pas, qu'on
« étudie toutes mes démarches, et je défie la ma-
« lignité la plus subtile, d'y découvrir le plus petit
« indice du crime qu'on me suppose. Où sont les pré-
« paratifs, les approvisionnements que j'aurais dû faire
« pour l'exécution d'une si vaste entreprise? Au lieu
« de m'approprier les revenus de l'Empire, n'ai-je pas
« sacrifié mon bien pour subvenir aux besoins de
« l'état? Avant de quitter Constantinople, n'ai-je pas
« fait transporter de ma maison plus de deux cents
« vases d'argent pour le service de la famille impé-
« riale? Ai-je mis des troupes dans les îles de mon
« domaine, dans les villes où je commande, et dont
« quelques-unes m'appartiennent en propre, puis-
« qu'elles ont été bâties à mes frais? Serait-il vraisem-
« blable que, seul, j'eusse formé le dessein d'usurper
« la souveraine puissance? Où sont mes complices,
« où sont ceux que j'ai mis dans ma confidence? Il
« peut, sans doute, se trouver des citoyens qui l'em-
« portent sur moi, par leur prudence, leur valeur,
« leurs talents militaires, mais aucun ne me disputera
« jamais l'avantage d'être plus vrai, plus homme de
« bien que moi. C'est le témoignage que me rend ma
« conscience; c'est ce témoignage qui m'inspire la har-
« diesse de vous parler si librement, et d'aller me re-

« mettre entre les mains de l'impératrice. Si cette « princesse respecte les principes de l'équité, elle me « donnera des juges, et la liberté de me défendre; dès « lors mes ennemis seront confondus. Après avoir fait « éclater mon innocence, je renoncerai aux affaires, « et je m'enfoncerai si profondément dans la solitude, « que les traits de l'envie ne pourront m'y atteindre. « Si, au contraire, l'impératrice, foulant aux pieds « les lois de la justice, me condamne sans daigner « m'entendre, je ferai volontiers le sacrifice de ma vie. « Je périrai, mais ce sera avec la satisfaction de n'être « point la cause de la guerre civile, et je n'aurai pas « le chagrin d'être témoin des malheurs dont je vois « ma patrie menacée. »

XL. Réponse de ses partisans. Ils veulent qu'il prenne la pourpre impériale. Cant. l. 3. c. 25. Nic. Greg. l. 12. c. 11.

« Nous avons autant d'éloignement que vous pour « la guerre civile, lui répondent ses partisans; nous « regarderions comme ennemi de l'état quiconque « allumerait le feu de la discorde; mais aussi nous « mettrions sur la même ligne celui qui, ayant le « pouvoir de l'éteindre, ne le ferait pas. » Ils représentèrent ensuite à Cantacuzène que le projet qu'il méditait, de se retirer après avoir prouvé son innocence, ne ramènerait point la paix, parce qu'il n'en était aucun parmi eux qui n'aimât mieux perdre la vie que d'être soumis à Apocauque, le plus vil de tous les hommes. » Hâtez-vous, lui dirent-ils, de prendre les « marques de la dignité impériale; c'est le seul moyen « qui nous reste pour prévenir les malheurs prêts à « fondre sur nous. Personne ne pourra blâmer cette « démarche, puisque vous ne ferez qu'obéir aux der« nières volontés de l'empereur défunt, qu'exécuter ce « qu'il a ordonné en mourant. » Il y en eut même

qui allèrent jusqu'à le menacer d'user de violence s'il refusait de se rendre à leur vœu; d'autres disaient qu'ils allaient donner la couronne à quelqu'un qui était tout prêt à la recevoir. Ces menaces, jointes aux invitations si pressantes du plus grand nombre, l'entraînèrent enfin; mais, en même temps, il prit le ciel à témoin que s'il se rendait aux conseils de ses amis, ce n'était par aucune vue d'ambition; qu'il rougirait devant l'astre qui éclaire le monde, et devant toutes les créatures vivantes et inanimées, si on pouvait le soupçonner d'être l'ennemi de la veuve et des enfants de son ancien ami. Il ne leur dissimula pas toutes les conséquences de la démarche hardie dans laquelle il allait s'engager pour déférer à leur avis; il leur fit sentir combien il était nécessaire, pour le succès d'une si haute entreprise et pour leur propre salut, qu'ils restassent toujours unis entre eux, et qu'ils ne se séparassent jamais de sa personne, quels que dussent être les événements; *car*, disait-il, *il n'est pas possible que le pilote sauve son vaisseau, lorsque la division se met parmi les matelots, ou qu'ils refusent d'obéir à ses ordres; et si le vaisseau fait naufrage, que deviendront les matelots?*

Le consentement de Cantacuzène remplit de joie ses partisans. Dès le lendemain, ils lui jurèrent tous fidélité; aussitôt les ordres sont donnés pour les préparatifs de son couronnement. Cantacuzène écrit à Matthieu, son fils aîné, qui l'attendait à Chalcidice, ville de Thrace, de venir en diligence à Didymotique avec toutes les troupes qu'il commande, il envoie en même temps Irène sa femme au fort de Béra, pour y mettre en liberté Jean et Manuel Asan, ses deux

XLI. Cantacuzène couronné empereur à Didymotique. Cant. l. 3. c. 26, 27. Nic. Greg. l. 12. c. 12, 16. Ducas. c. 6. Phrantz. 6. l. 1. c. 13.

frères, qui y étaient détenus prisonniers depuis plusieurs années, comme on l'a déja dit, et qui alors ne lui paraissaient plus si dangereux pour l'état. Il l'autorisa en même temps à changer l'officier qui commandait dans cette citadelle. Le 26 octobre, jour marqué pour le couronnement, les personnages les plus qualifiés qui se trouvaient à Didymotique se rendirent devant le palais du nouvel empereur. Là Cantacuzène se revêtit de la robe impériale, en présence de l'assemblée. On lui mit ensuite les brodequins de pourpre. Ses parents lui chaussèrent le pied droit, et les premiers officiers des troupes latines qu'il avait prises à sa solde, le pied gauche. Quant au bonnet impérial, il alla le prendre au-dessous d'une image de la Vierge, où il avait été placé, et se le posa lui-même sur la tête, puis il couronna Irène, son épouse, et la déclara impératrice. Dans la proclamation qui se fit ensuite au peuple, il voulut que lui et Irène ne fussent nommés qu'après Anne de Savoie, et Jean Paléologue son fils. Le même ordre fut observé dans les prières publiques, où l'on eut soin aussi de faire mention du patriarche de Constantinople. Cette mesure était une espèce de palliatif pour sauver, autant qu'il était possible, les apparences. Cantacuzène, en ne prenant que la seconde place sur le trône, croyait probablement éviter au moins à demi le reproche d'être un usurpateur; sans doute que lui et ses amis ne manquèrent pas de répéter, qu'après tout il ne faisait que faire revivre un droit qu'il avait reçu de l'empereur défunt, et dont il n'avait tenu qu'à lui, plus d'une fois, de jouir, comme l'impératrice-mère en était convenue elle-même depuis peu. D'ailleurs, ces sortes d'asso-

ciations à l'Empire n'avaient rien qui blessât essentiellement les constitutions de l'état. Cette histoire nous en a déja fourni plusieurs exemples. Après la cérémonie de son couronnement, Cantacuzène se rendit en grande cavalcade, suivi de toute sa nouvelle cour, à l'église Saint-Georges, où il fit son action de grace, et conféra l'ordre de chevalerie à quelques seigneurs latins. Il y eut dans le palais une grande fête. Cantacuzène et Irène dînèrent en public. Jean et Manuel Asàn, frères d'Irène, les servirent à table. Toute la ville témoigna son allégresse par de grandes réjouissances.

XLII. Quelques circonstances du couronnement prises à mauvais augure. Cant. l. 3. c. 27.

Quelques circonstances qui accompagnèrent le couronnement de Cantacuzène ne manquèrent pas d'exercer le génie superstitieux des Grecs, et de leur faire tirer des augures pour l'avenir. Lorsqu'il s'agit de le revêtir des ornements impériaux, l'habit de dessous se trouva trop étroit, et celui de dessus avait beaucoup plus d'ampleur qu'il ne fallait. Cette aventure, qui ne prouvait que l'inhabileté de l'artisan chargé de donner la forme à ces vêtements, fit naître une multitude d'interprétations diverses. En général, elle fut regardée comme un présage sinistre, et Cantacuzène lui-même n'était pas sans inquiétude. Un de ses courtisans lui dit, pour le tranquilliser, que ce qui lui était arrivé lorsqu'on l'avait revêtu de l'habillement impérial, ne signifiait autre chose, sinon que dans les premiers moments, les avenues du trône ne lui présenteraient qu'un sentier très étroit et semé d'épines; mais que bientôt la voie s'élargirait et se couvrirait de fleurs. Cette interprétation ne suffit pas pour rendre le calme à son esprit, qui d'ailleurs n'était pas moins

tourmenté par un passage de l'évangile, lu à la messe du jour, et où Jésus-Christ dit à ses disciples : *Ils vous persécuteront comme ils m'ont persécuté, et ils ne garderont pas mieux vos paroles que les miennes.*

XLIII. Cantacuzène consulte l'évêque de Didymotique. Cant. l. 3. c. 27.

Le lendemain, il fit savoir au métropolitain de Didymotique tout ce qui s'était passé à son couronnement, en le priant de l'aider de ses conseils. Le prélat, piqué de n'avoir pas reçu, en cette occasion, de la part de Cantacuzène, les marques de confiance et de considération qu'il croyait lui être dues, répondit à ses députés, que le procédé de leur maître n'était pas fort civile; qu'il avait attendu un peu tard pour l'instruire de l'état de ses affaires; qu'il aurait dû le consulter, lorsqu'il était encore à même de lui donner des avis utiles; qu'il ne pouvait maintenant qu'adresser des vœux au ciel, pour sa prospérité et celle de la nation; qu'au reste, *il était juste que celui qui avait mangé des figues vertes, en eût les lèvres enflées;* voulant faire entendre par ce langage que Cantacuzène éprouverait beaucoup de traverses et de tribulations.

XLIV. Le prélat regardé comme un saint par le crédule Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 27.

Ce n'était pas la première fois que l'évêque de Didymotique avait annoncé à Cantacuzène que ses ennemis lui feraient souffrir de grandes persécutions. Un jour, s'entretenant avec lui familièrement, il l'avertit de se défier surtout d'Apocauque. *Que peut un œuf*, répondit Cantacuzène, *contre une pierre? Il n'est donc que trop vrai*, répartit l'évêque, *que les vertus les plus éminentes ne sont pas toujours exemptes d'orgueil. Il n'y a point d'orgueil*, répartit Cantacuzène, *à un lion de se croire plus fort qu'un cerf.* Au reste, le prélat, après lui avoir donné cette leçon, lui

fit, pour en adoucir sans doute un peu l'amertume, le récit d'une vision qu'il prétendait avoir eue à son sujet. « Étant, lui dit-il, un jour en prières, et m'en-« tretenant seul avec Dieu, il me sembla que vous « étiez debout devant moi, et qu'Apocauque vint « fondre tout à coup sur vous, et qu'il vous fit chan-« celer de manière que vous aviez déja un genou et « une main en terre; cependant, quelque effort qu'il « fit, il ne put vous terrasser; vous étant redressé, « vous le frappâtes si violemment d'un bâton que « vous teniez, qu'il tomba, et aussitôt vous lui cou-« pâtes la tête. » L'évêque de Didymotique passait pour avoir non seulement le don de prophétie, mais encore celui des miracles. Cantacuzène en était persuadé, et afin d'en convaincre les autres, il rapporte comme un prodige obtenu du ciel par les prières du saint prélat, qu'une femme eut la faculté de porter impunément un fer rouge dans ses mains, pour prouver au public et à son mari, son innocence, quoiqu'elle fût réellement adultère. Il y a grande apparence que l'évêque de Didymotique avait eu recours à quelque autre moyen que des oraisons pour faire réussir le miracle. On sent bien qu'il y a ici moins d'inconvénient à soupçonner d'imposture le saint prélat, qu'à croire que celui qui est la vérité même ait déployé sa toute-puissance pour soutenir le mensonge. De pareils faits paraissent sans doute assez peu importants en eux-mêmes, et peut-être le lecteur est-il tenté de les regarder comme indignes de lui être racontés. Mais pourquoi les omettre, si cependant ils contribuent, comme il n'est guère possible d'en disconvenir, à faire connaître la morale et le génie des Grecs à cette

époque; s'ils caractérisent assez bien la trempe d'esprit des hommes qui étaient à la tête des affaires de l'église et de l'état; si enfin ils peuvent fournir à ceux qui étudient l'histoire en politiques et en philosophes, matière à beaucoup de réflexions.

XLV. Cantacuzène organise son armée. Cant. l. 3. c. 27, 28. Nic. Greg. l. 12. c. 12.

Cantacuzène et Irène s'empressèrent, dès le lendemain de leur inauguration, de quitter les riches vêtements dont ils avaient été décorés pendant la cérémonie, pour reprendre les habits blancs; car c'était sous cette couleur que les empereurs grecs portaient le deuil. Cantacuzène, pour donner à la mémoire du dernier empereur, son ami, des marques de son attachement, ne quitta ce costume qu'au moment où il entra en vainqueur dans Constantinople; c'était aussi par esprit d'économie, et pour épargner, disait-il, sur la dépense, et être plus en état de subvenir aux besoins de ceux qui s'étaient livrés à son parti. Le même jour il fit un discours, dans lequel il protesta de nouveau de la pureté de ses intentions, et déclara qu'il ne lui était pas possible de sauver autrement la patrie et sa propre tête. Il permit ensuite à ceux qui auraient lieu de craindre que leur attachement pour sa personne ne leur devînt funeste, de se retirer, les priant seulement de se ressouvenir de lui lorsque les occasions de le servir se présenteraient; il ne retint que ceux qui n'avaient ni femmes ni enfants, ou qui s'offrirent volontairement à ne le point quitter. Il divisa son armée en seize cohortes; il confia le commandement d'une partie de ces troupes à Jean l'échanson et à Manuel Asan, ces deux frères de sa femme qu'il venait de tirer de prison, avec ordre d'aller camper sur les bords du Mélas ou Fleuve-Noir, pour contenir la

garnison de Constantinople, tandis qu'il marcherait sur Périnthe et Sélivrée pour forcer ces deux villes à se déclarer en sa faveur; car elles prétendaient garder la neutralité et se gouverner par elles-mêmes.

XLVI. Sa mère est arrêtée. Cant. l. 3. c. 26. Nic. Greg. l. 12. c. 11.

Cantacuzène avait adressé des lettres à toutes les villes de Thrace et de Macédoine, et à tous les commandants des places de guerre, pour leur donner avis de son couronnement et pour leur enjoindre de reconnaître son autorité. Ces lettres étaient souscrites en caractères tracés avec le cinnabre, comme avaient coutume de l'être celles des empereurs; plusieurs de ces dépêches tombèrent entre les mains du patriarche et d'Apocauque, qui triomphèrent de cette découverte; ils s'empressèrent de leur donner la plus grande publicité; l'impératrice douairière en fit passer quelques-unes à la mère de Cantacuzène, afin qu'elle fût convaincue par la signature même de son fils, qu'il s'était déclaré l'ennemi de l'Empire. Cette dame répondit que puisqu'on avait mis Cantacuzène, en l'accusant faussement, et en lui refusant les moyens de se justifier, dans la nécessité de prendre les armes, elle n'avait qu'un seul conseil à donner, c'était de ne pas le mépriser, de redouter au contraire sa sagesse, ses ressources et ses talents, et enfin de négocier avec lui un prompt accommodement. Ceux qui avaient eu commission de lui porter ces lettres, l'arrachèrent avec fureur de sa maison, et la traînèrent au palais impérial où elle fut étroitement enfermée. On saisit tous ses biens, et l'on pilla une quantité prodigieuse de grains de toutes espèces, qu'on trouva non seulement dans ses greniers, mais encore dans une de ces pyramides, qui étaient situées près du monastère de Georges Peçon;

on ne put découvrir ni son or, ni son argent, ni ses pierreries, parce qu'elle les avait mis en sûreté. Tous les amis de Cantacuzène furent inquiétés à son sujet; on fit dans leurs demeures les recherches les plus exactes, pour s'emparer des trésors qu'il y avait mis en dépôt. Ces richesses ne tournèrent point au profit de l'état; elles devinrent la proie des agents chargés de faire ces odieuses perquisitions, et du petit peuple à qui ces brigands voulurent bien en céder quelques portions pour s'assurer la meilleure part.

XLVII. La ville d'Andrinople se déclare contre lui. Cant. l. 3. c. 28. Nic. Greg. l. 12. c. 12.

La ville d'Andrinople était une des premières sur lesquelles Cantacuzène avait porté ses vues. La possession d'une place si importante était pour lui de la plus haute conséquence. Mais elle ne répondit point à ses espérances. La multitude, excitée par un misérable réduit à bêcher la terre pour gagner sa vie, et par quelques autres bandits comme lui, se souleva, fit main basse sur les citoyens les plus distingués ou les plus riches, et mit leurs biens au pillage; enfin, il n'y eut point d'excès auxquels cette populace effrénée ne se portât contre tous ceux qu'elle soupçonnait d'être du parti de Cantacuzène. Malheureusement les troupes du nouvel empereur ne purent approcher d'Andrinople, parce que le fleuve qui lui servait de barrière vint tout à coup à se déborder. Le feu de la discorde se communiqua avec la plus grande rapidité, de proche en proche, et gagna presque toutes les villes de Thrace et de Macédoine. Chacune d'elles se trouva partagée en deux factions; l'une, composée de la noblesse, et par conséquent la moins nombreuse, favorisait Cantacuzène; l'autre, composée des gens du peuple, paraissait entièrement dévouée aux intérêts de

l'impératrice et du jeune empereur son fils. Le clergé, abusant de l'ascendant que la religion lui donnait sur l'esprit des peuples, inondait les villes et les campagnes de sentences d'excommunication et de libelles contre Cantacuzène et ses amis. Le petit peuple était invité, dans ces écrits sanguinaires, à massacrer les gens riches, et à s'emparer de leurs dépouilles; ce qui ne s'exécutait que trop fidèlement.

XLVIII. Il demande la paix. Caut. l. 3. c. 29. Nic. Greg. l. 12. c. 14.

Cantacuzène, soit que ce fâcheux début le décourageât, soit que véritablement il n'eût pris les armes que malgré lui, comme il ne cessait de le dire, crut devoir faire une nouvelle tentative auprès de l'impératrice, pour en venir à un accommodement. Il lui députe Jean Pothe, domestique de l'Ange l'échanson, et Démétrius Sguropule, l'un de ses propres officiers. Ces deux envoyés furent très mal reçus à Constantinople. On mit le premier dans les fers, le second, parce qu'il appartenait à Cantacuzène, fut traité avec plus d'outrage. On lui coupa la barbe et les cheveux, et, après l'avoir cruellement fustigé, on l'exposa dans les places publiques à la dérision de la canaille, puis on le jeta chargé de chaînes dans un cachot. Syrale, un des intimes amis de Cantacuzène, qui avait été arrêté comme il allait passer par ses ordres dans l'île de Chio, ne fut pas plus ménagé. On lui rasa aussi la tête et le menton, puis on le promena dans toutes les rues de Constantinople, monté sur un âne, le visage tourné vers la croupe, et tenant entre ses mains la queue de l'animal.

XLIX. Stratagème de ses ennemis pour le

Le but de ces scènes ridicules était d'outrager Cantacuzène et de le rendre méprisable aux yeux du peuple. Ses ennemis, pour éteindre dans le cœur du jeune

rendre odieux au jeune empereur. Cant. l. 3. c. 30.

empereur les sentiments d'affection qu'il devait naturellement conserver pour un homme qu'on l'avait accoutumé dès son enfance à regarder comme le plus fidèle ami de sa maison, qui l'avait si souvent porté entre ses bras, et dont il avait reçu tant de caresses, s'avisèrent d'un stratagème aussi lâche que puéril. Toutes les fois que le jeune prince sortait du palais pour aller à la promenade, des gens apostés sur son passage se permettaient contre Cantacuzène ou des bouffonneries indécentes, ou des propos injurieux; ils criaient que c'était un traître à la patrie, un tigre altéré du sang de ses maîtres, un monstre qu'il fallait étouffer. Cantacuzène, au lieu d'user de représailles et d'imiter ces honteux emportements, voulait que les siens ne parlassent qu'avec respect de l'impératrice, de son fils et de leurs ministres. Portant la délicatesse jusqu'à l'excès, il ne souffrait pas qu'on désignât les personnes un peu qualifiées qui étaient dans le parti de ses ennemis, autrement que par leurs dignités; ce qui, suivant la politesse des Grecs, était beaucoup plus respectueux que de les appeler par leurs noms propres.

L. Conversation de l'impératrice avec ses femmes au sujet de Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 33.

L'impératrice, lorsqu'elle n'était point agitée par des impressions étrangères, et que le calme renaissait dans son esprit, ne pouvait s'empêcher de rendre justice à Cantacuzène et de faire des vœux pour la paix. Un jour, se trouvant seule avec ses femmes, *Je crains fort*, leur dit-elle, *qu'on ne m'ait trompée en me faisant accroire des choses qui ne sont pas.* Elle ajouta qu'elle n'avait rien reconnu dans la conduite de Cantacuzène qui dût le faire soupçonner d'en vouloir à la vie du prince son fils; qu'au contraire, toutes ses actions lui paraissaient

autant de preuves de la pureté de ses intentions. Ces femmes, l'entendant parler ainsi, lui demandèrent si, depuis que le grand-domestique s'était fait proclamer empereur, elle croyait qu'il y eût quelque remède aux maux qui affligeaient la nation. « Le remède, répondit « cette princesse, n'est pas difficile à trouver. Can« tacuzène, lorsque le prince mon époux vivait, jouis« sait de l'autorité souveraine, quoiqu'il n'en portât « pas les attributs. Serait-il donc étrange qu'il exerçât « maintenant, sous l'habit d'empereur, les mêmes « fonctions qu'il remplissait autrefois sous celui d'un « simple officier de l'Empire? Avant que la guerre « civile éclatât, j'ai consenti que sa fille devînt l'épouse « de mon fils; si ce mariage s'accomplissait, on quit« terait les armes, et Cantacuzène continuerait à gou« verner, comme il le faisait jadis. C'est le seul moyen « d'empêcher que l'Empire ne se détruise en tombant « sur lui même. »

LI. Nouveaux efforts d'Apocauque et du patriarche pour indisposer contre lui l'impératrice. Cant. l. 3. c. 33, 34.

Ces paroles ne manquèrent pas d'être rapportées à Apocauque. Il sentit tout le danger dont elles le menaçaient, lui et ses partisans. Tous convinrent que le péril était imminent, et qu'il fallait tâcher de l'éloigner en n'épargnant ni les flatteries, ni même les menaces, pour déterminer la princesse à changer de dispositions. Sans perdre un instant, Apocauque, le patriarche et les principaux personnages de leur faction vont trouver l'impératrice. Ils lui répètent les mêmes calomnies dont ils ne cessaient de noircir Cantacuzène; ils lui font une peinture imaginaire des malheurs auxquels ils seront eux-mêmes exposés pour avoir pris avec trop de zèle ses intérêts; ils lui représentent que Cantacuzène, à la fureur duquel ils ont voulu l'arra-

cher, ainsi que son fils, ne manquera pas de déployer contre eux toute sa vengeance; enfin ils terminèrent leurs remontrances en la conjurant de leur dire si elle persévérait dans la funeste résolution de se réconcilier avec leur plus mortel ennemi, parce qu'alors ils prendraient des mesures pour veiller à leur propre sûreté; qu'au reste, ils avaient déposé leurs vrais sentiments dans le sein du patriarche, leur père spirituel; qu'elle pouvait apprendre de lui leurs dernières résolutions. S'étant retirés, ils laissent le prélat seul avec la princesse. Ce fut alors que le patriarche osa lui tenir les propos les plus audacieux. Il lui déclara sans détour, que si elle formait quelque projet qui ne s'accordât point avec les vues de ceux dont il était l'organe, que si elle s'écartait de la route qu'elle devait suivre, ils étaient tous déterminés à lui ôter la vie ainsi qu'à ses enfants; qu'ensuite, ils continueraient à faire la guerre à Cantacuzène; que s'ils n'étaient pas assez forts pour le réduire, ils livreraient Constantinople ou aux Bulgares, ou aux Vénitiens, ou aux Génois, aimant mieux se soumettre à une domination étrangère que d'obéir à un homme qu'ils avaient tous en horreur. Ce discours forcené effraya tellement cette princesse qu'elle promit de ne rien faire que du consentement du patriarche, d'Apocauque et de ceux de leur parti. Le prélat voulut de plus qu'elle s'engageât par serment à observer avec fidélité tout ce qu'elle promettait. Dès qu'elle eut fait ce serment, le patriarche prononça de son côté anathème contre elle, si jamais elle manquait à sa parole. Les factieux ne crurent pas encore l'avoir suffisamment enchaînée. Pour s'assurer davantage de sa personne, et lui ôter

tout moyen de prendre ou de recevoir des conseils de gens qui n'étaient pas dans leur complot, ils se partagèrent le soin de veiller sur toutes ses démarches. Ils se relevaient pour faire la garde auprès d'elle et ne jamais la laisser seule. Pendant la nuit, elle était observée par celles de ses femmes qu'on avait mises dans le secret, et qui recevaient journellement une pièce d'or pour rapporter au patriarche tout ce qu'elle avait dit. Ce prélat se rendit lui-même un de ses espions les plus assidus.

LII. La Thrace devenue le théâtre de la guerre. Cant. l. 3. c. 30. Nic. Greg. l. 12. c. 14.

Cependant la guerre civile continuait à s'allumer de plus en plus; tout était en armes. Asan Andronic, beau-père de Cantacuzène, qui s'était déclaré contre lui, comme on l'a vu plus haut, commandait les troupes de la cour; malgré l'intempérie de la saison, il parcourt la Thrace, et y répand partout la désolation; toutes les villes de cette province se soumettent à lui. Il n'y eut que Pamphyle, Prine, et une forteresse nommée Emputhion qui demeurèrent fidèles à Cantacuzène. Les Bulgares, de leur côté, exerçaient toutes sortes de brigandages dans ce malheureux pays. Ils y étaient entrés à la sollicitation des habitants d'Andrinople, qui, craignant le ressentiment de Cantacuzène, les avaient priés de venir à leur secours. Mais lorsque ceux d'Andrinople s'aperçurent que le dessein du roi de Bulgarie était de s'établir dans leur ville comme dans son propre domaine, ils le remercièrent de ses services. Les Bulgares, qui ne voulaient pas perdre les frais de leurs préparatifs, s'en dédommagèrent en pillant tout ce qui se trouvait sur leur passage. En même temps, une multitude de Turks, qui avaient traversé la mer, ravagèrent les côtes et s'étaient même avancés

dans l'intérieur des terres, où ils avaient fait un grand nombre de captifs. Ces mêmes Turks, ayant rencontré un fort détachement de l'armée d'Alexandre, le taillèrent en pièces, tandis qu'Ange, l'échanson, remportait une victoire complète sur une autre troupe de Bulgares qui courait aussi la campagne. Cette double défaite détermina leur roi à demander la paix; elle lui fut accordée. Pour Cantacuzène, toutes ses opérations se bornèrent à une nouvelle tentative sur la ville d'Andrinople, dans laquelle il échoua. L'Hèbre s'étant tout à coup débordé et couvert de glaçons, il ne put le faire traverser à ses troupes, déja excédées de fatigues, et rebutées par la rigueur du froid qui, cette année, fut si excessif, qu'il fit périr une grande quantité d'arbres dans les campagnes.

LIII. Cantacuzène abandonné par trois de ses plus zélés partisans. Cant. l. 3. c. 31. Notæ J. Boivin. in Nic. Greg. l. 12. c. 15.

Cantacuzène, pour frapper un coup décisif, projetait de marcher au printemps vers la capitale. Il fit part de son dessein à ceux de ses amis qui étaient répandus dans les différents cantons de l'Empire; il comptait beaucoup sur Monomaque, gouverneur de la Thessalie; sur Théodore Synadène, protostrator, gouverneur de Thessalonique, et sur sire Gui de Lusignan, fils du roi de Chypre et cousin d'Andronic le jeune, du côté de sa mère. Il fut fort étonné d'apprendre que ces trois personnages, loin de penser à seconder ses projets, étaient très indisposés contre lui; ils trouvaient mauvais qu'il eût pris le diadème sans leur participation, et ils ne voulaient recevoir aucune de ses excuses. Monomaque et Synadène congédièrent ses députés, sans daigner les entendre. Gui de Lusignan, homme naturellement violent, montra plus de colère; il fit arrêter Démétrius Cassendrène

et Lascaris, grand-chartulaire, qui étaient venus de la part de Cantacuzène pour lui expliquer ses raisons; il leur déclara qu'il renonçait à l'alliance de leur maître, et qu'en conséquence sa fille n'épouserait point Manuel, second fils de Cantacuzène.

Gui de Lusignan ne s'en tint pas là; il fit saisir tout ce qui appartenait à Cantacuzène dans la ville de Phères et dans tout le territoire de son gouvernement. Cette confiscation causa une grande perte à Cantacuzène; car ses richesses étaient immenses; il possédait des châteaux et des villes entières. On peut juger de l'étendue de ses domaines par la multitude de bestiaux qu'il nourrissait sur ses terres; le nombre en est si prodigieux, qu'on aurait de la peine à le croire, si lui-même n'avait eu soin de nous en faire le calcul; il se montait à cinq mille bœufs, deux mille cinq cents juments, deux cents chameaux, trois cents mulets, cinq cents ânes, cinquante mille porcs, soixante et dix mille moutons. Cantacuzène avait de plus, dans presque toutes les provinces de l'Empire, des magasins remplis d'une quantité incroyable de grains de toute nature, sans compter l'or et l'argent, tant en espèces monnayées qu'en lingots, dont ses coffres regorgeaient. Au reste, presque tous les grands seigneurs étaient prodigieusement riches, et l'on voyait de simples particuliers faire, avec la plus grande rapidité, des fortunes immenses : nouvelle preuve de la vérité de cette maxime avouée de tous les maîtres en politique, que rien ne prouve mieux la mauvaise administration d'un état, et n'annonce davantage sa prochaine dissolution, que lorsque toutes les richesses s'y trouvent dans les mains d'un petit nombre de pro-

LIV. Confiscation de ses biens par Gui de Lusignan. Cant. l. 3. c. 30, 31. Nic. Greg. l. 12. c. 15.

priétaires, lorsque les uns y ont tout et les autres rien, lorsqu'on y voit d'un côté l'excessive opulence, et de l'autre l'extrême misère.

LV. Crélès, seigneur serve, se déclare en sa faveur.

Tant de revers commençaient à décourager Cantacuzène; il était affligé de voir ses plus zélés partisans l'abandonner. La désertion de Synadène l'avait sensiblement touché, mais les circonstances parurent lui ramener cet ancien ami; Synadène promit même de lui livrer Thessalonique, au retour de la belle saison; en même temps, un seigneur serve, nommé Crélès, vint lui offrir ses services. Crélès s'était révolté contre son maître, et lui avait enlevé trois villes, usurpées jadis sur l'Empire, pour les remettre à Andronic le jeune, dont il avait acheté à ce prix la faveur. Crélès était brave, actif, entreprenant; il commandait une petite armée composée de gens aussi déterminés que lui. Un pareil renfort ne pouvait qu'être très utile à Cantacuzène. Il reprit courage, et passa le reste de l'hiver s'occupant des moyens de faire réussir son entreprise.

LVI. Couronnement du jeune empereur. Apocauque, nommé grand-duc. Cant. l. 3. c. 36. Nic. Greg. l. 12. c. 13.

La cour, de son côté, ne restait point oisive; elle prenait toutes les mesures pour faire échouer les projets de Cantacuzène, et pour le pousser à toute outrance. Cependant Apocauque et ceux de sa faction crurent qu'il était nécessaire, dans les circonstances présentes, de faire reconnaître au peuple, pour son souverain, le jeune Paléologue. Quoique ce prince ne fût pas encore dans l'âge requis pour cette cérémonie, on passa alors sur les scrupules qu'on avait tant fait valoir, quelques mois auparavant, lorsque Cantacuzène avait lui-même conseillé de hâter le couronnement de ce jeune prince. Jean Paléologue fut donc

couronné par le patriarche, le 19 novembre, sans grand appareil; on remit son sacre au 24 décembre suivant, veille de Noël; il fut célébré avec beaucoup de solennité et aux acclamations d'un grand concours de peuple. Au milieu des cris de joie, dont la foule faisait retentir l'air, on entendait des imprécations contre Cantacuzène et contre sa mère. Il y eut, à l'occasion de cette cérémonie, une nombreuse promotion. Isaac Asan fut nommé panhypersebaste; Apocauque reçut le titre de grand-duc; Chumne ainsi qu'Andronic Paléologue furent élevés à la dignité de grands-stratopédarques, et Gabalas fut fait protosebaste. Quant au patriarche, comme il ne lui était pas possible de monter à une place plus élevée que celle qu'il occupait, il se décora lui-même de ses propres mains; il imagina un costume qui lui parut plus pompeux que l'ancien. Au lieu d'un bonnet blanc et tout uni, dont les patriarches, ses prédécesseurs, s'étaient toujours couvert la tête, il s'en fit faire un d'étoffe d'or, sur lequel étaient brodées les images du Sauveur, de la Vierge et de saint Jean-Baptiste. Depuis ce moment il ne signa plus son nom qu'avec de l'encre verte. Apocauque, dès qu'il fut nommé grand-duc, affecta un faste et une magnificence extraordinaires. Il se mit à la tête de toutes les affaires, et s'empara de l'administration des finances; il se rendit l'arbitre et le dispensateur de toutes les graces; il disposa en maître de toutes les places, qui devinrent la proie de ses parents et de ses créatures; enfin il usurpa toute l'autorité dont Cantacuzène avait joui sous le règne du dernier empereur; en même temps, sa haine contre ce rival redoubla; il poursuivit, avec un nouvel

acharnement, tous ceux qu'il soupçonnait lui être attachés. Sa fureur se ranima surtout contre sa mère.

LVII. Mauvais traitements qu'il fait essuyer à la mère de Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 36.

Déja il avait fait tout ce qu'il était possible d'imaginer pour lui rendre insupportable le séjour de la prison où elle languissait depuis plusieurs mois, il l'avait condamnée à passer l'hiver sans feu, malgré l'extrême rigueur du froid, et avait voulu qu'on retranchât une partie des mets qui se servaient ordinairement sur sa table. Pour ajouter encore à ces mauvais traitements, il la livra à la discrétion des satellites, chargés de veiller à sa garde : ces hommes vils et brutaux n'eurent plus pour elle aucun des égards que demandaient son âge, son sexe et sa condition. Ils commencèrent à la resserrer plus étroitement que jamais. Affectant de la tourmenter par leur odieuse présence, ils se tenaient perpétuellement devant elle; chaque jour ils inventaient de nouveaux moyens pour verser dans son ame l'amertume et la douleur; ils la chargeaient d'injures, et vomissaient contre son fils mille imprécations : tantôt ils lui annonçaient qu'on amenait Cantacuzène à Constantinople, pieds et mains liées; tantôt ils lui disaient qu'il avait été tué dans une bataille; que le vainqueur envoyait sa tête à la cour, et qu'ils lui procureraient, si elle le voulait, le plaisir de la voir; ils visitaient avec la plus scrupuleuse exactitude tout ce qui venait du dehors. Si on lui apportait un bouillon, ou un breuvage pour sa santé, ils plongeaient leurs mains sales au fond du vase, pour s'assurer s'il ne cachait pas quelque écrit; ce qui lui inspira un tel dégoût qu'elle ne voulait plus rien prendre.

An 1342. LVIII. Elle meurt

Le défaut de nourriture, les souffrances et le chagrin, la mirent en peu de jours dans l'état le plus dé-

plorable. Apocauque eut la cruauté de lui refuser un médecin. L'impératrice lui envoya le sien. Cet homme, intimidé par les menaces du patriarche, vit la malade sans oser proférer une seule parole. Il se contenta de faire entendre par signes, en trompant la vigilance des espions d'Apocauque, qu'une saignée lui serait salutaire; mais il ne se trouva personne pour la faire. La malade, consumée par le chagrin et les ardeurs de la fièvre, expira le 6 janvier, jour de l'Épiphanie. Ses derniers soupirs furent recueillis par Théodora, sœur de l'empereur défunt, et veuve de Michel, roi des Bulgares. Cette princesse, après le décès de son époux, était revenue à Constantinople, où elle avait embrassé la vie religieuse; elle prit soin des funérailles de la mère de Cantacuzène, et fit porter son corps dans le monastère de Marthe, bâti jadis par Michel, le premier des Paléologues qui montèrent sur le trône. Théodora se plaignit à l'impératrice des traitements qu'on avait fait souffrir à cette illustre dame. La princesse protesta que, loin d'y avoir eu part, elle n'en avait rien su. C'est ainsi que les souverains ont coutume de se disculper des iniquités qui se commettent en leur nom; mais cette ignorance même, qu'ils croient devoir leur servir d'excuse, n'est-elle pas pour eux un crime de plus? Apocauque partagea la dépouille de la défunte avec Gabalas, protostrator, Cinname, trésorier, et quelques eunuques. Ils découvrirent les trésors qu'elle avait mis en dépôt chez ses amis. Plusieurs de ces derniers, effrayés par les anathèmes du patriarche et par l'appareil des tortures dont ils étaient menacés, vinrent eux-mêmes remettre entre les mains de ces ravisseurs tout l'or et l'argent qui leur avait été

dans sa prison.
Cant. l. 3. c. 36.
Nic. Greg. l. 12. c. 13.

confié; il s'en trouva pour des sommes considérables.

LIX. Cantacuzène fortifie Didymotique.

Cantacuzène, en apprenant la mort de sa mère, fut pénétré de douleur; cependant il supporta ce coup avec fermeté. Il ne s'occupa plus que des moyens de poursuivre la guerre avec vigueur, et de faire repentir ses ennemis de leur barbarie. Le moment de sortir des quartiers d'hiver approchait. Cantacuzène assemble les officiers de ses troupes et les principaux seigneurs de son parti, pour délibérer sur les opérations de la campagne : les uns voulaient qu'on marchât droit à Constantinople, les autres, qu'on s'avançât vers les provinces occidentales, qui n'attendaient que sa présence pour se déclarer en sa faveur; ils disaient qu'après avoir établi sa puissance dans ces contrées, il lui serait facile d'en tirer des secours pour faire la conquête de la capitale. Ce dernier avis prévalut dans le conseil, et Cantacuzène l'adopta. En conséquence, on fit les préparatifs nécessaires pour marcher au plus tôt contre l'ennemi. Le départ de l'armée fut fixé aux nones du mois de mai. Avant de quitter Didymotique, Cantacuzène jugea qu'il était essentiel de bien fortifier cette ville; elle était comme le siége de sa domination. Il fit creuser autour de ses faubourgs des fossés larges et profonds, personne ne fut exempt de concourir suivant son pouvoir à ces travaux. Les ecclésiastiques, tout en réclamant leurs priviléges, furent obligés d'y prendre part comme les autres.

LX. Il tente en vain de se rendre maître de Béra. Cant. l. 3. c. 32. Nic. Greg. l. 12. c. 16.

Cantacuzène laissa à Didymotique sa femme avec ses trois filles, et une forte garnison dont il donna le commandement à Manuel Asan, son beau-frère. Pour lui, il partit à la tête de ses troupes, accompagné de ses deux fils Matthieu et Manuel, de Jean

Asan, son autre beau-frère, d'Ange l'échanson, de plusieurs autres personnes de la première distinction, et d'une grande quantité de noblesse. Il vint d'abord camper dans le voisinage de Béra, ville située à l'embouchure de l'Hèbre, parce que ce canton, riche en pâturages, pouvait aisément faire subsister sa cavalerie. Il tenta de se rendre maître de cette place, en composant avec les habitants, n'osant y employer la force par respect pour les moines, qui avaient pris les armes, et qui se disposaient à la bien défendre. Tandis qu'il perdait le temps à négocier avec cette milice monacale, Jean Vatace, qui commandait dans ces quartiers les troupes de l'impératrice-mère et du jeune empereur, trouva moyen de s'introduire, à la faveur des ténèbres de la nuit, dans la forteresse avec du renfort. Cantacuzène ayant perdu alors toute espérance de se rendre maître de Béra, vint mettre le siége devant la ville d'Anastasiopolis, autrement dite Périthéorium : Vatace le suivit et tâcha de jeter du secours dans cette place. N'ayant pu y réussir, il envoya dire à Cantacuzène qu'il était prêt à rentrer dans son parti, et à le servir avec la même affection qu'autrefois. Mais ce n'était de la part de Vatace qu'une feinte; lorsqu'il fut question de tenir parole, il recula.

LXI. Il fait une nouvelle tentative pour obtenir la paix. Cant. l. 3. c. 33, 34, 35. Nic. Greg. l. 12. c. 14.

Cantacuzène, qui n'avait pris les armes qu'à regret, crut devoir faire encore de nouvelles tentatives pour ramener la paix. Il écrivit une première lettre au patriarche, qui n'y répondit que par une sentence d'excommunication; il lui en adressa une seconde, qui ne produisit d'autre effet que de faire perdre la liberté à celui qu'il avait chargé de ce message. Enfin il prit

le parti de prier les moines du mont Athos, d'aller conjurer, au nom de l'humanité et de la religion, l'impératrice, d'avoir pitié du sang innocent, et de faire cesser un incendie qui consumerait bientôt tout l'Empire si elle continuait de prêter l'oreille à la calomnie, dont le souffle avait allumé ce terrible embrasement. Ces moines entrèrent volontiers dans les vues de Cantacuzène; ils choisirent, pour remplir cette honorable commission, Isaac, personnage recommandable par ses vertus et par sa piété, Macaire, supérieur du monastère de Laure, et plusieurs autres chefs de maisons religieuses. L'impératrice, loin de s'offenser de la liberté avec laquelle ces cénobites osèrent lui parler, parut, au contraire, approuver leurs remontrances. Le patriarche et ceux de sa faction qui assistaient à cette audience, et qui frémissaient au seul nom de la paix, tombèrent dans de nouvelles alarmes, et mirent tout en œuvre pour faire manquer cette négociation. Ils feignirent d'abord d'applaudir à la démarche de ces moines conciliateurs; mais ensuite ils essayèrent de mettre entre eux la division, et puis de les séduire. Il n'y eut que le lâche Macaire qui se laissa corrompre; cet ambitieux ne put résister à l'appât de l'archevêché de Thessalonique auquel les factieux le firent nommer. A l'instant, on le vit changer de rôle. Renonçant au personnage de pacificateur, il se mit à déclamer contre Cantacuzène, et à le charger d'imputations calomnieuses. Les autres envoyés n'ayant pas voulu trahir leur conscience ni manquer à l'honneur, furent ou chassés ignominieusement ou mis en prison.

Cependant le siége d'Anastasiopolis se continuait

avec assez de vigueur. Cantacuzène ayant fait mine de livrer un assaut général à la place, les assiégés en furent effrayés : ils envoyèrent des députés vers ce prince pour lui offrir de se soumettre, s'il consentait à leur pardonner la résistance qu'ils avaient opposée à ses armes, et les injures dont ils l'avaient accablé du haut de leurs murailles. Cantacuzène se rendit à leurs prières, et voulut bien leur garantir l'exécution de sa parole, en leur faisant expédier des lettres de grace; mais un traître de sa suite les avertit secrètement que son maître, rebuté de leur vigoureuse défense, avait déja donné, avant qu'il eût reçu leur députation, des ordres pour partir le lendemain et pour marcher vers Thessalonique, soit que la ville d'Anastasiopolis se soumît ou non, qu'ainsi il leur conseillait de ne pas se rendre. Les députés profitèrent de cet avis; dès qu'ils furent rentrés dans la ville, ils en firent barricader les portes et se présentèrent sur les remparts, en criant que les habitants n'étaient pas d'accord entre eux, que l'empereur, puisqu'il devait aller à Thessalonique, ferait bien de se mettre en marche sur-le-champ, et que pendant son voyage ils délibèreraient sur ce qu'ils auraient à faire.

LXII. Anastasiopolis lui ferme ses portes. Cant. l. 3. c. 35.

Cantacuzène, au lieu de tirer vengeance de cette nouvelle insulte, leva son camp comme il l'avait projeté, et prit la route de Thessalonique, où Théodore Synadène l'avait invité à se rendre, avec promesse de la lui remettre dès qu'il se présenterait devant ses murs. Chemin faisant, il fortifia une petite ville nommée Polystile; c'était l'ancienne Abdère, patrie du philosophe Démocrite. Cette ville, qu'il avait rétablie, lui était demeurée fidèle. Longeant les remparts de

LXIII. Il s'approche de Thessalonique. Cant. l. 3. c. 37. Nic. Greg. l. 12. c. 16.

Chrysopolis, il vint camper à Philippe, d'où il fit parvenir à Synadène des nouvelles de sa prochaine arrivée, à la faveur d'un stratagème qu'il imagina pour tromper la vigilance de ceux qui gardaient les passages. Deux soldats, dont l'un conduisait l'autre chargé de fers, comme si c'eût été un voleur qu'il allait livrer entre les mains de la justice à Thessalonique, traversèrent tout le pays, sans être inquiétés, et remirent au protostrator les lettres de Cantacuzène. Synadène lui manda qu'il lui serait impossible, pour le moment, de se mettre en possession de Thessalonique, à moins qu'il n'eût réuni ses forces à celles de Crélès. C'était de sa part un prétexte pour gagner du temps : il espérait que quelque événement viendrait le tirer d'embarras; car l'affection qu'il portait à Cantacuzène n'était point assez forte pour qu'elle ne fût pas balancée par des considérations personnelles. Sa femme l'avait intimidé, en lui écrivant que les ministres n'ignoraient pas ses liaisons avec Cantacuzène, et qu'ils en étaient courroucés. Elle le conjurait de cesser de travailler à sa perte, et de ne pas l'entraîner avec lui dans l'abîme.

LXIV. Il somme Crélès de se joindre à lui. Cant. l. 3. c. 37, 38. Nic. Greg. l. 13. c. 1.

Cantacuzène, lorsqu'il eut reçu la réponse de Synadène, se hâta de sommer Crélès de venir le trouver, ainsi qu'ils en étaient convenus. Crélès s'excusa sur ce qu'il s'exposerait par cette démarche à voir ses possessions ravagées par les troupes qui formaient la garnison de Mélénique; qu'il ne pourrait se joindre à lui qu'après qu'il serait sûr de n'avoir plus rien à craindre de ce côté-là. C'est ainsi que Cantacuzène trouvait à chaque pas quelque nouvel obstacle qui l'arrêtait. Mélénique était dans un tel état de défense qu'il ne pouvait guère espérer de l'emporter de vive force. Il

eut recours aux négociations, elles ne réussirent pas d'abord, mais enfin sa persévérance triompha. Il remit le gouvernement de cette ville à Jean Asan, frère de sa femme; puis il invita Crélès à se rendre auprès de lui. Crélès voulut encore user de délais; mais Cantacuzène, accompagné de ses deux fils et de plusieurs de ses courtisans, alla le trouver et l'amena dans son camp. Crélès y fut reçu avec de grandes acclamations. Quant au protostrator, il était toujours flottant; et dans la crainte d'exposer sa femme et ses enfants au ressentiment de la cour, il ne savait auquel des deux empereurs donner la préférence.

Cet état d'irrésolution fit éclater contre lui et contre ceux qui étaient soupçonnés de favoriser le parti de Cantacuzène, une violente sédition. La populace de Thessalonique se rassemble, va arracher une croix dans une église, et marchant sous cet étendard, se livre aux plus grands excès; elle pille les maisons des riches, insulte les nobles, les chasse de la ville, fait main basse sur les domestiques du protostrator, et l'aurait peut-être mis lui-même en pièces s'il n'eût pris la fuite. Thessalonique ressembla pendant les deux ou trois jours que dura cette émeute, à une ville prise d'assaut. Les factieux s'y rendirent absolument les maîtres et forcèrent tous les autres citoyens à prendre part à leurs excès. Synadène se retira avec ceux qui l'avaient suivi dans sa fuite, à Gynaïcocastre, forteresse située à deux cents stades de Thessalonique, d'où il informa Cantacuzène de ce qui lui était arrivé; il l'engageait en même temps à le venir trouver, ne désespérant pas de pouvoir forcer les Thessaloniciens à se soumettre. Cantacuzène, au lieu de s'avancer en

LXV. Révolte à Thessalonique. Cant. l. 3. c. 38. Nic. Greg. l. 13. c. 1.

diligence, s'amusa à faire le siége d'une petite ville nommée Rentine. Après s'en être rendu maître il y mit garnison. Il rencontra le protostrator sur le fleuve Galice, dans le voisinage de Thessalonique. Synadène s'étant approché le premier lui baisa le pied; tous ceux qui l'accompagnaient imitèrent son exemple. En observant ce cérémonial respectueux, ils faisaient voir qu'ils reconnaissaient toujours Cantacuzène pour empereur.

LXVI. Cantacuzène propose à ses soldats d'aller assiéger Édesse en Acarnanie. Cant. l. 3. c. 39.

Le lendemain ce prince tint conseil, pour délibérer sur les opérations de la guerre. Le découragement s'était emparé de tous les cœurs. Personne ne voulait parler, et chacun attendait avec chagrin que l'empereur ouvrît un avis. Cantacuzène, après être convenu qu'il fallait d'autant moins compter sur la conquête de Thessalonique, qu'un corps de troupes impériales, profitant des circonstances, venait d'y entrer à l'improviste et d'en prendre possession au nom de l'impératrice douairière, proposa de fortifier Rentine et Gynaïcocastre, pour tenir cette ville en échec, puis de passer le fleuve Axius, de se porter ensuite vers Berrhée et Édesse, qui s'empresseraient de lui ouvrir leurs portes, parce qu'il savait qu'elles lui étaient dévouées. Après cette expédition, *les Thessaliens et les Acarnaniens ne manqueront pas*, disait-il, *de se déclarer en notre faveur. Notre parti ainsi fortifié, qui osera nous résister*? Cette résolution déplut beaucoup au protostrator, et en général à tous ceux qui avaient été forcés de sortir de Thessalonique. Ils étaient effrayés des peines et des fatigues qu'ils auraient encore à essuyer, s'il leur fallait passer en Acarnanie. Ils n'osèrent manifester ouvertement leur chagrin;

mais ils alléguèrent divers prétextes, pour ne pas déférer à l'avis de Cantacuzène. Ce prince n'en persista que plus fortement dans son opinion. Alors le protostrator, prenant la parole, lui représenta qu'en marchant vers Édesse ils allaient encore s'attirer sur les bras les Serves, parce qu'il était sûr qu'ils faisaient, au moment où il parlait, le siége de cette même ville. Cantacuzène lui répondit qu'il doutait de cette nouvelle, parce que depuis peu le crâle l'avait fait assurer qu'il voulait vivre avec lui en ami; qu'au reste, si le fait était vrai, ce devait être une raison de plus pour qu'ils se hâtassent d'aller délivrer cette ville du péril où elle se trouvait. *Si vous n'avez pas*, disait-il à Synadène et à ses compagnons, *assez de courage pour vous présenter devant les Serves, restez, ainsi que tous ceux qui partagent votre timidité, à Gynaïcocastre; pour moi je pars seul, et j'irai avec ceux de ma maison, arracher Édesse des mains de ces Barbares.* A peine Cantacuzène fut sorti du conseil, qu'il fit donner le signal du départ. Synadène et les fugitifs de Thessalonique, n'osant lui résister en face, manœuvrèrent sourdement pour décourager l'armée. La désertion ne tarda pas à se mettre parmi ses troupes, ce qui ne put cependant le faire changer de résolution. Il se mit en marche avec le petit nombre de ceux qui voulurent bien le suivre et s'avança vers le fleuve Axius, qu'il trouva débordé. Ce contre-temps le força de revenir à Gynaïcocastre.

LXVII. Apocauque détache Synadène du parti de Cantacuzène.

Le même jour, Apocauque se présente devant Thessalonique avec une flotte de soixante et dix vaisseaux, qui était partie de l'île d'Eubée. Instruit de la division qui règne dans l'armée de Cantacuzène, il envoie

Cant. l. 3. c. 40. Nic. Greg. l. 13. c. 1. faire au protostrator de magnifiques promesses et en même temps les plus terribles menaces, pour le persuader ou le forcer de passer dans son parti. Synadène se laissa séduire. Nicéphore Grégoras prétend même qu'il promit à Apocauque de lui livrer la personne de Cantacuzène. Le bruit de cet accord s'étant répandu aussitôt dans l'armée y excita une grande rumeur. Cantacuzène assemble les chefs de ses troupes; il leur reproche leur pusillanimité; il leur rappelle l'ancienne valeur des Romains leurs ancêtres, ces fiers conquérants de l'univers, qui supportaient les plus grandes fatigues et affrontaient les plus grands périls pour acquérir de la gloire. Il leur dit qu'il était honteux à des guerriers de trembler ainsi devant l'ennemi et de fuir en sa présence comme de vils troupeaux, avant d'en être venus aux mains. Enfin il finit par leur donner la liberté de le *quitter s'ils le jugeaient à propos.* Ces dernières paroles de son discours furent les seules qui produisirent leur effet. Sur-le-champ un grand nombre de ceux qu'il venait de haranguer, se présentèrent pour lui baiser le pied, et se retirèrent en lui souhaitant une meilleure fortune. Cantacuzène les saluait tous d'un air affable et sans faire paraître la moindre émotion. Cependant il n'en avait pas moins l'ame déchirée de douleur.

LXVIII. Dépêches de Cantacuzène à Synadène. Cant. l. 3. c. 41. Le protostrator étant venu prendre congé de Cantacuzène, en particulier, ce prince lui reprocha son peu de courage et le mauvais exemple qu'il avait donné à ses troupes. Il ajouta que toutefois il lui pardonnait de n'avoir pu se rendre insensible aux coups de la fortune ni s'élever au-dessus des faiblesses de la nature, ce qui, au reste, n'était donné qu'à des hommes privi-

légiés et doués d'une ame forte et généreuse. Il fit ensuite venir le fils de Manuel Asan, frère de sa femme, de l'éducation duquel il s'était chargé dans le temps que son père était prisonnier d'état à Béra, et dit à Synadène: « Je vous confie cet enfant, c'est le fils de « votre propre fille. Son jeune âge ne lui permet pas « de supporter avec nous les fatigues de la guerre, et « je ne veux pas exposer ses jours; ayez-en soin, c'est « un dépôt dont vous me répondrez quand je serai de « retour, et que j'aurai triomphé, comme je l'espère, « de ceux qui me disputent la souveraine autorité. Si, « au contraire, Dieu dispose autrement de mon sort, « vous le remettrez entre les mains de son père. » Après cela, il le quitta, et pour montrer que la position fâcheuse où il se trouvait, n'avait en rien altéré la tranquillité de son ame, il se fit servir à dîner sur le lieu même, et il invita les autres à en faire autant.

LXIX. Apocauque fait mine d'attaquer Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 41, 42. Nic. Greg. l. 13. c. 2.

Après son repas, Cantacuzène rassembla ceux qui lui étaient restés fidèles, et dont le nombre n'allait guère qu'à deux mille hommes. Leur donnant le nom d'amis, il les félicite de ce qu'ils se sont conduits en gens de cœur, de ce qu'ils ont mieux aimé partager les infortunes d'un prince injustement persécuté, que de conserver leur vie et leurs biens aux dépens de l'honneur. Il leur peint avec énergie toute l'infamie dont se sont couverts ceux qui l'ont si lâchement abandonné; il les exhorte ensuite à la persévérance: tous lui répondirent, d'une voix unanime, qu'ils étaient prêts à suivre ses destinées, et à l'accompagner partout où il voudrait les mener. L'empereur, plein de joie, fait sur-le-champ sonner de la trompette pour qu'on se mette en marche, et donne l'ordre de s'avancer vers les frontières de la

Servie, d'où il espérait tirer de grands secours. Apocauque, ayant fait débarquer les gens de guerre qui étaient sur sa flotte, et rassemblé divers corps de troupes qui servaient dans ces cantons sous les drapeaux de la couronne, en forma une armée bien supérieure à celle de Cantacuzène; mais en même temps, ce guerrier superbe eut toujours soin de laisser, entre ses troupes et celles de l'ennemi, assez d'intervalle pour qu'elles ne se joignissent jamais. Ses soldats se contentaient de jeter de loin de grands cris, de faire des clameurs et des huées. Ce furent les seules armes avec lesquelles Apocauque osa attaquer Cantacuzène, qui faisait toujours bonne contenance. Cependant Apocauque, tout glorieux de cet exploit, s'en revint à Thessalonique comme en triomphe, et se vantant d'avoir chassé Cantacuzène des terres de l'Empire. Il envoya ensuite un gros corps de cavalerie contre les Serves qui assiégeaient Édesse; les Serves prirent subitement l'épouvante, et se sauvèrent, laissant à la discrétion des troupes impériales leur camp et leur bagage. Apocauque, après cette expédition, résolut de s'en retourner par mer à Constantinople; mais, avant de partir, il voulut se donner encore le cruel plaisir d'outrager Cantacuzène dans la personne de deux de ses ambassadeurs, qu'il traita avec indignité. C'étaient deux hommes distingués par leur naissance et leur mérite, que Cantacuzène avait députés vers le crâle de Servie, pour lui demander son alliance et du secours.

LXX. Le crâle rencontre Cantacuzène et l'emmène à sa cour.

Cantacuzène avait d'autant plus lieu d'espérer qu'Étienne entrerait dans ses vues, qu'il le savait très-irrité de l'échec que ses troupes venaient d'essuyer sous les murs d'Édesse; en effet, le crâle, qui attendait avec

impatience le moment de s'en venger, ayant été informé des dispositions de Cantacuzène, suspendit le voyage qu'il avait entrepris pour conduire Hélène sa femme à la cour d'Alexandre, roi de Bulgarie, frère de cette princesse; il se détourna même de son chemin pour aller au-devant de Cantacuzène, qui avait traversé le fleuve Axius, et pour le conduire ensuite à Scopies, lieu de sa résidence. La rencontre se fit à un village nommé Pristine. Le crâle et la princesse son épouse reçurent Cantacuzène avec les marques d'un profond respect, et lui firent rendre, par leurs propres sujets, les plus grands honneurs. Le crâle voulut que les siens le saluassent de la même manière que les Grecs avaient coutume de saluer leur empereur, c'est-à-dire en lui embrassant le genou; au lieu que l'usage, chez les Serves, était de baiser leur prince, d'abord à la poitrine, puis à la joue. Toutes les fois que Cantacuzène allait visiter Étienne dans son palais, ce monarque envoyait pour le recevoir les personnes les plus qualifiées de sa cour; lui-même s'avançait jusqu'à la porte de son appartement, et quelquefois jusqu'à l'endroit où il descendait de cheval. Le crâle avait toujours soin que le siége du nouvel empereur fût et plus élevé et plus décoré que le sien.

Cant. l. 3 c. 43.

Pendant les premiers jours que Cantacuzène résida à la cour du crâle, ce ne fut que festins, que divertissements de toute espèce. Le crâle ayant demandé ensuite à Cantacuzène, quoiqu'il ne les ignorât pas, quels pouvaient être les motifs qui l'avaient amené à sa cour, ce prince lui dit que c'était pour cultiver son amitié, et pour en obtenir des secours contre ses ennemis. Étienne l'assura qu'il avait des moyens plus que

LXXI. Il lui promet du secours à des conditions qui sont rejetées. Cant. l. 3 c. 43, 44. Ducas. c. 6.

suffisants pour mettre ses rivaux à la raison, et même pour les amener enchaînés à ses pieds; qu'il était disposé à employer toutes ses forces à son service, pourvu cependant qu'il lui cédât la souveraineté sur tout le pays qui s'étendait depuis Christopolis, ou au moins depuis Thessalonique, jusqu'aux confins de l'Empire, du côté de l'occident; que dans l'état où son infortune l'avait réduit, il devait s'estimer très-heureux de pouvoir posséder à ce prix le reste du domaine impérial. Cantacuzène rejeta avec dédain une clause si honteuse. Le crâle en fut très-étonné; il ne s'attendait pas à trouver tant de fierté dans l'ame de Cantacuzène, et déja il méditait contre ce prince des projets sinistres. Heureusement qu'Étienne avait pour épouse une princesse telle qu'il serait à désirer que chaque souverain en eût une pour compagne. Loin d'abuser de l'ascendant qu'elle avait sur son mari, pour l'engager dans des démarches préjudiciables à sa gloire et aux intérêts de ses peuples, elle l'arrêtait souvent dans ses écarts, et tempérait, par sa douceur, ses emportements et même sa férocité. Si elle s'immisçait dans les affaires d'état, son esprit réfléchi et ses rares talents semblaient lui en donner le droit: ce n'était point l'envie d'intriguer qui lui avait fait ambitionner une place dans les conseils, jamais son époux n'eut lieu de se repentir de ses avis, ni la nation de s'en plaindre.

LXXII. L'épouse du crâle accommode ce différend. Cant. l. 3. c. 44, 45.

Ce fut surtout à l'occasion de Cantacuzène qu'elle donna des preuves de sa haute sagesse et de sa grandeur d'ame. Effrayée du sort qu'on préparait à ce prince, elle assemble de son chef tous ceux qui composaient le conseil d'état, et leur peint dans une harangue pleine d'une mâle éloquence, la honte dont Étienne et ses

sujets se couvriraient à la face de l'univers, s'ils attentaient aux jours d'un prince qui était venu chercher un asile au milieu d'eux, ou même s'ils le livraient à ses ennemis, ou le renvoyaient sans le secourir. Hélène ne se contenta pas d'écarter, par ses paroles, le coup dont la tête de Cantacuzène paraissait menacée, elle voulut de plus qu'on lui accordât les secours qu'il demandait; mais en même temps elle proposa d'exiger de lui qu'il s'engageât à faire une alliance indissoluble avec les Serves, et à ne point les troubler, lorsqu'il se serait établi sur le trône de Constantinople, dans la possession des villes qu'ils avaient conquises jusqu'à ce jour sur les Grecs. Les raisons de cette princesse, et la manière dont elle sut les présenter, firent sur l'esprit des membres du conseil un tel effet, qu'il n'y en eut aucun qui ne lui applaudît avec transport. Le crâle lui-même, qui assistait à l'assemblée, et qui lui en avait laissé tous les honneurs, la combla d'éloges, et la remercia de ses bons avis. Étienne s'empressa d'aller en personne annoncer à Cantacuzène ce que son conseil venait de décider; il l'instruisit en même temps des conditions auxquelles on devait traiter avec lui. Cantacuzène parut très-content, et ne demanda pas mieux que de souscrire aux propositions qui lui étaient faites; mais un débat assez vif, qui s'éleva bientôt entre les deux monarques, pensa rompre cette négociation, au moment de conclure. Étienne exigeait qu'avant de terminer, Crélès lui fût remis comme un rebelle dont il voulait faire un exemple. Cantacuzène proteste que jamais il ne livrera un homme qu'il avait pris sous sa sauve garde. Le crâle, après bien des difficultés, consentit enfin à se relâcher sur cet article; mais il ne

voulût jamais céder sur une nouvelle demande qu'une circonstance imprévue lui donna lieu de faire.

LXXIII. Après quelques nouveaux débats le traité est signé. Cant. l. 3. c. 45.

Ce même Crélès, instruit de la disgrace arrivée à l'empereur, près de Gynaïcocastre, et du parti qu'il avait pris de se réfugier auprès du crâle, craignit d'en être abandonné, et de se voir par là exposé à toute la vengeance d'Étienne. Pour se mettre à l'abri d'un pareil malheur, il vint se rendre au crâle, et lui offrit, pour prix de son pardon, la ville de Mélénique, qu'il avait conquise au nom de Cantacuzène sur ceux du parti opposé. Étienne revendiqua cette ville comme une place qui, même d'après les articles convenus, lui appartenait, puisqu'elle était tombée en son pouvoir avant qu'on eût mis le dernier sceau au traité. Cantacuzène se plaignit amèrement de cette surprise; mais ses réclamations n'eurent aucun effet; il fut forcé de céder à l'invincible opiniâtreté du crâle. Lorsque tout fut conclu, on procéda à la signature du traité, et les deux souverains jurèrent de l'observer fidèlement; leur serment fut reçu avec la plus grande solennité par l'archevêque de Servie, qui avait été mandé pour cette cérémonie. Les Servés avaient beaucoup de respect pour les ministres de l'église, et ils leur rendaient de grands honneurs. Lorsque le prélat fut entré dans la cour du palais, le crâle s'avança vers lui, prit la bride de son cheval, et le conduisit d'un air respectueux à l'endroit où il devait descendre, le salua, lui demanda sa bénédiction, puis l'introduisit dans un de ses appartements où l'empereur l'attendait.

LXXIV. Intrigues de la cour de Constantinople

Si Cantacuzène n'opposa pas, dans le cours de cette négociation, une plus forte résistance aux volontés du crâle, c'est qu'il était pressé par le besoin d'un prompt

secours, et qu'il ne pouvait ignorer les manéges de la cour de Constantinople pour empêcher la conclusion de son traité avec ce prince. En effet, l'impératrice Anne et son conseil, qui craignaient les suites de cette alliance, s'étaient empressés de députer des ambassadeurs vers Étienne, avec ordre de lui offrir tout ce qu'il voulait exiger de Cantacuzène, et même de lui proposer en mariage, pour son fils, une des sœurs du jeune empereur, à condition qu'il le leur livrât pieds et mains liées, s'il n'aimait mieux envoyer sa tête à Constantinople. Ces deux ambassadeurs étaient Macaire, archevêque de Thessalonique, et un personnage nommé Georges, digne d'être son collègue. On sait que dans les âmes perverses l'importunité du remords, loin de les porter à réparer le mal qu'elles ont fait, semble, au contraire, devenir pour elles un aiguillon qui les anime à persécuter avec encore plus d'acharnement les victimes de leurs premières iniquités. Ce Macaire avait déja trahi Cantacuzène, comme nous l'avons vu plus haut. L'impératrice crut, en conséquence, qu'elle ne pouvait faire un meilleur choix, et que Macaire mettrait dans la poursuite de cette affaire toute l'activité nécessaire pour qu'elle réussît. Elle ne se trompait pas sur les dispositions secrètes du nouvel archevêque de Thessalonique; cependant ce perfide échoua malgré tous ses efforts. Le crâle lui répondit, ainsi qu'à son collègue, que quand ils lui donneraient tout l'Empire, il ne voudrait pas se souiller par un crime aussi bas que celui qu'ils lui proposaient de commettre. Ces deux hommes ne se déconcertèrent pas; ils essayèrent de faire une seconde tentative pour engager le crâle à rompre avec Cantacuzène. Ils lui dirent

pour faire rompre le traité.
Cant l. 3. c. 45.
Nic. Greg. l. 13. c. 3.

que, puisqu'il avait la délicatesse de ne vouloir pas leur remettre sa personne, la cour de Constantinople consentirait qu'il le gardât dans ses états comme prisonnier. Étienne s'en tint à sa première réponse. La princesse, son épouse, fit plus : elle les chassa de sa présence avec indignation : ils ne furent pas mieux traités des ministres du crâle et des grands de la cour; il y eut même un seigneur qui les menaça de son épée, et leur reprocha de vouloir, en cherchant à perdre Cantacuzène, arracher à l'Empire grec le seul œil qui lui restât encore.

LXXV. Discours insultant de Macaire. Réponse de Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 45.

Macaire, désespéré de n'avoir pu réussir dans ses négociations, va trouver Cantacuzène qui était à la cour du crâle, et oubliant ce qu'il est, et quel est celui à qui il va parler, lui tient ce langage : « Vous « êtes, lui dit-il, le plus ingrat de tous les hommes; « après avoir reçu tant de bienfaits du dernier empe- « reur, après en avoir été si tendrement aimé, vous « avez conspiré contre ses enfants, et formé le projet « de leur ôter non seulement le sceptre, mais encore « la vie; aussi l'Être-Suprême vous en a-t-il puni. Er- « rant et vagabond sur la terre, vous êtes obligé de « vous livrer à la merci des étrangers, et de remettre « votre sort entre les mains des Barbares. Rentrez en « vous-même; soumettez-vous à l'impératrice, au pa- « triarche, à ceux qui forment le conseil, et suppliez- « les, avec humilité, d'avoir compassion de votre mi- « sère. » Cet insolent discours ne fit rien perdre à Cantacuzène de sa tranquillité ordinaire. Il se contenta de dire à Macaire, qu'il ne croyait pas le moment favorable pour s'expliquer avec lui; qu'il viendrait peut-être un temps où, revenu de ses préventions, il

serait le premier à reconnaître combien sa conduite envers l'impératrice et ses enfants était irréprochable; qu'au reste, lui, Macaire, savait mieux que personne toutes les démarches qu'il avait faites pour avoir la paix; et, à ce propos, il lui rappela comment et à quel prix il avait obtenu le siége de Thessalonique; il lui dit que les marques de sa nouvelle dignité étaient autant de témoins qui déposaient de sa mauvaise foi; que c'était lui-même qui méritait les reproches qu'il osait faire aux autres; il le comparait à un homme plein de vin, lequel s'imagine que ce sont tous les objets dont il est environné qui tournent autour de lui. Enfin, pour répondre à la fausse pitié de Macaire, il termina son discours par ce passage du nouveau Testament : *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; mais pleurez sur vous et sur vos enfants.* Macaire s'en retourna couvert de confusion à Constantinople, et Cantacuzène se disposa à partir le plus tôt qu'il pourrait avec les troupes que le crâle lui avait promises; mais ses destinées voulaient qu'à chaque pas il trouvât quelque nouvel obstacle.

LXXVI. Cantacuzène obligé de donner au crâle son fils aîné pour otage. Cant. l. 3. c. 48. Nic. Gr. l. 13. c. 3.

Les premiers ministres d'Étienne et ses principaux officiers représentèrent à leur maître qu'il était imprudent de remettre ainsi presque toutes les forces de l'État à la discrétion d'un étranger; que Cantacuzène pouvait, d'un moment à l'autre, se réconcilier avec l'impératrice douairière, et qu'alors il serait à craindre que les Grecs ne tombassent sur les troupes serves et ne les exterminassent; qu'après cela, il leur serait facile d'entrer en Servie et de se rendre maîtres de tout le pays; qu'il fallait prendre, pour se garantir d'un pareil événement, toutes les précautions que dictait la

prudence ; qu'on ne pouvait faire moins que d'exiger de Cantacuzène qu'il donnât en otage son fils aîné. Quoique cette condition fût assez dure, Cantacuzène ne se trouvait pas dans une position à pouvoir contester. Il consentit à cette nouvelle demande, et puis à une autre qu'on lui fit encore; il ne put refuser de donner pour époux, à la fille de Libère, Manuel, le second de ses fils, qui avait été promis autrefois à la fille de Guy l'Arménien. Libère était le plus riche et le plus puissant seigneur qu'il y eût alors en Servie; il y tenait le premier rang après le crâle, et s'était toujours montré bien disposé pour Cantacuzène; et même il n'avait pas peu contribué à lui rendre Étienne favorable dans ces dernières circonstances.

LXXVII. Rentine et Polystile tombent au pouvoir des troupes de la cour. Cant. l. 3. c. 45. 49. Nic. Greg. l. 13. c. 3.

Après que ces nouveaux articles eurent été arrêtés, le crâle et Hélène reconduisirent l'empereur jusqu'aux frontières de leurs états. Cantacuzène s'étant mis à la tête de son armée, composée en plus grande partie de soldats serves, s'approcha de la ville de Phères dont il ne put se rendre maître. En même temps, les troupes qui étaient en garnison à Thessalonique, et qui servaient sous les ordres de Guy l'Arménien, chef du parti de la cour dans ces cantons, vinrent camper auprès du fort de Rentine. Cette place n'était gardée que par deux cents soldats qui tenaient pour Cantacuzène. Les habitants se jetèrent sur eux et les livrèrent au général ennemi. Cet homme cruel leur fit donner à chacun cent coups de verge, puis les envoya en prison. Apocauque, de son côté, se présenta avec sa flotte devant Polystile. Cette ville était attachée à Cantacuzène, parce qu'il l'avait rétablie, comme nous l'avons déja dit; mais ne pouvant résister au nombre et

à la force des troupes qui l'attaquaient, elle leur ouvrit ses portes. Apocauque fit embarquer sur ses vaisseaux ceux des habitants qui lui étaient les plus suspects, et laissa les autres sous le gouvernement de Gudèle, échanson de l'impératrice. Ensuite il écrivit aux habitants de Didymotique, une lettre dans laquelle il leur faisait un pompeux étalage de ses prouesses, et leur enjoignait de venir le trouver à Œnos où il allait les attendre. Il leur ordonnait en même temps de lui amener son frère qui était retenu prisonnier dans leur ville.

LXXVIII. Réponse des habitants de Didymotique à une lettre d'Apocauque. Cant. l. 3. c. 46.

Les habitants de Didymotique, piqués de l'arrogance qui régnait dans cette dépêche, lui adressèrent de leur côté une réponse dans laquelle ils le traitaient avec le dernier mépris. Elle est trop singulière pour n'être pas rapportée ici, au moins en substance. « Le style « de votre lettre, lui disaient-ils, nous a surpris d'a« bord par son extravagance et par le ton d'orgueil qui « y domine. Nous ne pouvions comprendre quel était « celui qui avait conduit votre plume, mais notre « étonnement cessa bientôt, lorsque nous considérâmes « que, puisque vous imitiez l'audace du démon, votre « père, en vous révoltant contre votre souverain et « votre bienfaiteur, il était naturel que vous imitassiez « aussi son orgueil et son insolence dans vos paroles. « Avez-vous oublié qui vous êtes, et d'où vous venez? « Est-il une seule personne dans tout l'Empire qui ne « connaisse la bassesse de votre naissance et l'infamie « de vos mœurs ? Vous avez commencé par être valet « de Macrène, chargé de percevoir les impositions qui « se lèvent sur les jardiniers. Vous ne receviez de lui « que de très-petits gages. Vous avez passé ensuite

« au service de Nicolas, lorsqu'il remplaça Macrène « dans son emploi. Vous avez eu pour troisième maî- « tre Stratège, receveur des gabelles. De quelle per- « fidie n'usâtes-vous pas à son égard? Vous eûtes si « bien l'art de le noircir dans l'esprit du vieil Andro- « nique, que ce prince lui ôta sa place pour vous la « donner. Dans ce nouveau poste, vous volâtes au fisc « des sommes immenses; mais vous avez toujours été « un scélérat heureux. Au moment que vous alliez « payer de votre tête vos rapines et vos brigandages, « Cantacuzène, à la sollicitation de Syrghiane, non « seulement vous déroba au supplice, mais encore vous « éleva aux grandes charges de l'Empire. Avec quelle « indignation la noblesse ne vit-elle pas un homme « aussi dépourvu que vous l'êtes de toute espèce de « mérite, honoré des premières dignités de l'état? In- « capable de soutenir le poids de votre grandeur, vous « vous êtes révolté contre celui qui vous a tiré du fu- « mier. A l'exemple de Lucifer, qui eut l'audace de « faire la guerre à son Créateur, vous avez soulevé les « sujets contre leur prince et le vôtre. Maintenant, le « sang ruissèle de toutes parts; les villes et les cam- « pagnes en sont inondées. Les prisons que vous avez « fait construire ne sont plus suffisantes pour conte- « nir les malheureuses victimes de votre tyrannie. On « ne parle plus que de vols, de pillages, d'incendies « et de brigandages de toute espèce; d'une extrémité « de l'Empire à l'autre, tout retentit de cris et de gé- « missements. Les plus honnêtes citoyens ont péri sous « vos coups, et vous avez traité toute la nation en es- « clave. Vos criminels efforts ne feront rien perdre à « Cantacuzène, votre empereur et le nôtre, de la gloire

« qu'il s'est acquise, et de la considération due à sa « naissance et aux grandes vertus qui le rendent si re- « commandable. Votre ingratitude n'empêchera jamais « qu'il ne continue à jouir de la même autorité dont « il était en possession sous le règne du jeune Andronic. « S'il a essuyé quelques revers, c'est un malheur qui « est dans l'ordre naturel des événements. Au reste, « ses infortunes ne diminueront rien de notre attache- « ment pour lui ; jamais ni promesses, ni menaces, ne « seront capables de nous faire violer la fidélité que « nous lui avons jurée, et nous espérons voir bientôt « votre iniquité retomber sur votre tête. Nous vous « faisons une réponse telle que la mérite votre lettre. « Nous vous renvoyons ceux qui nous l'ont remise, cette « lettre, sans leur avoir fait essuyer aucun mauvais « traitement. Nous savons, mieux que vous, respecter « les lois sous la protection desquelles ils sont venus. « Toutefois, nous vous prévenons que s'il en revenait « d'autres chargés de pareilles dépêches, ils pourraient « bien n'en être pas quittes à si bon marché. » Cette réponse rendit Apocauque furieux : ce qui ne l'empêcha pas cependant de mettre précipitamment à la voile pour s'en retourner à Constantinople. Il y fut reçu par le patriarche et par ceux de sa faction comme un héros.

# LIVRE CXI.

I. Serment de fidélité prêté à Cantacuzène entre les mains de son épouse. II. Révolte à Didymotique punie. III. Cantacuzène ne peut s'emparer de Phères. IV. Une partie de son armée l'abandonne. V. Réjouissances à Constantinople sur le faux bruit de sa défaite. VI. Irruption des Tartares. VII. Déroute de ceux de Scopole par les Tartares. VIII. Les Thessaliens se soumettent à Cantacuzène. IX. Ceux de Phères menacent un ambassadeur de Cantacuzène. X. Les troupes de Cantacuzène refusent de le suivre en Servie. XI. Des lettres supposées le détournent d'aller à Didymotique. XII. Traité imprudent d'Irène avec le roi de Bulgarie. XIII. L'évêque de Didymotique prédit la retraite des Bulgares. XIV. La guerre entre le khan de Crimée et les Génois augmente la famine à Constantinople. XV. Amir, prince de Smyrne, arrive aux portes de Didymotique. XVI. Il s'en retourne dans son pays. XVII. Étrange position d'Irène à Didymotique. XVIII. Michel Tarcaniote va trouver Cantacuzène en Servie. XIX. Cantacuzène prend possession de Berrhée. XX. Le crâle change de sentiments pour Cantacuzène. XXI. Apocauque échoue dans le projet d'attaquer Cantacuzène. XXII. Réponse ironique de Cantacuzène à un envoyé d'Apocauque. XXIII. Apocauque délibère sur les moyens de se venger de Cantacuzène. XXIV. Le crâle, à l'instigation d'Apocauque, se déclare contre Cantacuzène. XXV. Ceux de Berrhée résistent aux suggestions d'Apocauque. XXVI. Apocauque tente de faire assassiner Cantacuzène. XXVII. Officier de Cantacuzène traité cruellement par Apocauque. XXVIII. Amir passe en Grèce pour secourir Cantacuzène. XXIX. Cantacuzène

quitte Berrhée et marche vers Thessalonique. XXX. Fureur des Thessaloniciens. XXXI. Cantacuzène et Amir envoient offrir la paix à la cour de Constantinople. XXXII. Cantacuzène accepte les services d'un Bulgare nommé Momitzile. XXXIII. Cantacuzène part de Didymotique pour une expédition qui lui réussit. XXXIV. Révolution dans le petit empire de Trébisonde. XXXV. Mort de Basile Comnène. Michel, son frère, lui succède. XXXVI. Le fils de Michel le remplace sur le trône. XXXVII. La couronne rendue à Michel Comnène. XXXVIII. Traité avec le roi des Bulgares contre Cantacuzène. XXXIX. Intrigues pour obliger Amir de s'en retourner. XL. Conduite généreuse des ambassadeurs d'Amir à la cour de Constantinople. XLI. Cantacuzène court le danger d'être fait prisonnier. XLII. Smyrne insultée par les Latins. XLIII. Préparatifs de guerre à Constantinople. XLIV. Cantacuzène assiége Gratianopolis. XLV. Il s'en rend maître. XLVI. Il marche contre le roi des Bulgares, qui demande la paix. XLVII. Il est maltraité dans une rencontre par Momitzile. XLVIII. Momitzile se réconcilie avec Cantacuzène. XLIX. Vain projet d'Apocauque contre la forteresse d'Emputhion. L. Apocauque se joue de Cantacuzène. LI. Momitzile fait des conquêtes sur l'un et l'autre parti. LII. Les grands de la cour demandent la paix. LIII. Apocauque en est alarmé; ses reproches au patriarche. LIV. Le patriarche expose à l'impératrice les plaintes d'Apocauque. LV. Apocauque séduit Gabalas, en lui offrant une de ses filles en mariage. LVI. Gabalas et le patriarche parlent à l'impératrice en faveur d'Apocauque. LVII. L'impératrice cède à leurs sollicitations. LVIII. Apocauque conseille d'envoyer une ambassade à Cantacuzène. LIX. Instructions des ambassadeurs très-offensantes pour Cantacuzène. LX. Discours de Cantacuzène en les congédiant. LXI. La ville de Phères offre de se soumettre à Cantacuzène. LXII. Mauvais traitements faits à un envoyé de Cantacuzène qui accompagne les ambassadeurs de Constantinople. LXIII. Vatace passe dans le parti de Cantacuzène. LXIV. Chora presque détruite par un tremblement de terre. LXV. Apocauque suscite un assassin pour se défaire de Cantacuzène. LXVI. Réponse de Cantacuzène à une lettre d'Apo-

cauque. LXVII. Cantacuzène fait le dégât dans les environs de la capitale. LXVIII. Il traite avec douceur ceux du parti contraire qui tombent entre ses mains. LXIX. Cantacuzène manque Andrinople. LXX. Cantacuzène prend possession de Bisye. LXXI. Apocauque se fait juge des procès. LXXII. Gabalas presse le mariage de son fils avec la fille d'Apocauque, qui use de défaites.

---

## JEAN PALÉOLOGUE Ier.

I. Serment de fidélité prêté à Cantacuzène entre les mains de son épouse. Cant. l. 3. c. 46. 47.

Irène, femme de Cantacuzène, et Manuel Asan, qui résidaient alors à Didymotique, n'étaient pas sans inquiétude sur la suite des événements. Cette princesse et son frère craignaient que la nouvelle du désastre arrivé à Cantacuzène ne déterminât ceux dont la fidélité était chancelante, à quitter son parti, et ne portât les malintentionnés à faire soulever le peuple de la ville et les soldats de la garnison. Ils se défiaient surtout de Comitopule et de Vatace, qui occupaient les dehors de Didymotique chacun avec un corps de mille hommes. Irène et Manuel Asan crurent qu'il était prudent de s'assurer des dispositions de ces deux officiers; en conséquence, Manuel Asan fait assembler les gens de guerre, et les harangue en présence de sa sœur; il leur représente qu'il faut se tenir en garde contre les lettres d'Apocauque; qu'on ne peut mettre aucune confiance dans les discours d'un homme dont la vie n'a été qu'un tissu de fourberies. « Quand même, « ajoutait l'orateur, ce qu'il nous a écrit serait vrai;

« quand même il aurait remporté sur Cantacuzène « tous les avantages dont il se vante, faudrait-il pour « cela se laisser abattre? La disgrace de notre empe- « reur n'est point irréparable. » Comitopule ayant pris ensuite la parole, s'exprima dans des termes encore plus forts contre Apocauque, et finit sa harangue par proposer de faire serment de fidélité à Cantacuzène, entre les mains de la princesse Irène, son épouse. Vatace parla à son tour, et applaudit à tout ce que Comitopule venait de dire. Irène et son frère furent fort étonnés d'entendre tenir un pareil langage à des hommes dont ils avaient toujours suspecté la bonne foi. L'avis de Vatace et de Comitopule ayant été généralement approuvé, Asan s'empressa de donner aux autres l'exemple, en prêtant aussitôt à la princesse sa sœur, le serment proposé. Sur ces entrefaites arriva un envoyé de Cantacuzène, à qui ce prince avait remis l'empreinte de son cachet, pour lui tenir lieu de lettres de créance. Il fit à l'impératrice le récit de tout ce qui s'était passé à Gynaïcocastre. Il lui exposa la manière dont le protostrator Synadène s'était conduit, et les motifs de sa désertion; mais pour ne pas alarmer les amis de Cantacuzène, il déguisa un peu les circonstances de certains faits qu'il racontait. Il leur apprit comment l'empereur avait obtenu du crâle de Servie un puissant renfort, et leur annonça qu'il était en marche pour venir les joindre. Cet envoyé s'en retourna avec des lettres de la princesse Irène à son époux. Elle lui rendait compte de l'état où en étaient les affaires à Didymotique.

Quelques jours après, le peuple des faubourgs s'étant attroupé pendant la nuit, s'arma de tout ce

II. Révolte à Didymo-

tique punie. Cant. l. 3. c. 48. qu'il put trouver sous sa main, et parut à la pointe du jour devant les portes de la ville. Ces mutins déclarèrent qu'ils allaient tout exterminer, si l'on osait leur faire la moindre résistance. Michel Asan ne se laissa pas intimider par ces menaces; ayant fait ouvrir les portes, il chargea avec furie cette multitude, qui fut dissipée en un instant. Pour la punir, il livra les faubourgs au pillage, et en fit démolir les maisons, dont les bois servirent, dans la suite, à chauffer ses troupes. Cette populace, n'ayant plus ni feu ni lieu, fut forcée d'aller chercher un asile dans les villages circonvoisins, où elle porta son désespoir.

III. Cantacuzène ne peut s'emparer de Phères. Cant. l. 3. c. 49. Nic. Greg. l. 13. c. 3.

Ce soulèvement des habitants des faubourgs de Didymotique contre ceux de l'intérieur de la ville fit naître aux chefs qui commandaient l'armée de Constantinople, l'idée de venir l'assiéger. Cantacuzène, de son côté, s'avança vers la ville de Phères. Guy l'Arménien en était parti pour aller prendre possession du trône d'Arménie, auquel il avait droit du chef de son père. L'absence de Guy parut à Cantacuzène une occasion favorable pour se rendre maître de cette ville; mais les habitants ayant rejeté ses propositions, et paraissant disposés à faire une vigoureuse défense, il n'osa pas les attaquer. Son armée se trouvait en mauvais état. Tous les Serves qui en faisaient partie, étaient hors de service. L'usage immodéré qu'ils avaient fait de viande, de miel et de vin doux (car on était alors dans le temps des vendanges) leur avait donné les fièvres. Près de quinze cents soldats en moururent, sans compter un grand nombre d'officiers. Cette maladie épargna les Grecs; aucun n'en fut atteint.

Dès qu'Apocauque sut que Cantacuzène avait obtenu des secours du crâle, et qu'il se disposait à revenir à Didymotique, il s'empressa d'envoyer des vaisseaux à Christopolis, et fit défiler des troupes pour s'emparer des retranchements que le vieil Andronic avait jadis fait construire dans le voisinage de cette ville pour fermer le passage aux Catalans. Les Serves, affaiblis par la maladie et découragés par la difficulté d'enlever ces retranchements aux troupes d'Apocauque, demandèrent leur congé. La contagion de ce mauvais exemple se communiqua aux soldats grecs. Cantacuzène reprocha à ces derniers leur lâcheté, et leur représenta de quelle infamie ils se couvriraient, si, après l'avoir forcé de prendre le diadême, ils allaient l'abandonner. Toutefois il finit par donner à chacun la liberté de se retirer; à l'heure même les Grecs de son armée se partagèrent en deux bandes. La plus nombreuse se prosterna en terre, le salua, et alla se joindre aux ennemis qui étaient à Christopolis; les autres, qui se réduisaient à environ cinq cents hommes, lui jurèrent une fidélité inviolable. Il se réunit avec eux aux Serves, qu'il avait trouvé le moyen de rappeler sous ses drapeaux, et qui, indignés eux-mêmes de la désertion de ses propres troupes, lui promirent de ne pas le quitter.

IV. Une partie de son armée l'abandonne. Cant. l. 3. c. 49.

Cependant les officiers qui commandaient à Christopolis mandent à la cour que Cantacuzène, ayant voulu forcer la grande muraille avait été complétement défait; qu'après cette déroute, tous ceux de ses soldats qui avaient échapé à la mort, s'étaient débandés, et qu'il ne lui était resté que dix personnes; qu'il s'était retiré au mont Athos, pour y cacher sous le

V. Réjouissances à Constantinople sur le faux bruit de sa défaite. Cant. l. 3. c. 50. 51.

froc sa honte et son dépit. A cette nouvelle toute la ville de Constantinople se livra aux transports de la joie la plus immodérée. Le peuple se porta en foule dans le temple de Notre-Dame-des-Hodèges, pour y rendre des actions de graces à la mère de Dieu. Les partisans de Cantacuzène et ses amis étaient obligés, quoiqu'ils eussent l'ame déchirée de douleur, de prendre part à l'allégresse publique. Plusieurs même perdirent la vie, en cette occasion, pour avoir laissé échapper quelques signes de chagrin; mais l'illusion ne tarda pas à se dissiper. On apprit bientôt que Cantacuzène, loin de penser à se faire moine, continuait avec activité les opérations de la guerre. En effet il s'avança vers Edesse pour s'en emparer, mais il trouva qu'elle était déja au pouvoir des Serves, qui l'avaient prévenu. Il n'exigea point qu'ils lui cédassent cette place, quoique le crâle se fût engagé à lui remettre toutes les conquêtes qu'il ferait sur les Grecs en son absence.

VI. Irruption des Tartares. Cant. l. 3. c. 51.

Apocauque, persuadé que l'éloignement de Cantacuzène doit avoir jeté ceux de Didymotique dans le découragement, paraît à la tête d'un corps d'armée dans les environs de cette ville; mais la voyant préparée à se bien défendre, il n'ose approcher de ses murs; il se contente d'assiéger une forteresse voisine, dont il s'éloigna bientôt pour se rendre à Andrinople, parce qu'il apprit qu'une multitude innombrable de Tartares était entrée sur les terres de l'Empire. Il fut inquiété dans sa retraite par la garnison de Didymotique, qui pilla ses bagages et lui enleva une grande quantité de moutons, de grains et d'autres approvisionnements. Les Tartares parcoururent la Thrace,

y portant la désolation. Ces barbares venaient régulièrement chaque année ravager ces malheureuses contrées, comme on voit dans certains pays des nuées de sauterelles fondre, à des époques fixes, sur la campagne, et en dévorer toutes les productions. Les Tartares ne purent faire cette fois un grand butin, parce que le pays avait été ruiné d'avance par tous les fléaux de la guerre civile, et que d'ailleurs on avait eu soin de mettre en sûreté, dans les villes, le peu qui avait échappé au pillage; ce qui leur fit prendre le parti de s'en retourner plus tôt qu'à l'ordinaire.

VII. Déroute de ceux de Scopole par les Tartares. Cant. l. 3. c. 51.

Les Tartares vinrent camper auprès de Scopole, qui se trouvait sur leur chemin. Les habitants de cette ville conçurent le projet de les attaquer; en vain Michel, leur gouverneur, voulut leur représenter la témérité d'une pareille entreprise. Après l'avoir accablé d'injures, ils l'enfermèrent dans une prison, se promettant de le punir, après leur triomphe, comme un homme vendu à Cantacuzène, comme un traître qui était bien aise de favoriser les Tartares, parce qu'ils avaient été cause, disaient-il, qu'Apocauque s'était vu forcé de renoncer au siége de Didymotique. Ils prennent donc les armes, forcent la garnison de les suivre et s'approchent du camp des Tartares, portant chacun des cordes pour lier les prisonniers, tant ils se croyaient sûrs du succès. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une petite distance des Barbares, ils se mirent à courir avec impétuosité, en poussant de grands cris; ils s'imaginaient qu'il n'en faudrait pas davantage pour que l'ennemi prît la fuite devant eux. Les Tartares, loin de s'effrayer, montent à cheval;

cette multitude, dès qu'elle les vit s'ébranler, tourna le dos, et se sauva à toutes jambes. Les Tartares l'eurent bientôt atteinte et exterminée; il n'y eut que la cavalerie de la garnison qui échappa au glaive des Barbares.

VIII. Les Thessaliens se soumettent à Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 53.

Apocauque, pressé d'aller se montrer à Constantinople, remit le commandement de son armée au protostrator, Andronique Paléologue, son gendre. Ce nouveau général borna ses exploits à faire des courses autour de Didymotique, à ruiner les campagnes des environs et à intercepter les convois destinés aux approvisionnements de cette ville; jamais il n'eut la hardiesse de l'attaquer. L'état de détresse où se trouvait Cantacuzèue, n'empêcha pas les Thessaliens de le reconnaître pour leur souverain, et de le prier de venir les gouverner en personne. Cantacuzène leur répondit qu'il ne pouvait remplir entièrement leur vœu; mais que s'ils le désiraient, il leur enverrait, pour le représenter, Jean l'Ange, despote, un de ses proches, en qui il avait la plus grande confiance. Les Thessalieus y ayant consenti, Jean l'Ange partit pour la Thessalie, avec des pouvoirs scellés de la bulle d'or: c'est ainsi qu'on appelait les sceaux qui étaient apposés aux diplômes impériaux. L'empereur fixait dans ces pouvoirs les conditions auxquelles le nouveau gouverneur devait commander dans la province. « Jean l'Ange notre très-cher frère, y disait Cantacuzène, sera l'ami des amis de notre majesté et « l'ennemi de nos ennemis. Il jouira pendant sa vie « du gouvernement de la Thessalie, sans, toutefois, « pouvoir le transmettre à son fils, à moins que notre « majesté n'y consente. Non seulement il me sera

« fidèle, mais il le sera aussi à l'empereur Jean Paléo-« logue, et à l'impératrice sa mère; il conduira ses « troupes dans toutes les provinces occidentales, où je « jugerai à propos de porter mes armes. Si j'entretiens « la paix avec les Catalans, Jean l'Ange l'entretien-« dra aussi; si je leur fais la guerre, il la leur fera « pareillement. » On se rappelle ici ce que nous avons dit des Catalans, et de la manière dont ces fameux aventuriers conquirent, sur Gaultier de Brienne, le duché d'Athènes. Il y avait déja trente ans qu'ils jouissaient de leur conquête; les Grecs les redoutaient, et leur nom seul leur inspirait de la terreur.

IX. Ceux de Phères menacent un ambassadeur de Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 54. 55.

Cependant ceux de Didymotique s'impatientaient de ne pas voir arriver Cantacuzène. Ce prince, avant de se rendre au milieu d'eux, voulait attendre l'issue d'une conférence que le crale de Servie devait avoir, dans peu, avec Apocauque, et à laquelle il avait consenti, sans doute, parce qu'il était dans le secret, et qu'il savait qu'elle ne tournerait pas à son préjudice. Le présomptueux Apocauque s'était flatté d'obtenir du monarque serve, que non seulement il ne le traverserait pas dans le projet qu'il méditait, d'élever à l'empire Andronic Paléologue, son gendre, mais encore qu'il lui livrerait la personne de Cantacuzène. Il paraît qu'au contraire, l'intention d'Étienne était de le faire arrêter lui-même, et de le remettre entre les mains de son rival. Cette double intrigue manqua par la mort précipitée de Crélès, qui en avait ourdi la trame et en tenait le fil. Le crâle, qui s'était déja mis en route pour se rendre à Amphipolis, lieu du rendez-vous, se hâta de revenir sur ses pas, pour

prendre possession des villes que Crélès avait occupées. Il dirigea ensuite sa marche vers la ville de Phères et en somma les habitants de se rendre à Cantacuzène. Loin d'obéir, ils protestèrent qu'ils s'exposeraient aux dernières extrémités, plutôt que de se soumettre à un rebelle. Ils étaient affermis dans cette résolution par leur évêque et par leur gouverneur, Constantin Paléologue, dont le fils avait épousé une des filles d'Apocauque, celui-là même que ce traître projetait de faire empereur. Cantacuzène, affligé de voir que les habitants de Phères allaient, en refusant de le reconnaître, s'exposer à la colère d'Etienne, leur envoya un homme de confiance, pour les conjurer d'avoir pitié d'eux-mêmes, et les assurer que son dessein n'était ni de leur donner un gouverneur, ni de mettre garnison dans leur ville; qu'il se contenterait, pour le présent, qu'ils fissent mention de lui dans les prières publiques, comme ils en usaient à l'égard de l'impératrice douairière et de l'empereur Jean Paléologue, son fils; que, s'il revenait de la Thrace victorieux, ils se soumettraient à son autorité; que si, au contraire, il perdait la vie dans cette expédition, ils seraient libres d'embrasser s'ils le voulaient, le parti de l'empereur Jean Paléologue. Ces forcenés, au lieu de se rendre à ces propositions, massacrent l'envoyé de Cantacuzène, mettent son corps en pièces, et en attachent les membres aux quatre principales tours de la ville. Cet affreux spectacle jeta tellement l'épouvante dans l'ame des soldats de Cantacuzène, qu'ils demandèrent qu'on les conduisît sur-le-champ à Didymotique, où ils étaient attendus. Ils crurent qu'aucune ville, après l'exemple atroce que celle de Phères

venait de donner, ne voudrait reconnaître leur maître. Cantacuzène, ne jugeant pas qu'il fût prudent de leur résister, prit congé du crâle, qui resta encore quelque temps sous les murs de Phères, et ne s'en éloigna qu'après avoir ravagé tout le pays des environs.

X. Les troupes de Cantacuzène refusent de le suivre en Servie. Cant. l. 3. c. 55.

Les Serves que le crâle avait donnés à l'empereur pour combattre sous ses drapeaux, en qualité d'auxiliaires, étaient le rebut de ses troupes. La fatigue les avait déja fort affaiblis, et ils craignaient qu'on ne les menât dans des régions trop éloignées de leurs foyers, après lesquels ils ne cessaient de soupirer. Cantacuzène, n'osant pas user de son autorité pour rappeler au devoir ces indisciplinés, prit le parti de s'en débarrasser. Il leur annonça qu'il allait les reconduire lui-même dans leur patrie. Il avait dessein d'obtenir du crâle d'autres troupes, qui fussent de meilleure volonté et plus en état de le bien servir; mais ses propres soldats refusèrent de le suivre, en lui déclarant qu'ils aimeraient mieux souffrir mille morts, que de retourner dans un pays que le soleil, disaient-ils, n'éclairait jamais de ses rayons, dont les habitants tenaient à peine de l'espèce humaine, et qui était l'enfer même, s'il n'était encore pire.

XI. Des lettres supposées le détournent d'aller à Didymotique. Cant. l. 3. c. 65.

Cantacuzène fut donc forcé de reprendre le chemin de Didymotique, pour ne pas révolter les siens; mais il rencontra, près de Christopolis, un émissaire qui lui remit des lettres par lesquelles l'impératrice Irène, sa femme, paraissait lui donner avis que le protostrator, Andronic Paléologue, l'attendait à Périthéorion, avec une armée formidable, qu'ainsi il ferait sagement de l'éviter, s'il n'avait pas des forces suffisantes à lui opposer. Les lettres qu'Irène avait

réellement remises à ce messager, ne portaient autre chose, sinon que ceux de Didymotique étaient dans la plus grande désolation, et qu'ils l'attendaient avec impatience; mais cet homme, ayant été arrêté par un parti ennemi, fut conduit au protostrator, qui, craignant pour lui-même et ne se souciant pas de se mesurer avec Cantacuzène, crut devoir l'effrayer par de fausses dépêches qu'il fit substituer à celles d'Irène; elles furent rendues à ce prince, comme venant de l'impératrice, son épouse, par le même courrier, qui avait bien voulu se prêter à ce manége. Dès que le bruit se fut répandu dans l'armée de Cantacuzène, d'après les lettres fabriquées par le protostrator, qu'une grande armée l'attendait sur le chemin, ses soldats, loin de vouloir poursuivre leur route vers Didymotique, ne demandèrent pas mieux que d'aller en Servie, ce pays pour lequel ils avaient d'abord témoigné tant d'horreur. C'est ainsi que le protostrator rendit, sans le vouloir et même contre son honneur, un service essentiel à Cantacuzène; ce qui lui mérita, de la part d'Apocauque, son beaupère, qui en fut instruit, une sévère réprimande.

XII. Traité imprudent d'Irène avec le roi de Bulgarie. Cant. l. 3, c. 56.

Cependant ceux de Didymotique furent désespérés, lorsqu'ils surent que l'empereur avait pris le parti de s'en retourner une seconde fois chez les Serves; et déjà ils commençaient à se mutiner. L'impératrice Irène ne se laissa pas abattre dans une occurrence si fâcheuse; elle harangua avec tant de succès les habitants et les troupes, qu'elle réussit à les calmer, et même à leur rendre le courage; elle les assura que Cantacuzène arriverait bientôt avec des forces imposantes, et elle osa leur promettre un prochain renfort

de la part d'Alexandre, roi de Bulgarie. Sur-le-champ elle envoie, de l'avis de son conseil, prier le monarque bulgare, de venir au secours de Didymotique. Les conditions qu'elle lui fit offrir, étaient trop flatteuses pour n'être point acceptées; un des articles du traité portait que, si Cantacuzène venait à périr dans le cours de cette guerre, Didymotique serait démembrée de l'Empire, et réunie à la couronne de Bulgarie. Il n'était guère possible de commettre une plus grande imprudence, et rien ne pourrait l'excuser que cette nécessité impérieuse, qui ne permet pas toujours, dans un péril extrême, de délibérer sur le choix des moyens, pour se tirer de l'abîme. L'infortuné qui est près de périr au milieu des flots saisit avec empressement tout ce qui se présente sous ses mains, sans examiner si l'objet auquel il s'attache, loin de le sauver du naufrage, n'est pas plutôt de nature à l'entraîner au fond des eaux. Irène et son conseil auraient dû craindre qu'Alexandre qui, dans plus d'une circonstance, avait prouvé qu'il ne se piquait pas de délicatesse et de bonne foi, n'attentât aux jours de Cantacuzène, pour hâter l'acquisition d'une ville de cette importance. Aussi cette idée ne put échapper à une ame si perfide. Alexandre sollicita le crâle de Servie et la princesse Hélène, dont, sans doute, il ne connaissait pas assez le caractère, quoiqu'elle fût sa sœur, de faire mourir Cantacuzène ou au moins de le retenir dans les fers. Il leur représentait qu'une fois délivrés de ce redoutable concurrent, il leur serait facile de disposer entre eux de l'Empire. Le crâle, soutenu par les sages avis de la princesse, son épouse, rejeta cette lâche proposition.

Toutefois Alexandre, pour ne pas paraître manquer à ses engagements envers l'épouse de Cantacuzène, lui envoya quelques troupes, qui, sous prétexte de protéger Didymotique, ne servirent qu'à rendre la situation de cette ville plus déplorable. Les habitants, avant l'arrivée des Bulgares près de leurs murs, avaient au moins la liberté d'aller faire des courses au dehors, pour se procurer, comme ils pouvaient, des subsistances. Le voisinage des Bulgares leur enleva tout à coup cette ressource, et les réduisit à la plus affreuse détresse. S'ils osaient sortir de la place, ils étaient pillés par ces prétendus auxiliaires qui leur enlevaient leurs chevaux, leurs armes, leur bagage, et les renvoyaient tout nus. Si l'on portait des plaintes aux officiers bulgares, ils disaient hardiment qu'ils ignoraient ce qui s'était passé; que selon toute apparence on se trompait, en prenant pour de leurs gens, des soldats grecs; qu'au reste, ceux qui se plaignaient, pouvaient venir eux-mêmes faire la visite dans le camp, et y reconnaître leurs effets et les voleurs, mais les recherches étaient toujours inutiles, parce que dès que quelqu'un de ces brigands avait fait une capture, il obtenait son congé, et disparaissait aussitôt avec sa proie.

XIII. L'évêque de Didymotique prédit la retraite des Bulgares. Cant. l. 3. c. 56.

Irène, reconnaissant, mais un peu tard, son imprudence, fait dire aux Bulgares qu'elle n'a plus besoin de leur secours. Les Bulgares lui répondent fièrement qu'ils ne s'en iront pas; et qu'ayant été envoyés par leur souverain pour la défendre contre ses ennemis, ils ne peuvent se retirer que par ses ordres. Cette réponse jeta les habitants et la garnison de Didymotique dans la consternation. Tout

paraissait désespéré. Dans cette extrémité, l'évêque de la ville contrefit fort à propos l'homme inspiré ; il dit que Dieu lui avait révélé que Cantacuzène arriverait bientôt, qu'il était dans ses desseins éternels que ce prince fût empereur. Il ajouta que ces Bulgares qui, sous prétexte de secourir les habitants de Didymotique, en étaient devenus les tyrans, prendraient la fuite d'ici à sept jours, et qu'on les verrait, dans cette déroute générale, s'écraser et se fouler aux pieds les uns les autres. En même temps, ce prélat écrivit en style de prophète à Apocauque, et lui prédit que, malgré tous ses efforts, Cantacuzène se maintiendrait sur le trône. Il lui ordonna en même temps, de la part du ciel, de reconnaître ce prince pour son maître, et de se contenter de servir sous lui en qualité de chef des armées navales. Rien n'était plus commun alors chez les Grecs, que de rencontrer dans le clergé de ces prétendus inspirés. La crédulité, l'ignorance et la superstition favorisaient ces pieuses impostures, dont il paraît que la politique aimait mieux profiter que de les punir. On conçoit qu'en pareille circonstance, la prophétie de l'évêque de Didymotique ne pouvait que produire un bon effet sur l'esprit de la multitude, et l'encourager à la patience.

XIV. La guerre entre le khan de Crimée et les Génois augmente la famine à Constantinople. Cant. l. 3 c. 16.

Si l'inquiétude et l'agitation régnaient à la cour de la nouvelle impératrice, celle de l'impératrice douairière ne jouissait pas d'une plus grande tranquillité. La disette était venue se joindre aux autres calamités qui affligeaient Constantinople. Les habitants de cette capitale, livrés aux horreurs de la famine, ne cessaient de faire entendre des murmures

effrayants. Pour comble de disgrace, la guerre, survenue tout à coup entre les Génois et le khan des Tartares, avait intercepté aux Bysantins toute espèce de correspondance avec les Palus-Méotides, d'où ils avaient coutume de tirer des subsistances. Les Génois, toujours attachés à ce système de politique qu'ils s'étaient fait depuis long-temps d'envahir tout le commerce du Pont-Euxin, avaient d'abord obtenu des Tartares un petit emplacement sur le bord oriental de cette mer, dans un lieu nommé Capha, aujourd'hui Jaffa, seulement pour y débarquer leurs marchandises, et y établir un magasin ou comptoir. Ce terrain ne leur avait été accordé qu'à condition qu'il n'aurait, pour toute clôture, qu'un simple fossé. Bientôt les Génois cessèrent d'être fidèles à leurs premiers engagements; ils étendirent insensiblement les limites du local que les Tartares leur avaient concédé, et l'environnèrent de murailles et de fortifications; puis, ils élevèrent dans l'intérieur des maisons et des bâtiments. Enfin, cette résidence devint, en peu de temps, une petite ville, et même une place assez forte pour se faire respecter. Le khan sentit, mais trop tard, les conséquences des entreprises de ces étrangers. Il leur en fit des plaintes, et plus d'une fois il les avait menacés de les faire sortir de ses états, enfin, le meurtre d'un de ses sujets, qui fut tué dans une rixe avec un Génois pour une affaire de commerce, lui fit prendre la résolution de chasser de ses terres, par la force des armes, ces hôtes incommodes. Il investit Capha par mer et par terre, et en poussa vivement le siége. Malgré les pertes que les Génois lui avaient fait essuyer par leur belle dé-

fense, il touchait cependant au moment d'emporter la place, lorsqu'il se laissa surprendre. Les assiégés profitant des ténèbres de la nuit et de la négligence avec laquelle on faisait le service dans son camp, tombèrent à l'improviste sur ses soldats, et en firent un grand carnage. Le khan désespérant, après ce désastre, de réduire les Génois, envoya demander la paix à Boccanegra, qui venait d'être nommé doge par la faction des plébéiens. Cet accommodement rendit la liberté au commerce sur la mer Noire, et ramena un peu l'abondance à Constantinople.

XV. Amir, prince de Smyrne, vient aux portes de Didymotique. Cant. l. 3. c. 56. Ducas. l. 7. Nic. Greg. l. 13. c. 4.

Cependant les Bulgares que nous avons laissés autour de Didymotique, et qui la tenaient bloquée, prennent tout à coup la fuite comme l'avait prédit l'évêque de cette ville. Le prélat avait eu probablement l'adresse de prévoir cet événement, en combinant les circonstances qui devaient l'amener. Quoi qu'il en soit, la vraie cause d'une retraite si précipitée, fut la nouvelle qu'Amir, sultan de Lydie et souverain de Smyrne, venait d'arriver à l'embouchure de l'Hèbre, avec une flotte de trois cent quatre-vingts navires, qui portaient vingt-neuf mille hommes de bonnes troupes, et qu'il accourait au secours de Cantacuzène, l'ancien ami d'Aïtine, son père. Irène envoya au-devant de cet allié généreux toute la noblesse de sa cour et les premiers officiers de la garnison de Didymotique, avec cent chevaux seulement, s'excusant de ce petit nombre sur l'impossibilité où le mauvais état des affaires la mettait de lui en envoyer davantage. Amir distribua ces cent chevaux aux plus âgés de ses capitaines, et voulut faire le chemin à pied. Après avoir séjourné quelque temps

aux portes de cette ville, où il refusa d'entrer par respect pour l'épouse de Cantacuzène, il se mit à la tête d'un fort détachement de ses troupes, et s'avança vers la grande muraille qui était proche de Christopolis. Ceux qui la gardaient, ayant pris l'épouvante, l'abandonnèrent. Amir la fit démolir en plusieurs endroits, et établit son camp dans le voisinage.

An 1343. XVI. Il s'en retourne dans son pays. Cant. l. 3. c. 57. Nic. Greg. l. 13. c. 4.

Les habitants de Phères, qui redoutaient l'approche des Turcs, imaginèrent d'écrire à Amir, au nom de l'empereur Cantacuzène, de fausses lettres, par lesquelles ce prince priait son allié de ne pas aller plus loin, sous prétexte qu'il était à craindre que, s'il venait le joindre en Servie, le crâle et ses sujets n'en prissent de l'ombrage. Amir fut d'abord étonné à la lecture de ces lettres; il balançait sur ce qu'il avait à faire, lorsqu'un froid subit et excessif, qui fit périr dans son camp deux cents soldats, et sur sa flotte qui était à l'ancre, à Berrhée, trois cents matelots, le détermina à s'en retourner en Asie, sans même prendre congé de l'impératrice Irène, auprès de laquelle il s'excusa par un message.

XVII. Étrange position d'Irène à Didymotique. Cant. l. 3. c. 57.

Plusieurs des villes voisines, qui, jusqu'alors avaient soutenu le parti de la cour de Constantinople, fatiguées des excursions de la garnison de Didymotique, envoyèrent des députés à la princesse Irène, pour lui offrir de se soumettre à Cantacuzène; mais les habitants de Didymotique s'y opposèrent, parce que, disaient-ils, si ces villes devenaient amies, il ne leur serait plus permis de les piller, et que bientôt ils se trouveraient sans subsistance. Étrange raison! Voilà donc les sentiments que le démon de la discorde inspire à des citoyens qu'il arme les uns contre les

autres ! Quelle position cruelle pour l'impératrice Irène, au milieu d'une ville où l'on prenait des résolutions si barbares ; et combien cette femme sensible et magnanime dut sentir alors toute la pesanteur de la couronne que son époux venait de lui mettre sur la tête. Pour comble d'infortune, elle ne recevait plus de nouvelles de cet époux chéri ; elle ignorait s'il vivait encore.

XVIII. Michel Tarcaniote va trouver Cantacuzène en Servie. Cant. l. 3. c. 57. Nic. Greg. l. 13. c. 4.

Michel Tarcaniote, qui commandait les troupes de Didymotique, se chargea de la tirer de cet état de perplexité. Il partit précipitamment, et dirigea sa course vers la Servie. Ayant pris des chemins détournés pour éviter la rencontre de l'ennemi, il traversa avec des fatigues incroyables, le mont Hæmus, et entra sur les terres du crâle, où il trouva Cantacuzène. Après s'être concerté avec ce prince, il s'empressa de revenir à Didymotique, pour tranquilliser les habitants de cette ville sur le sort de leur empereur et pour faire cesser l'affliction de la princesse, qui le croyait perdu. Tarcaniote rendit compte de la conférence qu'il avait eue avec Cantacuzène, et des projets que ce prince méditait ; mais une chose bien essentielle manquait au nouvel empereur. Il n'avait pas d'argent pour faire subsister ses troupes et payer les pensions qu'il faisait à tous ceux qui avaient été bannis à son occasion de Constantinople. Un homme obscur, nommé Arbène, se comparant à la souris qui avait délivré le lion de ses liens, vint lui offrir ses services, et lui indiquer on ne sait quels moyens, pour remonter ses finances et se rendre maître de Berrhée.

XIX. Cantacuzène prend

Le crâle lui-même, quoiqu'il eût depuis longtemps des vues sur cette ville, qui était à sa bien-

possession de Berrhée. Cant. l. 3. c. 57. 58. Nic. Greg. l. 13. c. 5.

séance, écrivit aux habitants en faveur de Cantacuzène et chargea Arbène de leur porter ses lettres. Cette négociation réussit d'autant mieux, que ceux de Berrhée étaient très-dégoûtés de la guerre, et qu'ils craignaient de devenir la proie des Serves. Ils s'empressèrent de députer à Cantacuzène trois personnages pris dans les trois ordres de l'état, pour l'inviter à venir au plus tôt se mettre en possession de leur ville. La princesse Hélène, épouse du crâle, qui continuait toujours à prendre un vif intérêt à tout ce qui pouvait être utile à Cantacuzène, lui conseilla de se rendre à Berrhée plutôt qu'à Didymotique, et de se faire accompagner d'un corps de troupes allemandes ou latines, qui étaient à la solde du crâle. L'empereur s'étant mis aussitôt à la tête de ce corps, s'avança en diligence vers Berrhée, où il fut reçu avec de grandes acclamations. Plusieurs autres villes et forteresses s'empressèrent aussi de lui ouvrir leurs portes. Cantacuzène, ayant rassemblé toutes les garnisons de ces places, auxquelles vint se réunir une troupe de cavalerie thessalienne, commandée par Jean l'Ange, son cousin, se mit en marche pour Thessalonique.

XX. Le crâle change de sentiment pour Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 18. Nic. Greg. l. 13. c. 6.

Le crâle, toujours le jouet de son inconstance, ne tarda pas à se repentir de ce qu'il avait fait en faveur de Cantacuzène. Changeant tout à coup de sentiment, il mande à Michel Monomaque, connétable de Thessalonique, de se tenir sur ses gardes, et de faire en sorte d'écraser Cantacuzène avant qu'il ait pu acquérir de plus grandes forces; en même temps, il rappelle les troupes latines qu'il avait prêtées à ce prince. Ces braves gens, indignés de la perfidie du crâle, protestèrent à Cantacuzène que, quoiqu'ils fussent stipen-

diés par Étienne, ils tourneraient plutôt leurs armes contre lui, que d'être les instruments de sa trahison envers un allié à qui il avait promis son assistance. « Nous ne prendrons point congé de vous, dirent-ils « à Cantacuzène, que vous ne soyez rétabli dans vos « états. Conduisez-nous à Berrhée et défiez-vous du « crâle ». Cantacuzène crut ne pouvoir mieux faire que de suivre leur avis.

XXI. Apocauque échoue dans le projet d'attaquer Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 59.

A peine a-t-il levé son camp, qu'il reçoit des lettres de ses amis de Thessalonique, qui l'avertissent qu'Apocauque y est arrivé avec une forte armée, dans l'intention de l'attaquer. Cantacuzène, ayant délibéré avec son conseil, ses deux fils et son cousin, résolut de traverser sans délai le fleuve Axius. Cette entreprise n'était pas de facile exécution : le fleuve se trouvait alors débordé, et un corps de Serves ennemis, posté de l'autre côté, en défendait le passage. Cantacuzène triompha du fleuve et des Serves, et eut le bonheur d'arriver à Berrhée sans avoir été entamé par les troupes d'Apocauque. Lorsqu'il fut entré dans cette ville, il récompensa les troupes latines qui l'avaient si bien servi, et les renvoya au crâle avec de grands éloges; mais en même temps, il se plaignit de ce corps de troupes qui avait voulu l'empêcher de passer le fleuve. Étienne, soit qu'en effet il n'eût pas donné ordre à ce détachement d'inquiéter Cantacuzène dans sa marche, soit qu'il ne voulût pas rompre tout-à-fait avec ce prince, lui livra les officiers qui le commandaient pour les punir comme il le jugerait à propos. Cantacuzène se contenta de leur faire une légère réprimande, et les congédia avec des présents.

Apocauquea, yant échoué dans cette nouvelle tenta-

XXII. Réponse ironique de Cantacuzène à un envoyé d'Apocauque. Cant. l. 3. c. 59. Nic. Greg. l. 13. c. 8.

tive contre Cantacuzène, lui députe un de ses affidés pour lui protester, avec ses serments ordinaires, qu'il n'avait jamais agi contre lui par aucun sentiment de haine; qu'il avait eu le malheur de céder au torrent, dans lequel la foule de ses ennemis l'avait entraîné; que d'ailleurs il serait très-flatté qu'il voulût bien lui faire part de ses dernières résolutions dans les circonstances où il se trouvait. Cantacuzène fit à ce fourbe une réponse dans laquelle, mêlant le sel de l'ironie à l'amertume des plus sanglants reproches, il le défiait au combat. Il finissait sa lettre par comparer la position dans laquelle il s'était mis par ses imprudences, à l'embarras de cet oiseleur à qui un moineau, qu'il avait pris, disait : *Il est écrit dans le livre des destins : Si vous me retenez captif, votre fils mourra; si vous me lâchez, votre femme mourra; si vous m'ôtez la vie, vous la perdrez aussi.*

XXIII. Apocauque délibère sur les moyens de se venger de Cantacuzène. Cant. l. 3. 60.

Apocauque, frémissant de colère contre Cantacuzène, assemble un conseil de guerre pour délibérer sur les moyens de châtier un homme qui le bravait avec tant d'audace. Michel Monomaque, grand-connétable, opina le premier; c'était un personnage distingué par sa sagesse, par son expérience et ses talents, et qui avait été très-cher au dernier empereur. Il commença par déclarer qu'il était ennemi de toute espèce de flatterie, ce poison dont on n'abreuve que trop les grands; qu'ainsi il parlera avec cette franchise qui convient à une ame honnête, au risque de déplaire à ceux qui vont l'entendre. Il fit l'éloge des vertus et des rares qualités de Cantacuzène; il loua sa constance dans les revers, sa fermeté inébranlable au milieu des dangers, et conclut en disant qu'il fallait se presser de profiter,

pour faire la paix avec ce grand homme, du moment où le sort des armes paraissait encore tenir une sorte d'équilibre, et ne pas attendre que la fortune, qui semblait déja vouloir incliner de son côté, se fût décidée tout-à-fait en sa faveur. Cet avis fut approuvé de toute l'assemblée; il n'y eut qu'Apocauque qui en parut très-piqué. Cependant il sut se contenir, et n'osa pas se livrer à ces emportements auxquels il avait coutume de s'abandonner contre ceux qui ne craignaient pas de le contredire. Il se contenta de témoigner son mécontentement par ses gestes, et sortit du conseil en disant : *Quelle paix pourrions-nous faire avec Cantacuzène?*

Apocauque, acharné de plus en plus à la perte de son ennemi, imagina de nouvelles manœuvres pour engager le crale à tourner ses armes contre lui; elles lui réussirent. Étienne se laissa enfin séduire par les présents et les promesses de ce perfide. Le monarque serve, pour attirer Cantacuzène à sa cour et se procurer la facilité de se saisir de sa personne, lui mande qu'il aurait besoin de ses conseils; que les Hongrois menaçaient ses états, et que jamais il ne s'était trouvé dans une circonstance si critique. Cantacuzène ne donna pas dans le piége. Le crale, voyant son stratagème eventé, lève le masque et déclare à Cantacuzène qu'il rompt tous les traités qu'il a faits avec lui, et qu'il assistera l'impératrice douairière et son fils, de toute sa puissance.

XXIV. Le crale, à l'instigation d'Apocauque se déclare contre Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 61.

Le grand-duc, continuant toujours à employer la ruse pour nuire à son rival, écrit aux habitants de Berrhée qu'il sait que, s'ils ont embrassé le parti de Cantacuzène, ce n'est point par affection pour cet

XXV. Ceux de Berrhée résistent aux suggestions d'Apocauque.

Cant. l. 3. c. 61. ennemi de leur souverain, mais par la terreur que leur avaient inspirée les armes du crale de Servie; qu'Étienne ayant abandonné ce rebelle, ils devaient l'abandonner aussi, et même se rendre maîtres de sa personne pour la remettre entre les mains de l'impératrice mère; que cette action leur mériterait les bonnes graces de la cour et leur donnerait droit aux plus grandes récompenses; qu'au reste, s'ils refusaient de suivre ses conseils, il saurait bien les en faire repentir en tombant sur leur ville avec toutes ses forces. Les promesses d'Apocauque ne les séduisirent pas plus que ses menaces ne les intimidèrent; ils lui firent une réponse dans laquelle les épithètes les plus outrageantes ne lui étaient pas ménagées. On l'y dévouait aux enfers comme une victime que la justice divine y attendait pour le punir de ses perfidies. Les habitants de Berrhée protestaient en même temps de leur devouement à Cantacuzène, et disaient que leur ville serait pour lui un asile inviolable, tant qu'il voudrait demeurer au milieu d'eux; que s'il jugeait à propos de les quitter, il serait sûr d'emporter avec lui leurs cœurs; que quelque part qu'il se retirât, ils s'intéresseraient toujours à ses succès, et qu'ils ne cesseraient jamais de faire tous leurs efforts pour se rendre dignes de sa bienveillance.

XXVI. Apocauque tente de faire assassiner Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 61. Apocauque, voyant qu'aucune des mesures qu'il avait prises jusqu'alors pour se défaire de Cantacuzène ne lui avait réussi, s'avisa d'un nouveau moyen dont il avait tout lieu de croire la réussite infaillible. Il y avait dans les prisons un chasseur connu par son adresse à tirer de l'arc. Apocauque lui accorde la liberté et promet de l'enrichir, lui et sa famille, s'il veut

se charger de tuer Cantacuzène, ou seulement de le blesser avec une de ces flèches empoisonnées dont il se servait à la chasse. Ce misérable, arrivé à Berrhée, prit toutes ses mesures pour exécuter son forfait. On était en été : tous les soirs, Cantacuzène allait sur les remparts de la ville prendre le frais, vêtu à la légère. L'assassin ayant reconnu un endroit d'où il pouvait atteindre aisément le prince, s'y mit en embuscade. La première nuit, sa flèche lui échappa des mains, et il ne put la reprendre pour l'ajuster de nouveau. Le lendemain, même accident. Enfin, la troisième nuit, la corde de son arc, quoiqu'elle fût toute neuve et très-forte, se rompit comme si on l'eût coupée avec un instrument tranchant, au moment où il se mettait en devoir de la faire agir. Alusien (c'est ainsi que s'appelait cet homme) vit dans cet événement la main du Dieu qui protégeait visiblement Cantacuzène; poursuivi par les remords, il tombe aux pieds du prince, qui lui pardonne.

XXVII. Officier de Cantacuzène traité cruellement par Apocauque. Cant. l. 3, c. 62.

Le grand-duc, qui ne recueillait de toutes ses entreprises que de la honte, aurait bien desiré de s'en retourner à Constantinople, mais il n'osait y paraître sans s'être signalé par quelque exploit. Ses troupes, conduites par Michel Monomaque, vinrent se poster devant Berrhée. Les Turcs, qui servaient dans cette armée à titre d'auxiliaires, se dispersèrent, et mirent au pillage tout le pays des environs. Ils prirent un château situé près de Pydna : dans le nombre des commandants de la garnison de cette forteresse, il y en avait un, nommé Théodore Pépagomène, qui fut livré au grand-duc. Apocauque le fit battre de verges en sa présence, et ensuite exposer tout nu à l'ardeur

du soleil. Théodore demanda un peu d'eau pour étancher la soif qui le consumait. Apocauque défendit qu'on lui accordât ce léger rafraîchissement, à moins qu'il ne voulût renoncer au parti de Cantacuzène, et que, pour donner une preuve de la sincérité de son changement, il ne prononçât en public des imprécations contre lui; mais ce brave et fidèle officier préféra mourir. Les habitants de Platamon redoutant les armes et la cruauté d'Apocauque n'osèrent pas lui résister.

XXVIII. Amir passe en Grèce pour secourir Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 63. Nic. Greg. l. 13. c. 8.

Cantacuzène formait des vœux pour qu'Amir, son allié, vînt de nouveau à son secours; mais toutes les côtes étaient gardées par les galères impériales, et il lui était presque impossible de donner à ce seigneur musulman de ses nouvelles. D'après ses ordres, un particulier, nommé Prince, s'étant embarqué secrètement sur une petite nacelle, trompa la vigilance de tous les espions, et aborda en peu de jours à Smyrne. Amir, qui croyait, sur le faux bruit qu'Apocauque en avait fait courir, que Cantacuzène était mort en Servie, fut transporté de joie en recevant de ses lettres. Il remercia le ciel de lui avoir conservé un ami si précieux, et se hâta d'équiper une flotte qu'il pourvut de tous les approvisionnements nécessaires pour une longue expédition; il mit bientôt à la voile, malgré tous les ressorts que la politique d'Apocauque faisait mouvoir pour le détourner de secourir Cantacuzène. Amir arriva en peu de temps à Négrepont, où il fut obligé de s'arrêter, parce que le vent qui, jusque-là, lui avait été favorable, devint très-mauvais. Impatient de voler au secours de Cantacuzène, il assemble les principaux officiers de son armée et leur propose de

se rendre par terre en Macédonie, après avoir brûlé les vaisseaux qui les ont amenés. *Je mettrai*, leur dit-il, *moi-même le feu au mien, et je marcherai le premier, les armes à la main. Ceux qui n'oseront pas me suivre, pourront s'en retourner.* Il n'y eut que soixante-quatorze capitaines avec leurs soldats, qui voulurent l'accompagner, les autres refusèrent de quitter la mer. Déja on était occupé à tirer de ceux des vaisseaux qui étaient destinés à devenir la proie des flammes les provisions, les armes et toutes les autres munitions de guerre, lorsque tout à coup le vent changea et devint plus propice. Aussitôt Amir donne ordre de les recharger et se rembarque, renonçant au dessein de se rendre par terre à Thessalonique. Le trajet ne fut pas long. Amir débarqua le jour suivant, avec tout son monde, près de cette ville. Il fut très-fâché d'apprendre qu'Apocauque, avec qui il desirait d'en venir aux mains, lui eût échappé en reprenant précipitamment le chemin de Constantinople. Les Turcs, qui ne voulaient pas avoir fait un si long voyage sans qu'il leur en revînt quelque profit, parcoururent les environs de Thessalonique en y mettant tout au pillage.

XXIX. Cantacuzène quitte Berrhée et marche vers Thessalonique. Cant. l. 3. c. 64. Nic. Greg. l. 13. c. 10.

Amir, ayant envoyé à l'empereur, qui était à Berrhée, un corps de troupes assez considérable, ce prince entra en campagne avec ce nouveau renfort; mais avant de sortir de cette ville, il en conféra le commandement à Manuel, le second de ses fils, et lui donna pour conseil l'Ange, son cousin, qu'il avait établi, comme on l'a vu plus haut, gouverneur de toute la Thessalie. Il leur remit en même temps des instructions sur la manière dont ils devaient vivre ensemble,

leur recommandant surtout de mettre dans leurs opérations beaucoup de justice et de modération, vertus qui ne sont pas toujours l'apanage de la profession des armes. Cantacuzène écrivit au crâle de Servie que l'offense qu'il venait de lui faire, en renonçant avec éclat à son alliance, ne lui ferait jamais perdre le souvenir des services qu'il en avait reçus, et que, pour lui en témoigner sa reconnaissance, il l'avertissait de l'arrivée des Turcs qui venaient à son secours, afin qu'il se tînt sur ses gardes; qu'au reste il avait enjoint à ses nouveaux alliés de respecter ses états. Cantacuzène avait intérêt d'user encore de ménagement envers ce monarque, parce qu'il sentait qu'il pouvait lui nuire beaucoup. L'empereur, à la tête des troupes que lui avait fournies la Thessalie et de ce corps de Turcs qui était venu se joindre à lui, s'avance vers Thessalonique. Amir, informé que l'empereur n'est pas loin de son camp, monte à cheval et va, suivi de tous ses officiers, à sa rencontre. Quand ils furent assez près l'un de l'autre, Amir se prosterna le visage contre terre pour le saluer, et voulait marcher à pied à ses côtés; mais Cantacuzène l'obligea de remonter à cheval. Ils restèrent ensemble plusieurs jours devant Thessalonique.

XXX. Fureur des Thessaloniciens. Cant. l. 3. c. 67. Nic. Greg. l. 13. c. 10.

Amir était d'avis que, sans différer, on attaquât cette ville. Cantacuzène était retenu et par son respect pour saint Démétrius, patron de Thessalonique, et par l'horreur qu'il avait de répandre le sang de ceux qu'il regardait comme ses sujets. Il crut qu'il viendrait à bout d'en réduire les habitants par la famine, ou qu'il les engagerait par ses négociations à se soumettre. Amir leur envoya des députés pour les inviter à

recevoir leur nouvel empereur, et pour leur offrir en même temps de rendre tous les prisonniers que les Turcs avaient faits sur eux. Cette démarche du prince musulman ne fit que les irriter davantage. Dans le premier accès de leur fureur, ils forcent la maison d'un citoyen de la famille des Paléologue, qui leur était suspect, l'arrachent de ses foyers, le conduisent au milieu de la place publique, l'y massacrent, puis déchirent son corps en quatre quartiers qu'ils attachent aux quatre portes de Thessalonique. Ils mettent ensuite sa tête au bout d'une pique, la promènent par toute la ville et traînent ses entrailles dans les rues. Un autre habitant, nommé Gabalas, fut aussi la victime de leur rage; ils le mirent à mort après lui avoir fait souffrir les mutilations les plus honteuses et les plus cruelles. Enfin ils coupèrent le nez et les oreilles à une multitude de citoyens qu'ils soupçonnaient être attachés au parti de Cantacuzène, et les envoyèrent en cet état au camp de ce prince et d'Amir, son allié. Ces atrocités frappèrent d'horreur Cantacuzène. Il crut devoir s'éloigner d'une ville qui n'était peuplée que de bourreaux; d'ailleurs, il n'y avait pas d'apparence qu'il pût, même avec toutes ses forces, réduire une place défendue par de pareils forcenés. Il prit donc le parti de s'en retourner en Thrace; Amir l'y suivit, assez mécontent qu'il se fût retiré de devant Thessalonique sans avoir fait aucune tentative pour s'en rendre maître; quelquefois il le raillait de ses scrupules et de cette pitié qu'il montrait pour des scélérats que l'impunité ne faisait qu'endurcir dans le crime.

Cantacuzène et Amir, après avoir franchi, sans au-

XXXI. Cantacuzène et Amir envoient offrir la paix à la cour de Constantinople. Cant. l. 3. c. 64. 65. Nic. Greg. l. 14. c. 1.

cun obstacle, la grande muraille de Christopolis, viennent camper sous les murs de Périthéorion, place assez forte pour soutenir un siége, et font toutes les dispositions nécessaires pour s'en emparer. Toutes les villes des environs s'empressèrent de se soumettre. Ceux d'Abdère vinrent livrer à Cantacuzène leur gouverneur chargé de chaînes; il s'appelait Gudèle et était échanson de l'impératrice Anne. Apocauque lui avait fait obtenir cette charge pour le récompenser de son dévouement à sa personne. Cantacuzène reçut les Abdéritains avec bonté, leur donna un autre gouverneur, remit Gudèle en liberté et lui fit même des présents. Ce prince, qui voyait toujours avec douleur les maux que la guerre civile causait à sa patrie, envoya à Constantinople Jacques Brulas, officier de sa maison, pour faire encore une nouvelle tentative auprès de l'impératrice et pour la supplier de lui accorder la paix. Brulas peignit avec énergie à cette princesse les malheurs qui accablaient l'Empire, et essaya d'intéresser sa piété pour émouvoir son cœur. Il lui représenta que si Cantacuzène avait appelé des Turcs à son aide, on lui en avait donné l'exemple; qu'on l'avait mis dans la nécessité d'avoir recours à ces Barbares pour les opposer à ceux de la même nation qu'Apocauque lui-même avait introduits le premier dans le sein de l'Empire; ce député était appuyé par celui qu'Amir avait aussi envoyé de son côté à la princesse, pour l'engager à écouter favorablement les représentations de Cantacuzène. Amir, dans les dépêches qu'il avait remises à son ambassadeur, rappelait les anciennes liaisons qui subsistaient entre Cantacuzène et lui; il y disait à la princesse que c'était en considéra-

tion de cet ami qu'il avait toujours respecté les terres de l'Empire et qu'il avait secouru Andronic le jeune contre les Phocéens et les Albanais. Prenant ensuite le ton le plus respectueux, en parlant de Cantacuzène, il ajoutait qu'autrefois il osait se dire son ami, mais que, depuis que ce prince était revêtu de la pourpre, il s'honorait de la qualité de son serviteur, et qu'il s'était fait un devoir de venir combattre en personne sous ses drapeaux; qu'il était résolu de le défendre jusqu'à la dernière extrémité, et qu'il ne causerait aucun dommage à ceux des Grecs qui se comporteraient comme de fidèles sujets envers Cantacuzène; qu'enfin il fallait qu'elle se hâtât d'accepter la paix, puisque Cantacuzène voulait bien oublier les mauvais traitements qu'elle lui avait fait souffrir à l'instigation de vils calomniateurs. Apocauque fut très-mécontent de cette ambassade; il affecta cependant de traiter avec beaucoup d'égards Sala-Eddin, envoyé d'Amir, il le chargea même de présents. Il n'en fut pas ainsi du député de Cantacuzène; Apocauque lui fit couper les cheveux, la barbe, écraser le nez et briser les jambes; il voulut qu'on le traînât en cet état autour de la place publique, puis il le condamna à tenir prison dans le palais de Constantin. Apocauque, en congédiant l'ambassadeur turc, lui remit pour son maître une lettre, dans laquelle Amir était assez ménagé. On se contentait de lui représenter qu'il avait oublié sa dignité en prenant la défense d'un rebelle; elle était au contraire remplie d'invectives contre Cantacuzène. Apocauque y disait qu'on ne souffrirait jamais qu'il partageât la couronne avec l'héritier légitime du trône, lui qu'on ne jugerait pas même digne d'une place dans les cui-

sincs et les écurics de la cour. Apocauque ne se livrait à ces excès que pour irriter Cantacuzène et fermer irrévocablement toute ouverture à la paix, dont il craignait le retour comme le plus grand malheur qui pût lui arriver. Amir alla porter lui-même cette lettre à son ami.

XXXII. Cantacuzène accepte les services d'un Bulgare, nommé Momitzile. Cant. l. 3. c. 65. 66. Nic. Greg. l. 14. c. 1.

Cantacuzène, voyant les dispositions de son rival, jugea qu'il lui serait impossible de ne pas continuer la guerre; il accepta les services d'un Bulgare, nommé Momitzile, qui depuis long-temps faisait le métier de partisan et avait signalé sa bravoure, tantôt contre les Grecs, tantôt contre ses propres compatriotes. Cantacuzène lui confia le gouvernement de plusieurs petits districts, qui chaque jour venaient se soumettre à lui. Momitzile leva, parmi les gens de la campagne, un corps de troupes composé de cinq mille hommes de pied et d'environ trois cents chevaux, et avec cette petite armée il força plusieurs places de se rendre au nouvel empereur. Tous ces avantages n'étaient pas décisifs; la ville de Périthéorion continua de faire une vigoureuse défense, et bientôt Cantacuzène, perdant tout espoir de s'en emparer, brûla ses machines de guerre, ordonna à l'armée navale, qui tenait la ville bloquée du côté de la mer, de mettre à la voile, et partit lui-même avec ses troupes et six mille Turcs d'élite commandés par Amir, pour se rendre à Didymotique. Il y fut reçu au milieu des acclamations de tous les habitants et avec les plus tendres embrassements de la part de l'impératrice Irène, son épouse.

XXXIII. Cantacuzène part de Didymotique

Le séjour que Cantacuzène fit à Didymotique ne fut pas long, il en sortit bientôt pour aller faire une excursion dans la province ou la préfecture de Rho-

dope. Il y fit quelques conquêtes, dont il donna le gouvernement à Jean Asan son beau-frère; il marcha en personne sur Stemmaque et Zepène, deux villes assez considérables, et s'en rendit maître. Phrantzès, qui avait été envoyé par la cour avec un renfort, pour veiller à la sûreté d'Andrinople, capitale alors de la Thrace, profita de l'absence de Cantacuzène et alla faire le dégât dans les environs de Didymotique; mais il se trouva, au moment qu'il s'y attendait le moins, en présence de l'empereur, qui revenait de la Morée à Didymotique; il ne put éviter le combat; ses troupes furent très-maltraitées. Amir, quoique convalescent d'une maladie qu'il venait d'essuyer, se comporta en cette rencontre avec beaucoup de bravoure; peu s'en fallut qu'il n'y pérît; il y reçut trois coups de pique, sous lesquels il eût succombé s'il n'avait été garanti par sa cuirasse, dont cependant il ne s'était couvert ce jour-là que malgré lui et en cédant aux instances de Cantacuzène.

pour une expédition qui lui réussit. Cant. l. 3. c. 66.

XXXIV. Révolutions dans le petit empire de Trébisonde. Nic. Greg. l. 13. c. 11.

Si l'empire de Constantinople se trouvait agité par des troubles et des dissensions domestiques, celui de Trébisonde n'était pas dans une situation plus calme. Alexis Comnène, neveu du vieux Andronic par sa mère, avait laissé en mourant Basile Ier, son fils, pour lui succéder au trône de Trébisonde. Basile avait eu beaucoup de peine à recueillir l'héritage paternel, et il ne s'était mis en possession du diadème qu'après bien des combats (en 1320). C'est ce même prince, auprès duquel le pape Jean XXII fit tant de démarches pour l'engager à embrasser la communion romaine; on sait que tous les efforts de ce pontife furent inutiles. En général les souverains de Trébisonde se

montrèrent toujours très-opposés au Saint-Siége. Ce fut même le zèle que Jean Comnène fit éclater contre Michel Paléologue, lorsqu'il parut vouloir se rapprocher de l'église latine, qui lui valut le titre d'*empereur de Trébisonde*. Il lui fut déféré par ceux des Grecs qui étaient les plus obstinés dans le schisme. Ses successeurs continuèrent à le porter, quoique le peu d'étendue de leur domaine et la médiocrité de leur puissance ne répondissent guère à ce titre fastueux. Auparavant les souverains de Trébisonde se contentaient de la qualification de prince ou de duc.

An 1344. XXXV. Mort de Basile Comnène II. Michel Comnène lui succède. Nic. Greg. l. 13. c. 11.

Basile Comnène II du nom avait épousé Irène, fille de l'empereur Andronic le jeune. Il mourut peu de temps après son mariage, sans laisser aucun enfant de cette union. Il avait donné son cœur à une concubine, qui l'avait rendu père deux fois. A peine eut-il fermé les yeux qu'Irène, sa veuve, chassa ignominieusement cette femme, qui alla se réfugier, avec les fruits de ses amours, à Constantinople. C'étaient deux fils, l'un et l'autre dans un âge encore peu avancé. Irène dépêcha en même temps des députés à l'empereur, son père, pour le prier de lui envoyer un second mari, qui fût digne de sa main et du sceptre qu'elle avait à lui offrir. Andronic le jeune était parti pour son expédition en Acarnanie, lorsque les envoyés d'Irène arrivèrent dans la capitale; ils y attendirent le retour de ce prince. Andronic décéda peu de temps après sans avoir pu répondre aux vœux de sa fille. Les grandes affaires qui, au commencement du nouveau règne, occupèrent Cantacuzène, ne lui permirent pas d'abord de donner son attention à celles de la princesse de Trébisonde. Cependant les Trébisontins commençaient à

s'impatienter, et le plus grand nombre paraissait fort opposé aux désirs de la veuve de leur dernier souverain. En général, ceux de Trébisonde étaient très-attachés à la famille des Comnènes, et ils eussent vu avec peine sur le trône un prince d'une autre dynastie. Cantacuzène, ayant égard à ces considérations, leur envoya Michel Comnène, frère d'Alexis Ier. Ce prince était âgé de cinquante-six ans ou environ. Ce choix mécontenta beaucoup l'impératrice de Trébisonde. Il ne s'accordait pas avec ses vues ambitieuses. D'ailleurs un époux de cet âge devait lui paraître peu propre à réparer les torts de son premier mari. Il ne plut pas davantage aux principaux d'entre les sénateurs. Ils auraient désiré avoir pour souverain l'un des fils qu'Alexis II avait eus de sa maîtresse, parce que, sous cet enfant, ils eussent régné eux-mêmes. Michel Comnène ne tarda pas à se montrer dans les parages de Trébisonde, escorté de trois vaisseaux latins. Les sénateurs qui avaient conspiré contre lui n'osèrent pas manifester ouvertement leur mauvais dessein. Cachant leur perfidie sous le voile du respect, ils rendirent de grandes honneurs à Michel Comnène, et le conduisirent avec toutes les démonstrations de l'allégresse au palais impérial. Mais au milieu de la nuit, ils forcent à main armée l'appartement où ce prince repose, et font massacrer ou jeter dans les fers ceux qui l'ont accompagné, puis ils remettent sa personne à un eunuque, qui le fait embarquer sur-le-champ et conduire sous forte escorte dans un lieu dont il était gouverneur. Aussitôt deux ou trois sénateurs s'emparent de toute l'autorité.

XXXVI. Le fils de Michel

Ces ambitieux, au lieu de faire oublier leur usurpation par la douceur de leur gouvernement, se condui-

le remplace sur le trône. Nic. Greg. l. 13. c. 12.

sirent en tyrans. La multitude indignée fit retentir ses plaintes de toutes parts. Ce corps de milice, dont la fonction était de veiller à la sûreté du prince et à la garde du palais, et qui jouissait à Trébisonde d'une sorte de considération, manifesta aussi son mécontentement. Il députa auprès de l'impératrice Anne, pour la prier d'envoyer à Trébisonde le fils de ce même Michel Comnène, que les sénateurs avaient fait arrêter. A l'arrivée de ce jeune prince, les sénateurs prennent les armes et les font prendre à leurs partisans. Le peuple se soulève, tout est en combustion dans la ville. Les troupes latines ou italiennes qui accompagnaient le prince profitent du moment, exécutent sans obstacle leur descente, forcent les portes de la ville, et y introduisent en triomphe le nouveau souverain. Deux des principaux sénateurs, les chefs de la faction, furent punis par la perte de leurs têtes et la confiscation de leurs biens. Plusieurs de ceux du second et du troisième rang furent condamnés à un exil perpétuel.

XXXVII. La couronne rendue à Michel Comnène. Nic. Greg. l. 13. c. 11.

Le règne du jeune Comnène ne fut pas de longue durée. Il n'avait guère que vingt ans lorsqu'il monta sur le trône. Il était dans l'âge des passions. Il eut le malheur de s'y livrer sans réserve. Au lieu de s'occuper à régler les affaires de l'État, il passait les jours et les nuits en parties de débauches, toujours environné de comédiennes et de courtisanes auxquelles il prodiguait l'or du fisc. Les gardes du palais, fatigués de ses excès et irrités du mépris avec lequel il recevait leurs remontrances, crurent avoir le droit de le faire descendre du trône où ils l'avaient élevé. Ils le renvoyèrent à Constantinople et rendirent la liberté et la

couronne à son père; mais avant de remettre le sceptre à Michel Comnène, ils en exigèrent des priviléges qui leur donnaient dans le gouvernement une influence d'autant plus dangereuse qu'ils étaient en état de la soutenir par la force des armes. Ils ne manquèrent pas d'en abuser. Ils révoltèrent par leur arrogance et leurs exactions les habitants de Trébisonde, qui éclatèrent en plaintes et en murmures. A ce bruit, la faction des sénateurs se réveille, et soutenue par la multitude, elle se trouve bientôt assez forte pour lutter contre celle des gardes du palais. Enfin les deux partis, après s'être disputé long-temps la prépondérance dans les affaires publiques, convinrent de laisser toute l'autorité, sans aucune réserve, à Michel Comnène. Ainsi ce prince devint plus absolu que ne l'avaient été ses prédécesseurs, et le peuple y gagna l'avantage de n'être plus froissé entre la puissance militaire et la puissance sénatoriale. Quant à Irène, elle alla finir ses jours à Constantinople, où elle porta une réputation un peu équivoque; on la soupçonnait d'avoir hâté les jours de son mari et d'avoir entretenu un commerce honteux avec le grand-domestique de sa cour. Revenons maintenant à Didymotique, où nous avons laissé Cantacuzène.

Les petites conquêtes que ce prince faisait journellement en Thrace commençaient à fortifier son parti et donnaient beaucoup d'embarras à la cour de Constantinople. L'impératrice douairière, Apocauque, le patriarche et tout le conseil, furent d'avis d'opposer à Cantacuzène Alexandre, roi de Bulgarie. Le monarque bulgare consentit volontiers à prendre les armes contre Cantacuzène, mais à condition qu'on lui abandon-

XXXVIII. Traité avec le roi des Bulgares contre Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 66. Nic. Greg. l. 14. c. 1.

nerait neuf des principales villes qui formaient le district de Rhodope; savoir, Zépène, Croetzime, Péristize, Sainte-Justine, Philippopolis, Sténimaque, Aète, Béadne et Cosnique. Alexandre, lorsqu'il se vit en possession de ces places, déclara qu'il n'accorderait point à la cour de Constantinople le secours qu'elle attendait de lui, tant que les Turcs occuperaient la Thrace, mais qu'aussitôt qu'ils l'auraient évacuée, il ferait mettre ses troupes en campagne. La cour fut encore obligée de se soumettre à cette nouvelle condition, qu'il ne lui était pas trop facile de remplir. Il fallait gagner Amir, ce fidèle allié de Cantacuzène, pour l'engager à retourner dans son pays. Amir ne manqua pas de rejeter toutes les offres qui lui furent faites à ce sujet.

XXXIX. Intrigues pour obliger Amir de s'en retourner. Cant. l. 3. c. 66. 67.

La cour de Constantinople, ayant perdu tout espoir de réussir auprès d'Amir par la voie des négociations, eut recours à l'artifice. Apocauque séduisit un certain Mauromate, qui avait été chargé par Cantacuzène de fournir chaque jour au prince musulman toutes les choses nécessaires pour l'entretien de sa maison; ce qui le mettait à portée d'avoir avec les Turcs de fréquentes relations et de converser souvent avec eux. D'ailleurs il avait l'avantage de parler facilement leur langue. Il abusa de ces moyens pour les corrompre. Ce traître leur fit naître le desir de revoir sans délai leur patrie, en leur inspirant la crainte d'en être éloignés trop long-temps, s'ils ne devaient y retourner qu'après que le parti de Cantacuzène aurait pleinement triomphé. Amir fut fort étonné lorsqu'il entendit ses soldats lui demander leur congé. Il lutta pendant quinze jours contre leur résolution; mais il ne put rien obtenir de ces mutins. Il fut contraint de leur céder. Il en té-

moigna son désespoir à Cantacuzène et lui promit de revenir le plus tôt qu'il lui serait possible avec d'autres troupes pour vaincre ou pour mourir avec lui.

XI. Conduite généreuse des ambassadeurs d'Amir à la cour de Constantinople. Cant. l. 3, c. 67.

Cantacuzène l'engagea à envoyer avant de partir une seconde ambassade à l'impératrice mère, pour l'exhorter encore à la concorde. Les députés ayant été introduits dans le conseil impérial ne reçurent aucune réponse précise sur les propositions qu'ils faisaient pour le rétablissement de la paix. Apocauque et ses partisans s'étendirent en reproches sur le rôle que leur maître avait représenté à la cour de Cantacuzène. Ils dirent qu'il était étonnant qu'un prince qui tenait un rang si distingué parmi les potentats de l'Asie, que le sultan de Smyrne, eût pu s'abaisser jusqu'à faire auprès de cet homme les fonctions d'un serviteur, ou plutôt d'un esclave; qu'on l'avait vu monter lui-même la garde à la porte de sa tente, pour qu'il pût y reposer sans trouble et sans inquiétude. Ils ajoutèrent que l'impératrice, plus jalouse que lui-même de son honneur, voulait l'affranchir de cette honteuse servitude, et qu'elle lui offrait des vaisseaux pour repasser dans ses états et de l'argent pour payer ses troupes. Le chef de l'ambassade répondit que ceux qui parlaient ainsi ne connaissaient ni les droits ni les devoirs de l'amitié; qu'il n'y avait rien d'avilissant dans les services qu'on rendait à un ami; que son maître n'avait point à rougir pour avoir veillé à la sûreté de Cantacuzène; mais que la honte ou l'ignominie devaient être le partage de ceux-là seuls qui attentaient à la réputation de ce prince par leurs calomnies; de ceux qui, oubliant les bienfaits qu'ils en avaient reçus, lui suscitaient une guerre injuste du sein de laquelle s'était déja répandu

sur la nation un déluge de calamités. Après avoir comparé les Grecs à des forcenés qui rongent leurs propres membres, il finit en disant : *Le sultan, mon maître, s'est donc conduit en brave et en ami généreux ; vous, au contraire, avez agi comme des Barbares qui mettent toute leur gloire à répandre le sang, et qui ne savent point être utiles à leurs semblables.* Les conseillers de l'impératrice furent étonnés de cette franchise, et d'entendre sortir de la bouche d'un Turc des leçons d'une morale si pleine d'humanité. Mais ils avaient trop à cœur de voir réussir la négociation qu'ils voulaient entamer avec Amir pour s'en offenser. Après quelques pourparlers, il fut convenu qu'on enverrait de Constantinople des vaisseaux à Amir pour faire embarquer son monde, et qu'on lui fournirait des sommes d'argent pour soudoyer ses troupes. Cantacuzène, loin de désapprouver les arrangements de son allié avec la cour de Constantinople, y avait au contraire prêté les mains. C'était même pour lui une affaire d'économie. Ses ennemis faisaient en sa place les frais du voyage d'Amir.

XLI. Cantacuzène court le danger d'être fait prisonnier. Cant. l. 3. c. 68.

Cantacuzène reconduisit Amir jusqu'à Trajanople, petite ville située sur l'Hèbre, où ce musulman s'arrêta pour y prendre la flotte qui devait le transporter en Asie. L'empereur, pendant son séjour dans cette ville, apprend que Matthieu, son fils aîné, est tombé malade à Cumutzène, dont il lui avait donné le gouvernement. Il part pour l'aller visiter, accompagné seulement de cinquante hommes détachés de ses troupes et de deux Turcs. Peu s'en fallut qu'il ne fût enlevé par un corps de mille Turcs qui avaient fait une descente sur ces côtes pour y butiner. Ce ne

fut que par un concours de circonstances heureuses qu'il leur échappa. Cantacuzène, après être resté quelques jours auprès de son fils, dont la maladie n'était pas dangereuse, et après avoir conféré avec lui sur l'état des affaires, se remit en route pour revenir à Trajanople. Chemin faisant il tailla en pièces, avec sa petite escorte, un corps de troupes ennemies qui était venu attaquer le fort d'Asomate. De retour à Trajanople, il y trouva encore Amir, qui en partit bientôt pour aller s'embarquer au port d'Aïnos, où trente de ses propres vaisseaux s'étaient réunis aux galères impériales qu'on lui avait envoyées de Constantinople.

XLII. Smyrne insultée par les Latins. Cant. l. 3. c. 68.

A peine Amir fut retourné dans ses états qu'une flotte de vingt-quatre navires, sortie de Rhodes et d'autres ports appartenant aux Latins, se présenta devant Smyrne. Elle y brûla un grand nombre de vaisseaux turcs, s'empara d'un bastion qui commandait la rade, y mit garnison sans que tous les efforts d'Amir pussent l'en empêcher. Cantacuzène se félicitait de ce que cet événement n'était point arrivé dans le temps qu'Amir était en Grèce, parce qu'il aurait eu à se reprocher d'en avoir été la cause.

XLIII. Préparatifs de guerre à Constantinople. Cant. l. 3. c. 68.

La retraite d'Amir mettait Cantacuzène dans une position tout-à-fait critique et le replongeait dans de nouveaux embarras. A peine le sultan de Smyrne l'eut quitté qu'il se vit pressé de toutes parts. Étienne, crale de Servie, entra avec toutes ses forces en Thrace. Alexandre, roi des Bulgares, s'avança, à la tête d'une armée nombreuse, jusqu'aux portes de Stilbné, pour tenir la promesse qu'il avait faite au jeune empereur, de marcher à son secours. D'un autre côté, le patriarche

assemble tous les habitants de Constantinople, leur représente de nouveau Cantacuzène comme un traître qui, oubliant tout ce que le dernier empereur avait fait pour lui, et foulant aux pieds les droits de l'amitié dont ce prince l'avait honoré, s'était révolté contre ses enfants et en voulait à leur vie; en même temps il se proclame, de sa propre autorité, père et tuteur du jeune empereur, protestant qu'il est prêt à s'exposer aux plus grands dangers et à sacrifier ses jours, s'il le faut, pour la conservation d'une tête si chère. Il anima tellement par ses discours toute la ville contre Cantacuzène, qu'il n'y eut presque aucun citoyen qui ne se fît soldat sur-le-champ et n'annonçât qu'il était disposé à marcher contre l'ennemi commun. On vit même de grands personnages venir avec empressement offrir leurs services, les uns de gré, les autres pour céder à la nécessité et dans la crainte de se rendre suspects. Le nombre ne pouvait en être considérable. La plupart de ceux qui tenaient un rang distingué dans l'état, soit par leur naissance, soit par leurs dignités, ou étaient aux arrêts dans leurs maisons, ou gémissaient dans les fers. Du nombre de ces derniers était Andronic Asan, beau-père de Cantacuzène, cet homme que nous avons vu plus haut jouer un rôle si perfide auprès de l'impératrice, pour perdre son gendre, et qui en recevait alors la juste récompense. Il avait pour compagnon d'infortune ce George Chumne, grand-stratopédarque, qui s'était d'abord déclaré avec tant de fureur contre Cantacuzène, mais qui, revenu ensuite de son erreur, avait entrepris, dans une conférence particulière, d'éclairer l'impératrice sur la mauvaise administration du grand-duc, sur son peu

d'intelligence dans la conduite de la guerre, sur l'emploi abusif qu'il faisait des deniers de l'état, et lui avait en même temps conseillé de faire la paix à quelque prix que ce fût avec Cantacuzène. Apocauque, qui en fut informé, ne put pardonner à Chumne cette démarche; il le fit jeter dans un cachot.

XLIV. Cantacuzène assiége Gratianopolis. Cant. l. 3. c. 68.

On était au printemps. Apocauque, empressé d'ouvrir la campagne, va s'établir à Héraclée, en Thrace. Il s'y fit accompagner du jeune empereur Jean Paléologue. Momitzile, que Cantacuzène avait établi gouverneur de toutes les villes et bourgs situés dans le voisinage de Rhodope, lui donnait beaucoup d'inquiétude. Il mit tout en œuvre pour le débaucher et il y réussit. Cependant Cantacuzène ne perd point courage. Quoique environné d'ennemis et de traîtres, il va mettre le siége devant Gratianopolis, ville peu considérable par son étendue, mais très-forte par sa situation. Il est vrai qu'il comptait moins, pour s'en emparer, sur la force de ses armes, que sur les intelligences secrètes qu'il entretenait avec toutes les personnes que le grand-duc y tenait prisonnières. Le crâle de Servie, informé qu'un corps de Turcs de la suite d'Amir avait été forcé, faute de vaisseaux pour s'embarquer, de revenir sur ses pas, fit marcher contre eux les meilleures troupes de son armée. Le succès ne répondit point à son attente. Les Turcs, par une manœuvre pleine d'intelligence, trompèrent les Serves et les défirent complétement. Cet échec détermina le crâle à se retirer dans ses états; mais il n'en conserva pas moins dans le cœur le désir de faire à Cantacuzène tout le mal qu'il pourrait.

Les Turcs, vainqueurs des Serves, vinrent offrir à

XLV. Il s'en rend maître. Caut. l. 3. c. 69.

Cantacuzène leurs armes pour l'aider à se rendre maître de Gratianopolis. Ils étaient au nombre de plus de trois mille. Cantacuzène convint avec eux d'une certaine somme pour laquelle ils lui promirent de le servir pendant quarante jours. Le lendemain de leur arrivée, on vit tout à coup, sur le midi, s'élever au-dessus des murs de Gratianopolis un tourbillon de fumée; c'était le signal dont les conjurés étaient convenus pour avertir Cantacuzène de l'exécution de leur projet. Après avoir forcé la prison dans laquelle ils étaient détenus et égorgé leurs gardes, ils avaient pris les armes. Aussitôt Cantacuzène s'approche des portes de la ville, qui lui sont ouvertes, et il en prend possession sans être obligé d'employer la violence. Il y fit un riche butin, et y trouva en grande partie l'argent qui lui était nécessaire pour soudoyer ses troupes, dans la bourse d'un personnage nommé Angélitze, qui occupait alors dans cette ville un emploi dont il n'était guère digne. Cet homme, sorti de la poussière, s'était vu tout à coup élevé à la préfecture de cette ville. La haine qu'il portait à Cantacuzène lui avait mérité cette distinction. Angélitze passait pour avoir trouvé un trésor. Il avait toujours gardé le secret sur cette découverte; mais les dépenses qu'on lui vit faire depuis qu'il était parvenu à sa nouvelle dignité, le trahirent. Il fut dénoncé à Cantacuzène, qui crut pouvoir confisquer toutes ses richesses.

XLVI. Il marche contre le roi des Bulgares, qui demande la paix. Cant. l. 3. c. 69.

Sur ces entrefaites, Cantacuzène apprit une nouvelle qui l'affligea beaucoup. On vint lui annoncer la mort de l'évêque de Didymotique. Il était très-attaché à ce prélat. Il avait, ainsi que nous l'avons déja dit, la plus haute opinion de ses vertus. Le décès de Glabas

arriva cinq jours après, comme l'évêque de Didymotique l'avait prédit; ce qui acheva de mettre ce pontife en réputation de sainteté dans l'esprit de Cantacuzène. Ce prince, après avoir établi son fils Matthieu dans sa nouvelle conquête, et lui avoir conféré le gouvernement de toutes les autres villes du district de la Chalcidie, se mit à la tête de ses troupes pour aller combattre le roi des Bulgares. Alexandre ne l'attendit pas. Au premier bruit de sa marche, il prit la fuite, et repassa l'Hèbre avec tant de précipitation, que plusieurs de ses soldats et un grand nombre de chevaux se noyèrent. Il perdit aussi presque tout son bagage. Cantacuzène se remit en possession de tout le pays dont les Bulgares s'étaient emparés, et en particulier d'Hyperpyracion, ville assez considérable du Péloponèse. Alexandre effrayé s'empressa de faire sa paix avec ce prince.

XLVII. Il est maltraité dans une rencontre par Momitzile. Cant. l. 3. c. 70.

Cantacuzène, n'ayant plus rien à craindre de la part des Serves ni des Bulgares, forma la résolution d'aller attaquer la ville d'Héraclée, où le jeune empereur faisait alors sa résidence; mais il fut obligé de suspendre cette expédition, parce que les Turcs qui étaient à son service refusèrent de le suivre. Ils voulaient, disaient-ils, avant tout, tirer vengeance de l'insulte que Momitzile venait de leur faire en brûlant plusieurs de leurs vaisseaux dans le port d'Abdère. Cantacuzène, qui n'était pas moins offensé que les Turcs de la conduite de Momitzile, céda à leur desir; non seulement il leur permit de marcher contre lui, mais encore il leur donna un détachement de ses propres troupes pour les soutenir. Momitzile, ne se voyant pas en état de faire tête à ce corps d'armée, se réfugia sous les

murs de Périthéorion, qui tenait pour le parti de la cour, et laissa les ennemis faire le dégât sur le territoire de son domaine, épiant le moment où il pourrait profiter de quelques-unes de leurs fautes. L'empereur attendait à Cumutzène le retour des Turcs et de ses gens. Impatient de ne les point voir arriver, il s'avance jusqu'à Mésène. Il n'avait avec lui qu'un très-petit nombre d'hommes armés. La fatigue du chemin l'ayant obligé de s'arrêter pour prendre quelque repos, il s'endormit. Cantacuzène était pieux et avait l'esprit toujours occupé d'idées religieuses. Il s'imagina entendre pendant son sommeil une voix qui lui disait : *Reveillez-vous, vous qui dormez, levez-vous d'entre les morts et le Christ vous éclairera.* Cantacuzène crut que le ciel lui annonçait qu'il était menacé de quelque danger imminent. En effet, on vint lui dire que Momitzile paraissait à la tête d'un corps composé d'environ mille hommes. Aussitôt il prend les armes, les fait prendre à sa petite troupe et se dispose à se retirer en bon ordre. Momitzile l'eut bientôt atteint. Cantacuzène fit une retraite honorable, en se défendant avec beaucoup de valeur. Il eut en cette occasion un cheval tué sous lui, et reçut sur la tête un coup de sabre qui, sans son casque, lui eût infailliblement ôté la vie; enfin il arriva sain et sauf à Cumutzène. Ce ne fut pas toutefois sans avoir perdu plusieurs des braves qui combattaient à ses côtés, et entre autres Michel Bryenne, qui vint expirer à ses pieds. Un autre de ses officiers, nommé Lantzaret, reçut dix-huit blessures et fut laissé pour mort sur le champ de bataille; mais, ayant donné ensuite quelques signes de vie, Cantacuzène le fit transporter à Cumutzène où il se rétablit en peu de

temps. Cet événement rendit Lantzaret plus cher que jamais à Cantacuzène. Momitzile fit dans cette rencontre quelques prisonniers de marque, parmi lesquels se trouvèrent Apelmène et Théodore Caballaire. Il les envoya à l'impératrice Anne, en lui demandant une récompense.

XLVIII. Momitzile se réconcilie avec Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 70. Nic. Greg. l. 14. c. 4.

Le terme des quarante jours, pendant lesquels les Turcs qui servaient comme auxiliaires dans l'armée de Cantacuzène s'étaient engagés de rester, étant expiré, ces Barbares exigèrent leur congé. Cantacuzène privé de ce secours n'en sentit que mieux combien il lui était fâcheux d'avoir Momitzile pour ennemi. Momitzile parut faire quelques avances. Cantacuzène saisit avec empressement cette occasion de le rattacher à son parti. Momitzile était de ces braves qui se mettent à l'enchère et qui sont toujours prêts à vendre leur sang à ceux qui leur en donnent un meilleur prix. L'impératrice Anne l'avait décoré du titre de despote. Cantacuzène l'éleva à la dignité de sébastocrator.

XLIX. Vains projets d'Apocauque contre la forteresse d'Emputhion. Cant. l. 3. c. 71. Nic. Greg. l. 14. c. 5.

Le jeune empereur, Jean Paléologue, étant tombé malade assez grièvement à Héraclée, le patriarche le reconduisit à Constantinople. Apocauque resta avec toutes les troupes, pour exécuter, s'il lui était possible, le projet de se rendre maître de Didymotique, dont Cantacuzène avait fait le siége de sa domination et le boulevard de son Empire. Cantacuzène, instruit du dessein de son ennemi, laissa Matthieu, son fils aîné, en Chalcidie, avec des forces suffisantes pour se défendre en cas d'attaque. Il mit Asan, son beau-frère, qu'il avait fait gouverneur de toutes les places de la Morée qui s'étaient soumises à son autorité, en état de ne rien craindre. Puis il s'approcha de Didymo-

tique avec le reste de ses troupes, pour la garantir de toute entreprise. Apocauque se consumait alors devant le fort d'Emputhion, qui n'était éloigné de Didymotique que d'environ quatre-vingts stades. Cantacuzène en avait fait une place très-forte. Elle était pourvue d'une bonne garnison et abondamment fournie de vivres et de munitions de guerre. Elle fit une généreuse résistance. Apocauque, après avoir perdu sous ses murs beaucoup de monde, ainsi que l'espérance de s'en rendre maître, prit le parti d'en abandonner le siége. D'ailleurs il eut la douleur d'y voir périr Andronic Paléologue, son gendre, qui se noya en voulant passer à la nage l'Hèbre, sur le bord duquel ce château était situé. On était alors vers la fin de l'été. Ce malheur lui fournit un prétexte honorable pour se retirer.

L. Apocauque se joue de Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 71.

Cet homme vain eut l'audace d'envoyer à Cantacuzène Synadène, pour lui dire qu'il n'avait tenu qu'à lui d'emporter la forteresse d'Emputhion, mais qu'il n'avait pas voulu en poursuivre le siége par considération pour leur ancienne amitié. En même temps il lui fit demander une entrevue pour conférer ensemble sur des objets de la plus haute importance, dont il ne pouvait confier le secret à personne. Une seule chose, disait-il, le retenait, c'est qu'il ne lui serait pas possible de paraître devant Cantacuzène s'il voulait conserver les vêtements impériaux, et qu'il craignait bien qu'il ne refusât de se réduire à l'habit d'un simple particulier pendant que durerait leur conférence. Cantacuzène répondit avec dérision aux forfanteries du grand-duc, et dit qu'il lui abandonnait la forteresse d'Emputhion, s'il pouvait la prendre; puis il ajouta

qu'il n'était pas étonné qu'Apocauque eût de la peine à le voir avec les attributs de la dignité impériale; que des yeux louches et malades ne pouvaient guère soutenir la lumière du soleil; que cependant il voulait bien avoir quelque condescendance pour la faiblesse, parce qu'il croyait que l'entrevue qu'il lui faisait demander avait pour objet la paix à laquelle il était prêt à faire toutes sortes de sacrifices. Il fit donc proposer au grand-duc de se rendre l'un et l'autre au lieu désigné pour l'entrevue sous cet habit militaire qui était particulier aux cataphractes; qu'alors il ne le verrait que tout couvert de fer, sans apercevoir à l'extérieur aucune des marques de la dignité impériale. Apocauque, après avoir approuvé cet expédient, ne tarda pas à s'approcher de Didymotique, à la tête de son armée. Quand il n'en fut plus qu'à quelque distance, il envoya dire à Cantacuzène, par l'archevêque de Macre, qu'il arrivait pour conférer avec lui en ami, ainsi qu'ils en étaient convenus. Il chargea en même temps ce prélat de lui présenter, et son nom, comme le gage de la trève qui subsistait entre eux, un de ses cachets trouvé dans le pillage général qu'il avait fait faire de tous ses effets. Ce gage avait été, sans doute, assez mal choisi, et ne devait pas être fort agréable à Cantacuzène. La suite donna lieu de croire que tout cela n'était de la part d'Apocauque qu'une dérision. Cantacuzène sortit donc de Didymotique vêtu en officier cataphracte et mit aux portes des sentinelles pour que personne ne parût hors de la ville pendant qu'il serait en conférence avec Apocauque, et ne fît rompre par quelque imprudence la négociation. Le grand-duc, au lieu de se rendre, ainsi qu'il l'avait promis, auprès

de Cantacuzène, envoya des archers tirer sur ceux qui gardaient les portes de Didymotique. Bientôt il les fit suivre de forts détachements, avec ordre de mettre le feu aux maisons des faubourgs, ce qui fut promptement exécuté. Mais la garnison prenant les armes tombe sur les soldats d'Apocauque, en tue un grand nombre et met le reste en déroute. Cantacuzène fit de grands reproches à l'évêque de Macre sur la perfidie de son ami. Apocauque, voyant son entreprise manquée, s'éloigna de Didymotique et se vengea du peu de succès qu'avait eu son stratagème, en ravageant tout le pays circonvoisin; mais il ne put s'emparer d'aucune des places que Cantacuzène avait fortifiées. Après cet exploit il reprit le chemin de Constantinople.

LI. Momitzile fait des conquêtes sur l'un et l'autre parti. Cant. l. 3. c. 71.

Momitzile, témoin de tous ces désordres et oubliant ses derniers engagements envers Cantacuzène, crut devoir profiter de la circonstance pour se rendre indépendant. Il fit des conquêtes sur les deux partis. Il leur enleva plusieurs places. Il inquiéta beaucoup Matthieu, fils de Cantacuzène, en faisant sur les terres de son gouvernement de fréquentes irruptions. Cet aventurier avait alors à ses ordres un corps de cavalerie composé de près de quatre mille hommes, tous gens d'élite, et les plus braves qu'il y eût alors dans toute la Grèce. D'ailleurs il était maître de plusieurs postes également fortifiés et par l'art et par la nature.

LII. Les grands de la cour demandent la paix. Cant. l. 3. c. 72.

Apocauque s'était hâté de revenir à Constantinople, parce qu'il avait appris que tous les grands de la cour, que tous les ministres, touchés de l'état déplorable où se trouvait l'Empire, desiraient la paix et exhortaient l'impératrice à se réconcilier avec Cantacuzène. « Quand

« même, disaient-ils, la victoire se déclarerait contre « lui en notre faveur, sur quoi nos princes règneraient-« ils, puisque nos meilleures places sont au pouvoir « des Bulgares et des Serves; puisque la plus grande « partie de la Thrace gémit sous le joug des Turcs, « et que les villes qui sont encore libres ne peuvent « manquer d'avoir dans peu le même sort? Si nous « nous obstinons à continuer la guerre, la petite por-« tion de territoire qui, jusqu'à présent, a pu échapper « à la dévastation générale, ne présentera bientôt plus « que des ruines; et à quelles malheureuses destinées « ne devons-nous pas nous attendre si la fortune fa-« vorise Cantacuzène, si elle le fait triompher? « Croyons-nous que nos personnes seront plus épar-« gnées que celles des autres citoyens? » Ces raisons paraissaient faire une forte impression sur l'esprit de la princesse. Gabalas, grand-logothète, à qui la nature avait donné le talent d'une éloquence douce et persuasive, et qui jouissait d'une grande considération dans les conseils, était un de ceux qui la pressaient davantage de mettre fin à une guerre si malheureuse.

Apocauque, en arrivant à Constantinople, n'alla pas visiter l'impératrice, suivant son usage, mais il se rendit dans un temple de la Vierge et y fit sa prière avec toutes les démonstrations d'une ferveur qui ne pouvait être fort édifiante de la part d'un si méchant homme; puis il se retira dans la tour de Mangane dont il était propriétaire, et qu'il avait eu soin de bien fortifier pour s'y réfugier et même y soutenir un siége, en cas de besoin. Le lendemain de son arrivée, le patriarche l'étant venu visiter, il le reçut avec humeur; il lui fit des plaintes amères sur son inconstance; il lui

LIII. Apocauque en est alarmé; ses reproches au patriarche. Cant. l. 3. c. 72.

dit qu'il avait toujours cru leurs ames si étroitement liées entre elles, et pour ainsi dire tellement confondues ensemble, que les deux n'en faisaient plus qu'une; que d'après cette opinion, il n'avait jamais douté qu'ils n'eussent l'un et l'autre la même manière de penser, les mêmes goûts, la même volonté, les mêmes intérêts; mais qu'il était revenu de son erreur, depuis qu'on lui avait appris qu'il était un de ceux qui conseillaient à l'impératrice de faire la paix. « Si je n'avais « pas, disait-il, fait jouer tant de ressorts pour susci- « ter la guerre à Cantacuzène, si je n'avais mis tout « en œuvre pour l'écarter de la cour, il y a long-temps « que Palamas siégerait à votre place sur le trône pa- « triarcal. Aujourd'hui vous êtes le chef de l'Église, « vous tenez le premier rang parmi ceux qui sont à « la tête des affaires; toute la nation a les yeux fixés « sur vous. Elle vous regarde comme le père et le tu- « teur de son souverain, et vous avez la faiblesse de « vouloir sacrifier tous ces avantages à l'utilité des « autres. Il faut, avant tout, il faut penser à soi- « même et s'occuper de sa propre conservation. Can- « tacuzène, avant la guerre et jusqu'au moment de « son expulsion, avait caché sa haine au fond de son « cœur. Maintenant, après les outrages qu'il a reçus « de vous, il ne doit mettre aucune borne à son res- « sentiment, et vous, plus que tout autre, devez être « en butte à sa vengeance. Une mort aussi cruelle « qu'ignominieuse, et la ruine de tous ceux de votre « famille, voilà, n'en doutez pas, le sort qu'il vous « destine. Je sais, de ceux même qui l'environnent, « qu'il vous a voué une inimitié implacable. Je n'ai « donc d'autre conseil à vous donner, si vous voulez

« sauver votre vie, vos biens, vos parents, que de « vous opposer à cette conciliation perfide qu'on vous « propose, et que de poursuivre avec plus de chaleur « que jamais la guerre contre le *grand-domestique.* » C'est ainsi qu'il désignait toujours Cantacuzène. Il n'eut pas de peine à persuader le patriarche, qui intérieurement n'avait pas un penchant bien décidé pour la paix.

LIV. Le patriarche expose à l'impératrice les plaintes d'Apocauque. Cant. l. 3. c. 72.

Apocauque députa ce prélat à l'impératrice, pour lui dire en son nom qu'il était étonné qu'après tout ce qu'il avait fait pour elle, qu'après tous les dangers qu'il avait courus pour son service et pour celui de ses enfants, elle s'occupât si peu de son sort; qu'elle devait se rappeler qu'après la mort du prince son époux, il lui avait sacrifié l'amitié, les bienfaits et la faveur de Cantacuzène, au risque de s'exposer aux reproches toujours infamants d'ingratitude, parce qu'il avait reconnu que le grand-domestique ne méditait rien moins que de lui enlever, ainsi qu'à ses fils, non seulement la couronne, mais encore la vie; que c'était lui qui avait mis Cantacuzène dans la nécessité d'aller mendier des secours chez les Serves et chez les Turcs, et qui l'avait amené au point d'offrir de se dépouiller des ornements impériaux, pour se réduire au costume d'un simple officier. Il disait qu'il était venu à Constantinople pour voir de plus près ce qui allait s'y passer, et qu'il n'avait point osé paraître devant elle, pour ne point s'exposer à la disgrace que n'eût pas manqué de lui attirer de sa part le refus de consentir à une résolution qui devait être si funeste à elle-même et à toute la nation; que si l'impératrice voulait continuer la guerre, il continuerait aussi de l'aider de ses

services, pourvu qu'elle l'assurât avec serment qu'il ne lui en reviendrait aucun mal; qu'au reste, si elle persistait dans son dessein, il saurait bien pourvoir à sa propre sûreté; qu'elle n'ignorait pas que personne n'avait plus de ressources que lui.

LV. Apocauque séduit Gabalas en lui offrant une de ses filles en mariage. Cant. l. 3. c. 7. Nic. Greg. l. 14. c. 3.

Gabalas, grand-logothète, étant venu le complimenter sur son retour, Apocauque ne lui épargna pas non plus les reproches. Il lui dit qu'il ne pouvait assez s'étonner qu'un homme aussi consommé qu'il l'était dans les affaires eût pu souscrire à un projet qui devait le perdre lui-même; qu'il serait infailliblement une des premières victimes de cette paix funeste dont on les menaçait; qu'il ne pouvait se dissimuler que Cantacuzène n'oublierait jamais les outrages qu'il avait reçus de lui personnellement; que les maux et les pertes qu'éprouvait l'Empire ne devaient point les arrêter; qu'on n'avait rien de plus précieux que sa propre vie; qu'après tout, il valait mieux dominer sur un petit nombre d'hommes, que de vivre sous l'esclavage d'un ennemi. Il finit par l'exhorter à souffler de son côté, tant qu'il pourrait, le feu de la guerre, à se liguer avec lui contre Cantacuzène, et à ne point écouter ceux qui parleraient de faire la paix; il l'invita en même temps à renouveler leurs anciens serments, et pour cimenter davantage cette union, il lui offrit une de ses filles en mariage. C'était une proposition qu'Apocauque faisait à tous ceux qu'il voulait s'attacher; mais c'était en même temps un engagement qui ne l'embarrassait guère. Pour rassurer sans doute Gabalas sur les défiances que l'expérience du passé pouvait lui inspirer, il joignit à sa promesse cette clause singulière, que rien n'empêcherait l'accomplissement de ce mariage, quand

même Gabalas deviendrait ou épileptique, ou maniaque, ou sujet au mal caduc, ou à toute autre espèce d'infirmité. Ce qui nous apprend que chez les Grecs ces sortes d'accidents étaient aussi, comme chez les Latins, un empêchement au mariage.

LVI. Gabalas et le patriarche parlent à l'impératrice en faveur d'Apocauque. Cant. l. 3. c. 73.

Apocauque, après s'être assuré de Gabalas, le chargea d'aller avec le patriarche remontrer à l'impératrice combien il était de son intérêt, dans la circonstance présente, de poursuivre sans relâche la guerre contre Cantacuzène. Ces deux personnages haranguèrent la princesse avec beaucoup de force, pour lui inspirer leurs sentiments, et finirent par lui faire observer qu'en bonne politique elle ne pouvait remettre à d'autres mains que celles d'Apocauque la conduite des opérations militaires, parce qu'il était à craindre que le grand-duc, si on lui refusait le commandement des armées n'en fût offensé, et que, pour s'en venger, il n'introduisît lui-même le grand-domestique dans Constantinople; qu'il fallait éviter de lui fournir le moindre prétexte d'exécuter ce projet, le seul moyen qui lui restait pour désarmer la vengeance de Cantacuzène et obtenir de lui le pardon des insultes qu'il lui avait faites.

LVII. L'impératrice cède à Apocauque. Cant. l. 3. c. 73.

L'impératrice aurait bien desiré de pouvoir se passer des services d'Apocauque; mais elle ne savait à qui s'adresser. La plupart de ceux qui auraient eu des droits à sa confiance, soit par leur rang, soit par leurs lumières et leur sagesse, gémissaient, comme nous l'avons déja dit, dans les fers. Le plus grand nombre de ces illustres prisonniers tenait par le sang à Cantacuzène, et elle craignait qu'en les rendant à la liberté, ils ne se tournassent contre elle, tant par l'affection

qu'ils portaient au nouvel empereur, que par ressentiment pour tout le mal qu'ils avaient éprouvé de sa part. Ces considérations, jointes aux discours artificieux et même menaçants de Gabalas et du patriarche, et au faux rapport qu'on lui avait fait que Cantacuzène, réduit aux abois par le grand-duc, offrait de quitter les ornements impériaux, la déterminèrent non seulement à pousser la guerre à toute outrance contre ce prince, mais encore à en confier la conduite à un homme qui s'était déclaré son plus grand ennemi. Toutefois ce ne fut qu'avec une certaine répugnance qu'elle prit ce parti, et uniquement parce qu'elle s'y crut forcée par la nécessité. C'est Cantacuzène lui-même qui nous l'assure. Nicéphore Grégoras attribue ces égards de l'impératrice pour Apocauque à un autre motif. Il voudrait faire entendre qu'Anne de Savoie ne voyait pas le grand-duc d'un œil indifférent; mais, en général, il faut se défier de cet écrivain. On voit qu'il aime à dire du mal de ceux qui lui déplaisent. Il ne paraît pas assez convaincu que les devoirs d'un historien sont ceux d'un juge; que s'il doit être inexorable, lorsqu'il s'agit de dévoiler ou de poursuivre le crime, il ne peut trop prendre garde aussi que ses coups ne portent sur l'innocence, ni prescrire à sa plume trop de réserve, lorsqu'il est question de prononcer un jugement qui va décider de la réputation d'un personnage quel qu'il soit, et immoler sa mémoire au mépris ou à l'exécration de la postérité.

LVIII. Apocauque conseille d'envoyer une

Apocauque, toujours avide d'autorité et de pouvoir, fut au comble de la joie, lorsqu'il se vit rappelé au gouvernement. Comme il n'ignorait pas qu'il avait fait

un grand nombre de mécontents, dans toutes les classes des citoyens, par ses hauteurs et son despotisme, il affecta de se conduire avec plus de modération et moins de fierté. Il crut éblouir par ces dehors trompeurs; mais ils ne calmaient pas les plaintes de la nation qui soupirait après une paix qu'il avait en horreur. Pour mettre fin, s'il était possible, à ces murmures, et faire accroire à la multitude que ce n'était pas lui qui entretenait le feu de la guerre, il proposa d'envoyer à Cantacuzène une ambassade solennelle; ce qui fut généralement approuvé. Cette ambassade fut composée de deux sortes de députés, dont les uns devaient parler à Cantacuzène au nom de la cour et les autres au nom du clergé; mais ce n'était qu'un leurre. **ambassade à Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 73.**

**LIX. Instructions des ambassadeurs très-offensantes pour Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 73. 74.**

Les instructions de ces ambassadeurs, outre qu'elles n'avaient pour base qu'une fausse supposition, étaient conçues dans des termes si peu mesurés, qu'il eût été impossible au dernier des hommes de n'en être pas offensé. Les lettres de la cour étaient signées de l'impératrice douairière et souscrites des principaux officiers de la couronne et des grands de l'Empire. Ils y disaient que le grand-domestique, ayant été assez heureux pour reconnaître enfin l'injustice et la témérité de ses prétentions que puisqu'il se repentait du mal qu'il avait fait à sa patrie, et qu'il offrait de quitter la pourpre, ainsi que les en avait assurés le grand-duc, *ce très-cher, ce très-fidèle sujet de l'empereur leur maître*, ils ne pouvaient que louer sa généreuse résolution; qu'ils lui envoyaient une ambassade pour consommer avec lui cette grande affaire. Ils ajoutaient qu'afin qu'il n'eût aucune inquiétude sur son sort, après qu'il aurait abdiqué; ils lui répondaient

tous ensemble, et chacun en particulier, que non seulement il n'éprouverait aucun mauvais traitement, mais que de plus on lui ferait un état dont il aurait tout lieu d'être content. Les lettres du patriarche et du clergé étaient pour le fond à peu près les mêmes que celles de la cour; elles n'en différaient que par le style, qui en était encore plus offensant; car le prélat y traitait Cantacuzène comme un pécheur pénitent, à qui l'Église voulait bien tendre les bras pour le recevoir dans son sein. Les ambassadeurs, lorsqu'ils furent arrivés à Pamphile, députèrent à Cantacuzène pour lui annoncer leur arrivée et lui signifier qu'il leur avait été défendu de lui donner le titre d'empereur. Cantacuzène, qui pensait qu'ils étaient venus avec l'intention de travailler sincèrement à l'ouvrage de la paix, crut devoir passer sur l'étiquette. Il les reçut avec beaucoup d'affabilité. Cependant il ne put s'empêcher de leur représenter combien il avait lieu d'être mécontent de l'indécence de leurs dépêches. Avant de les entendre et de leur répondre sur l'objet principal de leur mission, il voulut se justifier devant eux des reproches de ses ennemis. C'est pourquoi il leur permit de lui faire, avec confiance, toutes les difficultés qu'ils voudraient, s'engageant à leur donner sur chacune une pleine satisfaction. Ces conférences apologétiques durèrent six jours entiers. Elles n'aboutirent, comme on devait s'y attendre, qu'à aigrir davantage les deux partis l'un contre l'autre.

LX. Discours de Cantacuzène en les congédiant. Cant. l. 3. c. 74.

Cantacuzène, en congédiant les députés, leur adressa un discours véhément et plein de fierté. Il y mit sa conduite en opposition avec celle de ses ennemis, et il n'eut pas de peine à faire voir de quel côté étaient

tous les torts. Il déplora les malheureuses destinées de l'Empire, dont l'administration était livrée à des hommes sans probité, sans mœurs, sans lumières et sans principes. Il fit une violente sortie contre Apocauque, dont il peignit des plus noires couleurs le mauvais génie. Il le représenta comme un perfide tout couvert de parjures, comme un être tellement identifié avec la fausseté, qu'il lui eût été plus facile de vivre sans respirer l'air que sans mentir à Dieu et aux hommes. Il lui reprocha d'avoir abusé de la complaisance qu'il avait eue de consentir à ne paraître devant lui que sous l'habit d'un cataphractaire, pour en prendre astucieusement occasion de faire courir le bruit qu'il avait quitté les attributs de la dignité impériale. Il rappela quelques-uns des honteux stratagèmes auxquels ce pervers avait eu si souvent recours pour le tromper et même pour lui ôter la vie, parce qu'il le regardait comme un obstacle invincible au projet qu'il avait formé de mettre un jour sur sa tête impure le diadème. Le patriarche ne fut pas mieux traité. Cantacuzène l'accusa d'avoir toujours manqué à la promesse qu'il lui avait faite de le défendre auprès de l'impératrice contre les calomnies de ses ennemis, et de s'être même ligué avec eux pour le perdre dans l'esprit de cette princesse. Il était indigné de voir que le chef de l'Église, qui, par état, devait être un ange de paix, fût cependant le premier à secouer sur sa patrie les torches de la discorde et à sonner le tocsin de la guerre; puis dissertant en théologien, il entreprit de prouver que J.-C., lorsqu'il donna à ses apôtres, et en leurs personnes aux évêques, le pouvoir de lier et de délier, n'avait pas prétendu qu'ils en usassent suivant leur ca-

price, et pour satisfaire leur animosité ou leur vengéance ; que l'excommunication dont le patriarche disait l'avoir frappé ne pouvait l'inquiéter ; parce que cette arme, quand elle est employée injustement, ne blesse que ceux qui s'en servent. « Il m'offre, » ajoutait-il en parlant de ce prélat, « il m'offre de m'ouvrir ses « entrailles ; ce n'est pas pour m'y recevoir paternelle- « ment, mais pour m'y engloutir comme une proie « qu'il cherche depuis long-temps à dévorer. Il pré- « tend, ainsi qu'Apocauque, et ce vil troupeau d'es- « claves qui les entoure, que je suis l'auteur de « toutes les calamités dont la patrie est affligée, tan- « dis que ce sont eux-mêmes qui l'ont précipitée dans « ce gouffre de malheurs où nous la voyons mainte- « nant abîmée. Il me semble voir des insensés qui « lancent des flèches vers le ciel et qui l'accusent en- « suite de leur infortune, parce que ces flèches, en « retombant sur eux, leur ont fait de cruelles blessures. « Ils desirent, disent-ils, la paix, eh bien ! je leur ac- « corde encore quinze jours pour y penser et pour « entrer en accommodement avec moi. Au bout de ce « terme, je reprends les armes ; j'appelle à mon se- « cours les Turcs, puisqu'ils m'en ont donné l'exemple, « et ils répondront à Dieu de tout le sang qui sera « versé par ces Barbares. »

LXI. La ville de Phères offre de se soumettre à Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 74. 75.

Ce discours laissa dans l'étonnement les ambassadeurs, qui ne pouvaient s'empêcher de reconnaître la justesse des raisons de Cantacuzène. Ils n'étaient pas encore partis de Didymotique qu'on y vit arriver des députés de la ville de Phères. Ces députés étaient chargés de demander à Cantacuzène pardon du refus que leurs concitoyens avaient fait de reconnaître son auto-

rité, et du crime qu'ils avaient commis en mettant à mort un de ses envoyés; d'implorer sa clémence en lui peignant l'état affreux où ils se trouvaient réduits; de le prier d'user de son autorité auprès des Serves, pour écarter de leurs murs ces brigands qui, depuis qu'il s'était retiré de leur territoire, n'avaient cessé de les harceler et les serraient maintenant de si près qu'ils ne recevaient plus du dehors aucune provision, de sorte qu'ils étaient à la veille de périr par la famine; enfin de le conjurer de leur envoyer quelqu'un pour les gouverner en son nom. Cantacuzène, touché de leur repentir, ne put retenir ses larmes et se rendit à leurs supplications; mais il voulut que les ambassadeurs de Constantinople fussent témoins de cette scène, afin d'avoir encore une nouvelle occasion de leur faire une peinture énergique des fléaux de la guerre civile. Peut-être aussi n'était-il pas fâché qu'ils vissent qu'une des plus fortes villes de l'Empire venait se rendre à lui. Il insista de nouveau sur l'incapacité de ceux qui gouvernaient, sur l'espèce de servitude où ils retenaient l'impératrice, pour l'empêcher de suivre les mouvements de son cœur et de consentir à la paix. Les ambassadeurs lui répondirent que cette princesse n'était point en servitude comme il se l'imaginait, que personne ne la dominait, et qu'elle était entièrement maîtresse de ses volontés et de ses actions. « Je saurai « bientôt, leur répliqua Cantacuzène, si ce que vous « dites est vrai. Chrysoberge, que j'envoie avec vous « à Constantinople, est chargé d'une commission se- « crète auprès de l'impératrice, avec ordre de n'en rien « communiquer à aucun ministre. S'il obtient, sans « difficulté, audience de cette princesse, je reconnaî-

« trai que j'ai été mal informé. » Cantacuzène nomma ensuite un de ses officiers pour aller prendre possession de la ville de Phères et pour y commander en son nom. En même temps il fit sommer le crale de Servie de rappeler ses troupes et de ne plus inquiéter une ville qui lui appartenait. Les Serves obéirent sans la moindre difficulté.

LXII. Mauvais traitement fait à un envoyé de Cantacuzène qui accompagna les ambassadeurs de Constantinople à leur retour. Cant. l. 3. c. 73.

Les ambassadeurs de Constantinople furent rencontrés, en s'en retournant, par les soldats de Momitzile, qui les maltraitèrent et les renvoyèrent presque nus. Arrivés à la cour, ils y rendirent un compte fidèle de leur mission. Les ministres furent très-mécontents de leur rapport et refusèrent à Chrysoberge la permission d'entretenir l'impératrice en particulier. Ils le menacèrent même de le faire battre de verges s'il ne leur révélait les secrets que son maître lui avait confiés. Des menaces ils passèrent à l'exécution. Chrysoberge, prêt à expirer sous les coups, ne fléchit point. Il dit qu'il s'était attendu à toutes sortes d'outrages, qu'il savait les tourments que Brulas avait soufferts pour être venu comme lui, de la part de Cantacuzène, solliciter la paix; mais qu'aucune torture, qu'aucun supplice ne pourrait lui faire trahir son devoir. Les ministres, désespérant de vaincre sa fermeté, lui ordonnèrent de sortir de la ville et de ne parler à personne de l'objet de son ambassade. Cantacuzène, convaincu qu'il ne fallait plus compter sur la paix, reprit les armes et s'avança vers une ville nommée Garelle. Contostephane, commandant de cette place, n'attendit pas qu'on se mît en devoir de l'attaquer pour la rendre. Cantacuzène y trouva Jean Catabolène, un des domestiques de l'impératrice; il le renvoya à cette prin-

cesse, sans souffrir qu'on lui ôtât rien de ce qui lui appartenait.

LXIII. Vatace passe dans le parti de Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 75, 76.

Cantacuzène s'approcha ensuite d'une forteresse nommée la Grande-Carye. Elle se rendit par composition. Pendant le séjour qu'il fit dans cette place, Vatace, grand-veneur de l'Empire, vint se livrer à lui avec toute sa famille, qui était très-nombreuse. Il lui remit en même temps la ville de Polybote en Thrace, qui appartenait à ceux de sa maison, et le château de Téristase, que Cantacuzène avait bâti de ses propres trésors. Vatace avouait que jusqu'alors il avait pris le change sur la conduite du grand-domestique, et que, dès qu'il s'était aperçu de son erreur, il s'était empressé de la réparer en s'éloignant des chefs du parti qui lui avait déclaré la guerre, quoiqu'il eût contracté avec eux une double alliance. Il avait promis de donner en mariage son fils à une des filles du patriarche et sa fille à l'un des fils d'Apocauque. Cantacuzène, voulant reconnaître les sentiments généreux de Vatace à son égard, l'éleva à la dignité de grand-stratopédarque. Vatace, depuis ce moment, parut servir avec beaucoup de zèle son nouveau maître. Il le mit en possession d'un grand nombre de places assez importantes, à l'exception des villes de Calliopolis et d'Hexamiles, qu'il ne put soumettre à l'autorité de ce prince.

LXIV. Chora presque détruite par un tremblement de terre. Cant. l. 3. c. 76.

Cantacuzène s'étant approché d'une petite ville nommée Chora la fit sommer par un héraut de se rendre. Les habitants ne répondirent à cette sommation que par des injures. Tandis qu'ils se livraient avec la dernière indécence à leurs emportements, il survint tout à coup un tremblement de terre qui renversa les murs

de leur ville, abattit les deux tiers des maisons, et écrasa plus de trois cents personnes. Cette catastrophe frappa de terreur tous ceux qui avaient échappé à la mort. Ils vinrent, avec leurs femmes et leurs enfants, se jeter aux pieds du nouvel empereur et implorer sa clémence. Ce prince leur pardonna et empêcha ses soldats de piller leur ville, et les Turcs qui servaient dans son armée de faire sur eux aucun captif; car il venait de recevoir un renfort de ces Barbares, que Soliman, fils du sultan Orchan, lui avait amené. Cantacuzène fournit aux malheureux habitants de Chora tous les matériaux nécessaires pour rebâtir leurs maisons; mais à peine ces travaux furent achevés que ces ingrats se révoltèrent contre leur bienfaiteur et retournèrent au parti de la cour. Il s'en était peu fallu que ce prince n'eût été lui-même une des victimes du tremblement de terre qui détruisit Chora. Le logis qu'il occupait dans le voisinage de cette ville s'écroula jusqu'aux fondements, et il n'y avait que quelques heures qu'il en était sorti lorsque cet accident arriva. Cantacuzène rendit de grandes actions de grace à la Providence, qui, par un effet tout particulier de sa bonté, l'avait préservé de la mort.

LXV. Apocauque suscite un assassin pour se défaire de Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 77.

L'impératrice Anne, voyant la puissance de Cantacuzène s'accroître de jour en jour et ses affaires prendre une tournure plus heureuse, commanda au grand-duc de faire tous ses efforts pour arrêter les progrès de cet ennemi commun. Apocauque se mit aussitôt à la tête de toutes ses troupes, et s'avança jusqu'à Héraclée où il établit son quartier général. Ce perfide en voulait toujours à la vie de Cantacuzène. Les méchants ont une sorte d'instinct qui leur fait

sentir ceux qui leur ressemblent. Il retenait dans les fers un certain personnage nommé Longin, pour le punir de s'être déclaré d'abord en faveur de Cantacuzène. Apocauque le jugea digne et de plus très-capable de le bien servir dans l'exécution du projet qu'il avait formé depuis si long-temps de faire périr Cantacuzène. Il lui promit non seulement de lui rendre la liberté, mais encore de le combler de biens, s'il voulait le seconder dans une entreprise qu'il méditait pour le salut de l'état. Longin se laissa persuader, et se rendit auprès de Cantacuzène avec des lettres qui n'étaient qu'un prétexte pour voiler le vrai motif de son voyage. Apocauque y disait à Cantacuzène qu'*il devait le connaître*, voulant lui faire entendre qu'il trouverait toujours en lui un rival redoutable. L'histoire nous laisse ignorer ce que fit Longin et ce qu'il devint. Il y a toute apparence qu'il ne put ou qu'il n'osa pas attenter aux jours de Cantacuzène.

LXVI. Réponse de Cantacuzène à une lettre d'Apocauque. Cant. l. 3. c. 77.

Ce prince répondit aux dépêches que Longin lui avait remises de la part d'Apocauque, par une lettre pleine de mépris. Cette pièce est assez singulière pour mériter d'être rapportée ici, sinon dans sa totalité, au moins en substance; elle achèvera de faire connaître la personne de celui à qui elle est adressée et la plume quelquefois mordante de son auteur. « Chambellan, « disait Cantacuzène à Apocauque, j'ai pris connais« sance de votre missive et je n'ai pas été peu surpris « du ton de jactance qui y règne. Il faut avouer que « votre conduite n'est guère assortie à votre âge. Les « glaces de la vieillesse n'ont donc pu encore éteindre « en vous cette ardeur belliqueuse qui vous précipite au « milieu des combats? Quel prodige soudain s'est

« opéré dans toute votre personne! Lorsque vous étiez « jeune, vous étiez plus timide qu'un lièvre; aujourd'hui que vous êtes courbé sous le poids des années, « vous avez toute la fougue et l'impétuosité d'un sanglier. Vous me direz sans doute que, les circonstances vous ayant jeté dans la carrière des armes, « il a bien fallu que vous fissiez paraître toute la « chaleur d'un jeune soldat. J'ai pourtant à vous féliciter. C'est que, malgré l'habitude que vous avez « contractée, pendant tout le cours de votre vie, d'être « faux et menteur, il vous est échappé une vérité incontestable. Certes, vous avez raison de dire que je « *vous connais bien*. Je sais en effet de quel lieu je « vous ai tiré pour vous élever plus haut que vous ne le « méritiez. Le dernier empereur, pour vous punir de « votre scélératesse, vous avait fait mettre en prison; « je lui ai demandé grace pour vous, j'ai obtenu de « sa miséricorde votre délivrance, et je vous ai rétabli dans votre premier état. Ce n'est pas la seule « fois que je vous ai rendu ce service. Depuis, et dans « plusieurs autres occasions, ce prince ayant voulu « vous punir de vos forfaits, je l'ai toujours supplié « pour vous. J'ai désarmé sa colère et n'ai cessé de « vous accabler de bienfaits et d'honneurs. Vous ne « pouvez disconvenir que vous ne m'ayez grièvement « offensé et pendant la vie de l'empereur et après sa « mort. Toutefois jamais je ne m'en suis plaint. Je vous « regardais comme une de ces bêtes de somme que la « nature semble avoir destinées à porter de lourds fardeaux. On en tire le meilleur parti qu'on peut sans « faire attention à leurs défauts, et l'on en est toujours « content, pourvu qu'elles remplissent leur tâche. La

« seule chose que je ne savais pas encore, et que vous « m'avez apprise, c'est qu'il fût possible de trouver un « être qui eût une ame aussi noire que la vôtre, et qui « fût capable de porter l'ingratitude aussi loin que vous « l'avez fait à mon égard. »

LXVII. Cantacuzène fait le dégât dans les environs de la capitale. Cant. l. 3. c. 77.

Cantacuzène terminait cette lettre en proposant à Apocauque le combat. Il lui disait qu'il allait se mettre en marche pour aller à sa rencontre, et que, dans quatre jours, il se trouverait à Héraclée. Cantacuzène, ne voyant pas paraître Apocauque, s'approcha de Constantinople, et vint s'établir dans un lieu du voisinage, nommé Daphnidion. Il séjourna dans son camp avec un petit nombre de soldats; le reste de son armée, composée en grande partie de musulmans, se répandit dans les campagnes des environs de la capitale, et y mit tout à feu et à sang. Les cantons qui bordent la Propontide furent ravagés. On voyait les habitants de ces rivages infortunés se jeter en foule dans les barques qui se trouvaient à leur portée. Ces barques, trop chargées ou mal conduites, s'engloutissaient dans les flots avec tous ceux qu'elles portaient. Dans cette excursion, les Turcs se saisirent d'une quantité prodigieuse de troupeaux et firent une multitude de captifs. La plupart des villages furent incendiés. Apocauque, témoin de ces désastres, ne fit pas le moindre mouvement pour s'y opposer. Cependant il avait promis, en prenant congé de la cour, de faire bonne justice des rebelles qui, à l'entendre, ne pourraient soutenir sa présence sans prendre la fuite. Mais au lieu de tenir sa promesse, il se retrancha sous les murs d'Héraclée, et bientôt la terreur s'étant saisie de son ame, il s'enfuit par mer à Constantinople. Canta-

cuzène, après avoir fait aussi le dégât pendant huit jours dans les environs de la capitale, rentra en Thrace.

LXVIII. Il traite avec douceur ceux du parti contraire, qui tombent entre ses mains. Cant. l. 3. c. 77.

Toutes les villes qui se rencontrèrent sur son passage, n'espérant plus recevoir aucun secours de la métropole, se rendirent à lui. Il n'y eut qu'Énos, Hexamiles et Callipolis, qui refusèrent toujours de se soumettre. Il traitait avec beaucoup de douceur ceux des officiers de l'impératrice mère qui se trouvaient dans les villes dont il prenait possession; il donnait des chevaux, des équipages et même de l'argent à ceux qui en manquaient, pour qu'ils pussent s'en retourner à Constantinople, et il les conjurait d'y solliciter en son nom le retour de la paix. Cette conduite était bien différente de celle que ses ennemis tenaient à son égard. Tous ceux de son parti qui tombaient entre leurs mains étaient traités avec indignité, accablés d'outrages et couverts d'ignominie. Ses adversaires ne parlaient de sa personne qu'avec mépris, tandis qu'il faisait les plus sévères réprimandes aux siens, lorsqu'ils osaient se permettre des propos inconsidérés contre ceux de la faction contraire; et dans son camp, lorsqu'il était question de l'impératrice et de son fils, on ne s'exprimait qu'avec le même respect et la même révérence qn'on aurait pu faire à la cour.

LXIX. Cantacuzène manque Andrinople. Cant. l. 3. c. 78.

Cantacuzène, s'étant rendu maître de presque toutes les villes de la haute Thrace, s'avança vers Andrinople, Bizye et les places situées sur les bords de la mer du Pont. Il avait à Andrinople un grand nombre de partisans, qui méditaient depuis long-temps le dessein de lui livrer la ville. Au jour pris pour l'exécution de ce projet, ils se saisissent de Braue, que l'impératrice

en avait nommé gouverneur. Brane avait mérité cette faveur pour avoir fait soulever la populace de cette ville contre les amis de Cantacuzène, dont plusieurs avaient péri dans cette émeute. Manuel Apocauque, fils du grand-duc, qui commandait la garnison, ayant pris l'alarme, se retira précipitamment et alla s'enfermer dans un fort voisin nommé Bucelle. Brane, se voyant arrêté, offrit les clefs de la ville et demanda avec larmes qu'on lui laissât la vie. Les conjurés se répandirent dans tous les quartiers d'Andrinople, y pillèrent les maisons des plus riches habitants et surtout celle du gouverneur. Mais en même temps ils s'abandonnèrent à tous les excès de la débauche. Cette intempérance leur devint funeste Ceux du parti opposé, ayant repris courage, tombèrent sur ces hommes ensevelis dans l'ivresse, en massacrèrent un grand nombre et chargèrent les autres de fers. La ville rentra sous l'obéissance de l'impératrice. Brane se remit en possession de son gouvernement, et Manuel Apocauque vint reprendre le commandement des troupes. Cantacuzène fut très-affligé de ce revers, non seulement parce que la conquête d'une place si importante lui avait échappé, mais encore plus à cause du malheur dans lequel les siens s'étaient précipités par leur imprudence. Quelques jours après, il se fit tout à coup un tel changement dans les dispositions de Manuel Apocauque, qu'il passa du côté de Cantacuzène, détestant la perfidie de son père envers un homme à qui il devait sa fortune. Cantacuzène ayant perdu tout espoir de se rendre maître d'Andrinople, s'éloigna de cette ville et conduisit son armée sous les murs de Bizye, qu'il fit sommer de lui ouvrir ses portes. Les

habitants, contre son attente, reçurent avec distinction ses députés, et s'ils ne leur dirent pas qu'ils étaient dans la résolution de se soumettre à leur maître, au moins les congédièrent-ils honorablement. Ce qui fit croire à Cantacuzène que bientôt ils viendraient se ranger sous son obéissance. C'est pourquoi il défendit de ravager le pays et se rendit à Apros avec son armée, qui ne commit pendant toute sa marche aucun acte d'hostilité.

LXX. Cantacuzène prend possession de Bizye. Cant. l. 3, c. 79.

A peine fut-il entré dans cette dernière ville, qu'un Turc, nommé Amsas, vint l'avertir de se défier d'un homme de sa nation, que le grand duc avait suborné pour lui ôter la vie, et qui arrivait avec lui de Constantinople. Cantacuzène fit arrêter ce scélérat qui avoua son crime. Cantacuzène lui pardonna, comme à tant d'autres, et lui facilita même les moyens de se sauver pendant la nuit, à l'insu de ses soldats, qui avaient voulu le massacrer. L'empereur, après avoir échappé à ce nouveau danger, voyant que les habitants de Bizye ne s'empressaient pas de réaliser l'espoir qu'ils lui avaient fait naître d'une prochaine soumission, les envoya sommer de nouveau et avec menace, de le reconnaître pour leur souverain. Bientôt il vit arriver dans son camp six députés, deux du corps de la noblesse, deux du clergé et deux de la classe du peuple, qui déposèrent à ses pieds les clefs de leur ville. Cantacuzène leur fit de grands présents, et partit avec eux pour aller prendre possession de Bizye. Tout le peuple et les grands vinrent au-devant de lui et le conduisirent comme en triomphe dans leurs murs. Cantacuzène, avant de passer les portes de la ville, déclara qu'il voulait que, dans toutes les acclamations publiques,

ainsi que dans les prières de l'église, l'impératrice Anne et le jeune prince son fils fussent toujours nommés avant lui et Irène son épouse. Sa politique lui faisait envisager cette mesure comme un moyen propre à écarter de l'esprit des peuples l'idée qu'il eût dessein de réunir sur sa tête seule toute l'autorité souveraine. Dès que le nouvel empereur fut entré dans Bizye, il congédia Georges Paléologue, qui en était gouverneur, et donna sa place à Manuel Asan, frère de sa femme. Georges se retira paisiblement avec sa famille à Constantinople. Cantacuzène nomma en même temps archevêque de Bizye Lazare, patriarche de Jérusalem, qui était venu se réfugier auprès de lui pour se mettre à l'abri des persécutions de la cour. Le siége de cette ville se trouvait vacant par la retraite de l'archevêque, qui avait refusé de reconnaître l'autorité de Cantacuzène. Un grand nombre de villes suivirent l'exemple de Bizye, et se rendirent de leur propre mouvement au nouvel empereur. D'autres cédèrent à la force de ses représentations ou de ses armes.

LXXI. Apocauque se fait juge des procès. Cant. l. 3. c. 79.

Apocauque n'était pas tranquille; la direction que prenaient les affaires ne lui présageait qu'un funeste avenir. Soit pour dissiper les noirs soucis qui le dévoraient, soit pour étouffer les plaintes du peuple sur son inaction ou le frapper par quelque nouveauté, il fit annoncer avec beaucoup d'appareil dans toutes les places publiques de Constantinople, qu'il allait rendre lui-même la justice et travailler à la réforme des abus qui s'étaient glissés dans toutes les parties de cette administration. Il établit son tribunal dans le monastère du Sauveur. Là, ce guerrier si vaillant passait les jours entiers à juger les procès et les contestations des

particuliers, au lieu de prendre les mesures nécessaires pour éloigner l'ennemi qui, marchant de conquêtes en conquêtes, s'approchait à grands pas de la capitale.

LXXII. Gabalas presse le mariage de son fils avec la fille d'Apocauque qui use de défaites. Cant. l. 3. c. 80.

Cependant Jean Gabalas, grand-logothète, attendait avec impatience le moment où il lui serait permis de donner sa main à la fille d'Apocauque, qui la lui avait promise en mariage, comme on l'a vu plus haut. Il se plaignait des retards qu'on apportait à l'accomplissement de son bonheur. Apocauque lui disait qu'il n'était pas moins empressé que lui de terminer cette affaire, mais que sa femme et sa fille y mettaient un obstacle presque invincible; qu'elles étaient choquées de l'épaisseur de sa taille, et qu'il lui conseillait de chercher les moyens de se défaire de cet excès d'embonpoint qui leur déplaisait si fort. Gabalas ne comprit pas qu'Apocauque le jouait. Il se mit entre les mains d'un médecin italien, qui lui fit prendre des bains, le purgea de toutes les manières, le mit à une diète rigoureuse et épuisa sur sa personne tous les secrets de son art. Mais les efforts du charlatan n'aboutirent qu'à ruiner la santé de cet amant passionné, sans rien diminuer de l'énormité de sa corpulence. Apocauque, qui craignait qu'à la fin le grand-logothète ne revînt de son erreur, et qu'irrité du mépris avec lequel il l'avait traité il ne se déclarât son ennemi et n'engageât l'impératrice à faire la paix avec Cantacuzène, imagina, pour s'en débarrasser, une de ces fourberies qui lui étaient si familières. Il aposta des gens qui, feignant d'être très-attachés à Gabalas, vinrent lui apprendre, comme un secret, que l'impératrice douairière était furieuse contre lui, sans qu'ils pussent cependant lui en dire la raison. Cette fausse confidence jeta la ter-

reur dans l'ame de Gabalas. Le chagrin s'empara de lui et fit ce que n'avait pu faire son médecin. Il le réduisit à un état de maigreur effrayant. Apocauque lui ayant demandé d'où provenait un changement si subit, Gabalas, qui le croyait dans ses intérêts, lui découvrit la cause de ses tourments et le pria en même temps de l'aider de ses avis et de son crédit. Le grand-duc lui répondit qu'il n'ignorait pas que l'impératrice était en effet très-indisposée contre lui; que, quoiqu'il le crût incapable d'avoir rien fait qui dût lui mériter cette disgrace, il l'avertissait cependant de prendre ses sûretés; que, dans un temps où la calomnie lançait impunément ses traits sur les plus honnêtes citoyens, et où le seul soupçon pouvait conduire à l'échafaud, on ne pouvait se tenir trop sur ses gardes; que lui-même, qui était au comble des honneurs et de la fortune, n'était pas sans quelque inquiétude sur son propre sort; qu'en conséquence il avait déposé toutes ses richesses dans ses deux forteresses d'Épibate et de Mangane, afin qu'on ne pût les lui ravir en cas de revers; qu'il lui conseillait d'imiter son exemple, c'est-à-dire, de mettre ce qu'il avait de plus précieux entre les mains de ses amis, puisqu'il ne possédait aucune place forte qui pût lui servir d'asile. Le grand-logothète donne dans le piége et suit en aveugle le conseil du grand-duc. Aussitôt Apocauque dépêche des émissaires, avec lesquels il s'entendait, pour prévenir l'impératrice, comme de leur propre mouvement, et sans qu'il parût avoir part à cet avis, que le grand-logothète détournait son bien; que par conséquent il fallait ou qu'il machinât quelque intrigue en faveur de Cantacuzène, ou au moins qu'il projetât de se retirer

dans son camp. L'impératrice eut d'autant moins de peine à ajouter foi à cette dénonciation, qu'elle s'y trouvait déja toute préparée par des bruits avant-coureurs, qu'Apocauque avait fait répandre adroitement dans le public; elle s'occupa donc des moyens de prévenir les suites de cette prétendue conspiration. Le grand-logothète était dans des transes mortelles, et n'attendait plus que le moment d'être arrêté. Bientôt on vint l'avertir que l'impératrice avait ordonné qu'on se saisît de sa personne, et qu'il n'avait pas un moment à perdre s'il voulait échapper aux satellites chargés de le prendre. A ces discours, Gabalas courut se réfugier dans l'église de Sainte-Sophie, et s'empressa de s'y revêtir de l'habit monastique. Apocauque, qui depuis quelques jours s'était absenté de Constantinople pour n'être pas soupçonné d'avoir trempé dans cette manœuvre, ayant appris ce qui s'y passait, se félicitait du succès de son stratagème. Il revint dans la capitale et alla trouver Gabalas à Sainte-Sophie. Affectant la douleur la plus vive, il déplora le sort de ce fidèle ami, et poussant la dissimulation aussi loin qu'elle pouvait aller, il plaignit la mauvaise fortune de sa propre fille qui, par la retraite de son futur époux, se trouvait réduite, avant même le mariage, à une triste viduité. Le grand-logothète y fut si bien trompé qu'il se mit lui-même en devoir de le consoler. Quelque temps après, Gabalas reçut, de la part de l'impératrice, l'ordre de se retirer dans un monastère. Mais, sur l'avis qu'il cherchait à prendre la fuite, il fut jeté dans un cachot. C'est ainsi qu'Apocauque trouva le moyen de se défaire de Gabalas, et qu'il reconnut les services qu'il en avait reçus.

# LIVRE CXII.

I. Tremblement de terre. II. Alliance de Cantacuzène avec Orkhan. III. Cantacuzène ravage les environs de Constantinople. IV. Députés des Génois vers ce prince. V. Discours du moine Henri, l'un de ces députés. VI. Cantacuzène proteste de son amour pour la paix. VII. Henri reçoit par écrit la réponse de Cantacuzène. VIII. Il la remet à Apocauque et au patriarche. IX. Apocauque fait semblant de vouloir combattre Cantacuzène. X. Lettres outrageantes pour Cantacuzène remises à Henri. XI. Droits de péage établis par Apocauque. XII. Conquêtes de Cantacuzène en Thrace. XIII. Amir marche au secours de Cantacuzène. XIV. Momitzile perd la vie dans un combat. XV. Cantacuzène somme le crâle de s'éloigner des murs de Phères. XVI. Impostures d'Apocauque pour se rendre maître du sort de l'impératrice. XVII. Apocauque se conduit en tyran. XVIII. Il fait agrandir les prisons. XIX. Il est massacré par les prisonniers XX. Réflexions sur le caractère d'Apocauque. XXI. Sa mort n'opère aucune révolution. XXII. Tous les conjurés perdent la vie. XXIII. Cantacuzène marche avec Amir sur Constantinople. XXIV. Mort de Soliman, fils de Sarcane. XXV. Cantacuzène se retire à Didymotique. XXVI. Vatace abandonne Cantacuzène; sa mort. XXVII. Cantacuzène reprend le projet de s'approcher de Constantinople, puis il y renonce. XXVIII. Conspirations contre la vie de Cantacuzène. XXIX. Cantacuzène couronné par le patriarche de Jérusalem. XXX. Cantacuzène refuse de se donner Matthieu, son fils aîné, pour successeur. XXXI.

Faction des Zélés à Thessalonique maltraitée par le peuple. XXXII. Le fils d'Apocauque projette de livrer cette ville à Cantacuzène. XXXIII. Thessalonique divisée en deux factions. XXXIV. Les deux factions en viennent aux mains. Apocauque prisonnier. XXXV. Il est massacré avec ses compagnons. XXXVI. Cantacuzène projette de nouveau de marcher vers Constantinople. XXXVII. L'île de Chio tombe au pouvoir des Génois. XXXVIII. Ressentiment des Génois contre Phaséolate. XXXIX. Défaite d'un corps de Turks venus au secours du jeune empereur. XL. Cantacuzène marie à Orkhan sa fille Théodora. XLI. Cérémonies du mariage. XLII. Conduite de Théodora à la cour du sultan. XLIII. La vie de Cantacuzène en danger. XLIV. La cour appelle les Turcs à son secours. Ce projet avorte. XLV. Nouvelle conspiration contre la vie de Cantacuzène. XLVI. Le patriarche tombe dans la disgrâce de l'impératrice douairière. XLVII. Cette princesse indispose contre elle le clergé de Constantinople. XLVIII. Elle assemble un concile contre le patriarche. XLIX. Cantacuzène s'empare de Constantinople par surprise. L. Députation de Cantacuzène vers l'impératrice. LI. Capitulation entre lui et la princesse. LII. La confiance renaît entre eux. LIII. Cantacuzène force les siens de prêter serment au jeune empereur et à sa mère. LIV. L'ordre rétabli dans les affaires. LV. La femme de Cantacuzène et sa fille reçues à Constantinople avec de grands honneurs. LVI. La déposition du patriarche confirmée. LVII. Sa mort. LVIII. Isidore élevé au patriarcat. LIX. Il relève Cantacuzène de l'excommunication dont l'avait frappé son prédécesseur. LX. Sacre des empereurs et des impératrices. LXI. Orkhan à la cour de Constantinople. LXII. Le marquis de Montferrat renonce au projet d'attaquer les Grecs. LXIII. Cantacuzène somme le crâle de Servie de restituer à l'Empire plusieurs villes. LXIV. Orkhan au secours des Grecs. LXV. Cantacuzène exhorte les citoyens à contribuer au rétablissement des finances. LXVI. Mauvais succès de sa harangue. LXVII. Ses partisans veulent rompre le serment prêté au jeune empereur. LXVIII. La princesse son épouse les rappelle au devoir. LXIX. Matthieu, fils aîné de Cantacuzène, s'empare de quelques places fortes. LXX. Il se

rend aux remontrances de sa mère. LXXI. Andronic, le plus jeune des fils de Cantacuzène, meurt de la peste. LXXII. Description de ce fléau. LXXIII. Cantacuzène se justifie auprès du pape Clément VI. LXXIV. Il court de grands risques dans une affaire avec les Turcs. LXXV. Matthieu, son fils, sur le point de périr dans une mêlée. LXXVI. Hostilités des Génois de Galata. LXXVII. Ils proposent un accommodement à Irène, épouse de Cantacuzène. LXXVIII. Conditions de cet accommodement rejetées. LXXIX. Les Génois attaquent Constantinople. LXXX. Belle défense des assiégés. LXXXI. Assaut terrible. L'ennemi repoussé. LXXXII. Grand armement maritime ordonné par Cantacuzène. LXXXIII. Un vaisseau génois se défend contre quatre galères impériales. LXXXIV. Flotte des Grecs formidable en apparence. LXXXV. Conseil donné aux Génois de s'en tenir à faire la guerre sur mer. LXXXVI. La flotte des Grecs détruite. LXXXVII. Récit de Nicéphore Grégoras sur cet événement. LXXXVIII. Les troupes de terre se comportent mal. LXXXIX. Réjouissance des Génois à l'occasion de cette victoire. XC. Paix entre les Grecs et les Génois. XCI. Générosité de Cantacuzène envers les Génois.

---

## JEAN PALÉOLOGUE Ier.

I. Tremblement de terre.

Tandis que l'Empire était agité par des mouvements intestins, la nature éprouvait des convulsions terribles. Vers la fin de l'été, de violents tremblements de terre ébranlèrent tout à coup le sol de Constantinople et celui de ses faubourgs. La foudre et la grêle ruinèrent toutes les productions dont les campagnes étaient encore couvertes. Les flots de la mer se répandirent au loin dans les terres et les laissèrent, en se retirant,

couvertes de limon et jonchées de cadavres d'hommes, de bestiaux et d'une multitude de poissons morts. Toutes les vignes, tous les vergers, toutes les maisons de plaisance des environs de cette grande ville furent bouleversés de fond en comble et ne présentèrent plus que des ruines et des monceaux de débris qui obstruaient tous les chemins. L'année suivante, dans la même saison et à pareil jour, les secousses, qui n'avaient presque point discontinué de se faire sentir d'une manière plus ou moins terrible, se renouvelèrent avec la plus grande violence. Elles achevèrent la destruction de plusieurs monuments publics que les précédentes avaient commencée. L'église de Sainte-Sophie en souffrit dans presque toutes ses parties, et le dégât fut si considérable qu'il fallut le travail d'un grand nombre d'ouvriers, occupés pendant un mois entier pour en déblayer les décombres. Ceux qui s'adonnaient à l'interprétation des présages, virent avec effroi la représentation de la ville de Constantinople, que portait une statue d'Andronic le jeune, se détacher de ses mains et se briser à ses pieds. Cet événement leur parut annoncer que le règne des Paléologues touchait à sa fin.

An 1345. II. Alliance de Cantacuzène avec Orkhan. Cant. l. 3. c. 81. Duc. c. 9.

Au milieu de cette désolation Cantacuzène faisait un traité d'alliance avec le sultan Orkhan, qui d'abord avait paru vouloir épouser les intérêts de l'impératrice mère et de son fils. Pour se l'attacher, il résolut d'en faire son gendre; il lui offrit en mariage sa fille Théodora. Orkhan avait desiré ardemment la main de cette princesse, sur le récit qu'on lui avait fait de sa beauté et de ses rares qualités. Ce musulman était maître de la Bithynie et de la Paphlagonie maritime, et par

conséquent il se trouvait assez voisin de Constantinople. La ville de Nicomédie, située à peu de distance de cette capitale, était en son pouvoir. D'ailleurs, c'était le plus puissant de tous les princes turcs et le plus en état de servir efficacement celui des deux partis en faveur duquel il jugerait à propos de se déclarer.

III. Cantacuzène ravage les environs de Constantinople. Cant. l. 3. c. 81.

Avec le secours des Turks, Cantacuzène soumit toutes les villes situées sur le Pont, à l'exception de Sozopolis; il emporta, les armes à la main, une forteresse nommée Empyrite, très-voisine de Constantinople. Après cette expédition, ce prince revint à Didymotique. A peine y eut-il séjourné quelques jours qu'il en partit avec son armée pour s'approcher des murs de la capitale. Il vint se poster devant la porte Gyrolimne. La garnison, sur le bruit de son arrivée, se mit sous les armes et borda les remparts. Apocauque fit mine de vouloir charger les troupes de Cantacuzène; mais à peine fut-il sorti de la ville qu'il y rentra précipitamment. Cette retraite honteuse donna du cœur à l'ennemi. Il se répandit avec plus de hardiesse dans les environs et mit tout le territoire de Constantinople au pillage. Les Turks, qui servaient dans l'armée de Cantacuzène, firent, en cette occasion, une multitude de captifs.

IV. Députés des Génois vers ce prince. Cant. l. 3. c. 82.

Les Génois, qui habitaient le faubourg de Galata, ne pouvaient être indifférents à des événements qui paraissaient menacer Constantinople d'une prochaine révolution, et il était impossible qu'ils ne ressentissent le contre-coup de la guerre civile que se faisaient les Grecs. Ils prévoyaient qu'avant peu ils seraient forcés d'embrasser la cause de l'un des deux partis, mais ils ignoraient encore ou feignaient d'igno-

rer de quel côté étaient les torts. Cependant ils ne voulaient se décider qu'en connaissance de cause et après une mûre délibération. C'est pourquoi ils députèrent à Cantacuzène deux frères Mineurs, pour savoir de lui-même la vérité des faits et les raisons qu'il avait eues de prendre les armes. L'un de ces religieux, nommé Henri, était de Savoie, et supérieur de son ordre. Il avait même l'honneur d'être parent de l'impératrice Anne. Arrivé au camp de Cantacuzène, ils lui notifièrent le motif de leur mission. Cantacuzène, qui était toujours prêt à se justifier, employa deux jours et deux nuits à faire son apologie et à exposer ses griefs contre l'impératrice, le jeune empereur, et surtout contre Apocauque et le patriarche. Il leur raconta toutes les tentatives qu'il avait faites inutilement pour obtenir la paix.

V. Discours du moine Henri, l'un de ces députés. Cant. l. 3. c. 83.

Lorsque Cantacuzène eut cessé de parler, Henri prit la parole et lui adressa un discours dans lequel il lui avoua qu'il avait été d'abord tellement prévenu contre lui, et si persuadé qu'il était l'ennemi de l'Empire, du jeune empereur et de l'impératrice, sa parente, qu'il eût baisé avec joie la main de celui qui lui aurait plongé un poignard dans le sein. Ce moine ajouta, après ce début un peu barbare, qu'ayant maintenant la preuve de son innocence, et que ne doutant plus qu'il ne fût la victime de l'artifice des courtisans, il était dans des sentiments bien opposés; que de son ennemi et de son accusateur, il voulait devenir son ami et le plus zélé de ses panégyristes; qu'il rendrait témoignage à ses vertus et à l'éminence de sa sagesse, non seulement dans tout l'Empire, mais encore dans toute l'Italie, où il espérait retourner bientôt; qu'il publierait

hautement qu'il n'était point l'auteur de la guerre; et il finit par lui demander s'il persistait toujours dans la résolution de faire la paix.

VI. Cantacuzène proteste de son amour pour la paix. Cant. l. 3. c. 83.

Cantacuzène répond qu'il laisse à ses ennemis le choix de la paix ou de la guerre; qu'il ne tiendra qu'à eux de mettre fin aux calamités qui affligent la patrie ou le comble à sa ruine. « S'ils veulent, dit-il, me re- « connaître en qualité d'empereur et pour collègue du « fils d'Andronic, je pardonne tout le mal qui m'a été « fait; j'accorde une amnistie plénière; je ne ferai au- « cune recherche contre ceux qui m'ont enlevé mes « biens et qui ont dépouillé mes parents et mes amis « de leurs possessions; je laisserai tous les citoyens « jouir des charges et des emplois dont l'impératrice « les aura gratifiés. Si mes ennemis ne trouvent point « raisonnable la proposition que je leur fais, je me « soumets à toutes les formalités d'une justice réglée, « et je demande pour juges, non mes amis, mais l'im- « pératrice elle-même, le patriarche, les évêques, les « personnages les plus distingués d'entre les moines, « les grands de l'empire et les premiers magistrats des « villes. Si je suis trouvé coupable des crimes et des « parjures dont on m'accuse, si on me convainc que « j'ai conspiré contre l'autorité, la vie ou la liberté du « jeune empereur et de la princesse sa mère, je me « dévoue au plus infâme supplice, et c'est moi qui « prononcerai sur ma tête la sentence de mort que « j'aurai méritée. Si, au contraire, je prouve mon in- « nocence, comme je l'espère, de manière à confondre « mes calomniateurs, il sera juste qu'ils subissent les « mêmes peines qui m'eussent attendu si j'avais suc- « combé. Mais non, je les absous d'avance, et je con-

« se : qu'ils ne soient punis que par la honte et le « remords qui suivent la calomnie. Il me suffira alors « d'être reconnu empereur et de régner avec Jean Paléologue, le fils de mon ancien ami. Mes adversaires « craignent peut-être de me voir arriver à Constantinople à la tête de mes troupes et avec les ornements « de la souveraine puissance; je veux bien encore leur « épargner cette inquiétude. Je n'y paraîtrai accompagné que de dix personnes, et je déposerai l'habit « impérial pour prendre celui de simple particulier. « Je ferais bien d'autres sacrifices pour obtenir la paix « et pour délivrer ma patrie des maux qui l'accablent. « Ma gloire ne peut souffrir d'un changement d'habit. « Au reste, si je suis condamné et envoyé à la mort, « que me servirait d'avoir porté les vêtements impériaux? Si, au contraire, je suis déclaré innocent, « j'aurai la satisfaction de les reprendre avec l'approbation de tous les honnêtes gens; alors il m'en aura « peu coûté de les avoir quittés pendant quelques instants. Ne m'en dépouillé-je pas tous les soirs, « lorsque l'heure du repos est venue? et certainement « je n'en ressens ni honte ni déplaisir. Toutefois, s'il « fallait me résigner à mener une vie privée, croit-on « que je prisse ce parti sans exiger que les motifs de « mon abdication fussent publiquement connus? Je « voudrais qu'il fût déclaré, au nom du sénat, du « clergé et du peuple, que si je déposais la pourpre, « cette démarche ne pourrait être regardée que comme « un acte très-volontaire de ma part et auquel je me « serais déterminé uniquement pour rendre la tranquillité à l'état et non pas pour me soumettre à « une peine que j'eusse méritée. Je demanderais

« de plus que tous les citoyens qui gémissent main-« tenant dans les fers pour avoir favorisé mon parti, « fussent remis en liberté, et qu'on rétablît dans leurs « biens ceux qui en auraient été dépouillés pour la « même cause. J'exigerais enfin qu'on promît, sous la « foi publique, non seulement de ne pas inquiéter mes « proches, ni aucun des Grecs qui ont combattu sous « mes étendards, mais encore de les traiter avec la « même considération que je l'aurais fait moi-même « si je fusse resté sur le trône. Oui, si je pouvais croire « qu'on voulût sincèrement exécuter ce que je viens « de proposer, j'abdiquerais sur l'heure la couronne, « je rendrais toutes les villes qui sont en ma puissance, « et je me retirerais dans les solitudes du mont « Athos, ou bien j'irais vivre dans quelque autre lieu « entièrement écarté du commerce des humains. »

VII. Henri reçoit par écrit la réponse de Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 84.

Henri, après avoir gardé pendant quelque temps le silence et être revenu du profond étonnement où l'avait jeté ce qu'il venait d'entendre, pria Cantacuzène de lui dire s'il exigeait de lui le secret. *Non seulement je ne l'exige pas*, lui répond ce prince, *mais même je vous ordonne de ne tenir cachée aucune des paroles qui sont sorties de ma bouche.* Pour donner plus d'authenticité à ce que Henri devait répéter de sa part à ceux qui l'avaient envoyé, il fit mettre par écrit le discours qu'il venait de prononcer devant lui, puis il le signa de sa propre main, en lettres couleur de pourpre, et le scella de son cachet d'or.

VIII. Il la remet à Apocauque et au patriarche. Cant. l. 3. c. 84.

Henri, avant de partir, engagea Cantacuzène à retirer ses troupes du territoire de Constantinople, afin de ne pas ruiner davantage un pays pour la conservation duquel il s'agissait de faire la paix. Henri, de

retour dans la capitale, remet au grand-duc et au patriarche les lettres dont il est porteur, en leur déclarant que, pour lui, il est pleinement convaincu de l'innocence de Cantacuzène et de la pureté de ses intentions. Ces deux ministres devaient être intérieurement peu satisfaits de l'entendre tenir un pareil langage. Cependant ils affectèrent de le traiter avec beaucoup d'égards et lui promirent de faire une prompte réponse aux propositions de Cantacuzène. Quoique ce moine fût l'envoyé des Génois plutôt que celui de la cour, il ne paraît pas qu'il se soit mis beaucoup en peine de rendre compte à ces Italiens du résultat de son voyage.

IX. Apocauque fait semblant de vouloir combattre Cantacuzène. Caut. l. 3. c. 84.

Apocauque, instruit par Henri que Cantacuzène devait s'éloigner des environs de Constantinople, fit prendre les armes à tous les gens de guerre qui étaient alors dans cette ville, et afin de donner plus d'éclat à l'expédition qu'il méditait, il ordonna des prières dans toutes les églises, pour le succès de cette glorieuse entreprise. Il employa deux jours à faire ses préparatifs. Lorsqu'il fut sûr que Cantacuzène s'était effectivement retiré, il fit sortir à la hâte la cavalerie et ensuite l'infanterie, et les rangea en bataille sous les murs de la ville, où il rentra bientôt, publiant que l'ennemi avait pris la fuite. Cependant Cantacuzène lui prouva, en s'emparant de plusieurs places, qu'il ne jouait pas tout-à-fait le rôle d'un fuyard. Il emporta d'assaut les forteresses de Reggio, d'Athyra, de Damocrane et de Sélyvrée. Après avoir donné ses ordres pour reconstruire les remparts d'Apamée, il se rendit à Didymotique dans l'intention d'y jouir de quelque repos.

Apocauque et le patriarche, ne pouvant différer

plus long-temps de répondre à Cantacuzène, remirent à Henri des lettres pour lui être rendues, et ils osèrent en même temps assurer cet envoyé que la cour accordait au grand-domestique tout ce qu'il demandait. Henri, qui n'entendait pas la langue grecque, fut obligé de les croire sur parole. Il se rendit en diligence auprès de Cantacuzène et lui dit en lui présentant ses dépêches : *Voici la paix que je vous apporte. Le patriarche, le grand-duc et le conseil, consentent à tout ce que vous désirez.* Il fut bien surpris lorsque Cantacuzène lui eut expliqué le texte des lettres qu'il venait de lui remettre et fait connaître de quel style elles étaient écrites. Henri détesta l'imposture de ces deux fourbes, et il leur fit les plus vifs reproches, lorsqu'il fut de retour à Constantinople.

x. Lettres outrageantes pour Cantacuzène à Henri. Cant. l. 3. c. 84.

Cependant, Apocauque tenta de se signaler par quelque nouvel exploit qui pût effacer la honte du mauvais succès de toutes les tentatives ridicules qu'il avait faites jusqu'alors. Il attaqua le fort d'Empyrithe et en battit les murailles avec toutes les machines de guerre qui étaient alors en usage. Ses efforts furent inutiles. Les finances se trouvaient épuisées, et il pouvait arriver que l'impératrice, se voyant sans ressource, pensât à se réconcilier avec Cantacuzène. Apocauque, qui ne redoutait rien tant, endormait cette princesse dans une fausse sécurité, en lui faisant accroire qu'il avait les fonds nécessaires pour subvenir aux frais de la guerre; mais ces fonds n'avaient d'autre base que l'espoir chimérique qu'il s'était fait de tirer beaucoup d'argent d'un droit de péage auquel il se proposait d'assujettir tous les navires marchands qui aborderaient dans la Propontide. Pour exécuter ce projet, il se

xi. Droits de péage établis par Apocauque.

rendit en personne à Hiéro et y établit un vaisseau armé, avec ordre de ne laisser passer aucuns bâtiments sans leur faire payer une somme proportionnée à la quantité et à la nature des marchandises dont ils étaient chargés; mais cette spéculation financière ne réussit pas. Tous les vaisseaux continuaient leur route en bravant la patache d'Apocauque et ne payaient rien.

XII. Conquêtes de Cantacuzène en Thrace. Cant. l. 3. c. 85.

Le parti de Cantacuzène à Constantinople commençait à concevoir de meilleurs espérances. Toutefois, ses amis les plus affidés lui marquaient que le moment d'agir à découvert n'était pas encore arrivé; ils l'exhortaient à prendre patience et à ne rien précipiter. Pour ne pas rester oisif et profiter du vent de la fortune qui paraissait vouloir se tourner de son côté, il marcha vers Andrinople, dont les portes lui furent ouvertes aussitôt qu'il se présenta devant ses murs. Paraspondile, gouverneur de cette place, lui remit en même temps plusieurs petits forts qui l'entouraient et lui servaient de défense. La ville de Tzernomiane se rendit aussi sans opposer la moindre résistance. Cantacuzène accorda à tous les officiers qui commandaient dans ces places la permission de se retirer à Constantinople, leur déclarant qu'il ne prétendait gêner la conscience de personne, ni empêcher que ceux qui se sentaient plus d'affection pour le jeune empereur que pour lui, suivissent les mouvements de leur cœur; qu'il n'en voulait qu'à ces ames lâches qui, n'osant pas l'attaquer avec les armes du combat, avaient recours aux poignards de la calomnie. Il ajouta que loin d'être, comme on l'en accusait, l'ennemi des enfants d'Andronic, il ne désirait rien tant que de leur assurer la

possession de l'Empire, et qu'il était dans la ferme résolution de remettre à l'aîné les rênes du gouvernement dès qu'il serait en âge. Il n'y eut aucun de ceux auxquels il adressa ce discours qui ne préférât de rester à son service. Cantacuzène reçut leur serment et les confirma tous dans leurs places. Paraspondile fut continué dans son gouvernement d'Andrinople, et Hiérax dans celui de Tzernomiane. Hiérax était un brave qui jusqu'alors avait montré beaucoup d'acharnement contre Cantacuzène et n'avait pas peu contribué à entretenir la guerre civile. La conquête de ces deux hommes ne parut pas moins précieuse à Cantacuzène, que celle des deux places où chacun d'eux commandait. Presque toutes les villes de Thrace se rendirent au nouvel empereur.

XIII. Amir marche au secours de Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 86. Nic. Greg. l. 14. c. 9.

Amir, prince d'Ionie, ce fidèle allié de Cantacuzène, désirait ardemment de passer en Thrace pour marcher au secours de son ami; mais il ne pouvait y arriver par mer, parce qu'il était sans vaisseaux depuis que les Latins avaient brûlé sa flotte dans les parages de Smyrne. D'un autre côté, il lui était difficile de gagner par terre les bords de l'Hellespont sans l'agrément de Sarcane, souverain de Lydie, avec lequel il était en contestation sur les limites respectives de leurs états. L'empressement qu'il avait de réunir ses forces à celles de Cantacuzène l'engagea à faire à Sarcane le sacrifice de ses propres intérêts. Il convint de lui céder le territoire, objet de leur différend, pourvu qu'il lui permît de traverser ses domaines pour se rendre auprès de son allié. Sarcane accepta volontiers la proposition d'Amir; il lui confia même son fils, pour qu'il le formât au métier des armes. Amir franchit l'Hellespont

et descendit en Thrace à la tête d'un corps de vingt mille hommes de cavalerie. Il se rendit à Didymotique où résidait Cantacuzène, et lui proposa d'aller attaquer, sans différer, Momitzile à qui il en voulait personnellement.

XIV. Momitzile perd la vie dans un combat. Cant. l. 3. c. 86.

Les Grecs n'étaient pas encore prêts à marcher; Amir, en les attendant, fit, contre le vœu de Cantacuzène, une irruption en Bulgarie. Il en revint chargé de butin. De retour à Didymotique, il pressa Cantacuzène de se mettre avec lui en campagne. Les deux armées réunies s'avancent à grandes journées contre Momitzile, qui n'avait pas plus de quatre mille hommes à opposer à tant d'ennemis. Le combat s'étant engagé, Momitzile y perdit la vie après s'être défendu vaillamment et long-temps. Cette défaite ouvrit au vainqueur les portes de la ville de Périthéorion et celles de Xanthia, où Momitzile avait établi le siége de sa puissance. Cantacuzène versa des larmes sur le malheur de cet infortuné guerrier, et traita sa veuve avec beaucoup d'égards et de générosité. Il lui donna le choix ou de vivre sur les terres de l'Empire ou d'aller résider avec tout ce qui lui appartenait, dans son pays, c'est-à-dire en Bulgarie. Elle prit ce dernier parti.

XV. Cantacuzène somme le crâle de s'éloigner des murs de Phères. Cant. l. 3. c. 87.

Cantacuzène, après cette expédition, résolut de se venger du crâle de Servie qui, au mépris des traités, tenait alors la ville de Phères assiégée. Avant d'employer contre ce prince la force des armes, il le fit sommer de se retirer; en même temps il s'avança vers Christopolis, pour s'approcher ensuite de Phères et prendre une position d'où il lui fût facile de porter du secours aux autres villes qui se trouvaient le plus exposées aux insultes des Serves.

Cependant Apocauque était très-alarmé des progrès que faisaient journellement les armes de Cantacuzène. Il voyait par là s'élever un grand obstacle aux desseins ambitieux qu'il nourrissait dans son ame. Pour tâcher de se donner un crédit que personne n'osât lui disputer, il s'était proposé de faire épouser une de ses filles au jeune empereur; mais il craignait que l'impératrice douairière ne rejetât avec mépris et même indignation ce projet lorsqu'il lui en ferait l'ouverture. Pour la forcer d'y consentir, il eut recours à un trait de perfidie qui lui parut un moyen sûr de se rendre maître du sort de cette princesse. Il fabriqua des lettres qu'elle était censée écrire au pape Clément VI. Elle y paraissait assurer le pontife qu'en quittant la Savoie elle n'avait pas quitté la foi de ses ancêtres. Elle le conjurait de lui obtenir du ciel le pardon du crime dont elle s'était rendue coupable en feignant d'abjurer sa croyance pour embrasser la communion des Grecs; elle lui protestait qu'elle n'avait jamais cessé de le regarder comme son père spirituel, comme son guide dans les voies du salut; qu'elle avait eu l'intention, aussitôt après la mort du prince son époux, de revenir au sein de l'église romaine et de contraindre toute la nation d'y rentrer avec elle. Elle ajoutait, dans ces lettres supposées, qu'il lui eût été facile d'exécuter ce dessein, sans les troubles qui agitaient l'Empire, mais qu'elle comptait le faire réussir aussitôt que la tranquillité serait rétablie dans ses états; ce qui arriverait bientôt si sa sainteté voulait la seconder. Ces fausses confidences comblèrent de joie Clément VI. Il y fit une réponse dans laquelle il félicitait la princesse de sa pieuse résolution, l'exhortait à y persévérer, et lui

XVI. Imposture d'Apocauque pour se rendre maître du sort de l'impératrice. Cant. l. 3. c. 87.

donnait sa bénédiction apostolique avec l'espérance de recevoir de sa part tous les secours qu'il serait en son pouvoir de lui procurer. Cette réponse fut remise fidèlement entre les mains d'Apocauque, qui la conserva pour s'en servir au besoin. Son intention était de la rendre publique si l'impératrice eût refusé de souscrire à ses vœux, et il était probable que le peuple de Constantinople, attaché superstitieusement à sa religion, se serait soulevé contre cette princesse, peut-être même l'eût-il massacrée avec son fils. C'était ce qu'attendait Apocauque de l'effet de son imposture. Il se flattait de pouvoir, à la faveur du trouble et au milieu de la confusion que devait faire naître cet événement, de s'emparer de l'autorité suprême, ou au moins de se fonder une petite souveraineté indépendante de l'empire, dont la forteresse de Mangane ou celle d'Épibate eût été le chef-lieu et le rempart. Apocauque n'eut pas le temps d'exécuter son projet insensé. Les Latins rejettent l'histoire des fausses lettres, malgré l'autorité de Cantacuzène qui en atteste la réalité. Ils prétendent qu'Anne de Savoie écrivit en effet au pape Clément VI, et que ce fut même à sa sollicitation que le souverain pontife avait formé le projet de l'expédition de Smyrne, dont il est fait mention plus haut. Si d'un côté la scélératesse reconnue d'Apocauque rend très-probable l'imposture dont l'accuse ici Cantacuzène, de l'autre, il faut convenir aussi que l'esprit de partialité qui paraît diriger quelquefois la plume de cet historien couronné, ne permet pas toujours d'accorder à ses récits une confiance aveugle.

XVII. Apocauque se conduit en tyran.

Apocauque était désespéré de voir que les affaires ne prenaient pas la tournure qu'il aurait voulu leur

donner, et effrayé des murmures de la plus saine portion des citoyens qui l'accusaient hautement d'être l'auteur des fléaux dont l'Empire était accablé. Dans cette position, il crut ne plus devoir garder aucune mesure. Pour se mettre en état de renverser de vive force tous les obstacles qui s'opposaient à son ambition, et pour garantir en même temps sa tête des coups de la vengeance publique dont elle était menacée, il développa tout à coup l'appareil de la terreur. Il s'entoura de satellites farouches qui ne laissaient approcher de sa personne que ceux qu'il leur avait désignés. Il donna des ordres pour que tous les parents et amis de Cantacuzène qui jouissaient encore de leur liberté fussent arrêtés, ainsi que ceux des courtisans qui lui portaient ombrage. Leur nombre se montait à plus de deux cents. Il fit éprouver le même traitement aux gens riches et s'empara de leurs biens pour subvenir aux frais d'une guerre ruineuse, que lui seul avait intérêt de soutenir.

Cant. l. 3. c. 88. Nic. Greg. l. 14. c. 10. Ducas. c. 5.

XVIII. Il fait agrandir les prisons.

Cant. l. 3. c. 88. Nic. Greg. l. 14. c. 50. Ducas. c. 5.

Bientôt les prisons de Constantinople ne furent plus assez vastes pour contenir les victimes de sa haine et de son ambition. Il voulut qu'on agrandît celle qui était dans le vieux palais de la ville. Il en fit distribuer le local de manière qu'on pût y recevoir une plus grande multitude de prisonniers, et il prit des mesures pour que ces infortunés y éprouvassent, outre la perte de leur liberté, toute la gêne qu'une barbarie raffinée pouvait ajouter à l'horreur naturelle de ces lugubres habitations. La construction de ces nouveaux bâtiments était devenue un de ses plus délicieux amusements. Il ne passait aucun jour sans venir en visiter les travaux, dont il hâtait l'exécution par sa présence

et par les encouragements qu'il donnait aux ouvriers. Ceux qui étaient déja enfermés dans ce château avaient la douleur d'être sans cesse témoins des mesures que leur ennemi prenait pour augmenter leurs tourments, et ils éprouvaient presque les angoisses de malheureux forcés d'assister à l'excavation du tombeau qui va les engloutir tout vivants.

XIX. Il est massacré par les prisonniers. Cant. l. 3. c. 88. Nic. Greg. l. 14. c. 10. Duc. l. 5.

Dans leur désespoir, ils formèrent le projet de se défaire du tyran, sans trop s'inquiéter du sort qu'ils se préparaient. Un de ses neveux, qu'il avait fait mettre dans cette prison, entra dans le complot. Cependant il était très-difficile de l'exécuter; car dès qu'Apocauque arrivait, les geôliers faisaient retirer les prisonniers et les enfermaient sous les verroux. Jamais le grand-duc n'entrait dans l'enceinte de cette triste demeure qu'il ne fût environné de ses gardes. Un jour qu'il avait l'esprit préoccupé, il s'avança dans l'intérieur sans s'apercevoir qu'il n'était pas suivi de son escorte ordinaire, et qu'on avait négligé de prendre les précautions accoutumées pour la sûreté de sa personne. Les prisonniers ne laissèrent pas échapper une occasion qu'ils épiaient depuis long-temps, et qui ne se présenterait peut-être plus. Ils fondirent tous sur lui à coups de pierres, et l'un d'eux s'étant saisi d'un bâton que lui offrit le hasard, l'en frappa à la tête, en lui criant d'une voix terrible : *Jusques à quand, scélérat, la lumière du soleil éclairera-t-elle tes forfaits? Pourquoi la foudre du Tout-Puissant et les feux qui reposent dans le sein des airs n'ont-ils pas encore éclaté pour t'écraser? il faut, ou que nous périssions ensemble, ou qu'après t'avoir donné la mort, je puisse vivre en liberté.* Apocauque était

vigoureux, il lutta long-temps contre ceux qui en voulaient à sa vie; mais enfin il expira sous le tranchant d'une hache, que les conjurés arrachèrent à l'un des ouvriers, lesquels sans doute n'osèrent le défendre. Ses satellites eux-mêmes furent les premiers à prendre la fuite. Les conjurés pendirent son corps aux créneaux des murailles et élevèrent sa tête sur la pointe d'une pique pour la montrer au peuple. D'autres historiens racontent aussi le même fait avec quelque différence dans les détails; mais Cantacuzène étant plus près des événements, puisqu'il en a été témoin, nous avons cru devoir préférer son récit.

XX. Réflexions sur le caractère d'Apocauque.

Telle fut la fin d'un ambitieux, digne de servir de leçon à ces ministres qui, abusant de la faiblesse du prince qu'ils gouvernent, s'emparent de son autorité et s'en font un instrument pour satisfaire leur cupidité et leur vengeance. Nous ne ferons pas ici le portrait de ce méchant homme. Toutes ses actions ont dû laisser dans la mémoire du lecteur des traces trop profondes pour qu'il soit nécessaire de les rappeler à son souvenir. Nous observerons seulement qu'Alexis Apocauque avait le malheur de joindre au caractère le plus pervers des talents peu communs et une subtilité d'esprit qui ne servirent qu'à le rendre plus dangereux. Il paraît qu'il était instruit même dans les sciences. Toutefois on ne conçoit pas comment un homme, qui avait toujours rempli des places très-occupantes et passé sa vie dans les affaires et les intrigues, avait pu trouver le temps d'acquérir des lumières dans un art qui demande une étude longue et laborieuse. La bibliothèque royale, à Paris, possède un magnifique manuscrit des œuvres d'Hippocrate, à la tête

duquel on voit la figure d'Apocauque assez bien dessinée, avec des vers où l'on rend hommage à ses rares connaissances en médecine. Mais peut-être n'est-ce ici qu'un de ces monuments qu'une basse adulation n'a que trop souvent consacrés à l'ignorance en crédit. Il paraît au reste que l'étude de la médecine était en honneur chez les Grecs, et que les personnes même les plus qualifiées la cultivaient. Michel Ducas, aïeul de l'historien de ce nom, contemporain d'Apocauque et l'une de ses victimes, était très-habile médecin, comme l'atteste son petit-fils.

XXI. Sa mort n'opère aucune révolution. Cant. l. 3. c. 88. Nic. Greg. l. 14. c. 10. Duc. l. 5.

Les conjurés qui avaient ôté la vie à Apocauque, au lieu de s'échapper de leur prison, eurent l'imprudence d'y rester et de s'y fortifier, dans l'espérance illusoire que les Génois de Galata leur avaient donnée, de leur fournir des armes et des vivres. De plus, ils se flattaient que, dans un moment où devait régner un mécontentement général, tous les habitants de Constantinople ne manqueraient pas de les regarder comme leurs libérateurs et s'empresseraient de se joindre à eux pour opérer une révolution qui changeât la face des affaires. Une fatale expérience leur apprit qu'ils s'étaient trompés dans leurs combinaisons politiques. La nation grecque était alors dans un tel état d'apathie qu'elle sentait à peine le poids de ses chaînes, loin de songer à faire le moindre effort pour les rompre; d'ailleurs les insurgés pouvaient-ils raisonnablement compter sur la multitude? Apocauque s'en était rendu l'idole par des moyens qui ne manquent jamais leur effet. Persécuter, emprisonner, assassiner les hommes en place, dépouiller les gens riches de leurs propriétés sera toujours la voie

la plus sûre pour capter la bienveillance du bas peuple, qui ne peut s'empêcher de nourrir dans son cœur une haine secrète contre ceux des citoyens que leur état, leurs talents, ou leurs richesses placent nécessairement au-dessus de lui.

La populace de Constantinople, loin de se déclarer en faveur des conjurés, s'empressa de se ranger autour de Zéphrète, domestique du grand-duc, qui s'était déja mis à la tête des gens de mer pour venger la mort de son maître. L'impératrice avait, sur la réquisition de la veuve d'Apocauque, consenti à cette mesure violente et même pris des moyens pour couper toute espèce de communication entre les conjurés et les habitants de Galata. La plupart des prisonniers du palais de Constantin furent égorgés; il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui put échapper au carnage. On frémit au récit que les historiens du temps font de toutes les cruautés qui se commirent en cette occasion, et l'on recule épouvanté au hideux spectacle de têtes, de mains, de membres coupés et promenés dans les rues par une multitude effrénée. Plusieurs de ces malheureux prisonniers s'étaient réfugiés dans une église voisine. On les y massacra aux pieds des autels, sans aucun respect pour cet asile, ni pour les vases sacrés dont ils s'étaient fait une égide contre les poignards de leurs assassins. Pour comble d'infortune, il ne fut permis à personne, après cette sanglante catastrophe, de donner le moindre signe de deuil à la mémoire d'un parent ou d'un ami qui avait eu le malheur d'y périr. On dit même que l'impératrice montra de la joie au récit de toutes ces atrocités, et qu'elle eut la barbarie de défendre qu'on accordât les honneurs de

XXII. Tous les conjurés perdent la vie. Cant. l. 3. c. 88. Nic. Greg. l. 10. c. 14.

la sépulture à ceux qui avaient été massacrés. Elle voulait, ou qu'on abandonnât leurs cadavres aux oiseaux de proie et aux animaux carnassiers, ou qu'on les jetât à la mer. Si ces faits, dont on peut douter, étaient pourtant vrais, ils pourraient donner du poids à l'observation que s'est permise ailleurs le même écrivain qui les raconte. Il prétend, comme nous l'avons déja observé, que la personne d'Apocauque n'était pas alors indifférente à cette princesse, et que cet ambitieux avait fait quelque impression sur son cœur.

XXIII. Cantacuzène marche avec Amir sur Constantinople. Cant. l. 3. c. 88. 89.

Cantacuzène ne tarda pas à être instruit d'un événement qui le délivrait de son plus cruel ennemi. Le même jour que cette nouvelle lui fut apportée, il en reçut une autre qui ne pouvait que lui être agréable. Il apprit que le crâle s'était éloigné de la ville de Phères dont il faisait le siége. On lui mandait en même temps qu'il était très-essentiel pour lui de venir prendre au plus tôt possession de cette ville importante et d'en chasser la faction dévouée au monarque serve. Cantacuzène s'empresse d'assembler les chefs de son armée et veut qu'Amir et Soliman, fils de Sareane, assistent au conseil. Son avis était de s'emparer de Phères sur-le-champ, d'y établir une forte garnison et de la mettre à l'abri de toute insulte. Tous ses officiers pensaient de même; mais Amir et Soliman voulurent qu'on marchât sur Constantinople. Ils observèrent à Cantacuzène qu'il combattait, non pour l'acquisition d'une ville particulière, mais pour la conquête de tout l'Empire, dont il ne pourrait jamais se regarder comme le souverain s'il ne se rendait maître de la capitale; que d'ailleurs il fallait profiter des circonstances devenues si favorables par la chute d'Apocauque. Leur opinion

prévalut. L'armée aussitôt se mit en marche pour aller attaquer Constantinople. Lorsqu'elle arriva près de cette ville, on apprit que la tranquillité y était rétablie, et que la révolte des prisonniers n'avait eu d'autre suite que de faire perdre la vie à ces infortunés. Il fallut reprendre le chemin de la Macédoine. Les troupes vinrent camper dans le voisinage d'Apamée, où elles furent obligées de séjourner parce que Soliman, fils de Sarcane, tomba subitement malade.

XXIV. Mort de Soliman, fils de Sarcane. Cant. l. 3. c. 89.

Ce jeune guerrier fut attaqué d'une fièvre ardente; ceux qu'on appela pour le traiter, prenant trop à la lettre ce vieil axiome de la médecine, que *les contraires se guérissent par les contraires*, lui donnèrent des boissons si froides, que le sang se glaça, pour ainsi dire, dans ses veines. Déja tous les symptômes d'une mort prochaine se peignaient sur son visage, et il paraissait toucher à sa dernière heure. Amir, regardant la personne de Soliman comme un dépôt dont il répondait, fut très-alarmé de son état. Pour tâcher de ranimer le peu de chaleur qui restait encore au moribond, il lui fit prendre de la thériaque et du vin vieux, sans s'inquiéter sans doute des préceptes de la religion mahométane qui anathématise l'usage de cette liqueur. Ces remèdes, en rendant à Soliman la vie, lui rendirent aussi la fièvre. On eut de nouveau recours à des potions glaciales, qui cette fois achevèrent ce que les précédentes avaient déja fort avancé. Les médecins ne manquèrent pas, pour mettre leur réputation à couvert, de publier que c'était Amir qui avait précipité Soliman au tombeau, en lui administrant, contre leurs ordonnances, des remèdes incendiaires. Amir craignant que Sarcane, dans sa colère, ne se jetât, en

son absence, sur ses possessions, partit aussitôt pour l'Ionie, avec la résolution de faire assez de diligence pour y arriver avant que le sultan fût informé du trépas de son fils. La suite fit voir que les craintes d'Amir étaient fondées. Il eut en effet beaucoup de peine à se justifier auprès de Sarcane et à calmer son courroux.

XXV. Cantacuzène se retire à Didymotique. Cant. l. 3. c. 89. Nic. Greg l. 15. c. 1.

Cantacuzène, affaibli par la retraite d'Amir, se trouva tout à coup dans l'impuissance de rien entreprendre. Dans cette fâcheuse position, il prit le parti de se retirer à Didymotique. En y arrivant il fut informé que le crâle avait profité des événements pour s'emparer de la ville de Phères, ainsi que de plusieurs autres places auxquelles elle servait comme de défense. Ce prince ne s'en était pas tenu à cette expédition. Enorgueilli de ses succès, il avait osé prendre le titre d'*empereur des Grecs et des Serves* et avait cédé celui de *crâle* à son fils. Il lui avait abandonné en même temps tout le domaine de l'ancienne Servie, qui s'étendait depuis l'embouchure du Danube, dans le Pont-Euxin, jusqu'à Scopies, ville située sur le fleuve Axius. Il se réserva, avec les marques de la dignité impériale, toutes les provinces conquises sur les Grecs.

An 1346. XXVI. Vatace abandonne Cantacuzène. Sa mort. Cant. l. 3. c. 50. Nic. Greg. l. 14. c. 11.

Cantacuzène, en s'éloignant des murs de Constantinople, où il s'était présenté après la mort d'Apocauque, avait laissé dans le voisinage de cette capitale un corps de troupes commandé par Vatace, pour en tenir la garnison en échec et pour faire le dégât dans les environs. Vatace, pour le malheur des Bysantins, ne s'acquittait que trop bien de sa commission. Chaque jour il remportait quelque avantage sur les milices impériales qui osaient sortir de Constantinople. Il interceptait les convois destinés à l'approvisionnement de

cette grande ville et répandait la désolation dans les campagnes voisines. Vatace ne s'était attaché à Cantacuzène que par un motif de vengeance. Il était d'une origine assez obscure; il n'appartenait pas à cette famille du même nom, qui avait tenu un rang si distingué dans les temps précédents; mais à défaut de naissance, de grandes richesses acquises dans les emplois lui avaient ouvert le chemin le plus court pour arriver aux honneurs. Il fut fait, à prix d'argent, gouverneur de Thessalonique. Vatace ne resta pas long-temps dans ce poste. Apocauque, comme tous les ministres en faveur, qui s'embarrassent peu que l'état soit bien servi pourvu qu'ils mettent en place leurs proches et leurs créatures, l'avait dépouillé de son gouvernement pour en investir l'un de ses propres fils. Vatace, indigné de cette injustice, se jeta dans le parti de Cantacuzène à qui il rendit de grands services. Il était brave, entendait bien le métier des armes, et développait dans l'exécution toutes les ressources d'une prudence consommée; enfin il possédait de grandes qualités dans plus d'un genre. C'est l'éloge qu'en fait Cantacuzène, dans un moment où il n'avait pas lieu de s'en louer. Mais Vatace était aussi un de ces hommes qui sacrifient tout à leur ambition. La cour n'avait pas alors un seul capitaine capable de commander ses troupes, et Vatace pouvait lui devenir très-utile par ses talents militaires. Apocauque, son ennemi personnel, n'était plus, et il n'avait pas à craindre qu'il mît obstacle à ses nouveaux projets; d'ailleurs il pouvait espérer de trouver un puissant appui dans la protection du patriarche, qui jouissait du plus grand crédit; il lui était allié, son fils ayant épousé une fille du prélat. Toutes

ces circonstances réunies semblaient lui préparer naturellement une occasion favorable pour parvenir à la plus haute fortune. Il fit offrir ses services à l'impératrice douairière. Cette princesse les accepta avec d'autant plus d'empressement, qu'elle avait déja fait diverses tentatives pour le gagner. Vatace abandonna donc Cantacuzène, qui fut très-affecté de sa désertion; mais il ne jouit pas long-temps du prix de sa perfidie. Un prince turc lui avait envoyé un corps de troupes assez considérable destiné à combattre sous les étendards de Cantacuzène, auquel il le croyait toujours dévoué. Lorsque ces auxiliaires s'aperçurent que c'était contre ce même prince, au secours duquel ils étaient venus, qu'on prétendait les faire marcher, ils devinrent furieux; ils se jetèrent sur Vatace et le mirent en pièces, puis ils se saisirent de son fils et le forcèrent de les suivre, avec ses soldats, dans leur pays. Les Turks, en s'en retournant, eurent l'attention de ne causer aucun dommage sur les terres de la domination de Cantacuzène. Cependant la plupart des villes de Thrace, que Vatace avait débauchées, ne rentrèrent pas après sa mort sous l'obéissance de Cantacuzène. La garnison d'Empyrite se souleva contre le gouverneur que ce prince y avait établi et le livra à l'impératrice douairière. En même temps Jean Apocauque, frère du grand-duc, surprit la ville de Rhèges ou Reggio en Thrace.

XXVII. Cantacuzène reprend le projet de s'approcher de la capitale, puis il y renonce.

Cantacuzène, pour réparer d'un seul coup tous ces revers, forma la résolution de faire marcher ses troupes contre la capitale. Il espérait réussir d'autant mieux dans cette expédition, qu'il n'avait plus Vatace en tête. Il vint donc camper dans un lieu qu'on appe-

lait le Pont-du-Chameau. Là il conféra secrètement avec ses amis de Constantinople sur les moyens qu'ils emploieraient pour le rendre maître de la ville. Ils devaient l'y introduire en débouchant une ancienne porte qui était murée depuis plusieurs années; mais ayant reconnu dans ces conférences secrètes, que les projets formés pour le mettre en possession de Constantinople n'étaient pas encore parvenus à leur point de maturité, il renonça pour le moment à cette entreprise. D'ailleurs tout paraissait ne lui présager que des malheurs. Il ne pouvait faire aucun mouvement sans trouver, pour ainsi dire, les piéges de la mort tendus sur ses pas. Cant. l. 3, c. 90.

XXVIII. Conspirations contre la vie de Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 90. 91.

Un scélérat, aux gages de ses ennemis, leur avait promis, depuis environ six mois, de l'empoisonner. Pour exécuter plus facilement ce forfait, il s'était introduit dans le camp de Cantacuzène et venait d'entrer à son service en qualité de cuisinier. Un heureux hasard le fit découvrir au moment qu'il allait consommer son crime. Ce misérable prit la fuite, et il ne paraît pas qu'on ait fait aucune recherche pour le trouver. Cantacuzène, échappé à ce premier danger, pensa devenir victime de deux autres traîtres, qui avaient également trafiqué de sa vie. Ce même Hiérax, à qui il avait laissé le gouvernement de Tzernomiane, lorsque cette ville s'était soumise, quitta, pendant la nuit, le camp et son poste pour aller à Constantinople conférer avec les ministres. Il convint avec eux qu'il assassinerait Cantacuzène. Ce prince, averti du complot, s'en plaignit à Hiérax même, qui lui protesta qu'il avait été mal informé, et pour qu'il ne doutât pas de la sincérité de ses serments, il lui remit une petite

image de saint George, qu'il portait sur lui par dévotion. Peu de jours après Hiérax, persistant toujours dans son criminel dessein, trouva encore le moyen de s'introduire clandestinement à Constantinople et de s'y concerter de nouveau avec les ennemis de Cantacuzène. Un certain Paraspondile, autre que celui qui commandait la garnison d'Andrinople, s'était aussi rendu dans la capitale, avec la même intention qu'Hiérax. Paraspondile ayant découvert qu'il avait un rival, craignit de se voir enlever par un autre l'honneur et les profits d'un crime qu'il avait aussi conçu, et prit le parti de faire cesser une concurrence qu'il redoutait, en dénonçant Hiérax à Cantacuzène. Pour convaincre ce prince de la vérité de sa déposition, il lui remit des poils qu'il avait coupés lui-même sur le cheval d'Hiérax pendant que ce traître conférait en secret avec les agents de la cour. Paraspondile, afin de prévenir les reproches qu'on pouvait lui faire, d'avoir manqué à son devoir en sortant aussi du camp à l'insu des chefs, pour se rendre nuitamment à Constantinople, disait qu'emporté par son zèle pour Cantacuzène, dont il voyait les jours menacés, il avait volé, sans délibérer, sur les traces d'Hiérax, pour s'assurer de ses démarches et pour faire part au prince de ce qu'il aurait pu découvrir. Paraspondile, par cette imposture, écartait de sa personne toute espèce de soupçon, supplantait Hiérax, entrait plus intimement dans la confiance de Cantacuzène, et se ménageait par là les moyens d'exécuter avec plus de facilité le projet qu'il avait formé de le poignarder pendant son sommeil. Hiérax ayant reçu une blessure dans une affaire que les troupes de Cantacuzène avaient eue avec la garnison de

Constantinople, et où il n'avait pu se dispenser de se trouver, Cantacuzène vint le visiter; dans le cours de leur entretien, il lui fit entendre qu'il regardait le malheur qui lui était arrivé comme un effet de la vengeance céleste; que Dieu avait sans doute voulu le punir de s'être parjuré, au mépris du grand saint George, qu'il avait osé lui donner pour garant de sa parole. Hiérax eut recours à ses serments ordinaires; mais Cantacuzène le réduisit au silence en lui présentant la preuve de conviction qu'il avait entre les mains. Hiérax, forcé de reconnaître les poils de son cheval, prit l'épouvante et se sauva la nuit même à Constantinople, où il fut très-bien reçu de l'impératrice. Cette princesse le fit gouverneur de toutes les villes de Thrace, qui s'étaient soustraites à l'obéissance de Cantacuzène, lorsque Vatace l'avait abandonné. Les intrigues de Paraspondile ne tardèrent pas non plus à transpirer. Ce traître, pour se soustraire au châtiment qu'il méritait, alla se réfugier à la cour. Cantacuzène crut devoir s'éloigner d'un lieu où il n'était environné que de scélérats qui attentaient à sa vie. Il alla passer l'hiver à Sélivrée.

XXIX. Cantacuzène couronné par le patriarche de Jérusalem. Cant. l. 3. c. 91. 92. Nic. Greg. l. 15. c. 3. Ducas, c. 6.

Au retour de la belle saison, il se mit à la tête de ses troupes pour aller surprendre la ville d'Hiéro; mais l'impatience du soldat et son avidité pour le pillage firent échouer cette nouvelle tentative. Cantacuzène prit alors le parti de se retirer à Andrinople. Peu de temps après, il s'y fit couronner, suivant le cérémonial usité pour l'inauguration des empereurs. Les formalités qui avaient eu lieu à Didymotique n'étaient sans doute regardées que comme une désignation à l'Empire, comme un prélude qui attendait son com-

plément, et auquel manquait le dernier sceau. Ce fut Lazare, patriarche de Jérusalem, qui fit cette cérémonie. Elle fut accompagnée de toute la pompe que purent permettre les circonstances. Elle eut lieu le 21 mai, jour auquel l'église grecque célébrait la mémoire du grand Constantin et d'Hélène, sa mère. La couronne qu'on posa sur la tête du prince, et qu'il mit ensuite sur celle d'Irène, son épouse, fut l'ouvrage des orfévres d'Andrinople, qui étaient alors en réputation, et qui ne négligèrent rien pour en faire un chef-d'œuvre de leur art. Il y eut des fêtes, des réjouissances publiques, et beaucoup de pièces d'or et d'argent furent jetées au peuple. Tous les évêques qui se trouvèrent alors dans cette ville déclarèrent le patriarche de Constantinople déchu de sa dignité. Le nouvel empereur confirma leur jugement, et en conséquence le nom de ce prélat fut effacé des prières de l'Église.

XXX. Cantacuzène refuse de donner Matthieu, son fils aîné, pour successeur. Cant. l. 3. c. 92.

Cantacuzène, en ceignant de nouveau le diadème, remplit le vœu que ses soldats avaient manifesté depuis long-temps, et qu'ils ne cessaient de renouveler chaque jour. Cet événement répandit l'allégresse dans tout le camp. Cantacuzène ne se détermina enfin à faire cette démarche que parce qu'il sentait qu'elle était nécessaire pour se donner un caractère plus imposant et pour inspirer plus d'énergie à son parti, qui paraissait s'affaiblir et perdre courage. Toutefois il resta fidèle au système qu'il s'était fait de respecter les droits de la famille impériale. Les officiers de son armée et tous les gens de guerre vinrent, aussitôt après son sacre, le prier de faire reconnaître Matthieu, son fils aîné, pour son successeur, afin que, s'ils avaient le

malheur de le perdre, ils ne restassent pas sans empereur. Cantacuzène repoussa avec indignation cette demande, et protesta, comme il l'avait déjà fait tant de fois, qu'il ne se prêterait jamais à aucun projet qui tendît à priver de la couronne les enfants d'Andronic. Le discours qu'il prononça en cette occasion respire le plus noble désintéressement et la plus tendre affection pour le jeune empereur, qu'il regardait comme son pupille.

XXXI. Faction des zélés à Thessalonique, maltraitée par le peuple. Cant. l. 3. c. 93.

Il n'était guère possible que la ville de Thessalonique, qui, depuis qu'elle est connue dans l'histoire, n'avait jamais cessé d'être un foyer de sédition, ne sentît point l'influence de l'atmosphère orageuse qui couvrait alors tout l'Empire. Jean Apocauque, à qui son père avait fait donner, comme on l'a déjà dit, le gouvernement de cette ville, souffrait impatiemment qu'un personnage, nommé Michel Paléologue, peu content de partager avec lui l'autorité, voulût s'en attribuer la réalité et ne lui en laissât que l'ombre. Ce Paléologue se prévalait de l'éclat de son nom, et encore plus du crédit que lui donnait la faction des zélés, à la tête desquels il s'était mis. Les zélés étaient une cabale de forcenés qui avaient juré un dévouement aveugle au parti de la cour et une haine implacable à Cantacuzène et à ses amis. Elle s'était recrutée de tous les débauchés, de tous les bandits et scélérats qui se trouvaient dans l'étendue de l'Empire. Ces factieux avaient abjuré tous principes de justice et de religion, et le christianisme était pour eux un objet perpétuel de blasphèmes. Ils passaient leur vie dans les cabarets et les lieux de prostitution. Au nom d'un patriotisme exclusif, ils persécutaient tous ceux des citoyens qui

leur déplaisaient ou qu'ils avaient intérêt de perdre, soit pour envahir leurs biens, soit pour satisfaire leur vengeance particulière. Ces brigands ajoutaient encore la dérision à la barbarie. Ils avaient établi au coin des rues de Thessalonique des cuves pleines d'eau, autour desquelles étaient rangés des flambeaux allumés, et lorsqu'ils pouvaient se saisir de quelque citoyen soupçonné d'avoir de l'attachement pour Cantacuzène, ils le plongeaient dans l'eau, en disant qu'ils lui donnaient un nouveau baptême. Ils mettaient aussi les passants à contribution pour subvenir aux frais de ce ridicule amusement. La multitude, à qui sa mobilité naturelle ne permet pas de conserver long-temps les mêmes goûts, commençait à se lasser de ces jeux dont elle s'était amusée d'abord, et déja elle avait plus d'une fois pris parti pour ceux qui en étaient les victimes. Il en était résulté, entre elle et les zélés, des rixes dont les suites avaient été très-funestes à ces derniers. Plusieurs d'entre eux n'avaient pas toujours trouvé un asile contre la mort dans les églises où ils s'étaient réfugiés, et avaient même souillé de leur sang cette célèbre image de la Vierge si révérée à Thessalonique.

XXXII. Le fils d'Apocauque projette de livrer cette ville à Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 93. 94. Nic. Greg. l. 14. c. 10.

Ces violences du peuple contre les zélés et leurs agents inspirèrent de la confiance à Apocauque. Il crut qu'il pouvait oser impunément quelque grand coup contre leur chef. Il invita Michel Paléologue à venir le trouver pour conférer ensemble sur une affaire d'état, qu'il disait être très-importante, et, par un de ces traits de perfidie trop ordinaires aux Grecs, il aposta sur son passage un homme qui, au sortir de la conférence, lui perça le sein d'un coup d'épée. Ce

meurtre fit peu de sensation dans la ville, mais il alarma beaucoup les zélés. Ils se dispersèrent et allèrent se cacher où ils purent. Jean Apocauque s'étant ressaisi de toute l'autorité, servit en secret le parti de Cantacuzène. Mais quand son père eut perdu la vie, il se déclara hautement en faveur de ce prince; il lui manda qu'il était disposé à lui livrer Thessalonique. Cette ville tenait dans l'Empire un des premiers rangs après la capitale. Apocauque, pour lever un des plus forts obstacles qui aurait pu s'opposer à l'exécution de son dessein, fit rechercher les zélés, tant à Thessalonique qu'ailleurs, et les chassa de tous les lieux où s'étendait son pouvoir. Plusieurs même furent arrêtés, et quelques-uns expièrent leurs forfaits sous le glaive de la justice.

XXXIII. Thessalonique divisée en deux factions. Cant. l. 3. c. 93. 94.

Les Thessaloniciens, à qui Apocauque avait fait adopter son projet, députèrent Nicolas Cabasilas et Pharmace à Manuel, le second des fils de Cantacuzène, résidant alors à Berrhée, pour lui dire qu'ils étaient disposés à lui remettre les clefs de leur ville; mais à condition qu'on les affranchirait de toute espèce d'impôts, et que les plus distingués d'entre eux obtiendraient des places proportionnées à leur rang. Manuel, qui avait reçu de son père des pouvoirs illimités, consentit à tout. Au retour des députés, Jean Apocauque se hâta d'assembler le conseil de la ville. Tous les assistants couvrirent d'applaudissements le compte que Cabasilas et Pharmace y rendirent de leur mission, à l'exception toutefois de deux ambitieux qui trouvèrent qu'on ne les avait pas assez bien traités dans la convention faite avec le fils de Cantacuzène. André Paléologue, l'un de ces mécontents, fit soulever

les matelots qui étaient sous son commandement, et s'empara de la porte de la ville située du côté de la mer. C'était toujours cette classe d'hommes qui allumait à Thessalonique le feu de la sédition, et jamais le petit peuple ne manquait de se joindre à eux. André Paléologue se vit en peu d'heures à la tête d'une troupe nombreuse de factieux, à laquelle étaient venus se réunir tous ceux des zélés qui avaient échappé aux recherches d'Apocauque. Ils avaient saisi ce moment pour sortir des antres et des cavernes où ils se tenaient cachés, bien résolus d'exercer sur leurs ennemis les plus terribles représailles.

XXXIV. Les deux factions en viennent aux mains; Apocauque est fait prisonnier. Cant. l. 3. c. 94.

A cette nouvelle, Jean Apocauque s'empresse de rassembler un corps d'environ huit cents hommes et les range en bataille devant la citadelle. Cependant jugeant convenable de n'en venir aux mains qu'après avoir tenté toutes les voies de conciliation, il députe un de ses officiers à André Paléologue, pour lui offrir de sa part un accommodement. Les zélés, voulant faire l'essai de leur vengeance sur la personne de cet envoyé, tentèrent de le poignarder; heureusement leur coup manqua. Apocauque furieux donne aussitôt le signal pour faire avancer sa troupe contre celle de son adversaire. Cocalas, cet autre ambitieux qui avait partagé le mécontentement d'André Paléologue, vint trouver Apocauque, et, affectant un langage hypocrite, il lui offre d'être négociateur entre lui et son ennemi. Il n'avait d'autre intention que de faire gagner du temps à André Paléologue, pour qu'il pût grossir sa troupe. Abusant de son caractère, loin de travailler à rapprocher les esprits, il eut recours à toutes sortes d'artifices pour les aigrir davantage les uns contre les

autres. Cette journée se passa en pourparlers inutiles, et déjà le soleil avait terminé sa course, qu'on ne savait pas encore quelle serait l'issue des événements. Cependant toute la ville était dans la consternation et présentait le spectacle le plus effrayant. Les citoyens erraient dans les rues, n'osant se faire aucune question ni même s'aborder. Le cliquetis des armes, le bruit confus des soldats, le son des trompettes qui, de temps à autre, retentissaient dans les airs, glaçaient d'effroi tous les cœurs. Les imaginations, frappées de terreur, croyaient voir, pour ainsi dire, le spectre de la mort se promener au milieu des ténèbres de la nuit dont l'épaisse obscurité, faiblement éclairée par la lueur des flambeaux, n'en prenait qu'une teinte plus lugubre. Le lever de l'aurore, en dissipant ces terreurs fantastiques, n'en inspira que de trop réelles. Déjà la troupe d'André Paléologue s'avançait à grands pas pour charger celle d'Apocauque. Au premier choc, les soldats de ce dernier, qui s'étaient laissé séduire par Cocalas, lâchèrent pied et abandonnèrent leur chef. Apocauque fut donc obligé de prendre la fuite et de se cacher; mais ses ennemis l'ayant découvert, le firent enfermer dans la forteresse, avec cent ou environ de ceux qui avaient suivi son parti.

Les zélés, tourmentés par la soif de la vengeance, cherchaient à se désaltérer dans le sang d'Apocauque et de ses compagnons. Afin d'avoir un prétexte pour massacrer les prisonniers, ils firent courir le bruit qu'ils avaient conspiré, du fond de leurs cachots, contre l'état et qu'ils devaient livrer la citadelle à un corps de troupes ennemies qui venait de Berrhée. A cette nouvelle, le peuple entre en fureur, il accourt à la for-

XXXV. Il est massacré avec ses compagnons; suite de ces atrocités. Cant. l. 3. c. 94. Nic. Greg. l. 14. c. 10.

terésse, et veut que sur-le-champ tous ceux qui y sont détenus soient précipités du haut des tours. Bientôt ces malheureux paraissent sur les murailles, dépouillés de leurs vêtements. Apocauque est lancé le premier; mais, par l'effet du hasard, il tombe sur ses pieds et reste debout, sans que personne ose en approcher. La multitude fut d'abord tentée de regarder cet événement comme un effet de la protection du ciel, et déja des sentiments d'humanité commençaient à se réveiller dans tous les cœurs, lorsqu'un des assistants, plus forcené que les autres, se précipite sur Apocauque et lui coupe la tête. A la vue du sang qui coule, la multitude reprend sa première férocité, et demande à grands cris qu'on lui jette, du haut des murailles, les prisonniers les uns après les autres dans l'ordre où ils seront appelés. Ces infortunés avaient à peine touché la terre que leurs corps étaient mis en lambeaux. Cocalas et André Paléologue assistaient à cet horrible spectacle, jouant le rôle d'hommes pénétrés de douleur et désespérés de ne pouvoir arrêter la fureur du peuple. Ce n'était pourtant que le prélude d'une tragédie plus affreuse encore qui se préparait. Cette populace, ivre de sang et de carnage, se disperse dans la ville, entre dans les maisons de tous ceux qu'elle soupçonne d'être les partisans d'Apocauque ou de Cantacuzène, y met tout au pillage et s'y livre aux plus grands forfaits. Ce Cocalas, un des principaux auteurs de ce désordre, en porta la peine dans la personne du beau-frère de sa femme qui, malgré les efforts qu'il fit pour lui sauver la vie, fut égorgé sous ses yeux. On raconte qu'il y eut des hommes dont la rage fut portée à un tel excès qu'ils déchiraient les cadavres de ceux qu'ils

venaient de massacrer pour s'en partager les membres. Cantacuzène raconte, à cette occasion, qu'un de ces monstres s'étant saisi d'un morceau de graisse arraché des entrailles d'un cadavre encore palpitant, le porta, comme un trophée, dans sa maison; que sa femme, croyant que cette graisse avait été achetée chez le boucher, s'en servit pour apprêter le repas de son mari, et que ce malheureux reconnut, en sortant de table, qu'il venait de se repaître de substance humaine. Quels déchirements de cœur Cantacuzène devait éprouver quand il se représentait qu'il était la cause, ou au moins le prétexte de pareilles atrocités! Il eut aussi le chagrin d'apprendre qu'un de ses vaisseaux, qui se trouvait alors dans le port de Thessalonique, avait été coulé bas, et que tous ceux qui le montaient avaient péri dans les flots.

XXXVI. Cantacuzène projette de nouveau de marcher vers Constantinople. Cant. l. 3. c. 94, 95.

Si la catastrophe de Thessalonique affligea Cantacuzène, elle ne le découragea pas; elle ne fit au contraire qu'irriter davantage le désir qu'il avait de se rendre maître de Constantinople, dans l'espérance que cet événement mettrait fin à tant de calamités. Matthieu, son fils aîné, qu'il avait laissé en Thrace après son couronnement, reprit quelques-unes des villes qui s'étaient soustraites à son obéissance lors de la défection de Vatace. Il eut aussi le bonheur de battre Hiérax, qu'il rencontra à la tête d'une partie de la garnison de Constantinople. Il s'en fallut peu qu'il ne le fît prisonnier. Ces avantages relevèrent le courage de ses soldats et lui inspirèrent une nouvelle ardeur pour s'emparer de la capitale. Le parti qu'il y entretenait venait de se fortifier par l'acquisition d'un seigneur du premier rang. Il se nommait Phaséolate. Une cir-

constance toute particulière l'avait déterminé à se dévouer au service de Cantacuzène.

XXXVII. L'île de Chio au pouvoir des Génois. Cant. l. 3. c. 95. Nic. Greg. l. 15. c. 6.

Trente-deux nobles Génois, forcés de quitter leur patrie pour se soustraire aux fureurs de la faction qui y dominait alors, résolurent de se former ailleurs quelques établissements où ils pussent être à l'abri des persécutions de leurs concitoyens. Ils équipèrent à leurs frais une flotte de trente-deux bâtiments et firent voile vers l'île de Chio, dans l'intention de s'en emparer. Les Grecs la défendirent d'abord avec beaucoup de courage. Ils espéraient recevoir de Constantinople des secours; mais il n'y avait ni argent dans les coffres, ni vaisseaux dans les ports, ni personne en état de commander sur mer. Tout ce que put faire l'impératrice douairière en faveur des habitants de Chio, fut de leur envoyer quelques provisions de bouche. Elle chargea de cette commission Phaséolate, qui avait mérité sa confiance. Phaséolate arriva trop tard. Les Grecs de Chio, après avoir fait la plus belle défense, avaient été obligés de céder à la faim qui les dévorait.

XXXVIII. Ressentiments des Génois contre Phaséolate. Cant. l. 3. c. 95. Nic. Greg. l. 15. c. 8.

Phaséolate, en revenant à Constantinople, rencontra deux navires génois et s'en empara. L'un des deux était un vaisseau marchand richement chargé. Phaséolate l'abandonne au pillage, et fait passer au fil de l'épée une partie de l'équipage. Cette action barbare indigne les Génois de Galata; ils déclarent Phaséolate ennemi personnel de leur nation, mettent sa tête à prix, et arrêtent qu'ils ne fourniront plus un seul grain de blé pour l'approvisionnement de Constantinople. La cour, alarmée de cette menace, s'empressa de calmer la colère des Génois en leur restituant ce qui leur avait été pris, et en leur accordant tous les dé-

dommagements qu'il leur plut d'exiger. Il paraît que Phaséolate ne fut pas compris dans le traité d'accommodement, et que les Génois se réservèrent d'en faire justice, s'ils pouvaient se saisir de sa personne. En effet, l'impératrice le fit avertir de se tenir sur ses gardes, et lui permit même de s'entourer d'une force armée; permission téméraire dont on le verra abuser par la suite. Les Génois, dans toutes les circonstances où ils avaient à traiter avec la cour de Constantinople, ne manquaient jamais de demander que l'ennemi de leur patrie leur fût livré. Phaséolate, qui craignait que la cour n'eût enfin la faiblesse de le sacrifier, crut que le meilleur moyen de pourvoir à sa sûreté était d'opérer une révolution dans le gouvernement, ou de se faire de Cantacuzène un protecteur en lui ouvrant les portes de Constantinople. Il devint l'ame de la faction dévouée à ce prince; il releva le courage de ceux que la terreur avait abattus; enfin il agit avec tant de zèle qu'il avança de beaucoup le moment où Cantacuzène devait entrer dans la capitale de l'Empire.

Pendant que cette conspiration se tramait, l'impératrice, dont la domination ne s'étendait pas au-delà des murs de Constantinople, tout le reste des possessions de l'Empire étant au pouvoir de Cantacuzène, fit demander du secours à Balice, prince de Carbone. Les troupes que ce nouvel allié lui envoya n'eurent pas de grands succès; elles vinrent se faire battre sous les murs de Sélivrée. Théodore et Tomprotitze, qui les commandaient, se retirèrent après leurs défaites, l'un dans son pays, où il reconduisit les débris de l'armée, et le second à Constantinople, où il s'établit. Tomprotitze mérita les bonnes graces de l'impératrice,

XXXIX. Défaite d'un corps de Turks venu au secours du jeune empereur. Cant. l. 3 c. 95.

qui lui fit épouser une fille d'Apocauque, son ancien ministre.

XL. Cantacuzène marie à Orchan sa fille Théodora. Cant. l. 3 c. 95. Ducas. c. 9. Nic. Greg. l. 15. c. 5.

Cantacuzène avait cru de son côté devoir faire une contre-ligue et opposer Turks à Turks. Il en avait une occasion très-favorable. Depuis long-temps, Orchan, sultan de Bithynie, le sommait d'acquitter la promesse qu'il avait faite de lui donner une de ses filles en mariage. Ce musulman mettait en ce moment beaucoup de chaleur dans ses poursuites; les Turks étaient en général très-passionnés pour les femmes grecques. « Quand, dit un historien, ils pouvaient en posséder « une, ils étaient au comble de la joie. Ils croyaient « être entre les bras de Vénus ou de Sémélé, au lieu « qu'ils méprisaient les femmes de leur pays et avaient « pour elles autant d'aversion que si elles eussent été « des ourses ou des hyènes. » Orchan commençait à faire succéder les menaces aux offres qu'il avait faites d'abord de servir Cantacuzène comme un fils soumis et un fidèle serviteur. Cantacuzène prévoyait combien il lui serait funeste d'avoir pour ennemi un prince si puissant; il n'ignorait pas d'ailleurs tous les efforts que la cour de Constantinople faisait pour le détacher de son parti. Dans cette circonstance critique, il assemble son conseil pour le consulter. Tous sont d'avis que l'alliance d'Orchan ne peut que lui être avantageuse, et qu'il n'est point de sacrifice auquel il ne doive se résoudre pour l'obtenir. Cette décision unanime ne suffit pourtant pas pour vaincre la répugnance qu'il sentait à remettre l'une de ses filles entre les bras d'un musulman. Il en écrivit à Amir, ce fidèle allié qui l'avait secouru si généreusement toutes les fois qu'il avait eu besoin de ses armes. Amir lui fit

une réponse conforme à l'opinion de ses officiers. Il lui manda que, sans doute, Orchan n'aurait jamais pour sa personne ni plus d'attachement, ni plus d'affection que lui-même en avait; mais que le sultan de Bithynie pouvait lui être beaucoup plus utile, étant plus voisin des terres de l'Empire; que, pour lui, il était obligé, lorsqu'il voulait marcher à son secours, de parcourir une grande étendue de pays et de traverser le territoire de puissances étrangères, ce qui occasionait des difficultés pour le passage et des retards dans la marche des troupes; au lieu qu'Orchan, dont les domaines étaient limitrophes de ceux de l'Empire, pouvait, au premier signal, lui donner la main et joindre ses troupes aux siennes. Enfin Amir lui cita l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs qui, dans des circonstances pareilles à celles où il se trouvait, n'avaient pas craint de s'unir par les liens du mariage à des Tartares et à d'autres nations barbares. Cette décision du musulman Amir tranquillisa la conscience du scrupuleux Cantacuzène; il consentit au mariage de sa fille Théodora avec Orchan. Il députa aussitôt à ce sultan des ambassadeurs, pour lui faire part de cette résolution et pour le prier d'envoyer des troupes qui protégeassent le passage de sa future épouse dans le nouveau pays qu'elle devait habiter. Orchan reçut cette nouvelle avec beaucoup de joie. Sur-le-champ il fit partir trente vaisseaux avec un corps de cavalerie et plusieurs des personnages les plus distingués de sa nation. Cantacuzène, de son côté, se rendit à Sélivrée; c'était le lieu fixé pour les cérémonies qui s'observaient lorsque les empereurs grecs mariaient leurs filles à des princes étrangers.

XLI. Cérémonie du mariage. Cant. l. 3 c. 95.

On éleva dans une plaine, hors de la ville, une estrade assez exhaussée pour que la princesse pût y être vue de toutes parts. Auprès de cette estrade il fut dressé une tente, sous laquelle l'impératrice Irène passa la nuit avec la future sultane et une autre de ses filles. Pour Cantacuzène, il resta dans son camp. Le lendemain la jeune princesse quitta la tente de sa mère et monta, sans être aperçue, sur l'estrade qui était entourée d'un riche pavillon. Les rideaux tissus d'or et de soie qui fermaient ce pavillon, s'étant ouverts tout à coup, on vit la nouvelle épousée magnifiquement parée. A ses côtés étaient une troupe d'eunuques à genoux, qui tenaient des flambeaux allumés. De tous ceux qui assistaient à cette cérémonie, l'empereur seul était à cheval; tous les autres Grecs, quels que fussent leur rang et leur dignité, se tinrent respectueusement debout. Au moment que la princesse se fit voir, l'air retentit des sons d'une musique guerrière, à laquelle succédait par intervalle un concert exécuté par les plus belles voix du pays, et les vers qu'on chanta à la louange de la nouvelle sultane, et où sans doute la flatterie ne fut pas épargnée, étaient de la composition des plus fameux poëtes du temps. Les réjouissances furent terminées par un festin auquel assistèrent les envoyés d'Orchan. Il y eut aussi des tables pour les gens de guerre. Ces repas se répétèrent pendant plusieurs jours, après lesquels la princesse Théodora prit congé de l'empereur, son père, et de l'impératrice, sa mère, qui la couvrirent de caresses et la baignèrent de leurs larmes.

XLII. Conduite de Théodora

Théodora se comporta à la cour d'Orchan avec une prudence et une sagesse consommées. Elle mérita l'es-

time et la tendresse de ce vieil époux, qui lui accorda la liberté de faire tout ce qu'elle voudrait. Elle conserva, au milieu des infidèles, la foi de ses pères; elle réussit même à retirer des ténèbres de l'erreur plusieurs docteurs musulmans, qui avaient prétendu en faire une de leurs prosélytes. Enfin Théodora n'employa son crédit qu'à faire du bien, et ses richesses qu'au soulagement des pauvres et à la délivrance des captifs. C'est son père qui fait d'elle cet éloge. Il sentait qu'il avait besoin qu'on sût que sa fille justifiait elle-même par sa conduite le sacrifice étrange qu'il avait osé faire de sa personne. Cette nouvelle alliance entre Orchan et Cantacuzène dérouta la cour, qui avait fondé de grandes espérances sur les services du sultan de Bithynie.

à la cour du sultan. Cant. l. 3. c. 95.

XLIII. La vie de Cantacuzène en danger. Cant. l. 3 c. 96.

Plusieurs villes du premier rang inclinaient en faveur de Cantacuzène et entre autres Héraclée et Amastrie, situées toutes les deux sur le Pont-Euxin; mais avant de se déclarer ouvertement pour lui, elles voulurent connaître ses forces et s'assurer s'il était en état d'entreprendre sans témérité le siége de Constantinople. Un moine et un prêtre se chargèrent d'aller aux informations. Ces deux observateurs se rendirent au camp de Cantacuzène, sous les murs de Sélivrée, et ne firent point mystère de leur mission. Ils furent même présentés à l'empereur qui les accueillit avec bonté et donna des ordres pour qu'ils prissent, sans éprouver la moindre difficulté, tous les renseignements dont ils croiraient avoir besoin. En sortant de l'audience de Cantacuzène, ils rencontrèrent un homme qu'ils avaient vu à Constantinople et qu'ils savaient être en correspondance avec Cinname Mystique, qui était initié dans les secrets de la cour. Ce personnage leur était suspect; ils le dé-

noncèrent. On l'arrêta et l'on trouva sous ses habits un poignard empoisonné. Ce scélérat convint qu'on l'avait envoyé pour assassiner Cantacuzène, et que peu s'en était fallu qu'il n'eût exécuté ce détestable projet; mais qu'une circonstance assez singulière lui avait fait manquer son coup. Il dit qu'un soir, le vent ayant soufflé toutes les lumières qui éclairaient l'appartement de l'empereur, il s'y était glissé à la faveur de l'obscurité; que déja il avait le bras levé pour frapper ce prince, mais qu'il fut arrêté comme par une sorte d'enchantement, lorsqu'il entendit l'empereur dire en plaisantant à ses courtisans, qui lui criaient de prendre garde à sa personne : *et moi n'ai-je pas aussi un poignard?* Cette déclaration fit frémir Cantacuzène et tous ceux qui étaient présents. Ils rendirent, d'une commune voix, grâces au ciel d'avoir sauvé ainsi la vie à l'empereur.

§ XLIV. La cour appelle les Turks à son secours; ce projet avorte. Cant. l. 3. c. 95. Nic. Greg. l. 15. c. 5.

Les ennemis de Cantacuzène, ne pouvant réussir par ces indignes moyens à se défaire de lui, redoublèrent d'efforts pour tâcher de le réduire par la force des armes. L'impératrice Anne implora de nouveau le secours des Musulmans; elle fit un accord avec Sarcane, sultan de Lydie. Amir, cet intime ami de Cantacuzène, instruit de ce traité, lui dépêcha un corps de deux mille hommes pour contre-balancer l'avantage que les troupes de Sarcane pouvaient donner sur lui au parti de la cour. Au reste, Cantacuzène eut le secret de débaucher les soldats du sultan. Quelques galères de Constantinople, qui devaient sans doute agir de concert avec les troupes musulmanes, se présentèrent devant Sélivrée où se trouvait le nouvel empereur; mais ceux qui commandaient ces galères ayant reconnu que

ces mêmes Turks, envoyés pour combattre Cantacuzène, étaient, au contraire, disposés à le défendre, virèrent de bord et disparurent. Cantacuzène congédia les Turks et leur fit des présents, pour reconnaître le service qu'ils venaient de lui rendre en n'exécutant pas les intentions de la cour. Ces Barbares, accoutumés au pillage, entrèrent en Bulgarie avant de s'en retourner chez eux, y firent une multitude d'esclaves et se retirèrent chargés de butin. Les ennemis de Cantacuzène ne manquèrent pas de faire courir le bruit que c'était lui qui les avait excités à faire cette incursion. Cantacuzène réclama avec beaucoup de force contre cette calomnie.

XLV. Nouvelle conspiration contre la vie de Cantacuzène. Cant. l. 3. c. 95.

A chaque revers qu'essuyait le parti de la cour, on voyait naître quelque nouvelle conspiration contre les jours de Cantacuzène. Un certain Monomaque, neveu de Tagaris, grand-stratopédarque, offrit aux ministres de l'impératrice Anne d'être l'instrument de leur vengeance, et leur promit de prendre si bien ses mesures qu'il ne manquerait pas son coup comme avaient fait tous ceux qui, avant lui, s'étaient chargés d'ôter la vie à Cantacuzène. Monomaque part pour Sélivrée, et se fait annoncer à ce prince comme un homme qui a de grands secrets à lui révéler. Introduit auprès de Cantacuzène, il lui déclare que ses ennemis l'ont envoyé pour le faire périr, et que détestant leur perfidie, il était venu se jeter entre ses bras, et en même temps il veut lui remettre le poison dont il est porteur. Cantacuzène ordonna à un de ses fidèles serviteurs, nommé Potamiate, qui était présent, de le recevoir et d'aller l'enfouir profondément dans un lieu qui ne serait connu que de lui seul. Ce poison était, à en croire

Cantacuzène, si subtil, que Potamiate fut atteint de ses malignes influences, quoiqu'il n'eût touché que l'enveloppe qui couvrait le vase de verre dans lequel il était contenu. Ayant mangé sans avoir pris la précaution de laver ses mains, il se sentit tout à coup attaqué d'une violente colique et éprouva des douleurs d'entrailles inexprimables; ses gencives tombèrent en putréfaction, son palais et sa langue furent tellement paralysés que ces deux organes en perdirent le sentiment du goût. Si, à force de prendre de la thériaque et d'autres antidotes, Potamiate put échapper à la mort, ce ne fut que pour traîner, jusqu'à la fin de ses jours, une vie douloureuse. Il est sans doute permis de douter de ces effets merveilleux. Comment Monomaque, qui avait eu entre ses mains ce même poison, n'aurait-il pas éprouvé les mêmes accidents? Ce défaut de vraisemblance, qui vient sans doute de quelque circonstance omise ou mal présentée par l'historien, ne détruit pas le fond du récit. On peut au moins en conclure que Cantacuzène reconnaissait lui-même que ses compatriotes étaient très-experts dans l'art de composer des poisons. C'est peut-être aux Grecs que les Italiens, qui communiquaient alors avec eux plus qu'aucun autre peuple de l'Occident, ont dû leur ancienne réputation d'être les plus habiles empoisonneurs de l'Europe. Quoi qu'il en soit, Cantacuzène reçut de Constantinople des lettres par lesquelles on lui mandait qu'il eût à se défier de Monomaque; que ce perfide ne lui avait remis le poison dont il était muni, que pour l'endormir dans une fausse sécurité et pour se ménager la facilité de consommer plus sûrement son crime, lorsqu'il en trouverait l'occasion. Cantacuzène fit part à Monomaque

de l'avis qu'il venait de recevoir à son sujet. Monomaque nia tout; mais le trouble qui l'agitait et la faiblesse des raisons qu'il alléguait pour se défendre ne prouvaient que trop qu'il se sentait coupable. Cantacuzène se contenta de le chasser de sa présence. Monomaque s'empressa de quitter Sélivrée, et se rendit en diligence vers ceux qui l'avaient envoyé. Cantacuzène, par cette fausse clémence ou plutôt cette faiblesse, ne faisait qu'enhardir les scélérats et donner naissance à de nouveaux complots contre sa vie.

XLVI. Le patriarche tombe dans la disgrace de l'impératrice douairière. Caut. l. 3. c. 98. Nic. Greg. l. 15. c. 7. 9.

Pendant que ces choses se passaient, le projet de livrer la ville de Constantinople s'avançait sourdement vers son exécution. Un incident particulier hâta le dénouement de cette grande affaire, en détournant l'attention de l'impératrice douairière du danger qui menaçait la capitale. La haine qu'elle venait de jurer au patriarche la possédait tout entière et ne lui permettait pas de s'occuper d'aucun autre objet. Ce prélat, qui avait été pendant long-temps un de ses plus intimes favoris, était tombé tout à coup dans sa disgrace. Soit que, revenu de son erreur, il sentît l'injustice de sa conduite envers Cantacuzène, soit que, présageant ce qui allait arriver, il voulût prévenir son ressentiment et se faire auprès de lui un mérite d'avoir éteint le flambeau de la guerre civile, après l'avoir allumé de ses propres mains, il changea subitement et de système et de langage. Il va trouver l'impératrice et lui conseille de se réconcilier avec Cantacuzène, dont il exalte les talents et les vertus. Anne de Savoie, qui avait le cœur ulcéré contre ce prince, fut irritée des discours du patriarche; elle l'accusa de trahison; l'accabla de reproches de toute espèce et lui fit un crime

de la conduite barbare qu'il avait tenue envers Palamas. Rien n'était plus inconséquent de sa part; car, d'un côté, Palamas était grand partisan de Cantacuzène, et d'ailleurs les opinions qu'il professait choquaient le bon sens et les dogmes de l'église romaine, à laquelle il paraît qu'elle était secrètement attachée; mais l'esprit de vengeance ne raisonne pas, et la religion ne lui a que trop souvent servi d'instrument. Anne de Savoie ne se ressouvenait donc plus qu'elle-même avait sanctionné la sentence portée contre Palamas dans un synode présidé par le patriarche; qu'elle avait donné l'ordre pour l'arrêter, et qu'en même temps elle écrivait aux moines du mont Athos que, si elle le faisait garder dans les prisons de son palais, c'était moins pour le priver de sa liberté, que pour y tenir enchaînées avec lui des erreurs qui pouvaient causer de grands ravages dans l'Église. Anne non-seulement s'empressa de rompre les fers de Palamas, mais elle l'admit au nombre de ses conseillers, ou plutôt elle en fit un de ses ministres de confiance.

An 1347. XLVII. Cette princesse indispose le clergé de Constantinople. Cant. l. 3. c. 98. Nic. Greg. l. 13. c. 9.

Ce changement subit étonna toute la ville. Le clergé, et surtout celui du second ordre, le regarda comme une apostasie et en fut extrêmement scandalisé; il fulmina et contre la nouvelle doctrine et contre la princesse qui, non contente de l'avoir embrassée, s'en était rendue la protectrice. Le confesseur de l'impératrice lui présenta même un écrit qu'il disait avoir trouvé devant la porte de son logis, et qu'il voulait faire passer pour être venu du ciel. Elle y était menacée de perdre la couronne, si elle continuait à persécuter la saine doctrine. Ce personnage qui, contre l'ordinaire de ses semblables, n'avait point eu l'art

de s'emparer de l'esprit et de la conscience de sa pénitente, en fut très-mal reçu. Elle prit son mémoire, le déchira en sa présence, sans le lire, et le renvoya couvert de confusion. Nicéphore Grégoras était le théologien à la mode; l'impératrice le consulta. Grégoras lui déclara sans détour qu'elle courait après un fantôme qui la conduirait dans l'abîme, si elle ne revenait sur ses pas; en un mot, qu'elle persécutait la vérité. Ce qu'il se mit en devoir de lui prouver par de grands raisonnements tirés de l'Écriture, des ouvrages des saints pères et des conciles. Anne, qui n'entendait rien à ce langage, lui imposa silence et ne répondit à ses arguments que par des menaces. Elle lui annonça que s'il persistait à contrarier ses volontés, il en serait puni par l'exil.

XLVIII. Elle assemble un concile contre le patriarche. Cant. l. 3 c. 98. 99. Nic. Greg. l. 15. c. 9.

Anne trouva plus de complaisance dans les évêques qui étaient alors à la cour. Elle les assembla en concile pour traiter l'affaire du patriarche et leur associa des hommes méprisés pour leur incapacité ou servilement dévoués à ses caprices. Quoiqu'elle se vit subitement attaquée par une violente esquinancie, qui la conduisit en trois jours aux portes de la mort, ce que Nicéphore Grégoras ne manqua pas de regarder comme une punition du Ciel, elle n'en persista pas moins dans son dessein de faire juger le patriarche. Le concile se tint presque à huis clos. Aucun des défenseurs du prélat n'y eut accès, lui-même en fut exclu, quoique sommé de s'y rendre; mais on voulait le condamner par défaut. Cette forme était la plus commode et la plus expéditive. On le déposa, pour le punir d'avoir frappé d'anathème et la personne de Palamas et l'écrit apologétique que ce sec-

taire avait publié. L'impératrice, enchérissant sur la sévérité du concile, condamna le patriarche à tenir prison.

XLIX. Cantacuzène s'empare de Constantinople par surprise. Cant. l. 3. c. 99. Ducas. c. 9. Nic. Greg. l. 15. c. 9.

Pendant la séance, à laquelle cette princesse présidait avec son fils, on vint l'avertir que Cantacuzène était parti de Sélivrée à la tête d'un corps de troupes et qu'il approchait de la capitale. Elle n'en voulut rien croire, s'imaginant que c'était un faux avis que les amis du patriarche lui faisaient donner pour l'obliger de rompre le concile. Lorsque l'assemblée fut levée, tous ceux qui la composaient se rendirent à un grand festin que l'impératrice leur avait fait préparer. Les Palamites y célébrèrent leur triomphe au milieu des transports d'une gaîté bachique. Le repas se prolongea fort avant dans la nuit, et la joie des convives était à son comble, lorsque Cantacuzène vint la troubler. Des clameurs effrayantes annoncèrent tout à coup son entrée dans la ville. Il y avait été introduit par la porte Dorée, que Phaséolate, secondé de cette même troupe qui veillait à la conservation de sa personne, et les autres conjurés, firent déboucher comme on en était convenu. A cette nouvelle l'impératrice ordonna de fortifier son palais et la citadelle qui lui servait de défense. Elle appela à son secours les Génois de Galata, qui firent avancer quelques galères sous les murs de Constantinople. Mais la garnison, vendue au parti de Cantacuzène, et à laquelle s'était réunie une foule de peuple, les eut bientôt mises en déroute.

L. Députation de Cantacuzène vers

Le lendemain Cantacuzène assemble les évêques qui se trouvent à Constantinople et les principaux membres du clergé. Il les harangue et se justifie de-

vant eux. Il rappelle en peu de mots tout ce qui s'est passé depuis le commencement de la guerre et proteste qu'il n'a pris les armes que parce qu'il y a été forcé par la scélératesse de ses ennemis; il ajoute que si l'impératrice mère persiste dans son opiniâtreté, elle seule sera responsable de tous les fléaux qui vont fondre sur sa personne, sur ses enfants et sur toute la nation. Il déclare qu'il est toujours dans les dispositions les plus pacifiques, et pour le prouver il député sur-le-champ vers la princesse des envoyés chargés de l'exhorter à prendre des voies de conciliation et de l'assurer qu'il ne conservera aucun ressentiment des outrages dont on l'a accablé; et que jamais il n'aura d'autre ambition que de témoigner sa reconnaissance à la mémoire du dernier empereur, son ancien ami; enfin qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour que ses enfants vivent heureux et règnent avec gloire.

l'impératrice. Cant. l. 3. c. 99.

L'impératrice écouta avec une fierté méprisante les envoyés de Cantacuzène et ne daigna pas leur répondre. Le récit de cette réception pénétra de douleur Cantacuzène et mit ses soldats en furie. Ils coururent aux armes, et, malgré tous les efforts qu'il fit pour les retenir, ils attaquèrent le château des Blaquernes. Bientôt cette partie du palais impérial fut forcée et mise au pillage. Cependant la princesse s'obstinait toujours à ne pas se rendre, malgré le danger qui la menaçait. Cédant enfin aux remontrances de ses ministres et aux larmes du jeune empereur son fils, âgé alors de quinze ans, elle consentit à traiter avec Cantacuzène. Elle lui envoya en députation Andronic Asan et Grégoire Palamas. Andronic

LI. Capitulation entre Cantacuzène et la princesse. Cant. l. 3 c. 100. Nic. Greg. l. 15. c. 8. Ducas. l. 10.

Asan était beau-père de Cantacuzène, et Grégoire, son ami. Cantacuzène oubliant la manière outrageante avec laquelle on avait reçu ses négociateurs, se fit un devoir d'accueillir honorablement ceux de la cour. Ayant appelé un de ses secrétaires, il lui dicta les articles de la capitulation qu'il voulait faire avec l'impératrice et l'empereur son fils. Ces articles portaient en substance qu'il y aurait une amnistie générale des deux côtés; que chacun conserverait ce qu'il possédait avant les troubles; que les deux empereurs règneraient ensemble, avec cette différence toutefois que le plus jeune déférerait aux conseils du plus âgé, pendant l'espace de dix ans, après lesquels leur autorité serait égale. Le traité ayant été juré et garanti de part et d'autre, les portes du palais s'ouvrirent. Cantacuzène trouva l'impératrice en prières devant une image de la Vierge. Il l'aborda la tête découverte, la salua avec toutes les démonstrations du plus profond respect et baisa la main du jeune prince son fils. Ces hommages ne parurent pas d'abord la rassurer. Peut-être les regardait-elle comme les derniers honneurs qu'on rend quelquefois à une grande victime qu'on va immoler.

LII. La confiance renaît entre eux. Cant. l. 4. c. 1. Nic. Greg. l. 15. c. 9. Duc. l. 10.

Cependant le calme se rétablit insensiblement dans son ame, surtout lorsqu'elle eut entendu Cantacuzène lui protester que jamais il n'avait formé aucun complot ni contre elle, ni contre ses enfants, et que ceux qui lui avaient prêté l'intention de les priver de l'empire étaient de vils calomniateurs; que la fin malheureuse d'Apocauque et la chute du patriarche, son complice, étaient un effet de la malédiction du Ciel qui, en se déclarant contre ces deux hommes per-

vers, avait rendu témoignage à son innocence; qu'il remerciait l'être suprême de l'avoir conservé jusqu'à ce jour pour qu'il pût confondre ses ennemis. Il assura à l'impératrice que jamais il ne changerait de sentiment pour elle, ni pour le sang d'Andronic; que ses intérêts et ceux de ses enfants lui seraient plus chers que les siens propres; enfin il lui jura de nouveau un dévouement sans bornes. Pour achever de mettre le sceau à leur réconciliation, il lui proposa de conclure au plus tôt le mariage de sa fille Hélène avec le jeune empereur. Anne de Savoie y consentit. Tout annonçait qu'on agissait sincèrement de part et d'autre, et qu'il ne restait plus dans les cœurs aucun levain de ressentiment. Cantacuzène vint prendre un logement dans le palais impérial, et, pour ne pas incommoder l'impératrice, il se renferma dans un petit corps de bâtiment que l'empereur Alexis avait fait construire pour y établir des bains. Cela se passa le 8 février de l'an 1347.

**LIII. Cantacuzène force les siens de prêter serment au jeune empereur et à sa mère. Cant. l. 4. c. 1.**

La conduite que Cantacuzène tint le jour suivant fut encore une nouvelle preuve qu'il agissait de bonne foi. Il fit publier une proclamation, portant que ceux qui avaient servi dans l'un et l'autre parti, prêteraient aux deux empereurs serment de fidélité. Les habitants de Constantinople et tous les partisans de la cour souscrivirent volontiers à cette condition; mais il en fut autrement des soldats de Cantacuzène et de ceux qui s'étaient attachés à son service. Ils déclarèrent unanimement qu'ils ne voulaient reconnaître d'autre souverain que celui qu'ils s'étaient donné; ils disaient qu'il était contre toute justice que les vaincus prétendissent se réunir aux vain-

queurs pour recueillir les fruits de la victoire, et qu'ils voulussent partager avec eux des avantages qu'ils leur avaient fait acheter au prix de leur sang. Cette résistance consterna Cantacuzène. Voyant que la voie de la douceur ne produisait aucun effet et qu'il ne pouvait vaincre l'opiniâtreté des siens, il leur parla avec ce ton de fermeté qu'il savait prendre à propos. Il leur ordonna de se retirer, puisqu'ils refusaient d'obéir au jeune empereur qui allait devenir son gendre. Il leur dit qu'ils pouvaient le quitter, s'ils le voulaient, qu'il n'avait jamais eu la volonté de les retenir malgré eux, lors même qu'il était dans l'infortune et dénué de tout secours. Les mutins, après trois jours de débats et de délibérations, se rendirent enfin et firent le serment qu'on attendait d'eux.

LIV. L'ordre rétabli dans les affaires. Cant. l. 4. c. 1. Nic. Greg. l. 15. c. 11.

Ainsi finit la guerre civile, qui depuis cinq ans déchirait l'Empire, et qui, de l'aveu même de Cantacuzène, pensa lui porter le dernier coup. Un des premiers soins de ce prince fut de rétablir l'ordre dans l'état et de réparer autant qu'il était en son pouvoir les injustices et les usurpations qui s'étaient commises pendant les troubles. Tous les prisonniers qui gémissaient dans les fers pour s'être déclarés en sa faveur, furent mis en liberté, tous les propriétaires rentrèrent dans la possession de leurs biens-fonds; mais il leur fut défendu de faire aucune recherche pour recouvrer leur mobilier, de sorte que la plupart ne trouvèrent plus que les murailles de leurs anciennes habitations ou un sol nu et dégradé. Il est vrai que Cantacuzène leur promit de les dédommager des pertes qu'ils avaient faites et de leur rendre

ce qui leur avait été enlevé, soit par les brigands, soit par les malheurs inséparables des révolutions; mais ce n'était qu'une de ces promesses de circonstance, qu'un de ces leurres auxquels un gouvernement ruiné est forcé quelquefois d'avoir recours pour endormir momentanément des murmures qui, se réveillant ensuite avec fureur lorsque l'illusion est dissipée, peuvent quelquefois avoir des suites fâcheuses pour la chose publique. Quelles ressources, au reste, l'état aurait-il eues pour tenir de pareils engagements? Les finances étaient épuisées, et, lorsque Cantacuzène se fit ouvrir les coffres du fisc, il n'y aperçut qu'un vide affreux et les *atomes d'Épicure*, comme disait Nicéphore Grégoras.

Cantacuzène avait laissé à Andrinople Hélène son épouse et les princesses ses filles. Il donna des ordres pour qu'elles vinssent le joindre dans la capitale. Lorsqu'elles approchèrent de la ville, l'impératrice mère alla au-devant d'elles, accompagnée des deux empereurs, des magistrats et de toute la noblesse. La jeune Hélène, future compagne du jeune empereur, parut dans cette cérémonie, ornée des marques de la dignité suprême. Ce même peuple qui s'était permis, il n'y avait pas encore long-temps, de lui prodiguer les injures les plus grossières, et même de la traiter, ainsi que sa mère, de femme prostituée, s'empressa de la recevoir avec tous les honneurs qu'on avait coutume de rendre aux impératrices, et fit retentir les airs des acclamations les plus honorables pour sa vertu.

LV. La femme de Cantacuzène et sa fille reçues à Constantinople avec de grands honneurs. Cant. l. 4. c. 1.

Tout ce qui tenait à l'Église ou à la religion avait droit d'intéresser Cantacuzène; il s'en faisait une

LVI. La déposition

du patriarche confirmée. Cant. l. 4. c. 3.

affaire capitale. Quelques jours après son entrée à Constantinople, il alla visiter le patriarche dans sa retraite. Il l'aborda avec beaucoup de civilité; cependant il ne put s'empêcher de lui faire quelque reproche sur la conduite qu'il avait tenue à son égard, et de lui remettre devant les yeux tous les malheurs dont il avait été la cause en allumant le feu de la guerre civile dans le sein de sa patrie. Mais en même temps il l'assura qu'il ne voulait tirer de lui aucune vengeance, et que s'il n'eût pas été condamné avant son arrivée, il jouirait encore et de sa liberté et de sa place; qu'au reste il ne s'opposerait pas à ce qu'il fût reporté sur le siége de Constantinople, s'il pouvait prouver son innocence et justifier la pureté de sa foi. Il lui offrit même de faire assembler un synode, devant lequel sa cause serait examinée de nouveau et jugée sans aucune partialité. Enfin il lui promit de le couvrir de sa protection impériale, si de son côté il pouvait lui assurer que sa conscience ne lui faisait aucun reproche; mais aussi il le menaça de l'abandonner à la rigueur des saints canons, s'il était convaincu des erreurs dont on l'accusait. Jean d'Apri accepta la proposition de l'empereur. Ce prince ne tarda pas à faire assembler tous les evêques qui se trouvaient alors à Constantinople, auxquels se joignirent les personnages les plus distingués dans l'ordre monastique et les principaux officiers de la cour. Le prélat refusa, contre sa parole, de comparaître devant le synode, soit qu'il se défiât de la sincérité des promesses de Cantacuzène qu'il avait grièvement offensé, soit qu'il sentît l'impossibilité d'être reconnu pour orthodoxe par une assemblée composée de membres

tous imbus d'une doctrine qu'on lui faisait un crime d'avoir toujours combattue. Après une troisième et dernière sommation, les évêques ne le voyant pas paraître, se disposaient à le condamner. Cantacuzène les pria de suspendre pendant quelques instants leur jugement et alla trouver le patriarche, pour l'exhorter à tenir la parole qu'il lui avait donnée, et à se rendre avec lui à la séance du synode qui l'attendait. Le patriarche demeura inflexible; en conséquence le synode confirma la sentence de déposition qui avait été portée contre lui. Il décida en même temps que la doctrine professée par Acyndine et ses sectateurs était une doctrine impie et sacrilége; au lieu que celle de Palamas et de ses disciples devait être adoptée comme la seule qui fût conforme aux vrais principes de la foi. Ce jugement frappait par contre-coup la personne du patriarche, puisqu'il était dans les mêmes sentiments qu'Acyndine et ennemi déclaré de ceux de Palamas.

LVII. Sa mort. Cant. l. 4. c. 3. Nic. Greg. l. 16.; c. 4.

Le patriarche réclama, et contre la sentence du synode, qui fut désapprouvée par un grand nombre des membres du clergé, et contre sa réclusion qu'il faisait regarder comme un acte de tyrannie. On s'aperçut que ses plaintes produisaient un mauvais effet sur l'esprit du peuple. Cantacuzène, craignant qu'il n'en résultât quelques mouvements séditieux dans la ville, crut qu'il était sage de l'en éloigner; il l'exila à Didymotique. Le chagrin s'empara du prélat; il perdit la tête et tomba dans une espèce de délire. L'empereur, touché de son état, s'empressa de le rappeler à Constantinople, pour qu'il y fût traité par les plus habiles médecins. Malgré tous les soins qu'on lui pro-

digua, il mourut peu de temps après son retour, laissant après lui la réputation d'un ambitieux plus propre à intriguer dans une cour, qu'à gouverner une grande église.

LVIII. Isidore élevé au patriarcat. Cant. l. 4. c. 3. Nic. Greg. l. 15. c. 10.

Aussitôt que la déposition de Jean d'Apri eut été confirmée par le dernier synode, on avait songé à lui donner un successeur. Cantacuzène votait intérieurement pour Grégoire Palamas. Il lui devait de la reconnaissance; d'ailleurs Palamas partageait ses opinions religieuses. Malgré ce double motif, il n'osa pas prononcer en sa faveur. Pour n'avoir point à lutter contre une foule de prétendants qui croyaient que le trône patriarcal ne pouvait assez payer les services que chacun d'eux disait lui avoir rendus, il remit cette élection aux suffrages du clergé. Le choix tomba sur Isidore, qui avait la même croyance que Palamas, et qui ne s'était déja que trop fait connaître par son zèle pour la nouvelle doctrine; il avait même à ce titre, mérité d'être chassé du siége de Monembasie.

LIX. Il relève Cantacuzène de l'excommunication dont l'avait frappé son prédécesseur. Cant. l. 4. c. 3, 4. Nic. Greg. l. 15, c. 12.

L'élévation d'Isidore à la dignité patriarcale fit murmurer un grand nombre de citoyens. Pour se mettre à couvert des disgraces dont ce mécontentement paraissait le menacer, il chercha à se rendre Cantacuzène de plus en plus favorable. Il leva solennellement l'anathème dont son prédécesseur l'avait frappé cinq ans auparavant, formalité assez inutile, puisque Jean d'Apri s'était empressé de révoquer sa sentence d'excommunication contre Cantacuzène, lors de la première visite que ce prince lui avait faite dans sa prison. C'était donc appliquer un appareil sur une plaie déja guérie; mais la conscience timorée du nouvel empereur, toujours avide d'absolutions, reçut

avec empressement celle d'Isidore; d'ailleurs il voulait par là fermer la bouche à ceux de ses ennemis, qui, toujours prêts à saisir les prétextes même les plus frivoles pour lui nuire, commençaient à se prévaloir de cette prétendue excommunication que le patriarche Jean d'Apri avait lancée contre lui. Ce fut par le même motif de politique qu'il voulut être couronné de nouveau, quoiqu'il l'eût été déja deux fois. Isidore et les Palamites lui avaient inspiré des inquiétudes sur la validité de cette double inauguration, parce qu'elle s'était faite hors des murs de Constantinople.

LX. Sacre des empereurs et des impératrices. Cant. l. 4. c. 4. Nic. Greg. l. 15. c. 11.

La cérémonie du nouveau sacre fut donc fixée au 13 mai de cette année. Elle se fit, contre l'usage, dans l'église des Blaquernes, parce que le dernier tremblement de terre, qui s'était fait sentir à Constantinople, avait abattu un pan du temple de Sainte-Sophie. Cantacuzène y fut proclamé empereur, sous le nom de Jean-Ange-Comnène-Paléologue-Cantacuzène. On vit dans cette solennité une espèce de phénomène dans l'ordre des événements politiques, deux empereurs et trois impératrices assis sur autant de trônes; savoir, d'un côté le jeune prince, Jean Paléologue et Cantacuzène; de l'autre, Anne de Savoie, impératrice mère, Irène, femme de Cantacuzène, et la princesse Hélène, qui devait épouser peu de jours après le jeune empereur. Elle était alors âgée de treize ans. Ce spectacle, que le concours de tant de têtes couronnées aurait dû rendre imposant, devint presque ridicule par la pauvreté des préparatifs, quoi qu'en puisse dire l'historien Ducas, qui ose le comparer à l'assemblée des douze Dieux. Ce fut surtout le jour

des noces d'Hélène et du jeune empereur, qui se célébrèrent le 21 du même mois, que la misère publique se montra dans toute sa nudité. Des diamants faux et du verre colorié y remplacèrent ces magnifiques pierreries qu'on avait coutume de voir briller avec tant d'éclat dans les fêtes de la cour; de la vaisselle d'étain, de cuivre et d'argile y prit la place de ces coupes d'or, de ces vases précieux qui, dans les festins des princes, couvraient les tables et les buffets; au lieu de ces riches étoffes, de ces brocarts tissus d'or et de soie qui, dans ces sortes de solennités, ornaient les murs et le plancher des salles et des appartements, on n'employa au même usage que de méchants cuirs dorés. C'est Nicéphore Grégoras qui nous donne ces tristes détails. On disait que la femme d'Apocauque avait emporté en se retirant de la cour les bijoux de la couronne; que l'impératrice douairière en avait aussi dissipé une partie en libéralités malentendues, ou en les vendant, ou en les engageant pour subvenir, dans des moments de détresse, aux besoins de l'état.

LXI. Orchan vient féliciter Cantacuzène. Cant. l. 4, c. 4.

Dès que Orchan eut appris que son beau-père était paisible possesseur de Constantinople, il se rendit à Scutari pour l'en féliciter. Cantacuzène alla le trouver dans cette ville pour recevoir ses compliments. Tout le temps qu'ils passèrent ensemble fut employé en divertissements de toute espèce, en parties de chasse, en festins. Dans ces repas, Cantacuzène et Orchan étaient assis à la même table. Quatre fils, que le sultan avait eus de ses premières femmes, étaient servis à une autre. Les personnes les plus qualifiées de la cour de Cantacuzène, et les officiers les

plus distingués de la suite d'Orchan, mangeaient couchés sur des tapis. Après ces divertissements, Orchan se retira sur ses vaisseaux, et la princesse Théodora, accompagnée de ses quatre beaux-fils, reconduisit son père à Constantinople. Trois jours après, elle en partit pour aller rejoindre son époux et passer avec lui en Bithynie. Cantacuzène nous apprend qu'Orchan n'avait entrepris ce voyage que dans l'intention de se délivrer de Jean Paléologue, en lui ôtant la vie. On ne peut guère douter de la vérité de ce fait d'après la révélation de celui qui avait plus d'intérêt que personne à le laisser ignorer.

LXII. Le marquis de Montferrat renonce au projet d'attaquer les Grecs. Cant. l. 4. c. 2.

Dans le cours de la dernière guerre civile, et tandis que les Grecs n'étaient occupés qu'à s'entre-égorger, les princes voisins avaient épié les moments favorables pour démembrer l'Empire et s'emparer chacun de la partie qui pourrait être à sa bienséance. Le marquis de Montferrat s'était proposé de faire valoir de prétendus droits à la couronne impériale, qu'il disait tenir de sa naissance; il était, par sa mère, petit-fils d'Andronic le vieux. S'il n'avait pas tout à fait l'espoir de chasser du trône Jean Paléologue, au moins voulait-il s'y asseoir à ses côtés et prendre la place de Cantacuzène. Il était excité à cette entreprise par le cardinal de Comminges, frère de sa femme, qui lui avait fait présent de grandes sommes d'argent pour équiper une flotte. Le marquis devait mettre à la voile vers la fin du printemps; mais il renonça à ce projet quand il sut que Cantacuzène était entré triomphant à Constantinople et que toute la nation lui obéissait. Il apprit cette nouvelle par un ambassadeur qu'Humbert, Dauphin du Viennois, avait

député à l'impératrice Anne. Cet envoyé, nommé Barthélemi, écrivit à son maître et au pape Clément VI, deux lettres sur les événements qui venaient de se passer à Constantinople et dont il avait été témoin. Elles étaient remplies d'éloges pompeux et même outrés en faveur de Cantacuzène. Barthélemi y comparait ce prince pour sa sagesse, à Salomon; pour sa clémence, à Auguste; pour sa piété, à Théodose; et enfin, pour son humanité, à Constantin, qui aima mieux, disait-il, rester lépreux que de guérir en se plongeant dans le sang de petits enfants qu'on eût égorgés, s'il ne s'y était opposé, pour lui faire un bain.

LXIII. Cantacuzène somme le crâle de Servie de restituer à l'Empire plusieurs villes. Cant. l. 4. c. 4. Nic. Greg. l. 16. c. 1.

Cantacuzène, rassuré contre les inquiétudes que lui avaient causées les préparatifs du marquis de Montferrat auquel devaient se joindre plusieurs princes d'Italie, tourna ses regards du côté des Serves. Il envoya à leur souverain des ambassadeurs pour le remercier des services qu'il lui avait rendus en le défendant contre les attaques de ses ennemis; mais plutôt encore pour le sommer de lui remettre diverses places qu'il retenait contre la foi des traités. Le crâle s'était emparé de Phères; de Thessalonique et de quelques autres villes assez considérables en Macédoine. De plus, il avait corrompu à prix d'argent, ou séduit par ses promesses, les principaux habitants de Berrhée, pour qu'ils lui livrassent leur ville après qu'ils en auraient chassé Manuel, le second des fils de Cantacuzène, qui y commandait en qualité de gouverneur. Étienne reçut avec de grands égards les envoyés du nouvel empereur; mais il ne leur fit que des réponses vagues ou évasives. Cantacuzène lui dé-

pêcha d'autres députés, pour le presser de s'expliquer plus clairement, avec ordre de lui déclarer la guerre s'il refusait de céder à ses justes réclamations.

LXIV. Orchan au secours des Grecs. Cant. l. 4. c. 5. Nic. Greg. l. 16. c. 1.

Cette seconde ambassade ne réussit pas mieux que la première. Le crâle ne voulut consentir à rien, et se mit aussitôt en campagne pour ajouter de nouvelles conquêtes à celles dont on lui demandait la restitution. Cantacuzène rassemble à la hâte un corps de troupes dont il donne le commandement à son fils Matthieu; mais comme ces forces n'étaient pas suffisantes pour faire tête au crâle, il écrivit à Orchan son gendre, pour en obtenir du secours. Ce prince lui envoya dix mille hommes, commandés par ses quatre fils, qui l'avaient accompagné dans son dernier voyage en Grèce, du nombre desquels était Soliman. Ces Turks auxiliaires, réunis à la petite armée de Cantacuzène, tinrent les Serves en échec et arrêtèrent le cours de leurs ravages. Cantacuzène avait recommandé aux Turks la plus exacte discipline; mais ces barbares ne purent résister à leur penchant pour le pillage. Ayant appris, lorsqu'ils furent arrivés à Mygdonie, que le territoire des environs était sous la domination du crâle de Servie, ils se débandèrent, entrèrent dans l'intérieur du pays, y massacrèrent un grand nombre d'habitants, y firent une multitude de captifs et un butin immense. Pour aller jouir en paix chez eux du fruit de leur brigandage et pour se soustraire aux reproches et au ressentiment de Cantacuzène, ils s'empressèrent de repasser l'Hellespont, sans avoir obligé le crâle de restituer une seule des places qu'il avait enlevées à l'Empire. Cette expédition ne servit qu'à rendre les Serves plus

intraitables. Cantacuzène ne se sentant pas le pouvoir de les réduire, suspendit pour le moment les effets de sa vengeance. Pour dédommager Manuel son fils, de l'insulte qu'il avait reçue à Berrhée, il le créa despote. Il conféra le même honneur à Nicéphore Ducas, qui avait épousé une de ses filles. Il éleva à la dignité de sébastocrator les deux frères de sa femme, Jean et Manuel Asan. Il ne donna à Matthieu, son fils aîné, aucun titre particulier, il se contenta de lui assigner un rang qui le plaçait au-dessous des empereurs, mais immédiatement au-dessus de tous les despotes. Ces promotions, en donnant à la cour impériale plus de représentations, n'enrichissaient pas le fisc; au contraire, il fallait qu'il fournît à ces nouveaux dignitaires des revenus capables de les faire subsister avec une magnificence qui répondît à leur grandeur.

LXV. Cantacuzène exhorte les citoyens à contribuer au rétablissement des finances. Cant. l. 4. c. 5.

Cependant les finances, dont toutes les sources étaient desséchées, se trouvaient dans un état d'épuisement dont il ne paraissait pas qu'elles pussent jamais se relever par les moyens ordinaires. Cantacuzène n'osa pas user de son autorité pour mettre de nouvelles contributions sur le peuple, qui depuis long-temps était écrasé d'impôts. Il eut recours à un expédient plus conforme à son caractère et moins fait pour révolter la nation. Il convoqua tous les ordres de l'État et leur parla en ces termes : « Vous n'avez « pas sans doute perdu le souvenir de cette splendeur « dont brillait l'Empire et de cette félicité suprême « dont il jouissait, lorsque tant de provinces envahies « aujourd'hui par l'ennemi en faisaient partie. Alors « les puissances les plus formidables recherchaient

« notre alliance et s'enorgueillissaient de l'avoir obte-
« nue. Cet état si heureux s'est évanoui comme
« l'ombre, dès que les princes et le peuple ont com-
« mencé à regarder la patrie d'un œil indifférent, dès
« que l'intérêt particulier a prévalu sur l'intérêt gé-
« néral, dès que ceux qui étaient à la tête des affaires
« ne se sont plus occupés que de leurs avantages person-
« nels et de leurs plaisirs. A cette époque tout est tombé
« dans le désordre, dans la confusion, l'anarchie et le
« chaos. Notre situation présente est des plus déplo-
« rables. Notre faiblesse est telle, que loin de pouvoir
« dominer sur les autres nations, à peine nous reste-
« t-il assez de force pour courber la tête sous le joug
« qu'elles nous imposent. Les Serves, les Bulgares, les
« Turks ne sont pas satisfaits de nous avoir enlevé
« plusieurs places, en profitant de nos divisions; ils
« veulent de plus nous arracher le petit nombre de
« celles que nous possédons encore. Je n'ai d'autre
« desir que de réprimer leur insolence et de les punir
« des outrages qu'ils nous font chaque jour; mais par
« quels moyens pourrai-je exécuter une pareille entre-
« prise? Le trésor public est absolument vide, et les
« richesses que je possédais sont dissipées. Il faut donc
« que chaque citoyen fasse le sacrifice d'une portion
« de sa fortune. Le salut de l'Empire dépend de votre
« générosité; délibérez entre vous sur le parti que
« vous voulez prendre. J'attends votre décision. »

LXVI. Mauvais succès de sa harangue. Cant. l. 4. c. 6.

Lorsque Cantacuzène eut cessé de parler, l'assemblée délibéra, comme il l'y avait invitée, sur l'objet de sa harangue. On convint généralement qu'il était juste que chacun s'imposât de gré suivant ses facultés pour subvenir à l'entretien des troupes et aux autres

dépenses publiques. Cantacuzène se félicitait du succès de sa démarche; mais sa joie se dissipa bientôt. A peine l'assemblée fut dissoute, qu'un grand nombre de financiers, de banquiers, de gens d'affaires, revinrent contre leur engagement. Ils protestèrent qu'ils ne voulaient pas renoncer aux priviléges dont ils avaient toujours joui. Ces priviléges consistaient à ne rien payer, quoiqu'ils fussent de la classe des citoyens la plus riche, quoique plusieurs d'entre eux dussent leur opulence à l'État, et que presque tous eussent contribué à l'appauvrir par leurs concussions et leurs gains usuraires. Le refus de ces mauvais citoyens consterna Cantacuzène et le força d'abandonner le projet qu'il avait formé de châtier les Serves et les Bulgares, et d'équiper une flotte assez imposante pour empêcher les Turks de faire des descentes sur les terres impériales.

LXVII. Ses partisans veulent rompre le serment prêté au jeune empereur. Cant. l. 4. c. 6. 7.

D'un autre côté le tison de la discorde, mal éteint, fumait toujours. Une fermentation sourde, qui de temps en temps éclatait par des orages, ne cessait de régner dans le sein de l'état. Il y avait dans les deux partis des mécontents qui ne cherchaient qu'à exciter des troubles. Les ennemis secrets de Cantacuzène, parmi lesquels s'étaient rangés la plupart des gens de finance, formèrent contre lui une nouvelle ligue. Ils projetèrent d'enlever le jeune empereur, à l'insu même de sa mère, de le mettre à leur tête et de recommencer la guerre civile; mais leur complot fut découvert à temps. Cantacuzène en fit arrêter les auteurs, et après les avoir retenus pendant quelques jours en prison, il leur rendit non seulement la liberté, mais encore les places et les dignités

qu'ils possédaient auparavant. Ses partisans furent révoltés de cette indulgence pour des traîtres qu'il aurait dû punir. D'ailleurs l'impératrice mère ne cessait de les aigrir par la manière méprisante dont elle les traitait lorsqu'ils paraissaient en sa présence. Ne pouvant plus se contenir ni dissimuler leur indignation, ils vont en foule trouver Cantacuzène, et lui reprochent avec emportement de les avoir forcés de donner leur foi à cette femme hautaine et à son fils. Répétant leurs propos ordinaires, ils disaient qu'il était honteux pour des vainqueurs d'être soumis servilement aux vaincus et de recevoir la loi de gens à qui la victoire avait donné le droit de la faire; qu'ils ne croyaient pas qu'un serment qu'on leur avait arraché avec une sorte de violence, pût les lier; que d'ailleurs ils s'en tenaient quittes, puisque ceux à qui ils l'avaient fait étaient les premiers à violer leur parole. Ils poussèrent l'audace jusqu'à demander à Cantacuzène qu'il les affranchît de toute espèce d'engagement contracté envers lui, et qu'il leur permît de prendre pour leur sûreté tel parti qu'ils jugeraient convenable.

LXVIII. La princesse son épouse les rappelle au devoir. Caut. l. 4. c. 7.

Ces remontrances séditieuses blessèrent Cantacuzène jusqu'au fond du cœur. Il répondit à ceux qui osaient les lui faire, qu'ils avaient tort de s'en prendre à l'impératrice, puisqu'elle avait ignoré le complot formé pour lui enlever son fils, et qu'ils devaient excuser l'empereur sur sa jeunesse, s'il s'était prêté à cette conspiration; puis il se plaignit de l'outrage que ses amis lui faisaient en supposant qu'il fût capable de les abandonner et de s'entendre avec l'ancienne cour pour les perdre. Enfin il les congédia en déclarant

qu'il croyait leurs craintes et leurs défiances destituées de tout fondement, et il finit par protester qu'il n'acquiescerait jamais à leurs demandes. Les mécontents, le voyant inflexible, se rendirent auprès d'Irène son épouse, et lui firent les mêmes représentations. Cette femme courageuse les repoussa avec encore plus de force que son mari; elle leur défendit de donner de la suite à des projets qui ne tendaient qu'à replonger la patrie dans cet abîme de maux d'où elle venait de sortir, et où elle courait risque de demeurer engloutie pour jamais si elle y retombait de nouveau. Ils furent si frappés de l'air de grandeur et du ton d'autorité avec lesquels elle leur parla, qu'ils se retirèrent de sa présence sans oser lui répliquer un seul mot.

LXIX. Matthieu, fils aîné de Cantacuzène, s'empare de quelques places fortes. Cant. l. 4. c. 7, 8. Nic. Greg. l. 16. c. 2.

Le plus grand nombre de ces mutins rentra dans le devoir; mais les plus opiniâtres conseillèrent au fils aîné de Cantacuzène de s'emparer de quelques villes fortes et de s'en former un petit État, promettant de lui obéir comme à leur souverain. Pour l'exciter à prendre ce parti, ils lui représentèrent que la famille des Paléologues était devenue l'unique centre où se réunissaient toutes les affections de son père; que Cantacuzène, occupé tout entier du soin de rendre inébranlable le trône du jeune empereur son gendre, ne faisait rien pour les siens; qu'il oubliait également et ceux à qui il avait donné la vie, et ceux qui avaient si souvent prodigué la leur pour son service; que si les événements rendaient un jour Jean Paléologue, son beau-frère, seul dépositaire de l'autorité suprême, il devait s'attendre à en être traité comme un rival dont il croirait avoir tout à craindre; qu'il n'avait d'autre moyen pour prévenir un fâcheux

avenir, que de se procurer quelque établissement qui le mît en état de repousser ou de parer les coups qu'on tenterait de lui porter. Ces perfides insinuations n'eurent pas de peine à pénétrer dans un jeune cœur ouvert de toutes parts à l'ambition. D'ailleurs Matthieu se sentait autorisé par Jean Asan, son oncle maternel, qui lui donnait les mêmes conseils. Il se mit donc en possession de Didymotique, d'Andrinople et plusieurs autres villes situées dans leur arrondissement; mais en même temps, pour sauver les apparences et colorer de quelques formes sa démarche, il députa vers son père pour lui protester qu'il ne voulait tenir ces places qu'en son nom, et même au nom du jeune empereur.

Cette déclaration n'empêcha pas Cantacuzène de faire éclater sa colère contre son fils et contre ceux qui l'avaient si mal conseillé; il déclara qu'il les dénonçait tous à la nation, comme traîtres à la patrie et jura de les faire punir comme des rebelles. Toutefois considérant qu'il valait mieux pour un père, dans une circonstance si critique, employer la douceur et la persuasion que l'autorité et la force, il chargea l'impératrice Irène d'aller trouver son fils, pour le faire rentrer dans le devoir et y ramener ceux qui s'en étaient écartés avec lui. L'entrevue se fit à Orestiade. Matthieu était pénétré de respect pour sa mère. Cette princesse ne lui avait pas encore adressé la parole, que déja il s'était soumis. Irène fit une sévère réprimande à ceux qui l'avaient égaré, et les menaça des plus grands châtiments s'ils osaient récidiver, leur protestant que, ni le rang que plusieurs tenaient dans l'État, ni l'honneur que quelques-uns avaient

LXX. Il se rend aux remontrances de sa mère. Cant. l. 4. c. 8. Nic. Greg. l. 16. c. 3.

d'être de la famille de Cantacuzène, ou de la sienne, ne sauveraient leur tête.

LXXI. Andronic, le plus jeune des fils de Cantacuzène, meurt de la peste. Cant. l. 4. c. 8. Nic. Greg. l. 16. c. 3.

Irène reprit le chemin de la capitale, très-satisfaite du succès de sa négociation; mais la joie qui l'accompagna pendant sa route se convertit en deuil aux portes de son palais. On ne put lui cacher la mort d'Andronic, le plus jeune de ses fils. Le chagrin qu'elle en conçut pénétra si profondément dans son cœur, qu'il n'en sortit jamais. Chaque jour de sa vie, elle regrettait cet enfant chéri, et il le méritait. Andronic joignait aux agréments et aux graces de la figure un caractère doux et aimable. Il excellait déja dans tous les exercices du corps et réunissait les divers genres de talents que peut procurer une éducation brillante, confiée à des maîtres capables de former le cœur et l'esprit d'un jeune prince; enfin il donnait lieu d'espérer qu'il imiterait les vertus de ses aïeux les plus illustres et qu'il les égalerait en gloire. Il était mort d'une maladie contagieuse qui affligea Constantinople pendant le cours de cette année et de la suivante. Ce fléau parcourut non seulement toute la Grèce, mais il fit le tour du globe. Les historiens de toutes les nations en ont parlé avec effroi, et nous en ont fait des descriptions plus ou moins terribles. Nous nous en tiendrons ici à celles de Cantacuzène et de Nicéphore Grégoras. Voici d'après ces écrivains, sous quels symptômes ce fléau se montra dans la Grèce.

LXXII. Description de ce fléau. Cant. l. 4. c. 8. Nic. Greg. l. 16. c. 1.

Le plus grand nombre de ceux qui en étaient attaqués périssaient dès les premiers moments de l'invasion, comme s'ils eussent été frappés de la foudre. Il était rare qu'ils pussent lutter plus de trois jours

contre la force du mal. Dans les uns la maladie se déclarait par une fièvre violente; bientôt le transport les prenait au cerveau, puis ils tombaient dans un sommeil léthargique, auquel succédait presque toujours celui de la mort. Dans d'autres, elle se jetait sur les poumons, y occasionnait une inflammation accompagnée de douleurs aiguës et suivie d'hémorrhagie et de vomissements purulents. Leur haleine exhalait une odeur cadavéreuse, leur langue devenait noire, les lèvres livides, la bouche aride. Ils étaient consumés par un feu intérieur, qui allumait dans leurs entrailles une soif que rien ne pouvait éteindre. Des abcès et des ulcères se manifestaient sur toutes les parties du corps. Les souffrances de ces malheureux n'avaient point d'intermittence. Tout l'art des médecins ne pouvait y apporter aucun secours. Le même remède, qui paraissait soulager les uns, devenait un poison mortel pour les autres. Cette contagion n'attaqua pas seulement les hommes, elle se jeta sur les animaux et poursuivit jusque dans leurs trous les rats et les souris. Ce fléau exterminateur fut regardé par les Grecs comme un châtiment du ciel et produisit parmi eux une réforme salutaire dans les mœurs qui ne sont jamais plus dissolues que dans des temps de trouble et de révolution. Cet esprit de pénitence passa aussi chez les autres nations chrétiennes, mais il n'y eut pas les mêmes effets. Il n'y aboutit guère qu'à enrichir les moines, à faire massacrer une multitude de Juifs et à renouveler la secte ridicule des Flagellants.

Lorsque cette peste eut cessé ses ravages, Cantacuzène se mit en route, accompagné du jeune empereur, An 1348. LXXIII. Cantacuzène

Se justifie auprès du pape Clément VI. Cant. l. 4. c. 8.

pour aller visiter avec lui toutes les villes de la Thrace, pour l'y faire reconnaître, l'accoutumer à la fatigue, et en même temps pour l'éloigner des plaisirs de la cour, auxquels il commençait à se livrer avec trop de passion. Cantacuzène étant revenu après ce voyage à Constantinople, s'y occupa des moyens de mettre sa patrie à l'abri des invasions des Turks; il résolut, faute de tout autre expédient, d'employer la ressource dont plusieurs de ses prédécesseurs avaient usé dans les cas désespérés; c'est-à-dire, d'implorer, par la médiation du pape, le secours des princes chrétiens. Dans ce dessein il envoya à la cour du souverain pontife trois ambassadeurs, Sigère, préteur du peuple, George Spanopule, protovestiaire, et un Italien nommé François, qui avait été autrefois à son service et qui était très-connu de Clément VI. Ce pontife, malgré le témoignage que Barthélemi avait rendu aux vertus de Cantacuzène, conservait toujours contre ce prince de fortes préventions. Elles lui avaient été inspirées par cette dame italienne, nommée Zampée, qui avait comme, on l'a déja dit, conduit Anne de Savoie à Constantinople pour y épouser le jeune Andronic. Zampée, de retour en Italie, s'était plu à peindre aux yeux du pontife Cantacuzène comme un traître qui avait tourné ses armes contre son pupille et contre sa souveraine; comme un musulman qui vivait dans la plus étroite intimité avec les Turks et qui n'avait pas eu honte de profaner la plus sainte des alliances en mêlant son propre sang à celui d'un mahométan. Cantacuzène avait recommandé à ses ambassadeurs de ne rien négliger pour le réhabiliter dans l'esprit du pape, en le justifiant

sur chacun des griefs qui lui étaient imputés; de faire entendre au saint-père qu'il n'était point l'auteur de la guerre qui avait éclaté entre lui et Jean Paléologue; que ses ennemis l'avaient forcé de prendre les armes pour mettre sa liberté et même sa vie à couvert de leurs attentats; que ses liaisons avec les Turks, dont on faisait tant de bruit, n'étaient que des rapports politiques commandés par la nécessité des circonstances; qu'on ne pouvait lui en faire un crime plutôt qu'au jeune empereur et à sa mère qui avaient, avant lui, contracté des alliances avec des musulmans; qu'il n'avait fait que suivre leur exemple. De plus, il chargea ses ambassadeurs de dire expressément au pape qu'il était si éloigné d'adopter les mœurs des Turks et d'approuver leur religiou, que, si les princes de l'Europe voulaient se liguer contre ces infidèles, non seulement il était disposé à leur ouvrir un passage par ses États, mais même qu'il se réunirait à eux avec ses troupes et se mettrait volontiers à la tête des croisés pour exterminer cette race impie. Ses ambassadeurs assurèrent encore le pape qu'il ne desirait rien tant que de voir tomber le mur de séparation qui divisait les deux églises, et qu'il le démolirait avec plaisir de ses propres mains; mais qu'avant tout, il fallait assembler un concile, composé de tous les évêques d'Orient et d'Occident.

Le pape fut très-satisfait de la justification de Cantacuzène, et, pour l'entretenir dans les dispositions favorables où il paraissait être, il traita ses ambassadeurs avec beaucoup de distinction, en leur donnant partout les places d'honneur, en allant à leur rencontre lorsqu'ils venaient lui rendre visite et en les reconduisant

LXXIV. Le pape lui envoie des députés. Cant. l. 4. c. 9.

assez loin quand ils se retiraient. Lorsqu'ils partirent pour retourner à Constantinople, Clément VI leur dit d'assurer leur maître qu'il lui enverrait incessamment des nonces, pour achever l'heureuse négociation qu'ils venaient d'entamer de sa part avec le saint-siége.

LXXV. Il court de grands risques dans une affaire avec les Turks. Cant l. 4. c. 10. Nic. Greg. l. 6. c. 7.

Cantacuzène fit cette même année un second voyage avec son gendre, pour aller réduire la ville de Médée, assise sur les bords du Pont-Euxin. Elle refusait de le reconnaître pour empereur. En revenant de cette expédition il tomba sur un corps de deux mille Turks, qui avaient traversé l'Hellespont et faisaient le dégât dans la Thrace. Il eut la hardiesse de les attaquer, et le bonheur de les vaincre, quoiqu'il n'eût qu'une poignée de soldats; mais son succès même pensa lui devenir funeste. Ceux des Turks qui, dans le combat, avaient échappé à la mort, s'étant réfugiés au sommet d'un rocher, tirèrent sur les vainqueurs et blessèrent beaucoup d'hommes et de chevaux. Cantacuzène ordonna d'abord à ses soldats de cesser toute hostilité, puis s'étant approché des Turks, il leur commanda de rendre les armes, les assurant qu'il ne leur serait fait aucun mal. Les Turks se fièrent à sa parole, et descendus du lieu de leur retraite, ils se rangèrent autour de lui, se prosternèrent en terre et lui baisèrent les pieds. Il leur dit que la plupart d'entre eux ayant servi autrefois comme amis sous ses enseignes, il était surpris qu'ils se fussent oubliés au point de venir faire des incursions sur ses domaines. Tandis qu'il leur parlait ainsi et dans leur propre langue, Nicéphore, son gendre, et quelques jeunes seigneurs, aussi étourdis que lui, fondirent avec furie sur les Turks, et en couchèrent plusieurs sur le carreau. Les Turks ayant

tous tiré leurs cimeterres, pour se mettre en défense, auraient massacré, s'ils l'eussent voulu, l'empereur, qui était au milieu d'eux; mais ces barbares ayant conservé assez de sang froid pour juger que ce prince désapprouvait la violence qui leur était faite, ils se continrent. Cantacuzène leur conseilla de se retirer promptement dans leur premier poste et de s'y défendre comme ils pourraient, si on continuait de les attaquer. En même temps il fit une sévère réprimande à son gendre et aux soldats qui avaient maltraité les Turks. S'étant ensuite approché de la hauteur occupée par les musulmans, il tâcha de calmer leur courroux par ses propos affables, il loua leur bonne foi et surtout leur fit des présents; ce qui acheva de les déterminer à gagner paisiblement leur pays.

LXXVI. Mathieu, son fils, sur le point de périr dans une mêlée avec un autre corps de Turks. Cant. l. 4. c. 10. Nic. Greg. l. 16. c. 7.

Dans ce même temps il apprit que Matthieu, son fils aîné et alors gouverneur de Calcidicé, avait complétement défait un autre corps de Turks; mais que son cheval s'étant abattu sous lui, peu s'en était fallu qu'il n'eût péri dans la mêlée; qu'il avait été assez heureux, pour écarter de sa personne la foule des assaillants, en faisant rouler à ses pieds la tête de celui qui l'avait approché de plus près; que les autres, effrayés par ce coup de vigueur, ayant reculé, lui donnèrent la facilité de remonter sur un autre cheval, d'échapper à la mort et même de poursuivre la victoire. Cantacuzène, quelque temps après, quitta Mesène pour se rendre à Didymotique, où il fut attaqué d'un mal de reins qui pendant un an lui fit éprouver de cruelles souffrances.

LXXVII. Hostilités des Génois

L'absence et la maladie de Cantacuzène avaient paru aux Génois de Galata une occasion favorable pour

de Galata. Cant. l. 4. c. 11. Nic. Greg. l. 17. c. 1.

former quelque nouvelle entreprise contre les Grecs dont ils étaient toujours les ennemis secrets. Ils ne voyaient pas sans inquiétude les efforts que faisait Cantacuzène pour relever la marine impériale, et ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir diminué le tarif des douanes imposées sur les vaisseaux marchands qui arrivaient à Constantinople. C'était en effet un moyen très-efficace pour déterminer les négocians à venir aborder dans le port de cette ville, plutôt que dans celui de Galata. Cette mesure ne pouvait manquer de faire perdre aux Génois l'avantage qu'ils avaient sur les Bysantins, puisque le produit annuel des droits que ces derniers percevaient sur les marchandises qui se débarquaient dans leur rade, ne se montait guère alors qu'à trente mille écus d'or, tandis que la recette des Génois de Galata s'élevait à deux cent mille. D'ailleurs les Génois contestaient depuis quelque temps avec beaucoup d'opiniâtreté pour conserver un terrain qu'ils avaient usurpé sur le domaine national, et ajouté à celui qui leur avait été concédé anciennement par les empereurs. Dans leur dépit ils se portèrent contre les Grecs à des excès odieux. Ils firent attaquer pendant la nuit une barque de pêcheurs. Ceux qui la montaient furent presque tous exterminés. Les Bysantins, qui craignaient une rupture avec ces voisins dangereux, crurent devoir dissimuler cet outrage; il feignirent même d'ignorer quels en pouvaient être les auteurs; mais les Génois se décelèrent eux-mêmes. Ils formèrent devant leur port une chaîne de gros vaisseaux; ils restèrent dans l'enceinte de leurs murailles, et il y avait déja trois ou quatre jours qu'aucun d'eux ne s'était montré dans Constantinople,

quoiqu'ils fussent dans l'usage d'y paraître fréquemment. Les Grecs de leur côté, n'apercevant dans cette conduite des Génois que des symptômes très-menaçants pour eux, prirent la précaution de tenir les portes de leurs villes fermées, et se mirent sur la défensive.

LXXVIII. Les Génois font proposer un accommodement à Irène; épouse de Cantacuzène. Cant. l. 4. c. 11. Nic. Greg. l. 17. c. 3.

Cependant les Génois n'étaient pas tous d'accord entre eux sur le parti qu'ils devaient prendre. Les négociants et les marchands ne voulaient pas la guerre, parce qu'ils sentaient bien que leur commerce en souffrirait. L'intérêt les rendant éloquents, ils firent une peinture énergique des malheurs qui pouvaient résulter de la démarche téméraire dans laquelle la colonie voulait s'engager. Leurs orateurs disaient que la moindre de leurs infortunes serait, peut-être, une infamie cruelle qui entraînerait la perte du plus bel établissement que la nation génoise eût sur aucune mer étrangère; que d'ailleurs ils allaient attirer sur eux la colère du ciel et le mépris des hommes, en violant la foi des traités et en manquant par la plus noire perfidie à la reconnaissance envers une nation qui ne leur avait fait que du bien. Ces remontrances, moitié profanes et moitié religieuses, frappèrent pour le moment les esprits et ne furent pas sans effet. Les Génois de Galata dépêchèrent à Constantinople, auprès de l'impératrice Irène, qui y commandait en l'absence de Cantacuzène son époux, des députés qui tâchèrent d'excuser les mauvais procédés de leurs compatriotes. La princesse paraissait disposée à se contenter de leurs raisons quoique assez frivoles, et à leur accorder la paix; mais ces députés, qui n'avaient été envoyés par les chefs que pour la forme, et pour satisfaire momen-

tanément ceux des Génois qui craignaient la guerre, déclarèrent à l'impératrice que, suivant leurs instructions secrètes, ils ne pouvaient consentir à aucun accord, à moins que les Grecs ne cessassent leur armement; à quoi ils ajoutèrent encore d'autres conditions aussi absurdes qu'insolentes. Irène, en femme prudente, leur demanda du temps pour se décider, ou plutôt pour consulter le prince son mari, qui était à Didymotique, et sans l'agrément duquel elle ne voulait rien conclure.

LXXIX. Conditions de cet accommodement rejetées. Cant. l. 4. c. 11. Nic. Greg. l. 17. c. 1. 2.

Le lendemain elle convoque le conseil, lui expose l'état fâcheux des affaires, et le prie de lui donner son avis. Tous les membres s'écrièrent d'une commune voix, qu'il fallait préférer la guerre, quelle qu'en dût être l'issue, à une paix flétrissante. Les Génois n'eurent pas plus tôt connaissance de cette résolution, qu'ils recommencèrent les hostilités. Comme ils avaient fait d'avance leurs préparatifs, ils prirent les Grecs au dépourvu. Ayant mis en mer huit trirèmes et un grand nombre d'autres bâtiments de moindre force, ils parcoururent en pirates la côte de Constantinople, brûlèrent tous les vaisseaux grecs qu'ils purent rencontrer, et incendièrent tous les chantiers qui étaient alors remplis de bois de construction.

LXXX. Les Génois attaquent Constantinople. Cant. l. 6. c. 11. Nic. Greg. l. 17. c. 2.

La marine impériale fut en un instant presque totalement détruite, à l'exception d'un petit nombre de bâtiments qui s'étaient réfugiés dans le fleuve Pissa, dont les eaux allaient se perdre dans la rade de Constantinople. Les ennemis, enhardis par ces premiers succès, traversèrent le détroit qui sépare Galata de Constantinople, mirent le feu à toutes les maisons qui étaient hors de la ville; en même temps ils entoure-

rent de fortes palissades le terrain qu'ils occupaient et dont ils avaient reculé les limites par des usurpations contre lesquelles la cour impériale depuis long-temps ne cessait de réclamer. Ils construisirent une citadelle sur la partie la plus élevée de ce terrain avec une célérité incroyable. Ils employèrent à ces travaux les bras de tous les habitants de Galata, sans distinction de sexe, d'âge et de personnes. Les Génois, après s'être mis en état de défense, se disposèrent à attaquer la ville de Constantinople. Dans ce dessein ils élevèrent sur un de leurs grands vaisseaux, une machine de guerre avec laquelle ils lançaient, par-dessus les murailles, des pierres si pesantes qu'elles écrasaient tous les édifices qui en étaient atteints. Ils tentèrent de livrer à la ville un assaut général, qui, heureusement pour les assiégés, ne leur réussit pas. Cet échec ne les empêcha point de rester maîtres de tous les passages, de sorte que d'un côté ils s'emparaient des bâtiments qui voulaient aborder par l'Hellespont et l'Archipel, et de l'autre ils interceptaient, brûlaient ou coulaient bas les navires qui venaient par le Pont-Euxin apporter des blés ou d'autres approvisionnements dans cette grande cité. En peu de temps Constantinople se vit réduite à la plus affreuse disette.

LXXXI. Belle défense des assiégés Cant l. 4. c. 11. Nic. Greg. l. 19. c. 2. 3.

L'impératrice Irène se trouvait dans le plus grand embarras et ne savait comment en sortir. Elle ordonne à Manuel, son fils, de rassembler tous les gens de guerre qui sont à Constantinople, d'en disposer une partie autour de la ville dans le meilleur ordre qu'il lui sera possible, pour en défendre les approches, de se mettre en personne à la tête du reste de la troupe, de traverser le détroit et d'aller attaquer l'ennemi dans

ses propres foyers. Les Génois ne s'attendaient pas à ce coup de main, ils ne purent empêcher Manuel de réduire en cendres un grand nombre de maisons situées dans leurs faubourgs, et plusieurs magasins remplis de marchandises. Quelques nouveaux renforts que les Grecs reçurent de Cantacuzène, et l'espoir que ce prince leur donnait de le voir bientôt venir à leur secours, ranimèrent leur courage, et les aidèrent à soutenir vaillamment les attaques de l'ennemi. Les Génois, qui s'étaient flattés que les Bysantins ne tarderaient pas à leur demander la paix en suppliants, furent déconcertés lorsqu'ils virent que, loin d'être disposés à faire cette démarche, ils travaillaient avec la plus grande activité à se mettre en état de continuer la guerre. L'amour de la patrie, dont il restait encore quelques étincelles dans le cœur des Grecs, se ranima en ce moment critique. Chaque habitant s'empressa d'apporter toutes les armes qu'il avait chez lui, d'autres livraient leurs chevaux pour le service de la cavalerie et les transports militaires. Tous les ouvriers, tous les artisans s'enrôlèrent volontairement; les maîtres faisaient faire l'exercice à leurs serviteurs et leur apprenaient à tirer de l'arc. Toute la ville était en mouvement et retentissait du bruit qui accompagne les grands préparatifs de guerre. Tous les citoyens, animés du même esprit, étaient résolus, disaient-ils, de s'enterrer sous les ruines de Constantinople, plutôt que de se laisser subjuguer par des ingrats à qui ils avaient donné l'hospitalité.

LXXXII. Assaut terrible livré à cette ville.

Les Génois, de leur côté ne négligèrent rien pour rendre inutiles les efforts des Grecs et pour conserver la supériorité qu'ils paraissaient avoir sur eux. On

était au milieu de l'automne; un grand nombre de leurs vaisseaux marchands étaient déja rentrés dans le port; ils les armèrent en guerre. De plus ils avaient des troupes bien équipées et très-exercées, et aucune espèce d'approvisionnements ne leur manquait. Les Génois disposèrent sur deux de leurs trirèmes des machines propres à répondre aux batteries et aux catapultes des Grecs; sur une troisième, plus forte que les autres, ils établirent des planchers en gradins, dont l'étage supérieur s'élevait à une hauteur qui surpassait celle des murailles de Constantinople. Ils embarquèrent sur cette galère leurs meilleurs guerriers. Lorsque tout fut prêt, ils firent approcher des murs de la ville ces trois bâtiments accompagnés de neuf autres plus petits. Au signal donné les machines commencèrent à jouer, et firent une si furieuse décharge que l'air parut obscurci d'un nuage de pierres et de traits qui versait sur Constantinople la destruction et la mort. En même temps les hommes exhaussés sur les planchers en gradins de la troisième trirème, attaquèrent les Grecs qui étaient rangés sur leurs remparts et les combattirent corps à corps; tandis que les autres soldats du reste de la flotte les accablaient à coups de flèches. L'assaut du côté de la terre ne fut pas moins terrible. En un instant les murs furent couverts d'échelles qui semblaient porter une armée entière. Cette attaque, à laquelle il paraissait au-dessus des forces humaines de pouvoir résister, n'intimida pas les Grecs. Se ressouvenant cette fois de leur antique valeur, ils soutinrent sans s'ébranler ce premier choc; puis prenant leur revanche, ils repoussent les Génois avec la plus grande furie, et en font un massacre horrible. L'histoire semble quitter

L'ennemi repoussé. Cant. l. 4. c. 11. Nic. Greg. l. 17. c. 3. 4.

ici la plume et prendre le pinceau pour nous faire de cet assaut une peinture tragique et épouvantable. Il semble, d'après son récit, voir le sang couler à grands flots le long des murailles, les membres des assaillants voler de toutes parts dans les airs, avec les tronçons des épées et les éclats des boucliers dont ils étaient armés; les casques rouler sur la terre avec les crânes de ceux à qui ils appartenaient, enfin les morts et les mourants se renverser les uns sur les autres, et entraîner dans leur chute commune, des files d'hommes, qui, sans avoir encore reçu aucune blessure, venaient se briser au pied des échelles. Le jour allait disparaître et ce carnage durait encore. Les Génois ayant perdu tout espoir de réussir, prirent enfin le parti de se retirer et de faire rentrer dans leur port, à la faveur des ténèbres, les débris de leurs vaisseaux. Cette défaite consterna les habitants de Galata, et les décida à demander la paix. Cantacuzène la leur refusa, et sur-le-champ il partit de Didymotique, malgré les angoisses de la néphrétique dont il était tourmenté, pour se rendre en diligence à Constantinople.

LXXXIII. Grand armement maritime ordonné par Cantacuzène. Cant. l. 4. c. 1. Nic. Greg. l. 17. c. 4.

A son arrivée, les habitants le conjurent de faire cesser un fléau qui ruinait leurs fortunes et portait un coup mortel au commerce. Cantacuzène leur rappela la conduite qu'ils avaient tenue l'année précédente en refusant, contre leurs engagements, de contribuer aux frais de la guerre. A ce reproche, les Bysantins s'écrient tous qu'ils ne veulent point de trêves avec les Génois, qu'il faut les poursuivre à outrance, et protestent qu'ils sont prêts à vendre même leurs propres enfants, s'il est nécessaire, pour en consacrer le prix aux dépenses publiques. C'était là que Cantacuzène les attendait. Il

se hâte de profiter de ce moment d'enthousiasme, et sur-le-champ il nomme Constantin Tarcaniote pour recueillir les contributions auxquelles chacun voudra bien s'imposer. En même temps il donne des ordres pour lever de nouvelles troupes, et pour former un armement capable d'en imposer à l'ennemi. Aussitôt les forêts voisines tombent sous la cognée des bûcherons, et les bois en sont transportés à grands frais dans les chantiers de Constantinople, d'où l'on vit sortir bientôt une multitude incroyable de navires de toutes grandeurs et de tous rangs.

La veille du jour fixé pour lancer à l'eau les galères nouvellement construites, on aperçut un vaisseau génois qui, surpris par le calme, avait été forcé de se mettre à l'ancre près de l'île du Prince; il était richement chargé. Quatre galères impériales s'avancent pour le sommer de se rendre; les Génois font une si belle défense, que les Grecs désespèrent de pouvoir s'en emparer autrement qu'en y mettant le feu. Après y avoir lancé une grande quantité de matières combustibles embrasées, les plus déterminés d'entre eux sautent au milieu des flammes, et tombent sur l'équipage, plus occupé à se défendre contre les atteintes du feu que contre les armes des assaillants. Les Grecs étaient presque maîtres du navire, lorsqu'un faux bruit se répand que plusieurs bâtiments sortis de Galata, s'avancent pour le dégager. A cette nouvelle les impériaux prennent la fuite et abandonnent lâchement à la vengeance des Génois, cinquante des leurs qui étaient entrés dans le vaisseau. Ces malheureux convinrent avec les Génois de travailler à éteindre les flammes à condition que, si les Grecs venaient ensuite à se

**xxxv.** Un vaisseau génois se défend contre quatre galères impériales. Cant. l. 4. c. 11.

saisir du bâtiment, les Génois auraient la vie sauve, et qu'il en serait de même des Grecs, si les Génois restaient possesseurs de leur navire. Les Génois eurent le temps de sauver le vaisseau avant que les galères de l'empereur eussent pu l'atteindre. Ils furent fidèles à leur promesse. Les cinquante Grecs qui avaient été abandonnés à leur discrétion n'éprouvèrent de leur part aucun mauvais traitement. Ce début ne paraissait pas d'un trop bon augure pour les Grecs.

LXXXV. Flotte des Grecs formidable en apparence. Cant. l. 4. c.

Lorsque toutes les galères impériales furent prêtes, elles se réunirent et formèrent la flotte la plus belle en apparence que les Grecs eussent jamais équipée. Cette armée navale était commandée par le protostrator Phaséolate, et par Zamplacon, grand duc. Le premier conduisait trois galères qui avaient été construites dans le port situé à l'embouchure du fleuve Pissa, et Zamplacon toutes celles qui l'avaient été dans les chantiers de Contoscale, ou de l'Hippodrome. Zamplacon, qui avait présidé à la fabrication des siennes, avait voulu se signaler en leur donnant une grandeur démesurée, et en leur faisant porter des tours d'une hauteur prodigieuse.

LXXXVI. Conseil donné aux Génois de s'en tenir à faire la guerre sur mer. Nic. Greg. l. 17. c. 5.

Les Génois, à la vue de ces préparatifs, commencèrent à s'alarmer et paraissaient se repentir de s'être engagés dans cette nouvelle guerre; ils tinrent conseil et délibérèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre. Le plus grand nombre était d'avis qu'on abandonnât la mer et qu'on se renfermât dans l'enceinte de Galata, disant qu'il valait mieux réunir sur un seul point toutes les forces de la colonie, que de les disperser sur plusieurs, et qu'il était impossible de soutenir en même temps la guerre et sur mer et sur terre. Leur amiral

fut d'une opinion contraire. Il représenta que les Génois s'étant toujours distingués par la supériorité de leur marine sur celle des Grecs, il était déraisonnable de renoncer à cet avantage, et de ne pas faire les plus grands efforts pour le conserver. Il dit que cette flotte des Grecs qui paraissait au premier coup d'œil si formidable, n'était qu'un vain fantôme; que le moindre souffle de vent ne tarderait pas à la faire disparaître. Il répondit de sa défaite et annonça qu'il serait d'autant plus facile de la vaincre, que la construction défectueuse de ses navires, l'impéritie de ses chefs et les mauvaises manœuvres de ses matelots, combattaient d'avance contre elle. On l'écouta; il lui fut permis de disposer, comme il le jugerait convenable, de toutes les forces maritimes de Galata. L'expérience fit voir qu'il ne s'était point trompé, et que son langage n'était pas tout-à-fait celui de ces hommes pour qui la guerre est un métier, et qui souvent voudraient l'éterniser, parce qu'elle leur est utile, dût-elle être funeste à leur patrie.

Cet habile marin, ayant rassemblé tous les vaisseaux génois qu'il avait pu trouver, en forma une flotte assez nombreuse, et y fit embarquer les meilleurs soldats dont il put s'assurer, puis il alla se mettre en station sur le passage par où l'armée navale des Grecs devait déboucher. Il ne fut pas long-temps à l'attendre; bientôt elle se montra en doublant le promontoire situé au nord de Constantinople. Sa marche lente et pesante, la manière de se présenter, la mauvaise ordonnance des navires qui s'avançaient à la queue les uns des autres, au lieu d'offrir leur proue à l'ennemi, ne donnaient pas une grande idée des talents de ceux

LXXXVII. La flotte des Grecs détruite. Cant. l. 4. c. 11. Nic. Greg. l. 17. c. 5.

qui la commandaient. Déja le général ennemi la regardait comme une proie qui ne pouvait lui échapper. Il fut même dispensé de l'attaquer. Un vent assez impétueux s'étant élevé tout à coup, comme il l'avait prévu, on vit les galères impériales poussées les unes sur les autres, se heurter avec fracas. Les bâtiments sur lesquels on avait dressé des tours, furent renversés dans la mer. Un étage de celui que commandait Phaséolate s'enfonça, et les hommes dont il était chargé furent précipités dans les flots. Cependant le nombre de ceux qui périrent dans ce naufrage n'alla pas au-delà de deux cents, parce que beaucoup se sauvèrent à la nage. Manuel Philantropène, officier de mérite et très-aimé de l'empereur, fut un de ceux qui périrent au milieu des eaux. C'est ainsi que Cantacuzène raconte ce désastre, sur lequel il glisse légèrement, sentant bien que lui-même n'était pas à l'abri de tout reproche. Cet armement s'était fait avec plus de précipitation que de célérité, avec plus d'ostentation que d'intelligence. Nulle prévoyance n'avait présidé aux opérations. On avait rempli les vaisseaux de beaucoup d'individus, mais de peu de soldats. Ceux qui faisaient les fonctions de matelots n'étaient que des paysans, des laboureurs, des forgerons, qui n'avaient jamais manié que le hoyau et le marteau, et qui étaient absolument novices dans l'art des manœuvres. On n'avait pas même daigné leur faire faire le moindre exercice avant de les mener au combat. Que pouvait-on attendre de pareils guerriers et de pareils marins? Enfin on avait porté la négligence jusqu'à ne pas lester les bâtiments. Cet oubli fut une des principales causes de leur naufrage. Manquant de l'aplomb néces-

saire pour se tenir fermes sur l'élément mobile qui les portait, et leur partie inférieure n'étant pas en proportion avec la supérieure, qui était excessivement exhaussée, il fallait bien qu'ils perdissent leur équilibre et qu'ils culbutassent au premier coup de vent qui viendrait les frapper.

LXXXVIII. Récit de Nicéphore Grégoras, sur cet événement. Nic. Greg. l. 17. c. 6. 7.

Nicéphore Grégoras raconte cet événement avec des circonstances très-différentes. Il dit que les soldats grecs qui, avant de prendre les armes et de s'embarquer, avaient promis avec beaucoup de jactance de bien faire leur devoir, n'eurent pas plus tôt aperçus l'ennemi, qu'ils furent tous saisis d'une terreur panique si extraordinaire, que sans être attaqués, et sans que personne eût encore tiré l'épée contre eux, ils se précipitaient dans la mer deux à deux ou trois à trois. Ceux qui savaient nager arrivaient à terre avec beaucoup de peine, après avoir jeté leurs armes; ceux qui voulaient les conserver étaient entraînés par leur poids au fond des eaux. Rien n'était plus déplorable que de voir ces malheureux se tenir attachés à leurs camarades, se débattre au milieu des flots et lutter les uns contre les autres pour tâcher d'échapper à la mort, dans les bras de laquelle ils s'étaient lancés aveuglément. Le général ennemi, frappé de ce spectacle, craignit d'abord que ce ne fût un piége qu'on lui tendait; il se tint sur la défiance, mais quelques navires grecs qui, abandonnés de leur équipage et errant au gré des flots, étaient venus donner au milieu de sa flotte, lui firent bientôt connaître que ce n'était pas une feinte de la part des Grecs. Dans l'instant il fit avancer ses vaisseaux, et les Génois qui les montaient n'eurent d'autre peine que de lier les galères

impériales les unes aux autres, et de les conduire en cet état dans le port de Galata.

LXXXIX. Les troupes se comportent mal. Nic. Greg. l. 17. c. 6. 7.

Les troupes grecques commandées pour attaquer par terre Galata, tandis que la flotte impériale devait agir par mer, ne se comportèrent pas avec plus de valeur. Elles abandonnèrent leur poste, et s'enfuirent à toutes jambes vers Constantinople. Poursuivies par la terreur elles y entrèrent et si précipitamment et en si grand désordre, que plusieurs soldats furent étouffés au passage; de son côté, la garnison de cette ville, qui formait comme un corps de réserve, glacée d'effroi, resta spectatrice immobile de cette déroute. Si les Génois eussent voulu profiter d'une circonstance si imprévue, il y a lieu de croire qu'ils se fussent rendus maîtres de Constantinople, et qu'ils eussent de ce coup renversé le trône des empereurs grecs. Mais ils crurent voir dans cet événement un effet du courroux céleste, qui poursuivait les Grecs, et ils imaginèrent qu'il ne convenait pas à des mortels de joindre leur vengeance personnelle à celle de la Divinité, surtout lorsqu'elle se manifestait par des merveilles si éclatantes.

XC. Réjouissances des Génois à l'occasion de cette victoire. Cant. l. 4. c. 11.

Quel que soit celui des deux récits qu'il plaira au lecteur de préférer, il n'en est pas moins vrai que cette journée ne finit point à l'avantage des Grecs; qu'elle jeta la consternation dans Constantinople, tandis qu'elle remplit d'allégresse les habitants de Galata. Le lendemain les Génois célébrèrent leur victoire avec beaucoup de magnificence. Ils firent sur le rivage des feux de joie avec ceux des navires grecs dont on ne pouvait tirer aucun service. Ils parèrent leurs galères, les couronnèrent de fleurs, de guir-

landes et de banderoles, et les firent promener sur la mer, traînant à leur suite les vaisseaux captifs, dépouillés de leurs flammes et pavillons. Cette pompe était accompagnée d'acclamations qui redoublaient toutes les fois qu'elle passait et repassait devant le palais impérial, placé du côté de la mer.

XCI. Paix entre les Génois et les Grecs. Nic. Greg. l. 17. c. 7.

Cantacuzène dévora avec courage cet affront, dont il offrait le sacrifice à Dieu, sans toutefois renoncer aux moyens de s'en venger le plus tôt qu'il pourrait. En effet il se hâta de donner des ordres pour faire un autre armement plus considérable et mieux entendu que le précédent. Les Génois furent étonnés, en voyant ces nouveaux préparatifs, des ressources qui restaient encore à leurs ennemis. Ils ne pouvaient se dissimuler que les avantages qu'ils remportaient sur les Grecs ne les dédommageaient pas du tort que la guerre faisait à leur commerce. Ils auraient bien voulu négocier un accommodement avec la cour de Constantinople, mais ils sentaient de la répugnance à faire les premières avances. Une trirème arrivée de Gènes vint heureusement au secours de leur amour-propre. Elle leur apportait, de la part du sénat, l'ordre très-impératif de satisfaire les Grecs sur toutes leurs demandes, de leur restituer la portion de terrain qu'ils réclamaient, et qui faisait le principal sujet de la querelle, de démolir les nouvelles fortifications construites à Galata, de compter aux impériaux, pour les indemniser des frais de la guerre, une somme que l'historien fait monter à plus de cent mille pièces de monnaie, sans en marquer la valeur; de leur promettre, sous la foi du serment, de ne jamais établir contre eux des prétentions pareilles à celles qui avaient

mis la discorde entre les deux nations; enfin, de vivre avec les sujets de l'Empire en bonne intelligence. Les articles du traité de paix furent arrêtés, signés et exécutés sur-le-champ. Les Génois remirent au despote, fils de l'empereur, le terrain usurpé sur le domaine impérial.

XCII. Générosité de Cantacuzène envers les Génois. Cant. l. 4. c. 12.

Quelques jours après que cette affaire eut été terminée, Cantacuzène fit venir les principaux d'entre les habitants de Galata, et leur dit que s'il avait insisté si long-temps sur la restitution du territoire dont ils s'étaient emparés, ce n'était que pour soutenir l'honneur de l'Empire; que, puisqu'ils avaient changé de sentiment et renoncé de bonne grace à leurs prétentions, il ne voulait pas les priver d'une petite portion de terrain à laquelle ils avaient paru si fort attachés, et dont la perte ne pouvait causer un grand préjudice à l'état. Sur l'heure même il fit expédier des ordres pour que son fils rétablît les Génois dans la possession de ce qu'ils venaient de restituer. Cette générosité de l'empereur combla de joie les Génois. Ils se rendirent en grande députation auprès du despote, firent de grandes acclamations à la louange de son père, et jetèrent autour de l'étendard impérial une grande quantité de pièces d'or qui furent ramassées par les soldats. Voilà donc à quoi se réduisit pour les Grecs tout le profit d'une guerre qui leur coûta tant d'argent, de sang et de honte!

# LIVRE CXIII.

I. Mort du patriarche Isidore. II. Calliste lui succède. III. Conduite féroce de ce prélat. IV. Soulèvement du clergé contre Calliste, apaisé. V. Cantacuzène marche vers Thessalonique. VI. Il attaque sans succès la ville d'Anactoropolis. VII. Cantacuzène maître de Thessalonique. VIII. Il est sollicité en vain par les Vénitiens de faire la guerre aux Génois. IX. Il enlève au crâle la ville de Berrhée. X. Il s'empare d'Édesse. XI. Il se rend maître de Scopies. XII. Il confère avec le crâle pour la paix. XIII. Réponse de Cantacuzène aux reproches du crâle. XIV. Réplique du crâle. XV. Les intérêts respectifs paraissent se concilier. XVI. Le crâle se rétracte. XVII. Il reprend par escalade la ville d'Édesse. XVIII. Le roi des Bulgares refuse de se liguer avec Cantacuzène contre le crâle. XIX. Nonces de Clément VI à la cour de Cantacuzène. XX. Excès des Palamites. XXI. Cantacuzène assemble un concile à ce sujet. XXII. Nicéphore Grégoras lui fait des reproches. XXIII. Il s'applaudit de lui avoir parlé avec hardiesse. XXIV. Portraits des évêques de son parti. XXV. Il se rend au lieu du concile. XXVI. Son chagrin de ce qu'on le fait attendre pour entrer. XXVII. Il est introduit. XXVIII. Cantacuzène ouvre la première séance. XXIX. Seconde séance très-bruyante. XXX. Troisième séance encore plus orageuse. XXXI. Quatrième séance. XXXII. Nicéphore Grégoras résiste aux sollicitations du patriarche. XXXIII. L'empereur dépose sur l'autel les actes du concile. XXXIV. Nicéphore Grégoras puni de sa résistance par la prison. XXXV. Cabasilas essaie en vain de le réconcilier avec les

Palamites. XXXVI. Nicéphore Grégoras privé de la sépulture. XXXVII. Jugement sur sa personne et ses écrits. XXXVIII. Sollicitude de Cantacuzène. XXXIX. Les Vénitiens le pressent de nouveau de se liguer avec eux contre les Génois. XL. La présence d'un ambassadeur vénitien à Constantinople inquiète ceux de Galata. XLI. Cantacuzène déclare la guerre à ces derniers. XLII. Il fait ses dispositions pour assiéger Galata avec les Vénitiens commandés par Nicolas Pisani. XLIII. Les Grecs abandonnés des Vénitiens. XLIV. La flotte des Génois s'empare d'Héraclée. XLV. La ville de Constantinople mise en état de défense. XLVI. Les Génois n'osent l'attaquer. XLVII. Complot pour soulever le jeune empereur contre Cantacuzène. XLVIII. Intrigues pour écarter de ce jeune prince Andronic Asan. XLIX. Projet de faire déclarer le crâle en faveur du jeune empereur. L. L'impératrice mère fait rentrer son fils dans le devoir. LI. Réunion de la flotte du roi d'Aragon à celles des Vénitiens et des Grecs. LII. Pagan Doria, amiral des Génois, rend inutile la supériorité des ennemis. LIII. Bataille navale dont l'avantage est attribué aux Génois. LIV. Les Génois menacent Constantinople. LV. Nicolas Pisani refuse de combattre. LVI. Il se retire à l'insu de Cantacuzène. LVII. Les Génois se donnent au duc de Milan, puis se séparent de lui.

---

## JEAN PALÉOLOGUE I.—JEAN CANTACUZÈNE.

I. Mort du patriarche Isidore. Nic. Greg. l. 18. c. 1.

Le mauvais succès des armes des Grecs contre les Génois et la dernière déroute des troupes impériales abrégèrent les jours du patriarche Isidore. Ce prélat, comme presque tous les Palamites, était un visionnaire qui prétendait être immédiatement en commerce avec le ciel. En conséquence il ajoutait beaucoup de

foi à ses propres songes et voulait les faire passer pour autant d'oracles. Sur la garantie d'un de ces délires de son sommeil, il avait osé promettre à Cantacuzène la plus brillante réussite dans la guerre contre ceux de Galata, et ce prince avait eu la faiblesse de le croire. Les événements n'ayant point répondu à ses prédictions, il se vit exposé aux railleries des honnêtes gens et aux insultes de la populace, qui l'accusait d'être l'auteur des malheurs que la nation venait d'éprouver, en inspirant à l'empereur une fausse sécurité et en l'empêchant de prendre toutes les mesures que la prudence devait lui dicter. Ces reproches terrassèrent Isidore. La honte qu'il en conçut était telle qu'il n'osait plus regarder personne en face. C'était surtout lorsqu'il se trouvait en présence de Cantacuzène qu'il sentait redoubler le poids de son humiliation. Une sombre mélancolie s'empara de son ame, et bientôt il périt de consomption à la suite d'une dyssenterie, après avoir tenu le siége de Constantinople deux ans, sept mois et quinze jours.

A peine Isidore eut fermé les yeux, que les Palamites se donnèrent de grands mouvements pour faire nommer au patriarcat un prélat qui fût de leur secte. Ils en présentèrent plusieurs à Cantacuzène, qui fixa son choix sur un moine du mont Athos, nommé Calliste. C'était un homme dur et sauvage, toujours prêt à charger d'injures et même de coups, si l'on en croit Nicéphore Grégoras, ceux qui lui déplaisaient. Il était d'ailleurs d'une ignorance profonde; mais il avait l'avantage d'être un chaud partisan de Palamas; ce qui, aux yeux de Cantacuzène, lui tenait lieu de toute espèce de mérite. En effet ce prince en parle dans

II. Calliste lui succède. Cant. l. 4. c. 16. Nic. Grég. l. 18. c. 1. Orient. Christian. t. 1. col. 302. et seq.

son histoire avec éloge. Dans l'intervalle qui s'écoula depuis l'élection de ce nouveau patriarche jusqu'à son arrivée à Constantinople, Cantacuzène et l'impératrice Irène, qui partageait les opinions religieuses de son époux, ne cessèrent de solliciter Nicéphore Grégoras, pour qu'il voulût bien ne pas se déclarer contre Calliste; mais ni les offres les plus avantageuses, ni les promesses les plus séduisantes, ni même les flatteries les plus enchanteresses, ne purent ébranler cette ame naturellement inflexible et fortement affermie dans la doctrine qu'il professait.

III. Conduite féroce de ce prélat. Nic. Greg. l. 18. c. 1. Oriens. Christ. p. 301 et seq.

Dès que Calliste fut arrivé, Cantacuzène s'empressa de le faire sacrer par ceux des évêques de Thrace qui se trouvaient pour lors à Constantinople. Ce ne fut qu'avec une sorte de répugnance qu'ils prêtèrent en cette occasion leur ministère, mais moins courageux que Nicéphore, ils n'osèrent résister à l'autorité souveraine. Calliste ne tarda pas à se faire connaître. Pour répondre aux espérances de ses amis qui l'avaient élevé sur le trône patriarcal, et pour satisfaire à son ressentiment personnel contre ceux qui avaient désapprouvé son élection, il déploya ce caractère de férocité qui lui était naturel, et qu'un faux zèle de religion échauffait encore. Il persécuta une foule de gens de bien, parce qu'ils ne pouvaient croire aux rêveries des Palamites. Calliste les faisait enfermer dans d'étroites prisons où ils périssaient de faim et de misère : il défendait qu'on leur donnât, après leur mort, la sépulture, et si quelqu'un osait leur rendre ce triste devoir, il s'exposait à éprouver le même traitement. Il ne suffisait pas, pour contenter ce fougueux prélat, de se renfermer dans les bornes d'une sage modération;

et de rester neutre entre lui et ses adversaires; il fallait embrasser ouvertement son parti, sans quoi on était menacé de tomber dans sa disgrace et d'en ressentir les terribles effets. Cantacuzène n'autorisait point à la vérité ces excès, mais il les laissait impunis.

Soulèvement du clergé contre Calliste, apaisé. Nic. Greg. l. 18. c. 1. Oriens Christ. t. 1. pag. 301 et seq.

A peine trois mois s'étaient écoulés depuis l'exaltation de Calliste au trône patriarcal, que la plupart des évêques, fatigués de ses déportements, se séparèrent de sa communion; ils alléguaient pour prétexte que leur conscience ne leur permettait plus d'avoir aucun rapport avec un homme tout couvert de la lèpre du messalianisme, et complice de ceux qui, quelques années auparavant, avaient infecté de cette contagion les solitaires de la montagne sainte. Cette rupture fit beaucoup d'éclat. Calliste niait avec serment la vérité des imputations qui lui étaient faites par les évêques; et, pour se venger, il récriminait contre eux. Il les accusait, celui-ci d'avoir violé le respect dû aux tombeaux, celui-là d'avoir eu un commerce impur avec des femmes; les uns d'avoir vendu le sacerdoce à des hommes couverts d'infamie; les autres et tous de s'être rendus coupables de divers crimes plus ou moins graves. Cantacuzène était affligé et même honteux d'un pareil scandale. Il conjura le patriarche et les évêques de le faire cesser, en se passant mutuellement les fautes qu'ils avaient à se reprocher, et en jetant un voile sur leur propre turpitude, plutôt que de l'exposer eux-mêmes aux yeux du peuple. Ce sage conseil ne fut pas sans effet, et la tranquillité parut se rétablir dans le corps ecclésiastique.

Cantacuzène profita de ce premier moment de calme

An 1350.

V.
Cantacuzène marche vers Thessalonique.
Cant. l. 4. c. 16, 17.
Nic. Greg. l. 18. c. 2.

que lui laissaient toutes ces querelles sacerdotales, pour se rendre par mer à Thessalonique, où d'ailleurs il était appelé par les circonstances. Des courriers dépêchés par Métochite, protosébastor, et par les principaux habitants de cette ville, vinrent lui apprendre que le peuple avait chassé André Paléologue, l'auteur des derniers troubles qui avaient si violemment agité cette seconde capitale de l'Empire, et à l'instigation duquel des malheureux avaient osé brûler en place publique des lettres de ce prince. André Paléologue, en sortant de Thessalonique, y avait laissé un grand nombre de ces factieux, connus sous le nom de zélés, et qui se disaient les patriotes par excellence. Le hasard dévoila alors le secret de leur ame, et mit en évidence leurs véritables sentiments. On découvrit qu'ils avaient formé le complot de livrer la ville au crâle de Servie, qui avait prodigué l'or pour acheter leur trahison. Ceux de Thessalonique pressaient Cantacuzène de venir écarter de leur voisinage les Serves qui les tenaient enveloppés de toutes parts, et d'empêcher qu'une place si importante tombât sous le joug de ces barbares. Cantacuzène les exhorta à se bien défendre jusqu'à ce qu'il pût leur porter du secours : il leur promettait de paraître sous leurs murs aussitôt qu'il aurait reçu un renfort de vingt mille hommes de cavalerie qu'Orkhan son gendre lui envoyait. Déja Cantacuzène s'était embarqué sur ses galères, et faisait voile pour la Macédoine, lorsqu'il apprit que les Turks ses alliés traversaient l'Hellespont. Il descendit à terre pour se concerter avec leurs officiers et les siens sur les opérations de cette nouvelle expédition, sur la route et sur les mesures

qu'il fallait prendre. Il chargea Matthieu, son fils aîné, du commandement de l'armée de terre. Il convint avec lui de l'instant où ils se réuniraient avec leurs troupes respectives à Thessalonique; il lui recommanda surtout de veiller à ce que les Turks ne causassent aucun dommage en traversant la Macédoine, qu'il espérait voir bientôt soumise à son obéissance. Pour lui, il se rembarqua sur l'un des vaisseaux qu'il avait laissés à la garde du jeune empereur, son gendre, et cingla avec cette flotte vers Thessalonique, où il devait arriver par mer, en même temps que son fils s'y rendrait par terre.

VI. Il attaque sans succès la ville d'Anactoropolis. Cant. l. 4. c. 17.

Chemin faisant, il attaqua une ville de Thrace nommée Anactoropolis, située sur le bord de la mer. Un certain Alexis de Bithynie en était gouverneur. Cet aventurier avait servi dans la dernière guerre avec distinction pour le parti de la cour : enivré de ses succès, il avait osé, depuis la mort d'Apocauque, dont il était un des protégés, concevoir le projet de détacher de l'Empire la Thrace et l'île de Lemnos. En conséquence, il s'était emparé de la ville d'Anactoropolis, d'où il incommodait fort celle de Christopolis. Cantacuzène, après avoir battu cette place pendant trois jours, avec toutes les machines de guerre alors en usage, fut obligé de l'abandonner. Pour se venger de cet affront, il fit mettre en se retirant le feu aux navires, barques et autres bâtiments dont Alexis se servait pour courir les mers et y exercer ses brigandages.

VII. Cantacuzène maître de Thessalo-

Cantacuzène apprit, pendant qu'il faisait le siége d'Anactoropolis, que Soliman, rappelé par Orkhan, son père, s'en était retourné avec ses troupes en Asie;

nique. Cant. l. 4. c. 27.

que Matthieu, extrêmement affaibli par cette désertion, avait été contraint d'interrompre sa marche, et même de licencier ses troupes, parce qu'il lui eût été impossible, avec le peu de forces qui lui restaient, de traverser, pour se rendre à Thessalonique, un pays difficile, entrecoupé de rivières, et tout couvert de petits postes ennemis. Cette nouvelle causa beaucoup d'inquiétude à Cantacuzène, mais elle ne l'empêcha pas de continuer sa route pour Thessalonique. Sa bonne fortune lui fit rencontrer près d'Amphiloque vingt-deux navires turks qui avaient abordé sur cette plage pour la ravager. Il engagea ces corsaires à se joindre à lui pour aller ensemble à Thessalonique. Ces vaisseaux turks, réunis à ceux de Cantacuzène, formaient une flotte qui, se présentant sous un appareil assez formidable, imposa aux Thessaloniciens. Personne n'osa faire la moindre résistance. Cantacuzène descendit dans la ville au bruit des plus vifs applaudissements. Sa présence fit tout rentrer dans l'ordre et y rétablit la tranquillité. Cantacuzène, qui aimait à haranguer, ne voulut pas manquer cette nouvelle occasion de déployer en public ses talents oratoires : il assembla les habitants de Thessalonique et leur débita cette apologie qu'il ne se lassait pas de répéter, sur la conduite qu'il avait tenue envers le jeune empereur, Jean Paléologue, et envers l'impératrice sa mère. Il y fit une violente sortie contre ses calomniateurs, et surtout contre la faction des zélés. Il prouva qu'elle avait toujours été le principal foyer de la guerre civile; que c'était de son sein qu'on avait vu sortir ce déluge de calamités qui couvrait depuis si long-temps la surface de l'Empire. La péroraison de ce discours fut

des ordres pour s'assurer des chefs des factieux, et pour chasser les autres. Peut-être Cantacuzène eût-il agi plus prudemment de les faire arrêter tous.

VIII. Il est sollicité en vain par les Vénitiens de faire la guerre aux Génois. Cant. l. 4. c. 18. Vide Bezar. de Bello veneto, l. 3.

A peine Cantacuzène eut pris possession de Thessalonique qu'on y vit arriver dans le port quatre galères de Venise, avec un ambassadeur nommé Bragadin, chargé de lui faire, au nom de la République, des offres très-avantageuses pour l'engager à l'aider dans la guerre qu'elle projetait de déclarer aux Génois. Les Vénitiens ne doutaient pas que Cantacuzène ne fût très-indisposé contre cette nation, qui avait toujours tenu à son égard la conduite la plus odieuse. Ce prince, forcé par les circonstances de déguiser son ressentiment, ou plutôt d'en suspendre l'effet, répondit qu'il lui était impossible d'accorder, pour le présent, aux Vénitiens, le secours qu'ils lui demandaient, parce qu'il n'avait pas trop de toutes ses forces pour mettre le crâle de Servie à la raison et lui faire restituer les places du domaine impérial qu'il avait envahies. Les Vénitiens lui représentèrent qu'il aurait aisément satisfaction du monarque serve, parce que ce prince étant devenu membre de leur sénat devait en cette qualité obéir aux ordres de la République. On voit qu'alors les Vénitiens avaient la vanité de compter parmi leurs sénateurs des têtes couronnées, comme depuis ils crurent les honorer beaucoup en les enrôlant sur le livre d'or. Cantacuzène persista dans son refus, et congédia les Vénitiens avec des présents. Il était alors tout occupé du projet d'arracher au crâle de Servie la ville de Berrhée.

IX. Il enlève au crâle

L'exécution de cette entreprise était difficile, et le crâle paraissait fort éloigné de vouloir laisser échapper

La ville de Berrhée. Cant. l. 4. c. 38.

de ses mains une ville si importante. Il était tellement dans l'intention de la garder, qu'il en avait fait sortir presque tous les anciens habitants, et l'avait repeuplée de gens de sa nation, parmi lesquels se trouvaient plusieurs familles du premier rang. Il avait aussi formé le projet, pour la mettre hors de toute insulte, de l'entourer de fortes murailles, et d'y élever de nouvelles tours. Les travaux se poursuivaient avec beaucoup de vivacité, mais ils n'étaient pas encore près de finir. Cantacuzène voulait profiter du moment pour exécuter ce qu'il méditait, et il n'y avait pas de temps à perdre; un heureux hasard le servit au-delà de ses espérances. Il avait délivré des mains des Turks le fils du chef des bergers du canton. Cet homme, nommé Marzelat, était connu de Cantacuzène, dont il avait autrefois soigné les nombreux troupeaux. Marzelat, pour reconnaître le service que ce prince lui avait rendu en délivrant de captivité un enfant chéri, lui promit de l'introduire dans l'enceinte que formait la double muraille qui entourait la place, par un endroit où il savait qu'il n'y avait point de sentinelle. Il fut arrêté que cette périlleuse tentative aurait lieu la nuit suivante. Aussitôt Cantacuzène donne ordre à ces mêmes Turks qui l'avaient si bien servi dans son expédition de Thessalonique, de monter sur leurs vaisseaux et d'aller l'attendre à l'embouchure du fleuve qui coule près de la ville. Pour lui, il s'avance par terre avec toutes ses troupes vers l'endroit choisi pour le rendez-vous. Il y arriva long-temps avant les Musulmans, qui avaient été retardés par la vase dont l'entrée du fleuve se trouvait encombrée. Cantacuzène commençait à désespérer du succès de son en-

treprise, lorsqu'enfin on vint lui annoncer que les navires turks étaient arrivés au lieu où il les attendait : à l'instant il fait dire à ceux qui les montaient de mettre pied à terre, et en même temps un détachement de soldats armés à la légère, introduit par Marzelat dans l'enceinte formée par les deux murailles, se glisse au pied des remparts et se tient prêt à les escalader. L'empereur partagea le reste de ses troupes en trois colonnes, dont une fut destinée à soutenir ceux qui devaient monter sur les murailles; une autre fut chargée d'aller attaquer une citadelle qui faisait la principale défense de la ville; la troisième, commandée par l'empereur en personne, alla se placer aux portes que devaient lui ouvrir ceux de ses gens qui entreraient les premiers dans la place. Toutes ces dispositions se firent, quoique au milieu des ténèbres de la nuit, avec tant d'harmonie et de concert, que la garnison et les habitants ne s'aperçurent de rien, jusqu'au moment où les soldats de Cantacuzène parurent sur leurs remparts.

X. Il s'empare d'Édesse. Cant. l. 4. c. 19.

Cantacuzène, après s'être rendu maître de Berrhée, en partit presque aussitôt pour aller attaquer Édesse; il s'avançait vers cette ville avec la ferme confiance de s'en emparer presque sans coup férir, parce qu'il comptait beaucoup sur les intelligences qu'il y entretenait; mais les habitants, loin de lui ouvrir leurs portes, comme il s'y était attendu, se présentèrent fièrement sur leurs murailles, en le défiant au combat : leur insolence et leur rébellion étaient soutenues par les armes d'un gros corps de Serves qui avaient à leur tête quatre des plus grands capitaines que le crâle eût à son service. Cantacuzène ne pouvant espérer de

l'emporter de vive force, donnait déja des ordres pour décamper, lorsque quelques soldats vinrent le prier de ne pas abandonner si facilement une conquête dont ils lui répondaient. Cantacuzène, sans trop examiner les raisons de ces braves gens, crut devoir profiter de leur bonne volonté; le lendemain, dès la pointe du jour, il ordonne à ses troupes de prendre les armes, et fait toutes les dispositions nécessaires pour livrer l'assaut; il plaça les Turks devant un marais qui rendait une partie de la ville inaccessible; il leur assigna ce poste pour les empêcher, en cas que la ville fût emportée, d'y entrer et de la piller suivant leur usage; pour lui, il s'avança avec l'élite de ses soldats vers la citadelle, et distribua le reste de ses troupes autour des murailles. L'attaque commença dès l'aurore et dura jusqu'à midi, avec beaucoup d'acharnement des deux côtés. Cantacuzène, pour animer ses soldats, avait fait publier qu'il donnerait quatre mines d'or à celui qui planterait le premier l'étendard impérial sur la muraille, trois mines à celui qui y monterait le second, et deux mines au troisième. Cet encouragement fit faire aux soldats des prodiges de valeur. Vers le milieu du jour, les assiégés, qui jusqu'alors s'étaient défendus vaillamment, commencèrent à faiblir; alors l'empereur fit mettre le feu à une des portes de la ville, et donna en même temps le signal pour l'escalade: en un instant les remparts furent couverts de soldats et la place fut emportée. L'empereur défendit le pillage. On congédia les Serves qui se trouvèrent dans la ville, et ils furent obligés de s'en retourner à pied dans leur pays; on retint prisonniers leurs chefs; on bannit tous ceux des citoyens qui avaient favorisé

le parti du crâle. Cantacuzène mit dans la citadelle une garnison de deux cents hommes, commandée par George Liziqué, officier aussi brave qu'expérimenté dans le métier des armes. Après cette expédition, Cantacuzène revint à Berrhée.

XI. Il se rend maître de Scopies. Cant. l. 4. c. 19.

A peine ses troupes eurent pris quelque repos, qu'il les conduisit vers une ville appartenant aux Serves; cette place, que l'histoire ne nomme pas, était située sur la frontière de Bottiée et de Thessalie. Quoiqu'elle eût peu d'étendue, elle était très-forte par sa situation, et défendue par un excellent homme de guerre, nommé Préalimpe. Cantacuzène échoua devant cette ville, parce que ses sapeurs, ayant percé la muraille dans un endroit qui répondait à une maison abandonnée, une femme à qui elle appartenait y rentra par hasard en ce moment et répandit l'alarme; aussitôt un détachement de la garnison étant accouru, égorgea tous ceux qui avaient fait la brèche. Comme la saison était avancée, Cantacuzène ne jugea point à propos de continuer le siége. Cet échec n'empêcha pas un grand nombre de villes de secouer le joug des Serves qui s'en étaient emparés, pour se donner à ce prince. La ville de Scopies, qui avait été démembrée de l'Empire par ces barbares, sous le règne du premier des Paléologues, et qui était devenue la métropole des états du crâle, souffrait impatiemment la domination des Serves. Cantacuzène, instruit des dispositions secrètes de la plupart des habitants de cette ville, s'approcha de ses murs. Le crâle, quoiqu'il fût alors à la tête d'une armée assez nombreuse, n'osa pas venir au secours de sa capitale. Il fit dire à ceux qui y commandaient en son nom de se défendre comme ils

pourroient; ils crurent qu'il y aurait plus que de la témérité de vouloir résister sans aucun moyen à toutes les forces de l'empereur; ils rendirent la place à Cantacuzène, dès la première sommation. Le crâle les accusa de perfidie et de trahison; mais ils se justifièrent devant leur archevêque : ce prélat jugea qu'ils avaient agi avec sagesse, et conformément aux principes de droit naturel qui veut que des sujets pourvoient par eux-mêmes, et comme ils peuvent, à la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés, quand leurs souverains refusent de les défendre contre l'ennemi.

XII. Il confère avec le crâle pour la paix. Cant. l. 4. c. 19. 20.

Cantacuzène, après avoir rejeté les offres que lui firent deux des plus puissants vassaux du crâle, de soumettre à sa domination leurs personnes ainsi que leurs domaines, parce qu'il les suspectait de mauvaise foi, quitta Berrhée, où il laissa pour gouverneur Diplovatace, protovestiaire : c'était un homme aussi habile dans le maniement des affaires qu'intrépide guerrier. Cantacuzène reprit le chemin de Thessalonique; il ne fit pas un long séjour dans cette ville; bientôt il se remit en campagne, et se porta avec le jeune empereur, son gendre, sur la forteresse de Gynaicocastre, dont la garnison incommodait extrêmement Thessalonique, qui n'en était distante que d'une petite journée de chemin. Le gouverneur de cette place ne fit aucune résistance. Cantacuzène, après cette nouvelle conquête, revint à Thessalonique. Le crâle de Servie lui envoya faire des reproches sur les hostilités qu'il venait d'exercer contre lui, malgré les services qu'il lui avait rendus, et lui fit dire que toutefois il voulait bien oublier sa perfidie et lui don-

ner la paix. Cantacuzène, qui ne se sentait pas trop en état de faire respecter sa dignité impériale, prit le parti de souffrir patiemment ce langage outrageant; il accepta l'offre du crâle, et convint avec ses députés, du jour et du lieu où ils pourraient conférer ensemble. Cantacuzène et le jeune empereur se présentèrent au rendez-vous, couverts de leur armure et accompagnés d'une suite nombreuse. Le crâle y arriva entouré aussi d'une forte escorte. Après que les princes se furent donné le salut, le crâle prit la parole et répéta à peu près les mêmes plaintes qu'il avait déja fait entendre à Cantacuzène par l'organe de ses envoyés; il le fit ressouvenir de l'asile qu'il lui avait donné, des troupes qu'il lui avait fournies, de la générosité avec laquelle il s'était refusé aux offres si avantageuses que ses ennemis lui avaient faites pour qu'il le remît entre leurs mains, ou qu'il le retînt dans les fers; et il finit par lui proposer de conclure ensemble un traité d'alliance et d'amitié, aux conditions que chacun conserverait ce qu'il possédait pour le moment.

**XIII. Réponse de Cantacuzène aux reproches du crâle. Cant. l. 4. c. 20.**

Lorsqu'il eut cessé de parler, Cantacuzène, après s'être recueilli pendant quelques instants, comme pour méditer ce qu'il avait à dire, prononça un très-long discours dans lequel, loin de méconnaître les obligations qu'il avait au crâle de Servie, il le remercia, dans les termes les plus affectueux, des traitements qu'il en avait reçus pendant qu'il était à sa cour; mais il lui fit observer aussi que la suite n'avait pas répondu à de si beaux commencements; que depuis, il s'était conduit à son égard de manière à faire croire qu'il avait totalement oublié les conventions faites entre eux; il somma le crâle de se ressouvenir qu'un des

principaux articles de ces conventions portait qu'il n'y aurait que les villes impériales conquises sur Andronic le jeune, par ses armes ou par celles de ses prédécesseurs, qui dussent rester réunies à sa couronne; qu'il ne pouvait rien exiger de plus sans manquer à sa parole royale, et sans violer le serment qu'il avait fait entre les mains de son propre archevêque, d'être fidèle au traité. Cantacuzène se mit ensuite en parallèle avec Étienne, et fit voir quelle différence il y avait entre sa conduite et celle de ce prince. Il lui reprocha à son tour de l'avoir trompé, et d'imiter ces hommes qui, *suivant le proverbe grec, accusent les autres d'être voleurs, parce qu'ils le sont eux-mêmes.* « Vous vous imaginez, lui disait-il, avoir le droit de « m'accuser d'être dévoré d'ambition, parce que je « réclame les terres que vous avez envahies sur l'Em-« pire, et que je refuse de me contenter de la portion « de domaine qui me reste, quoiqu'elle soit encore « assez considérable, et qu'elle doive, dites-vous, suf-« fire pour satisfaire ma cupidité; mais sommes-nous « convenus de partager ensemble quelque royaume « qui fût abandonné, et qui n'eût plus de maître? « Vous m'avez dépouillé d'une partie de mes états, « et vous prétendez qu'au lieu d'exiger de vous que « vous me la rendiez, je devrais vous savoir gré de « ce que vous m'avez laissé l'autre. Il n'est pas néces-« saire de vous prouver que je gouvernais l'Empire « avant de m'être revêtu des marques de la dignité « souveraine. Mais quand je serais sorti de la pous-« sière pour monter au rang suprême, je n'en serais « pas moins obligé de défendre contre toutes espèces « d'usurpation les droits du trône sur lequel je suis

« assis. La couronne impériale est un dépôt qui m'a « été confié; je dois le remettre, ce dépôt, à ceux qui « me succèderont, tel que je l'ai reçu. Ce n'est pas « là le seul fondement sur lequel j'établis la justice « de mes réclamations; je les appuie encore sur les « serments qui vous enchaînent. D'ailleurs, croyez-« vous que je serais plus disposé, maintenant que per-« sonne ne me dispute la souveraineté et que j'ai des « forces pour la conserver, à vous céder la plus pe-« tite place de l'Empire, puisque je n'ai pas voulu le « faire dans le temps qu'environné de dangers et sous « le glaive de mes ennemis, je me trouvais dans la « triste nécessité d'implorer votre secours? » Ici Cantacuzène fit valoir beaucoup un principe incontestable, puisqu'il est fondé sur la nature; c'est qu'aucun souverain n'a le droit de disposer de ceux qu'il appelle ses sujets, ni de les faire passer sans leur consentement sous une domination étrangère. Mais il prouvera bientôt, en s'écartant sans scrupule de ces maximes, qu'alors elles n'étaient dans sa bouche qu'un prétexte de circonstance.

XIV. Réplique du crâle. Cant. l. 4. c. 21.

Le crâle ne répondit rien à tout ce que Cantacuzène venait de dire; il le pria seulement de lui accorder une conférence secrète. Étienne, lorsqu'il fut seul avec Cantacuzène, lui avoua sans détour qu'il sentait bien que c'était contre la foi des traités qu'il retenait plusieurs villes de l'Empire; mais qu'il ne pouvait se résoudre à les abandonner; qu'il était retenu par la crainte de ce que diraient de lui, non-seulement ses sujets, mais encore les princes ses voisins, s'il rendait, sans faire la moindre difficulté, un si grand nombre de places dont la conquête lui avait coûté tant de

dépenses, de travaux et de sang. Le crâle, toutefois, accompagnait son refus de grandes protestations de respect envers Cantacuzène. Il allait même jusqu'à dire que la terreur de ses armes lui faisait toujours une si forte impression, que souvent la tranquillité de son sommeil en était troublée. Cantacuzène lui ayant demandé comment il avait pu s'abaisser jusqu'à prendre une place dans le sénat de Venise, lui qui possédait un état et plus étendu et plus puissant que celui de cette république; il répondit qu'il fallait s'étonner, non qu'il eût fait cette démarche, mais de ce qu'il ne s'était pas dégradé encore davantage pour se faire des protecteurs qui lui servissent de rempart contre sa puissance. Tout en s'humiliant devant la majesté impériale, il ne paraissait pas disposé à lui céder et il n'en persista pas moins dans son refus de restituer plusieurs villes dont il s'était emparé. Il voulait que l'empereur se contentât de Berrhée, d'Édesse et de quelques autres places qui venaient de rentrer sous son obéissance. Après bien des débats, Cantacuzène déclara au crâle qu'il allait se rendre à Constantinople où il emploierait l'hiver à faire tous les préparatifs nécessaires pour venir fondre au printemps prochain sur ses états.

XV. Les intérêts respectifs paraissent se concilier. Cant. l. 4. c. 21, 22.

Cette menace parut ébranler Étienne. Il supplia l'empereur de modérer son courroux, et protesta qu'il était prêt à subir la loi qu'il lui imposerait; qu'il remettait ses intérêts entre ses mains, s'en rapportant à son équité; qu'il attendait de sa générosité quelques dédommagements pour les services qu'il lui avait rendus. Cantacuzène, prévoyant bien d'un côté que le crâle ne consentirait jamais à se

dessaisir de toutes les villes qu'il lui redemandait, et considérant de l'autre qu'il valait mieux céder une partie de ses droits que de s'exposer aux hasards des combats pour les soutenir tous, proposa au crâle de partager avec lui les domaines qui faisaient l'objet de la contestation. Cantacuzène adjugea donc à l'Empire l'Acarnanie, la Thessalie, la Serviane, les villes maritimes des environs, Berrhée, Édesse, Gynaicocastre, Mygdonia, et les bourgs qui étaient sur les bords du Strymon, jusqu'au voisinage de Phères et aux montagnes Tantessanes. Il abandonna au crâle, Siène, Phères, Mélenique, Strombitz, Castorie et d'autres villes de la Macédoine. On convint qu'il serait nommé de part et d'autre cinq commissaires, les uns pour rendre les villes et les places qui devaient être restituées, et les autres pour les recevoir au nom des deux puissances contractantes. Le crâle parut très-satisfait de cet arrangement. Cantacuzène lui donna, le jour même, un grand festin dont le jeune empereur fit les honneurs. C'est le seul rôle qu'il joua dans cette affaire.

XVI. Le crâle se rétracte. Cant. l. 4. c. 22. Nic. Greg. l. 18. c. 1, 2.

La nuit suivante des brouillons viennent trouver le crâle : ils lui peignent l'état de faiblesse où se trouve Cantacuzène, l'impossibilité où il est de faire la moindre résistance, en cas d'attaque, le mauvais état de ses troupes, les moyens qu'on aurait de les débaucher sans peine, la facilité de persuader au jeune prince de s'unir aux Serves pour faire la guerre à son beau-père, qui s'était emparé de toute l'autorité et ne lui en avait laissé que les apparences. Le crâle, cédant à ce caractère d'inconstance qui lui était si naturel, se laissa séduire par ces perfides conseils. Dès la pointe

du jour il fit dire à Cantacuzène qu'il ne voulait plus tenir le traité de paix qu'il venait de conclure avec lui aux conditions convenues, et qu'il allait reprendre les armes s'il refusait de lui laisser toutes les villes qui étaient en son pouvoir, et s'il ne consentait à lui en céder encore d'autres. Cantacuzène accepta son défi, et dit à ses envoyés qu'il l'attendait au combat. Dès le lendemain le crâle se mit à la tête de ses troupes et s'avança vers Thessalonique. Il ne tarda point à rencontrer Cantacuzène qui arrivait à grands pas sur lui. Les deux armées furent long-temps en présence, à attendre qui porterait les premiers coups. Le crâle, qui avait un peu rabattu de sa fierté, envoya dire à Cantacuzène qu'il n'était pas venu pour le combattre, et qu'il allait se retirer; ce qu'il fit en effet. Cantacuzène imita son exemple. Après cette espèce de parade, Cantacuzène se disposa à partir pour Constantinople, laissant à Thessalonique le jeune empereur à qui il recommanda de se tenir en garde contre les séductions du perfide Étienne. Il mit auprès de ce prince, pour lui servir de conseil et de guide, Andronic Asan, père d'Irène sa femme. Cette marche de Cantacuzène le rendit suspect. Ses ennemis crurent y voir l'intention secrète de se faciliter, en tenant éloigné de la cour Jean Paléologue, les moyens de faire couronner empereur Matthieu, son fils aîné. Un événement d'ailleurs, assez ordinaire, semblait venir à l'appui de ces soupçons. Un jour de fête, le ministre des autels chargé de proclamer, suivant l'usage, ceux qui avaient droit aux prières publiques, oublia le nom de Jean Paléologue. Quelques superstitieux regardèrent cette omission comme un présage de très-mauvais augure;

mais le plus grand nombre aima mieux l'attribuer à un motif secret de la part de Cantacuzène. L'impératrice-mère, surtout, en fut très-alarmée, et elle en manifesta son chagrin avec beaucoup d'amertume. Cantacuzène, pour réparer cette faute à laquelle il assurait n'avoir aucune part, ordonna que le dimanche suivant le nom du jeune empereur serait proclamé avec une sorte de solennité.

An 1351. XVII. Il prend par escalade la ville d'Édesse. Cant. l. 4. c. 22.

A peine Cantacuzène fut embarqué pour retourner à Constantinople, que le crâle, bravant la rigueur de la saison, vint assiéger la ville d'Édesse et l'emporta par escalade. Il la livra au pillage et y fit mettre le feu. Il traita avec indignité George Lysique qui en était gouverneur. Il lui fit arracher la barbe en sa présence, puis voulut qu'il fût traîné chargé de chaînes à Scopies, pour y être puni du dernier supplice. Il ne pouvait lui pardonner les échecs qu'il lui avait fait éprouver sous le règne précédent, lorsqu'il était à la tête d'un corps de troupes impériales. Lysique mourut en chemin, soit des suites d'une blessure qu'il avait reçue à la défense d'Édesse, soit du chagrin que lui causait son infortune, soit de la violence du froid. On était alors au mois de janvier, et l'hiver fut cette année très-rigoureux dans ces contrées. Un grand nombre des habitants d'Édesse, ayant été obligés d'en sortir presque nus, pour n'être point dévorés par les flammes, périrent de froid, ainsi que plusieurs des soldats de l'armée du crâle, et même beaucoup de chevaux et de bêtes de somme employés au service des troupes.

XVIII. Le roi des Bulgares refuse de se liguer avec

L'empereur, de retour à Constantinople, ne savait quel parti prendre, ni à qui s'adresser pour en obtenir du secours contre le crâle de Servie. Il essaya de faire

Cantacuzène contre le crâle. Cant. l. 4. c. 22.

quelques tentatives auprès d'Alexandre, roi de Bulgarie, mais il craignait qu'il ne fût indisposé contre lui, parce que plus d'une fois ses domaines avaient été ravagés par les Turks qui servaient comme auxiliaires dans les troupes impériales. Cantacuzène envoya des ambassadeurs au monarque bulgare pour lui jurer que jamais il n'avait autorisé de pareils brigandages; qu'au contraire il s'y était toujours opposé autant qu'il avait été en son pouvoir. Il recommanda à ses ambassadeurs de prendre occasion des plaintes qu'Alexandre pourrait faire à ce sujet, pour mieux lui faire sentir combien il était de son intérêt de ne pas mettre les Grecs dans la triste nécessité d'implorer davantage l'assistance des musulmans, et d'ouvrir la porte à ces barbares pour entrer en Europe. Ces envoyés devaient déployer tous leurs moyens pour convaincre Alexandre que si les Turks venaient un jour à renverser le trône de Constantinople, il serait infailliblement écrasé sous ses ruines, et que ses propres états ne manqueraient pas de devenir bientôt la proie de ces infidèles; qu'il fallait qu'il se réunît à Cantacuzène pour engager le crâle à se conduire d'après ces principes d'une sage politique, ou le forcer par les armes à s'en rapprocher. Alexandre paraissait touché de ces raisons, mais il ne se pressait pas de s'y rendre. Comme il traversait, un jour de fête, les rues de Ternove, sa capitale, accompagné des ambassadeurs de la cour de Constantinople, le peuple se mit à crier qu'il fallait accorder à Cantacuzène ce qu'il demandait, que c'était en effet le seul moyen de mettre leur nation à couvert des ravages et de la férocité des Turks. Les ambassadeurs de Cantacuzène pa-

rurent inquiets de ces clameurs dont ils ne comprenaient pas le sens. Alexandre le leur expliqua en grec. Ce prince, prenant ce vœu de ses sujets pour une inspiration du ciel, consentit sur-le-champ à s'unir avec Cantacuzène pour agir de concert contre le crâle de Servie s'il refusait satisfaction, et à lui fournir de l'argent pour solder les troupes qui servaient sur mer. Cantacuzène fut transporté de joie quand il apprit que le roi des Bulgares était prêt à répondre à ses desirs. Mais les promesses d'Alexandre s'évanouirent bientôt. Il disait, pour s'excuser, que le crâle lui reprochait de s'être rendu honteusement tributaire des Grecs, en s'engageant à leur fournir des sommes pour l'entretien de leurs forces navales. Cantacuzène lui représenta, que fournir de l'argent à un allié pour les frais d'une guerre commune n'était point payer un tribut; et il lui peignit avec énergie tous les malheurs qu'il se préparait à lui-même. Alexandre fut sourd à toutes ces remontrances et persévéra obstinément dans son infidélité.

XIX. Nonces de Clément VI, à la cour de Cantacuzène

Dans le cours de cette année et de la précédente, Clément VI, pour agir conformément à la parole qu'il en avait donnée aux ambassadeurs de Cantacuzène, députa à Constantinople deux évêques, dont l'un se nommait Guillaume Émergat, et était de l'ordre des Frères-Mineurs, et l'autre Hugues de Spert, de l'ordre des Frères-Prêcheurs. Il recommanda à ces nonces de se concerter avec Cantacuzène sur la grande affaire de la réunion. Émergat et son collègue débutèrent par complimenter ce prince de la part du pape, sur la conduite qu'il avait tenue envers le jeune empereur et l'impératrice sa mère, et le félicitèrent de

la modération avec laquelle il avait traité ses plus cruels ennemis. Se conduisant en négociateurs adroits, ils ne négligèrent aucun des moyens qu'ils croyaient pouvoir leur concilier les bonnes graces de Cantacuzène et leur mériter sa confiance; ils surent saisir surtout les occasions de lui distribuer à propos la louange à laquelle ils savaient qu'il n'était pas insensible. Cantacuzène leur répéta en termes encore plus forts et d'un ton plus affirmatif ce qu'il avait fait dire au pape par ses ambassadeurs sur les dispositions où il se trouvait relativement à la réconciliation des deux églises. Il leur protesta que s'il ne fallait que sa vie pour consommer cette grande affaire, il présenterait avec joie son cou et son épée, et que si ses cendres étaient nécessaires pour cimenter cette réunion si desirée, il dresserait lui-même le bûcher sur lequel il devrait expirer et y mettrait le feu de ses propres mains. Les effets de cette importante négociation restèrent suspendus à cause des troubles qui régnaient alors en Italie et dans les autres contrées de l'Europe.

XX. Excès des Palamites. Nic. Greg. l. 18. c. 3.

Cantacuzène, en attendant que les circonstances pussent permettre de consommer la réunion de l'église grecque avec l'église latine, crut devoir s'occuper du projet de faire cesser le schisme qui divisait le clergé de Constantinople. Il en avait toujours été empêché par les intrigues de Palamas qui, se défiant de ses forces ou de la bonté de sa cause, craignait de se trouver en présence de ses adversaires. La dispute roulait sur un point de mysticité assez singulier. On se rappelle ce que nous avons déja dit de ces illuminés, qui, dans les moments où ils se livraient à la contemplation, s'imaginaient voir sortir de la région

inférieure de leur poitrine des rayons de cette gloire dont Jésus-Christ avait été environné sur le Thabor. Ils prétendaient, comme nous l'avons remarqué, que cette lumière miraculeuse était incréée, comme toutes les opérations de la puissance divine. Cette doctrine n'était pas nouvelle en Grèce. Elle y avait pris naissance, au onzième siècle, dans le cerveau de Siméon le jeune, abbé de Xérocerce, qui l'avait d'abord communiquée à ses moines. Insensiblement elle avait gagné presque tous les monastères du mont Athos, et s'y était tenue long-temps cachée dans l'ombre d'une pieuse oisiveté. Barlaam, ce moine calabrois dont nous avons parlé plus haut, et Acindyne son disciple la firent sortir de son obscurité, en l'attaquant avec éclat. Le parti qui la défendait et qu'on appelait les Palamites, du nom de leur chef, se trouva, contre l'attente de ces deux agresseurs, plus fort qu'eux. Barlaam et Acindyne furent condamnés dans un synode, et la doctrine des moines contemplatifs y fut canonisée. Cependant ceux des membres du clergé qui avaient plus de bon sens furent révoltés d'un pareil jugement, ce qui fit naître dans l'église grecque deux factions qui se faisaient la guerre à outrance. Les laïques même prirent parti dans cette querelle, et les femmes, qu'on accuse d'avoir toujours voulu jouer un rôle dans toutes les disputes religieuses, n'étaient pas les moins animées contre les Palamites. Cette fois leur zèle pourrait paraître excusable. En effet, était-il naturel qu'elles fussent fort édifiées de voir leurs maris les quitter, comme plusieurs faisaient, pour aller dans la retraite contempler à leur aise la lumière qui jaillissait de leur nombril? d'autant plus qu'il ne paraît

pas qu'elles eussent comme eux l'avantage de jouir de la même faveur. Le patriarche Jean essaya d'arrêter les progrès de cette folie qui devenait épidémique, en la faisant anathématiser dans un concile composé de prélats qu'il avait convoqués. Non seulement les Palamites se moquèrent de son concile, mais ils eurent le crédit de le faire déposer lui-même dans un autre de leur façon, présidé par l'impératrice Anne. Ce triomphe rendit les Palamites plus fiers et plus entreprenants. Leur audace augmenta encore lorsqu'ils se virent sûrs de la protection de Jean Cantacuzène, qui, malgré le bon esprit dont la nature l'avait doué, avait la faiblesse de donner dans les rêveries de ces fanatiques. Bientôt les Palamites ne mirent plus de bornes à leurs excès. Non contents de prodiguer à leurs adversaires les excommunications, ils les condamnaient à être privés de la sépulture après leur mort, de sorte qu'on voyait quelquefois les champs jonchés de cadavres qui servaient de pâture aux corbeaux, aux chiens et aux loups. Ce hideux spectacle révoltait même ceux de leur parti, chez qui un faux zèle de religion n'avait point encore éteint tout sentiment d'humanité. D'ailleurs, l'infection que répandaient au loin les exhalaisons qui s'élevaient de ces corps qu'on laissait pourrir en plein air, compromettant la santé de tous les citoyens, de quelque secte qu'ils fussent, il en résulta un mécontentement général. Déja la tranquillité publique était menacée.

XXI. Cantacuzène assemble un concile à ce sujet. Nic. Greg. l. 18. c. 3. lib. 15. c. 5.

L'empereur qui ne voyait, pour arrêter ces désordres, d'autre remède qu'un concile, convoqua, pour le former, les évêques et les prélats de l'Empire, qui ne s'étendait guère alors au-delà de la Thrace et de

l'île de Lemnos. Ils ne furent pas tous appelés; on n'y invita que ceux qui étaient dévoués aux volontés du prince, comme il l'était lui-même à celles des Palamites. La plupart de ces prélats n'étaient que des intrus qui avaient remplacé de vertueux personnages qu'on avait chassés de leurs siéges pour les y faire monter. Il s'en trouvait parmi eux d'une ignorance si grossière, qu'ils ne savaient même pas lire. D'autres s'étaient rendus coupables de sacrilége, et couverts d'infamie par le déréglement de leurs mœurs. Il leur avait suffi, pour mériter l'honneur d'être élevés aux dignités ecclésiastiques, de s'être déclarés les partisans de Palamas. C'est ainsi que Nicéphore Grégoras nous dépeint les prélats du parti de l'archevêque de Thessalonique dont il s'était fait le plus redoutable antagoniste; ce qui peut rendre son témoignage un peu suspect. D'ailleurs il ne dissimule point lui-même qu'il mit beaucoup de chaleur dans cette affaire; et l'on n'a pas de peine à concevoir, d'après les aveux qui lui échappent, que son zèle a dû quelquefois l'emporter au-delà des bornes; il ne parle que de son indignation contre les Palamites, qu'il appelle *les loups de l'Église.*

XXII. Nicéphore Grégoras lui fait des reproches. Nic. Greg. l. 18. c. 4. l. 15. c. 15.

Lorsque Nicéphore Grégoras eut appris que l'empereur avait convoqué un synode, et qu'il fut informé des mauvais choix que ce prince avait faits pour le composer, il alla le trouver, et lui reprocha avec beaucoup de force et même en termes peu mesurés, de ne pas tenir la promesse qu'il avait faite d'assembler, suivant les formes prescrites par les saints canons, un concile général de l'église grecque, et non pas un simple synode où ne seraient admis qu'un petit

nombre de prélats, tous prévenus en faveur de la doctrine des Palamites. Il le menaça de la colère du ciel, s'il ne changeait pas de marche; puis faisant de ces applications si familières à la superstition et à l'esprit de parti, il lui représenta les malheurs qu'il avait éprouvés, comme autant de châtiments dont Dieu avait voulu le punir dans son courroux. Il n'oublia pas de mettre au nombre de ces châtiments la perte du jeune Andronic, son fils, mort victime de cette peste générale qui avait enlevé à la terre tant de milliers d'hommes. Il lui dit que si Irène sa mère avait péri de faim et de misère dans les prisons de Constantinople, c'était en punition de la faveur qu'elle avait toujours accordée à Palamas; il observa que l'impératrice douairière s'était vue dépouillée de la souveraine autorité précisément le jour qu'elle avait sanctionné les erreurs de ce sectaire. On n'a point oublié que cette princesse présidait à un synode dans lequel la doctrine de Palamas fut canonisée, au moment que Cantacuzène entrait en maître dans Constantinople. Enfin Nicéphore Grégoras termina ses remontrances en menaçant l'empereur des peines de l'éternité s'il persistait dans son endurcissement, et s'il aimait mieux prêter l'oreille aux louanges des flatteurs qu'à ses conseils.

XXIII. Il s'applaudit de lui avoir parlé avec hardiesse. Nic. Greg. l. 18. c. 4.

Ce discours hardi, et même un peu audacieux, n'eut d'autre effet que d'aigrir Cantacuzène contre celui qui avait osé le lui adresser en face. Nicéphore Grégoras, loin de s'alarmer des disgraces dont le mécontentement de l'empereur semblait le menacer, s'applaudissait au contraire au milieu des siens de l'avoir provoqué; il triomphait du courage qu'il avait

montré, et protestait qu'il était résolu de perdre la vie pour défendre la vérité. Déja, il lui semblait voir rayonner sur son front la couronne du martyre, et pour se préparer à cette mort glorieuse, il prit, suivant la dévotion du temps, l'habit monacal.

XXIV. Portraits des évêques de son parti. Nic. Greg. l. 18. c. 5.

C'était dans ces dispositions que Nicéphore Grégoras attendit le 27 mai, époque fixée pour l'ouverture du synode. Ce jour, dès l'aurore, sa maison fut environnée d'une foule de personnages qui, animés de son esprit, étaient venus se réunir à lui pour la défense de la cause qu'il soutenait : dans le nombre on voyait, dit-il, des hommes qui, après avoir blanchi dans la pratique des vertus religieuses, avaient été bannis de leurs monastères, et menaient une vie errante et misérable, plusieurs qui, après avoir déja consommé la plus grande partie de leur existence, venaient pour faire le sacrifice du léger souffle de vie qui leur restait encore. On en voyait quelques-uns qui étaient tellement cassés de vieillesse, qu'ils ne pouvaient se soutenir et étaient portés sur les bras des autres. Parmi ces prélats, on distinguait le métropolitain d'Éphèse; c'était un vieillard qui, dans sa quatre-vingtième année, conservait encore toute la vigueur du jeune âge. Ses facultés intellectuelles ne s'étaient point affaissées sous le poids des ans. Il était également versé dans la littérature sacrée et profane. A ses côtés se voyait l'archevêque de Gano, dont la tête couverte de cheveux blancs, était l'asile d'un esprit de la trempe la plus forte; il n'y avait en lui que la partie matérielle de l'humanité qui annonçât la décadence et le dépérissement; il avait quitté son siége depuis long-temps, et achevait sa triste et longue

carrière dans le sein de la pauvreté, qu'il supportait avec une constance héroïque. Après lui venait l'évêque de Tyr, vice-gérant du patriarche d'Antioche : c'était un homme sage, prudent, réfléchi, inébranlable sur les principes de la foi; personne n'était mieux instruit que lui de tout ce qui avait rapport à l'affaire de Palamas; il en avait fait une étude particulière, et nul autre ne pouvait être plus en état de figurer avec honneur au nouveau concile. Déxius et Athanase, deux colonnes du parti opposé à celui des Palamites, s'étaient joints à ces généreux athlètes. Les disciples de Nicéphore Grégoras, chacun avec leurs élèves, entouraient aussi la maison de leur maître, et formaient un corps formidable de théologiens dressés depuis long-temps aux exercices de la gymnastique scolastique.

XXV. Il se rend au lieu du concile. Nic. Greg. l. 18. c. 5.

Lorsque le moment du départ pour se rendre au palais des Blaquernes où le concile devait se tenir, fut arrivé, chacun prit son rang. Nicéphore Grégoras se plaça à la tête de cette phalange sacrée, et saisi d'un saint enthousiasme, il s'écria, comme autrefois Léonidas aux trois cents Spartiates : *Allons, mes frères, marchons à l'ennemi, mais auparavant il faut nous embrasser et nous dire dans ce monde le dernier adieu, car nous irons ce soir souper en paradis.* Le cortége se mit aussitôt en marche. Chacun sortait de sa maison pour voir passer ces généreux défenseurs de la foi; hommes, femmes et enfants, tous les couvraient de leurs bénédictions. Plusieurs même se mettaient à leur suite pour être témoins de leur courage. Toute la ville de Constantinople s'ébranla, pour ainsi dire, en ce jour, et chacun attendait avec

inquiétude l'issue des événements. En général le peuple s'était déclaré contre les Palamites, uniquement, sans doute, parce qu'ils faisaient dans cette affaire le rôle de persécuteurs.

XXVI. Son chagrin de ce qu'on le fait attendre pour entrer. Nic. Greg. l. 18. c. 6. 7.

Sur les huit heures du matin, Nicéphore Grégoras et ceux qui l'accompagnaient arrivèrent à la porte du palais impérial. Quelques-uns des licteurs et des gardes de l'empereur accoururent au-devant d'eux et leur ordonnèrent d'attendre dans le vestibule que Cantacuzène pût les recevoir. Ce prince était alors à table avec Palamas et tous les prélats du parti. Il avait eu l'attention de leur faire préparer un festin aussi somptueux que délicat. Cependant Nicéphore se promenait avec ses amis, exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant, en attendant avec impatience l'heure où il pourrait être introduit. Ce fut sans doute en ce moment que cet esprit chagrin jeta les premiers germes de ces réflexions si caustiques, dont il accompagna, dans la suite, le récit qu'il a fait de tout ce qui se passa à l'occasion de ce fameux synode et où il n'a eu garde d'oublier la circonstance du festin. « Ces immortels, « dit-il en parlant des convives de Cantacuzène, ces « immortels se repaissaient d'autre chose que de nectar « et d'ambroisie; c'était ainsi que ces hommes de « Dieu travaillaient à l'épuration de leur esprit, et « qu'ils se préparaient à recevoir les visions célestes « qui leur étaient si familières. C'était au milieu de la « gaîté que leur inspiraient ces vins délicieux qu'on « leur versait à pleines coupes; c'était au milieu de « ces mets recherchés qui avaient épuisé tout l'art des « cuisiniers de la cour, que ces pieux contemplatifs « avaient médité le projet de nous dicter en maîtres

« des lois, et de nous écraser du tonnerre de leur « voix; nous, faibles humains, qui n'avions point « su comme eux fortifier par une nourriture succu- « lente nos estomacs, pour en tirer des sons vigou- « reux; nous, accoutumés à vivre toujours péniblement « courbés sur les ouvrages de saints pères; nous, qu'on « ne vit jamais mollement assis autour d'une table vo- « luptueuse. » Vers midi, Cantacuzène et ses convives passèrent dans l'appartement, construit jadis par l'empereur Alexis : on l'avait disposé pour y tenir le synode ou concile. L'assemblée était nombreuse; on y comptait plus de quatre cents personnes. Les deux impératrices y parurent au milieu d'une cour brillante, et environnées des dames les plus qualifiées de leurs palais.

XXVII. Il est introduit. Nic. Greg. l. 18. c. 6. 7.

Les Palamites, avant de faire entrer Nicéphore Grégoras et ceux de sa suite, avaient délibéré avec l'empereur sur le plan d'attaque qu'ils suivraient dans le combat qui allait s'engager entre eux et leurs adversaires, et sur les moyens qu'ils emploieraient pour dérober à ces derniers la connaissance des ruses dont ils devaient faire usage pour s'assurer la supériorité dans les débats. Quand ils se furent suffisamment préparés, on donna l'ordre aux huissiers d'ouvrir les portes. Lorsque Nicéphore et ses compagnons parurent, l'empereur fit en leur présence une légère inclination devant le livre des Évangiles. Nicéphore et ses associés ne se contentaient pas de cette formalité; ils voulaient qu'on leur produisît les actes du sixième concile, et qu'on fît le serment prescrit par cette sainte assemblée. Leur réclamation ne fut pas écoutée. L'empereur s'assit et leur ordonna de prendre place.

Cantacuzène ouvrit la séance par un discours où il protesta de son impartialité. Il était difficile de croire qu'il parlât sincèrement; il n'avait que trop souvent manifesté son estime pour Palamas, et son penchant pour sa doctrine. Il fit ensuite quelques reproches à Nicéphore Grégoras, qui y répondit par une très-longue harangue que l'empereur ne put entendre sans donner, à plusieurs reprises, des signes d'impatience. Nicéphore Grégoras ne paraissant pas disposé à finir, Cantacuzène lui imposa silence et se mit en devoir de le réfuter; mais, s'apercevant bientôt que la tâche était trop difficile pour lui, il invita Palamas à prendre la parole. Palamas, qui avait cru que l'empereur terminerait cette affaire de sa pleine autorité, et qu'on n'entrerait dans aucune discussion, ne s'était pas préparé; forcé de parler, il s'exprima avec un peu d'embarras et ne débita que des absurdités sur la lumière du Thabor. Il dit qu'il la tenait pour increéée ainsi que tous les effets miraculeux de l'opération divine, sans excepter le prodige de l'âne de Balaam, qui fit entendre à son maître les accents d'une voix humaine. Ce fut par ce trait brillant qu'il termina son discours auquel répliquèrent plusieurs des savants théologiens de la suite de Nicéphore Grégoras. Au sortir de l'assemblée, Palamas fut insulté par le peuple qui, au contraire, accueillit Nicéphore Grégoras avec les plus vifs applaudissements. Cette aventure si humiliante pour Palamas, lui causa le plus grand dépit. Le lendemain il va trouver l'empereur et lui conseille d'ordonner aux magistrats de la police de se saisir de ceux des gens du peuple qui montraient le plus de chaleur pour le parti de Nicéphore Grégoras, de les retenir

XXVIII. Cantacuzène ouvre la première séance. Nic. Greg. l. 18. c. 6. 8; l. 19. c. 1, 2; l. 20. c. 2, 4, 5.

en prison et de les y faire fustiger, afin d'inspirer de la crainte aux autres. Il voulait aussi que ce prince déclarât que ceux des évêques qui manifesteraient d'autres sentiments que les siens, seraient chassés de leurs siéges. Il n'y a pas d'apparence que Cantacuzène, quoiqu'il eût pour Palamas la plus aveugle déférence, ait suivi ce fanatique conseil.

XXIX. Seconde séance très-bruyante. Nic. Greg. l. 20. c. 6. 7.

Le 30 mai, les membres du concile se rassemblèrent. L'empereur, ayant pris Nicéphore Grégoras en particulier, fit tout ce qu'il put pour le gagner, mais ce fut en vain; Nicéphore demeura inébranlable. Cette fermeté causa une grande fermentation dans tous les esprits; les débats furent très-vifs de part et d'autre, et peu s'en fallut qu'on n'en vînt aux voies de fait. Plusieurs des adversaires de Palamas, effrayés de l'orage qui s'était élevé dans l'assemblée, prirent le parti de se retirer. Nicéphore Grégoras voulait les suivre, mais l'empereur défendit que personne ne sortît. Palamas, que la présence de Nicéphore Grégoras et celle de quelques-uns de ses partisans embarrassaient beaucoup, desirait au contraire que Cantacuzène les laissât partir. Quelques évêques palamites, qui jusqu'alors avaient gardé le silence, le rompirent, pour faire briller sans doute leur éloquence; mais la plupart se rendirent ridicules par la rusticité de leur langage, et plus encore par l'ineptie de leur logique et la puérilité de leurs discours. Un grand nombre de ces prélats étaient sans éducation et sans lettres; plusieurs même étaient sortis des conditions les plus communes de la société; quelques-uns avaient été pêcheurs, laboureurs ou forgerons; ce qui faisait dire à Nicéphore que leurs discours sentaient encore la ma-

rée, l'enclume et le hoyau. Enfin ils n'avaient rien qui les distinguât des gens du peuple, que l'habit et le bâton pastoral.

XXX. Troisième séance, encore plus orageuse. Nic. Greg. l. 21. c. 1, 2, 3.

Le 8 ou le 9 juin, le concile tint sa troisième séance. Ceux qui se disaient les orthodoxes par excellence, après avoir fait leur profession de foi, lurent quelques chapitres d'un ouvrage dans lequel Palamas exposait sa doctrine : les disputes se renouvelèrent avec beaucoup de chaleur et durèrent tout le jour. Palamas y lutta contre un des disciples de Nicéphore Grégoras, et la victoire ne fut pas de son côté. Ce nouvel échec mit en fureur les Palamites. Ils tinrent entre eux, pendant la nuit, un conciliabule, pour délibérer sur les moyens de réduire leurs adversaires et de leur fermer la bouche.

XXXI. Quatrième séance. Nic. Greg. l. 21. c. 3.

Dans la session suivante, qui fut la quatrième et la dernière, on voulut continuer la lecture de l'ouvrage de Palamas; mais elle excita une grande rumeur. Plusieurs même des partisans de l'auteur, furent scandalisés des blasphèmes qu'il y débitait, et qu'il tâchait d'autoriser par des passages de l'Écriture et des pères de l'église, ou mal interprétés, ou falsifiés, ou dénaturés; car les Palamites ne se faisaient aucun scrupule, pour se défaire d'un texte incommode, de couper les feuillets du livre où il se trouvait. Les Palamites s'emparèrent du reste de la séance. Ils y parlèrent seuls, et, pour se mettre hors d'atteinte de toute contradiction, leurs émissaires applaudissaient par des battements de mains si retentissants, que ce bruit augmenté par l'écho que formait la salle, disposée en épicycle, ne permettait que très-difficilement d'entendre ce qui se disait. C'est au milieu de ce vacarme, que les Pa-

lamites prononcèrent leur jugement définitif par lequel ils canonisèrent la doctrine de leur chef, et dirent anathème à celle de ses adversaires. Nicéphore et ses disciples, dont l'oreille était très-attentive, n'entendirent que trop bien le contenu de cette sentence. Alors ils se plongèrent dans leur douleur, et les yeux baissés vers la terre, ils gardèrent un profond silence, et se contentèrent de verser des larmes; ce qui leur attira des injures et même des traitements barbares de la part du patriarche et des Palamites. Le métropolitain d'Éphèse et l'archevêque de Gano furent couverts d'outrages, on déchira leurs vêtements; on les dépouilla avec violence des marques de leur dignité; on leur arracha la barbe. Telle fut la fin de ce concile, que Nicéphore Grégoras qualifie de brigandage. Les actes en furent souscrits par les deux empereurs, Jean Cantacuzène et Jean Paléologue, par le patriarche Calliste, et par ceux des évêques qui étaient du parti de Palamas.

**XXXII. Nicéphore Grégoras résiste aux sollicitations du patriarche. Nic. Greg. l. 21. c. 4. 5. l. 22. c. 3.**

Les Palamites tinrent entre eux plusieurs assemblées particulières. Ils s'y félicitèrent mutuellement de leurs succès, et s'occupèrent des moyens de faire exécuter les jugements de leur concile : on y arrêta la manière dont on se conduirait envers ceux qui, après une époque fixe, refuseraient de s'y soumettre. Plusieurs des disciples de Nicéphore Grégoras furent mis en prison : on força les autres de jurer qu'ils n'entretiendraient plus aucune correspondance avec leur maître. Les Palamites n'osèrent pas, en ces premiers moments, traiter Nicéphore Grégoras avec trop de rigueur. Ils crurent qu'il fallait lui tenir encore une porte ouverte, pour qu'il pût entrer dans leur parti. Ils se conten-

tèrent de le mettre aux arrêts dans sa maison; mais en même temps on usa de tous les moyens possibles et on fit jouer toutes sortes de ressorts pour le gagner. On voulut d'abord lui faire entendre que Palamas s'était rétracté, ou, au moins, qu'il avait beaucoup adouci ce qu'il y avait de trop choquant dans sa doctrine. Nicéphore Grégoras entrevit le piége; il protesta qu'il ne croirait rien de ce qu'on lui disait de Palamas, s'il ne voyait dans ses écrits des preuves bien évidentes de sa rétractation. Le patriarche, de son côté, lui envoya des théologiens versés dans la connaissance des matières controversées, et très-forts dans la dispute; mais il les confondit tous. Calliste, lui-même, alla le trouver et lui dit tout ce qu'il put imaginer pour l'engager à recevoir Palamas à sa communion. Nicéphore Grégoras repoussa avec horreur cette proposition. Alors le patriarche lui dit : « Je sais « que votre résistance et vos difficultés ne viennent « que d'Homère et de Platon; ce sont, je l'avoue, « deux sages et deux philosophes; mais ils n'ont pas « voulu reconnaître Jésus-Christ, c'est pourquoi ils « ont été déclarés hérétiques. De même que les conciles tenus par les saints pères, les prophètes et les « apôtres, qui n'étaient que de pauvres ignorants, ont « triomphé de ces orgueilleux philosophes; de même « aussi, moi, qui ne suis ni un savant ni un littérateur, je saurai bien confondre votre savoir. » Un pareil raisonneur n'était pas fait, sans doute, pour embarrasser beaucoup un adversaire tel que Nicéphore Grégoras.

XXXIII. L'empereur dépose sur l'autel le

Les Palamites avaient senti que leur triomphe était plutôt celui de la force que de la raison, et ils ne

actes du concile. Nic. Greg. l. 21. c. 6.

pouvaient se dissimuler qu'il y avait peu de citoyens qui fussent pénétrés d'une grande vénération pour leur concile. Dans l'intention d'imprimer un caractère plus auguste aux décrets de cette assemblée, et de les rendre plus respectables aux yeux de la multitude qui se laisse toujours prendre par les sens, ils pressèrent l'empereur de se prêter à un expédient qui leur paraissait devoir produire un grand effet; c'était de choisir un jour de fête où tous les membres du clergé assisteraient à l'office, et où il se trouverait lui-même, environné de toute la pompe impériale, et de descendre de son trône au milieu de la célébration des saints mystères, pour aller déposer sur l'autel le livre où était consacrée la doctrine de Palamas. Cette cérémonie eut lieu le jour de l'Assomption. Les Palamites furent transportés d'allégresse en voyant l'empereur se prêter si docilement à leurs manéges; ils lui prédirent que le ciel l'en récompenserait, et qu'il aurait la gloire d'étendre sa domination jusqu'au Tigre et à l'Euphrate, du côté de l'Asie, et beaucoup plus loin en Europe; enfin ils osèrent l'assurer que sous son règne, l'empire grec recouvrerait son ancienne splendeur; mais nous verrons bientôt les événements donner un démenti cruel à ces brillantes prophéties.

XXXIV. Nicéphore Grégoras puni de sa résistance par la prison. Cant. l. 3. c. 23. Nic. Greg. l. 22. c. 2.

Quand Nicéphore Grégoras apprit ce que l'empereur avait fait, il en fut désespéré. Il s'écria dans l'amertume de son cœur, *lorsque vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint, sachez que la ruine de l'empire romain est proche.* Il écrivit à ceux de ses amis qui résidaient à Trébisonde et dans l'île de Chypre, que l'église de Constantinople avait embrassé une doctrine impie, et il les invitait

à se séparer de sa communion. Il ne ménageait pas les deux empereurs, qu'il représentait comme des ennemis déclarés de la religion. Enfin il força la cour par ses déclamations de le condamner à être resserré plus que jamais dans le monastère de Chora où il avait établi sa demeure, et à n'y communiquer avec personne. Il fut enjoint aux moines du couvent de veiller à l'exécution de cet ordre rigoureux. Ces charitables cénobites ne manquèrent point de s'acquitter fidèlement de leur commission. Ils ne négligèrent aucun des moyens qu'ils purent imaginer pour rendre à leur prisonnier sa captivité de plus en plus insupportable, quoiqu'ils lui dussent de la reconnaissance. C'était lui qui avait engagé le grand-logothète, Théodore Métochite, son ami, à bâtir ou plutôt à reconstruire leur couvent, et à le doter richement. Ces moines, en persécutant ainsi leur bienfaiteur, exerçaient contre lui une vengeance personnelle; quoiqu'il eût pris leur habit et qu'il vécût parmi eux, il n'en parlait pas toujours en termes fort honorables. *Ils mangent*, disait-il, *plus que des porcs, et ils boivent plus que des éléphants. Quand ils sortent du profond assoupissement où les a plongés l'ivresse, ils se mettent à débiter des mystères incompréhensibles, et à prédire l'avenir.*

XXXV. Cabasilas essaie en vain de le réconcilier avec les Palamites. Nic. Greg. l. 21. c. 5. l. 24. ad calcem.

Les Palamites ne jouissaient point d'un contentement parfait, et ils ne croyaient pas que leur victoire fût complète tant qu'ils auraient contre eux un adversaire aussi redoutable que Nicéphore Grégoras. Ils essayèrent donc de faire encore une nouvelle tentative pour tâcher de le gagner ou de le vaincre. Ils déférèrent l'honneur de ce triomphe à un personnage

qui joignait à une grande facilité pour s'exprimer, l'art de manier avec beaucoup d'adresse l'arme de la dialectique. C'était Cabasilas, un des plus anciens amis de Nicéphore Grégoras, qui, après avoir fait pendant long-temps la guerre aux Palamites, s'était tout à coup rangé sous leurs étendards; en quoi il fut imité par la foule de ces lâches courtisans qui n'ont jamais d'autre religion que celle du prince, et dont la conscience versatile se tourne toujours du côté d'où souffle le vent de la faveur. Cabasilas mit dans cette affaire la plus grande chaleur. Il paraît que, comptant et sur ses propres talents, et sur l'intimité dans laquelle il avait vécu avec Nicéphore Grégoras, il s'était flatté de le dompter ou de le séduire. Il vint, accompagné d'un second, le trouver dans sa retraite. Après une conférence très-longue et très-animée, Nicéphore Grégoras demeura inébranlable. Alors le dépit s'empara de Cabasilas. Il se livra à des emportements très-indécents contre son ami; il lui dit que son opiniâtreté lui attirerait les plus grands malheurs; il lui déclara que ceux de ses discours qu'on avait coutume de lire à l'église, les jours de fête, seraient condamnés au feu, et qu'après sa mort, son cadavre serait jeté hors de la ville pour y pourrir sans sépulture. Nicéphore Grégoras lui répondit qu'un pareil langage était plus digne du règne du farouche Dioclétien que du siècle poli où l'on vivait; qu'au reste ces discours, loin de l'intimider, répandaient la joie dans son âme, puisqu'ils lui annonçaient qu'il aurait le bonheur de souffrir pour la vérité; que quant à la menace qu'on lui faisait d'être privé de la sépulture après son trépas, il s'en inquiétait peu, parce que, s'il était nécessaire

de mourir dans l'occasion, pour sa foi, il ne l'était pas d'être inhumé. Depuis ce moment, ces deux amis devinrent pour jamais ennemis irréconciliables, effet trop ordinaire de la diversité des opinions en matière de religion.

XXXVI. Nicéphore Grégoras privé de la sépulture. Vita Nic. Gr. à Joan. Boivin.

Nicéphore Grégoras essuya, pendant trois ans et plus que dura sa captivité, des traitements indignes. Au bout de ce temps, la liberté lui fut rendue par les ordres de Jean Paléologue. Son sort n'en devint guère plus heureux. Il ne cessa de fatiguer son esprit et sa plume à combattre les Palamites, et il eut encore à ce sujet avec Cantacuzène des contestations assez vives, dont il rendait compte dans les quatorze derniers titres de son histoire. Ces livres, qui allaient jusqu'au commencement de l'an 1359, n'ont jamais été imprimés. Je les ai cherchés en vain dans la grande bibliothèque nationale où ils avaient été déposés : je n'y ai trouvé que quelques fragments qui paraissaient en avoir fait partie; mais ces fragments ne roulent que sur des matières ecclésiastiques, et n'ont point un grand intérêt. On ignore l'époque précise du temps où Nicéphore Grégoras a cessé de vivre. On sait seulement que les Palamites lui tinrent parole; qu'ils le poursuivirent au-delà même du tombeau, et qu'à sa mort ils le privèrent, comme ils l'en avaient menacé, des honneurs de la sépulture. Nicéphore Grégoras avait prévu cet outrage. Il avait défendu par son testament qu'il fût fait la moindre démarche pour s'y opposer.

XXXVII. Jugement sur sa personne et ses écrits.

Les contemporains de Nicéphore Grégoras en ont parlé diversement; ce qui ne pouvait manquer d'arriver. Quiconque a été chef de parti, surtout dans une

Nic. Greg. l. 18. c. 1. Ejusd. vita. guerre théologique, doit nécessairement s'être fait et des ennemis implacables, et des amis exagérés. De là vient que Nicéphore a été élevé par les uns jusqu'au ciel, et que les autres l'ont ravalé plus bas que la terre. Ici, c'est un généreux défenseur de la religion, un personnage presque divin. Là, c'est un impie, un blasphémateur qui a couvert d'opprobre l'épouse de Jésus-Christ. Cependant jamais la haine n'a osé attaquer ses mœurs, quoique lui-même n'ait point épargné celles des autres. On lui a reproché d'avoir toujours conservé une rudesse de caractère qui tenait un peu du sol sauvage et agreste qui avait été le lieu de son berceau. Il était né en Paphlagonie. Cependant il avait fréquenté le grand monde, et avait même vécu longtemps à la cour, où il s'était fait considérer. Mais il ne s'y plaisait pas. Il avait reçu de la nature une de ces ames dont la fierté et l'inflexibilité ne leur permettent guère de se plier à toutes les souplesses qu'exige le rôle de courtisan. Avec ce ton de franchise et cet amour pour la liberté dont il faisait profession, il était impossible qu'il n'éprouvât pas souvent des dégoûts dans un séjour où il faut flatter bassement et ramper en esclave. Aussi se hâta-t-il de s'en éloigner dès qu'il le put. Il alla s'établir dans une petite habitation qu'il s'était fait construire au monastère de Chora. Réfugié dans cet asile, il s'y livra tout entier à l'étude, à la retraite et à son humeur chagrine. Dans le temps de sa faveur, c'est-à-dire sous le règne d'Andronic Paléologue l'ancien, à qui il demeura toujours très-attaché, lors même que ce prince fut accablé d'infortunes, il avait refusé d'accepter la place de chartophylax ou garde des archives, l'une des pre-

mières dignités de l'église de Constantinople, et il se vante d'avoir rejeté les offres que Cantacuzène lui avait faites de l'élever, quoiqu'il ne fût que laïque, au trône patriarcal, s'il voulait se rapprocher des Palamites. Ce qui prouverait qu'il n'avait nulle espèce d'ambition, à moins qu'il n'eût celle de paraître n'en avoir aucune. Ce même esprit de prévention qui avait partagé le public de Constantinople, sur ses qualités morales, ne manqua pas d'influer aussi sur les jugements qu'on a portés de ses talents littéraires. Suivant les uns, ses écrits ne le cédaient point à tout ce que l'ancienne Grèce avait produit de plus parfait; et jamais les grands personnages qui péroraient jadis dans les jardins d'Athènes, n'avaient rien dit qui l'emportât sur la force et les charmes de son éloquence. D'autres, au contraire, ne parlent qu'avec mépris de ses productions, et traitent de barbare sa manière d'écrire. Un de ses censeurs pousse même la grossièreté jusqu'à dire que *ses ouvrages sont si dégoûtants qu'on ne peut en approcher, sans être tenté de demander aussitôt un bassin, tant on se sent porté au vomissement.* Nicéphore Grégoras n'a mérité ni les injures qu'on lui a dites, ni les éloges hyperboliques qu'on lui a prodigués. On voit par l'énumération de ses ouvrages, qu'aucun genre de connaissances ne lui était étranger, et qu'à l'étude de la théologie il avait su allier celle des lettres et des sciences. Il avait cultivé avec succès l'astronomie et les mathématiques, et avait employé quelques-uns de ses loisirs à traiter divers points d'histoire naturelle assez recherchés. Il avait enseigné la grammaire et la rhétorique, et s'était exercé dans l'art oratoire. Il ne paraît pas toutefois

que la poésie ait jamais eu pour lui beaucoup d'attraits. Il faisait peu de cas des ouvrages dramatiques, et n'estimait guère ces productions romanesques où l'on a recours à la fiction pour instruire les hommes, tandis que la vérité, disait-il, nous présente dans l'histoire des leçons et si sages et si agréables. C'est pourquoi il donnait à ce dernier genre de composition la préférence sur tout autre. Il ne croyait pas qu'il y en eût de plus utile au genre humain, ni qui fût plus approuvé du ciel; ce sont ses expressions. Mais lui-même a-t-il écrit l'histoire d'une manière et d'un style qui aient répondu à l'idée qu'il s'en était faite? A-t-il toujours respecté cette vérité qui, de son aveu, en fait le premier mérite et en est le principal ornement? La passion ne l'a-t-elle pas trop souvent dominé, et le goût a-t-il toujours dirigé sa plume? Quoiqu'il n'y ait pas d'apparence que les réponses qu'une critique sévère pourrait faire à ces diverses questions dussent lui être complétement favorables, il n'en est pas moins vrai qu'il y aurait de l'injustice à lui refuser une place distinguée parmi ceux dont l'esprit et les talents ont le plus honoré son pays et son siècle. Revenons à Cantacuzène.

XXXVIII. Sollicitude de Cantacuzène. Cant. l. 4. c. 25.

Ce prince venait de soulager sa conscience en faisant triompher des opinions religieuses qu'il regardait comme la saine doctrine; mais son esprit n'en était pas plus tranquille, et les autres affaires lui causaient beaucoup d'agitation. Il avait à se venger, et du crâle de Servie, et des Génois. Il ne se sentait pas en état de faire en même temps une guerre offensive contre ces deux puissances. Il entrait dans ses plans de com-

mencer par attaquer le monarque serve, contre lequel il était extrêmement piqué. Les circonstances le mirent, malgré lui, dans la nécessité de porter contre les Génois les premiers coups de sa vengeance.

XXXIX. Les Vénitiens le pressent de nouveau de se liguer avec eux contre les Génois. Cant. l. 4. c. 25. Nic. Greg. l. 18. c. 2.

Dès l'année précédente, lorsqu'il était à Thessalonique, il avait été vivement pressé par les Vénitiens de se joindre à eux pour faire de concert la guerre aux Génois. Depuis, le doge André Dandolo lui avait dépêché Jean Delphino, pour l'engager dans une ligue que la République avait formée avec quelques autres puissances, toutes également intéressées à réprimer les entreprises des Génois, et à s'opposer à ce qu'ils se rendissent les tyrans des mers. Les Vénitiens ne pouvaient, sans en avoir obtenu la permission de ces fiers rivaux, trafiquer dans le voisinage des Palus-Méotides, aujourd'hui la mer de Zabache, ni fréquenter les côtes de la Scythie, ni étendre leur commerce au-delà du Danube. Les Grecs étaient assujettis à la même servitude. Cantacuzène ne put se refuser à ces nouvelles sollicitations; il promit de joindre, quand il en serait temps, toutes les forces maritimes de l'Empire à celles des Vénitiens et des alliés. Il espérait que le moment où il serait obligé d'exécuter cette promesse n'arriverait pas sitôt, et qu'il aurait le temps de terminer son expédition contre les Serves. Mais des événements imprévus vinrent déranger ses combinaisons politiques.

XL. La présence d'un ambassadeur de Venise à Constantinople inquiète

Quatorze galères de Venise abordèrent tout à coup à Galata. Ceux qui les montaient tentèrent de faire une descente, mais ils ne réussirent pas. Il y avait sur cette flotte un ambassadeur vénitien chargé de presser l'empereur de fournir enfin à la République les secours

ceux de Galata. Cant. l. 4. c. 26. Nic. Greg. l. 18. c. 2.

qu'il lui avait promis. Il était aussi porteur de lettres de créance de la part de Sigismond, roi de Hongrie, qui appuyait sa demande auprès de la cour de Constantinople. Cantacuzène, qui avait pris le parti de ne pas se déclarer ouvertement contre les Génois, usa de défaites pour éluder cette nouvelle sommation des Vénitiens. Cependant les Génois ne furent pas sans inquiétude tant que l'ambassadeur de Venise résida à Constantinople. Ils intriguèrent secrètement pour rompre les négociations qu'ils croyaient avoir été entamées contre eux entre les Grecs et les Vénitiens; ils offrirent même de grandes sommes à Cantacuzène pour le détourner d'entrer dans la ligue qui lui était proposée. Cantacuzène eut la générosité de ne point accepter leur argent quoiqu'il en eût grand besoin, parce que, disait-il, il n'avait point eu intention d'acquiescer aux propositions des Vénitiens : aussi les Vénitiens se retirèrent très-irrités, et, pour que les Grecs ne doutassent pas de leur mécontentement, ils emmenèrent leur consul qui résidait à Constantinople; en quittant la cour ils la menacèrent de ne pas renouveler avec l'Empire la trève qui allait expirer.

XLI. Cantacuzène déclare la guerre à ces derniers. Cant. l. 4. c. 26.

A peine les Vénitiens furent partis que les Génois cherchèrent querelle à Cantacuzène. Ils feignirent de croire qu'il n'avait refusé de se réunir à leurs ennemis pour les attaquer que parce qu'il n'avait pu s'accorder avec eux sur les conditions du traité. Ils lancèrent en plein jour au milieu de Constantinople une pierre énorme. Cantacuzène leur envoya sur-le-champ demander raison de cette insulte. Le gouverneur et le sénat de Galata répondirent que c'était un accident qui ne devait être attribué qu'à l'inattention de l'offi-

cier chargé d'exercer les artilleurs au jeu des machines, qu'au reste il en serait puni; mais loin de tenir parole, ils firent dès le lendemain partir une autre pierre de la même catapulte qui avait envoyé la première. Cantacuzène ne pouvant dissimuler une pareille dérision, déclara, sur l'heure même, la guerre aux Génois de Galata, et ne leur accorda que huit jours pour terminer les affaires de commerce qu'ils pouvaient avoir entamées avec les Grecs, et pour retirer leurs marchandises des magasins qu'on leur avait permis d'établir dans l'intérieur de Constantinople. Il fit en même temps revenir sur leurs pas les Vénitiens, qui se rendirent très-difficiles et ne voulurent plus traiter aux mêmes conditions qu'ils avaient offertes d'abord. Cantacuzène fut obligé de subir la loi qu'ils jugèrent à propos de lui imposer. C'est ainsi qu'il se trouva engagé tout à coup, et contre son attente, dans une nouvelle guerre avec les Génois.

XLII. Il fait ses dispositions pour assiéger Galata avec les Vénitiens commandés par Nicolas Pisani. Cant. l. 4. c. 26.

L'empereur s'étant donc uni aux Vénitiens, équipa en diligence un grand nombre de galères, et fit des préparatifs formidables dans l'intention de pousser la guerre avec vigueur. Pour essayer ses forces maritimes, il se mit à la poursuite des vaisseaux génois qui trafiquaient sur le Pont-Euxin, ou la mer Noire, avec une escadre qu'il détacha de sa flotte. Ce début fut heureux. Les Grecs s'emparèrent d'une grande quantité de navires richement chargés, et brûlèrent ceux dont ils ne purent ou ne voulurent pas se saisir. Leurs espérances s'accrurent ainsi que leur confiance, lorsqu'ils virent arriver un nouveau renfort de navires vénitiens commandés par Nicolas Pisani. Aussitôt il fut décidé qu'on attaquerait Galata par terre et par

mer. Ce n'était pas trop l'avis de Cantacuzène. Il voulait qu'on se contentât de harceler l'ennemi, de le fatiguer par un blocus, et qu'on le prît par la famine. Nicolas Pisani opina dans le conseil avec beaucoup d'aigreur; il s'emporta même jusqu'à traiter Cantacuzène d'homme lâche et sans cœur. Ce débat indécent fit naître entre ce prince et le général vénitien une mésintelligence qui ne pouvait avoir que des suites fâcheuses, et nuire beaucoup au succès des opérations militaires. Cantacuzène, forcé de céder aux volontés de l'impérieux Pisani, fit donc toutes les dispositions nécessaires pour livrer aux Génois une attaque générale.

XLIII. Les Grecs abandonnés par les Vénitiens. Cant. l. 4. c. 26.

La nuit qui précéda le jour fixé pour cette grande action, Nicolas Pisani reçut de sa République un exprès qui lui annonçait que soixante-dix galères, commandées par Pagan Doria, l'un des plus habiles marins de son siècle, étaient sorties des ports de Gênes, et s'avançaient en grande diligence pour secourir Galata; on l'avertissait en même temps de ne pas se laisser couper les passages. Il semble qu'à cette nouvelle Pisani aurait dû faire tous ses efforts pour que la place fût emportée avant l'arrivée de la flotte génoise. Il prit au contraire le parti de tenir, pendant l'action, ses vaisseaux à l'écart, et hors de la portée du trait; conduite qui paraît très-suspecte, et qui ne peut guère s'expliquer qu'en lui supposant en effet le dessein de faire échouer Cantacuzène dans une entreprise où il l'avait engagé lui-même. Les galères grecques n'étant point soutenues des Vénitiens furent très-maltraitées par l'ennemi. Le protostrator Tarcaniote, qui les commandait, fut bientôt mis hors de

combat, ayant eu le coude percé à travers son bracelet. D'ailleurs, les machines énormes que les galères impériales portaient, avaient été construites avec si peu d'intelligence qu'elles ne produisirent presque aucun effet. L'armée de terre n'eut pas un meilleur succès; elle fut vivement repoussée, et, malgré ses efforts, les Génois de Galata trouvèrent le moyen de faire une sortie dans laquelle ils détruisirent tous les travaux des assiégeants. Cantacuzène se voyant ainsi trahi par les Vénitiens, et hors d'état de continuer le siége de Galata, fit retirer ses troupes. Rentré dans Constantinople, il congédia froidement le général des Vénitiens, sans daigner lui demander la cause de son inaction. Pisani lui dit avec la même indifférence, que le sénat et le peuple de Venise l'ayant rappelé dans sa patrie, il était obligé de le quitter.

La flotte vénitienne fut rencontrée dans sa retraite par celle des Génois, qui venait au secours de Galata. À sa vue, Pisani, qui ne se sentait pas en état de lui faire tête, se réfugia dans l'île d'Eubée, aujourd'hui Nègrepont, dont les Vénitiens étaient alors en possession. Pagan Doria, qui commandait les Génois, le poursuivit dans cet asile. Après de vaines tentatives pour s'emparer de la capitale de cette île, et après y avoir perdu quinze cents hommes, il se décida à continuer sa route pour Galata. Poussé par les vents contraires dans le port d'Héraclée, ville de Thrace, il y jeta l'ancre. Quelques-uns des matelots étant descendus à terre pour cueillir des herbes, les habitants en arrêtèrent deux et leur coupèrent la tête. Aussitôt, tous les soldats de la flotte prennent les armes, et demandent à grands cris qu'il leur soit permis de

XLIV. La flotte des Génois s'empare d'Héraclée. Cant. l. 4. c. 28.

venger la mort de leurs compagnons. Pagan Doria, empressé d'arriver au terme de sa destination, fit tout ce qu'il put pour calmer leur fureur; mais ses représentations ne furent point écoutées. Martin de Moro, capitaine d'une galère, le menaça de le dénoncer au sénat comme un perfide qui trahissait les intérêts de la patrie, et qui, pour complaire à Cantacuzène, voulait laisser échapper une occasion, et si facile et si légitime, de faire la conquête d'Héraclée. Il eut même l'audace de sommer un greffier de recevoir ses protestations, pour s'en servir contre Pagan Doria lorsqu'on serait de retour à Gênes. Aussitôt toute l'armée, sans attendre l'ordre du général, descendit à terre et fit le siége de la ville, qui fut prise malgré les prompts secours que lui envoyèrent, et Nicéphore, gendre de Cantacuzène, gouverneur des villes de Thrace situées sur l'Hellespont, et le despote Manuel Asan, frère de l'impératrice Irène. Les Génois mirent Héraclée au pillage, et après y avoir établi garnison, ils poursuivirent leur route pour Galata, traînant après eux un butin immense et une foule de prisonniers. Peu de temps après, ces infortunés obtinrent la permission de retourner dans leurs foyers, en payant une rançon. Ceux qui étaient sans ressources durent leur délivrance en partie à la pitié que Philothée, leur évêque, sut inspirer aux Génois, et aux aumônes que ce charitable pasteur recueillit de toutes parts.

XLV. La ville de Constantinople mise en état de défense. Cant. l. 4. c. 28.

Cantacuzène, averti de l'approche de la flotte des Génois, s'empressa de mettre Constantinople en état de défense. Il donna des ordres pour équiper tous les vaisseaux qui se trouvaient dans les ports et sur les chantiers. On répara les murailles de la ville dans les

endroits qui menaçaient ruine, et l'on donna plus d'élévation à celles qui étaient trop basses. On creusa un fossé très-profond, depuis la porte d'Eugène jusqu'à la porte de Bois, et l'on plaça derrière un retranchement des corps de cavalerie et d'infanterie, disposés à le bien défendre.

XLVI. Les Génois n'osent l'attaquer. Cant. l. 4. c. 28. 29.

Martin de Moro, tout fier du succès de l'expédition contre Héraclée, voulait qu'on fît le siége de Constantinople. Pagan Doria s'y opposait. Il représenta à ce présomptueux, qu'il y avait une grande différence entre Constantinople et Héraclée, et il tâcha de lui faire sentir qu'il ne pouvait entreprendre, avec le peu de moyens qui étaient en son pouvoir, le siége d'une si grande ville, sans pécher contre toutes les règles de l'art militaire, et sans se rendre coupable d'un excès de témérité impardonnable. Voyant qu'il lui était impossible de vaincre l'obstination de Martin de Moro, et craignant les suites des mauvais rapports qu'il pourrait faire contre lui, il fit prendre les armes à toutes ses troupes. Lorsqu'on fut assez près des remparts, ces troupes reconnurent elles-mêmes l'impossibilité de réussir dans l'entreprise où on voulait les engager. Elles se retirèrent sur leurs vaisseaux en blâmant Martin de Moro, qui fournit un exemple des dangers auxquels sont souvent exposées des armées quand il s'y trouve des personnages qui s'arrogent ou qui ont reçu du gouvernement le droit de dominer le général et de contrarier ses opérations. Les Génois, après cette vaine tentative contre la ville de Constantinople, partagèrent leur flotte en plusieurs escadres qui se mirent à parcourir les côtes du Pont-Euxin, s'emparant des vaisseaux marchands qu'ils rencontraient, et insultant

ou mettant à contribution les villes maritimes qui tenaient encore pour les Grecs. Dans le nombre de ces villes, il en était une qui excita particulièrement leur cupidité. Cette ville, nommée Sozopolis, se distinguait par son commerce, et passait pour être très-opulente. Les Génois en firent le siége dans les règles. Les habitants, par une fierté mal entendue, ou par mauvaise volonté pour Cantacuzène, avaient refusé les secours que ce prince s'était proposé de leur envoyer. Cette confiance en leurs propres forces, et les efforts qu'ils firent pour se bien défendre, ne les empêchèrent pas de tomber au pouvoir de l'ennemi, qui les traita avec la dernière rigueur. Leur ville fut mise à la discrétion des troupes génoises, qui y commirent toutes sortes d'excès. Les soldats, non contents de piller les habitations des riches habitants, se répandirent dans les églises, qu'ils dépouillèrent de ce qu'elles avaient de plus précieux, sans respecter même les vases sacrés. On en vit qui portèrent la rage et l'avidité jusqu'à démolir les maisons des particuliers, espérant trouver dans les fondations, ou dans l'épaisseur des murs, des trésors cachés. L'officier qui commandait cette expédition, voyant qu'il ne pouvait garder sa conquête, résolut de la détruire par le feu. Déja on allumait les torches pour exécuter ce projet barbare. Les habitants, désolés du sort qu'on préparait à leur patrie, vont en foule se jeter aux pieds du vainqueur, et le conjurent au nom de son propre honneur de ne pas anéantir une ville dont la ruine ne manquerait pas de déposer auprès de la postérité contre sa mémoire; en même temps ils offrent de lui payer des sommes qu'il ne devait pas naturellement

attendre de gens qui paraissaient devoir être sans ressource, après la catastrophe qu'ils venaient d'éprouver. Cette dernière proposition acheva de rendre le commandant des Génois docile aux conseils que les vaincus lui donnaient pour les intérêts de sa propre gloire. L'ordre fatal fut donc révoqué, et les malheureux restes de Sozopolis ne furent point la proie des flammes. Les habitants ne tardèrent pas à trouver sur leur crédit tout l'argent qu'ils s'étaient engagés à payer pour la sauver d'une entière destruction. Le commerce, malgré le malheur des temps, les mit bientôt en état de rendre à leur ville une partie de sa première splendeur.

XLVII. Complot pour soulever le jeune empereur contre Cantacuzène. Cant. l. 4. c. 27.

Sur ces entrefaites, le génie de la discorde, qui planait sans cesse sur Thessalonique, voulut profiter de l'embarras où se trouvait Cantacuzène, pour faire naître une nouvelle conspiration contre lui. Plusieurs de ceux qui étaient restés dans cette ville avec le jeune empereur lorsque Cantacuzène en était sorti, se regardaient comme des gens condamnés à l'exil. Ennuyés de la vie inactive qu'ils y menaient, et du rôle peu brillant qu'ils jouaient dans l'état, ils formèrent le projet d'armer de nouveau Jean Paléologue contre Cantacuzène. Affectant le plus vif intérêt pour ce jeune prince, ils lui représentèrent qu'il était temps de sortir de l'enfance où son beau-père le retenait depuis un si grand nombre d'années, et d'arracher des mains de cet usurpateur une couronne qui n'appartenait qu'à lui seul. Il l'assurèrent que le crâle de Servie, qui regardait Cantacuzène comme son ennemi personnel, et qui s'en voyait menacé, ne manquerait pas de joindre ses armes aux siennes pour lui faire la guerre; que,

quant à eux, ils lui étaient tous dévoués, et qu'il pouvait disposer de leur fortune et de leur vie. Jean Paléologue entra volontiers dans ce nouveau complot.

XLVIII. Intrigues pour écarter de ce jeune prince Andronic Asan. Cant. l. 4. c. 27.

Les conjurés jugèrent qu'avant tout il fallait éloigner de Thessalonique Andronic Asan, que Cantacuzène avait mis auprès de son jeune collègue pour lui servir de conseil. Il ne doutait point que la surveillance de ce seigneur ne lui fît bientôt pénétrer leur dessein, et que sa sagesse et sa fermeté ne lui fournissent aisément les moyens d'en faire échouer l'exécution. Une de ces fourberies qui ne coûtaient rien aux Grecs, les tira d'affaire. Couvrant leur fourberie du masque de l'amitié, ils feignirent d'avoir à découvrir à Andronic Asan un secret de la plus haute importance; mais en même temps ils exigèrent qu'il s'engageât par serment à ne rien révéler de ce qu'ils lui diraient. Après qu'Andronic Asan leur eut juré d'ensevelir dans un silence éternel les confidences qu'ils allaient lui faire, ils l'assurèrent que le jeune empereur négociait avec le crâle de Servie pour en obtenir du secours contre Cantacuzène, son beau-père, à qui il se proposait de faire la guerre; que le traité était près de se conclure entre eux, et que sa personne en devait être le gage; que le crâle voulait que Jean Paléologue le lui livrât comme un ôtage de sa fidélité à observer ses engagements; qu'ainsi il ne pouvait trop se presser de pourvoir à sa propre sûreté et à celle de l'état. Andronic Asan était bien éloigné de se défier de ces imposteurs; il ne voyait en eux que d'anciens amis de Cantacuzène. Il les remercia de leur avis, et leur demanda même conseil sur la conduite qu'il devait tenir dans une circonstance si critique. Ils lui répondirent que le seul

parti qu'il avait à prendre était d'aller au plus vite prévenir Cantacuzène du complot qui se tramait contre lui; ils ajoutèrent que si le jeune empereur voulait s'opposer à son départ ou lui faire quelque violence, ils sauraient bien l'en empêcher. Andronic Asan, saisi d'effroi à la vue du danger qui le menace, s'embarque sans différer sur une galère qui le transporte à Constantinople. Arrivé dans cette ville, il fait à Cantacuzène un récit fidèle de tout ce qu'il sait ou croit savoir.

XLIX. Projet de faire déclarer le crâle en faveur du jeune empereur. Cant. l. 4. c. 28.

A peine Andronic Asan fut parti, que ces traîtres qui l'avaient engagé à prendre la fuite, allèrent trouver le jeune empereur, et lui conseillèrent d'envoyer au crâle de Servie une ambassade pour le presser de se liguer avec lui contre son beau-père, leur ennemi commun. Étienne reçut avec joie les propositions de Jean Paléologue. Il lui promit d'employer toutes ses forces pour le rétablir sur le trône, de manière qu'il l'occupât seul; mais en même temps il eut soin d'insérer dans le traité, des clauses très-avantageuses pour ses propres intérêts. Cette nouvelle alarma Cantacuzène. La guerre dans laquelle il était engagé contre les Génois ne lui permettait pas d'aller lui-même, comme il l'eût désiré, en Macédoine pour y étouffer cette conspiration naissante. Il invita l'impératrice douairière à faire ce voyage, et à se rendre auprès de son fils pour l'exhorter à ne pas rallumer un incendie qui achèverait la ruine d'un héritage dont il allait bientôt être seul maître absolu. Il insinua à la princesse qu'il ne tarderait pas à se dépouiller de la pourpre pour prendre l'habit monastique.

L'impératrice fit à Cantacuzène quelques légers

L. L'impératrice mère fait rentrer son fils dans le devoir. Cant. l. 4. c. 27.

reproches de ce qu'il avait refusé de l'entendre, lorsqu'elle lui conseillait de ne pas laisser son fils à Thessalonique, au milieu d'une foule de gens pervers qui ne manqueraient pas d'abuser de sa jeunesse et de son inexpérience, pour le faire tomber dans leurs piéges et l'engager dans de fausses démarches. Elle prit néanmoins le parti de s'embarquer pour se rendre par mer à Thessalonique, auprès de Jean Paléologue. Sa présence dans cette ville rompit toutes les factions, *comme des toiles d'araignée;* c'est ainsi que s'exprime Cantacuzène. A sa voix, le jeune prince rentra dans le devoir, et tous les conspirateurs, saisis d'épouvante, demandèrent grace. L'impératrice fit parvenir ses plaintes au crâle de Servie et à la princesse son épouse; elle leur reprocha de vouloir, contre la foi de leur serment, faire naître la guerre civile entre les Grecs, et soulever le gendre contre son beau-père. Le jeune empereur, tout en déférant aux conseils de sa mère, exigea qu'on lui donnât la ville d'Aïné et les places de la Calcidice, dont Matthieu, fils aîné de Cantacuzène, était gouverneur. Cette prétention était l'effet d'une secrète jalousie qu'il entretenait dans son cœur contre son beau-frère. Cantacuzène fut très-offensé de cette demande, mais il n'osa ou ne voulut point la refuser. Les opérations militaires qui avaient été interrompues pendant l'hiver étant sur le point de recommencer, il sentit qu'il était plus sage de les suivre, que de perdre le temps en de vaines contestations.

An 1352. LI. Réunion de la flotte du roi

Déja la flotte vénitienne, commandée par Nicolas Pisani, s'était réunie à celle de don Pèdre IV, roi d'Aragon et de Catalogne. Ce prince avait de grands

griefs contre les Génois, qui ne projetaient rien moins que de le dépouiller de ses possessions en Sardaigne, et lui disputaient les droits qu'il prétendait exercer sur l'île de Corse. D'ailleurs, il lui importait autant qu'à tout autre de rabaisser la puissance et l'orgueil de ces fiers dominateurs des mers. Pisani qui, sur la fin de l'année précédente, s'était retiré avec sa flotte dans les ports de l'île de Crète ou Candie, pour y passer l'hiver, n'attendit pas le retour du printemps pour mettre à la voile et se rendre avec les Aragonais à Constantinople, où l'armée navale des Grecs l'attendait. Les Grecs reçurent les Vénitiens et les Aragonais comme des libérateurs.

d'Aragon à celles des Vénitiens et des Grecs. Append. And. Dand. Laugier. Hist. de Ven. l. 12. Ferreras, Hist. Espag. siècle XIV.

Pagan Doria déploya tous les moyens qu'on pouvait attendre d'un aussi habile marin pour empêcher les deux flottes confédérées de faire leur jonction avec celle des Grecs. Cette tentative ne lui ayant pas réussi, il eut recours à son génie pour rendre nul l'avantage que l'ennemi pouvait se permettre de l'excès de supériorité de ses forces; il se porta dans l'endroit le plus resserré du bosphore de Thrace, et il y rangea ses galères de manière qu'elles en occupaient toute la largeur. D'après cette mesure l'ennemi ne pouvait ni le prendre en flanc, ni l'envelopper, ni lui présenter un front de bataille plus étendu que le sien, et par-là il se mettait en équilibre avec lui. Le lieu qu'il choisit pour se poster était rempli d'écueils, et la mer y était dans une agitation presque continuelle; ce qui devint pour lui une circonstance dont il sut tirer avantage. Afin d'empêcher que ses galères n'allassent se briser contre les rochers, ou ne fussent trop tourmentées par les flots, il les fixa fortement sur leurs ancres, de

LII. Pagan Doria, amiral des Génois, rend inutile la supériorité des ennemis. Cant. l. 4. c. 30. Laugier. ibid. l. 12.

sorte que ces bâtiments formaient sur les eaux comme autant de citadelles auxquelles les écueils mêmes servaient de remparts.

LIII. Bataille navale, dont l'avantage est attribué aux Génois. Cant. l. 4. c. 30. Foliet. l. 7. Bezar. l. 2. de Bello Venet. Laugier Hist. Ven. l. 22. Ferreras, Hist. Esp. siècle XIV. Villani, Sabellicus, Zurita et autres.

Nicolas Pisani, obligé de régler ses dispositions sur celles de l'ennemi, ne put se mettre en bataille qu'après lui. Ce qui fut cause que l'attaque ne commença que deux heures avant la fin du jour. C'était vers le milieu du mois de février de l'an 1352. Ces deux heures furent terribles : on combattit de part et d'autre avec un acharnement sans exemple. Mais au coucher du soleil, la flotte des Grecs prit tout à coup l'épouvante et alla se réfugier dans le port de Constantinople. L'indignation que cette honteuse désertion inspira aux Vénitiens et aux Espagnols, ne fit qu'enflammer leur courage. Le combat dès ce moment recommença et continua toute la nuit avec la même fureur des deux côtés. On se battait sans ordre, et, au milieu de cette confusion, les coups portaient au hasard et atteignaient indistinctement amis et ennemis. Plus d'un guerrier eut le malheur de tremper son épée dans le sang de ses compagnons. Les gémissements des mourants, les cris des blessés, le fracas des vaisseaux qui se heurtaient les uns contre les autres, ou se brisaient sur les écueils, faisaient retentir les airs et les rivages d'un bruit qui glaçait d'effroi les ames les plus intrépides; et les ténèbres d'une nuit obscure ajoutaient encore à l'horreur d'une scène si épouvantable. La flotte espagnole fut très-maltraitée. Comme ceux qui la montaient étaient plus braves qu'habiles marins, ils se précipitaient avec une impétuosité aveugle au milieu des vaisseaux génois, sans se défier des écueils dont ils étaient environnés. Plusieurs de leurs navires péri-

rent au milieu des flots, ou allèrent échouer sur la côte. Les habitants de Galata avaient envoyé sur le rivage des hommes avec des flambeaux allumés pour éclairer ceux des leurs qui, après avoir eu le malheur de faire naufrage, seraient assez heureux pour y aborder à la nage. Un grand nombre d'Aragonais et de Catalans, échappés des flots et attirés par ces lumières perfides, suivaient ceux qui les portaient, et entraient dans Galata où ils se trouvaient pris comme dans un piége. L'aube du jour éclaira le spectacle le plus effrayant pour l'humanité. On vit la mer rougie de sang, couverte de débris de vaisseaux, de tronçons d'armes, de malheureux naufragés qui flottaient au gré des ondes, et faisaient des efforts impuissants pour échapper à la mort. A la vue de ces horreurs, Nicolas Pisani ne put s'empêcher de frémir. Cependant les Génois, malgré l'état de délabrement où se trouvaient leurs galères, faisaient toujours bonne contenance, et paraissaient déterminés à ne pas quitter le lieu qu'ils occupaient. Ce qui fit prendre à Pisani le parti de se retirer. Comme la perte avait été presque égale de part et d'autre, on ne manqua pas de s'attribuer des deux côtés l'avantage de cette fameuse journée; mais ensuite il fut reconnu que, puisque les Génois n'avaient pas abandonné leur position, les honneurs de la victoire leur appartenaient. Les historiens vénitiens et espagnols les plus accrédités en conviennent de bonne foi, et leur autorité ne peut être infirmée par celle de Cantacuzène, qui nous a laissé de cette bataille navale une relation où l'esprit de partialité se fait trop sentir pour qu'on ne se défie pas un peu de la vérité, ou au moins de l'exactitude de ses écrits. Il prononce d'un

ton affirmatif que les Génois furent vaincus; et pour donner plus de poids à cette assertion, et sans doute aussi pour couvrir la honte de la conduite que sa flotte avait tenue en cette rencontre, il inculpe tant qu'il peut Nicolas Pisani; il l'accuse de n'avoir pas su profiter de la prétendue victoire dont il le gratifie, et il soutient qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'exterminer le reste des Génois échappés au désastre de la nuit, s'il eût voulu, le lendemain matin, recommencer le combat, comme il l'y engageait.

LIV. Les Génois menacent Cantacuzène. Cant. l. 4. c. 30 et 31. Ferreras. Hist. Esp. siècle XIV.

Si l'on veut l'en croire, le général vénitien resta un mois entier sur mer, sans faire la moindre entreprise contre l'ennemi, s'excusant sur une légère blessure qu'il avait reçue dans la mêlée. Alors les Génois voyant que les Vénitiens les avaient, pour ainsi dire, oubliés, reprirent courage, et profitèrent de cette inaction pour se mettre en état de faire la guerre offensivement. Ils traitèrent avec Orkhan, sultan de Bithynie, qui leur fournit un corps de cavalerie qu'ils firent camper à l'opposite de Constantinople. Orkhan s'embarrassa peu, en prenant ce parti, de déplaire à Cantacuzène, son beau-père. Les sommes d'argent que lui offrirent les Génois, parurent à ses yeux être d'un assez grand poids pour l'emporter sur toute autre considération. D'ailleurs il prétendait avoir à se plaindre des Vénitiens. Il trouvait mauvais qu'étant venus si près de ses états, ils n'avaient pas daigné l'en prévenir, ni lui faire à ce sujet aucune de ces politesses que des souverains se doivent en pareil cas. Ce barbare paraissait déja s'être formé aux astuces de la diplomatie européenne. Aussitôt que les Turks furent arrivés, les Génois mirent leurs galères en état; ayant établi deux grosses tours sur deux

grands vaisseaux marchands, ils les placèrent à l'avant-garde de leur flotte, et firent toutes les dispositions nécessaires pour attaquer Constantinople. Aussitôt Cantacuzène se mit à la tête de ses troupes, ayant à ses côtés le jeune empereur, Jean Paléologue, son gendre, qui était revenu depuis peu de Thessalonique. Il ordonna en même temps à ses galères de se réunir à celles de ses alliés, et engagea le général vénitien à livrer bataille. Mais Nicolas Pisani s'en dispensa sous divers prétextes. Paul ou Ponce de Saint-Pau (c'est ainsi que se nommait le commandant de la marine aragonaise et catalane) en fut désespéré. Le dépit qu'il en conçut lui alluma tellement le sang qu'il fut saisi d'une fièvre qui l'emporta en peu de jours. Il fut remplacé par Bonanat d'Écolis qui, malgré l'obscurité de son origine, n'en possédait pas moins de grands talents. Ce marin joignait beaucoup de bravoure à une grande expérience.

LV. Nicolas Pisani, amiral des Vénitiens, refuse de combattre. Cant. l. 4. c. 31.

Nicolas Pisani quitta tout à coup le lieu qu'il occupait pour s'éloigner de l'ennemi, et vint mouiller dans les ports de Constantinople. Les Génois, qui crurent que son dessein était d'aller attaquer Galata, se mirent en devoir d'en prévenir l'exécution. Les mouvements et les évolutions qu'ils firent pour remplir ce but, parurent à Cantacuzène une occasion favorable pour les combattre avec succès. En conséquence, il fit les plus fortes instances auprès de Pisani pour qu'il ne la laissât pas échapper. Mais Pisani fut encore sourd à ses remontrances. Cantacuzène s'adressa de nouveau au général des Catalans, et voulut lui persuader de s'avancer contre l'ennemi, l'assurant que Pisani, poussé par la honte, ne manquerait pas de le suivre. Bonanat

lui répondit qu'il n'était pas moins indigné que lui de la conduite du général des Vénitiens, et qu'il brûlait, ainsi que tous ses soldats, de se mesurer avec les Génois, mais que, comme son prédécesseur, il ne pouvait rien faire; que des ordres sévères lui liaient les mains; que s'il osait combattre de son chef, et qu'il fût vaincu, sa perte était infaillible, et que s'il avait l'avantage, les lauriers de la victoire ne garantiraient pas sa tête de l'infamie du supplice. Tandis que Cantacuzène s'agitait ainsi, on vit arriver tout à coup trois galères aragonaises et catalanes chargées de troupes fraîches. Ce fut pour ce prince un nouveau motif de presser l'amiral vénitien d'en venir aux mains avec l'ennemi. Mais Nicolas Pisani, au lieu d'avoir égard à ces nouvelles instances, affecta de mettre encore une plus grande distance entre la flotte des Génois et la sienne; il quitta la station qu'il occupait près de la porte d'Eugène, fit le tour de la forteresse et alla se ranger vis-à-vis de la porte de Sainte-Barbe. Les Grecs et les Catalans furent obligés d'aller à la suite. C'était l'endroit le plus périlleux et le plus exposé à la violence des vagues, qu'il y eût dans ces parages. Au moindre vent qui s'élevait du côté de l'est ou du nord, la mer entrait en fureur et poussait ses vagues vers les fortifications où elles venaient se briser en mugissant. De plus il y avait sous les eaux des pierres énormes qu'on y avait jetées à dessein de rendre l'approche des murailles inaccessible. Cantacuzène fit avertir le général vénitien du danger qu'il courait. Nicolas Pisani répondit que l'expérience qu'il croyait avoir acquise sur mer lui donnait le droit d'attendre qu'on déférât à ses avis, lorsqu'il s'agissait

d'opérations maritimes, comme il était disposé à s'en rapporter aux autres quand il était question de quelque expédition sur terre. Cantacuzène fut très-courroucé de l'opiniâtreté de Nicolas Pisani. Il envoya dire à Tarcaniote, commandant de la marine impériale, de se tirer du pas dangereux où il se trouvait, de conduire ses galères dans un endroit où elles seraient plus en sûreté, et de ne pas se perdre avec cet insensé Vénitien. Tarcaniote eut lieu de se féliciter d'avoir suivi promptement les ordres de son maître : cette nuit même quatre navires vénitiens et trois des Aragonais coulèrent bas. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à en sauver les équipages.

LVI. Il se retire à l'insu de Cantacuzène. Cant. l. 4. c. 30.

Peu de jours après, Nicolas Pisani disparut sans prendre congé de l'empereur. Cantacuzène se voyant abandonné de ses alliés fit la paix avec les Génois, après avoir toutefois laissé écouler quarante jours depuis le départ de Nicolas Pisani, pour attendre s'il ne reviendrait pas. Cantacuzène, quoiqu'il eût à se plaindre de la désertion des Vénitiens et des Aragonais, n'en prodigua pas moins tous ses soins au traitement des malades et des blessés qu'ils avaient laissés à Constantinople. Les Aragonais et les Catalans reçurent de sa part des marques d'une affection particulière. Il renvoya sur quelques-unes de ses galères ceux d'entre eux qui après le malheureux combat du Bosphore s'étaient réfugiés à Constantinople. Il y en eut plus de deux mille qui furent obligés de rester dans cette ville, faute de navires pour les transporter chez eux. Lorsqu'ils furent rétablis de leurs maladies ou de leurs fatigues, Cantacuzène les fit partir pour se rendre par terre dans leur patrie. Il y en eut environ trois cents

qui préférèrent de s'enrôler sous ses enseignes; et Cantacuzène est le seul qui rapporte toutes ces particularités, en déclamant avec beaucoup d'amertume contre Nicolas Pisani, qu'il représente partout comme un homme sans courage et sans talents. Il serait difficile que la plupart des faits qu'il raconte depuis le combat du Bosphore fussent controuvés pour le fond. On peut seulement le soupçonner d'en avoir altéré les circonstances. Au reste, les reproches qu'il fait à Nicolas Pisani paraissent justifiés par la manière dont ce général fut reçu à Venise, au retour de cette campagne. La Seigneurie, loin de donner à ce général des marques de contentement, prit à son occasion une mesure peu flatteuse pour lui. Elle arrêta que dorénavant tout officier qui commanderait en chef les forces de la République, serait toujours accompagné de quatre provéditeurs pour lui servir de conseil. Les Vénitiens et les Aragonais, quoique privés de l'alliance des Grecs, n'en continuèrent pas moins la guerre contre les Génois: mais les Grecs n'y prirent aucune part.

LVII. Les Génois, réduits à l'extrémité, se donnent au duc de Milan.

Cant. l. 4. c. 32. Hist. di Milano del Benard Lorio. Laugier, Hist. Ven. l. 12 et 13.

L'année d'ensuite, Nicolas Pisani rétablit glorieusement sa réputation. Il remporta sur la flotte des Génois, commandée par Antoine Grimaldi, une victoire si complète, et qui eut pour eux des suites si désastreuses, que ces républicains se crurent perdus sans ressource. Dans leur désespoir, ils se donnèrent à Jean Visconti, archevêque et duc de Milan, après avoir délibéré s'ils ne se livreraient pas au roi de France, ou même à l'empereur de Constantinople. Le duc de Milan leur parut mériter la préférence, parce que c'était le prince le plus puissant et le plus magnifique qu'il y eût alors en Italie, et même dans toute

l'Europe; qu'il était leur voisin, et en état de leur fournir des blés dont ils avaient un extrême besoin, Jean Visconti remplit leur attente. Puissamment secondés par leur nouveau maître, les Génois reconquirent leur première supériorité sur les Vénitiens. Pagan Doria ayant été rappelé au commandement des forces navales, dont il avait été destitué, triompha de la flotte vénitienne. Il fit prisonnier Nicolas Pisani qui fut conduit à Gênes, où il resta en captivité. Les Génois, toujours inconstants et toujours ingrats, secouèrent le joug des ducs de Milan, dès qu'ils crurent pouvoir se passer d'eux; et quelques années après la mort de Jean Visconti, ils reprirent aux Lombards leur liberté.

FIN DU LIVRE CENT TREIZIÈME.

# LIVRE CXIV.

I. Andrinople reprise sur Jean Paléologue par Cantacuzène II. Le crâle de Servie, le roi des Bulgares et les Vénitiens se déclarent en faveur de Jean Paléologue. III. Le patriarche exhorte Cantacuzène à la paix. IV. Soliman bat les Serves et les Bulgares, alliés de Jean Paléologue. V. Le jeune empereur sollicite Soliman de se déclarer pour lui. VI. Pressé de toutes parts, il se réfugie à Ténédos. VII. Il tente en vain de s'introduire dans Constantinople. VIII. Cantacuzène sollicité de faire couronner empereur son fils Matthieu. IX. Opposition de Calliste à ce projet. X. Cantacuzène cède aux instances des siens. XI. Matthieu couronné empereur. XII. Calliste refuse de le sacrer. Il est déposé. XIII. Philothée le remplace et sacre Matthieu. XIV. Jean Paléologue est sur le point de perdre l'île de Ténédos. XV. Soliman rend à Cantacuzène plusieurs villes de Thrace. XVI. Cantacuzène projette en vain de se réconcilier avec son gendre. XVII. Jean Paléologue surprend le fort de l'Eptascale. XVIII. Cantacuzène intérieurement décidé à descendre du trône. XIX. Le peuple se déclare en faveur de Jean Paléologue. XX. La paix rétablie entre les deux empereurs. XXI. Ils se donnent mutuellement des marques de confiance. XXII. Murmures excités par un discours de Cantacuzène. XXIII. Il remet à son gendre le fort de la porte Dorée. XXIV. Il se fait moine. XXV. Irène, son épouse, se retire dans un couvent. XXVI. Les esprits sont diversement affectés par la retraite de Cantacuzène. XXVII. Calliste remonte sur le siége patriarcal. Affaires concernant Palamas. XXVIII. Jean Paléologue fait la guerre à Matthieu. XXIX. Accord entre ces deux rivaux. XXX. Cet accord est rompu.

XXXI. Démarches de Jean Paléologue pour la réunion des deux églises. XXXII. Efforts inutiles du pape pour répondre aux désirs de ce prince. XXXIII. Mort du crâle de Servie. XXXIV. Nicéphore l'Ange enlève la Thessalie aux Serves. XXXV. Il veut répudier sa femme; ses sujets s'y opposent. XXXVI. Il perd la vie dans un combat contre eux. XXXVII. Jean Paléologue et Matthieu reprennent les armes. XXXVIII. Jean Paléologue délivre de captivité un fils d'Orkhan. XXXIX. Combat entre un parti de Serves et les troupes de Matthieu. XL. Seconde action où Matthieu est fait prisonnier. XLI. Jean Paléologue profite de la circonstance. XLII. On lui livre Matthieu. XLIII. Il est disposé à lui rendre la liberté. XLIV. Il en est empêché par un étrange incident. XLV. Matthieu préfère rester en prison, plutôt que de renoncer à l'empire. XLVI. Cantacuzène l'exhorte à se soumettre. XLVII. Enfin il abdique. XLVIII. Jean Paléologue lui donne des marques de satisfaction. XLIX. Cantacuzène conduit Matthieu dans la Morée. L. Le portrait de Cantacuzène n'est pas aisé à faire. LI. Ses premières liaisons avec Andronic le jeune, suspectes. LII. Elles sont justifiées. LIII. Cantacuzène excusable d'avoir porté avant le temps son jeune ami sur le trône. LIV. Il n'est mû par aucun motif d'intérêt personnel. LV. Il refuse d'être associé à l'empire. LVI. Ce refus lui devient funeste ainsi qu'à la nation. LVII. Proclamé empereur, il n'accepte cette dignité que pour un temps. LVIII. Il est forcé par l'ingratitude de Jean Paléologue de le destituer. LIX. Le titre d'usurpateur lui est donné à tort. LX. Ses talents comme homme d'état. LXI. Son abdication volontaire lui fait honneur. LXII. Il doit être cru sur ce qu'il dit lui-même à ce sujet. LXIII. Ses vertus sociales. LXIV. Jugement particulier de l'auteur sur la personne de Cantacuzène. LXV. Ouvrages de Cantacuzène. LXVI. Son origine. Sa famille et ses enfants.

## JEAN PALÉOLOGUE I. JEAN CANTACUZÈNE.

La paix particulière que Cantacuzène venait de conclure avec les Génois, après la bataille navale du

I. Andrinople reprise sur

Jean Paléologue par Cantacuzène. Cant. l. 4. c. 32, 33.

Bosphore, lui était d'autant plus nécessaire, que l'ancien esprit de rivalité qui régnait entre Matthieu, son fils aîné, et le jeune empereur Jean Paléologue, annonçait une explosion prochaine. Les dernières négociations n'avaient fait qu'assoupir leur animosité. Jean Paléologue, malgré la parole qu'il avait donnée à l'impératrice sa mère de vivre en bonne intelligence avec son beau-frère, ne pouvait s'empêcher dans toutes les occasions de manifester son mécontentement. Bientôt il passa des paroles aux actions. Excité par les flatteurs dont il était environné, il prit les armes, et entra en possession de plusieurs villes qui s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. S'étant présenté ensuite devant Andrinople, les habitants le reçurent dans leurs murailles avec de grandes démonstrations de dévouement; mais il ne put forcer la citadelle où Matthieu s'était retiré avec le sébastocrator Nicéphore Cantacuzène, son oncle, et toutes les personnes qui formaient sa cour. Matthieu instruisit l'empereur son père de l'état de détresse où il se trouvait, le pressant de venir promptement à son secours. Jean Paléologue fit tous ses efforts pour s'emparer de la forteresse d'Andrinople avant l'arrivée de Cantacuzène. Prévoyant que ses tentatives seraient inutiles, et redoutant la présence de son beau-père, il prit le parti de se retirer à Didymotique. Chemin faisant il s'empara de la ville de Zernomiane. Cantacuzène parut sous les murs d'Andrinople le lendemain du jour que Jean Paléologue en était sorti. Il fit sommer la ville de se rendre. Les habitants, loin de lui obéir, osent prendre les armes. Une partie se range en bataille devant les portes, l'autre monte au haut des remparts et tire sur

ses troupes. Cantacuzène commande une attaque générale, et en peu de temps la place est emportée, à l'exception d'une tour où les plus mutins s'étaient réfugiés, en annonçant à grands cris qu'ils étaient déterminés à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais les assiégeants, malgré cette belle résolution, les eurent bientôt délogés de leur asile, en mettant le feu aux bâtiments qui l'environnaient. Cantacuzène, maître de ce poste, fit éteindre l'incendie et arrêta le pillage. Il obligea même les Turks qui servaient dans son armée, à rendre les prisonniers qu'ils avaient faits, moyennant une rançon que leur payèrent les parents de ces captifs. En peu d'heures la tranquillité fut rétablie dans la ville. Cantacuzène, pour tenir ses troupes en haleine, les envoie faire le dégât dans le voisinage des places qui s'étaient livrées à Jean Paléologue, leur recommandant toutefois de respecter le territoire des villes qu'il lui avait données en apanage. Les habitants de Zernomiane eurent tant à souffrir de ces courses, qu'ils se déterminèrent à rentrer sous l'obéissance de Cantacuzène, quoiqu'ils eussent eu l'audace de lui écrire que jamais ils ne le reconnaîtraient pour leur souverain, et qu'ils l'eussent même défié avec mépris de déployer contre eux toutes ses forces. Malgré leur prompte soumission, il les traita avec assez de rigueur pour ne pas laisser tout-à-fait impunie leur insolence.

II. Le crâle de Servie le roi des Bulgares et les Vénitiens, se déclarent en faveur de

Jean Paléologue de son côté usait de représailles, et répandait la désolation autour des villes qui suivaient le parti de son rival. Il se trouvait même assez en force pour se rendre redoutable. En effet, il avait obtenu du crâle de Servie un corps auxiliaire de sept

21.

Jean Paléologue. Cant. l. 4. c. 33, 34.

mille hommes de cavalerie, toutefois avec cette condition un peu humiliante, qu'il enverrait à la cour du monarque serve Michel, son fils, pour y rester en otage. D'autre part, Alexandre, roi de Bulgarie, s'était empressé de lui faire passer un renfort de troupes assez considérable. Enfin il venait de conclure un accord particulier avec les Vénitiens, qui étaient mécontents de Cantacuzène à cause du traité de pacification qu'il avait fait en dernier lieu avec les Génois. Cantacuzène, pour mettre ses forces au moins en équilibre avec celles de son gendre l'empereur, eut recours à son gendre le sultan.

III. Le patriarche exhorte Cantacuzène à la paix. Cant. l. 4. c. 34. Oriens Christ. t. 1. col. 302.

Ces préparatifs annonçaient que la guerre civile allait se rallumer. Calliste, patriarche de Constantinople, crut qu'il était de son devoir de faire tout ce qu'il pourrait pour prévenir ce malheur. Il partit accompagné de plusieurs personnages distingués dans l'épiscopat et dans l'état monastique, pour se rendre à Andrinople auprès de Cantacuzène. S'étant présentés tous ensemble devant ce prince, ils le conjurèrent de quitter les armes, et de mettre fin à des dissensions qui entraîneraient infailliblement la ruine du reste de l'Empire. Cantacuzène leur dit qu'il ne désirait que la paix, qu'elle avait toujours été l'objet de ses vœux les plus ardents, et qu'il avait pour la guerre autant d'éloignement qu'eux-mêmes. Après cette réponse, ils prirent la route de Didymotique pour aller inspirer au jeune empereur les mêmes sentiments. Ils ne le rencontrèrent pas dans cette ville; il était alors à Ainé; mais ils y trouvèrent campés sur les bords de l'Hèbre, les Bulgares et les Serves qui s'étaient réunis pour combattre sous les enseignes de Jean Paléologue.

Ces auxiliaires se mirent en marche le jour suivant pour aller attaquer le fort d'Empythion, où Cantacuzène avait établi une forte garnison. Ils furent rencontrés par Soliman, fils d'Orkhan, qui amenait au secours de Cantacuzèue un corps de dix mille cavaliers. Soliman les chargea avec une telle furie, que leur déroute fut du premier choc complétement décidée. Les Turks continuèrent de marcher vers Andrinople, où ils se présentèrent devant Cantacuzène avec les trophées de leur victoire, traînant à leur suite une grande quantité de captifs, de chevaux, et un butin immense. Cet échec causa beaucoup de chagrin à Jean Paléologue et à ceux de son parti. Après quelques jours de repos, les soldats de Soliman firent, sans l'aveu de Cantacuzène, une incursion dans le pays des Bulgares, où ils mirent tout au pillage; puis ils reprirent, suivant leur coutume, la route de l'Asie, emportant avec eux les dépouilles des vaincus.

IV. Soliman bat les Serves et les Bulgares, alliés de Jean Paléologue. Cant. l. 4. c. 34.

Soliman n'était point encore sorti de la Thrace qu'il reçut, de la part de Jean Paléologue, des envoyés que ce prince lui adressait pour le prier de se déclarer en sa faveur. Ces députés lui offrirent des présents, avec une lettre dans laquelle ce jeune prince affectait, en parlant de Cantacuzène, de ne pas lui donner le titre d'empereur. Soliman traita les ambassadeurs de Jean Paléologue avec distinction, et leur dit qu'il ne nuirait pas à leur maître, mais qu'il ne voulait pas de ses présents. Il fit passer à Cantacuzène la lettre de son gendre, pour qu'il jugeât par lui-même des dispositions secrètes de ce prince à son égard.

V. Le jeune empereur sollicite Soliman de se déclarer pour lui. Cant. l. 4. c. 34.

Lorsque les Turks se furent retirés, Calliste fit de

An 1353. VI. Pressé de toutes parts, il se réfugie à Ténédos. Cant. l. 4. c. 34.

nouveaux efforts pour déterminer Jean Paléologue à se réconcilier avec son beau-père, mais il ne put rien gagner sur son esprit. Cantacuzène essaya aussi lui-même de le ramener à des dispositions plus pacifiques. Ses tentatives n'eurent pas un meilleur succès que celles du patriarche. Cantacuzène se vit donc obligé d'avoir recours à la force pour tâcher de réduire ce jeune indocile. Il s'empara de la ville de Morrhe, et fit dans la Chalcidice plusieurs expéditions dont la réussite alarma tellement Jean Paléologue, qu'il offrit à son beau-père de mettre bas les armes, à condition que chacun d'eux conserverait ce qu'il possédait. Cantacuzène se rendit alors plus difficile. Il répondit qu'il traiterait Jean Paléologue comme un père sage a coutume de traiter un fils débauché qui dérange ses affaires et ruine sa fortune; qu'il ne lui ferait aucun mal, mais qu'il voulait le mettre hors d'état de s'en faire à lui-même et aux autres; qu'en conséquence il exigeait qu'il lui remît toutes les villes dont il était en possession, et surtout celle de Didymotique; qu'il éloignât de sa personne tous ceux qui l'entouraient; et que lui et eux vécussent désormais dans sa dépendance. Le jeune prince n'était pas éloigné de se soumettre à ces conditions, mais ses courtisans en furent révoltés, et les hostilités recommencèrent. Bientôt Jean Paléologue fut forcé d'abandonner Didymotique et les autres villes qu'il possédait dans ces cantons. Il se réfugia dans l'île de Ténédos avec Manuel, le second de ses fils, et Hélène son épouse. Cette princesse, dont son père fait à cette occasion un portrait magnifique, demeura toujours attachée à son mari, et elle partagea

courageusement ses disgraces sans avoir jamais partagé ses torts.

VII. Il tente en vain de s'introduire dans Constantinople. Cant. l. 4. c. 35. Nic. Greg. ms. p. 5. recto.

Peu de temps après son arrivée à Ténédos, Jean Paléologue s'embarqua sur une galère escortée de quelques petits bâtiments, et fit voile secrètement pour Constantinople, dans l'espérance que ses amis engageraient le peuple, qui paraissait l'aimer, à le recevoir. La nouvelle de son arrivée excita dans la ville une grande rumeur; mais Irène, femme de Cantacuzène, prit de si sages mesures, que ceux même qui favorisaient le parti de Jean Paléologue se virent obligés de se mettre sous les armes pour contenir les mouvements de la multitude et empêcher le jeune prince d'entrer dans Constantinople. Jean Paléologue, voyant son coup manqué, se retira à Galata, d'où il partit le jour suivant pour retourner à Ténédos, et passer ensuite à Thessalonique qui tenait encore pour lui.

An 1354.

VIII. Cantacuzène sollicité de faire couronner empereur son fils Matthieu. Cant. l. 4. c. 35.

Cantacuzène était à Véra lorsqu'il apprit que Jean Paléologue s'occupait des moyens de surprendre Constantinople. Il partit aussitôt avec Matthieu, son fils, pour aller le combattre et rompre ses projets. Quand il arriva dans la capitale, il n'y trouva pas son gendre, mais tous les esprits y étaient dans la plus grande agitation. Les citoyens les plus qualifiés de tous les ordres vinrent le conjurer de les tirer de cet état d'anxiété où il les retenait depuis trop long-temps, et de leur apprendre décidément quel était celui qu'ils devaient avoir un jour pour maître. Ils lui dirent que s'il voulait que son gendre lui succédât, il fallait qu'il le leur déclarât sans détour, afin qu'ils réglassent en conséquence leur conduite à son égard, et qu'au lieu de lui

faire la guerre, ils lui rendissent les hommages qui sont dus par des sujets à un prince destiné à devenir leur souverain; que si au contraire il le regardait comme son ennemi, et qu'il voulût les obliger de porter les armes contre lui, il était nécessaire qu'il lui fermât pour jamais tout accès au trône, en faisant reconnaître pour empereur Matthieu, l'aîné de ses fils; qu'autrement ils se verraient exposés par la suite à tous les effets de la vengeance de Jean Paléologue, si ce prince venait à régner. Il semble, à en juger par le passé, que le premier mouvement de Cantacuzène aurait dû être de rejeter sur-le-champ cette dernière mesure, si elle avait été opposée à ses intentions secrètes. Au contraire, Cantacuzène convint que leur demande était raisonnable. Il avoua qu'ils devaient être en effet dans une position assez embarrassante, lorsque, d'un côté, ils se rappelaient ces moments où lui-même les avait forcés de reconnaître Jean Paléologue pour son collègue pendant sa vie, et pour son successeur après sa mort, et que de l'autre ils le voyaient annoncer des vues qui paraissaient être si peu d'accord avec ces premières résolutions. Quant à la proposition que vous me faites, leur dit-il, de faire passer le diadème impérial à mon fils, et de lui en assurer la possession en le revêtant de la pourpre, je ne puis y répondre pour le présent; je vous demande du temps pour y penser, et vous invite à en faire vous-mêmes le sujet de vos plus sérieuses méditations; j'attendrai votre avis.

IX. Opposition de Calliste à ce projet. Cant. l. 4. c. 35, 36.

Cantacuzène en les quittant monte à cheval, va faire sa prière dans l'église de la Vierge Hodégétrie, puis il se rend au palais du patriarche, l'instruit de

ce que les grands de l'Empire viennent de proposer, et le prie de le conseiller sur ce qu'il doit faire. Le patriarche lui demanda trois jours pour se consulter; mais au lieu de s'occuper de la réponse que Cantacuzène attendait de lui, il alla s'enfermer dans le monastère de Saint-Mamas, d'où il fit signifier à ce prince qu'il ne paraîtrait plus à la cour, ni dans le palais patriarcal, s'il ne se désistait avec serment du projet de faire proclamer empereur son fils. Cantacuzène lui fit observer qu'il avait pris l'alarme mal à propos; qu'il se conduisait comme s'il eût été arrêté définitivement que Matthieu serait élevé à l'Empire; que c'était là le point mis en délibération, et sur lequel il le conjurait de vouloir bien l'éclairer de ses lumières; que si ceux qui voulaient que Matthieu fût empereur l'emportaient, il serait alors le maître de prendre à cet égard tel parti qu'il lui plairait; que dans le moment actuel il était inexcusable de lui refuser ses conseils, et encore plus de le menacer des foudres de l'Église.

X. Cantacuzène cède aux instances des siens. Cant. l. 4. c. 36.

Peu de jours après, les partisans et les amis de Cantacuzène se présentèrent devant lui pour recevoir sa dernière résolution; mais il les remit à un autre terme, disant toujours que l'affaire dont il s'agissait était trop sérieuse pour qu'il pût se décider sans y avoir long-temps et mûrement réfléchi. Ces délais produisirent l'effet que peut-être il s'en était promis. Tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi la noblesse dans le sénat et dans l'armée ne tarda point à venir lui faire de nouvelles instances. Tous lui demandèrent à grands cris que sur-le-champ Matthieu fût déclaré empereur. Cantacuzène voyant qu'il ne lui est plus

possible d'user de remise, s'avance au milieu d'eux et leur adresse un discours dans lequel il récapitule tout ce qu'il a fait pour son gendre, et tout ce que son gendre a fait contre lui. Dans le nombre des griefs qu'il impute à Jean Paléologue, il met en tête cette lettre qu'il avait écrite à Soliman, dans laquelle, en parlant de sa personne, il le désignait simplement par son nom, sans daigner lui donner le titre d'empereur. Il lui reproche ensuite les dernières tentatives qu'il avait faites pour s'emparer de Constantinople, et enfin les injures que les gens de l'équipage du vaisseau qui l'avait amené sous les murs de cette ville avaient vomies contre lui, au mépris et de la qualité de son beau-père qu'il portait, et de la dignité impériale dont il était revêtu. Cantacuzène supposait que Jean Paléologue avait autorisé cette insolence. « En faut-il davantage, disait-il, pour prouver que mon gendre m'a juré une haine implacable, et qu'il a résolu de me faire une guerre éternelle? « Cantacuzène termine cette espèce de manifeste en observant que personne ne pourrait désormais le blâmer d'avoir changé de sentiment pour un homme qui ne répondait à ses bienfaits que par la plus noire ingratitude; qu'il sentait combien la demande de ses amis était juste, et qu'il ne lui était plus possible de résister à leur vœu; mais, en même temps, il les conjura de soutenir leur propre ouvrage mieux qu'ils n'avaient fait par le passé, et de ne pas se laisser abattre au premier revers.

XL. Matthieu couronné empereur. Cant. l. 4. c. 37.

Matthieu ne tarda pas à être décoré des attributs de la dignité impériale. La cérémonie se fit dans le palais en présence du corps de la noblesse, avec les formalités d'usage. Matthieu chaussa les brodequins

de pourpre, et on lui posa sur la tête le bonnet impérial enrichi de perles et de diamants. Aussitôt les assistants firent retentir les airs d'acclamations redoublées, et Matthieu fut nommé dans les prières publiques avec le titre d'empereur. Cantacuzène permit qu'on y fît mention de la princesse Anne, impératrice douairière, et d'Andronic, son petit-fils, mais il voulut qu'on en supprimât le nom de Jean Paléologue. C'était mettre le dernier sceau à la déposition de ce prince. Dès que Matthieu eut été proclamé empereur, son père le fit partir pour Andrinople. Quant à lui, il resta dans la capitale pour tâcher de terminer, par la voie de conciliation, son différend avec le patriarche.

XII. Calliste refuse de le sacrer; il est déposé. Cant. l. 4. c. 37.

Ce n'était pas assez que Matthieu eût été revêtu des ornements impériaux, il fallait de plus qu'il fût sacré, suivant l'antique usage, par le patriarche de Constantinople, assisté des évêques et des autres prélats de l'Empire. Cantacuzène députa vers Calliste Daniel, évêque d'Aïné, Josèphe, évêque de Ténédos, Cabasilas, trésorier de l'église de Sainte-Sophie, et Perdiccas, gardien des vases sacrés, pour l'engager à reprendre le gouvernement de son église, et à faire la cérémonie du sacre de Matthieu. Les prélats, après quelques reproches fraternels sur sa désertion et sur son indifférence pour son troupeau, lui représentèrent combien il avait tort de s'obstiner à ne pas faire ce que Cantacuzène désirait. Ils lui dirent que, s'il eût daigné donner son avis à ce prince, il l'aurait peut-être détourné du projet de faire élever son fils à l'empire, et aurait prévenu par là un événement qui paraissait lui être si désagréable. Calliste ne leur répondit qu'en

fulminant une sentence d'excommunication contre quiconque oserait en cette circonstance user de contrainte envers lui. L'évêque d'Ainé lui dit : *Puisque vous êtes si opiniâtre, il ne reste plus qu'à nommer un autre patriarche.* — *C'est tout ce que je souhaite*, répliqua avec vivacité l'inflexible prélat.

XIII. Philothée le remplace et sacre Matthieu. Cant. l. 4. c. 37. Oriens. Christ. t. 1. col. 302. Cant. l. 4. c. 38. Boiv. Vita Nic. Greg. ms. Ducang. Famil. p. 261. Suppl. Combef. Auct. noviss. p. 162.

Cette réponse, ayant été rapportée à Cantacuzène, il la fit constater juridiquement par le notaire de l'église de Constantinople. Ensuite il dit aux évêques assemblés qu'il se repentait d'avoir si souvent violé, à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, les saints canons, en élevant de sa pleine autorité sur le trône patriarcal qui il jugeait à propos, et de s'être joué de Dieu en forçant les prélats électeurs d'implorer les lumières du ciel et l'inspiration de l'esprit saint pour les diriger dans un choix que lui-même avait arrêté d'avance; que ne voulant plus se rendre coupable d'une dérision si impie, il les rétablissait dans le droit ancien de lui désigner trois sujets, élus parmi ceux qui leur paraîtraient le plus dignes du patriarcat, et qu'il se déciderait en faveur de l'un d'eux. Cette déclaration procurait à Cantacuzène, outre l'avantage de calmer les remords de sa conscience, l'agrément de lui concilier la bienveillance du clergé, corps qui chez les Grecs n'avait pas moins d'influence dans les affaires d'état que chez les Latins. Les prélats en furent si satisfaits qu'ils en manifestèrent leur joie avec une sorte de transport; ils comblèrent Cantacuzène d'éloges et de bénédictions. S'étant assemblés, ils convinrent de lui présenter Philothée, évêque d'Héraclée, Macaire, évêque de Philadelphie, et Nicolas Cabasilas. Son choix tomba sur Philothée. C'était un prélat plein

de sagesse et de douceur, recommandable par sa charité, dont il avait donné des preuves éclatantes lorsque les Génois avaient mis au pillage sa ville épiscopale. Calliste déposé alla se réfugier d'abord à Galata, puis il passa dans l'île de Ténédos, où Jean Paléologue le reçut avec l'accueil dû à un homme qui se sacrifiait pour lui. Le nouveau patriarche s'empressa, dès qu'il fut installé, de sacrer Matthieu. Cette cérémonie se fit au commencement du printemps avec la pompe accoutumée, dans l'église des Blaquernes. Le prince, ayant reçu suivant l'usage la couronne des mains de son père, la posa sur la tête d'Irène Paléologue son épouse. Cette princesse devait la naissance à Démétrius, l'un des fils de l'empereur Andronic l'ancien. Cantacuzène, partisan passionné des rêveries des Palamites, voulut que son fils souscrivît en présence du peuple le décret du synode dans lequel il avait fait canoniser cette doctrine, et que de plus il allât déposer religieusement, comme il avait fait lui-même, ce décret sur l'autel.

XIV. Jean Paléologue est sur le point de perdre l'île de Ténédos. Cant. l. 4. c. 38.

Pendant que ces choses se passaient à Constantinople, Jean Paléologue était revenu de Ténédos à Thessalonique avec sa femme et l'impératrice douairière sa mère. En quittant l'île de Ténédos, il y avait laissé pour gouverneur un Italien appelé Martin. Un des plus riches particuliers de l'île, nommé Pergamène, engagea ses compatriotes à secouer le joug des Grecs et à se déclarer indépendants. Au premier bruit de cette conspiration, Jean Paléologue équipa plusieurs galères et fit voile vers Ténédos. A sa présence tout rentra dans l'ordre. Les habitants se soumirent, et lui livrèrent Pergamène, qu'il envoya chargé de chaînes à Thessalonique pour y être renfermé dans une étroite

prison. Jean Paléologue resta dans l'île pendant quelque temps pour y éteindre jusqu'aux dernières étincelles de la rébellion.

XV. Soliman rend à Cantacuzène plusieurs villes de Thrace. Cant. l. 4. c. 38. Rayn. ad ann. 1354. Regn. n° 30. Matth. Vill. l. 3. c. 105. Cant. l. 4. c. 38.

Cantacuzène voyait avec chagrin les Turks, qui venaient de faire une tentative pour s'emparer de Constantinople, occuper plusieurs villes de la Thrace, et entre autres la forteresse de Zimpé. N'osant ou ne pouvant les leur enlever de force, il écrivit à Orkhan d'enjoindre à Soliman de les rendre, et le conjura de ne pas permettre à son fils de violer les droits de l'amitié qui subsistait entre eux, en retenant injustement les plus belles possessions de l'Empire. Soliman ne reçut point avec plaisir les ordres de son père, et s'il promit de se dessaisir de Zimpé, ce ne fut qu'après que Cantacuzène lui eut fait compter une somme de dix mille écus d'or.

Au renouvellement de la saison de cette année, un affreux tremblement de terre avait renversé presque toutes les villes maritimes de la Thrace. Un grand nombre d'habitants avaient été ensevelis sous les ruines des édifices, et beaucoup étaient morts de faim et de misère, au milieu des campagnes, n'ayant aucun asile pour se retirer. Gallipoli entre autres avait été si maltraité qu'il n'y était resté presque personne. Soliman résidait alors à Pèges, ville située au-delà de l'Hellespont. Instruit de l'état où la Thrace se trouvait réduite par les suites de la terrible catastrophe qu'elle venait d'éprouver, il imagina de profiter de la circonstance. Il parcourut ce malheureux pays, il fit aux villes qui avaient le plus souffert les réparations les plus urgentes, il repeupla celles qui étaient restées désertes. Gallipoli fixa d'une manière toute particulière son attention. Il

en releva les murs, en rétablit les fortifications et y installa une colonie de musulmans. Cantacuzène fut très-offensé d'un pareil procédé. Dans l'impuissance de s'en faire justice, il se contenta de porter des plaintes à Orkhan. Il le pressa d'ordonner à son fils de restituer les villes qu'il avait usurpées, et de lui remettre enfin la citadelle de Zimpé, qu'il retenait après en avoir reçu le prix. Soliman disait, pour s'excuser, qu'il ne s'était point emparé à main armée des villes qu'on lui redemandait, qu'il y était entré paisiblement et en avait pris possession comme de places désertes et abandonnées, et qu'ainsi il ne croyait pas avoir violé les droits de personne. Orkhan, quoiqu'il n'osât se déclarer ouvertement, n'en était pas moins le complice secret de son fils; il éludait tant qu'il pouvait de satisfaire aux réclamations si légitimes de Cantacuzène. Il prétexta même une maladie, pour ne pas se trouver à Nicomédie, où ce prince lui avait assigné un rendez-vous dans le dessein de travailler ensemble à un plan d'accommodement. Après bien des délais, des difficultés et des négociations, Soliman consentit enfin à rendre toutes les places dont il s'était emparé, moyennant une somme d'argent qui se monta à quarante mille écus d'or.

XVI. Cantacuzène projette en vain de se réconcilier avec son gendre. Cant. l. 4. c. 38, 39.

Cantacuzène, soit que sa conscience murmurât sourdement contre lui, soit que de noirs présages lui fissent craindre la suite des événements, soit enfin, ce qui nous paraît plus probable, qu'il revînt à ses premières intentions, pensait sérieusement à quitter le monde et à s'enfermer dans un cloître. En renonçant à la pourpre impériale, il voulait que son fils s'en dépouillât aussi, et qu'il se contentât de jouir

en toute souveraineté d'un domaine qui après son décès retournerait à la couronne. Cet arrangement n'était pas de nature à plaire à Matthieu. Son père le lui avait sans doute laissé ignorer. Au moins nous ne voyons pas que ce jeune prince ait fait aucune réclamation contre un projet qui le menaçait de la perte prochaine d'un diadème dont il goûtait les premières douceurs, son front n'ayant pas eu encore le temps d'en être fatigué. Jean Paléologue au contraire ne pouvait manquer d'être très-satisfait, en apprenant que son beau-père était dans la résolution de le replacer sur le trône. Cantacuzène fit donc savoir en secret à ce prince qu'il irait avant peu le trouver pour se concerter avec lui sur cette grande affaire. En effet, il ne tarda pas à s'embarquer pour se rendre dans l'île de Ténédos, où Jean Paléologue faisait alors sa résidence. Cantacuzène s'attendait que lorsqu'il serait à la vue de cette île, son gendre ou viendrait en personne à sa rencontre pour lui exprimer et sa reconnaissance et ses regrets de l'avoir offensé, ou au moins qu'il lui députerait quelques-uns de ses principaux officiers pour s'acquitter en son nom de ce devoir. Il y avait déja deux jours que Cantacuzène louvoyait autour de Ténédos, et personne n'avait encore paru. Cette conduite de la part de son gendre lui fit naître des soupçons. Bientôt il ne douta plus que ce prince ne fût dans des dispositions très-hostiles, lorsqu'il vit un gros corps de troupes assaillir ceux de ses gens qui étaient descendus à terre pour faire de l'eau, dont ses équipages avaient un extrême besoin. Jean Paléologue, cédant aux conseils de ses courtisans, avait

changé tout à coup de sentiment. Ils lui avaient représenté que les offres de son beau-père paraissaient trop avantageuses pour qu'il ne s'en défiât pas, et que si elles étaient sincères, on devait les regarder comme un aveu de l'état de détresse où il se trouvait; qu'il était dans les principes d'une sage politique de les rejeter. On ne doit souscrire, disaient-ils, à aucune condition avec un ennemi qui annonce lui-même qu'il est aux abois. Quelques traîtres qui servaient sur les galères de Cantacuzène, avaient eu l'adresse, on ne sait comment, d'entrer en correspondance avec Jean Paléologue, et de le détourner aussi de faire la paix. Cantacuzène fut très-humilié d'avoir fait cette fausse démarche, et très-indigné contre son gendre. Il se hâta de revenir à Constantinople. Tandis qu'il roulait dans sa tête divers projets pour prévenir les entreprises de Jean Paléologue, et pour le punir de l'insulte qu'il venait de lui faire, il se préparait en faveur de ce jeune prince une révolution qu'on ne pouvait guère prévoir.

An 1355.
XVII.
Jean Paléologue surprend le fort de l'Heptascale.
Duc. c. 11.
Matth. Villani. l. 4. c. 46.
Rayn. an. 1355.

Un noble Génois, nommé François Catalusio, vint aborder avec deux trirèmes au port de Ténédos. Il les avait équipées, soit pour protéger ceux de ses vaisseaux marchands qui fréquentaient le Pont-Euxin et les mers de Grèce, soit pour s'emparer, si l'occasion s'en présentait, de quelque île qui fût à sa bienséance. Ce Génois était un des plus fameux négociants de sa nation, et avait acquis par son commerce une grande fortune. Il ne lui manquait que de l'illustration. Il se fit présenter à Jean Paléologue, avec lequel il eut un entretien secret. Il inspira de la confiance à ce prince, qui lui ouvrit son cœur et le fit dépositaire de ses

desseins. Paléologue alla même jusqu'à lui promettre sa sœur Marie pour épouse, s'il voulait le seconder dans l'entreprise qu'il méditait. Catalusio, ébloui par l'éclat d'une alliance si brillante, accepte avec reconnaissance les offres de Jean Paléologue. Il jure à ce prince un dévouement sans bornes; il lui proteste qu'il est disposé à faire le sacrifice de tous ses biens et de sa vie même pour le servir, et lui promet qu'avant peu il le conduira en triomphe à Constantinople, et le fera asseoir seul sur le trône de ses pères, après l'avoir affranchi de la servitude du tyran qui avait usurpé sa couronne. Aussitôt Catalusio réunit à ses propres vaisseaux ceux que peut lui fournir Jean Paléologue, et en forme une petite escadre, sur laquelle il s'embarque avec le prince et deux mille hommes de bonnes troupes, composées de Grecs et de Latins. Cependant comme il n'y avait pas d'apparence qu'avec si peu de moyens il pût produire des effets proportionnés à ses magnifiques promesses, il eut recours à la ruse pour y suppléer. Il choisit une nuit que le ciel était obscur et la mer agitée, pour faire avancer son escadre vers le port de l'Heptascale. Lorsqu'elle en fut assez près, des matelots, suivant l'ordre qui leur en avait été donné, heurtèrent, les uns contre les autres, des vases de terre qui avaient servi à contenir de l'huile. Ce bruit de poterie brisée, uni aux mugissements des flots et aux cris confus des équipages, attira vers la plage les premières sentinelles qui veillaient à la garde du port. Ces soldats entendirent distinctement des voix qui leur criaient : *Camarades, nous conduisons des bâtiments chargés d'huile pour l'approvisionnement de la capitale et pour le*

*commerce du Pont-Euxin. Nous allons périr si vous n'avez pitié de nous. Prêtez-nous une main secourable, et nous partagerons avec vous ce qu'il sera possible de sauver de la cargaison.* Ces hommes, poussés et par des sentiments d'humanité et par leur propre intérêt, quittent leurs armes pour voler au secours de ces malheureux qu'ils croient menacés d'un prochain naufrage. Aussitôt des soldats de la flotte mettent pied à terre, et à la faveur des ténèbres ils se glissent, sans être aperçus, dans l'intérieur du port, égorgent la garnison qu'ils trouvent ensevelie dans un profond sommeil, et facilitent à Catalusio les moyens d'exécuter sa descente sans éprouver la moindre résistance. Catalusio établit Jean Paléologue dans la forteresse qui servait de défense à l'Heptascale, et fit les dispositions nécessaires pour mettre ce poste à l'abri de toute surprise.

XVIII. Cantacuzène intérieurement décidé à descendre du trône. Cant. l. 4. c. 39.

Cantacuzène, en apprenant cette nouvelle, déclare à l'impératrice Irène son épouse, en présence d'un de ses confidents, qu'il ne veut plus verser le sang des citoyens, ni s'exposer désormais au malheur de vaincre ou à la honte d'être vaincu; que le moment est enfin arrivé pour lui d'exécuter la résolution qu'il a prise depuis long-temps d'embrasser la vie monastique. Sur-le-champ il convoque son conseil pour délibérer sur ce qu'il convient de faire dans une circonstance si critique, sans toutefois lui communiquer ses intentions secrètes. L'assemblée fut tumultueuse. Le plus grand nombre voulait que sans différer on marchât à l'ennemi. Les Catalans qui étaient au service de Cantacuzène faisaient un bruit effrayant, et demandaient à grands cris qu'on les menât au combat. Cantacuzène

tâcha de calmer cette ardeur guerrière par ses discours. Il représenta à ces braves qu'il fallait ménager la vie des hommes, et se préparer une victoire dont les lauriers ne fussent point ensanglantés, en déployant aux yeux de l'ennemi l'appareil d'une puissance assez formidable pour qu'il n'osât pas compromettre contre elle sa faiblesse. Aussitôt il écrit, et même sous leurs yeux, à son fils Matthieu, au despote Nicéphore Ducas, l'un de ses gendres, à Asan le sébastocrator, et aux autres officiers de son armée, pour qu'ils aient à venir le joindre à Constantinople avec les troupes que chacun d'eux commande. Il expédie aussi de pareils ordres aux Turks qu'il avait à son service, et qui pour lors étaient en quartier dans les villes de Thrace. Mais ce n'était de sa part, comme on l'a déja dit, qu'une feinte dont il crut devoir user pour donner aux siens le change, et à lui-même le temps d'arranger plus paisiblement les affaires. Le nouveau patriarche, de son côté, travaillait à l'affermir dans son dessein, en fortifiant ses scrupules, et en lui faisant un crime d'avoir si souvent employé le fer des infidèles pour répandre le sang chrétien.

XIX. Le peuple se déclare en faveur de Jean Paléologue. Cant. l. 4. c. 40. Matth. Vill. l. 4. c. 46.

Jean Paléologue passa la nuit dans le port de l'Heptascale. A la pointe du jour il se mit en mouvement pour approcher de la ville. Aussitôt le peuple se déclara en sa faveur, et pour lui donner une preuve de sa haine contre ceux du parti opposé, il pilla l'arsenal, la maison de Phaséolate et celles de tous les citoyens qui avaient favorisé Cantacuzène et lui avaient ouvert les portes de Constantinople, lors de la première guerre civile. Ce jeune prince prit courage, entra dans le palais et s'y établit dans l'appartement des

Porphyrogénètes. Le lendemain le peuple se montra encore plus animé que la veille. Il démolit les maisons qu'il s'était contenté d'abord de dépouiller de leurs meubles; il osa même attaquer un fort qui servait de défense au palais. Un assez grand nombre de ces mutins avait déja perdu la vie dans cette action, sans que les autres pensassent à lâcher prise, tant ils étaient acharnés au combat; mais ils ne purent résister à un corps de Catalans que Cantacuzène fit avancer contre eux. En un instant ils furent dispersés. Il y en eut même plusieurs qui périrent au milieu des flammes, les Catalans ayant mis le feu à des maisons où ils s'étaient retranchés, et d'où ils assaillaient le palais.

XX. La paix rétablie entre les deux empereurs. Cant. l. 4. c. 40.

Cette émeute populaire n'eut pas de suites assez décisives pour faire espérer à Jean Paléologue de pouvoir, en ce moment, secouer le joug de son beau-père. C'est pourquoi il prit le parti de lui envoyer proposer un accommodement. Il chargea de cette commission un officier de la famille des Anges, garde de l'écritoire. Cantacuzène accepta volontiers les offres de son gendre, et sur l'heure même il convint avec lui d'un traité qui n'était que la répétition de l'accord arrêté entre eux la première fois qu'ils avaient fait la paix et partagé ensemble l'Empire. Il y était dit que les deux princes jouiraient d'une autorité égale; que le plus jeune déférerait aux conseils du plus âgé; et qu'il aurait pour sa personne beaucoup de respect; que l'argent nécessaire pour la solde des armées, pour l'entretien de la marine, enfin pour subvenir à toutes les dépenses de l'état, serait tiré du trésor public et pris sur le produit des impositions; que le reste se partagerait entre les deux empereurs, pour la subsis-

tance de leurs maisons; que ceux qui auraient servi sous l'un des deux partis ne seraient pas recherchés par l'autre; qu'ils seraient tous maintenus dans la possession de leurs biens et de leurs places. Il y eut seulement un article additionnel qui réglait le sort de Matthieu, fils aîné de Cantacuzène. Il fut dit qu'il conserverait, tant qu'il vivrait, les marques de la dignité suprême, et qu'il continuerait à gouverner, sans relever de personne, cette portion des domaines de l'Empire qui lui avait été cédée; qu'il retiendrait Andrinople et les villes situées dans les environs du Rhodope; qu'enfin Cantacuzène livrerait à son gendre, comme place de sûreté, les deux tours qui défendaient la porte Dorée de Constantinople, et dans lesquelles il entretenait une garnison composée de soldats latins. Cantacuzène a soin d'avertir dans son histoire, qu'en faisant ce traité, son intention n'était point qu'il eût aucun effet, quant à ce qui le concernait; mais qu'il avait pris cette mesure pour sauver l'honneur, pour ne pas paraître plier dans cette circonstance sous la volonté de Jean Paléologue, et pour ôter à ses ennemis le moyen de publier que sa retraite n'avait point été libre et volontaire. Dès que le traité eut été signé des deux côtés, le jeune empereur n'ayant plus aucun motif pour conserver le moindre soupçon, vint trouver son beau-père dans la partie du palais qu'il occupait.

XXI. Ils se donnent mutuellement des marques de confiance. Cant. l. 4 c. 36, ad calcem.

L'entrevue se fit avec de grandes marques d'amitié de part et d'autre. Aussitôt Cantacuzène contremanda les troupes qui étaient en marche pour venir combattre ses ennemis. Il congédia même le sébastocrator Andronic Asan, qui était déja arrivé de Bysie à

Constantinople avec un corps de soldats tous très-disposés à sacrifier leur vie pour sa défense. Il renvoya aussi dans leur pays une multitude de Barbares, qui, au premier bruit des dangers qui le menaçaient, étaient accourus à son secours. La concorde et l'union paraissaient parfaitement rétablies entre les deux empereurs, et dans les conférences amicales que ces deux princes avaient ensemble, ils tâchaient de se justifier des griefs qu'ils avaient à se reprocher réciproquement. Jean Paléologue répondait aux plaintes de Cantacuzène, qui s'était trouvé offensé de ce que dans les lettres qu'il avait adressées à Soliman, il ne lui avait pas donné le titre d'empereur, en disant que cette omission ne devait être attribuée à aucune mauvaise intention de sa part, mais à la négligence seule du secrétaire qui les avait écrites. Quant aux injures que l'équipage du vaisseau qui le portait, la première fois qu'il avait voulu faire une tentative pour entrer dans Constautinople, s'était permises contre Cantacuzène, il prétendait n'en avoir rien entendu, parce qu'alors il était sous le pont du navire.

XXII. Murmures excités par un discours de Cantacuzène. Cant. l. 4. c. 40.

Ces deux princes paraissaient satisfaits des raisons qu'ils alléguaient pour s'excuser l'un envers l'autre. Chaque jour ils se réunissaient pour traiter, de concert, des affaires du gouvernement. Ils ne manquaient jamais d'assister ensemble aux conseils d'état qui se tenaient assez fréquemment chez Méthochite, grand logothète. Dans une de ces assemblées où se trouvaient les principaux membres de la noblesse et les officiers de l'armée, il fut question de délibérer s'il ne serait pas à propos de prendre des mesures pour chasser de la Thrace les Turks, les Bulgares et les Serves, dont

elle était inondée. Le plus grand nombre opinait pour qu'on attaquât, sans délai, tous ces Barbares. Le jeune empereur gardait le silence et attendait que Cantacuzène s'expliquât. Cantacuzène, ayant pris la parole, applaudit au zèle patriotique de ceux qui voulaient qu'on eût recours aux armes pour forcer les ennemis d'abandonner leurs conquêtes; mais il crut important de faire sentir la différence qu'il y avait des Grecs aux nations qu'il s'agissait de combattre. « Les Barbares, disait-il, n'ont pas moins d'expérience « que nous dans l'art de la guerre, et ils ont main- « tenant plus de moyens pour la faire avec avantage. « Notre imprudence nous a réduits à un tel état de « faiblesse, que nous devons nous estimer très-heu- « reux si nous avons encore assez de force pour con- « server le peu qui a pu échapper à leur rapacité. « Nos troupes se sont dissipées. Le petit nombre de « soldats qui nous reste n'est pas payé et se trouve « plongé dans la plus affreuse misère. Le trésor est « épuisé, et comme les impositions ne se paient pas, « il est vide. Vous tous qui voulez la guerre, êtes-vous « disposés à la faire à vos dépens? Si, en ce moment, « je vous détourne d'en venir aux mains avec les Bar- « bares, ce n'est, comme vous n'en pouvez douter, « ni par lâcheté, ni par aucun penchant pour eux. Je « voudrais pouvoir les exterminer tous, dût-il m'en « coûter la vie. J'ai pour eux autant et peut-être plus « d'aversion que vous-mêmes. Ils me sont odieux, « non-seulement à cause de l'impiété de leur religion, « mais encore parce qu'ils ont fait des maux infinis à « ma chère patrie. Ils ont ravagé la Thrace, pris et « saccagé nos villes. Ils en ont enlevé les habitants et

« détruit les troupeaux. Je ne prétends pas que nous « leur accordions l'impunité, ni que nous les laissions « jouir tranquillement et pour toujours du fruit de « leurs brigandages; mais je veux qu'avant de faire « aucune entreprise contre eux, nous soyons sûrs de « pouvoir obtenir la victoire. Il faut amasser de l'ar- « gent pour nous procurer des troupes auxiliaires, et « pour équiper une flotte qui ferme aux ennemis les « passages de la mer; car tant qu'ils seront les plus « forts sur cet élément, jamais nous ne viendrons à « bout de leur résister. Orkhan ne sera pas le seul que « nous aurons à combattre. Il nous faudra lutter con- « tre tous les Turks de l'Asie, qui descendront en « foule dans la Thrace, attirés les uns par les autres; « ces Barbares déploieront contre nous cette valeur « féroce que leur inspirent les promesses du fondateur « de leur religion, qui leur fait accroire que des cou- « ronnes immortelles les attendent dans leur paradis « lorsqu'ils meurent en combattant contre nous, et « que plus ils auront massacré de nos soldats, plus ils « seront récompensés dans l'autre monde. Je suis donc « d'avis, je le répète, qu'avant de leur déclarer la « guerre, nous nous occupions des moyens de réparer « nos finances, que nous usions d'adresse pour retirer « de leurs mains les villes qu'ils nous retiennent, que « nous les enchaînions par des traités que nous ferons « aux meilleures conditions possibles, en attendant « que nous nous trouvions en état de les attaquer de « vive force, et que nous ayons mis notre marine sur « un pied assez respectable pour les combattre avec « succès, et les chasser de nos contrées. Quant aux « Bulgares et aux Serves, dont nous avons à nous

« plaindre autant que des Turks, nous trouverons bien « les moyens, après avoir réduit ces derniers, de les « empêcher de nous nuire, et même de leur faire « rendre les places qu'ils ont usurpées sur l'Empire. » Quand il eut cessé de parler, il s'éleva des murmures, surtout de la part des jeunes gens. Ils osèrent lui dire que c'était son alliance avec Orkhan qui l'empêchait de faire la guerre aux Turks, et qu'il ménageait ces infidèles pour ne pas déplaire à son gendre le musulman. Ils déclarèrent que pour eux ils prendraient les armes, et qu'ils feraient voir qu'ils étaient des hommes de cœur et non pas des femmes. Jean Paléologue entendit ces débats sans dire un seul mot. Ce silence affecté, et l'audace avec laquelle cette jeunesse téméraire avait parlé à Cantacuzène, étaient d'un assez mauvais augure. Cantacuzène, sans daigner répondre à des discours si offensants, se contenta de dissoudre l'assemblée.

XXIII. Il remet à son gendre le fort de la porte Dorée. Cant. l. 4. c. 41.

Cet incident, qui devait lui déplaire beaucoup, et même lui inspirer des défiances, ne l'empêcha pas quelques jours après de se mettre en devoir de livrer à son gendre, ainsi qu'il en était convenu, le fort de la porte Dorée, qui faisait une des principales défenses de Constantinople. Ce fort était composé de deux tours très-élevées, et construites en pierres de marbre, jointes avec tant d'art, qu'on eût dit que le tout ne formait plus qu'un seul bloc. Cantacuzène en avait confié la garde à un corps de soldats latins ou de Catalans, qui s'étaient attachés à sa personne et lui avaient rendus de grands services en diverses circonstances périlleuses. Ces braves gens, lorsqu'ils le virent arriver, crurent qu'il venait se réfugier au milieu d'eux,

pour s'y défendre contre les attaques du jeune empereur. Ils le reçurent avec des transports de joie; mais ils furent frappés d'étonnement lorsqu'il leur annonça que, pour remplir une des clauses du traité qu'il venait de conclure avec Jean Paléologue, il allait lui remettre cette forteresse. Ils répétèrent, ce qu'ils avaient déja dit tant de fois, qu'ils étaient disposés à répandre pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ils lui représentèrent que le poste qu'il leur avait confié était inexpugnable, qu'il était fourni de vivres et de munitions pour trois ans, et qu'aucune puissance ne pourrait les en déloger; qu'il lui serait très-facile, avec leur secours, pour peu qu'ils fussent secondés, de chasser Jean Paléologue de Constantinople. Ils étaient soutenus dans cette généreuse résolution par leur commandant. Cet officier, nommé Pérault, avait toujours servi Cantacuzène avec autant d'affection que de bravoure. Ce guerrier, ainsi que ses compagnons d'armes, crurent obliger Cantacuzène en refusant de déférer à ses ordres, parce qu'ils s'imaginaient que c'était malgré lui qu'il faisait un si grand sacrifice. Cantacuzène insiste de nouveau et avec plus de force encore sur l'exécution de sa demande. Voyant que les Catalans persistaient dans leur résistance, il prit avec eux un ton d'autorité, et leur demanda s'ils le reconnaissaient pour leur empereur et leur maître. Sur leur réponse, il leur dit : « Puisque je suis votre empereur et votre maître, je vous ordonne de m'obéir sans délai, sinon je vous casse et vous renvoie dans votre pays. Je vous dénoncerai à votre souverain comme des soldats indisciplinés et rebelles, sur le service desquels on ne peut compter. Au lieu de rentrer dans

le sein de votre patrie brillants de gloire, vous n'y paraîtrez que couverts d'ignominie; et vous n'y serez regardés, d'après le portrait que je ferai de vous, que comme les plus méprisables des hommes. » A ces paroles foudroyantes, les Catalans tombent à ses genoux, lui demandent pardon et se soumettent à ses ordres. Aussitôt Cantacuzène fit avertir Jean Paléologue, qui vint recevoir en personne les clefs de la citadelle. Ce prince en changea aussitôt la garnison.

XXIV. Il se fait moine. Cant. l. 4. c. 41.

Cantacuzène logeait dans la partie principale du palais avec l'impératrice Irène, sa femme, et ses officiers, qui formaient une suite assez nombreuse. L'empereur Paléologue occupait un autre corps de bâtiment nommé l'Aigle. Cantacuzène engagea son gendre à venir résider auprès de lui, afin d'écarter des esprits tout soupçon, et pour que le peuple ne crût pas qu'il subsistait encore entre eux quelque levain de discorde. Jean Paléologue se rendit avec empressement à l'invitation de son beau-père. En signe d'une plus parfaite union, ils convinrent qu'ils n'auraient qu'une seule et même table. Quelques jours après ce nouvel arrangement, et au moment où les deux empereurs prenaient ensemble leur repas, un grand bruit se fit entendre tout à coup. Le peuple, soit qu'il fût remué par les sourdes menées de quelque factieux, soit qu'il ne suivît que ce penchant naturel qui l'entraînait toujours vers la sédition, s'était soulevé, et crut se rendre très-agréable au jeune empereur en insultant les amis et les partisans de Cantacuzène et en leur ôtant leurs chevaux. Les deux empereurs s'étant montrés, imposèrent par leur présence à cette multitude, et la firent rentrer dans le devoir. Cette seconde émeute

causa à Cantacuzène de nouvelles inquiétudes. D'ailleurs il lui était revenu que des courtisans, même du nombre de ceux qui lui avaient été le plus attachés, avaient formé le projet de le tuer, dans l'opinion où ils étaient que lui-même méditait de faire un mauvais parti à son gendre. Il était à craindre que les affaires ne prissent une tournure fâcheuse pour lui, et n'amenassent quelque dénouement subit qui lui enlevât le mérite de faire une retraite honorable et volontaire. Cette considération lui fit prendre sur-le-champ son parti. Dès le lendemain il déclara ses intentions à Jean Paléologue. Ce prince, qui ne s'attendait pas à une pareille résolution, en fut plus surpris que chagrin, et s'il s'y opposa, ce ne dut être que faiblement, quoi qu'en dise Cantacuzène qui ne se défiait pas assez de cet esprit de fausseté qui caractérisait ceux de sa nation. Le jour suivant, Cantacuzène se dépouilla, dans le palais même, des ornements impériaux, se fit couper les cheveux, se revêtit d'un habit de moine, quitta le nom de Jean pour prendre celui de Joseph, et alla s'enfermer dans le monastère de Mangane. D'après tous les détails précédents, et les divers événements qui se sont succédé depuis l'instant où Jean Paléologue prit possession du fort de l'Heptascale, jusqu'au moment où Cantacuzène se fit moine, on conçoit qu'il a dû s'écouler un temps assez considérable. C'est donc à tort que presque tous les historiens ont prétendu que Cantacuzène avait été forcé de déposer le diadème le lendemain, ou au moins très-peu de jours après l'entrée de son gendre dans Constantinople.

L'impératrice Irène imita sans répugnance l'exemple

XXV. Irène son épouse se retire dans un couvent. Cant. l. 4. c. 42. Nic. Greg. l. 12. c. 16. Id. l. 14. c. 1

de son époux. Sur-le-champ elle prit le voile et le nom d'Eugénie. Elle se retira au couvent de Marthe, qui appartenait à Cantacuzène. Irène s'est rendue digne des regards de la postérité. Elle ne paraît dans cette histoire que pour y jouer quelque grand rôle, et y donner des preuves de sa haute sagesse. Elle avait reçu de la nature une ame forte et courageuse. Le bruit des armes ne l'effrayait pas. Nous l'avons vue faire les fonctions de commandant à Didymotique, en l'absence de Cantacuzène, et tracer à son fils Michel le plan qu'il devait suivre pour forcer les Génois de lever le siége de Constantinople. Elle entendait la politique et savait dans les occasions en faire mouvoir les ressorts avec dextérité. A ces vertus mâles elle joignait toutes les qualités de son sexe.

XXVI. Les esprits sont diversement affectés par la retraite de Cantacuzène. Cant. l. 4. c. 42.

La retraite inattendue de Cantacuzène fit naître une foule de propos divers. Les uns s'en félicitaient parce qu'elle paraissait leur annoncer la fin des divisions intestines, qui depuis trop long-temps déchiraient l'état. D'autres s'en affligeaient, parce qu'ils regardaient Cantacuzène comme le seul qui fût capable par ses talents et par sa sagesse de sauver les débris de l'Empire. Ses partisans, tous ceux qui s'étaient attachés à sa personne par affection ou par intérêt, s'en alarmaient. Ils voyaient s'écrouler tout à coup les fondements sur lesquels ils avaient compté établir l'édifice de leur fortune, ou ils craignaient de se trouver exposés à la vengeance de ceux qui avaient suivi le parti contraire. Ils murmuraient hautement contre le jeune Paléologue, et publiaient que c'était un fourbe, un perfide, qui avait forcé son beau-père à se jeter dans le cloître. Cependant Cantacuzène, en nous apprenant lui-même

ces particularités, justifie son gendre de ces inculpations; il proteste qu'il n'avait renoncé au diadème que de son propre mouvement, et qu'il n'eût tenu qu'à lui de le retenir, s'il eût voulu se rendre aux instances de Jean Paléologue; mais qu'ayant reconnu que les Grecs étaient atteints d'une maladie incurable, il avait cru devoir les abandonner à leur malheureux sort. Il s'en fallait que Jean Paléologue parlât comme lui de son abdication. Quand il pouvait s'expliquer en liberté, il ne désignait son beau-père que comme un usurpateur sur lequel il avait reconquis ses droits en lui arrachant le sceptre. C'est l'idée qu'il en avait donnée à Charles IV, empereur d'Allemagne, comme on peut le conclure de la réponse que cet empereur fit à la lettre qu'il s'était empressé de lui adresser pour l'instruire des derniers événements de Constantinople.

XXVII. Calliste remonte sur le siége patriarcal. Affaires concernant Palamas. Oriens Christ. t. I. col. 302. Boiv. Vita. Nic. Greg.

Cantacuzène, après avoir fait quelque séjour dans le monastère de Mangane, projeta de se retirer dans celui de Batopédion sur le mont Athos: Jean Paléologue le pria de rester à Constantinople, pour travailler à rétablir la paix et l'union entre lui et Matthieu, son fils. Sur ces entrefaites, on vit reparaître à Constantinople Calliste, qui, sans aucune autre formalité, reprit possession du trône patriarcal. Philothée semblait l'y avoir rappelé. Il avait disparu au moment que Cantacuzène et Jean Paléologue s'étaient réconciliés. Calliste, non content de se voir rétabli dans sa première dignité, demandait justice contre ceux qui avaient eu part à sa déposition; il voulait même poursuivre Cantacuzène comme celui qui en était l'auteur. Jean Paléologue apaisa le ressentiment de ce prélat vindicatif, et le pria de ne pas réveiller une

querelle qui était assoupie. Nicéphore Grégoras profita aussi de la circonstance pour s'échapper des mains des moines qui le tenaient en prison, et pour paraître à la cour. S'étant présenté devant l'empereur, il le conjura dans les termes les plus énergiques de venger l'Église de la violence que Cantacuzène et Palamas lui avaient faite, pour le forcer à recevoir un décret qui canonisait leur doctrine impie. En même temps il invita ce prince à convoquer une assemblée publique dans laquelle il s'engageait à soutenir assaut contre ceux des Palamites qui oseraient se mesurer avec lui, se flattant de réduire en poudre tous leurs arguments. Jean Paléologue, qui ne devait pas aimer une secte toute dévouée à son ancien rival, consentit cependant à la proposition de Nicéphore. Cantacuzène, instruit du fond de sa retraite de ce qui se passait, en fut alarmé. Il s'empressa de payer une très-forte rançon pour la délivrance de Palamas, qui était alors en captivité chez les Turks, afin qu'il pût venir défendre lui-même sa cause et tenir tête à l'ennemi le plus redoutable des Palamites. Il employa aussi son crédit auprès de sa fille l'impératrice Hélène, pour qu'elle empêchât qu'un point de doctrine qu'il avait fait décider lui-même dans un synode fût soumis à un nouveau jugement, à moins qu'on ne voulût lui faire un affront. Hélène intrigua si bien auprès de l'empereur son époux, que la démarche de Nicéphore Grégoras demeura sans effet. Cependant les ennemis de Palamas n'abandonnèrent point la partie. Ils revinrent quelque temps après à la charge. Il y avait à Constantinople un prêtre latin, qui passait pour un des plus habiles théologiens de l'église romaine. Il était très-considéré de

l'empereur. Cet ecclésiastique, que l'on croit être le même que l'archevêque de Smyrne dont il sera parlé plus bas, pria l'empereur de lui permettre de donner un défi à Palamas et de combattre publiquement sa doctrine. Il lui témoigna en même temps le désir qu'il avait de voir Nicéphore Grégoras aux prises avec ce héros des Palamites. Jean Paléologue lui accorda l'une et l'autre de ses demandes. Au jour marqué pour cette conférence et au moment où elle allait commencer, le grand-logothète vint avertir Nicéphore Grégoras que l'empereur l'attendait, sans lui dire pourquoi. L'impératrice, qui brûlait du même zèle que son père pour la cause des Palamites, avait défendu qu'on le prévînt, afin qu'il arrivât sans avoir eu le temps de méditer sur la matière qu'il aurait à traiter. Nicéphore, ayant appris en entrant dans le palais que Palamas l'y avait devancé, parut frappé d'étonnement, et peu s'en fallut qu'il ne se retirât. Il craignait sans doute de compromettre sa réputation, dont il était fort jaloux. En effet, il est d'expérience que ceux qui, comme Nicéphore Grégoras, cultivent les lettres par état, sont le plus souvent moins propres que beaucoup d'autres qui ont moins de talents, à discourir en public sur-le-champ et sans préparation. L'habitude d'une composition châtiée, et la délicatesse de leur goût formé par l'étude, les rendent, dans ces sortes de circonstances, timides et toujours mécontents de ce qu'ils disent. Nicéphore, après avoir balancé pendant quelques instants, se mit enfin au-dessus de toute crainte, et se présenta avec intrépidité au combat, qui fut long. Jean Paléologue écouta avec beaucoup de patience les deux partis, et leva la séance sans prononcer aucun juge-

ment, pour ne pas mortifier Cantacuzène. Palamas interpréta en sa faveur le silence du prince, et osa publier partout que la victoire lui avait été adjugée. Cette jactance le rendit ridicule et méprisable aux yeux de ceux qui avaient assisté à l'assemblée, et elle déplut fort à l'empereur.

An 1356. XXVIII. Jean Paléologue fait la guerre à Matthieu. Cant. l. 4. c. 42.

Des combats plus sérieux menaçaient de troubler la tranquillité publique. Les courtisans de Jean Paléologue lui représentèrent qu'il aurait toujours un rival dangereux dans la personne de son beau-frère, et qu'il était de son intérêt de remettre à sa place cet usurpateur. Ces propos souvent répétés firent impression sur l'esprit du jeune empereur. En conséquence, il équipa à la hâte plusieurs galères, et se mit en mer pour aller combattre Matthieu, qui résidait alors avec toute sa famille à Gratianopolis. Outre la Chalcidice, Matthieu possédait encore la ville d'Andrinople, et quelques autres places dans les environs. Il avait établi à Andrinople, pour y commander en son nom, Cantacuzène Asan, sébastocrator, son oncle maternel. Le despote Nicéphore Ducas, qui avait épousé la princesse Marie, troisième fille de Jean Cantacuzène, se déclara d'abord en faveur de Matthieu, son beau-frère, et lui promit de prendre sa défense contre tous ceux qui oseraient l'attaquer, mais il ne fut pas long-temps fidèle à sa parole; il s'empressa de remettre à Jean Paléologue la ville d'Aïné, dont la garde lui avait été confiée, dès que ce prince se montra avec sa flotte. Jean Paléologue envoya un détachement pour s'emparer de Véra, petite forteresse située près des bords de l'Hèbre, puis il partit du port d'Aïné, accompagné du traître Nicéphore, pour s'approcher de Périthéorion.

Matthieu voyant cette ville, dont la conservation lui était chère, menacée d'une prochaine invasion, se hâta d'y faire passer des troupes; mais à leur arrivée elles furent désarmées par le gouverneur. Ce traître s'était laissé gagner par les émissaires du jeune empereur, à qui il livra et la ville et les soldats de Matthieu. Jean Paléologue marcha ensuite sur Cumutzène, qui se rendit sans faire la moindre résistance. Poursuivant sa marche, il s'approcha de Gratianopolis. Cette ville lui parut trop bien fortifiée pour qu'il osât l'attaquer. Il envoya proposer à Matthieu un accommodement.

Matthieu vint le trouver avec confiance dans son camp, et après quelques pourparlers, ils convinrent de faire la paix à condition qu'ils conserveraient l'un et l'autre le titre d'empereur, puisqu'ils l'avaient reçu du commun consentement de la nation et qu'ils avaient été couronnés par le patriarche de Constantinople; que l'Empire étant trop peu considérable pour être gouverné par deux souverains, Matthieu remettrait à Jean Paléologue les villes qu'il possédait en Thrace, qu'ensuite il irait s'établir dans la Morée, où il jouirait d'une autorité absolue. Jean Paléologue lui répondait d'engager Manuel Cantacuzène, son frère cadet, à lui céder cette province. Suivant ce nouveau plan, Manuel devait avoir en dédommagement l'île de Lemnos, avec le produit d'une imposition particulière qui se percevait à Constantinople, et se montait à une somme d'environ deux mille écus d'or par an. Un des articles du traité portait que l'île de Lemnos, avec toutes ses villes et dépendances, serait remise à titre de garantie, XXIX. Accord entre ces deux rivaux.

23.

entre les mains de Matthieu, jusqu'à ce que l'échange s'en fît avec son frère pour la Morée.

XXX. Cet accord est rompu. Cant. l. 4. c. 42.

La guerre semblait terminée par cette convention. Les deux princes prirent congé l'un de l'autre, en se donnant réciproquement de grandes marques d'amitié. Matthieu rentra dans Gratianopolis, et Paléologue reprit le chemin de Périthéorion. Matthieu nomma des agents pour aller en son nom prendre possession de l'île de Lemnos, et Paléologue de son côté en désigna pour la livrer. Ces commissaires ne purent s'accorder. La division se mit entre eux. Matthieu avait reçu des avis secrets par lesquels on le prévenait de veiller de près à sa sûreté, parce que Jean Paléologue, disait-on, n'agissait pas avec lui de bonne foi. Matthieu, alarmé par ces rapports vrais ou faux, reprit les armes. La ville de Cumutzène fut forcée de lui ouvrir ses portes.

XXXI. Démarche de Jean Paléologue pour la réunion des deux églises. Oderic. Rayn. ann. 1355. n° 34 et suiv.

Jean Paléologue, sur la nouvelle de cet acte d'hostilité, ne crut pas pouvoir rester sans risque à Périthéorion. Il se hâta d'en sortir pour se rendre à Constantinople, [illegible] il attendit l'issue d'une nouvelle négociation entamée avec Innocent VI. Il avait député vers ce pontife, Paul, archevêque de Smyrne, et Nicolas Sigère, l'un de ses capitaines des gardes, pour lui présenter une bulle d'or signée de sa main. Ce prince fait au pape dans cette bulle des propositions si étonnantes, qu'on serait presque tenté de rejeter cette pièce comme supposée, si son authenticité n'était pas d'ailleurs suffisamment constatée. Jean Paléologue déclare dans cette bulle qu'il a juré sur les évangiles d'exécuter avec fidélité chacun des articles qu'elle contient. Il y promet soumission entière au seigneur In-

nocent, qu'il reconnaît pour chef suprême non-seulement de l'église de Rome, mais de l'église universelle. Il voue la même obéissance à tous les papes ses successeurs. Il s'engage à recevoir avec beaucoup de respect les légats et les nonces qu'il plaira au Saint-Siége de lui députer, et à ne négliger aucun moyen pour faire plier sous l'autorité du souverain pontife, ses sujets tant ecclésiastiques que laïques; puis il invite Innocent à lui renvoyer au plus tôt ses deux ambassadeurs, avec trois galères, sur l'une desquelles il fera embarquer, aussitôt qu'elles seront arrivées dans le port de Constantinople, Manuel Paléologue, le second de ses fils, pour aller résider à la cour pontificale en qualité d'otage, jusqu'à l'entier accomplissement des engagements qu'il prend avec le Saint-Siége. Quant aux deux autres galères, il les retiendra et en disposera pour la défense de l'Empire. Un autre article de cette même bulle porte que dès que le jeune Manuel sera arrivé auprès du pape, sa sainteté expédiera pour Constantinople quinze vaisseaux de guerre, avec cinq cents chevaux et mille hommes de pied; que ces forces militaires, dont le saint père fera la plus grande partie des frais, seront pendant six mois au service de l'empereur, et pourront être employées à combattre les Turks et les Grecs révoltés. Pendant ces six mois, le légat confèrera les bénéfices et dignités ecclésiastiques à des Grecs capables de les remplir, et qui de plus se seront déclarés pour le parti de l'union. L'empereur s'engage même à prendre des mesures de rigueur contre ceux de ses sujets qui refuseraient de se conformer à ses vues politiques et religieuses. En outre il promet d'assigner dans Constantinople un lieu

particulier pour servir de palais aux légats du pape résidant auprès de sa personne, et de leur abandonner une des belles églises de cette capitale pour y célébrer l'office divin et y administrer les sacrements, avec cette clause que ces deux édifices seront regardés comme une propriété appartenant au pontife de Rome. « Enfin, continue Jean Paléologue, je donnerai à Andronic, mon fils aîné, un maître pour l'instruire « dans la langue et la littérature des Latins. J'établirai « dans ma capitale trois grandes maisons d'éducation « où les lettres latines seront enseignées. J'aurai soin « que les enfants des meilleures familles de l'Empire « et des premiers seigneurs de ma cour y aillent étu« dier. » Ce qui est plus surprenant encore, Jean Paléologue consent à se regarder comme déchu de la couronne du moment où il viendrait à violer ses engagements envers le pape. Il proteste que dans ce dernier cas il renonce à tous les droits que la nature lui a donnés sur son fils aîné, et il veut que le souverain pontife, sans autre formalité, mette sous sa main l'empire de Constantinople, et en investisse le jeune prince, dont il deviendra le père adoptif. A ce titre le pape sera le maître de placer auprès du nouvel empereur, pour lui servir de gouverneurs, des hommes de son choix, et de le marier suivant son bon plaisir. Jean Paléologue termine sa bulle en sollicitant comme un honneur la charge de grand-gonfalonier de l'église et de chef de l'armée des croisés. Il n'est guère possible de douter que l'archevêque de Smyrne n'eût profité de la confiance qu'il avait su inspirer à Jean Paléologue pour le déterminer à faire auprès du pape de pareilles avances, et à lui tenir un langage si extraor-

dinaire. Jamais aucun prince latin ne s'était encore montré si soumis aux volontés du pontife de Rome, et n'avait manifesté des dispositions si favorables aux prétentions du Saint-Siége.

XXXII. Efforts inutiles du pape pour répondre aux désirs de ce prince. Oderic. Rayn. ann. 1356. Wadding. annal. Minor. t. 8. p. 108, 109, 110. Acta Boll. land. t. 2. p. 1000.

Six mois et plus s'écoulèrent depuis l'expédition des lettres de l'empereur jusqu'au moment où elles furent rendues au pape. L'archevêque de Smyrne et son collègue n'arrivèrent à Avignon, où Innocent VI tenait alors sa cour, que le 12 juin de l'année 1356. Innocent ne put contenir sa joie et ses larmes, en recevant ces lettres. Il écrivit à Jean Paléologue dans les termes les plus affectueux, et chargea de sa réponse deux nonces apostoliques, à qui il donna des instructions et ses pouvoirs pour traiter avec l'empereur de Constantinople. Le premier de ces deux nonces s'appelait Pierre Thomas, et était évêque de Patti en Sicile. Pierre Thomas était originairement un religieux carme, que son mérite seul avait tiré de la condition la plus obscure pour le porter aux dignités ecclésiastiques, et que ses vertus élevèrent par la suite à l'état de bienheureux. Il avait trouvé dans le cardinal Talleyrand de Périgord, dont il était le compatriote, un protecteur zélé qui le recommanda au pape. Pierre Thomas se distinguait par les talents de la chaire. On dit qu'il avait tellement l'art d'allier dans ses sermons la gaîté au pathétique, qu'il ne renvoyait jamais son auditoire sans l'avoir autant réjoui qu'édifié. La facilité avec laquelle Pierre Thomas savait manier la parole fut probablement un des motifs qui engagèrent Innocent VI à le charger de plusieurs ambassades importantes auprès des premières puissances de la chrétienté. Il y a aussi toute apparence que la nature

l'avait doué de cet esprit fin et délié, qui de tout temps a caractérisé ceux de son pays, et qu'à ce titre il n'en était que plus propre à s'acquitter avec succès des fonctions de négociateur, car il ne faut pas prendre à la lettre ce que le pape, en parlant de lui et de son collègue, disait à Jean Paléologue, qu'il lui envoyait deux hommes *pauvres d'esprit*. C'est ici le langage d'une humilité qui n'était que de pure étiquette. Pierre Thomas partit donc avec des lettres du souverain pontife pour l'empereur de Constantinople, pour le patriarche, quoique celui-ci n'eût pas daigné écrire au pape, pour les principaux membres du clergé, pour les supérieurs des monastères, pour le prince Catalusio, souverain de l'île de Lesbos ou Mitylène, lequel avait épousé la sœur de Jean Paléologue, et qui montrait un grand zèle pour faire rentrer son beau-frère dans le sein de l'église romaine. Mais ces lettres n'étaient ni des vaisseaux ni des soldats. Cependant l'empereur y répondit par d'autres datées du mois de novembre de l'année suivante, dans lesquelles il protestait de nouveau de sa soumission pleine et entière au Saint-Siége. Il s'y engageait même à faire déposer le patriarche Calliste s'il continuait de s'opposer à la réunion des deux églises; et pour donner une dernière preuve de son dévouement à l'église romaine, il avait reçu la communion des mains du nonce du pape. Malgré ces belles apparences et toute l'habileté de Pierre Thomas, cette négociation eut le sort de toutes celles qui l'avaient précédée.

Le pape, qui sentait qu'il ne pouvait remplir les conditions que l'empereur mettait à ses engagements, avait tâché de suppléer à sa propre insuffisance, en

cherchant les moyens de procurer à ce prince des secours de la part de quelques puissances étrangères. Il s'adressa au roi de Chypre, aux Vénitiens, aux Génois et aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem; mais ce fut sans aucun succès. Innocent montra beaucoup de chagrin de l'indifférence avec laquelle ses sollicitations en faveur des malheureux Grecs avaient été reçues. Il ne put s'empêcher en cette occasion de faire éclater son mécontentement contre les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Il leur reprocha avec amertume de ne pas répondre à leur vocation, de rester enfermés dans leur île et de s'y endormir au sein de la mollesse, au lieu de faire la guerre aux ennemis du nom chrétien, et il opposait à leur conduite celle des chevaliers de l'ordre Teutonique qui se distinguaient alors par leur piété et par leur zèle pour la défense de la foi. Il paraît qu'en effet les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem avaient beaucoup dégénéré de leur première ferveur, et qu'ils avaient hérité des vices des Templiers en succédant à leurs richesses. Innocent VI terminait ses plaintes contre ces chevaliers, en les menaçant de faire revivre le projet que quelques-uns de ses prédécesseurs avaient déja eu, de les transporter de l'île de Rhodes en terre ferme, et de les y établir dans un lieu où ils seraient obligés d'avoir toujours les armes à la main pour se défendre eux-mêmes contre les infidèles, leur fermer les passages de la mer, et les empêcher de descendre en Thrace.

La nouvelle que Jean Paléologue reçut de la mort d'Étienne, crâle de Servie, dut le consoler du peu de succès de sa dernière tentative auprès du pape. An 1357. XXXIII. Mort du crâle de Servie.

Cant. l. 4. c. 43. Étienne était décédé le 18 décembre de l'année précédente au moment même où il menaçait de pénétrer en Grèce à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. A peine le crâle eut fermé les yeux, qu'il s'éleva dans ses états de grands troubles. Simon, son frère, soutenait que la couronne lui appartenait; il était appuyé dans ses prétentions par les grands du royaume. Urosc, fils d'Étienne, prit les armes pour défendre ses droits. Hélène, veuve du monarque défunt, s'assura la possession de quelques villes, résolue de vivre dans l'indépendance sans paraître prendre aucune part aux différends qui s'étaient élevés entre son beau-frère et son fils, mais n'en soufflant pas moins en secret le feu de la discorde. Quelques-uns des seigneurs les plus qualifiés du royaume, après s'être aussi de leur côté emparés de plusieurs villes, s'étaient partagés entre l'oncle et le neveu. D'autres restèrent neutres dans l'attente des événements, et étaient disposés à se déclarer en faveur de celui des deux partis qui demeurerait vainqueur. Au milieu de cet état d'anarchie, les Grecs eussent facilement trouvé l'occasion de se venger des outrages sans nombre qu'ils avaient essuyés de la part des Serves. Mais l'Empire, déchiré de son côté par des divisions intestines, était trop affaibli pour profiter d'une circonstance si favorable.

XXXIV. Nicéphore l'Ange enlève la Thessalie aux Serves. Cant. l. 4. c. 43.

Cependant Nicéphore Ducas, surnommé l'Ange, simple despote, osé tenter ce que l'empereur n'avait pas la hardiesse de faire. Il projette de reconquérir sur les Serves la Thessalie. Il équipe en conséquence une flotte dans le port d'Aine, et laisse en partant la garde de cette ville à la princesse son épouse. Tandis

qu'il était occupé à faire la conquête des villes de Thessalie, Lampidaire, à qui il avait donné le commandement de sa flotte, se souleva contre lui et revint à Ainé. Ce rebelle n'eut pas de peine à s'emparer de la ville. Il n'en fut pas de même de la citadelle. L'épouse du despote s'y était retranchée avec les plus fidèles de ses gens. En vain Lampidaire en battit les murailles avec beaucoup de violence pendant plusieurs jours; il ne put jamais la forcer. Cependant, sur l'assurance qu'il donna à la princesse, que ni elle ni les siens n'éprouveraient de sa part aucun mauvais traitement, et que de plus elle aurait ainsi que ceux de sa suite la liberté de se retirer où il lui plairait, elle prit le parti de sortir de cette citadelle. Elle monta sur une galère qui la transporta à Constantinople, où l'empereur Paléologue, son beau-frère, lui fit une réception très-amicale; comme on l'a déjà dit, elle était la troisième fille de Jean Cantacuzène. Peu de temps après elle alla trouver son mari dans la Thessalie dont il s'était rendu maître. Il possédait plusieurs des principales villes de l'Acarnanie.

XXXV. Il veut répudier sa femme; ses sujets s'y opposent. Caut. l. 4. c. 43.

Nicéphore Ducas reçut sa femme avec de grandes marques d'amitié. Ils vivaient ensemble dans la plus parfaite union, lorsque tout à coup il conçut pour elle tant de dégoût qu'il ne pouvait supporter sa présence. Ce changement était l'effet d'un conseil pervers que lui avaient donné quelques-uns de ses confidents. Ils lui avaient fait entendre que le meilleur moyen de s'assurer la jouissance de la Thessalie et de l'Acarnanie, était d'épouser la sœur de la princesse Hélène, veuve du dernier crâle. Quand Marie sut que son époux avait signé un acte par lequel il s'engageait à

la livrer aux Serves, et à prendre pour femme la belle-sœur d'Étienne, elle crut qu'il était temps de pourvoir à sa sûreté; elle se réfugia en Morée auprès de Manuel Cantacuzène son frère. Les Thessaliens, les Acarnaniens et les Albanais, qui conservaient toujours pour le nom de Cantacuzène beaucoup d'estime, furent indignés de l'outrage que Nicéphore voulait faire à sa fille. Les Albanais surtout éclatèrent. Ils déclarèrent à Nicéphore que s'il ne renonçait pas à l'alliance des Serves, et au mariage impie qu'il avait dessein de contracter, non-seulement ils cesseraient de lui obéir, mais qu'ils prendraient les armes contre lui. Nicéphore, soit qu'il fût ébranlé par ces menaces, soit qu'il sentît toute l'iniquité de ses procédés, et qu'il eût honte de l'infamie dont il allait se couvrir, renonça au projet que lui avaient inspiré ses courtisans. Il fit prier sa femme de venir le rejoindre, lui jurant qu'elle trouverait en lui les mêmes sentiments qu'il avait eus pour elle par le passé, et qu'il lui rendrait son cœur tout entier. Cette princesse était vertueuse, elle oublia tous les torts de son mari, et se disposa à se mettre en route pour venir le trouver.

XXXVI. Il perd la vie dans un combat contre eux. Cant. l. 4. c. 44.

Nicéphore avait été très-piqué du ton menaçant avec lequel les Albanais avaient osé lui parler. Il eut la vanité de craindre qu'on ne crût que s'ils se soumettaient à son obéissance, ce n'était qu'en considération de Marie Cantacuzène son épouse; il voulut les réduire de force avant qu'elle fût arrivée auprès de lui. Ayant réuni à ses troupes un corps de Turks descendus depuis peu en Thessalie, il marcha contre eux. Les Albanais l'attendirent de pied ferme dans un lieu nommé Achéloüs. Le combat ne fut pas long. Nicé-

phore ayant été tué dès la première charge, son armée découragée se laissa tailler en pièces. Sa femme n'avait pas encore quitté la Morée, lorsqu'elle apprit la nouvelle de sa mort. Elle le pleura sincèrement et vint s'ensevelir dans le monastère de Sainte-Marthe à Constantinople, où elle vécut dans un deuil perpétuel auprès de l'impératrice Eugénie sa mère.

XXXVII. Jean Paléologue et Matthieu reprennent les armes.

Rétrogradons un peu et revenons au moment où nous avons laissé l'empereur Paléologue occupé à Constantinople des moyens de poursuivre la guerre contre Matthieu depuis leur dernière rupture. Ces deux rivaux reprirent donc les armes et se cherchèrent pour se combattre. Matthieu marcha sur Constantinople et vint camper près d'un village nommé Métra, sur le bord du Mélas. Paléologue s'avança vers le bourg d'Athyra. Les deux armées restèrent en présence pendant plusieurs jours, sans que l'une osât attaquer l'autre, soit par le sentiment qu'elles avaient de leur propre faiblesse, soit parce que le terrain sur lequel il aurait fallu combattre était si couvert de décombres et de ruines, qu'il était impossible d'y faire manœuvrer les troupes et surtout la cavalerie. Lasses de s'observer, elles se retirèrent chacune de son côté. Matthieu retourna à Bysie d'où il était parti, et Jean Paléologue rentra dans Constantinople, après s'être fait mutuellement de nouvelles propositions de paix, sur lesquelles ils ne purent s'accorder.

XXXVIII. Jean Paléologue délivre de captivité un fils d'Orkhan. Cant l. 4. c. 44.

Dans le même temps, des pirates sortis du port de l'ancienne Phocée, entrèrent dans le golfe Astacène au fond duquel était située Nicomédie, pour y exercer leurs brigandages. Le hasard fit tomber entre leurs mains le fils qu'Orkhan avait eu de la fille de Canta-

cuzène. Cet enfant, nommé Khalil, avait été élevé à Nicomédie qui appartenait au Sultan. Orkhan, désespérant de pouvoir forcer les Phocéens à lui remettre cet enfant chéri, crut devoir invoquer le crédit de Jean Paléologue. Ce prince promit de lui faire rendre son fils, pourvu que de son côté il cessât de fournir des secours à Matthieu qui lui disputait l'Empire. Orkhan souscrivit volontiers à cette clause du traité. Dès ce moment il fit cesser toute espèce d'hostilité contre les villes qui obéissaient à Jean Paléologue. L'empereur ne doutait nullement que Calothète, gouverneur de Phocée, ne s'empressât de lui accorder la liberté du fils d'Orkhan. Calothète ne répondit pas à son attente. Ce fut en vain que Paléologue essaya de le gagner en lui promettant de l'élever aux grandes charges de l'Empire. Calothète, pour qui l'argent avait plus d'appât que les honneurs, exigeait pour la délivrance du jeune captif une rançon excessive. Paléologue résolut d'assiéger Phocée par mer et par terre. Mais il ne tarda pas à reconnaître que tous ses efforts échoueraient devant cette ville. C'est pourquoi il prit le parti de faire compter à Calothète cent mille écus d'or; en même temps il le revêtit de la dignité de panhypersébaste. A ces conditions Calothète lui envoya Khalil qui fut rendu à son père.

XXXIX. Combat entre un parti de Serves, et les troupes de Matthieu. Cant. l. 4. c. 44.

Pendant que Jean Paléologue négociait cette affaire, plusieurs des principaux seigneurs de la Servie firent dire à Matthieu Cantacuzène, qu'ils étaient prêts à lui remettre les villes de Mygdonie, lui protestant qu'ils conserveraient toujours pour sa personne les mêmes sentiments qu'ils avaient voués à Cantacuzène son père, et qu'ils ne négligeraient rien pour contribuer

à l'agrandissement de sa fortune. Boïcnas César, l'un d'entre eux, l'avertit en même temps qu'il avait déterminé le gouverneur de Phères à lui livrer cette ville, avec la veuve du crâle et tous ses trésors, et il le pressait de venir prendre possession de toutes les places qui devaient lui être remises. Matthieu, instruit par l'expérience, crut qu'il serait imprudent de s'engager dans le pays des Serves sans être accompagné d'une force militaire sur laquelle il pût compter en cas de trahison. Il demanda à Boicnas un délai de trente jours pour faire ses dispositions. Cinq mille Turks que lui envoyait Orkhan, son beau-frère, arrivèrent plus tôt qu'il n'aurait désiré. Ces hommes indisciplinés et avides de pillage demandaient qu'on les menât à l'ennemi, et sans vouloir attendre un corps de troupes nationales qui devait les joindre, ils levèrent leur camp et se mirent en marche. Matthieu fut forcé de les suivre. Ils étaient à peu de distance de la ville de Phères, lorsqu'ils rencontrèrent Boicnas qui venait au-devant du prince grec pour exécuter ce qu'il lui avait promis. Soit que Matthieu n'eût pas mis ces musulmans dans son secret, soit qu'ils refusassent de l'entendre, ils attaquèrent avec furie la troupe de Boicnas. Du premier choc leur commandant fut tué, et le désordre se mit dans leurs rangs. Leur défaite eût été complète, si Matthieu ne fût accouru à leur secours. Les ayant ralliés, il rétablit le combat et força les Serves de fuir, après avoir tué de sa main trois hommes.

XL. Seconde action où Matthieu est fait

Cette méprise eut pour Matthieu les suites les plus funestes. Les Serves indignés voulurent le lendemain avoir leur revanche. Ils fondirent tout à coup sur ses

prisonnier. Cant. l. 4. c. 45.

troupes, qui prirent honteusement la fuite, sans tirer l'épée, et comme si elles eussent été frappées d'une terreur panique. Elles gagnèrent avec précipitation le chemin de Philippes pour rentrer en Thrace. Il fallait traverser un défilé très-étroit. Les habitants de cette ville, soit qu'ils fussent attachés aux Serves, soit qu'ils voulussent servir la cause de Jean Paléologue, se jetèrent sur les fuyards. Matthieu, entraîné dans la déroute générale, fit des prodiges de valeur; mais son cheval s'étant embourbé dans un marais, il fut obligé d'en descendre et de se cacher au milieu des roseaux. Les Philippiens l'ayant découvert à l'aide d'une meute de chiens qui les accompagnait, ils le traînèrent dans leur ville. Boicnas César le tira de leurs mains, et le conduisit le jour suivant à Drama. Il l'y traita avec beaucoup de distinction, et lui fit espérer qu'avant peu il le remettrait en liberté. Il espérait tirer de grands avantages de la triste situation de ce prince, et comptait s'en faire un ami qui par la reconnaissane pourrait lui être utile pour l'agrandissement de sa fortune et la réussite des projets qu'il méditait.

XLI. Jean Paléologue profite de la circonstance. Cant. l. 4. c. 45.

Jean Paléologue était avec ses galères près de l'île de Ténédos, lorsqu'il apprit que Matthieu avait été arrêté. Il se rendit aussitôt à Périthéorion, puis à Cumutzène qui lui ouvrit ses portes. De là il dirigea sa marche vers Gratianopolis qui, ayant perdu toute espérance de recevoir aucun secours de la part de Matthieu, se rendit sans opposer la moindre résistance. Paléologue y trouva l'impératrice Irène, femme de Matthieu, ses deux fils et deux de ses filles; Théodora était restée au couvent, auprès de la princesse Eugénie son aïeule. Il les traita avec beaucoup d'égards, et les fit conduire

à Ténédos. Après avoir établi un gouverneur à Gratianopolis, et pris tous les moyens nécessaires pour mettre cette ville hors d'insulte, il s'en revint à Périthéorion, d'où il députa vers Boicnas un de ses officiers pour l'engager à lui remettre Matthieu, moyennant une grosse somme d'argent.

XLII. On lui livre Matthieu. Caut. l. 4. c. 45.

Quoique Boicnas eût promis à Matthieu, même avec serment, de lui rendre la liberté, cependant dès qu'il fut informé que sa femme et ses enfants étaient déja au pouvoir de leur ennemi, et qu'il n'avait rien à espérer de ce prince infortuné, il changea d'avis. Sa cupidité ne put résister à l'appât de l'or que Jean Paléologue faisait briller à ses yeux. Il lui vendit son prisonnier. Quand Boicnas eut touché le prix de sa mauvaise foi, il envoya demander à Paléologue la permission de faire crever les yeux à ce malheureux captif. Son intention était de mettre à jamais Matthieu Cantacuzène hors d'état de le faire repentir de sa trahison, et en même temps il s'imaginait rendre à l'empereur un service agréable, en lui épargnant l'odieux d'un acte de cruauté qu'il n'aurait osé commander malgré tout l'avantage qui pouvait lui en revenir. Paléologue rejeta avec horreur la demande de Boicnas. Il n'accueillit pas mieux la même proposition que lui firent ses courtisans, lorsque Matthieu fut en son pouvoir, et il refusa d'entendre les raisons qu'ils lui alléguaient pour lui persuader que c'était le seul parti qu'il eût à prendre s'il voulait mettre fin à la guerre civile, et se délivrer pour toujours des entreprises d'un concurrent redoutable. Jean Paléologue conduisit lui-même Matthieu à Ténédos. Après lui avoir permis de mêler ses larmes à celles de sa femme et de ses enfants, il le fit

partir pour l'île de Lesbos avec ordre au gouverneur de le tenir enchaîné dans une étroite prison.

XLIII. Il est disposé à lui rendre la liberté. Cant. l. 4 c. 46.

Jean Paléologue, de retour à Constantinople, eut de longues conférences dans le monastère de Mangane avec Cantacuzène sur les derniers événements. Cantacuzène tint en cette occasion le langage d'un père tendre, très-affligé de voir deux enfants qui lui sont également chers se traiter en ennemis. Après avoir remercié Jean Paléologue de ce qu'il avait résisté aux importunités de ceux qui lui conseillaient de faire perdre la vue à Matthieu, il le conjura, avec les expressions les plus touchantes, de mettre le comble à sa magnanimité en accordant la liberté au frère d'une épouse qu'il devait chérir. Il n'oublia rien pour lui faire sentir combien, d'après les principes d'une saine politique, il était lui-même intéressé à ne pas le retenir dans les fers; et il ne cessait de lui répéter que cet acte de clémence le couvrirait d'une gloire immortelle. Jean Paléologue ne fut point insensible aux représentations de son beau-père, et déja il s'occupait des mesures que la prudence voulait qu'il prît pour rendre sans inconvénient Matthieu à la liberté, lorsqu'il se vit arrêté tout à coup par un incident inattendu.

XLIV. Il en est empêché par un étrange incident. Cant. l. 4. c. 46. Matth. Vill. l. 2. c. 28. . 10. c. 78.

Un des domestiques de Cantacuzène, nommé Séjan, cédant aux mouvements d'un zèle indiscret pour ses maîtres, s'était rendu auprès d'Eugénie, femme de Cantacuzène, et lui avait offert non-seulement de délivrer de prison Matthieu, son fils, mais encore de le rétablir sur le trône, si elle voulait le gratifier d'une somme d'argent assez modique. Eugénie l'avait renvoyé comme un insensé, en lui faisant les plus grandes menaces.

Séjan ne se déconcerta pas. Il trouva, même dans la classe plus distinguée des citoyens, des hommes aussi extravagants que lui, qui ne firent point difficulté d'entrer dans son complot. D'après le plan qu'il avait conçu, les conjurés devaient forcer le palais dans un moment que l'empereur en serait absent, se saisir de l'impératrice Hélène et de ses enfants, et menacer ensuite Paléologue d'égorger ces augustes prisonniers au moindre mouvement qu'il voudrait faire pour les leur arracher, ou s'il refusait de briser les chaînes du prince Matthieu et de lui rendre la ville d'Andrinople. La conspiration ne tarda pas à être découverte. Séjan est arrêté. On le presse de faire connaître ses complices. Il nomme Eugénie, femme de Cantacuzène, et pour donner plus de poids à sa déclaration, il observe qu'étant pauvre et dénué par lui-même de tout moyen, jamais il ne lui serait venu en pensée de former une entreprise si hardie, s'il n'eût été excité et soutenu par une personne puissante. Le jeune empereur, dans les premiers moments, regarda cette dénonciation comme une calomnie. Il ne pouvait croire sa belle-mère capable d'une pareille perfidie. Il voulut entendre lui-même Séjan, et il permit aux principaux personnages de sa cour de l'interroger. Séjan soutint de nouveau et avec plus d'assurance encore qu'auparavant, que ses dépositions ne contenaient que la pure vérité, qu'Eugénie était à la tête de la conspiration; que c'était elle qui en avait tracé le plan et préparé les moyens de l'exécuter. Il appuyait ses réponses de raisons si probables, qu'il était difficile à l'esprit même le moins prévenu de ne pas concevoir de violents soupçons contre cette princesse. Jean Paléologue, qui désirait

sincèrement de la trouver innocente, était désespéré. Il mit tout en œuvre pour tâcher de percer ce nuage et en faire sortir la lumière. Séjan acheva de le déconcerter par un dernier trait d'impudence. Ayant appris, pendant que les juges l'interrogeaient, que le patriarche Calliste était arrivé au palais, il demanda et obtint que le prélat vînt le frapper d'excommunication, protestant qu'il se dévouait à toutes les malédictions que cet anathème devait faire tomber du ciel sur sa tête, s'il était vrai qu'il accusât faussement Eugénie. Après une pareille scène, il n'était plus possible de douter qu'Eugénie ne fût en effet coupable. Jean Paléologue désolé ordonna que Séjan fût étroitement gardé, et suspendit en même temps l'exécution du dessein qu'il avait formé de mettre le fils de Cantacuzène en liberté. Il craignait avec raison que Matthieu ne se joignît à sa mère pour consommer ensemble le crime qu'elle avait conçu. Quelque temps après, les remords se réveillèrent dans l'ame de Séjan, et il commença à s'effrayer de l'anathème que le patriarche avait prononcé contre lui. Il fit remettre par un de ses amis au prélat, une lettre dans laquelle il avouait que sa déposition contre Eugénie était une imposture, qu'il se repentait de son crime et en demandait pardon. La lettre, au lieu d'être portée à Calliste, fut remise à Eugénie, qui la fit passer à son époux. Cantacuzène la montra au jeune empereur. On ne voit pas que cette affaire ait eu aucune suite fâcheuse pour personne. Peut-être que le nombre et la qualité des complices firent prendre le parti de l'étouffer; peut-être aussi Cantacuzène, dont la clémence était un des principaux caractères, obtint-il de l'em-

pereur la grace des coupables. C'est sans doute cette aventure qui aura fait dire à Matthieu Villani que Cantacuzène avait embrassé la vie d'ermite, afin d'écarter de lui, par cette hypocrisie, toute espèce de soupçon, et qu'à l'ombre de ce déguisement, il avait intrigué avec son fils pour remonter sur le trône; mais que le complot ayant été découvert, il avait levé le masque, et s'était mis à la tête d'une troupe de rebelles et de bandits avec lesquels il avait désolé tout le pays. Villani aurait au moins dû nous apprendre quelles avaient été les suites et le dénoûment de cette tentative. Quel fonds au reste peut-on faire sur le récit d'un écrivain qui ne sait pas même le vrai nom de celui qu'il calomnie? On n'ignore pas que la plume des deux frères Villani, Jean et Matthieu, sacrifiait souvent l'exactitude au plaisir de déchirer ce qu'il y avait de plus respectable dans toutes les conditions. C'est cette liberté qui a valu à leur histoire la faveur dont elle jouit auprès d'une certaine classe de lecteurs.

XLV. Matthieu préfère rester en prison plutôt que de renoncer à l'empire. Cant. l. 4. c. 47.

Jean Paléologue fut ravi de joie en apprenant la rétractation de Séjan. Les sentiments d'estime qu'il avait toujours eus pour sa belle-mère reprirent leur cours, et il songea sérieusement à lui rendre son fils. Dans ce dessein il alla trouver à Épibate Matthieu Cantacuzène, et lui dit qu'il était disposé à briser ses chaînes, s'il voulait renoncer au trône et se contenter des premiers honneurs après ceux qu'on rendait aux empereurs. Il lui permettait de précéder dans les cérémonies publiques tous les princes de la famille impériale, à l'exception d'Andronic, son fils aîné, et de prendre tel costume qu'il jugerait à propos; mais en même temps il lui imposait la loi de repousser même

avec indignation, ceux qui en lui parlant ou en lui écrivant le qualifieraient d'empereur. Cette proposition révolta Matthieu. Il répondit qu'il aimerait mieux finir ses jours au fond d'un cachot que de subir des conditions si honteuses; que sa captivité n'avait rien dont il eût à rougir, puisqu'il n'avait perdu la liberté qu'en combattant pour celle de sa patrie contre des barbares qui voulaient la mettre sous le joug; que plusieurs empereurs avaient éprouvé le même sort. Il termina sa réponse, en disant que si Paléologue consentait à ce qu'il continuât de partager avec lui l'autorité suprême, il en conserverait dans son cœur un éternel souvenir, sinon qu'il expirerait dans les fers et descendrait au tombeau avec le caractère et le titre d'empereur.

XLVI. Cantacuzène l'exhorte à se soumettre. Cant. l. 4. c. 48.

Cantacuzène, instruit de la réponse altière de son fils, se rendit à Épibate pour l'engager à céder au vœu de Jean Paléologue. Il lui fit une longue exhortation philosophique et chrétienne sur la vanité des grandeurs humaines, et lui débita toutes ces belles maximes qui sont en effet de grandes vérités, mais que les maîtres du monde se sont accoutumés depuis long-temps à ne plus regarder que comme des lieux communs peu dignes de leur attention. Cantacuzène représente à son fils que tout ce qui lui est arrivé ne peut manquer d'être dans l'ordre de la Providence; qu'il doit s'y soumettre et regarder les revers qui l'accablent comme un juste châtiment du ciel. Pour le guérir de la passion de régner, il lui peint avec force tous les dangers qui environnent le trône, et la redoutable responsabilité de ceux qui gouvernent. « Ils « rendront compte, lui disait-il, au tribunal du sou-

« verain juge des calamités qu'auront souffertes leurs « sujets par les suites de leur mauvaise administration « ou de leur ambition, ainsi que de tous les crimes « qui se seront commis sous leur règne, s'ils n'ont rien « fait pour les prévenir, et plus encore, s'ils les ont « autorisés ou provoqués par leur exemple. Quel est « l'homme sensé, ajoutait-il, qui, pénétré de ces ter- « ribles vérités, ose rester dans un poste si périlleux, « et qui ne préfère les douceurs d'une vie tranquille « et obscure, aux cruelles agitations toujours insépa- « rables de l'autorité souveraine? D'ailleurs, mon fils, « que pouvez-vous espérer dans la triste position où « vous vous trouvez? Il n'est pas même en votre pou- « voir de rompre ces liens qui vous tiennent enchaîné, « et vous prétendriez remonter sur le trône! Quand « vous obtiendriez votre liberté, quels moyens auriez- « vous pour faire réussir un pareil projet? Mais je « veux qu'il vous reste encore des ressources. Vous « allez donc renouveler la guerre civile? vous allez « donc de nouveau tremper les mains dans le sang de « vos concitoyens? Vous soulèverez les peuples contre « leur souverain; vous introduirez les Barbares dans « le cœur de l'état; les villes seront détruites, les pro- « vinces ravagées, les campagnes désolées; ce qui « imprimera sur votre front un caractère d'infamie, « que le diadème ne pourra couvrir. Croyez-moi, il « n'est de gloire solide que celle qui émane de la « vertu. Elle seule brille d'une splendeur impérissable, « et même au milieu des nuages de l'adversité. Il n'en « est pas ainsi de celle qui ne vient que de l'opinion « des hommes; cette fausse gloire disparaît à mesure « que le vain fantôme de puissance sur lequel elle est

« fondée s'évanouit. *L'éclat dont rayonnent les dia-
« mants qui décorent les couronnes, n'empêche
« pas que par leur nature ils ne soient autre chose
« que de vils cailloux.* Saisissez donc, mon fils,
« l'occasion qui se présente de vous faire un honneur
« immortel, en rendant la paix à votre patrie par
« une généreuse abdication du pouvoir dont vous avez
« été revêtu. » Cantacuzène, qui sentait que son fils pouvait lui faire à lui-même l'application de ses propres maximes, va au-devant du reproche. Il lui observe que s'il s'est mis en possession de l'autorité suprême, que s'il a pris les armes pour la conserver, c'est qu'il s'y est vu forcé par le malheur des circonstances; c'est qu'il y allait de sa vie, de celle de sa femme, de ses enfants, de toute sa famille, et que le seul moyen qu'il eût pour se garantir des coups que ses ennemis lui portaient, était de s'envelopper tout entier de la pourpre. Au reste, disait-il, instruit par une malheureuse expérience, je n'en suis que plus en état de donner de bonnes leçons à mes semblables, et mes paroles n'en doivent faire que plus d'impression sur leur esprit.

XLVII. Enfin il abdique. Cant. l. 4. c. 49.

Matthieu, cédant plutôt à l'autorité de son père qu'à la force de ses raisonnements et à l'élégance de ses phrases, se rendit enfin. Cantacuzène s'empressa d'aller porter cette nouvelle à Jean Paléologue. Ce prince, au comble de la joie, part sur-le-champ avec toute sa cour pour se rendre à Épibate, et y recevoir l'abdication de Matthieu. Cette cérémonie se fit avec assez d'appareil en présence de l'empereur, de Cantacuzène, des impératrices, de Calliste, patriarche de Constantinople, de Lazare, patriarche de Jérusalem, et de plusieurs autres prélats. Matthieu se détermina

enfin à faire ce fatal serment qui l'avait si fort révolté d'abord. Il jura solennellement qu'il renonçait à la pourpre, et que jamais il ne prendrait les armes contre Jean Paléologue ni contre ses enfants. Calliste fulmina avec toutes les formalités lugubres usitées alors dans l'église grecque, comme dans l'église latine, une sentence d'excommunication contre Matthieu en cas qu'il osât par la suite violer ses engagements.

XLVIII. Jean Paléologue lui donne des marques de satisfaction. Cant. l. 4. c. 49.

Jean Paléologue resta quelques jours à Épibate pour tâcher d'adoucir par ses bons traitements l'amertume du sacrifice que Matthieu venait de faire. Il l'assura qu'il voulait être désormais son meilleur ami. Il l'exhortait à ne pas trop s'affliger d'avoir quitté les attributs de la dignité impériale, lui faisant entendre qu'il pourrait bien par la suite les lui rendre. Pour accorder quelque faible dédommagement à la vanité, il lui permit de porter telle chaussure qu'il lui plairait de choisir, pourvu qu'elle ne fût pas de couleur pourpre. Matthieu ne changea rien aux vêtements dont il était couvert pour lors, et continua à porter des brodequins blancs, comme il les avait portés dans sa prison. Ses fils obtinrent de l'empereur les deux plus grandes dignités auxquelles on pouvait prétendre chez les Grecs. Jean fut proclamé despote, et Démétrius sébastocrator. Paléologue les admit à sa table. C'était, d'après l'étiquette de la cour de Constantinople, un des plus grands honneurs que des sujets pussent recevoir de la part de l'empereur.

XLIX. Cantacuzène conduit Matthieu dans la Morée.

Cantacuzène, s'étant embarqué avec Matthieu et toute la famille de ce prince, fit voile pour la Morée, et les conduisit à la cour de Manuel, son second fils, qui était despote de cette province. Cette visite inquiéta

Manuel. Elle avait été précédée de bruits avant-coureurs qui lui faisaient craindre que son père ne vînt dans l'intention de le dépouiller de son gouvernement pour en investir son aîné. Cantacuzène dissipa ses alarmes, et l'engagea à recevoir Matthieu dans son palais. Les affaires s'arrangèrent paisiblement, et les deux frères vécurent en bonne intelligence. Lorsque Cantacuzène crut que sa présence n'était plus nécessaire dans ce pays, il le quitta, après y avoir fait un séjour d'environ un an. Revenu à Constantinople, il rentra dans le cloître.

I. Le portrait de Cantacuzène n'est pas aisé à faire.

Quoique Cantacuzène ne soit pas encore descendu dans le tombeau, on peut dire qu'il cesse en ce moment de vivre pour l'histoire. Il a joué sur la scène du monde un rôle assez distingué pour mériter que nous tracions son portrait. Mais cette tâche n'est pas aisée à remplir. Sa vie a été agitée par le flux et le reflux de tant d'événements contraires, qu'il serait difficile de le trouver dans une position assez tranquille pour que le pinceau pût bien saisir ses véritables traits, et rendre avec fidélité sa vraie physionomie. Tous ceux qui ont parlé de Cantacuzène n'ont pas toujours été d'accord entre eux. Dans le nombre de ses actions, il en est, il faut l'avouer, qui paraissent projeter des ombres défavorables sur sa mémoire. Dans cette diversité d'opinions, plus d'un lecteur indécis nous saura peut-être gré d'avoir fixé son jugement sur ce personnage. S'il ne nous est pas permis de faire le panégyrique de Cantacuzène, qu'il ne nous soit pas défendu au moins d'entreprendre son apologie.

II. Ses premières liaisons avec Andronic le

Nous ne dissimulerons point qu'il est assez naturel de ne pas concevoir de Cantacuzène une idée fort avantageuse, quand on le voit entretenir des liaisons si

étroites avec le jeune Andronic, qui menait une conduite si déréglée, quand on le voit prêter les mains à ce prince pour détrôner son aïeul; quand on le voit ensuite se faire le collègue de Jean Paléologue, son pupille, partager avec lui la pourpre, puis l'en dépouiller pour régner seul, et enfin appeler au trône son propre fils. A ces inculpations très-graves, sans doute, opposons quelques observations. Nous espérons que ceux qui auront suivi attentivement le fil de cette histoire, pourront trouver qu'elles ne sont pas tout-à-fait destituées de fondement.

jeune suspectes.

LII. Elles sont justifiées.

Il nous semble qu'en général on ne doit pas être trop surpris des liaisons que Cantacuzène avait formées dans sa première jeunesse avec Andronic. Il est assez dans le cours ordinaire de la politique humaine, qu'un jeune courtisan recherche la faveur de l'héritier présomptif de la couronne, et qu'il soit jaloux de lui plaire. Lorsque ces deux jeunes gens commencèrent à former entre eux cette intime amitié qui leur fit donner les noms d'Oreste et de Pylade, Andronic faisait concevoir de lui les plus heureuses espérances, et entraînait tous les cœurs par la douceur de ses mœurs et l'amabilité de son caractère. Quand il fut plus avancé en âge, et que la saison des passions fut venue, il s'y livra avec un tel abandon, qu'elles le jetèrent dans les plus grands écarts. On peut croire qu'alors Cantacuzène, fidèle aux devoirs de l'amitié, crut qu'il était plus sage de travailler à ramener son ami dans le droit chemin, que de le laisser à lui-même. En effet, il lui servit de conseil, et dans plus d'une occasion il le retint sur le bord de l'abîme où il allait se précipiter. Mais, dira-t-on, ce mentor si vertueux au-

rait dû au moins l'empêcher, et de prendre les armes contre son aïeul, et de le faire descendre du trône pour envahir sa place! Au contraire, on le voit dans certains moments l'exciter à défendre ses prétentions, et les lui présenter comme légitimes.

LIII. Cantacuzène excusable d'avoir porté avant le temps son jeune ami sur le trône. Cant. l. 1. c. 1.

Qu'on se rappelle toutes les circonstances de cet événement, et qu'on en juge de sang-froid et sans partialité, alors on reconnaîtra qu'il ne présente rien d'aussi criminel qu'on le croirait d'abord. Fallait-il donc permettre qu'un vieillard, tombé presque en démence, exclût de sa succession au trône son petit-fils qui en était l'héritier naturel? Fallait-il souffrir qu'il souillât la couronne impériale, en la posant sur la tête d'un vil bâtard qui ne couvrait par aucune bonne qualité l'opprobre de sa naissance? Cantacuzène, un des premiers hommes de la nation par son illustre origine, et par le rang qu'il tenait dans l'état, n'a donc rien fait qui ne fût conforme à la justice et à la saine politique, en conservant au jeune Andronic son héritage, et en sauvant à sa patrie les malheurs dont elle était menacée si les volontés du vieil Andronic devaient avoir leur exécution.

LIV. Il n'est mû par aucun motif d'intérêt personnel. Nic. Greg. l. 9. c. 8.

Cantacuzène, en prenant ce parti extrême, ne cédait qu'à la nécessité. Il agissait sans passion, et n'était conduit par aucune espèce de ressentiment, ni par aucun motif d'intérêt personnel, bien différent de ceux qui, comme lui, avaient opiné pour la déposition d'Andronic l'ancien. On se rappelle avec quel courage il repoussa les farouches conseils d'un Syrghiane, d'un Apocauque, d'un Synadène, qui voulaient qu'on ôtât à Andronic, non-seulement la couronne, mais encore la vie. Il ne faut pas oublier non plus le témoignage

que lui rend à cette occasion un de ses contemporains. Nicéphore Grégoras dit que Cantacuzène fut le seul qui ne profita pas d'une révolution devenue nécessaire, et qui ne fit paraître alors aucun signe de joie. Tout bien considéré, il ne pouvait résulter pour Cantacuzène de cette démarche hasardeuse d'autre avantage que la satisfaction secrète d'avoir servi sa patrie en suivant les mouvements de son cœur. Car il lui était impossible de se dissimuler qu'il allait soulever contre lui une foule de gens qui profitaient de l'état du vieil Andronic pour augmenter leur fortune aux dépens du trésor public. D'ailleurs les intentions perverses et trop connues de ceux qui avaient concouru avec lui à cette grande opération, ne pouvaient manquer de lui donner beaucoup d'inquiétude. N'avait-il pas à craindre aussi que son jeune maître ne le fît repentir d'avoir devancé l'époque fixée par la nature et par les constitutions de l'état pour le mettre en jouissance de son droit à la couronne, et qu'il ne se montrât peu digne du trône sur lequel il s'était empressé de le porter? Heureusement qu'Andronic fut docile à ses leçons, et qu'il répara sous la pourpre les torts de ses premières années. Les liaisons de Cantacuzène avec Andronic, loin de nuire à sa mémoire, déposent au contraire pour lui, et en faveur aussi du jeune prince qui, au milieu des désordres de sa conduite, avait eu le bon esprit de s'attacher un pareil ami.

LV. Il refuse d'être associé à l'Empire. Ducas, c. 6.

Andronic, lorsqu'il fut sur le trône, crut ne pouvoir mieux faire que d'accorder à Cantacuzène toute sa confiance. Il était si rempli d'estime pour sa personne, qu'il voulut le revêtir de la pourpre et en faire son collègue. Mais Cantacuzène refusa avec une généreuse

persévérance cet honneur. Si dès lors il eût conçu le projet de devenir empereur, pouvait-il se promettre une plus belle occasion que celle qui se présentait pour satisfaire son ambition? Lorsque après la mort d'Andronic, il se vit revêtu de la dignité de régent; lorsqu'il avait à son commandement toutes les forces militaires de l'Empire, que toute la noblesse s'était déclarée en sa faveur, qui l'aurait empêché, comme il le disait lui-même, de s'asseoir sur le trône, s'il eût été dans les dispositions que ses ennemis lui supposaient? S'il eût véritablement nourri dans son cœur le désir secret d'envahir le pouvoir suprême, aurait-il lutté avec tant d'efforts contre le vœu de ses amis, de ses partisans, de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans l'état, qui ne cessaient de lui répéter qu'il était honteux de laisser plus long-temps le sceptre entre des mains uniquement destinées à *manier la quenouille et le fuseau?* Ils voulaient parler de l'impératrice douairière, qui prétendait faire les fonctions de régente et commander en souveraine. Si dans la suite Cantacuzène prit les ornements impériaux, en cédant enfin aux desirs et même aux menaces de ceux de son parti, il ne fit rien, après tout, qui ne fût légitime. Appelé à la régence par l'empereur défunt, il avait un droit incontestable à cette haute dignité. Il pouvait donc, suivant un usage pratiqué dans l'Empire grec, jouir de toutes les prérogatives, de tous les honneurs dus au prince dont il était le représentant, et en conséquence se revêtir sans usurpation des attributs de la souveraineté. Ce n'était qu'en qualité de régent que Michel, le premier des Paléologues qui régna, avait d'abord reçu la couronne impériale des

mains du patriarche Arsène. Il est très-probable que Cantacuzène refusa de prendre la pourpre, pour ne pas donner de l'ombrage à la cour, qui aurait pu craindre qu'il n'imitât la perfidie de Michel Paléologue, et qu'il ne se substituât à son pupille, comme ce dernier s'était substitué à Jean Lascaris après lui avoir fait perdre la vue.

LVI. Ce refus lui devint funeste, ainsi qu'à la nation.

Cette délicatesse de Cantacuzène lui devint funeste ainsi qu'à sa patrie. Il aurait été à désirer qu'il eût soutenu davantage ce caractère de fermeté qu'il parut montrer dans les premiers moments de sa régence. Si, dès qu'il vit faire à ses ennemis et aux malintentionnés des mouvements équivoques et suspects, il se fût armé de tout le pouvoir que lui donnait sa dignité, pour les contenir ou les écraser, il aurait coupé le mal dans sa racine, et épargné à la nation de grandes calamités. Mais malheureusement la bonté de son ame lui fit croire qu'en s'abstenant de toute voie de rigueur, qu'en usant de beaucoup d'égards et de ménagements, il calmerait la haine de ses rivaux, et viendrait à bout de réunir tous les partis. Séduit par cette fausse espérance, il marcha avec trop de sécurité dans la carrière où les circonstances l'avaient jeté; et bientôt il s'y trouva engagé si avant, qu'il lui eût été impossible de reculer, et même d'en sortir sans courir les plus grands risques pour sa personne. Ce fut alors qu'il reconnut que pour sauver ses jours, et peut-être son pays, du salut duquel il était responsable en sa qualité de régent, il ne lui restait plus d'autre ressource que de se rendre maître d'une cour inepte, dépravée, composée d'hommes sans principes, qui abusaient de la faiblesse d'une princesse dépourvue de toute espèce

de talents, méprisée même dans sa propre maison, et que ses femmes tournaient en ridicule, à cause de la rusticité de l'éducation qu'elle avait reçue dans les montagnes de Savoie, quoiqu'elle fût fille d'un prince honoré dans l'histoire du nom de *Grand*.

LVII. Proclamé empereur, il n'accepte cette dignité que pour un temps. Nic. Greg. l. 13. c. 3.

Dans cette conjoncture critique, des mesures sagement combinées, et des intelligences adroitement ménagées, ouvrent tout à coup à Cantacuzène les portes de Constantinople, et mettent entre ses mains, sans qu'il y ait une seule goutte de sang répandue, les destinées de l'impératrice-mère, du jeune empereur, de toute la famille impériale, de tous les ministres et courtisans. Aucun de ceux dont il avait tant à se plaindre, n'éprouve de sa part le moindre signe de ressentiment. Cette conduite achève de lui concilier tous les cœurs, et personne ne laisse échapper la plus légère marque d'improbation, lorsqu'on fait la proposition de l'asseoir sur le trône à côté de son pupille. Le régent, loin de profiter pleinement d'une circonstance si heureuse, et de la disposition de tous les esprits en sa faveur, met lui-même une restriction au pouvoir dont on veut l'investir. Il proteste hautement qu'il n'accepte le diadème que pour un temps, et avec le dessein formel de le déposer aussitôt que le jeune prince sera capable de tenir seul le timon de l'état. S'il se réserve la première place dans les conseils, il ne prend que la dernière sur le trône. Il veut que Jean Paléologue soit nommé avant lui dans les prières publiques, que partout les premiers honneurs soient pour ce jeune prince. Peut-on raisonnablement soupçonner Cantacuzène d'avoir dans cette occasion usé de dissimulation? Est-il à présumer qu'un homme de

sa naissance et de son rang eût eu la bassesse de mentir si honteusement à Dieu, aux hommes et à sa propre conscience, sans que d'ailleurs on entrevoie où cette hypocrisie aurait pu le conduire, et à quoi elle eût servi pour l'avancement du projet qu'on lui prête? Jusqu'à présent, on ne voit dans la conduite de Cantacuzène que celle d'un citoyen généreux, d'un bon patriote, qui se saisit de la couronne pour la tenir en dépôt, et empêcher l'Empire de devenir la proie des factieux qui paraissaient disposés à le déchirer pour s'en partager les débris.

LVIII. Il est forcé par l'ingratitude de Jean Paléologue de le destituer.

Depuis l'époque de la réconciliation du régent avec la famille impériale, quelques années s'étaient écoulées assez paisiblement, et les affaires avaient pris un cours plus tranquille, lorsque le souffle de la discorde vint troubler tout à coup ce calme, et susciter une nouvelle tempête qui le jeta au milieu d'écueils encore plus dangereux que tous ceux auxquels il avait échappé jusqu'alors. Si dans cette fatale circonstance Cantacuzène se décida enfin à exclure son gendre du trône, et à lui substituer Matthieu, son propre fils, ce ne fut qu'après que ce prince eut rompu avec éclat tous les liens qui les unissaient l'un à l'autre, qu'il eut violé à son égard toutes les lois de la justice et des convenances, qu'il eut manqué à la foi des traités, qu'il eut fait à son cœur de profondes blessures par des procédés marqués au coin de la plus noire ingratitude; enfin, ce ne fut qu'après qu'il eut pris ouvertement les armes contre lui. Cantacuzène en déclarant alors son gendre déchu du trône, ne faisait qu'user de représailles. N'avait-il pas ainsi que lui acquis le droit de se regarder comme empereur légitime, surtout depuis

l'époque où il avait été couronné à Constantinople avec tant de pompe, du consentement même de Jean Paléologue, de l'aveu de l'impératrice douairière et de toute la maison impériale, en présence des grands de l'Empire, de tous les ordres du clergé, et aux acclamations du peuple? Cette cérémonie, dans laquelle il avait reçu des mains du patriarche de Constantinople, non-seulement le diadème, mais encore l'onction sainte; n'avait-elle pas imprimé sur son front tous les caractères de la souveraineté, et mis le sceau à son élévation? Et quand il y aurait eu quelque irrégularité dans les deux couronnements qui avaient eu lieu précédemment, l'un à Didymotique, et l'autre à Andrinople, cette irrégularité n'eût-elle pas été couverte par le dernier? Qu'on ne dise pas que le consentement général donné à la proclamation de Cantacuzène, le jour qu'il fut couronné et sacré empereur à Constantinople, n'avait point été libre, qu'il était dû à la force et à la terreur de ses armes, et que les suffrages qu'il avait obtenus en ce moment n'étaient point dans le cœur de ceux qui les lui donnaient, mais seulement sur leurs lèvres. Pour s'assurer de la sincérité de ceux qui émettent un vote, faudra-t-il donc descendre dans leur conscience? Avec ce principe, il n'est en aucun genre d'autorité fondée sur des élections et dépendante du consentement des peuples qu'on ne puisse attaquer. Que dans ces circonstances les formalités légales aient été observées extérieurement, cela suffit: dès lors tout est consommé, et il n'y a plus lieu à contester. Or, aucune des formalités consacrées chez les Grecs par l'usage pour se donner des souverains n'avait manqué à la promo-

tion de Cantacuzène; son élévation n'avait donc point ce caractère odieux que portait celle de Michel Paléologue.

LIX. Le titre d'usurpateur lui est donné à tort.

Il ne paraît pas que la nation grecque, ou ceux qui la représentaient, eussent prétendu, en appelant Cantacuzène au trône, limiter le temps de son autorité et de ses pouvoirs. Au contraire, il y a toute apparence que, vu le malheur des circonstances, on avait voulu faire ce qui s'était pratiqué plus d'une fois dans l'Empire, c'est-à-dire, donner au prince régent un collègue pour l'aider à porter le poids de l'administration. Il était même dit expressément, dans le traité du mois de février 1347, que Cantacuzène aurait pendant dix ans le premier rang au-dessus de son pupille, qui n'était alors que dans la quinzième année de son âge, qu'après cette époque les deux empereurs commanderaient *avec un pouvoir égal.* Cantacuzène n'était donc pas obligé de quitter la pourpre lorsque son jeune collègue serait devenu majeur. Après cela, appartenait-il à Jean Paléologue de vouloir arracher à Cantacuzène le sceptre que la nation lui avait mis entre les mains? et d'ailleurs le temps que Cantacuzène avait fixé pour être le terme de ses engagements volontaires était-il arrivé? toutes les conditions avaient-elles été remplies? Jean Paléologue se trouvait-il véritablement en état de gouverner seul? Il serait inutile de pousser plus loin ces observations. On croit en avoir dit assez pour faire sentir l'injustice de quelques historiens qui n'ont pas fait difficulté de donner à Cantacuzène la qualification d'usurpateur.

LX. Ses talents comme

On ne peut douter, au reste, que ce prétendu usurpateur n'eût tout ce qu'il fallait pour sauver les débris

homme d'état. Nic. Greg. l. 13. c. 1. Lib. 15. Ducas. c. 7. et 8.

de l'Empire, et pour ranimer le souffle de vie qui restait encore à ce corps décrépit, menacé d'une entière et prochaine dissolution. Il avait déja donné sous le règne précédent une preuve de ce qu'il était capable de faire. Sans contredit, il possédait ce véritable esprit, ce vrai génie de gouvernement si nécessaire à ceux que la Providence met à la tête des nations. Si Cantacuzène se faisait admirer par la sagesse de ses conseils, par son habileté dans le maniement et la conduite des affaires, il ne se distinguait pas moins dans la carrière des armes. L'historien Ducas a dit qu'il avait été le premier homme de guerre de son siècle, et il ne balance pas à lui décerner la qualification brillante de *héros*. Cantacuzène avait l'art de se faire aimer des soldats, et il en était devenu l'idole. Ils ne l'appelaient pas autrement que leur père, et lui ne leur donnait pas d'autre nom que celui de ses amis et de ses camarades. Mais en reconnaissant que la nature lui avait prodigué les grandes qualités indispensables pour bien gouverner, on regrette d'être forcé de convenir qu'il manqua quelquefois de celle qui est comme la base et le soutien de toutes les autres. Il n'avait pas toujours assez de fermeté dans ses résolutions. Sa conscience, excessivement timide, engourdissait, dans certaines occasions décisives, son bras au moment qu'il aurait fallu frapper de grands coups. Les plus petits obstacles entravaient alors sa marche, et au lieu de les renverser de vive force, comme il est souvent indispensable de le faire dans des cas extrêmes, il faisait pour les éviter, de longs circuits qui l'empêchaient d'arriver à temps au but. Au lieu d'avoir pris des mesures promptes et efficaces pour étouffer dans son

principe un incendie qui menaçait d'embraser tout l'Empire, il voulut attendre avec patience qu'il s'éteignît de lui-même, dans la crainte de blesser des intérêts particuliers. Cet excès de délicatesse, qui certainement n'a jamais existé dans une ame possédée de la passion de régner, ne lui permettait pas de faire aucun sacrifice à ce qu'on appelle raison d'état, parce qu'il savait que cette raison d'état n'est le plus souvent qu'un voile sous lequel des tyrans subalternes et de prétendus politiques se cachent pour commettre, au nom du bien public, les iniquités les plus criantes.

LXI. Son abdication volontaire lui fait honneur. Cant. l. 4. c. 39.

Ceux qui ne voudraient pas lui pardonner de s'être revêtu de la pourpre impériale ne pourront au moins se dispenser de lui tenir compte de la manière grande et généreuse dont il s'en est dépouillé, et des mouvements qu'il se donna pour déterminer son fils Matthieu à imiter son exemple. Certainement si Cantacuzène eût voulu user de tous les moyens qu'il avait entre les mains, et profiter de la bonne volonté de ses troupes, il aurait pu faire échouer les tentatives de Jean Paléologue qui, après être entré dans Constantinople, reconnut lui-même sa propre faiblesse. Ce prince, quoique secondé par Catalusio, ne fit-il pas à son beau-père l'offre de partager avec lui, comme auparavant, l'autorité suprême? Si Cantacuzène accepta cette capitulation, malgré l'engagement qu'il venait de prendre avec lui-même, en présence d'Irène son épouse et d'un de ses plus intimes confidents, de renoncer au plus tôt à l'Empire, si, disons-nous, il parut se rendre sans la moindre difficulté à la proposition de son gendre, enfin, s'il ne quitta pas sur l'heure la pourpre, c'est qu'il voulait se ménager le

temps dont il avait besoin pour mettre ordre aux affaires publiques et à celles de sa famille; c'est qu'il ne voulait pas, comme il en a fait l'aveu avec cette franchise qui perce si souvent dans ses Mémoires, sauver les apparences, et n'avoir point l'air de céder à l'autorité de son gendre. Quand il aurait été tenté de retenir encore pendant quelques instants les rênes du gouvernement, pour essayer si, à la faveur d'une nouvelle réconciliation qui pouvait être plus sincère que la précédente, il ne lui serait pas encore possible de réparer les malheurs des temps passés, quel reproche aurait-on à lui faire? Enfin, si dans cette circonstance délicate, il lui était échappé quelque signe d'hésitation, quelque velléité de revenir sur ses pas ou de reculer le terme de sa démission, ce serait tout au plus un léger tribut qu'il aurait payé à la faiblesse humaine. Lorsqu'on quitte volontairement un trône, il est bien permis de s'arrêter quelquefois sur les marches, et de n'en pas descendre avec la précipitation de celui qui en est chassé.

LXII. Il doit être cru sur ce qu'il dit lui-même à ce sujet.

Il faut ou reconnaître que la retraite de Cantacuzène porte tous les caractères d'une démission volontaire, ou regarder comme un roman, ou plutôt comme un mensonge insigne, tous ces détails particuliers dans lesquels il est entré au sujet de son abdication, toutes les circonstances qui ont accompagné cet événement; enfin, tout ce qu'il raconte depuis le moment où Jean Paléologue aidé de Catalusio prit possession du fort de l'Eptascale, jusqu'au jour où lui-même vint se renfermer de nouveau dans le cloître après son retour du Péloponèse. Ces faits, consignés dans les dernières pages de son histoire, ne choquent en rien

la vraisemblance, et ils s'enchaînent parfaitement les uns avec les autres. Quant au silence que gardent sur ces mêmes faits des historiens qui n'ont écrit que long-temps après Cantacuzène, et qui paraissent n'avoir voulu nous donner sur sa personne que des notions très-succinctes, ce ne peut être un motif pour les révoquer en doute et les laisser dans l'oubli.

LXIII. Ses vertus sociales, Nic. Greg. Lib. 9. c. 8. 9. — Lib. 10. c. 4. — Lib. 11. c. 4. c. 9. — Lib. 12. c. 4. c. 5. c. 9. — Lib. 13 c. 3 — Lib. 16 c. 5. — Lib. 18. c. 3. — Lib. 19. c. 1.

Aux talents politiques que Cantacuzène possédait réellement, et dont il ne sut pas tirer tout l'avantage qu'il aurait pu en obtenir, pour les raisons que nous avons exposées, il joignait toutes les vertus paisibles qui font le lien et le charme de la société. Il fut bon fils, bon père, bon époux, ami tendre, compatissant envers les malheureux, plein de clémence. Il était toujours prêt à pardonner à ses plus mortels ennemis. Quatre fois on attente à ses jours, et aucun des coupables ne porte la peine de son crime. Nicéphore Grégoras achève de mettre les dernières couleurs à ce portrait de Cantacuzène, en célébrant avec les expressions les plus fortes, sa bonté, sa sagesse, sa prudence, sa générosité, son courage dans les combats, sa modestie dans les succès, et sa grandeur d'ame dans les revers. Il rend hommage à la manière dont il gouverna l'état sous le règne d'Andronic le jeune, son ami. Il le représente comme le seul qui aurait pu sauver l'Empire; il répond de la pureté de ses intentions; il l'approuve de s'être saisi des rênes du gouvernement dans un moment où elles flottaient au hasard entre des mains incapables de les diriger; il le regarde comme celui que la Providence avait suscité pour sauver la nation, si elle eût pu être sauvée; il compare ceux qui voulaient le faire périr, ou au moins l'éloigner des affaires,

à des voleurs de nuit qui éteignent les lumières pour n'être point aperçus dans leurs manœuvres ténébreuses. Enfin, il finit en déclarant que Cantacuzène aurait été le meilleur empereur qui eût jamais régné à Constantinople, s'il n'avait pas eu le malheur d'employer contre lui et ses partisans les voies de la persécution pour faire triompher la doctrine des Palamites. Cette dernière observation de Nicéphore Grégoras nous répond de la vérité des éloges qu'il a donnés à Cantacuzène. Il faut l'en croire aussi, dans ce qu'il raconte de l'excessive douceur de son caractère. Il avoue que lui-même avait mis plus d'une fois à l'épreuve la vertu de cet illustre personnage sans qu'elle se fût jamais démentie. Il nous dit expressément qu'il était toujours étonné de l'indulgence avec laquelle il le traitait dans ces moments où il prenait la liberté de lui parler d'un ton qui n'était pas toujours fort respectueux, et à cette occasion il le compare à l'empereur Adrien, qui, dans les disputes souvent très-sérieuses qu'il avait avec Phavorin, jamais ne se fâchait contre lui, quoique ce philosophe le poussât quelquefois à bout. Cantacuzène avait en effet une égalité d'ame que rien ne pouvait troubler. Rarement agissait-il avec passion, et si quelquefois il se laissait aller à des préventions, c'était presque toujours dans un sens favorable à ceux qui en étaient l'objet. Les seuls hommes contre lesquels il montra peut-être un peu trop d'humeur furent les gens d'affaires ou les financiers, et les adversaires des Palamites. Il avait une sorte d'antipathie pour les agents et les suppôts du fisc, parce que, sans doute, la sensibilité de son ame ne lui permettait pas de voir d'un œil de bienveillance des hommes que leur mal-

heureuse étoile condamne à un métier nécessaire, il est vrai, mais qu'ils ne peuvent exercer sans faire couler trop souvent les larmes de la veuve et de l'orphelin, et sans arracher quelquefois de la bouche de l'indigent une portion de ce pain de douleur dont il se nourrit. La protection que Cantacuzène accorda à ces visionnaires, connus sous le nom de Palamites, la confiance aveugle qu'il avait pour les prêtres, et ce penchant qui l'entraînait à se mêler des affaires de religion, en le rendant digne de la censure des sages, doivent servir au moins à prouver qu'il n'a pas mérité le triste honneur que l'incrédulité a voulu lui faire en l'inscrivant dans ses fastes. Un reproche qu'on pourrait faire à Cantacuzène, c'est qu'il était un peu trop avide de louanges, disposition toujours funeste dans ceux qui gouvernent, parce qu'elle les expose à être les victimes de ce poison enchanteur, dont les courtisans connaissent mieux que personne la vraie composition, et avec lequel ils savent si bien endormir leurs maîtres, pour leur intérêt personnel et pour le malheur des peuples.

LXIV. Jugement particulier de l'auteur sur la personne de Cantacuzène. Cant. l. 4. c. 24. 25.

Telle est l'idée que nous nous sommes faite de Cantacuzène d'après une étude réfléchie des historiens qui nous ont transmis le récit de ses actions, d'après ses propres écrits, et surtout d'après ceux de Nicéphore Grégoras, dont le témoignage en faveur de ce prince est d'autant moins suspect, qu'ils n'étaient pas toujours d'accord entre eux sur certaines opinions. Cette contrariété de sentiments éclata même dans la suite à un tel point, que Nicéphore voulut démentir une partie du bien qu'il en avait dit; mais cette rétractation venue trop tard, est tellement marquée du sceau de

la passion et du fanatisme, qu'elle couvre de honte son auteur, sans pouvoir deshonorer celui qui en est l'objet. Pour nous, en reconnaissant dans la vie de Cantacuzène quelques taches qui en ont un peu terni la gloire, nous ne pouvons nous empêcher de l'estimer et de respecter sa mémoire. Si nous n'osons pas prononcer qu'il fut un grand homme, au moins ne craignons-nous pas de le regarder comme le plus honnête qu'il y eût alors dans toute la Grèce, malgré les malheurs dont il a été la cause ou le prétexte. Ses actions, prises chacune isolément, peuvent présenter à ceux qui s'en tiennent aux apparences, des faces peu avantageuses; mais quand on les examine de près, quand on considère la chaîne qui les lie, les causes qui les font naître inévitablement les unes des autres, on reconnaît qu'il y a eu plus de fatalité dans sa conduite que de mauvaise intention. Nous pensons que Cantacuzène est un de ces personnages dont il faut juger par sentiment. Plaignons la cour de Constantinople d'avoir été assez aveugle sur ses vrais intérêts, pour se priver des avantages qu'elle eût pu retirer des talents de Cantacuzène, et plaignons Cantacuzène de ce que par un enchaînement malheureux d'événements imprévus, il ait été forcé de faire servir pour sa défense personnelle des armes qu'il n'avait prises que pour sauver son ingrate patrie. On lui a encore reproché ses alliances avec les Turks, et la faiblesse qu'il avait eue de donner une de ses filles en mariage à un prince musulman. Il a lui-même répondu à ce chef d'accusation, sur lequel les catholiques et le clergé de son église ont beaucoup trop insisté. Ces sortes d'alliance n'étaient

pas rares alors parmi les princes chrétiens. L'histoire en fournit un assez grand nombre d'exemples.

LXV. Ouvrages de Cantacuzène.

Aux qualités du cœur Cantacuzène réunissait les talents de l'esprit. Il était versé dans les sciences sacrées et profanes, quoi qu'en ait dit Nicéphore Grégoras, dont il faut interpréter ici la pensée. Lorsqu'il avance que Cantacuzène n'était point instruit, il veut dire seulement qu'il n'entendait pas les matières ecclésiastiques, parce que sur quelques points de religion, il avait des opinions qui ne sympathisaient pas avec les siennes. Pour certaines gens, on est ignorant et même quelque chose de pire quand on ne pense pas comme eux. Nicéphore n'avait pu sitôt oublier qu'il nous apprend lui-même que Cantacuzène avait été dès sa plus tendre jeunesse très-appliqué à l'étude, qu'il cherchait avec empressement à se procurer des livres sur toutes sortes de matières, et qu'il se faisait une loi de ne passer aucun jour sans acquérir les connaissances qui lui manquaient, et sans produire lui-même quelque nouveauté littéraire. On voit que Cantacuzène avait en effet l'esprit orné, qu'il s'était familiarisé avec la lecture des bons auteurs de l'antiquité. Il les cite souvent, et quelquefois il en fait des applications très-heureuses. Outre sa langue maternelle, il parlait le latin et l'italien. Le turk lui était si familier, qu'il pouvait haranguer, sans interprète, les troupes musulmanes qui servaient dans ses armées. Le plus important de ses ouvrages est son histoire en quatre livres, qu'il publia sous le nom de *Christodule* ou serviteur du Christ. Elle contient les règnes des deux Andronic, le sien, et une partie de celui de Jean Paléologue, son pupille et son gendre. Elle est écrite d'une manière intéres-

sante, et enrichie de harangues. Peut-être y sont-elles un peu trop multipliées. Mais parmi ces harangues, il s'en trouve qui pourraient, sinon pour le style, au moins pour le fonds, pour la force des pensées, et même pour les formes oratoires, être comparées aux discours des bons orateurs de l'ancienne Grèce. On l'a accusé d'avoir dans son histoire un peu déguisé la vérité, d'avoir passé légèrement sur certains points, parce qu'il s'y trouvait intéressé. Nous-mêmes, nous avons dans quelques circonstances manifesté nos doutes à ce sujet. Nous ne dissimulerons pas qu'on s'aperçoit que quelquefois il présente les faits du côté qui lui est le plus favorable, et qu'il s'est permis des réticences. Par exemple il n'a eu garde de parler de la mort déplorable du prince Manuel, qu'une malheureuse méprise fit périr sous le fer des satellites d'Andronic, son frère. Lui-même, au reste, nous avertit, et on ne peut que louer ses motifs, qu'il a laissé dans l'oubli certains faits par égard pour des personnes qui lui ont paru mériter d'être ménagées, et que sa discrétion a jeté un voile sur des objets qui auraient causé au lecteur trop d'horreur s'il les eût présentés à nu, c'est-à-dire, qu'il n'a pu éviter les inconvénients de tout écrivain qui publie de son vivant l'histoire du temps où il a vécu, et qui est obligé de parler de sa propre personne. Au reste, avec un peu de critique, et en le lisant avec attention, il est aisé de se mettre en garde contre toute espèce de surprise. Ce n'est pas sans raison qu'il observe qu'ayant été témoin des événements qu'il raconte, et qu'ayant eu le secret de l'état, il mérite beaucoup plus de confiance que ceux qui n'ont écrit ces mêmes événements que d'après ce qu'ils en ont su par la voix

publique. Lui-même nous apprend comment il était parvenu à découvrir les menées ténébreuses et les desseins les plus cachés de ses ennemis. Ce qui répond aux questions que nous nous sommes faites plus d'une fois à nous-mêmes en révélant d'après lui des projets nés dans la plus profonde obscurité, et qui ne pouvaient être connus que de leurs auteurs ou de ceux qui vivaient dans leur intime familiarité. Il paraît que Cantacuzène avait toujours été très-bien servi en correspondances secrètes, et que Jean et Nicéphore, tous deux fils d'Apocauque son ennemi personnel, étaient ses confidents, ou si l'on veut, ses espions. C'est sans doute d'après les renseignements qu'ils lui avaient donnés, qu'il s'est trouvé en état de nous instruire de toutes ces intrigues de cour, dont nous avons présenté les détails dans ce qui précède. Cette histoire n'est pas le seul ouvrage qui soit sorti de la plume de Cantacuzène. Il en a composé plusieurs autres qui attestent que ses connaissances étaient véritablement très-étendues en plus d'un genre. Il nous a laissé un commentaire sur la Morale d'Aristote, qui fait honneur à ses principes. Il a écrit contre les Juifs, contre Mahomet, et a donné une réfutation du Coran dont les controversistes font cas. Nouvelle preuve que Cantacuzène n'était ni un *impie*, ni un *comédien en fait de religion*.

La famille de Cantacuzène était une des premières de l'Empire. Elle le disputait par son ancienneté à celle des Paléologues. Il s'est trouvé des généalogistes visionnaires ou flatteurs qui ont voulu faire remonter son origine aux douze pairs de France. Ducas et Chalcondyle reconnaissent aussi que les Cantacuzènes

LXVI. Son origine; sa famille et ses enfants.
Duc. Famil. Byz. p. 258 et seq.
Ducas. c. 3.

étaient fort anciens, et George Pachymère leur donne l'épithète de *nobles*. Cependant ils n'ont guère figuré avant le règne de l'empereur Alexis Comnène. C'est à cette époque qu'on commence à voir les Cantacuzènes dans les grandes places. Le père de celui qui fixe ici notre attention, était considéré d'Andronic le vieux, qui le fit gouverneur du Péloponèse quoiqu'il ne fût encore que dans la vingt-deuxième année de son âge. Il termina sa carrière huit ans après. Il avait épousé Théodora Paléologue, qui par sa naissance tenait à la maison impériale. Elle mourut, comme nous l'avons vu plus haut, des suites des mauvais traitements qu'on lui fit essuyer dans sa prison en haine de son fils. Jean Cantacuzène succéda à la faveur de son père, dont l'empereur lui donna le gouvernement; mais il supplia ce prince de lui épargner le chagrin d'aller habiter dans une terre devenue le tombeau de celui qui lui avait donné la naissance, et dont le séjour lui rappellerait sans cesse des souvenirs trop douloureux. Il fut fait d'abord grand-papias et paracémonène, puis élevé à la dignité de grand-domestique par Andronic le jeune qui voulut se le donner pour collègue, et le déclara en mourant régent de l'Empire, et tuteur de ses enfants. On connaît assez la suite de ses actions. Jean Cantacuzène eut de la princesse Irène, son épouse, fille d'Andronic Asan protovestiaire, et petite-fille de Jean Asan, roi de Bulgarie, réfugié à Constantinople après avoir perdu sa couronne, quatre fils et trois filles. Les quatre fils furent: 1° Matthieu Cantacuzène son aîné, que nous avons fait suffisamment connaître. 2° Thomas Cantacuzène, qui défendit la ville de Senderove contre le sultan Amurat. 3° Manuel Cantacu-

zène, duc ou despote, de Sparte, 4° Andronic Cantacuzène mort de la peste en 1348. Ses trois filles furent : 1° Marie Cantacuzène, épouse de Nicéphore Ducas, prince d'Acarnanie, fils de Jean despote, de la famille des Anges. 2° Théodora Cantacuzène, femme d'Orkhan, sultan des Turks. 3° Hélène Cantacuzène qui fut mariée à l'empereur Jean Paléologue. S'il n'était pas permis de se défier un peu des éloges donnés à des enfants par celui dont ils ont reçu la naissance, il faudrait convenir que Cantacuzène a dû être le plus heureux des pères. Tous les siens, à l'entendre, ont eu les plus grandes qualités, sans aucune espèce de défaut. On ne sait pas au juste en quelle année Cantacuzène a fini ses jours. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'il existait encore en 1375, c'est-à-dire, vingt ans après son abdication. Cependant si l'on en voulait croire la chronique abrégée qui est à la suite de l'histoire de Michel Ducas, il serait mort en 1380 le jour de Pâque.

FIN DU LIVRE CENT QUATORZIÈME.

# LIVRE CXV.

I. Soliman, fils aîné d'Orkhan, s'empare de Gallipoli; II. Conquêtes d'Amurat, fils cadet d'Orkhan. III. Soliman prend Andrinople et meurt. IV. Didymotique prise par stratagème. V. Mort d'Orkhan. VI. Amurat Ier lui succède. Il se fait aimer. VII. Il change bientôt de conduite. VIII. Amurat fait d'Andrinople le siége de son empire en Europe. IX. L'empereur de Constantinople se réconcilie avec le crâle de Servie. X. Il fait la paix avec les Bulgares. XI. Philothée, patriarche de Constantinople. XII. La création des spahis par Amurat alarme les Grecs. XIII. Amurat, obligé de passer en Asie, fait un traité avec Jean Paléologue. XIV. Victoire d'Amurat sur les Bulgares, les Serves et les Hongrois. XV. Le roi de France, chef d'une croisade contre les infidèles. XVI. Jean Paléologue se plaint de n'avoir point été averti de cette croisade. XVII. Il refuse de céder aux Vénitiens l'île de Ténédos. XVIII. Révolte dans l'île de Candie apaisée. XIX. Les grandes compagnies refusent de s'enrôler pour la croisade. XX. Expédition du roi de Chypre en Égypte. XXI. Le mauvais succès de cette expédition chagrine les Grecs. XXII. Nouvelle révolte dans l'île de Candie. XXIII. Embarras du pape. XXIV. Pétrarque peu favorable aux Grecs. XXV. Les Grecs recouvrent Gallipoli. XXVI. Jean Paléologue proteste au roi de Hongrie qu'il veut embrasser la communion romaine. XXVII. Même protestation faite au pape. XXVIII. Nouvelles conquêtes du sultan en Grèce. XXIX. Abjuration de

Jean Paléologue entre les mains du pape. xxx. Il est retenu à Venise pour dettes. xxxi. Manuel, son fils cadet, le dégage. xxxii. Jean Paléologue s'arrête à Rome, en retournant à Constantinople. xxxiii. La mort du roi de Chypre a des suites fâcheuses pour les Grecs. xxxiv. Jean Paléologue se rend tributaire d'Amurat. xxxv. Grégoire XI, nouveau pape, adopte les projets de son prédécesseur. xxxvi. Congrès indiqué par le pape, à Thèbes en Béotie. xxxvii. Amurat projette d'attaquer la Hongrie. xxxviii. Jean Paléologue se reconnaît de nouveau vassal du sultan. xxxix. Le jeune Manuel perd Thessalonique par son imprudence. xl. Andronic, fils de l'empereur, et Contouse, fils d'Amurat, conspirent contre leurs pères. xli. Jean Paléologue et Amurat s'engagent à punir leurs fils. xlii. Amurat débauche les troupes de son fils. xliii. Didymotique cruellement traitée pour avoir donné asile aux rebelles. xliv. Punition d'Andronic. xlv. Les Génois équipent une flotte contre les Turks. xlvi. Andronic, sorti de prison, fait enfermer son père et son frère. xlvii. Jean Paléologue engage Carlo Zeno, Vénitien, à le tirer de captivité. xlviii. Il fait manquer les tentatives de Carlo Zeno. xlix. Pour le mettre dans ses intérêts, il donne aux Vénitiens l'île de Ténédos. l. Carlo Zeno échoue et se sauve de Constantinople. li. Il se rend à Venise, et remet au sénat le diplôme de l'empereur. lii. Andronic et les Génois repoussés de Ténédos par les Vénitiens. liii. Jean Paléologue, délivré de prison, fait un traité honteux avec Amurat. liv. Il force Philadelphie à se rendre aux Turks. lv. Singulière aventure arrivée à Trébisonde. lvi. Manuel assiége Galata, sans succès. lvii. Accord entre les Vénitiens et les Génois. lviii. Nouvelles conquêtes d'Amurat. lix. Prise de Bolina par Amurat. lx. Prise de Soffia par les Turks. lxi. Plusieurs villes de Grèce et des frontières au pouvoir des Ottomans. lxii. L'île de Corfou se donne aux Vénitiens. lxiii. Amurat passe en Asie pour y réprimer les entreprises de son gendre. lxiv. Les Grecs du Péloponèse inquiétés par le pape Urbain VI. lxv. Les Turks battus par les Serves. lxvi. Ils prennent leur revanche à la bataille de Cassovie. lxvii. Amurat meurt au sein de la victoire. lxviii. Bajazet son suc-

**cesseur, malheureux dans ses premiers exploits. LXIX. Il exige de Jean Paléologue des sommes prodigieuses. LXX. Aventure d'un imposteur. LXXI. Jean Paléologne fortifie Constantinople. LXXII. Il est contraint par Bajazet de détruire ces ouvrages. Il en meurt de chagrin.**

---

## JEAN PALÉOLOGUE Ier.

I. Soliman, fils aîné d'Orkhan, s'empare de Gallipoli. Pandect. Hist. Turcor. à Leunclav. p. 409. Pr. Cantimir Hist. d'Orkhan.

L'ABDICATION de Cantacuzène et celle de Matthieu, son fils, en faisant cesser la guerre civile, n'avaient pas procuré la paix au dehors. Au contraire, Orkhan n'étant plus retenu par cette espèce de considération que les convenances exigeaient qu'il eût pour son beau-père, donna un libre cours à ses desseins ambitieux. Il résolut de profiter de l'état d'affaiblissement où les Grecs se trouvaient réduits pour étendre ses conquêtes en Europe. Il chargea son fils Soliman de l'exécution de ses nouveaux projets, et mit auprès de sa personne, pour lui servir de conseil et l'aider dans ses opérations militaires, trois des meilleurs généraux de son armée. Soliman équipa pour cette expédition une flotte plus considérable qu'on n'aurait dû l'attendre de barbares encore novices dans l'art de la marine. Ce guerrier eut bientôt repris sur les Grecs la plupart des villes qu'il leur avait rendues d'après les instances de Cantacuzène, et entre autres Gallipoli. On rapporte que Jean Paléologue, en apprenant la perte de cette dernière ville, se contenta de dire d'un ton peu séant dans

la bouche d'un souverain qui ne doit jamais plaisanter sur les malheurs publics, que les Turks, après tout, n'avaient conquis qu'une étable à porcs. En s'exprimant ainsi, il faisait allusion au nom d'un fort, nommé *Chiridocastre*, c'est-à-dire, *château des cochons*, que ces barbares avaient envahi, et qui servait de défense à Gallipoli. Cette ville était, comme nous l'avons déja observé, une des plus fortes clefs de la Grèce, et elle fermait le passage du détroit qui conduit de l'Archipel à Constantinople.

L'année suivante, Orkhan fit partir pour l'Europe une seconde armée, à la tête de laquelle il mit Amurat, son fils cadet. Tandis que Soliman se rendait maître de Malgara et d'Ypsala, Amurat s'emparait de ce château d'Épibate, que Jean Apocauque avait si bien fortifié pour lui servir d'asile dans le temps qu'il craignait que la cour ne voulût le punir de ses perfidies. Après cette conquête, Amurat se porta sur la ville de Chiorlu, située entre la capitale et Andrinople. La prise de cette place coûta beaucoup de monde aux Turks. Amurat la fit raser de manière qu'il n'en resta pas le moindre vestige. Les habitants de Pyrgos, ville peu éloignée de Chiorlu, furent si effrayés du traitement fait à leurs voisins, qu'ils abandonnèrent leurs foyers. Amurat prit possession de Pyrgos sans coup férir. C'est par-là qu'il termina la campagne; puis il s'en retourna en Asie.

An 1358. II. Conquêtes d'Amurat, fils cadet d'Orkhan. Pr. Cantimir Hist. d'Orkhan.

Soliman de son côté suivit le cours de ses exploits. Il fit le siége d'Andrinople, qui se défendit long-temps. Après la réduction de cette ville, Soliman ne se proposait rien moins que d'envahir tout le domaine de l'Empire. Il volait de conquêtes en conquêtes, lorsque

III. Soliman prend Andrinople et meurt. Laonicus. l. 1. p. 16.

la mort vint tout à coup le frapper sur le char de la victoire. Orkhan fut très-affligé de la perte de ce fils bien-aimé. Pour faire diversion à sa douleur, il s'occupa de nouvelles expéditions. Il chargea l'un des généraux qui avaient accompagné et secondé Soliman dans ses entreprises guerrières de soumettre Didymotique. Cette ville fut prise par stratagème.

IV. Didymotique prise par stratagème. Pr. Cantimir Hist. d'Orkhan.

Le gouverneur de Didymotique, qui avait senti combien il était important de conserver cette place, voulut en augmenter les fortifications, et réparer cette double muraille dont elle était environnée, et d'où elle avait emprunté le nom grec qu'elle portait alors, et qu'elle conserve encore. On l'appelle aujourd'hui Dimotuc. Ce gouverneur rassembla de toutes parts une foule d'ouvriers. Deux cents hommes vendus aux Turks ou Turks eux-mêmes, vinrent lui offrir leurs bras. Il ne craignit point d'accepter les services de ces étrangers, malgré les avis qu'on lui donna de s'en défier. Quelques jours après, ces hommes feignirent de prendre querelle les uns contre les autres. A la faveur du tumulte et du désordre qu'ils excitèrent parmi les travailleurs, ils forcèrent le magasin des armes qui était contigu à l'une des portes de la ville, firent main basse sur ceux qui gardaient cette porte, et l'ouvrirent à un corps de troupes musulmanes qui se tenait en embuscade dans le voisinage. En un instant la ville fut prise, et quelques-uns des habitants qui voulurent faire résistance, payèrent de leur vie l'imprudence de leur commandant. Cependant les Turks ne gardèrent pas long-temps Didymotique; ils la rendirent sur la recommandation de Cantacuzène. Ce vertueux personnage avait l'ame trop généreuse et

était trop dans les vrais principes, pour que le ressentiment des torts dont il pouvait avoir à se plaindre, lui fît oublier qu'un bon citoyen ne doit jamais punir sa patrie des injustices de ceux qui la gouvernent.

Orkhan, malgré tous ses efforts, ne put surmonter le chagrin qui le dévorait. Il ne survécut que deux mois à son fils. Il était âgé de soixante-dix ans, et en avait régné trente-cinq. Il fut inhumé à Pruse, dans ce fameux monastère qui avait jadis rassemblé jusqu'à cinq cents moines grecs. Les annales turques font d'Orkhan un grand éloge. Ce sultan, au lit de la mort, fit venir Amurat, son fils, et lui donna de sages instructions sur la manière dont il devait gouverner. Il lui recommanda surtout d'être un rigide observateur de la justice.

An 1359. v. Mort d'Orkhan. Ducas. c. 11. Pr. Cantimir Hist. d'Orkhan.

Amurat I[er] du nom avait un caractère différent de celui de Soliman, son frère. Il était plus doux, plus affable, plus aimable. Au moins avait-il l'ambition de le paraître. On ne pouvait lui faire plus de plaisir que de l'entretenir de l'histoire du grand Cyrus. Il paraissait moins touché des glorieux exploits de ce héros, que de sa modestie, de sa tempérance et de son humanité envers ceux qu'il avait vaincus. L'hommage qu'il rendait à sa mémoire ne se bornait pas à une admiration stérile de ses vertus; il se proposa de le prendre pour modèle. Les habitants des villes grecques qui avaient été conquises par son frère, ressentirent bientôt les effets de cette généreuse résolution. Amurat allégea tellement le joug que leur avait imposé Soliman, qu'ils cessèrent de regretter la domination de leurs anciens maîtres. Il se concilia l'estime et l'amitié non-seulement de ceux des Grecs que les

VI. Amurat I[er] lui succède. Il se fait aimer. Laonic. l. 1. Amurat.

événements avaient fait passer sous son obéissance, mais encore de Jean Paléologue et de toute la cour de Constantinople.

An 1360. VII. Il change bientôt de conduite. Laugier, Hist. de Venise. liv. 13.

Le nouveau sultan, pendant tout le cours de la première année de son règne, ne fit rien qui pût porter ombrage aux Grecs. L'Asie fut le seul théâtre de ses exploits. Il y conquit la ville d'Ancyre, et quelques autres places des environs. L'année d'ensuite, les choses prirent une autre face. Amurat changea de système. La facilité de faire en Grèce des conquêtes, les avantages que lui promettait la possession de si belles contrées, avaient trop d'attraits pour ne pas le tenter. D'ailleurs, il s'était fait une révolution subite dans ses opinions et dans ses mœurs. Un muphti lui ayant reproché publiquement de ne pas assister aux exercices du culte, il devint tout à coup dévot, et se fit un point de religion de persécuter les chrétiens. Dans les premiers élans de sa ferveur, il donna ordre à ses généraux de parcourir la Grèce, et de s'emparer des principales villes du pays. Les prêtres mahométans, animés du même esprit que leur souverain, ne négligeaient rien pour entretenir Amurat dans ses nouvelles dispositions, surtout depuis qu'ils eurent obtenu de lui que la cinquième partie des dépouilles de l'ennemi leur appartiendrait. D'un autre côté, les flottes musulmanes couraient les mers de Grèce, en ravageaient les côtes, et portaient la désolation dans toutes les îles de l'Archipel. Heureusement pour les Grecs, un capitaine vénitien, nommé Laurent Celsi, réprima les incursions de ces pirates, qui ruinaient le commerce maritime de sa république, et celui de toutes les autres nations chrétiennes. Les Vénitiens, pour reconnaître

un si grand service, élevèrent Laurent Celsi à l'autorité suprême. Il fut proclamé doge après le décès de Jean Delphino, qui mourut le 11 juillet de l'an 1361. Laurent Celsi est ce même doge qui, pour triompher de la fierté de son père, et le forcer de se découvrir comme les autres citoyens devant lui, s'avisa d'attacher une croix à son bonnet ducal. Alors ce vieillard, qui avait pris le parti d'aller toujours la tête nue, ne fit plus difficulté de reprendre son chaperon, et de l'abattre en présence du doge, toutes les fois que l'étiquette l'exigeait; mais en même temps il avait soin de dire : *C'est la croix que je salue et non pas mon fils, car étant son père, je ne lui dois aucune marque de respect.* Laurent Celsi, aussitôt après son exaltation, envoya des ambassadeurs à Constantinople, pour engager l'empereur à se liguer avec les Vénitiens contre les Turks. Jean Paléologue accueillit d'autant mieux cette invitation, qu'il commençait à revenir sur le compte d'Amurat, et qu'il ne pouvait plus se dissimuler le changement qui s'était opéré dans l'intérieur de son ame. D'ailleurs, ce sultan venait de reprendre l'importante ville de Didymotique, et d'accroître sa puissance du côté de la Servie, en s'emparant de la ville de Phères.

An 1361.
VIII.
Amurat fait d'Andrinople le siége de son Empire en Europe.
Phrant. l. 1. c. 6.

Les alarmes des Grecs durent encore augmenter, quand ils apprirent qu'Amurat avait déclaré qu'il voulait qu'Andrinople, dont son frère Soliman avait fait la conquête, devînt le siége de sa domination en Europe, comme Pruse l'était en Asie, et qu'il y ferait sa résidence ordinaire, quand il passerait en Grèce. Bientôt on vit que ce n'était pas un simple projet. Amurat donna des ordres pour qu'on disposât dans cette ville

un palais qui fût digne de le recevoir, et il y fit construire une superbe mosquée, qui subsiste encore.

An 1362. IX. L'empereur de Constantinople se réconcilie avec le crâle de Servie. Cant. l. 4. c. 50. Oriens. Christ. t. 1. col. 303.

De tous côtés l'empereur de Constantinople apercevait des présages qui ne lui annonçaient qu'un fâcheux avenir. Pour tâcher de se mettre en état de résister à l'orage dont il était menacé de la part des Musulmans, il crut qu'il était de sa politique de se réconcilier avec les Serves, qui avaient juré aux Grecs une haine implacable. Il envoya au crâle de Servie une ambassade, à la tête de laquelle était le patriarche de Constantinople, pour le conjurer de se réunir à lui contre les Barbares qui ravageaient les terres des deux nations. Élisabeth, épouse du crâle, laquelle jouissait sans doute d'un grand crédit auprès de son mari, fit réussir cette négociation au gré de Calliste. Elle avait reçu ce prélat, ainsi que tous ceux de sa suite, avec de grandes marques de considération. Calliste, dans le cours de son ambassade, fut attaqué d'une maladie dont il mourut. Plusieurs des principaux membres de son clergé, qui l'avaient accompagné, eurent le même sort. La renommée ne manqua pas de publier qu'ils avaient été empoisonnés, et elle accusait la reine de ce crime. Mais d'après le témoignage de Cantacuzène et celui des faits, c'était une imposture. Ils étaient tous décédés de différentes maladies; circonstance qui seule suffisait pour écarter de pareils soupçons. D'ailleurs, les honneurs qu'Élisabeth s'était empressée de rendre à Calliste, lorsqu'il avait paru à la cour, et ceux qu'elle lui rendit après son trépas, permettaient-ils de supposer que cette princesse eût ordonné sa mort? Élisabeth fit faire au patriarche de magnifiques funérailles. Elle retint même son corps, malgré les

instances des moines du mont Athos, dont un grand nombre avait assisté à ses obsèques, et qui auraient voulu le transporter dans leur monastère. Élisabeth leur dit qu'elle avait plus besoin qu'eux de sa protection. Au reste, c'était, si le portrait que nous en a tracé Nicéphore Grégoras est fidèle, un saint d'une espèce bien étrange, et qui ne méritait guère qu'on se disputât ses reliques.

X. Il fait la paix avec les Bulgares.

Jean Paléologue saisit le moment où il venait d'enchaîner les Serves par des traités, pour tomber sur le roi des Bulgares dont il avait à se venger. Il attaqua toutes les places que ce prince possédait sur la côte occidentale du Pont-Euxin. Il emporta la ville d'Anchiale, puis il assiégea Mésembrie par mer et par terre. Alexandre fit les plus grands efforts pour obliger les impériaux à lever le siége de cette dernière ville; mais les troupes qu'il envoya contre les Grecs ayant toujours été battues, il prit le parti de demander la paix. Elle lui fut accordée, toutefois à des conditions très-avantageuses pour les Grecs.

An 1363. XI. Philothée, patriarche de Constantinople. Cant. l. 4. c. 50.

L'empereur, après ce coup de vigueur, le seul peut-être qu'il ait fait pendant tout le cours de son règne, revint à Constantinople. Le siége patriarcal se trouvait alors vacant par la mort de Calliste. Les évêques s'étant assemblés pour lui donner un successeur, furent tous d'avis de rappeler Philothée. Jean Paléologue n'avait contre ce prélat aucun ressentiment, quoiqu'il eût sacré empereur Matthieu, fils aîné de Cantacuzène. Il estimait sa personne, et faisait cas de ses talents. D'ailleurs il lui savait gré de s'être retiré paisiblement au moment de la dernière révolution, pour ne pas occasioner des troubles dans l'église. Non-seu-

lement il consentit avec plaisir à son rappel, mais il lui députa les princes Andronic et Manuel, ses fils, avec les premiers personnages du sénat, pour le ramener du monastère, où il résidait, à la métropole.

XII. La création des spahis par Amurat alarme les Grecs.

Les Turks continuaient à faire trembler la cour de Constantinople non-seulement par la terreur de leurs armes et la rapidité de leurs conquêtes, mais encore par les mesures qu'Amurat prenait pour s'entourer d'une puissance militaire à laquelle rien ne pût désormais résister. Il créa les spahis, ou, pour parler plus exactement, il leur donna une organisation supérieure à celle qu'ils avaient reçue d'Orkhan, leur vrai fondateur. C'était un corps formidable de cavaliers qui subsiste encore aujourd'hui, et qui a toujours fait une des principales forces de l'Empire Ottoman.

XIII. Amurat obligé de passer en Asie fait un traité avec Jean Paléologue.

Amurat était occupé à dépouiller divers petits usurpateurs, tant Serves que Bulgares, qui, à la faveur des changements de règnes, s'étaient emparés d'une partie des domaines de leurs souverains, lorsqu'il apprit que ses états d'Asie étaient en pleine révolte. La plupart des émirs qui, sous son autorité commandaient dans ces contrées, avaient jugé les circonstances favorables pour se rendre indépendants. Amurat se hâta de passer en Orient. Avant de partir, il conclut un traité avec Jean Paléologue, c'est-à-dire, qu'il lui défendit de toucher à ses conquêtes pendant son absence. Elle ne fut pas de longue durée. Amurat eut bientôt forcé les rebelles à rentrer dans le devoir. Après avoir éteint jusqu'à la dernière étincelle de la révolte, et pris toutes les mesures nécessaires pour empêcher que le feu qu'il venait d'étouffer ne se rallumât, il se pressa de revenir en Europe pour y reprendre le cours de ses expé-

ditions; car tout en affectant de grands sentiments d'équité, il ne projetait rien moins que d'envahir les malheureux restes de l'empire grec. Il se voyait à la tête d'une armée victorieuse, forte de soixante mille hommes, lesquels ne respiraient que la guerre. Il ne lui en fallait pas tant pour conquérir toute la Grèce, mais il se trouvait embarrassé pour leur faire passer la mer; il avait négligé de se pourvoir de vaisseaux en quantité suffisante. Les Génois lui en fournirent moyennant une somme de soixante mille pièces d'or. C'est une tache dans l'histoire de ces Italiens. Elle leur a été reprochée long-temps et par les Grecs et par les Latins. Au reste, ce trait ne doit pas surprendre. Nous en avons déja fait quelque part l'observation : il est d'expérience qu'une nation, accoutumée à ne subsister que de commerce, ne se pique guère de délicatesse dans ses rapports avec les autres peuples. L'honneur est pour elle une marchandise qu'elle brocante comme tout le reste, si elle y trouve son profit.

XIV. Victoire d'Amurat sur les Bulgares, les Serves et les Hongrois.

Amurat était d'autant plus empressé de reparaître en Europe, qu'il savait que les Serves et les Bulgares s'étaient ligués avec le roi de Hongrie et le prince de Valachie, afin de lui enlever l'importante ville de Philippopolis, et même celle d'Andrinople. Philippopolis, située sur l'Hèbre, passait pour être une des principales barrières de la Bulgarie; et s'il était intéressant pour les Bulgares qu'elle ne restât pas au pouvoir d'une puissance étrangère, il ne l'était pas moins pour Amurat, qui l'occupait, de ne point la perdre. Il en avait fait une place forte, et il s'était plu à la décorer. Amurat, dès qu'il fut débarqué, se mit en marche à la tête de son armée pour aller chercher les confé-

dérés. Les ayant rencontrés à quelque distance d'Andrinople, il les attaqua avec une si grande furie, que du premier choc ils furent culbutés et taillés en pièces. Les historiens turks parlent avec enthousiasme de cette victoire. Ils débitent qu'on avait vu Soliman combattre pour les Musulmans, à la tête d'une troupe d'anges. Ce succès fut suivi de quelques avantages remportés sur des vaisseaux de la marine impériale qui avaient osé venir attaquer les côtes des pays dont les Turks s'étaient mis en possession. Parmi les prisonniers que les Musulmans firent sur ces navires, il se trouva plusieurs ingénieurs et d'autres artistes distingués. Ils furent tous envoyés à la cour d'Amurat. Dans le nombre était un architecte renommé. Le sultan lui rendit la liberté. Peu de temps après, il le fit surintendant de ses bâtiments, et se servit de ses talents pour embellir Pruse, en Bithynie, Andrinople et Philippopolis, en Thrace. C'est sans doute cet architecte qui présida à la construction du beau pont que le sultan fit faire dans la dernière de ces trois villes.

XV. Le roi de France chef d'une croisade contre les infidèles. Vilain, p. 208. Rayn. ad ann. 1363, 1364. Fleur. Hist. Eccl.

Les avantages signalés que les Turks obtenaient partout où ils portaient leurs armes inquiétaient beaucoup le pape Urbain V. Ces infidèles commençaient aussi à entamer les possessions des Latins. Déja ils s'étaient emparés de Thèbes, en Béotie, et de plusieurs des villes du Péloponèse, où l'on suivait le rit romain. Le pape s'affligeait sur les destinées de la religion, qui était menacée d'une prochaine destruction, dans ces contrées, ainsi que dans les états du sultan de Babylone. Il résolut, pour prévenir ce double malheur, de former une ligue générale de toutes les puissances chrétiennes. Il s'occupait de ce grand dessein,

lorsque les circonstances conduisirent Jean, roi de France, à Avignon, où Urbain faisait sa résidence. Le vendredi-saint de l'année 1363, le monarque français assista à l'office divin, célébré par le pape. Il était accompagné de Pierre de Lusignan, roi de Chypre, et de Waldemar III, roi de Danemark, qui s'était rendu auprès de ce pontife pour mettre sa personne et ses états sous la protection du Saint-Siége, ce que n'eût certainement pas fait Marguerite, sa fille, cette princesse qui a mérité d'être surnommée la Sémiramis du Nord. Urbain, en cette occasion, prononça un discours si touchant sur les profanations auxquelles les lieux saints étaient exposés, sur l'état malheureux des chrétiens qui habitaient la Palestine, sur les cruautés et les barbaries qu'ils éprouvaient de la part des Mahométans, que le roi Jean, saisi d'un religieux enthousiasme, déclara à haute voix qu'il prenait la croix. Les deux autres monarques suivirent son exemple. Ce fut un triomphe pour le pape. Sans perdre de temps, il nomme chef de la croisade le roi de France, et désigne pour son légat auprès de l'armée des croisés, le cardinal Talleyrand Périgord. Ce prélat était très-agréable au roi Jean, qui eut tout lieu de se repentir de n'avoir pas suivi le sage couseil qu'il lui avait donné, d'accepter les conditions du prince Édouard, fils du roi d'Angleterre, et de ne point hasarder la bataille de Poitiers, dont les suites furent si funestes à son royaume. C'est ce même cardinal dont nous avons parlé plus haut à l'occasion du frère Pierre Thomas, envoyé par le pape à la cour de Constantinople. On sait qu'il était d'une famille de France fort ancienne,

de laquelle sont sortis dans tous les temps des hommes qui ont servi avec distinction et l'église et l'état.

An 1364. XVI. Jean Paléologue se plaint de n'avoir point été averti de cette croisade. Ann. Rayn.

Le pape se hâta d'annoncer sa nouvelle croisade à tous les princes de la chrétienté. Jean Paléologue, à qui il négligea d'en faire part, fut alarmé de ce silence. Il craignait de voir renouveler ce qui était arrivé deux cents ans auparavant, lorsque les croisés, conduits par Godefroy de Bouillon, s'emparèrent de Constantinople, en passant pour aller à la terre sainte. Il envoya des ambassadeurs au souverain pontife, afin de le presser de s'expliquer. Urbain, pour le rassurer, et pour l'exhorter en même temps à traiter favorablement les croisés, lui écrivait des lettres très-affectueuses. L'empereur promit de concourir de tout son pouvoir au succès de la croisade, et au recouvrement de la terre sainte. Au reste, l'époque à laquelle les armées de cette religieuse confédération devaient se mettre en campagne, avait été renvoyée au 1er mars de l'an 1365. Il ne fallait rien moins que cet espace de temps pour faire les préparatifs d'une expédition qui paraissait devoir ébranler toute l'Europe. Le pape, craignant qu'il ne se trouvât à la cour de France des personnages assez sensés pour éclairer le roi Jean sur la témérité d'une pareille entreprise, avait eu la précaution de les excommunier d'avance. Le monarque français, au reste, n'avait besoin d'autre conseiller que lui-même, pour se dégoûter d'un projet qu'il avait formé dans un accès de ferveur passagère. Le nouveau chef de la croisade, loin d'être dans la disposition de s'exposer, comme l'un de ses ancêtres, aux risques de mourir esclave des barbares, s'en alla, dit-on, finir ses jours

à Londres, entre les bras d'une jeune beauté dont il était devenu le captif.

La Seigneurie de Venise était une des premières puissances auxquelles le pape s'était adressé pour en obtenir des secours contre l'ennemi commun. Les Vénitiens sentaient tout ce qu'ils avaient à craindre pour eux-mêmes de la part des Turks, si ces barbares continuaient à étendre leurs conquêtes en Grèce. D'après cette considération, ils crurent qu'il leur serait fort avantageux de posséder l'île de Ténédos. Cette île, étant placée le long des côtes de l'Asie-Mineure, et à peu de distance du détroit des Dardanelles, pouvait, par sa situation, leur faire un rempart contre les Turks, et un établissement très-propre à protéger leur commerce dans l'Archipel et dans la mer Noire. Les Vénitiens chargèrent Nicolo Faliero, leur bayle ou consul, à Constantinople, de proposer à l'empereur de leur céder l'île de Ténédos; mais Jean Paléologue ne voulut point consentir à cette cession, quelque avantageuses que fussent les offres qui lui furent faites.

XVII. Il refuse de céder aux Vénitiens l'île de Ténédos.

Tandis que les Vénitiens cherchaient à se procurer un nouvel établissement dans l'Archipel, ils furent à la veille d'en perdre un autre plus important, qui leur appartenait depuis un grand nombre d'années. Les colons de l'île de Candie, l'ancienne Crète, mécontents de n'être point appelés comme les autres citoyens aux charges et aux magistratures, formèrent le projet de se détacher de la mère-patrie. Le sénat venait d'établir une taxe pour les réparations du port et du môle de l'île. Cette imposition excita d'abord une fermentation sourde dans tous les esprits; bientôt le feu de la révolte éclata comme celui d'un volcan,

XVIII. Révolte dans l'île de Candie apaisée. Ann. Rayn. Laugier, Hist. de Venise. l. 13.

et embrasa tout le pays. Les chefs de la rébellion étaient Bernard Gradenigo et Tite Venier. Ces deux conspirateurs; pour attacher davantage à leur parti les Grecs qui formaient la majorité des habitants, abolirent le rit latin dans toutes les églises, et substituèrent aux armoiries de la République, c'est-à-dire, à l'étendard de Saint-Marc, la bannière de saint Tite. On ne peut se figurer les excès auxquels les rebelles s'abandonnèrent en cette circonstance contre ceux qui voulurent demeurer fidèles et au sénat et à leur religion. Bernard Gradenigo s'était associé un caloyer ou moine grec, nommé Milet, qui sonnait partout le tocsin, et excitait au meurtre la populace par ses discours fanatiques. Les fureurs de ce moine sanguinaire le rendirent odieux à ceux mêmes qu'il voulait servir. Marc Gradenigo, parent de Bernard, que les factieux avaient fait gouverneur de l'île, conçut tant d'horreur contre cet homme, qu'il le fit précipiter du haut des tours de son palais. Ce misérable en tombant, fut reçu sur les piques d'une troupe de soldats qui l'attendaient au pied de la muraille. En vain la Seigneurie voulut employer les voies de la conciliation, elle fut contrainte d'avoir recours à la force. Les rebelles, après une longue et vigoureuse résistance, se virent obligés de rendre les armes. Les malheureux Grecs que l'infortune poursuivait de toutes parts, furent en cette occasion traités avec beaucoup de rigueur par le sénat de Venise, et le nouveau joug qui leur fut imposé devint plus accablant que le premier. Les Vénitiens regardèrent la soumission de l'île de Candie comme une nouvelle conquête; il y avait cent soixante ans qu'ils possédaient cette île à titre de royaume. Cet événement fut célébré

à Venise par des actions de grâces rendues au ciel, par des tournois et autres réjouissances publiques.

XIX. Les grandes compagnies refusent de s'enrôler pour la croisade.

Cependant le moment fixé pour le départ des croisés approchait, et aucune des puissances qui avaient fait espérer au pape de fournir leur contingent, ne se pressait de remplir ses engagements. Urbain, ne sachant plus à quel expédient avoir recours, projeta de faire enrôler sous les enseignes de la sainte ligue, les *grandes compagnies*. C'était un ramas de brigands formé des débris des armées qui avaient été licenciées lors de la paix conclue entre la France et l'Angleterre, au moment où le roi Jean était sorti des prisons de Londres. Ces compagnies ne vivaient que de rapine. Le projet du pape était assez conforme aux vues d'une saine politique. Outre qu'il avait l'avantage d'opposer aux infidèles des combattants redoutables, il tendait encore à purger l'Europe d'un fléau qui la désolait, pour le verser sur les ennemis du nom chrétien. Urbain avait aussi un motif personnel pour envoyer au loin cette milice indisciplinée. Plus d'une fois diverses hordes de ces aventuriers étaient venues le visiter à Avignon, et il se ressouvenait de ce qu'il lui en avait coûté pour se débarrasser d'un de leurs chefs qui se faisait appeler l'*ami de Dieu* et l'*ennemi de tout le monde*. Les négociations qu'il entama avec les grandes compagnies avaient paru d'abord réussir à son gré, et il commençait à se féliciter du succès de ses démarches, lorsque tout à coup elles lui déclarèrent qu'elles ne voulaient pas quitter la *chambre* pour passer en Grèce. C'est ainsi que, dans leur jargon, ces guerriers féroces appelaient la France où ils vivaient à discrétion aux dépens des habitants des villes et des campagnes.

En vain le pape eut recours aux anathèmes pour les forcer de lui obéir. Les foudres de l'église ne pouvaient guère effrayer des chrétiens de cette trempe. Il n'y eut que quelques Anglais qui consentirent à quitter les grandes compagnies, pour se réunir aux troupes de Pierre de Lusignan, roi de Chypre.

XX. Expédition du roi de Chypre en Égypte. Rayn. ann. Hist des Huns. t. 5. p. 233 et suiv. Th. Valsing. an 1365. p. 180. Hist. Eccl. Fleur. Lang. Hist. de Venise. liv. 14.

Ce prince avait juré aux Mahométans une haine irréconciliable, et dès son enfance il s'était accoutumé à porter une épée nue suspendue à son cou, pour s'en servir contre eux toutes les fois qu'il en trouverait l'occasion. Peu content d'être le héros de la croisade, il s'en était fait l'apôtre. Il avait parcouru la plupart des cours de l'Europe pour en obtenir des secours. Les Vénitiens et les chevaliers de Rhodes furent les seuls qui se rendirent à ses sollicitations. En réunissant les troupes qu'ils lui envoyèrent à celles que purent lui fournir ses propres états, il forma un corps de dix mille hommes d'infanterie et de quatorze cents chevaux. Il les fit embarquer sur une flotte d'environ cent voiles. Il avait gardé un profond silence sur l'objet de cet armement qu'on croyait destiné à combattre les Turks qui infestaient les mers de Grèce. Il ne fit connaître ses intentions que quand on eut levé l'ancre. Alors il déclara qu'il allait droit en Égypte, dont il s'était flatté de faire la conquête. La flotte, après une traversée assez heureuse, entra dans le port d'Alexandrie, le 2 octobre de cette année. Les Sarrasins, qui ne s'attendaient pas à cette visite, en furent très-effrayés. Ils voulurent d'abord s'opposer à la descente des croisés, mais bientôt ils prirent la fuite, et se réfugièrent dans l'intérieur de la ville, d'où ils furent chassés. En peu d'heures, Pierre de Lusignan se vit maître

d'Alexandrie. Aussitôt il assembla un conseil pour délibérer sur les opérations ultérieures. La majorité des officiers de l'armée, et les Anglais surtout, jugèrent que, vu l'étendue d'Alexandrie, le petit nombre de troupes dont l'armée était composée, et la multitude de celles que le sultan du Caire pouvait mettre sur pied, il était impossible de garder cette place. En vain Pierre de Lusignan déploya toutes les ressources de son éloquence pour soutenir l'opinion contraire, son avis ne put prévaloir. On arrêta qu'on abandonnerait Alexandrie après l'avoir mise au pillage. Le roi de Chypre fulmina contre ceux dont la lâcheté lui faisait perdre, disait-il, le fruit d'une expédition qui devait l'immortaliser, et rendre un service signalé à toute la chretienté. Ces reproches ne touchèrent personne. Les chevaliers de Rhodes s'en retournèrent dans leur île, et les Vénitiens reprirent la route de leur pays couverts d'un peu de honte, et chargés de beaucoup de richesses.

XXI. Le mauvais succès de cette expédition chagrine les Grecs.

Cette expédition d'Égypte assez témérairement entreprise, ne produisit d'autre effet que d'irriter le sultan du Caire contre les chrétiens, et de rendre les Turks qui faisaient la guerre en Grèce, plus audacieux et plus entreprenants. En effet, les généraux d'Amurat profitèrent de l'état de stupeur où ces contretemps jetaient les Grecs, pour faire sur eux de nouvelles conquêtes. La cour de Constantinople, quoique toujours indisposée en secret contre les Latins, ne vit pas néanmoins avec indifférence que l'entreprise de Pierre de Lusignan eût manqué, et que des forces qui auraient pu être employées à protéger l'Empire contre les Musulmans, eussent été consumées en pure

perte. Car alors il n'y avait guère que le roi de Chypre, les Génois et la République de Venise dont Jean Paléologue pût se promettre quelques secours. Mais un incident imprévu mit les Vénitiens tout à fait hors d'état de défendre les Grecs contre leurs ennemis; peut-être même ne servit-il qu'à inspirer à ces républicains de l'éloignement pour la nation grecque.

An 1366. XXII. Nouvelle révolte dans l'île de Candie. Laug. Hist. Ven. l. 14.

Une seconde révolte éclata tout à coup dans l'île de Candie, avec des symptômes plus alarmants que ceux de la précédente. Cette fois, ce ne furent pas les colons vénitiens, mais les Grecs qui levèrent l'étendard de la rébellion. Trois frères, Grecs de nation, connus sous le nom des Calenge, Jean, Alexis et George, portaient dans leur cœur au plus haut degré d'exaltation, ces sentiments d'animosité que les Grecs avaient conçus contre les Latins. Ils formèrent le projet de chasser de l'île les Vénitiens, qu'ils regardaient comme des usurpateurs et des tyrans. Ils initièrent dans leur complot, non-seulement les Grecs, mais encore tous ceux des Vénitiens qui avaient été punis à l'occasion du dernier soulèvement, et qui par conséquent ne pouvaient manquer d'être très-irrités contre la Seigneurie. Jean Calenge débuta par arborer l'étendard de l'Empire, annonçant qu'il ne prenait les armes que pour rendre la liberté à ses compatriotes et les affranchir de la servitude des Vénitiens. Le nombre des révoltés s'accrut avec une telle rapidité, qu'en peu de jours Jean Calenge fut en état de se rendre maître de plusieurs places fortes. Le gouverneur de Candie, pour s'opposer à ce torrent, mit sur pied toutes les troupes qu'il put rassembler. Elles ravagèrent les habitations des rebelles. Ceux-ci usèrent de représailles. Il y eut

un combat entre les Grecs et l'armée vénitienne commandée par André Zeno. La victoire demeura aux premiers, et Zeno fut tué. La nouvelle de cette défaite, portée à Venise au commencement de l'année 1366, y jeta la consternation. Le sénat s'assembla, et prit des mesures qui eurent un si grand succès, qu'en peu de temps presque toutes les villes qui s'étaient révoltées rentrèrent sous l'obéissance de la Seigneurie. Plusieurs des rebelles obtinrent leur pardon en livrant leurs chefs. Quelques-uns de ceux qui avaient pu échapper aux poursuites des troupes vénitiennes, s'enfermèrent dans Anopolis, place que sa situation rendait très-forte. Malgré leur belle défense, cette ville fut obligée de céder à la bravoure des assiégeants. La prise d'Anopolis entraîna la soumission de tout le pays. Ceux des révoltés qui tombèrent au pouvoir des Vénitiens, portèrent leur tête sur l'échafaud. Lorsque la tranquillité fut rétablie, le sénat s'occupa des moyens qu'il crut les plus propres pour empêcher qu'elle ne fût troublée de nouveau. Trois provéditeurs furent envoyés dans l'île pour se concerter avec le gouverneur, et y faire exécuter les décrets du sénat. Ces magistrats commencèrent par révoquer celles des anciennes lois qui paraissaient trop favorables aux Grecs, et ils leur en substituèrent d'autres qui, appesantissant sur la tête de ces infortunés le joug de la servitude, les mettaient dans l'impuissance de remuer. Toutes les villes où les Grecs faisaient le plus grand nombre furent démantelées. On augmenta au contraire les fortifications des places dont les Vénitiens formaient la partie la plus considérable des citoyens. En conséquence, les villes d'Anopolis et de Lazythe, les deux principaux

repaires des rebelles, furent démolies jusques aux fondements, et on en dispersa les habitants de côté et d'autre. Il fut défendu, sous peine de mort, de venir s'établir sur le sol de ces villes proscrites, et même d'en cultiver le terrain à deux lieues à la ronde. On fit de nouvelles perquisitions pour découvrir ceux des conspirateurs qui avaient échappé aux premières recherches. On en arrêta plusieurs qui périrent de la main du bourreau. Cet exemple terrible imprima aux Grecs de l'île de Candie une si grande terreur, qu'ils n'osèrent plus dans la suite faire aucun mouvement pour recouvrer leur liberté.

XXIII. Embarras du pape. De toutes parts les Grecs étaient aux prises avec l'infortune. Si ceux d'entre eux qui vivaient sous la domination des Turks et même sous celle des Latins, sentaient chaque jour le joug de la tyrannie peser de plus en plus sur leur tête, ceux qui jouissaient encore de leur liberté sous le faible gouvernement de Jean Paléologue se voyaient menacés de périr bientôt par le glaive des Musulmans, ou de tomber dans leurs fers. Les troupes d'Amurat venaient d'obtenir encore de nouveaux succès en Grèce. Elles s'étaient emparées des villes de Zagoras, d'Iamboli et d'Ittiman. Ces échecs déterminèrent Jean Paléologue à redoubler ses instances auprès d'Urbain V. Ce pontife paraissait être dans une position fort embarrassante. S'il était pressé par les Grecs, il ne l'était pas moins par le roi de Chypre, qui lui représentait que le sultan du Caire, irrité de l'incursion qu'il avait faite en Égypte, menaçait d'envahir son royaume et l'île de Rhodes, ces deux boulevards de la chrétienté. Urbain, qui se trouvait absolument hors d'état de répondre aux desirs

de ce monarque, lui conseillait de s'accommoder avec le sultan, son ennemi, aux meilleures conditions possibles. Tout ce qu'il put faire en sa faveur pour l'instant, fut de défendre aux Vénitiens et aux Génois de fournir des munitions aux Sarrasins; il retira même aux Aragonais la permission qu'il leur avait donnée de commercer avec ces infidèles. Quant à Jean Paléologue, il lui fit observer que lui-même s'opposait à la bonne volonté de la plupart des princes de l'Europe, en différant de rentrer dans le sein de l'église romaine; enfin il lui déclara qu'il ne devait rien attendre de leur part, tant qu'il s'obstinerait à rester éloigné de cette mère commune des fidèles. C'était l'honnête défaite dont les papes avaient coutume d'user lorsqu'ils voulaient se débarrasser des importunités des Grecs, qui de leur côté ne manquaient jamais de mettre en avant la promesse de renoncer au schisme, toutes les fois qu'ils désiraient d'obtenir des Latins quelques secours, sans avoir l'intention de tenir leur parole. Le pape était pénétré de douleur de voir que cette croisade qu'il avait publiée avec tant d'appareil, se fût dissipée comme l'ombre. Malgré le zèle de ses prédicateurs, et les pardons que lui-même avait accordés avec prodigalité, les aumônes n'avaient pas été abondantes. Pour comble d'infortune, des imposteurs munis de faux pouvoirs, en avaient intercepté une grande partie. Le peu d'argent qui était entré dans le trésor de Saint-Pierre n'aurait pu être d'une grande ressource. Le pape jugea à propos d'en disposer pour faire la guerre à ces grandes compagnies qui désolaient l'Europe. Cet emploi de deniers qui avaient été

destinés pour la croisade, fit beaucoup murmurer contre le saint père.

XXIV. Pétrarque peu favorable aux Grecs. Petrarc. Rerum senilium. l. 7. Raynald. Annal. an. 1366.

Dans le nombre des improbateurs de la conduite d'Urbain V, on vit se distinguer un homme qui jouissait alors d'une grande réputation. Le célèbre Pétrarque, de la même plume dont il écrivait des vers tendres à la belle Laure, composait de pieuses réprimandes qu'il adressait à ce pontife. Pétrarque paraissait persuadé qu'un pape ne pouvait, en sûreté de conscience, tenir son siége dans un autre lieu que Rome. C'est pourquoi il pressait vivement Urbain de quitter au plus tôt Avignon, qu'il lui dépeignait comme une autre Babylone. *Qu'a donc*, lui disait-il, *de si attrayant pour vous cette ville? Aimeriez-vous mieux au jour du jugement général ressusciter avec les Avignonais qui sont les plus grands pécheurs de l'univers, qu'avec Pierre et Paul, et des milliers de saints personnages dont les corps reposent à Rome?* Il lui représentait qu'en restant éloigné de cette capitale du monde chrétien, il se trouvait moins à portée de veiller aux intérêts de l'église, et même de réussir, s'il était toujours dans l'intention de reprendre ses premiers projets de croisade, pour enlever aux Sarrasins la Terre-Sainte, et secourir l'empire de Constantinople contre les Ottomans. Toutefois Pétrarque n'était pas trop d'avis qu'on se donnât tant de mouvements pour les Grecs, qui dans le fond de leur cœur abhorraient les Latins, quoiqu'ils feignissent de vouloir se rapprocher d'eux. Ce qu'il confirmait par un fait dont il avait été lui-même témoin. « J'assistais un jour, « racontait-il, à une messe célébrée suivant le rit de

« l'église romaine, où un Grec se trouvait présent. « Cet homme, qui cependant n'était pas de la classe « des gens du peuple, s'écria avec audace : *Je ne puis* « *souffrir toutes ces momeries*. Voilà comment les « Grecs pensent de nous. Si quelqu'un des nôtres entre « dans leurs temples, il les purifient et les réconcilient « comme s'ils avaient été souillés par l'effusion du « sang humain, ou profanés par quelque crime abo- « minable. Enfin ils nous regardent comme des *chiens*, « et ils nous en donnent le nom, toutes les fois qu'ils « peuvent le faire impunément. » D'après ces dernières paroles, ce ne serait donc pas aux Turks, mais aux Grecs que nous serions redevables de cette dénomination injurieuse. Pétrarque concluait qu'il fallait, ou subjuguer les Grecs, ou les contraindre par la force des armes de se réunir à l'église latine. C'était aussi l'opinion du plus grand nombre des politiques du temps.

An 1367. XXV. Les Grecs recouvrent Gallipoli.

Cependant un événement imprévu ranima le courage des Grecs, et leur fit concevoir de meilleures espérances. Amédée, comte de Savoie, avait trouvé le moyen d'enlever aux Turks la ville de Gallipoli, et de la remettre à Jean Paléologue, qui était, comme on doit se le rappeler, son parent du côté maternel. La possession de cette ville était très-avantageuse aux Turks, parce qu'elle leur facilitait le passage par mer d'Asie en Europe. C'était d'ailleurs un excellent port, et en la perdant, ces barbares perdirent aussi de grandes richesses. Gallipoli était le magasin où ils rassemblaient toutes les dépouilles qu'ils enlevaient aux chrétiens. D'un autre côté, Louis, roi de Hongrie, venait de réduire sous sa puissance une grande partie

de la Bulgarie; il tenait même dans les fers Strastimire, roi des Bulgares. Ces conquêtes, en le rapprochant des places que les Turks avaient enlevées tant aux Bulgares qu'aux Grecs, le mettaient plus à portée d'attaquer les Ottomans, qu'il avait d'ailleurs intérêt d'éloigner des frontières de ses nouveaux états.

XXVI. Jean Paléologue proteste au roi de Hongrie qu'il veut embrasser la communion romaine. Ann. Reg. Hung. Georg. Pray. t. 2. p. 124. fol. Rayn. ann.

Le pape profita de cette circonstance pour proposer au roi de Hongrie de déclarer la guerre aux Turks, et pour lui offrir en même temps le titre de chef de la nouvelle croisade qu'il allait former pour le succès de cette expédition. Le monarque hongrois accepta cet honneur, mais en même temps il déclara qu'il ne prendrait les armes contre les Musulmans en faveur des Grecs, que lorsque l'empereur de Constantinople et tous ses sujets auraient embrassé la communion romaine. Jean Paléologue, informé de cette décision du roi de Hongrie, part tout à coup de sa capitale, accompagné de quelques-uns de ses courtisans, et arrive, après avoir essuyé des fatigues incroyables, à Bude, où Louis résidait alors. Sans prendre un instant de repos, il se présente devant ce prince, et jure entre ses mains qu'il est résolu de se soumettre avec toute sa famille et tous ses sujets à l'église de Rome. Il prie avec instance Élisabeth de Bosnie, épouse de Louis, de s'intéresser auprès de ce prince pour une cause qui était commune aux deux nations. En effet, disait Jean Paléologue, et avec fondement, si Amurat triomphe des Grecs, s'il renverse leur Empire, il ne manquera pas de tourner ses armes contre la Bosnie et la Servie, et de tomber ensuite sur la Hongrie. Louis, frappé de ces raisons, et touché des promesses de Jean Paléologue, soutenues des prières de la reine, dépêche

au pape, Étienne, évêque de Nitrie, pour l'instruire de la démarche de l'empereur de Constantinople, et de l'engagement qu'il a pris.

XXVII. Même protestation faite au pape.

A la même époque, les ambassadeurs de Jean Paléologue faisaient les mêmes protestations de la part de leur maître au pape qu'ils avaient rencontré à Viterbe, où il s'était arrêté en allant à Rome. Ce pontife, pour apaiser les murmures causés par sa trop longue résidence dans la ville d'Avignon, s'était enfin déterminé à la quitter. L'ambassade de Jean Paléologue était composée de huit personnages distingués par leur rang et par leur mérite personnel. On voyait à la tête Amédée, ce comte de Savoie qui avait remis depuis peu aux Grecs la ville de Gallipoli. Paul, archevêque de Smyrne et patriarche latin de Constantinople, en était l'orateur. Ces envoyés annoncèrent au pape que Jean Paléologue était décidé à venir le trouver au printemps prochain, pour faire abjuration entre ses mains. Urbain, dès qu'il fut installé à Rome, écrivit à Jeanne, reine de Naples et de Sicile, pour qu'elle veillât à ce que l'empereur de Constantinople pût traverser en sûreté la mer qui bordait ses états. Il adressa aussi des lettres à Philippe, prince de Tarente, qui se décorait du titre d'empereur des Grecs, et était du chef de sa mère héritier de ce Baudouin second, chassé de Constantinople par Michel Paléologue. Le pape lui enjoignit d'éteindre dans son cœur toute espèce de ressentiment, et de n'apporter aucun obstacle à la réconciliation des Grecs. Il fit les mêmes recommandations, ou plutôt il donna les mêmes ordres à tous les princes latins qui avaient des possessions dans les diverses contrées de la Grèce. Il les somma

de protéger le passage de l'empereur de Constantinople, et de tous ceux qui devaient l'accompagner jusqu'à Rome. Il expédia des brefs à toutes les personnes de la cour impériale, aux trois fils de l'empereur, à l'impératrice Hélène qu'il complimentait sur ses vertus, et particulièrement sur les dispositions où elle paraissait être de favoriser la réunion des deux églises. Il n'oublia pas non plus d'écrire à Cantacuzène, qui, lorsqu'il occupait le trône, avait aussi fait entendre au pape Clément VI, qu'il était très-disposé à se rapprocher du saint-siége. Urbain, en le traitant d'homme plein de prudence et très-instruit dans les sciences divines, l'exhortait à faire usage de l'ascendant que son autorité et ses lumières devaient lui donner sur le clergé de sa nation, pour le déterminer à consentir à la réconciliation de l'église d'Orient avec celle d'Occident. Il écrivit à Philothée, patriarche de Constantinople, à Nison, patriarche d'Alexandrie, et à Lazare, patriarche de Jérusalem. Enfin, il n'y eut pas un Archimandrite qui ne fut honoré d'une de ses lettres. Elles supposent toutes que chacun de ces prélats lui avait manifesté par écrit l'intention où il était de le reconnaître comme chef de l'église universelle, et de professer tous les dogmes de l'église romaine. Il les assure que s'ils veulent accompagner leur empereur à Rome, ils éprouveront de sa part les meilleurs traitements. Enfin Urbain V écrivit en général à tout le peuple de Constantinople.

An 1368. XXVIII. Nouvelles conquêtes du sultan en Grèce. Saidin.

Les affaires en étaient dans cet état, lorsque tout à coup elles vinrent à changer de face. Louis de Hongrie fit la paix avec les Bulgares. Il rétablit Strastimire, leur souverain, sur son trône, et lui rendit ceux

de ses états dont il l'avait dépouillé. Dès-lors le monarque hongrois cessait d'avoir le même intérêt qu'auparavant de prendre les armes contre les Musulmans dont il n'était plus si voisin. D'ailleurs les différends qui divisaient presque toutes les puissances de l'Europe ne lui permettaient pas d'espérer qu'elles pussent le seconder dans la guerre où le pape avait voulu l'engager. Amurat, qui ignorait sans doute tous les projets tramés contre lui, ou qui ne les craignait guère, continuait à faire en Grèce de nouvelles conquêtes. Il se rendit maître de plusieurs places très-importantes, et entre autres de la ville de Peichiar, qui fut rasée de fond en comble. Il s'empara encore de Nissa, située sur le chemin d'Andrinople à Constantinople. On sait que ce lieu était une des maisons de plaisance des empereurs.

An 1369. XXIX. Abjuration de Jean Paléologue entre les mains du pape. Phrantz. l. 1. c. 19. Chalcond. l. 1. p. 25. Ann. Rayn. Vitæ. pontif. t. 1 p. 388, 410. — t. 2. p. 772. Allat. Conc. p. 843. Laug. Hist. de Venise. liv. 14.

Jean Paléologue, dévoré de chagrin, avait pris le parti, pour s'étourdir sur ses malheurs, de se plonger sans aucune retenue dans le sein de la volupté. La fille d'un prêtre dont il avait fait sa maîtresse, le possédait tout entier, lorsque enfin il se réveilla de son assoupissement. Mais ce ne fut que pour faire une démarche désespérée. Il voulut encore tenter les hasards de la fortune, en essayant quel pourrait être le résultat d'une obéissance aveugle aux volontés du pape. Il sortit précipitamment de sa capitale pour se rendre à Rome, et faire ce voyage qui avait été projeté pour l'année précédente, et auquel divers incidents avaient mis obstacle. Urbain V le reçut avec toutes les démonstrations de la plus vive allégresse, et le combla d'honneurs que ce prince racheta par de grandes humiliations; car on ne peut guère qualifier autrement ces

formalités auxquelles nous allons le voir se soumettre, si en effet sa conscience ne se trouvait pas d'accord avec ses actions, et si la conduite qu'il tint en cette occasion n'était qu'un jeu de politique. A peine Jean Paléologue fut arrivé à Rome, qu'il s'empressa de faire publiquement sa nouvelle profession de foi. Cette cérémonie eut lieu le 18 octobre de l'an 1369, en présence de quatre cardinaux et du prince François Catalusio ou Gatelusio, beau-frère de l'empereur. Elle se fit dans un temple dédié au Saint-Esprit, que la circonstance avait sans doute fait préférer à tout autre. Jean Paléologue y déclara à haute voix que la troisième personne de la Sainte-Trinité procède du Père et du Fils; qu'il est permis de consacrer l'eucharistie avec du pain azyme ou sans levain; que l'église romaine a la primatie sur toutes les autres églises du monde chrétien; que le droit de décider de toutes les questions de foi lui appartient, et qu'il est licite d'en appeler à son autorité, quand il s'élève des discussions sur des matières ecclésiastiques. Le pape ne pouvait être que très-content de la forme dans laquelle Jean Paléologue avait fait sa déclaration. Ce monarque, non-seulement y professait chacun des dogmes de l'église latine, mais il semblait encore reconnaître dans toute leur étendue ce qu'en France on appelle les prétentions de la cour de Rome. L'empereur remit au pape sa profession de foi. Elle était écrite en grec et en latin, signée de sa main avec de l'encre couleur de pourpre, et scellée d'une bulle d'or. Aussitôt les cardinaux lui donnèrent le baiser de paix, comme à un véritable enfant de l'église catholique. Trois jours après, le souverain pontife voulut que Jean Paléologue

réitérât entre ses mains son abjuration. Pour donner plus d'éclat à ce nouvel acte de soumission de la part de l'empereur, on eut soin qu'il fût accompagné de l'appareil le plus pompeux. Le pape, revêtu de ses habits pontificaux, se rendit processionnellement à l'église de Saint-Pierre, entouré du sacré collége et suivi d'une multitude de prélats. On avait placé au haut des degrés qui conduisaient à l'entrée du temple, un siége, sur lequel le saint-père s'assit. Alors l'empereur s'avança en faisant trois génuflexions, puis se prosterna devant le souverain pontife, et répéta à haute voix la formule de son abjuration. Le pape le réconcilia à l'église, et lui présenta ses pieds, sa main et sa joue à baiser, puis il le releva, et l'introduisit dans la basilique de Saint-Pierre, dont on ouvrit les portes pour y recevoir l'auguste cortége. On chanta en actions de grâces le *Te Deum*, qui fut suivi de la célébration d'une messe solennelle. La cérémonie fut terminée par un magnifique banquet auquel le pape, l'empereur et tous les cardinaux assistèrent. C'est à peu près tout ce que la cour de Rome put faire pour Jean Paléologue. Le pape, après l'avoir couvert de bénédictions et chargé de lettres de recommandation, le congédia, et l'envoya mendier des secours plus loin.

XXX. Il est retenu à Venise pour dettes. Phrantz. l. I. c. 17. Chalcond. l. I. p. 25, 26.

Jean Paléologue en quittant Rome se rendit à Venise. La Seigneurie lui fit une superbe réception, et s'engagea même à lui fournir quelques galères. Il avait eu l'intention de passer en France, où, d'après l'idée qu'il s'était faite de la puissance de cette monarchie, il comptait trouver de grandes ressources. Mais il ne fit pas ce voyage, quoi qu'en dise Phrantzès, ou, s'il l'entreprit, il s'arrêta en chemin, quand il sut que Charles V

qui régnait alors était dans l'impossibilité de lui prêter un seul homme. Le monarque français n'avait pas trop de toutes ses forces pour soutenir la guerre que lui faisaient l'Angleterre, l'Espagne et l'Allemagne. Jean Paléologue prévoyant bien que les autres cours ne manqueraient pas non plus de prétextes pour se dispenser de lui accorder ce qu'il se proposait de leur demander, prit le parti de retourner à Venise. Lors de sa première entrée dans cette ville, il y avait été comblé d'honneurs. Cette fois il n'y reçut que des affronts. Plusieurs riches particuliers de cette ville, dans la confiance que tous les souverains de l'Europe ouvriraient à ce prince leurs trésors, s'étaient empressés de lui avancer à gros intérêts, de fortes sommes pour subvenir aux frais de ses voyages; mais ces usuriers, quand ils le virent revenir les mains vides, prirent l'alarme, et ensuite des mesures pour qu'il ne leur échappât pas sans les avoir payés. Le gouvernement fut obligé, sur leur réquisition, de consigner l'illustre débiteur dans la ville, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à ses engagements. C'était sans doute un spectacle assez singulier de voir un empereur de Constantinople, un successeur du grand Constantin arrêté pour dettes. Jean Paléologue instruisit Andronic, son fils aîné, de cette aventure désagréable, et le pressa de lui envoyer les fonds dont il avait besoin pour obtenir sa liberté. Il ajouta dans sa lettre à Andronic, que si le trésor public n'était pas suffisant pour fournir toute la somme qu'il demandait, il l'autorisait à prendre ce qui pourrait y manquer sur les biens ecclésiastiques.

An 1370. Andronic n'avait nul attachement pour son père.
XXXI Manuel son D'un autre côté il n'était pas fâché de reculer le mo-

ment où il serait obligé de lui rendre les rênes du gouvernement, qu'il tenait avec plaisir en son absence. Il répondit à l'empereur qu'il ne se trouvait pas un denier dans les coffres de l'état, et que le clergé, quand il l'avait invité à contribuer dè ses richesses à la délivrance de son souverain, s'était déchaîné contre lui d'une manière effrayante; qu'il aurait craint d'exciter un soulèvement général, s'il eût voulu opposer la force à son refus. Andronic était, comme on voit, très-résigné à laisser son père en captivité. Il n'en fut pas de même de Manuel son frère cadet. Ce jeune prince se donna tant de mouvement, qu'il vint à bout de recueillir la somme due par Jean Paléologue. Il s'empressa de la porter lui-même à Venise. Cette conduite de Manuel lui concilia l'affection et la tendresse de son père, qui au contraire conçut pour son fils aîné une haine dont les suites furent des plus fâcheuses, et pour l'état, et pour la famille impériale.

Fils cadet le dégage. Phrantz. l. 1. c. 17. Chalcond. l. 1. p. 25. 26.

XXXII. Jean Paléologue s'arrête à Rome, en retournant à Constantinople.

Jean Paléologue ayant obtenu la permission de sortir de Venise, prit la route de Constantinople. Il passa par Rome, renouvela ses instances auprès du pape pour qu'il fît de nouveaux efforts en sa faveur. Urbain lui répéta qu'il était dans une impossibilité absolue de le secourir par lui-même; que les revenus du Saint-Siége étaient considérablement diminués depuis le schisme d'Avignon; qu'au reste il lui conseillait de prendre à son service un Anglais nommé Acut ou Agut, fameux corsaire qui avait ramassé une troupe de bandits avec laquelle il répandait la désolation sur les côtes de l'Italie et de la Sicile. Le pape prétendait que cet aventurier, excellent marin, et qui avait à ses ordres des hommes tous aussi déterminés que lui,

pourrait le servir puissamment contre les Turks, et les combattre avec avantage sur mer. Il l'assurait qu'Acut ne demanderait pas mieux que de quitter un métier où il n'y avait aucune gloire à recueillir, pour entrer dans une carrière honorable, et qui pourrait le mener à une fortune brillante. Le pape aurait bien voulu être délivré de ce forban qui ne respectait pas toujours le patrimoine de saint Pierre. L'empereur fut sourd au conseil intéressé d'Urbain. Il se hâta de reprendre le chemin de ses états. Pour prix d'un voyage ruineux, où il avait éprouvé tant de dégoûts et d'humiliations, il ne remporta qu'une petite chapelle dont le saint père lui fit présent, avec le privilége d'y faire dire la messe, mais à condition que cette messe serait célébrée toujours avant le lever de l'aurore, par un prêtre latin, et jamais par un prêtre grec. Le pape s'empressa d'annoncer la conversion de Jean Paléologue à tous les souverains du monde chrétien, leur recommandant de reconnaître désormais ce prince comme un membre de l'église, et comme son cher fils en Jésus-Christ, et en conséquence de le défendre de tout leur pouvoir contre les Turks. Recommandation vaine et illusoire!

XXXIII. La mort du roi de Chypre a des suites fâcheuses pour les Grecs. Hist. de la guerre de Chypre par Contarini. p. 10. in-4. Raynal. ann. Foglietta. l. 8.

Par un enchaînement d'incidents malheureux, les seules puissances dont les Grecs auraient pu attendre quelque secours, parce qu'elles-mêmes avaient intérêt d'abattre la domination des musulmans, se trouvaient alors tout à fait dans l'impossibilité de rien tenter contre ces barbares. La fin déplorable de Pierre de Lusignan, roi de Chypre, surnommé *le Grand*, acheva de faire perdre au pape le peu d'espoir que la connaissance qu'il avait des dispositions de ce prince entre-

tenait encore dans son ame. Urbain le regardait comme un des plus vaillants défenseurs de la foi, et comme le fléau des musulmans. Pierre de Lusignan, un peu trop sensible à une infortune dont le diadème ne garantit pas toujours le front des têtes couronnées, avait mis en justice son premier ministre qu'il accusait d'avoir débauché Éléonore d'Aragon son épouse. Le monarque n'eut pas le crédit de faire constater juridiquement son déshonneur. Le coupable trouva le moyen de corrompre les juges, et fut déclaré innocent. Pierre de Lusignan, désespéré, tomba dans un état qui approchait de la frénésie. Il s'abandonnait à toutes sortes d'excès. Il violait les filles et les femmes sans épargner celles des familles les plus distinguées de la cour; il condamnait au dernier supplice pour les fautes les plus légères. Enfin il périt dans une sédition populaire, ou, selon d'autres, il expira sous les poignards de son oncle le prince de Galilée. Sa mort fut suivie d'un événement qui éteignit tout à fait une faible lueur d'espérance que l'empereur de Constantinople conservait encore, d'être secouru au moins par les Vénitiens et les Génois, si les autres puissances l'abandonnaient. Ces deux nations, à qui il aurait été facile, si elles se fussent entendues, de chasser les Turks des mers de Grèce et du Pont-Euxin, se brouillèrent de nouveau à l'occasion d'une rixe qui s'éleva sur le droit de préséance entre leurs consuls respectifs résidants à la cour de Chypre, le jour de l'intronisation du fils de Pierre de Lusignan. Cette querelle, qui fut accompagnée de circonstances atroces, fit naître entre les Génois d'une part, et les Vénitiens réunis à ceux de Chypre, de l'autre, une guerre sanglante, dont les

Guerra di Liguri eo' Viniziani da Ferrari di Porto Marizzo. p. 154 et suiv. Laug. Hist. Ven. t. 4. l. 15. t. 5. p. 63. Hist. de la guerre de Chypre par Gratiani l. 1. Hist. gén. des royaumes de Chypre, etc. par le chev. Dominiq. Jauna. lib. liv. 18. trad.

28.

suites furent des plus funestes, surtout pour le nouveau monarque, puisqu'il y perdit la liberté, et ensuite Famagouste, la seconde ville de son royaume et la plus riche. Il fut obligé de la céder pour sa rançon aux Génois, qui la possédèrent pendant long-temps au grand avantage de leur commerce.

XXXIV. Jean Paléologue se rend tributaire d'Amurat.

Lorsque Jean Paléologue vit qu'il ne fallait plus rien attendre ni du côté du roi de Chypre, ni du côté des Vénitiens et des Génois, ni de la part des chevaliers de Rhodes; lorsqu'il eut reconnu que sa soumission à l'église romaine ne lui servait à rien, il prit le parti de composer avec sa mauvaise fortune, et de céder à la nécessité. Il se rendit tributaire d'Amurat, afin qu'il le laissât jouir en paix du peu qui lui restait des débris de l'Empire. Quand le pape reçut cette nouvelle, il en fut pénétré de douleur. Il regardait comme une flétrissure sacrilége, imprimée au nom chrétien, qu'un prince qui venait de rentrer dans le sein de l'église catholique eût été forcé de courber sa tête sous le joug des infidèles. Il voyait aussi avec beaucoup de chagrin les moyens dont Amurat se servait pour recruter ses janissaires. Ce sultan, à l'exemple de ses prédécesseurs, faisait choisir parmi les enfants des Grecs soumis à sa domination, les plus beaux, les mieux faits et les plus vigoureux. Ces enfants d'élite étaient envoyés en Asie, pour y être instruits dans la religion mahométane, et formés aux mœurs et aux usages des Turks. Lorsqu'on avait effacé en eux les traces de leur première éducation, et qu'ils étaient parvenus à un âge convenable, ils entraient dans le corps des janissaires, et ils devenaient, sans le savoir, les instruments de la ruine de leur propre

patrie. Cette mesure portait un coup mortel et à la religion et à l'Empire. Les entrailles du père commun des fidèles en étaient déchirées, et il méditait de nouveaux projets pour tâcher de secourir les Grecs contre la tyrannie des Turks, lorsque la mort vint le surprendre. Il décéda le 19ᵉ jour du mois de décembre de l'an 1370.

An 1371. XXXV. Grégoire XI, nouveau pape, adopte les projets de son prédécesseur.

Grégoire XI, en succédant à Urbain V, voulut marcher sur ses traces, et mettre à exécution le plan qu'il avait formé, tant pour la délivrance des lieux saints que pour expulser les Turks de la Grèce. Ces barbares menaçaient la Sicile, et s'ils eussent réussi à l'envahir, bientôt toute l'Italie se serait trouvée exposée au risque de tomber sous leur domination. Les Génois, qui étaient les plus près du danger, avaient déja pris des mesures pour s'en garantir, en équipant une flotte destinée à repousser au besoin les attaques des Turks. Mais cette flotte n'était pas suffisante pour agir offensivement contre eux, si des secours étrangers ne la secondaient. Le pape, après avoir porté ses regards inquiets de tous les côtés, les fixa sur la France et sur l'Angleterre. Il osa concevoir l'espérance d'engager ces deux nations à tourner contre les infidèles les armes qu'elles avaient prises pour se détruire mutuellement. Ses tentatives furent inutiles. Grégoire ne pouvant mieux faire pour le moment, se contenta de pourvoir à la sûreté de Smyrne qui était encore en la puissance des Latins. Cette ville opposait du côté de l'Asie une forte digue au débordement des Turks, et était devenue un des remparts de la chrétienté. Le saint-père recommanda au grand-maître de Rhodes d'y envoyer un capitaine capable, par ses ta-

lents et sa bravoure, de la défendre en cas d'attaque.

An 1372. XXXVI. Congrès indiqué par le pape, à Thèbes en Béotie.

Pendant tout le cours de l'année suivante, les affaires relatives à la nouvelle croisade restèrent dans un état de stagnation désespérant pour ceux qui avaient intérêt de voir commencer au plus tôt cette grande expédition. Cependant Grégoire ne voulant pas qu'on pût lui reprocher d'avoir abandonné tout à fait la cause des Grecs, indiqua pour la fin de l'an 1373 un congrès qui devait se tenir à Thèbes en Béotie. Il exhorta tous les princes chrétiens à envoyer dans cette ville leurs ambassadeurs pour y traiter avec ses légats des moyens d'arrêter un torrent qui menaçait d'engloutir, non-seulement l'Orient et la Grèce, mais encore les états les plus puissants de l'Occident. Il fit aussi la même invitation à Jean Paléologue. Comme il devait s'écouler d'une époque à l'autre un espace de temps assez considérable, Grégoire exhorta l'empereur à faire, en attendant, tout ce qu'il pourrait pour harceler les Turks et les tenir en échec.

An 1373. XXXVII. Amurat projette d'attaquer la Hongrie.

Tandis que le pape se donnait beaucoup de mouvement pour susciter des ennemis au terrible Amurat, ce sultan, de son côté, projetait d'étendre sa domination au-delà des limites de la Grèce. La Hongrie lui parut une conquête digne de son ambition. D'ailleurs il avait à se venger du monarque hongrois. Pour s'assurer le succès de cette nouvelle entreprise, il fit alliance avec des Tartares qui s'engagèrent à entrer en Hongrie par la Moldavie, tandis que lui l'attaquerait du côté opposé. Louis, pour conjurer l'orage dont il était menacé, sollicitait de toutes parts de prompts secours. Le pape Grégoire lui permit de faire prêcher la croisade dans ses états; mais en lui accordant cette

grace, il crut avoir le droit de lui tracer le plan qu'il devait suivre dans ses opérations militaires. Il lui enjoignit de pousser les Turks à outrance, et de porter contre eux des forces maritimes jusque dans ce bras de mer qui est entre Constantinople et la mer Égée, et que l'on appelait dès lors le détroit de Saint-Georges. Ce pontife renouvela en même temps ses instances auprès de tous les princes de la chrétienté pour les engager à fournir des troupes à Louis de Hongrie. Il pressa surtout Charles IV, empereur d'Allemagne, de prendre part à cette nouvelle expédition. Ce prince, quoiqu'il se fût montré jusque alors assez docile aux volontés du saint-père, refusa cette fois d'y déférer. Il ne croyait pas qu'il lui convînt de hasarder le salut de l'empire d'Occident pour sauver celui d'Orient. Charles représenta, pour excuser son refus, que ces guerres d'outremer avaient toujours été funestes à ses prédécesseurs, et fatales à la chrétienté; que d'ailleurs on ne pouvait donner aucune confiance à l'empereur des Grecs, puisque, par des traités faits avec le sultan, il avait ouvert aux musulmans les portes de l'Europe, et avait, par ces malheureuses négociations, *enfermé le loup dans la bergerie;* qu'enfin il n'était pas nécessaire qu'il y eût deux Césars, et qu'il vaudrait mieux que l'empire grec fût réuni à l'empire latin, sous le même diadème. Une ambassade solennelle envoyée de Constantinople par Jean Paléologue, parcourait en même temps toutes les cours de l'Europe, pour en obtenir des subsides et des troupes. Dans le nombre des ambassadeurs se trouvait un personnage distingué par sa naissance. Il se nommait Jean Lascaris, et était de la race des anciens empereurs de ce nom. Cette

ambassade vint en France, et se présenta au roi Charles V, à Louis de Bourbon, et même à Philippe de Tarente, empereur titulaire de Constantinople. Jean Lascaris échoua dans sa mission, et n'obtint que des promesses de la part de quelques-uns, et des regrets stériles de la part du plus grand nombre. Un historien dit cependant qu'il recruta un corps de dix mille Européens; mais on ne sait trop ce que cette troupe devint, ni quels furent ses exploits. Il est sûr que la guerre dont Amurat avait menacé la Hongrie, s'éteignit tout à coup, ou au moins qu'elle resta assoupie.

**XXXVIII. Jean Paléologue se reconnaît de nouveau vassal du sultan.**

Jean Paléologue, qui avait mis ses dernières espérances dans les succès éventuels de cette guerre entre les Turks et les Hongrois, voyant encore son attente trompée de ce côté-là, perdit tout à fait courage. Dans son désespoir, il prit la résolution de se mettre sous la dépendance absolue du sultan, et de serrer de plus en plus les liens qui le tenaient déja enchaîné au pied du trône de ce barbare. Il renouvela de la manière la plus solennelle l'engagement qu'il avait pris de le reconnaître pour son seigneur suzerain, et d'envoyer en otage, à sa cour, un de ses fils; de plus, il s'imposa la loi, par une clause expresse, de faire auprès de sa personne le service militaire toutes les fois qu'il en serait requis. Le fier Amurat ne pouvait être que très-glorieux de cette démarche de l'empereur des Grecs. Jean Paléologue députa vers le pape un de ses officiers pour se justifier de ce nouveau traité que l'état d'abandon où il le laissait, l'avait mis dans l'affligeante nécessité de faire avec le Turk. Grégoire de son côté s'excusait du reproche que l'empereur lui adressait,

sur le refus obstiné que la nation grecque faisait de se réunir à l'église latine. Il se plaignait à Jean Paléologue de ce qu'il souffrait que ceux de ses sujets qui, à son exemple, avaient abjuré le schisme, fussent persécutés dans ses états.

An 1374.
XXXIX.
Le jeune Manuel perd Thessalonique par son imprudence.
Laonic. l. 1. p. 23, 24, 26, 27.

L'année d'ensuite Jean Paléologue éprouva encore un nouveau chagrin auquel il ne devait pas s'attendre. Son fils Manuel commit une imprudence qui pensa tout perdre. Jean Paléologue se l'était donné pour collègue du consentement de la nation, mais au préjudice d'Andronic son aîné. Il avait tâché de lui former une cour digne de sa nouvelle dignité, et lui avait assigné Thessalonique pour être le lieu de sa résidence. Ce jeune prince voyait avec dépit la plupart des villes de son voisinage dans les mains des Turks. Il céda au désir d'en recouvrer quelques-unes, sans penser aux suites d'une démarche si inconsidérée. Il jeta les yeux sur la ville de Phères qui avait jadis appartenu aux Grecs, et que les musulmans avaient enlevée aux Serves. Manuel y entretenait des intelligences secrètes, et cette ville était sur le point de lui être livrée, lorsque Amurat fut informé du complot. A cette nouvelle, le sultan entre dans une colère furieuse contre Manuel, et charge Karitine, l'un de ses plus habiles généraux, d'assiéger Thessalonique, et de lui amener ce prince mort ou vif. Manuel tenta de se défendre dans Thessalonique; mais voyant les habitants de cette ville disposés à se rendre, et ayant d'ailleurs reçu des lettres de l'empereur son père, qui lui signifiait avec indignation qu'il ne devait attendre de lui aucun secours, il prit le parti de s'échapper furtivement de la place où les Turks le tenaient enfermé. Il voulut

d'abord se retirer à Constantinople, mais son père refusa de l'y recevoir. Il alla chercher un autre asile dans Lesbos, auprès de Catalusio, époux de sa tante. A peine fut-il débarqué dans cette île, qu'on le força d'en sortir, tant était grande la terreur qu'inspirait aux Grecs le nom d'Amurat. D'ailleurs la famille impériale ne pouvait se dissimuler que Manuel ne fût dans son tort, puisqu'il n'avait pas craint de donner atteinte au traité que son père venait de conclure avec Amurat. Manuel, ne sachant plus que devenir, crut qu'il ne lui restait d'autre ressource que de s'abandonner à la discrétion du sultan. Il va le trouver à Andrinople, se présente devant lui en posture de suppliant, et le prie dans les termes les plus humbles de lui pardonner. Amurat, touché de son repentir, et de la confiance avec laquelle il est venu implorer sa clémence, l'embrasse, et, après quelques légers reproches, l'assure qu'il veut bien tout oublier.

Amurat eut sans doute d'autant moins de peine à traiter Manuel avec indulgence, qu'après tout il tira de la faute de ce jeune prince de grands avantages. Non-seulement elle lui valut, à peu de frais, la possession de l'importante ville de Thessalonique, qui, aussitôt après la fuite de Manuel, lui ouvrit ses portes, mais encore elle semblait lui attribuer le droit de surveiller de plus près tous les mouvements de la cour de Constantinople, et de la tenir comme suspecte dans la gêne et la contrainte, sans qu'elle osât s'en plaindre. Le sultan ne tarda pas à vouloir jouir pleinement de toute l'autorité que la fausse démarche de Manuel et les derniers engagements de Jean Paléo-

logue venaient de lui donner sur le père et sur le fils.

XL. Andronic, fils de l'empereur, et Coutouse, fils d'Amurat, conspirent contre leurs pères. Chalcond. l. 1. Amurat. Baudier. Hist. des Turks. l. 1. c. 5.

De nouveaux troubles s'étant élevés en Asie, Amurat se mit en marche pour aller les réprimer. En partant, il ordonna à Jean Paléologue, comme à son vassal, de le suivre avec un corps de ses propres troupes. Il voulut aussi que ce prince se fît accompagner de Manuel son fils et son collègue. Jean Paléologue, qui craignait de contrarier les volontés du sultan, dont la vanité était sans doute flattée de voir à sa suite deux empereurs de Constantinople, fut obligé de confier, pendant son absence, les rênes du gouvernement à Andronic, ce fils qui lui avait déja donné des preuves de son aversion pour sa personne, et qui devait être d'autant plus ulcéré contre lui, qu'il l'avait depuis peu dépouillé de son droit d'aînesse en appelant son frère cadet à l'empire. Aussi Andronic ne manqua pas de saisir les moyens que la fortune lui mettait entre les mains pour se venger. Amurat, de son côté, avait, en partant, investi Contouse, un de ses fils, de toute l'autorité nécessaire pour gouverner ses états d'Europe, pendant qu'il serait en Asie. Andronic avait reconnu dans le fils du sultan, des dispositions semblables aux siennes. Il le pratiqua, et insensiblement il se lia avec lui d'une étroite amitié. Bientôt ces deux jeunes princes concertèrent ensemble le projet de s'emparer du pouvoir souverain, et de faire descendre leurs pères du trône pour s'y asseoir à leur place. Ils se promirent de rester toujours unis d'intérêt, et de ne jamais quitter les armes qu'ils n'eussent consommé l'exécution de leur entreprise.

An 1375.
XLI.
Jean Paléologue et Amurat s'engagent à punir leurs fils.
Phrant. l. 1. c. 16.
Chalcond. l. 1. p. 20 et suiv.

Le complot de ces deux téméraires ne put demeurer long-temps enveloppé du voile du secret. Amurat en eut connaissance le premier. Aussitôt il alla trouver Jean Paléologue, et l'instruisit, en se servant d'expressions très-offensantes, de ce qu'il venait d'apprendre. Il lui dit qu'il n'y avait qu'un Grec qui eût pu enfanter un dessein si abominable; que c'était certainement Andronic son fils qui l'avait inspiré au sien. Il ajouta qu'il avait bien de la peine à ne pas le croire lui-même complice de cette perfidie; que si, d'après le plan de la conspiration, lui, Jean Paléologue, paraissait devoir en être aussi l'une des victimes, ce n'était de sa part qu'une ruse pour se ménager un moyen de défense dans le cas où la trame serait découverte, comme elle venait de l'être; qu'au reste, s'il voulait lui prouver qu'il était véritablement innocent, il fallait qu'il punît Andronic son fils, de la même manière qu'il punirait lui-même Contouse. Jean Paléologue, frappé comme d'un coup de foudre par ce discours, y répondit dans les termes les plus soumis. « Seigneur, « dit-il à Amurat, pourquoi m'accuser d'un crime « dont le seul récit me fait frissonner d'horreur, d'un « crime qui menaçait ma tête comme la vôtre? Si « Andronic mon fils était présent, vous seriez témoin « du châtiment que je lui ferais éprouver sur l'heure; « vous reconnaîtriez combien votre vie m'est chère, et « combien je vous suis dévoué. Secondez-moi, et vous « jugerez bientôt, par la rigueur de ma vengeance, de « l'excès de mon indignation. » Cette humble justification désarma la colère d'Amurat. Les deux princes, dont la présence n'était plus nécessaire en Asie, se mettent aussitôt en mer, traversent le Bosphore, et

s'avancent à grandes journées contre leurs fils, qu'ils rencontrent dans un lieu peu distant de Constantinople.

XLII. Amurat débauche les troupes de son fils. Laonic. l. 1. p. 20 et suiv.

Le camp de ces rebelles était bordé d'un côté par une rivière, et de l'autre barricadé de fortes palissades. Les jeunes princes, loin de songer à rendre les armes, firent leurs dispositions pour se bien défendre. Amurat s'étant approché du bord de la rivière pendant la nuit, y rencontra des patrouilles qui avaient traversé l'eau pour venir examiner ce qui se passait sur la rive opposée. Il osa se découvrir à ces hommes, et leur demanda « pourquoi, après avoir marché si long-temps à la vic- « toire sous ses étendards, ils voulaient aujourd'hui « lui faire la guerre, et tourner contre sa personne « ces mêmes armes qu'il leur avait mises à la main, « et qui leur seraient inutiles, s'il ne leur avait pas « appris à s'en servir. Qui peut donc avoir opéré un « changement si subit dans vos cœurs et dans ceux « de vos camarades? En est-il un seul qui puisse se « plaindre de moi? Que ceux d'entre vous qui croient « avoir des reproches à me faire s'avancent, je les « entendrai, et si ces reproches sont fondés, je leur « ferai justice. » Puis il leur représenta combien ils se rendaient coupables envers la nature, en soutenant un fils dans sa révolte contre son père, un monstre qui s'exposait à verser le sang de celui de qui il avait reçu la vie. Il finit en les assurant qu'il était disposé à pardonner à tous ceux qui reviendraient à l'obéissance qu'ils lui devaient; que quant aux malheureux qui persisteraient dans leur rébellion, ils pouvaient s'attendre à éprouver de sa part les effets de la vengeance la plus terrible.

XLIII. Didymotique cruellement traitée pour avoir donné asile aux rebelles. Phrantz. l. 1. c. 16. Duc. c. 12. Laonic. l. 1. p. 22 et suiv. Bandier. Hist. des Turks. l. 1.

Ce discours frappa ceux qui furent à portée de l'entendre. Le lendemain ils le répétèrent à quelques-uns de leurs camarades, et en peu d'heures il parcourut tout le camp. Il y produisit un tel effet que dès la nuit suivante presque tous les soldats de Contouse passèrent du côté d'Amurat. Contouse, plutôt que de recourir à la clémence de son père, prit la résolution désespérée d'aller s'enfermer, avec Andronic et le petit nombre de ceux qui leur étaient restés fidèles, dans Didymotique, et de s'ensevelir sous les ruines de cette ville. Amurat se mit à leur poursuite, et à peine son fils avait eu le temps de faire fermer les portes de la ville, que déja il était sous ses murs. Après quelques jours d'une résistance assez opiniâtre, les habitants de Didymotique commencèrent à manquer de vivres. Prévoyant que bientôt ils allaient être réduits aux horreurs de la famine, ils se déterminèrent à ouvrir leurs portes au sultan, et à lui livrer les princes rebelles. Ils crurent qu'Amurat leur en saurait gré, et qu'en conséquence il les traiterait avec indulgence. Ils se trompèrent. Dès qu'Amurat eut Contouse en son pouvoir, il lui fit crever les yeux, comme il se l'était promis. Ce traitement exercé par le vainqueur sur son propre fils, ne présageait rien que de sinistre à ceux qui l'avaient soutenu dans sa révolte. En effet, Amurat oublia dans cette occasion ces principes de clémence dont il avait voulu faire parade au commencement de son règne. Il traita cette malheureuse ville avec un raffinement de cruauté qui fait frémir. Il condamna toute la garnison à être noyée dans le fleuve qui passait au pied des murs de la ville. Il voulut que les pères de ceux qui étaient entrés plus particuliè-

rement dans la conspiration en fussent les bourreaux. La proclamation de ce jugement porté contre les habitants de Didymotique jeta dans cette ville la désolation. On n'y entendait de toutes parts que des gémissements, des cris lamentables, des hurlements, qui redoublèrent lorsque les satellites d'Amurat commencèrent à se répandre dans tous les quartiers de la ville pour y faire exécuter la sentence de leur maître. Les pères ne pouvant se résoudre à égorger leurs propres enfants, se poignardaient eux-mêmes, et leurs enfants étaient aussitôt massacrés par les soldats du sultan sur leurs cadavres encore palpitants. Ceux qui n'avaient pas la force de s'ôter la vie, étaient immolés du même coup avec leurs fils. D'autres disent que, dans le nombre de ces malheureux pères, tant Grecs que musulmans, condamnés à tremper leurs mains dans le sang de leurs propres enfants, il n'y en eut que deux qui ne furent pas assez dénaturés pour obéir à un ordre si barbare. Si, à la honte de l'humanité, cette dernière circonstance était vraie, ce serait un nouveau trait d'atrocité qui rendrait encore plus affreuse la peinture que nous venons de faire de cette sanglante catastrophe.

XLIV. Punition d'Andronic. Laonic. p. 26 et suiv. Said. p. 122. Keri, imperium Orient. p. 529.

Après cette horrible tragédie, Amurat s'empressa de renvoyer à Jean Paléologue, qui ne l'avait pas suivi au siége de Didymotique, son fils, en le sommant de le punir suivant l'engagement qu'il en avait pris. Jean Paléologue ne se contenta pas de faire perdre la vue à Andronic, il voulut que le fils de ce malheureux prince, qui était encore dans l'enfance, puisqu'il n'avait pas plus de cinq ans, partageât le sort de son père. Jean Paléologue se porta-t-il à cet excès pour le dis-

puter en barbarie au sultan, et pour lui faire sa cour par cet acte d'une cruauté gratuite, ou la colère dont son cœur était enflammé y avait-elle desséché tout sentiment d'humanité? Jean Paléologue, que jusque alors on était disposé à plaindre comme un homme malheureux, commence ici à n'être plus regardé que comme un père dénaturé. Toutefois les exécuteurs de ses ordres, moins barbares que lui, opérèrent de manière que le vinaigre bouillant qu'ils versèrent sur les yeux d'Andronic n'offensa qu'un de ces organes et laissa l'autre intact. Quant au jeune enfant, il en fut quitte pour une légère difformité et un peu de faiblesse dans la vue. Après ce cruel châtiment, Jean Paléologue fit enfermer Andronic avec sa femme et son fils dans une tour de Constantinople, nommée Anemas. Les annales turques publiées par Leunclave ne parlent pas à la vérité de cette étrange aventure; mais Saidin, historien turk, en fait mention. D'ailleurs, elle est si bien attestée par les historiens grecs et par ceux des autres nations, qu'il paraît impossible de n'y point croire. On ne pourrait élever des doutes que sur le temps où il faut placer cet événement. Les uns veulent qu'il ait eu lieu avant le voyage de l'empereur à Rome, d'autres, tel que Chalcondyle, le renvoient à une époque plus reculée. Nous avons cru devoir préférer cette dernière opinion, pour des raisons que nous ne pourrions développer ici sans entrer dans des discussions que le genre de l'histoire ne comporte pas.

An 1376. XLV. Les Génois équipent une flotte contre les Turks.

Les grands domaines qu'Amurat acquérait chaque jour en Grèce, et les progrès rapides de ses armes, alarmaient toutes les puissances voisines de l'Empire, ou qui avaient quelques possessions sur son ancien

territoire. Les Génois de Galata commencèrent enfin à réfléchir plus sérieusement qu'ils n'avaient encore fait sur les dangers dont ils seraient eux-mêmes Menacés si Constantinople tombait au pouvoir des musulmans. Ils firent part de leurs inquiétudes au sénat de Gênes. Le sénat, sur leurs représentations, décréta l'équipement d'une flotte assez considérable pour prévenir les entreprises des Turks, et pour mettre les colonies génoises à l'abri de toute insulte de la part de ces barbares. Grégoire XI qui, en sa qualité de souverain pontife, s'intéressait à tout ce qui pouvait contribuer à l'abaissement de l'ennemi du nom chrétien, écrivit à l'archevêque de Gênes pour le féliciter de la résolution que la République venait de prendre. Il permit en même temps à ce prélat de disposer pour subvenir en partie aux frais de l'armement projeté, d'une somme de vingt-cinq mille écus d'or, qu'on prendrait sur ceux des biens mal acquis dont il ne serait pas possible de connaître les vrais propriétaires. Grégoire adressa aussi cette même année, à l'exemple de son prédécesseur, des lettres à Cantacuzène, pour lui rappeler le desir qu'il avait manifesté plus d'une fois d'embrasser la communion romaine. Il le conjura de travailler de tout son pouvoir au grand œuvre de la réunion. Il le complimenta sur sa science, sur ses vertus, sur la gloire dont il s'était couvert pendant qu'il avait été revêtu de la pourpre impériale. Telle était l'opinion avantageuse que Grégoire avait conçue de Cantacuzène, ainsi qu'Urbain V et les autres pontifes qui avaient eu des relations avec cet homme célèbre.

L'armement décrété par le sénat des Gênes, ou

An 1377. n'eut pas lieu, ou les Génois ne s'en servirent que pour satisfaire leur ancienne animosité contre les Vénitiens, et jeter le trouble dans l'empire grec. Jean Paléologue avait toujours montré une sorte de prédilection pour les Vénitiens. Cette déférence déplaisait fort aux Génois. Ils en avaient conçu un tel dépit, que pour s'en venger ils ne se firent aucun scrupule d'armer le fils contre le père. Andronic venait d'obtenir sa liberté, sur la recommandation ou plutôt sur les ordres d'Amurat. D'après les événements passés, Andronic n'aurait pas dû s'attendre à une pareille faveur de la part du sultan à qui il avait causé tant de chagrin. Mais la politique d'Amurat lui faisait probablement apercevoir dans ce prince un brouillon qui ne manquerait pas de faire naître dans sa patrie des troubles dont lui-même pourrait profiter. Si telles furent ses vues, il faut avouer que les Génois les secondèrent complètement, et qu'ils servirent ce barbare au-delà de ses espérances. En effet, à peine Andronic fut sorti de prison, que les Génois intriguèrent en sa faveur, et lui formèrent un parti dans Constantinople. Lorsque le moment favorable pour éclater fut arrivé, Andronic se mit à la tête des conjurés, fondit tout à coup sur le palais impérial, se saisit de son père et de ses deux frères, Manuel et Théodore, et les fit enfermer dans le même lieu où il avait été retenu en captivité pendant deux ans. Il fut aussitôt proclamé empereur. La multitude se tourna tout à coup de son côté. Cet événement eut pour les Génois l'effet qu'ils en attendaient. Ils devinrent presque les maîtres à Constantinople, et y éclipsèrent les Vénitiens, qui perdirent tout le crédit qu'ils avaient

XLVI. Andronic, sorti de prison, fait enfermer son père et ses deux frères. Duc. c. 12. Rayn. Ann. Foglietta. l. 8.

depuis long-temps à la cour. Les Vénitiens furent tellement terrassés par ce coup imprévu, qu'ils n'osèrent faire le moindre mouvement en faveur de Jean Paléologue. Ils prirent le parti d'être les tristes et paisibles spectateurs des disgraces de ce prince, et du triomphe de leurs rivaux.

XLVII. Jean Paléologue engage Carlo Zeno, Vénitien, à le tirer de captivité. La Vita di Carlo Zeno, per Francesco Quirino. Hist. de Ven. par Laugier, l. 15.

Cependant il se trouva parmi eux un de ces hommes qu'un caractère ardent porte aux entreprises périlleuses, qui aiment et recherchent les grandes aventures, et à qui le ciel a donné en même temps un génie fécond en ressources. Ce personnage, que nous verrons jouer un rôle assez remarquable sur la scène qui va s'ouvrir, était un jeune noble appelé Carlo Zeno, issu d'une des premières familles de Venise, laquelle prétendait tirer son origine de Zénon, empereur de Constantinople. Carlo Zeno avait eu une jeunesse orageuse. Les années ayant calmé la fougue de ses passions, il fit un retour sur lui-même, et résolut de changer de conduite. Il rechercha la main d'une demoiselle de la maison des Justiniani, et eut le bonheur de l'obtenir. Cette vertueuse épouse acheva de le fixer dans le chemin du devoir. Carlo Zeno voulut prendre un état. Il se livra au commerce, regardé alors comme une profession honorable, même par les nobles Vénitiens. Ses affaires l'avaient conduit à Constantinople, où il s'était fait beaucoup d'amis. Jean Paléologue le considérait et lui avait accordé sa confiance. Ce fut sur lui que ce prince jeta les yeux pour l'aider à sortir de captivité. Mais comment établir avec cet étranger une correspondance sûre et suivie? Le hasard voulut que Jean Paléologue retrouvât dans l'épouse du concierge de la prison où il était détenu une de ses an-

ciennes favorites. Cette femme, nommée Pétronille, se prêta volontiers à tout ce que ce prince malheureux pouvait attendre d'un reste d'attachement qu'elle devait avoir encore pour lui. Elle se chargea de remettre à Carlo Zeno des lettres de l'empereur. Zeno fut d'abord étonné de la proposition que lui faisait Jean Paléologue. Plus d'une fois son esprit sonda avec effroi la profondeur du précipice sur le bord duquel il allait marcher, mais enfin, ne consultant plus que son cœur, il prit la résolution de tout sacrifier aux droits de l'amitié. Il commença par s'assurer de huit cents hommes d'élite choisis parmi les plus braves de sa nation, tous gens déterminés et capables d'un coup de main. Il crut que ce nombre lui suffirait pour forcer, s'il était nécessaire, la prison de Jean Paléologue, rompre ses fers et le rétablir sur le trône; il comptait aussi beaucoup sur la mobilité du peuple qu'on voit souvent reporter le soir sur l'autel l'idole qu'il en a renversée le matin. Lorsqu'il crut avoir bien pris ses mesures, il en donna avis à l'empereur par le moyen de leur fidèle entremetteuse.

XLVIII. Il fait manquer les tentatives de Carlo Zeno. La Vita di Carlo Zeno. Laug. Hist. de Ven. l. 15.

Le lieu que Jean Paléologue habitait dans le château où il était renfermé, avait une fenêtre qui donnait sur la mer. Carlo Zeno vint pendant la nuit dans une chaloupe se placer au-dessous de cette fenêtre, et monta dans la chambre de l'empereur avec le secours d'une corde que ce prince lui avait jetée. Sans perdre le temps en propos inutiles, il le presse de descendre avec lui. Alors Jean Paléologue fondant en larmes, lui dit : « Mon cher Zeno, je n'oublierai jamais tout ce « que je vous dois. Je conviens qu'il n'est pas dans le « monde d'ami comparable à vous. Je vais, si je vous

« suis, recouvrer et la liberté et le trône, je n'en doute « nullement. Mais puis-je abandonner mes deux fils qui « sont enfermés dans d'autres chambres, et qu'il m'est « impossible de délivrer? Non! la tendresse paternelle « s'y oppose. Je ne connais que trop le caractère du ty- « ran qui nous persécute. Je crains qu'en apprenant ma « fuite, il n'immole à sa fureur ces innocentes vic- « times. Alors je perdrais deux enfants qui me sont « chers, et je serais réduit à finir ma triste carrière « dans les angoisses du plus cruel chagrin, et bour- « relé par les cris de ma conscience qui me repro- « cherait sans cesse leur mort. » Ce discours étonna Carlo Zeno, et ne le persuada pas. Il employa toute son éloquence pour vaincre la délicatesse de l'empereur. Il lui représenta que ses craintes sur le sort de ses fils étaient excessives, et qu'il lui serait aisé de leur rendre la liberté aussitôt qu'il aurait recouvré la sienne. Voyant que Paléologue ne répondait à ses remontrances que par des pleurs. « Prince, lui dit-il, ce « n'est pas ici le moment de verser des larmes, ni de « s'abandonner à des réflexions inutiles. Vous voyez « à quels dangers je m'expose pour vous. Prenez à « l'instant votre parti, descendez ou je vous quitte. Si « vous me suivez, mes biens, ma vie sont à vous. Si « vous ne me suivez pas, ne m'envoyez plus ni lettres, « ni messages, ni Pétronille. » Jean Paléologue ne put triompher cette fois des sentiments que la nature lui inspirait; il se décida à rester dans les fers. Carlo Zeno se retira très-chagrin. Il courut congédier les soldats qu'il avait placés en différents postes, et qui attendaient avec impatience ses ordres pour se servir de leurs armes. Ces hommes à qui on avait promis de

grandes récompenses, durent être très-courroucés de ce qu'on les eût engagés inutilement dans un défilé si périlleux. Zeno, de son côté, se trouvait dans une position fort inquiétante pour lui-même. N'était-il pas à craindre que parmi un si grand nombre d'individus qu'il avait mis dans sa confidence, il ne se rencontrât quelque mécontent qui allât le dénoncer? Sans doute que sa bonne fortune le servit en ce moment au-delà de toute espérance, ou que son génie lui fit imaginer des moyens pour prévenir un malheur qui, suivant le cours ordinaire des événements, était presque inévitable.

XLIX. Pour le remettre dans ses intérêts, il donne aux Vénitiens l'île de Ténédos. La Vita di Carlo Zeno. Laug. Hist. de Ven. l. 15.

Une pareille aventure aurait éloigné pour jamais de Jean Paléologue tout autre que Carlo Zeno. Ce prince ne tarda pas à se repentir de n'avoir point suivi les conseils de cet ami généreux. Il le conjura de nouveau de faire tous ses efforts pour le tirer d'une captivité dont il ne pouvait plus supporter l'ennui; et pour l'y déterminer plus efficacement, il lui envoya un diplôme signé de sa main, par lequel il cédait aux Vénitiens cette île de Ténédos dont ils convoitaient la possession depuis long-temps, et qu'il avait refusé de leur vendre à des conditions très-avantageuses. Carlo Zeno fit à l'empereur une réponse telle qu'il pouvait la désirer, et la remit à cette même femme qui avait été l'organe de leur correspondance. Pétronille cacha la lettre de Carlo Zeno dans l'une de ses chaussures, en attendant le moment où elle pourrait la remettre à Jean Paléologue; mais elle l'y attacha avec si peu de précaution qu'elle se perdit. Cette fatale lettre fut trouvée par un des gardes de la prison, qui s'empressa de la porter à Andronic. Pétronille, appliquée à la torture, avoua tout. Andronic donna des ordres pour

qu'on se saisît de la personne de Carlo Zenò, en jurant qu'il le ferait expirer dans les plus cruels supplices. Il manda le bayle ou consul de Venise, qui résidait à Constantinople, et le somma avec colère de lui faire raison d'un pareil attentat. Le bayle, pour apaiser le courroux du prince, condamna hautement la conduite de Carlo Zeno, et promit de le livrer à sa vengeance, s'il pouvait le découvrir.

L. Carlo Zeno échoue, et se sauve de Constantinople. La Vita di Carlo Zeno Laug. Hist. de Ven. l. 15.

Zeno se tenait caché chez un de ses plus fidèles soldats, et y attendait avec impatience l'occasion de s'échapper de Constantinople. Elle ne fut pas longtemps à se présenter. Marc Justiniani, qui était peut-être de la famille de sa femme, et par conséquent son allié, arriva peu de jours après dans le port de cette ville avec une escadre de dix galères, servant d'escorte à une flotte marchande qui revenait des bords du Tanaïs richement chargée; il se rendit pendant la nuit auprès de Justiniani, lui fit le récit de tont ce qui s'était passé, et en même temps lui remit le diplôme qui assurait à la République de Venise la propriété de l'île de Ténédos. Justiniani crut qu'il fallait se presser, pour que ce titre eût tout son effet le plus promptement qu'il serait possible. Il se hâta de faire traverser à la flotte marchande qu'il convoyait le détroit de l'Archipel. Lorsqu'il la vit éloignée de tout danger, il revira de bord et cingla vers Ténédos. L'officier grec qui commandait dans cette île ne fit aucune difficulté de la livrer en voyant la signature de l'empereur son maître. Justiniani établit dans la capitale de l'île une forte garnison, puis il remit à la voile pour Venise.

Justiniani et Carlo Zeno ne doutaient pas qu'à leur

LI. Il se rend à Venise, et remet au sénat le diplôme de l'empereur. La Vita di Carlo Zeno Laug. Hist. de Ven. l. 15.

arrivée ils ne fussent comblés d'éloges par leurs concitoyens. Toutefois, lorsqu'ils se présentèrent au sénat, ils n'en reçurent qu'un accueil assez froid. Les personnages les plus graves d'entre les sénateurs, regardaient comme un titre illusoire l'acte par lequel Jean Paléologue cédait à la Seigneurie l'île de Ténédos. Cet écrit, disaient-ils, n'a point été de la part de ce prince l'effet d'une mûre délibération, mais celui d'une sorte de désespoir. D'ailleurs ils observaient que la condition à laquelle était attachée la cession de l'île de Ténédos n'était point remplie, puisque l'empereur gémissait encore dans les fers. D'autres craignaient que cette affaire ne suscitât une nouvelle guerre à la République dans un moment où elle ne se trouvait pas trop en forces pour la soutenir, et que dans un emportement de colère Andronic ne prît quelque parti violent contre les Vénitiens, qui se trouvaient alors en grand nombre à Constantinople. Ils ajoutaient que, si en se prévalant du diplôme de Jean Paléologue, on ne hasardait point le salut de la République, on compromettait au moins son honneur; que cette action, marquée au coin de la mauvaise foi, la couvrirait d'infamie aux yeux de l'univers. Ces réflexions, quoique très sages et exprimées avec énergie, ne purent l'emporter sur l'avis de Marc Justiniani et de Carlo Zeno, qui surent mettre dans leur parti un grand nombre de citoyens aussi peu délicats qu'eux en principes. Ils réussirent à faire décréter par le sénat, que sans un plus long délai on enverrait à Ténédos des troupes et des munitions de guerre, et que Carlo Zeno et Antoine Venier seraient chargés du gouvernement et de la défense de cette île.

A cette nouvelle, les Génois de Galata prirent l'alarme. Ils sentirent que les Vénitiens, devenus maîtres de Ténédos, pourraient profiter de la position de cette île, pour leur intercepter toute communication, non-seulement avec Gênes, leur métropole, mais encore avec presque toutes les autres nations de l'Europe, et que leur commerce en souffrirait un préjudice inappréciable. Ils s'en plaignirent amèrement à Andronic. Ils lui représentèrent que le procédé des Vénitiens était un attentat contre le droit des gens, un outrage fait à sa personne, une perfidie atroce; que s'il ne se hâtait de les en punir, il courrait les risques de voir bientôt sa couronne devenir la proie de leur cupidité. Andronic n'était que trop disposé à entrer dans les vues des Génois. Sur-le-champ il ordonne d'arrêter tous les Vénitiens résidant à Constantinople, et de mettre en séquestre tous leurs biens et leurs effets. Les Génois, de leur côté, s'empressèrent d'équiper une flotte de vingt-deux galères, sur laquelle Andronic répartit ses troupes et celles que la République lui put fournir. Il se mit à la tête de cet armement, et vint aborder à l'île de Ténédos. Andronic y fit débarquer ses soldats sans éprouver la moindre résistance. On était au mois de novembre de l'an 1377. Les Vénitiens avaient préféré se retirer dans la ville de Ténédos, et d'y attendre l'ennemi. Carlo Zeno occupait le faubourg, et s'y était retranché avec trois cents gendarmes et quelques compagnies d'archers. Antoine Venier devait défendre le corps de la place. Les Grecs et les Génois, après avoir exécuté leur descente, se mirent en marche pour aller attaquer le faubourg de Ténédos; mais ayant reconnu qu'il était mieux fortifié qu'ils ne

LII. Andronic et les Génois repoussés de Ténédos par les Vénitiens. La Vita di Carlo Zeno. Laug. Hist. de Ven. l. 15.

l'avaient imaginé, ils se retirèrent dans leurs vaisseaux pour y prendre, pendant la nuit, quelque repos, et toutes les mesures nécessaires pour ne point échouer dans l'exécution d'une nouvelle tentative. Le lendemain dès la pointe du jour ils descendirent à terre, bien résolus d'emporter de force le faubourg. Carlo Zeno, qui avait prévu leur dessein, fit cacher une partie de ses soldats dans les maisons, et leur recommanda de ne paraître qu'au moment qu'il les en avertirait. Pour lui, il se mit à la tête d'un petit détachement, et s'avança au-devant de l'ennemi, comme pour le reconnaître; ensuite il battit en retraite. Les impériaux et les Génois, qui étaient sans défiance, le suivirent. Quand il les vit engagés dans l'intérieur du faubourg, il fit le signal convenu. Alors ses soldats sortis de leur embuscade, tombèrent sur les Grecs et sur les Génois, qui furent mis en déroute. Cette victoire coûta cher aux Vénitiens. Carlo Zeno fut blessé dans le combat d'un coup de flèche à la cuisse. Cet accident ne l'empêcha pas le lendemain de soutenir avec intrépidité le choc des ennemis qui revinrent à la charge avec des forces supérieures. Dans ce dernier combat, il reçut deux nouvelles blessures qui lui firent perdre une si grande quantité de sang qu'il tomba en faiblesse. Ses soldats, qui le crurent mort, devinrent furieux. Ils se précipitèrent comme des forcenés au milieu des ennemis, et en firent un grand carnage. Le petit nombre de ceux qui échappèrent à l'épée du vainqueur ne trouva son salut qu'en se rembarquant avec précipitation. Andronic remit aussitôt à la voile pour Constantinople, où il rentra couvert de confusion. Carlo Zeno, lorsqu'il fut rétabli de ses blessures,

se rendit à Venise, où chacun s'empressa de lui faire une réception digne de ses brillants exploits.

An 1378. LIII. Jean Paléologue, délivré de prison, fait un traité honteux avec Amurat. Keri. Imp. Orient. p. 530.

Quelques mois après la défaite d'Andronic et des Génois ses alliés dans l'île de Ténédos, un personnage nommé l'Ange-Diable, suscité par les Vénitiens, trouva le moyen de faire échapper de leur prison Jean Paléologue et ses deux fils, Manuel et Théodore, en gagnant la garde allemande qui les surveillait. Ils se sauvèrent d'abord à Scutari, ville d'Asie située dans la Natolie, vis-à-vis du port de Constantinople. De là ils allèrent se réfugier à la cour du sultan. Pour se rendre Amurat favorable et mériter sa protection de préférence à Andronic, ils enchérirent sur les engagements que ce dernier avait contractés envers le sultan, et se soumirent à des servitudes beaucoup plus honteuses que toutes celles auxquelles ce prince s'était assujetti. Ils promirent de payer au sultan un tribut annuel de trente mille écus d'or, et de tenir toujours sur pied un corps de douze mille hommes, prêt à marcher à ses ordres. Enfin ils lui abandonnèrent Philadelphie en Lydie, la seule ville d'Asie qui jusqu'alors avait bravé la puissance des Turks, et était demeurée fidèle à l'Empire. C'est ainsi que Jean Paléologue, tel qu'un homme dont la fortune est en déroute, vendait pièces à pièces, si l'on ose user de ce langage, les débris de son trône. Il avait déja livré à Jean Catalusio l'île de Lesbos, pour reconnaître le service qu'il lui avait rendu en l'aidant à se mettre en possession de Constantinople; il venait de céder aux Vénitiens l'île de Ténédos dans l'espoir que Carlo Zeno le tirerait de la prison où Andronic le retenait. Les offres que Jean Paléologue et Manuel, son second

fils et son collègue, faisaient au sultan étaient trop avantageuses pour ne pas exciter l'avidité de ce barbare. Quoique Amurat fût décidé d'avance à les accepter, il jugea à propos de jouer le rôle d'un homme désintéressé. Il voulut se ménager quelque prétexte spécieux qui pût lui servir d'excuse auprès d'Andronic, dans le cas où ce prince l'accuserait d'avoir manqué à sa parole en se tournant, au mépris du pacte qu'ils avaient fait ensemble, du côté de ses rivaux. Il eut recours à des mesures artificieuses, pour paraître n'agir dans cette affaire que d'après des considérations d'un ordre si supérieur qu'elles dussent l'emporter sur toute autre, et l'affranchir par conséquent des engagements qu'il avait pris antérieurement avec le fils aîné de l'empereur. Il feignit de ne pas vouloir, par respect pour le droit sacré des nations, donner aux Grecs un souverain qui ne leur agréerait pas. Il envoya donc à Constantinople des gens affidés, pour savoir lequel, d'Andronic ou de Manuel son frère cadet, le peuple et les premiers de la nation aimeraient mieux avoir pour empereur. Ce ne fut qu'après le rapport de ces émissaires, qui l'assurèrent que le vœu du plus grand nombre était pour Manuel, qu'il se déclara en faveur de ce prince. Andronic, voyant sa cause perdue, résolut de tirer des circonstances le meilleur parti qu'il lui serait possible. Il alla se jeter aux pieds de son père, qui lui pardonna, et lui assigna pour apanage la ville de Sélivrée et plusieurs autres domaines situés dans le voisinage de cette cité.

An 1379. LIV. Il force Philadelphie à

A peine Jean Paléologue et Manuel son fils avaient eu le temps de se rasseoir sur le trône, qu'Andronic venait d'être forcé de leur rendre, et déja le sultan

Amurat les sommait de lui faire remettre Philadelphie, ainsi qu'ils en étaient convenus. Les habitants de cette ville ayant refusé de recevoir la garnison turque qui se présenta pour en prendre possession, l'empereur se vit réduit à la fâcheuse nécessité de marcher en personne avec son fils à la tête de ses troupes pour contraindre ses propres sujets à passer sous une domination qu'ils avaient en horreur. L'histoire observe que Manuel se distingua au siége de Philadelphie par ses exploits, et que sa funeste bravoure contribua beaucoup à la prompte reddition de cette place. Qu'on juge par ce trait de la déplorable position où se trouvait alors la cour de Constantinople. Phrantzès et Chalcondyle rapportent au règne de Bajazet, successeur d'Amurat, les événements dont nous venons de faire le récit; mais il est impossible que ces événements assez compliqués en eux-mêmes, et que plusieurs autres qui les suivirent jusqu'à la mort de Jean Paléologue, puissent être resserrés dans le court espace de dix-huit mois ou de deux ans tout au plus; car c'est à quoi on peut évaluer, d'après le système de chronologie le plus généralement adopté, la mesure du temps que cet empereur a vécu depuis l'avément de Bajazet I^er^ au trône des Ottomans. On place communément la mort d'Amurat en l'an 1389, et celle de Jean Paléologue en 1391. Si donc Bajazet est réellement intervenu dans ces derniers événements auxquels Phrantzès et Chalcondyle prétendent qu'il a eu part, ce n'a pu être qu'en qualité de lieutement d'Amurat, son père. Au reste, à cette époque les historiens turks sont si peu d'accord, non-seulement sur les dates, mais encore sur la substance des faits, et même sur les circon-

se rendre aux Turks. Laonic. l. 2. p. 31.

stances capitales, avec ceux des autres nations, qu'il en résulte un chaos très-difficile à débrouiller. En pareil cas un lecteur raisonnable doit se contenter d'avoir une sorte de certitude sur l'existence des événements, sans exiger qu'on lui en garantisse tous les détails, ni qu'on lui en fixe rigoureusement le jour et l'année.

LV. Singulière aventure arrivée à Trébisonde. Ristretto delle Hist. Genov. di Paolo Interiano l. 4. Ann. di Genoa da Agostino Giustiniano, l. 4. Foglietta. lib. 3. ad calcem.

Au milieu de cette tourmente qui agitait toute la Grèce dans ses différentes régions, le petit empire de Trébisonde, situé à l'extrémité orientale du Pont-Euxin ou de la mer Noire, se soutenait par sa faiblesse même et à la faveur de son commerce qui ne portait ombrage à personne. Le calme dont il jouissait depuis quelques années fut troublé par un de ces événements que le hasard fait naître, et qui n'étant presque rien dans le principe, ont cependant quelquefois des suites très-fâcheuses. Les Trébisontins étaient en liaisons commerciales avec les Génois établis à Cassa, et entre autres avec un citadin nommé Mégollo Lercari, qui tenait un rang distingué parmi les habitants de cette colonie. Ce Génois faisait de longs séjours à Trébisonde, non-seulement pour ses affaires, mais encore pour y jouir des agréments qu'il trouvait dans cette ville. Il y vivait dans une sorte de familiarité avec l'empereur, dont il avait su captiver la bienveillance par son esprit et par ses autres qualités aimables. La confiance dont ce prince l'honorait, l'avait rendu odieux aux courtisans. Ils épiaient sans cesse les occasions de le mortifier, et dès qu'il s'en présentait une, ils la saisissaient avec empressement. Un jour Mégollo jouait aux échecs avec un jeune homme dont l'empereur avait fait son favori, et pour lequel il avait plus que de l'amitié. Il s'éleva une querelle entre les deux

joueurs. Le jeune Grec se permit des propos injurieux contre la nation génoise. Mégollo s'en trouva offensé, et lui donna un démenti. Le jeune Grec y répondit par un soufflet. Mégollo ne put se venger sur-le-champ, parce que les assistants s'y opposèrent, en décidant que c'était lui qui avait tort. Mégollo porta ses plaintes à l'empereur, qui n'y eut aucun égard. Il sut pour le moment contenir son dépit, et peu de jours après il prit congé du prince, et se rendit à Gênes. Il n'eut pas de peine à faire épouser son ressentiment à ceux de sa famille, qui était une des plus riches de la République. Tous voulurent concourir à ses projets de vengeance. Bientôt Mégollo fut en état d'armer deux galères avec lesquelles il fit voile pour la mer Noire. S'étant mis en croisière sur les côtes qui bordaient le territoire de Trébisonde, aucun des vaisseaux qui sortaient des ports de cette ville ne lui échappait, et de temps en temps il descendait sur le continent, et y mettait tout à feu et à sang. Pour rendre sa vengeance plus terrible, il faisait couper le nez et les oreilles à tous les Grecs qui avaient le malheur de tomber entre ses mains. L'empereur de Trébisonde mit à sa poursuite quatre galères bien équipées. Mais Mégollo trouvait toujours le moyen d'éviter leur rencontre. Dans une de ses courses, il avait fait prisonnier un père avec ses deux fils, et les avait condamnés à perdre comme les autres le nez et les oreilles. Le père s'étant jeté à ses pieds, le conjura de lui ôter la vie, et d'épargner à ses chers enfants la cruelle mutilation dont il les menaçait. Mégollo se laissa toucher, et renvoya à l'empereur de Trébisonde ce père avec ses deux fils, mais à condition qu'ils remettraient de

sa part à ce prince un baril plein de nez et d'oreilles qu'il avait eu la précaution de faire saler, pour qu'ils se conservassent mieux. Il les chargea en même temps de lui signifier que le guerrier à qui il devait ce présent était résolu de ne mettre de terme à sa vengeance que lorsqu'il aurait entre ses mains le jeune courtisan dont il avait à se plaindre. L'empereur fut si effrayé du présent de Mégollo, et des menaces dont il était accompagné, qu'il s'embarqua, dit-on, sur-le-champ, pour aller en personne livrer son favori à la merci du Génois. Ce jeune téméraire, s'étant prosterné devant Mégollo la corde au cou, le conjura avec larmes de lui accorder la vie. Mégollo se contenta de le frapper avec son pied au visage, en lui disant : *Va, misérable! les Génois n'ont pas coutume de traiter les femmes avec rigueur.* Mégollo voulait probablement faire allusion au rôle que ce jeune favori remplissait auprès de son maître. Ce reproche ne dut pas beaucoup plaire à l'empereur de Trébisonde, s'il est vrai qu'il ait été présent à cette scène. Mégollo refusa avec fierté les bijoux et autres effets précieux que ce prince lui fit offrir. Il eut même la générosité de rendre à l'empereur toutes les prises qu'il avait faites sur lui et sur ses sujets, en protestant que ce n'était point pour s'enrichir qu'il avait armé, mais uniquement pour venger l'outrage fait à son honneur. Toutefois il exigea qu'on établît à Trébisonde un magasin ou un comptoir à l'usage des négociants génois, et que leur commerce fût favorisé d'une manière particulière dans tout l'empire de Trébisonde. Mégollo voulut encore que la mémoire de cet événement fût consacrée sur un monument public. L'empereur ne fit aucune

difficulté de se soumettre à toutes ces conditions.

Tandis que la cour de Trébisonde était forcée de dévorer ce cruel affront, celle de Constantinople s'en préparait un autre qui, sans être aussi humiliant, dut cependant la mortifier beaucoup. Manuel qui venait d'être rétabli sur le trône, se crut en état de faire repentir de leur perfidie les Génois, auteurs de sa captivité et de celle de son père. Pour se venger d'eux, il vint assiéger tout à coup Galata. Ce prince, qui, emporté par sa vivacité naturelle, ne laissait pas assez mûrir ses projets, mit dans cette entreprise tant de précipitation et si peu de prévoyance, que les Génois ne furent pas obligés de faire de grands efforts pour la rendre inutile. Manuel fut à peine sous les murs de leur ville, qu'il se vit forcé de s'en éloigner honteusement, après avoir perdu beaucoup de monde. Cet échec le détermina à se réconcilier avec les Génois, qui se rendirent un peu difficiles et se prévalurent de leurs avantages pour lui imposer, ainsi qu'à son père, des conditions assez dures.

An 1380. LVI. Manuel assiége Galata sans succès. Foglietta l. 8. Ann. di Genoa da Agostino Giustiniano. l. 4.

Les Vénitiens alliés de la cour de Constantinople, fatigués de la guerre qu'ils soutenaient depuis longtemps contre les Génois qui leur disputaient la possession de l'île de Ténédos, soupiraient après la paix. Ils firent proposer à leurs rivaux un accommodement, qui fut accepté. On convint que les Vénitiens resteraient possesseurs de l'île, mais à condition que le château de Ténédos serait mis en dépôt entre les mains d'Amédée VI, comte de Savoie, qui s'engagerait à le faire démolir après l'avoir tenu sous sa garde pendant deux ans. Une autre clause du traité portait qu'il serait permis aux habitants de Ténédos de quitter le

An 1381. LVII. Accord entre les Vénitiens et les Génois. Foglietta. l. 8. Ann. di Genoa da Agostino Giustiniano. l. 4. Laug. Hist. de Ven. l. 17.

pays, et de passer dans l'île de Candie, ou de se retirer, s'ils l'aimaient mieux, à Constantinople, et d'emporter avec eux tous leurs effets mobiliers. Il fut dit de plus qu'on assurerait à ceux qui iraient s'établir à Candie des fonds de terre en nature, équivalant aux possessions qu'ils avaient dans l'île de Ténédos; qu'à l'égard de ceux qui choisiraient Constantinople pour être le lieu de leur retraite, on leur délivrerait en espèces monnayées la valeur de toutes les propriétés foncières qu'ils seraient obligés d'abandonner. Mais ce traité ne put avoir son exécution que plus de deux années après qu'il eut été conclu. Le gouverneur de Ténédos, malgré les ordres du sénat de Venise, refusa de remettre le château de cette ville au comte de Savoie. Il fallut l'y contraindre par la force des armes.

An 1382. LVIII. Nouvelles conquêtes d'Amurat. Ann. Turk. p. 317. Hist. de Malthe par Vertot. l. 5. c. 4.

Amurat profitait habilement de toutes ces querelles pour étendre ses conquêtes, et enlevait aux Serves, aux Bulgares et aux Latins plusieurs places très-importantes. Ses généraux s'emparèrent d'une partie de la principauté d'Achaïe. On fut obligé de leur céder la ville de Patras pour obtenir la délivrance de Jean Fernand d'Hérédia, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qu'ils tenaient dans les fers. Quoique les terres et les villes envahies par Amurat ne fussent pas toujours du nombre de celles qui appartenaient à l'Empire, la cour de Constantinople n'en était pas moins consternée de les voir devenir la proie des Turks. Elle sentait combien il était dangereux pour elle que des possessions qui avaient fait jadis partie du domaine impérial, passassent dans les mains d'ennemis aussi redoutables que les Musulmans, et

que ces ennemis devinssent par leurs conquêtes si voisins de la capitale.

L'année suivante, Amurat voulut se distinguer en personne par quelque action d'éclat. Il se mit à la tête de ses troupes victorieuses, et vint assiéger le château de Bolina, l'ancienne Apollonie de Thrace, près du mont Athos. Cette forteresse, que son assiette seule rendait presque imprenable, était de plus défendue par une nombreuse garnison, abondamment pourvue de toute sortes de munitions de guerre et de bouche. Elle opposa une vigoureuse résistance aux troupes d'Amurat. Les Turks disent que le sultan, ayant perdu tout espoir de s'en emparer par la force des armes, implora avec ferveur le secours du Ciel; que la nuit même un pan de la muraille s'écroula; que les Ottomans entrèrent par cette brèche dans la place, et qu'ils en passèrent la garnison au fil de l'épée. Cet événement est fameux dans les légendes musulmanes; il y est regardé comme un miracle. Les vainqueurs trouvèrent dans cette ville une prodigieuse quantité de richesses de toute espèce, et surtout beaucoup de vases ou de coupes d'or assez grandes pour qu'ils pussent s'en faire des casques.

An 1383. LIX. Prise de Bolina par Amurat. Ann. Turk. p. 317. Pandect. Hist. Turk. à Leuncl. v. p. 417. Cantim. Amurat. I.

Pendant la campagne qui suivit la prise de Bolina, Amurat acheva de se mettre en possession de presque tout le pays situé entre Andrinople et Constantinople, et de celui qui s'étend depuis Andrinople jusqu'à Thessalonique, aujourd'hui Salonique. Il y avait long-temps qu'il désirait de soumettre à sa domination Sofia, ville située sur les confins de la Bulgarie. Les diverses tentatives qu'il avait faites pour s'en rendre maître n'avaient jamais réussi. Cette fois il fut plus heureux.

An 1384. LX. Prise de Sofia par les Turks. Cantim. Amurat I.

Sofia tomba en son pouvoir. Cette conquête devait lui paraître d'autant plus précieuse, que Sofia était une ville forte, bien peuplée, et que par sa situation elle le mettait à portée de former des entreprises hostiles sur la mer Adriatique. Sofia n'a point encore dégénéré de ce qu'elle pouvait être alors. C'est une des villes principales de la domination du grand-seigneur en Europe.

An 1385. LXI. Plusieurs villes de Grèce et des frontières au pouvoir des Ottomans. Annal. Turk. p. 317. Leunclav. pandect. Hist. Græc. p. 417. Cantim. Amurat. 1. Ducang. Hist. Constant. p. 292.

Le sultan ayant résolu d'aller prendre quelque repos à Andrinople, chargea deux de ses généraux de continuer les opérations militaires, dont il avait tracé le plan, et même commencé l'exécution. Il leur recommanda de porter leurs armes aussi loin qu'ils le pourraient. L'un d'eux soumit Darme, Gumulsina et Marolia, villes situées sur les confins de la Thrace. L'autre s'empara de Cavalla, de Diré, de Siros, de Monastir, de Selerue et de plusieurs autres cités dans lesquelles il fit, suivant l'expression d'un historien turk, *des esclaves beaux comme le soleil, et des captives belles comme la lune.* Il n'est pas aisé de déterminer au juste l'emplacement de chacune de ces villes, ni de dire à qui elles appartenaient alors. Cavalla était située sur le chemin qui menait vers Philippe en Macédoine. Le voyageur Bélon croit, sur le rapport du nom, que Cavalla s'était appelée autrefois Bucéphale en mémoire du cheval d'Alexandre. Diré paraît être Doari ou Deari, que les géographes placent dans le même canton. Il y a toute apparence que Siros était cette ville qui porte aujourd'hui le nom de Sidérocapsa, près de la montagne Sainte, et qui est renommée par les mines dont elle est voisine, et d'où se tire l'or qui sert à faire les sequins. Quant à Monastir,

que les Grecs appellent *Monasterion*, on ne peut douter qu'elle ne fût très-près du mont Athos. A cette même époque, les Turks firent aussi une irruption sur les terres de George Strascimire, comte de Zente, et prince d'une partie de la Servie. Ils lui enlevèrent les places de Castorie en Macédoine, d'Albagreca ou Belgrade en Servie, et celle de Crosa en Albanie. Il fut forcé aussi de leur abandonner Scutari, qu'il ne faut pas confondre avec cette autre ville du même nom, située en Natolie, où nous avons vu que Jean Paléologue se réfugia au sortir de prison; mais dans la suite Strascimire la racheta d'Amurat en lui envoyant une de ses parentes qui en fut, sans doute, le prix.

Les Turks ne se bornaient pas à faire des conquêtes sur le continent; ils cherchaient aussi à s'emparer des îles de l'Archipel. Depuis long-temps Corfou tentait leur cupidité. Cette île appartenait aux Latins, qui l'avaient conquise sur les Grecs. Les habitants, rendus, pour ainsi dire, à leur liberté par la mort malheureuse de Charles de Duras, leur dernier souverain, prirent le parti de se choisir de nouveaux maîtres qui fussent en état de les protéger contre l'invasion des Turks, et de garantir leurs têtes du joug de ces infidèles. Ils se donnèrent aux Vénitiens. Depuis, Corfou n'a cessé d'appartenir à la seigneurie de Venise, jusqu'à nos jours. On sait que Corfou, par suite de l'étonnante révolution qu'un héros plus grand qu'aucun de ceux que nous vante l'histoire vient d'opérer dans le monde, est devenu le chef-lieu de la nouvelle république des Sept-Iles unies. An 1386. LXII. L'île de Corfou se donne aux Vénitiens.

Amurat ne vit pas de bon œil passer sous la domination des Vénitiens l'île de Corfou, dont il aurait An 1387 LXIII. Amurat

passe en Asie pour y réprimer les entreprises de son gendre.

bien voulu faire sa conquête; mais de fâcheuses nouvelles vinrent le distraire de cette pensée, et tournèrent toute son attention vers un autre objet. Des dépêches arrivées de l'Orient lui apprirent que l'émir Alaed-Din, prince de Caramanie, son gendre, avait fait une nouvelle irruption sur les terres de son domaine, situées en Asie. Ne respirant que la vengeance, il se mit à la tête de la meilleure partie de l'armée qu'il entretenait en Grèce, pour aller châtier l'époux de sa fille. Il la renforça de divers corps de troupes que plusieurs princes qui étaient devenus ses vassaux furent à ce titre obligés de lui fournir. Parmi ces troupes étrangères se trouvait un grand nombre de Grecs, auxquels s'étaient réunis deux mille hommes qui formaient le contingent du crâle de Servie; car ce prince avait été forcé de se rendre tributaire d'Amurat, ainsi que le roi des Bulgares. Amurat, avec le secours de toutes ces forces, eut bientôt mis son gendre à la raison.

LXIV. Les Grecs du Péloponèse inquiétés par le pape Urbain VI. Rayn. Ann: 1387.

Si les Grecs sujets de l'empereur de Constantinople jouirent de quelques moments de tranquillité, par l'absence du sultan, ceux du Péloponèse furent inquiétés par le pape. Urbain VI, possédé du même esprit que la plupart de ses prédécesseurs, ne laissait échapper aucune occasion d'étendre les pouvoirs de la tiare et le domaine de saint Pierre. Se regardant comme seigneur dominant du royaume de Naples, il crut avoir le droit de se saisir de cette couronne pour en disposer, s'il était possible, en faveur d'un de ses neveux, auquel il désirait de faire un état brillant. Non content de déclarer le prince Ladislas déchu de ce grand héritage, il voulut encore le dépouiller de toutes les possessions dont il jouissait ailleurs. Il écrivit à Thomas, arche-

vêque de Patras, qu'il l'instituait son lieutenant pour commander en son nom dans tous les pays de la Grèce sur lesquels Ladislas pouvait avoir des prétentions, et qui avaient appartenu à Charles de Duras, roi de Sicile, monarque *de damnable mémoire*. Ce style, qui ne respire pas la douceur évangélique, n'était que trop familier à ce pontife. Urbain VI, d'un caractère violent, ne mettait aucune mesure dans ses paroles, lorsqu'il parlait de ses ennemis. C'est ainsi qu'il traitait de *diables incarnés* les cardinaux du parti de Clément VII, qui lui disputait la papauté. Urbain conféra de plus à l'archevêque de Patras toute l'autorité nécessaire pour négocier avec un guerrier nommé Pierre Lebourd, qui avait pris l'engagement de chasser les infidèles et les Grecs schismatiques établis dans ces cantons. Il ordonna à l'archevêque de Patras d'abandonner à Pierre toutes les conquêtes qu'il pourrait faire, tant sur les Musulmans que sur les Grecs ennemis de l'église romaine, mais à condition qu'il reconnaîtrait les tenir en fief du pape, et qu'il payerait au Saint-Siége un cens annuel. Cette déclaration d'Urbain VI jeta l'alarme parmi ceux des Grecs qui étaient attachés à leur croyance.

An 1388
LXV.
Les Turks battus par les Serves.
Saidin. Fatti di Murad. p. 133 et suiv.

Amurat, peu de temps après son retour d'Asie, découvrit que le crâle de Servie avait fait contre lui un traité d'alliance avec plusieurs princes ses voisins. Des soldats serves, du nombre de ceux qui l'avaient suivi dans sa dernière expédition en Caramanie, s'étaient plaints à leur retour de la manière dont il les avait traités. Ils l'accusaient d'avoir violé à leur égard les conditions auxquelles les Serves s'étaient rendus ses tributaires. Lazare prêta volontiers l'oreille à ces

discours, qu'il accrédita le plus qu'il put pour animer davantage ses sujets contre les Turks, dont le joug commençait à lui devenir insupportable. Amurat, instruit de ses desseins, fit toutes ses dispositions pour tirer vengeance des Serves. Lorsqu'il eut fait tous ses préparatifs, il envoya au crâle des ambassadeurs pour lui déclarer la guerre, et presque aussitôt il fit entrer dans ses états une armée forte de soixante mille combattants. Les Serves, ayant rencontré un corps de vingt mille hommes qui s'était détaché de cette armée pour une expédition particulière, l'attaquèrent à l'improviste, et le battirent si complétement qu'il n'en échappa que cinq mille à la mort. Les Turks attribuent cette défaite au courroux du Ciel, qui voulut, disent-ils, punir Amurat de ce qu'il s'était allié au sang impur des infidèles, en prenant pour femme une des filles de l'empereur de Constantinople, et en faisant épouser les deux autres à ses deux fils; car il était occupé de ses noces, lorsqu'il apprit la déroute des siens. Si ce triple mariage dont Saïdin est seul garant, eut véritablement lieu, il n'a pu se faire qu'avec des filles bâtardes de Jean Paléologue, qui d'ailleurs, d'après la conduite qu'il menait, ne devait pas manquer d'enfants naturels. Amurat, continue le même écrivain, reconnut son crime et en fit pénitence. Depuis ce moment la victoire accompagna toujours ses armes. Des succès si soutenus jetèrent une telle épouvante dans l'ame de ceux qui avaient voulu se soustraire à sa domination, qu'on les voyait accourir en foule pour reprendre leurs premières chaînes. Tous tremblaient à la voix d'Ali-Pacha, général d'Amurat, qui leur écrivait de rendre au sultan l'obéissance qu'ils lui de-

vaient, et de reconnaître la *poudre des pieds du destrier royal de son maître, pour couronne de leur chef*. Pendant le cours des huit dernières années que nous venons de parcourir si rapidement, l'histoire s'occupe peu des affaires de la cour de Constantinople, et n'en parle, pour ainsi dire, qu'en passant. Paléologue en remontant sur le trône, après en avoir fait descendre Andronic qui l'avait possédé par usurpation deux ans et demi, n'y avait retrouvé ni le bonheur ni la tranquillité. De nouveaux chagrins vinrent l'y assiéger en foule, et nous le verrons bientôt réduit à regretter la perte d'un Barbare qui n'avait cessé de le traiter ou comme son ennemi ou comme son vassal.

An 1389. LXVI. Ils prennent leur revanche à la bataille de Cassovie. Saïdin. Fatti di Murad. p. 140 et suiv. Rayn. Ann. Cantim. Amurat. I.

L'année 1389 vit la guerre se rallumer entre les Turks et les Serves, avec une nouvelle chaleur. L'armée d'Amurat était en partie composée d'un grand nombre de soldats grecs et latins, que les seigneurs de l'une et l'autre nation avaient été obligés de lui fournir sous peine d'être dépouillés de leurs possessions. Parmi les troupes de Lazare, crâle de Servie, on voyait des Valaques, des Hongrois, des Albanais, des Dalmates, qui, effrayés des avantages que les Turks remportaient journellement, tant sur les Grecs que sur les peuples limitrophes de l'empire de Constantinople, s'étaient réunis aux Serves pour éloigner de leur voisinage ces guerriers formidables. Les deux armées se rencontrèrent dans un lieu nommé la plaine des Merles ou de Cassovie. Le crâle, pour animer le courage de ses soldats, avait annoncé avant le combat que celui qui ferait prisonnier le sultan deviendrait son gendre, et qu'il lui donnerait dix cités en toute propriété. Amurat de son côté exhortait les siens à

bien faire leur devoir. Dans les premiers moments de l'action, l'aile gauche des Turks fut rompue, et la victoire paraissait vouloir se décider en faveur des confédérés; mais Bajazet, second fils du sultan, la rappela, par des prodiges de valeur, sous les drapeaux musulmans. Pour donner l'exemple à ses soldats, il se jeta dans le plus fort de la mêlée. Armé d'une massue de fer, il assomma une multitude de chrétiens. Sous ses coups les cuirasses et les casques semblaient, dit l'historien turk, *s'amollir comme la cire.* Son courage ranima celui de ses guerriers, et bientôt, pour nous servir encore du style oriental du même écrivain, les *cimetères*, *de couleur de diamant qu'ils étaient*, *devinrent de couleur d'hyacinthe*, *et les flèches se teignirent de la couleur des rubis.* Les Serves et leurs alliés ne purent résister à l'impétuosité des Ottomans; ils plièrent de toutes parts, et leur déroute fut entière. Lazare tomba au pouvoir des vainqueurs.

LXVII. Amurat meurt au sein de la victoire. Baudier. Hist. gén. des Turks. l. I. c. 8. Cantim. Amurat. I. Chalcond. l. I. p. 27 et suiv. Ann. Turcic. p. 317. Turco-Græc. à Martino Crasio. p. 509.

Amurat après le combat se promenait sur le champ de bataille, lorsqu'un Serve, qui s'était dévoué à la mort pour venger sa patrie, sortit tout à coup d'un monceau de cadavres sous lequel il était comme enseveli, se jeta sur le sultan et le poignarda. Ce malheureux expira percé de mille coups à l'instant même aux pieds de la victime qu'il venait d'immoler à sa vengeance. D'autres disent qu'Amurat fut tué par un officier du crâle de Servie, qui, s'annonçant comme un transfuge, se fit conduire au sultan, et qu'ayant tiré de dessous son habit un poignard, il le lui plongea dans le sein. Ce récit a plus de vraisemblance que le premier, et serait, à n'en plus douter, le véritable, si l'on était assuré que ce soit de cette époque que date l'usage

établi à la cour ottomane de n'admettre aucun étranger à l'audience du grand-seigneur sans le faire accompagner de deux chambellans turks qui le tiennent par les bras. Amurat ne survécut que deux heures à son assassin. Aussitôt qu'il eut rendu les derniers soupirs, les grands s'assemblèrent pour lui donner un successeur. Leur choix tomba sur Bajazet, qui fut déclaré sultan au préjudice de Iacoub-Tchèlébi son aîné. On fit de magnifiques funérailles au sultan. Les Turks, pour venger les mânes de leur maître, hachèrent le crâle de Servie en morceaux devant son cadavre; les entrailles d'Amurat furent enterrées sur le lieu même où il avait péri, et son corps fut transporté à Pruse, et inhumé à côté de celui d'Orkhan son père.

LXVIII. Bajazet, son successeur, malheureux dans ses premiers exploits Cantim. Bajazet. Chalcond. l. 2. p. 30.

Tous les Grecs, et Jean Paléologue en particulier, regardèrent la mort d'Amurat comme une calamité publique, quoiqu'il leur eût fait beaucoup de mal; tant ils redoutaient le caractère féroce de Bajazet. En effet, ce nouveau sultan ne fut pas long-temps à donner des preuves de sa barbarie. A peine fut-il monté sur le trône, que, suivant le langage de Saïdin, il fit boire à son frère Iacoub-Tchèlébi la coupe du martyre, c'est-à-dire, qu'il le fit étrangler. Un des premiers soins de Bajazet fut de poursuivre la guerre contre les Serves. Il remporta d'abord de grands avantages sur eux. Mais la fortune, après l'avoir favorisé pendant quelque temps, le trahit. Il essuya des revers auxquels il ne s'attendait pas. Les Serves avaient su mettre dans leur parti Étienne, prince de Moldavie, un des plus grands guerriers de son siècle. Étienne remporta sur les Turks une victoire signalée. Il s'empara même de la tente de Bajazet, qui prit la fuite et vint, accom-

pagné d'un petit nombre des siens échappés à la mort, cacher sa honte à Andrinople.

An 1390. LXIX. Il exige de Jean Paléologue des sommes prodigieuses. Ducas. c. 12 et 13.

Bajazet, pour se dédommager de cette infortune, ou pour faire diversion à son chagrin, passa en Asie à la tête d'une armée, dans l'intention de s'emparer des états de plusieurs petits despotes de cette contrée. Il n'épargna pas même Zierman-Ogli, prince de la haute Phrygie, dont il avait épousé la fille. En partant pour cette expédition, il exigea de l'empereur de Constantinople qu'il lui payât, à titre de tribut, une somme prodigieuse. Il voulut de plus que Manuel Paléologue, fils de ce monarque et son collègue, le suivît à l'armée, comme un de ses vassaux, avec cent hommes de troupes, soudoyés et entretenus par le trésor impérial. Ce n'est plus guère que par des traits pareils qu'on voit à cette époque les Grecs figurer sur la scène du monde. L'empire de Constantinople se trouve en ce moment réduit à un tel état de faiblesse qu'à peine s'aperçoit-on de son existence. C'est un vaisseau fracassé par la tempête, dont il n'est plus guère possible de suivre la trace qu'à la faveur de quelques débris qui s'en séparent de temps en temps, et qu'on voit flotter de loin en loin sur la surface des mers où il est près de s'engloutir. Il faut beaucoup de recherches pour découvrir quelques faits isolés relatifs aux Grecs, et ces faits qu'on rattache, le mieux qu'il est possible, à la chaîne générale des événements, ne sont pas toujours d'un grand intérêt. Tel est, peut-être, celui que nous allons raconter.

LXX. Aventure d'un imposteur. Hist. Eccl.

Un fourbe, qui se disait patriarche de Constantinople, jouait depuis plusieurs années toutes les cours de l'Europe. Il se nommait Paul Tigrin. Né dans la

misère, il résolut d'aller tenter fortune en pays étrangers, et d'y exercer ses talents dans l'art de feindre. Il s'associa plusieurs aventuriers semblables à lui, lesquels formaient autour de sa personne un cortége imposant. Le royaume de Chypre fut le premier théâtre où il débuta. Il avait su tellement fasciner les yeux du monarque, que ce prince, qui ne pouvait être que Pierre de Lusignan ou son fils, tint, dit-on, à honneur d'être couronné de sa main, et lui fit présent de trente mille florins d'or. Dans tous les lieux où Tigrin portait ses pas, on lui rendait presque les mêmes hommages qu'au pape. On s'adressait à lui pour obtenir des graces spirituelles, qu'il faisait payer très-cher. Ce trafic lui procura beaucoup d'argent. Arrivé à Rome, il voulut y soutenir le même rôle; mais des gens qui connaissaient le vrai patriarche, le dénoncèrent. Urbain VI se saisit de sa personne et de ses trésors. Tigrin languit dans les prisons pontificales jusqu'à la mort du pape, qui arriva le 15 ou le 18 octobre de l'an 1389. Cette première infortune ne put le corriger. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il alla en Savoie. Le comte, à qui il fit accroire qu'il était son parent, en lui montrant une fausse généalogie, l'accueillit avec beaucoup de distinction. Il voulut qu'il prît un costume plus assorti que celui qu'il portait, à la dignité dont il s'était décoré, et l'envoya avec un train digne d'un prince au pape Clément VII, qui résidait à Avignon. Tigrin, pour mieux disposer ce pontife en sa faveur, lui fit une peinture touchante des mauvais traitements qu'il prétendait qu'Urbain VI lui avait fait éprouver en haine de ce qu'il n'avait pas voulu le reconnaître pour pape légitime au préjudice

Fleury. t. 20 in-4. p. 437. Juvénal des Ursins, p. 78. Lelabour. fol. l. 9. c. 10. Hist. de Saint-Denis par Félib. p. 305.

des droits de Clément. Cette déclaration ne pouvait que rendre Tigrin très-recommandable à ce pontife, à qui Urbain VI avait disputé la tiare jusqu'à sa mort. Aussi le combla-t-il de présents et de bénédictions. Tigrin passa ensuite à la cour de France, où il fut reçu avec toutes les marques de la plus haute considération. Il y fit parade d'une grande dévotion. Il visitait les églises et les monastères. Il alla à Saint-Denis, et promit à l'abbé et aux moines de leur remettre la ceinture de leur saint patron, avec d'autres objets précieux, et principalement des manuscrits, dont les religieux de cet ordre, à qui les lettres doivent beaucoup, ont de tout temps été fort curieux. Pour leur inspirer plus de confiance dans ses promesses, il les pria de le faire accompagner, lorsqu'il partirait pour s'en retourner, de deux religieux de leur maison, à qui il remettrait tous les trésors qu'il leur promettait. Ces deux bénédictins l'accompagnèrent jusqu'à la mer; mais Tigrin s'étant embarqué à leur insu avec toutes ses richesses, disparut. Les deux moines voulurent le suivre à la piste, et allèrent jusqu'à Rome, où ils furent confirmés dans l'opinion qu'ils devaient avoir d'avance que cet homme n'était qu'un imposteur. Ils s'en revinrent à Saint-Denis, honteux du rôle qu'on leur avait fait jouer dans cette comédie. Au reste, ce n'est pas la seule de ce genre qu'on connaisse. Combien de fois, depuis la prise de Constantinople jusqu'à nos jours, n'a-t-on pas vu les cours de l'Europe inondées d'aventuriers, se donnant les uns pour des princes descendus des anciennes familles de Constantinople, et les autres pour des patriarches ou des archimandrites persécutés!

An 1391. LXXI. Jean Paléologue fait de nouvelles fortifications à Constantinople. Saïdin. Fatti di Bajaz.

Cependant Bajazet, après avoir terminé heureusement son expédition en Asie, se hâta de repasser en Europe, où il croyait sa présence nécessaire. A peine fut-il de retour qu'il commença à traiter l'empereur de Constantinople avec encore plus de hauteur qu'il n'avait fait jusqu'alors; ce qui parut à ce prince d'un sinistre augure. Comme le sultan était, pour ainsi dire, dans la chaleur des conquêtes, Jean Paléologue craignit qu'il ne lui prît fantaisie de tomber tout à coup sur la ville impériale, et qu'il ne l'emportât par un coup de main. C'est pourquoi il crut nécessaire d'y ajouter de nouvelles fortifications. Mais il ne savait trop comment s'y prendre pour ne pas donner de l'ombrage au farouche Bajazet. Jean Paléologue annonça qu'il allait faire nettoyer Constantinople des décombres de plusieurs églises qui étaient tombées de vétusté, ou que les tremblements de terre avaient renversées, et qu'il emploierait ces ruines à y construire d'autres édifices pour la décorer. En effet, il fit transporter à la principale porte de Constantinople, qu'on appelait la porte Dorée, une grande quantité de ces matériaux, qui consistaient en blocs d'un beau marbre blanc. Il s'en servit à relever, aux deux côtés de cette porte, les deux tours qu'il avait lui-même fait démanteler lorsqu'elles lui avaient été remises par Cantacuzène. Pour donner à ces ouvrages un air d'élégance qui en déguisât, s'il était possible, la vraie destination, il y employa les talents des plus célèbres artistes qu'il y eût alors dans l'Empire.

An 1391. LXXII. Bajazet lui ordonne de

Bajazet ne prit pas le change. Il ne douta pas que ces deux tours n'eussent été réédifiées plutôt pour fortifier Constantinople que pour lui servir d'embel-

les abattre; il en meurt de chagrin. Ducas. c. 12. et 13.

lissement. D'ailleurs, Jean Paléologue ne s'était pas contenté de rétablir les deux tours dans leur état primitif; il y avait fait ajouter d'autres ouvrages qui s'étendaient depuis la porte Dorée jusqu'au bord de la mer, et il n'était pas facile d'en imposer sur la véritable intention qu'on avait eue en ordonnant ces travaux. Bajazet somma l'empereur de faire abattre ces nouvelles constructions, sans quoi il ferait arracher les yeux à son fils Manuel, qui était alors à sa cour. Jean Paléologue, effrayé de cette menace, dont il n'avait aucun moyen de prévenir les effets, s'empressa d'obéir. Cette humiliation lui fut très-sensible. Le chagrin qu'il en conçut, joint aux tortures d'une goutte cruelle, et à la faiblesse d'un tempérament ruiné par la débauche, l'emporta en peu de jours. Il expira presque dans les bras de la jeune Eudocie, fille d'Alexis Comnène, empereur de Trébisonde, qu'il avait demandée en mariage pour son fils Manuel, et qu'il s'était appropriée, n'ayant pu résister aux charmes de sa beauté. Il avait perdu depuis quelques années, Hélène, sa femme. On se rappelle qu'Hélène était fille de Cantacuzène. Cette princesse eut beaucoup à souffrir au milieu des débats qui s'élevèrent entre son mari et son père. Il faut que dans une position si critique elle se soit comportée avec beaucoup de prudence, puisque, sans déplaire à son époux, elle sut conserver la tendresse de son père, qui, dans ses Mémoires historiques, la dépeint comme une des femmes le plus accomplies qui eussent jamais existé. Hélène demeura toujours très-attachée à Jean Paléologue, malgré ses infidélités. Cependant, si ce prince n'eut pas pour elle un amour exclusif, il ne lui refusa pas toute espèce d'affection;

il la rendit mère de trois enfants mâles et de trois filles. Jean Paléologue était âgé de soixante-un ans lorsqu'il mourut. Il en avait passé cinquante-deux sur le trône. Sous son règne l'Empire fit de grandes pertes, et essuya de grands malheurs. Ce prince est désigné dans l'histoire sous le nom de *Calojean*, dénomination qui peut s'entendre également, et de la beauté du corps, et de la bonté de l'ame. On convient que cet empereur était doué d'une belle figure. Avait-il aussi une bonne ou une belle ame? C'est une question sur laquelle nous laisserons au lecteur le soin de prononcer. Presque toutes ses actions nous le représentent comme un homme faible, indolent, débauché et sans caractère. Peut-être donnerait-on la vraie mesure de sa personne, en disant que toujours endormi dans le sein de la volupté, il n'eut d'énergie, ni pour ces grands crimes qui font les tyrans, ni pour ces grandes vertus qui font les bons princes.

FIN DU CENT-QUINZIÈME LIVRE.

# ADDITION.

CHRONIQUE DE TRÉBISONDE, COMPOSÉE EN GREC PAR MICHEL PANARÈTE, PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, D'APRÈS UN MANUSCRIT DE VENISE, PAR M. TAFEL, A LA SUITE DES OPUSCULES D'EUSTATHE, EN 1829, ET TRADUITE EN FRANÇAIS PAR M. BROSSET JEUNE.

N. B. Au lieu de continuer à morceler ce curieux fragment d'histoire, comme nous l'avons fait dans les volumes précédents (XV, p. 255; XVII, 254, 470; XVIII, 280; XIX, 86), chaque fois que les destinées de Trébisonde ont eu quelque rapport avec celles de la ville impériale, je pense être agréable au lecteur en le lui présentant d'ensemble. Panarète est un écrivain de la basse grécité; on trouve chez lui beaucoup de ces idiotismes particuliers aux Bysantins, qui sont trop connus pour avoir besoin d'être relevés. Comme historien, Panarète est sec et concis ainsi qu'un faiseur de sommaires. Son texte, d'ailleurs, n'est pas encore tel que M. Tafel se propose de l'établir dans une publication subséquente; il y a en outre beaucoup de lacunes, et plusieurs mots tout à fait barbares qu'il faut désespérer de pouvoir expliquer, même avec Ducange.

Je reprends le récit de Panarète où je l'ai laissé, t. XIX, p. 86, et à l'endroit où il peut fournir quelques éclaircissements pour le texte de l'histoire du Bas-Empire, l. CXI, § 34 du présent volume.

VII. Mort d'Alexis (II), Grand-Comnène, le jeudi 3 mai 6838 (1330), après trente-trois ans et trois mois de règne.

VIII. Son fils Andronic (III), Grand-Comnène, lui succéda et fit périr ses deux jeunes frères, kyr Michel Azakhoutlou et kyr Georges Akhpouganès. Après un règne d'un an et huit mois, il mourut, le mercredi 8 janvier 6840 (1332).

IX. Son fils kyr Manuel (II)[1] Grand-Comnène, âgé de huit ans, lui succéda et ne régna que huit mois. Car, durant cet intervalle, Parianis vint avec une armée nombreuse jusqu'à Asomatos[2]. Beaucoup de Turks furent tués, et le reste s'enfuit en désordre; on leur prit aussi beaucoup de chevaux. C'était au mois d'août de l'an 6840 (1332). Le 22 septembre 6841 (1333), kyr Basile, Grand-Comnène, fils de kyr Alexis Grand-Comnène et second frère de kyr Andronic, arriva de Constantinople. Il s'empara du trône, et fit périr en cette rencontre le grand-duc Lékis Tzatzintzée et son fils Zampa, grand-domestique. Quant à son cousin[3] kyr Manuel, il l'exila, et la grande-duchesse Syrikéna fut lapidée. Le 13 février, dimanche de l'Orthodoxie, en la même année 6841 (1333), 1^e indiction, l'eunuque Jean, grand-duc, s'étant révolté, tua kyr Manuel d'un coup d'épée. Le mardi 12 septembre, indiction 3^e, l'an 6843 (1335), la reine kyra Irène Paléologue[4], fille de kyr Andronic Paléologue, arriva à Trébisonde, et le dimanche, 17 du même mois, kyr Basile (I^er) fut salué roi.

Le vendredi 5 juillet, 4^e indiction, en l'année 6844 (1336), Sichasa, fils de Tamartas, vint à Trébisonde, et il y eut un combat à Akhantaca de Saint-Kiric[5] et à Minthrios. Par la

[1] Les règnes de kyr Andronic III et de Manuel II ont été ignorés des Bysantins; et Nicéphore Grégoras place Basile I^er immédiatement après Alexis II.

[2] Asomatos, lieu dont la position est inconnue.

[3] Manuel, étant fils du frère de kyr Andronic, était son neveu et non son cousin.

[4] Fille naturelle, suivant Nic. Grégoras cité par Fallmérayer, Hist. de l'emp. de Trébis., en allemand, p. 176. Son père, Andronic III, Paléologue, empereur de Constantinople, croyait sans doute assez honorer un petit souverain en lui accordant l'honneur d'une pareille alliance.

[5] Le P. Minas parle d'une église de Saint-Cyriaque existant à Trébisonde. Mais probablement qu'il s'agit ici d'un autre lieu. Minthrios et Akantaca n'ont pu être trouvés. Cfr. § 39. Cependant Fallmérayer nomme un faubourg de Trébisonde *Achantos*, p. 351.

grace de Dieu, l'ennemi fut vaincu complétement et forcé à prendre la fuite. Son Ræmès, fils de Rousthavi, fut aussi tué[1]. Le deuxième jour du mois de mars, commencement du jeûne en l'honneur de la Vierge, il y eut une éclipse de soleil de quatre à sept heures; le peuple se souleva contre le roi, et s'étant rassemblé hors de la citadelle[2], lança des pierres contre lui. Ceci eut lieu en l'an 6845 (1337), au mois d'octobre, 5[e] indiction. L'an 6847 (1339), naquit kyr Joannès, Grand Comnène, surnommé kyr Alexis, second fils de kyr Basile. Celui-ci salua reine de Trébisonde kyra Irène, le 8 du mois de juillet, même année. Le roi kyr Basile, Grand-Comnène, mourut le jeudi 6 avril, en 6848 (1340), indiction 8[e], après un règne de sept ans et six mois. Ses fils kyr Alexis et Kalojean[3] furent envoyés à Constantinople, et sa veuve kyra Irène monta sur le trône. Il y eut aussitôt révolte des archontes et scission en deux partis. Le grand-général kyr Sébaste, Tzanichite[4], avec les scolaires et les Mitzomates[5], aidé de Constantin Doranite, des Kabasites, de Kamakhène, de quelques hommes du peuple et

[1] Au premier aspect, plusieurs des noms propres contenus dans ce récit paraissent géorgiens; mais, dans l'absence de tout autre renseignement, on peut croire que ce Tamartas est le begler-beg Timourtach, officier de l'armée de Bajazet qui, après la mort de ce prince, s'étant mis au service de son fils Isa, finit par être battu, et assassiné dans sa fuite près du lac d'Ouloupad ou Lopadium. De Hammer, éd. fr. t. II, p. 131. Quant à Sichasa et son père Rousthavi ils ne sont pas connus d'ailleurs, et le titre de Ræmès n'offre également aucune prise.

[2] Le mot que je traduis ainsi est κοῦλα, nom turk grécisé. C'est le Kalah ou Kil'a qui se trouve dans plusieurs noms de villes : Hassan-Kaleh, etc....; et spécialement c'est encore le nom de la citadelle ou partie intérieure de Trébisonde, l'arsenal et le lieu le plus élevé de la ville. Minas, § 115.

[3] Fils d'une précédente épouse; Fallm. p. 176.

[4] On verra plus bas (§ 17) que c'est une qualification indiquant le pays.

[5] Nom d'une famille illustre à Trébisonde, écrit encore Midzomates dans notre texte; les Kabasites, qui vont être nommés, ainsi que les Doranites, sont aussi une autre famille noble; Kamachène paraît être un nom de même espèce que Tzanichite, et dérivé de la ville de Kamakh ou Ani, forteresse très-ancienne de la Haute-Arménie sur la rive occid. de l'Euphrate. V. h. du B.-E. xiv, p. 445.

de quelques gardes du palais, se rendirent maîtres de Saint-Eugénius [1]. Les Amytzantarantes s'emparèrent, de leur côté, de la citadelle et de la personne de la reine.

Le dimanche 2 juillet 6848 (1340), le grand-duc Jean l'eunuque vint de Limnia [2] avec une grande armée; on se battit, on tira les machines contre la citadelle, qui fut livrée aux flammes, et tous ses beaux édifices incendiés. Le Tzanichite et les autres chefs furent exilés à Limnia, où ils moururent [3].

Le même mois de la même année, notre armée passa dans le mont Parkharis [4], ravagea le pays d'Amit, et y fit beaucoup de butin. Les fils de Dolinos y périrent.

Le vendredi 5 juillet [5], 9ᵉ indiction, en 6849 (1341), le roi des Romains kyr Andronic (III) Paléologue mourut. Le même mois de la même année moururent les archontes à Limnia. Encore la même année, le mercredi 4 juillet [6], les Turks d'Amit firent une incursion dans notre pays, et mirent les Grecs en fuite, sans qu'ils rendissent combat, et firent périr beaucoup de chrétiens. Trébisonde tout entière fut brûlée par dedans et par dehors, beaucoup de peuple, de femmes et d'enfants mou-

1 Saint-Eugénius, église bâtie par l'empereur Justinien en l'honneur d'un saint de ce nom martyrisé par ordre de Lucias, au temps de Maximien. Elle est à l'orient de la citadelle intérieure de Trébisonde, et à l'extrémité occidentale de la montagne de Poztépé, dans un lieu qui servait, au VIIᵉ siècle, d'école au célèbre philosophe Tychichus de Trebisonde. Mais, lors de la prise de la ville par le sultan Méhémet, ce lieu devint une mosquée pour faire la prière du vendredi, et prit, ainsi que tout le quartier, le nom de Éni Djoumaza djamisi. Non loin de là, sur le ruisseau de Ghouzghoun, est une ancienne petite église de Saint-Georges appelée Khtrélez, où se trouve une source vénérée des pèlerins chrétiens et Turks, qui s'y rendent en foule à certains jours. Minas, 104, 121.

2 Ville à l'ouest de Trébisonde, sur le bord de la mer Noire.

3 L'époque de leur mort est précisée plus bas.

4 Montagne et chaîne de montagnes entre les pachaliks de Qars d'Akhaltzikhé et de Trébisonde.

5 On a vu cet événement sous la date du 15 juin 1341, dans l'Hist. du Bas-Empire, l. 109, § 72.

6 Il y a ici évidemment une fausse indication, puisque le vendredi était le 5 du même mois. Les jours sont désignés dans notre texte par 1ᵉʳ, 2ᵉ ..., ou par des lettres numériques équivalentes; mais souvent il y a des erreurs : je me contente d'en prévenir une fois pour toutes.

rurent dans les flammes. A ce malheur se joignit tout à coup la contagion causée par la mauvaise odeur des cadavres d'hommes et d'animaux.

Mais avant cela kyra Anna Anakhoutlou, fille de kyr Alexis, Grand-Comnène, quittant l'habit monacal, vint dans la Lazie, et s'en empara. Après avoir mis tout à feu et à sang, l'Anakhoutlou, avec son armée de Lazes, s'empara de la royauté, le mardi 17 juillet de la même année. Quant à la princesse Paléologue, elle descendit du trône après un règne d'un an et trois mois. Le lundi 30 du même mois de la même année, kyr Michel, Grand-Comnène, fils d'Alexis, vint de Mégalopolis avec trois vaisseaux, le scolaire Nicétas, et kyr Grégoire Midzomate. Ils débarquent avec peine, et les archontes lui prêtent serment, ainsi que le métropolite Acace, et [1] ... le reconnaissent pour maître. Mais le matin, je ne sais comment il se fit que le peuple le chassa. Quant aux barques, les Lazes s'en emparèrent, et ils tuèrent beaucoup de monde avec leurs traits.

Le vendredi 3 du même mois, en l'année 6849 (1341), les Turks d'Amit revinrent de nouveau, mais, par la grace de Dieu, ils ne purent nous faire aucun mal, et s'en allèrent avec honte, les mains vides. Le 7 du même mois de la même année, kyr Michel [2] fut envoyé en exil à OEnéon [3], puis à Limnia. Le 10 du

[1] Ici le texte publié par M. Tafel indique une lacune.

[2] Notre texte ne dit nulle part de qui ce prince kyr Michel était le fils, ni quels étaient ses droits au trône.

[3] Aujourd'hui Iounié, l'ancienne Oionopolis, ville à 18 milles de Thermé. Le rivage y forme un beau croissant; au midi on *construit* de grands vaisseaux. Il y a huit cents maisons de Grecs, quarante d'Arméniens, et quelques étrangers. Le palais du pacha est un bel édifice. A quelque distance au sud est une haute montagne formant un cône aigu, sur laquelle est une citadelle imprenable, environnée de quatre murailles, dont la dernière est au sommet. Chaque enceinte a sa porte, mais la dernière en a deux. Il s'y trouve sept citernes. Cette citadelle est un édifice des Génois. Les dérébeys du lieu l'ont restaurée. A l'orient est la rivière Phagamos d'Arrien. Mais son port n'est pas sûr, parce qu'il est toujours battu des vents. A l'ouest, sur un promontoire, on voit les restes d'une ancienne église grecque de Saint-Nicolas, bâtie en pierres, et ronde, et qui est visitée par les pèlerins chrétiens. Cette province est le Pont-Polémoniaque, contrée autrefois célèbre, qui avait pris le nom du roi Polémon. Ce prince et sa femme Bi-

même mois de la même année, kyra Irène Paléologue fut envoyée à Constantinople sur une galère franque. Le 10 septembre, kyr Nicétas et Grégoire Midzomate, kyr Constantin Doranite et son fils Jean, Michel, frère de Midzomate, et beaucoup d'autres de la même faction, prirent la fuite et vinrent à Constantinople sur une galère vénitienne. Le 17 septembre, ils partirent avec kyr Jean Comnène, fils de Michel, sur deux galères vénitiennes et trois génoises, et arrivèrent à Trébisonde le mercredi 4 septembre de l'an 6851 (1343). Kyr Jean (III)[1] fut couronné[2] le 9 du même mois dans Chrysocéphale[3], dans le ...[4], et en cette occasion les populations se rassemblèrent de toutes parts; il y eut des poursuites et de grandes dévastations. Les archontes Abytzantariens y furent tués; Sagalé, mère de kyr Georges fut insultée, et avec elle fut étranglée la princesse Anachoutlou, après un règne d'un an un mois et huit jours.

X. Au mois de juin 6851 (1343) les Turks d'Amit[5] vinrent nous attaquer, et s'en retournèrent sans succès. L'eunuque grand-duc, qui gardait kyr Michel à Limnia, ayant été tué au mois de mars, le scholaire grand-duc vint chercher kyr Michel, qui monta sur le trône le lundi 3 mai 6852 (1344) et fut couronné le même mois. Après un an et huit mois de règne, ce prince relégua son fils, de force, dans la Laure de Saint-Saba[6].

todoris commandaient, suivant Strabon, jusqu'à Trébisonde et à la Colchide ou Pharch. Minas, § 84.

[1] Je n'ai pas besoin de prévenir que ces numéros d'ordre donnés aux rois homonymes ne se trouvent point dans l'auteur grec, mais sont le produit d'une classification adoptée pour se conformer aux usages européens.

[2] Le texte dit seulement : *il* fut couronné, sans nommer le prince.

[3] Chrysocéphale, couvent de femmes, bâti par Flavius Julien Constantin, qui portait le titre de roi du Pont; aujourd'hui c'est une mosquée, au milieu de Trébisonde. Minas, § 106, cette église était ainsi nommée d'une image de la Vierge à *tête d'or*, comme on le verra plus bas.

[4] Lacune indiquée dans le texte.

[5] Les Turks d'Amit ou Amid, si souvent nommés dans cette chronique, sont les Tartares du Mouton-Blanc, établis entre Erzroum, Siwas et Amasie, aux frontières de Trébisonde, et qui descendaient de ces hordes amenées dans l'Asie occidentale par Houlagou et ses successeurs. L'histoire de ces tribus est traitée au long dans l'ouvrage de Fallmérayer, p. 203-212.

[6] Il y a à Trébisonde, dans le faubourg de Poztépé, une église

Les premiers personnages ayant été massacrés, le scholaire Nicétas fut fait grand-duc; Grégoire Midzomate, grand-général; Léon Kabasite, grand-domestique; Constantin Doranite, vestiaire; son fils, échanson; Jean Kabasite, grand-intendant des finances; le fils du scolaire Midzomate, chambellan; Amirtzaoutzis[1], Tzanichite ...; Étienne, grand-connétable.

XI. En novembre 6854 (1346), le roi kyr Michel fit arrêter le scolaire grand-duc, le grand-domestique Midzomate, et autres du même parti. Kyr Jean Comnène fut alors envoyé à Constantinople en 6855 (1347); Saint-André et le hynæon[2] furent pris.

XII. En septembre, 1re indiction, la peste dite *panoukla*[3] se déclare; les enfants, les frères, les parents sont enlevés en grand nombre. Elle régna sept mois.

XIII. La même année 6856 (1348), au mois de janvier, Kérasunte est prise, ravagée, incendiée par les Ianoaïtes[4]. La même année, 1re indiction, le 29 juin, une armée de Turks fond sur Trébisonde; c'étaient Acchis Aïna Paka, de Tzichaïn, Machmat Eckeptaris de Païpert, Touralipek d'Amit, et Posto-

creusée dans le roc, avec un portique en pierres de taille, dédiée à saint Saba. Des ruines de chapelle indiquent qu'il y avait dans cette plaine un beau couvent grec (Minas, § 133). Peut-être est-ce le lieu désigné dans notre texte.

1 Je suis convaincu et c'est également l'opinion de M. Fallmérayer, que ce nom d'Amirtzaoutzis doit répondre à celui d'émir ou chef des tchaouch, i. e des huissiers du palais, dignité encore en vigueur aujourd'hui à la cour de Constantinople. Ce nom sera ensuite devenu nom de famille. Au reste, le texte ne dit pas de quel grade fut revêtu ce seigneur.

2 Le mot ὑναῖον ne se trouve point dans un grand nombre de lexiques que j'ai consultés Je ne sais si ce ne serait pas un dérivé de ὕννος, *poulain, cheval;* selon moi, ce serait alors l'écurie royale, la caserne de cavalerie, ou quelque autre bâtiment de cette nature, non éloigné de l'église de Saint-André.

3 Panoucla ou panougla est un mot grec signifiant *tumeur, panucula* ou *panicula* en latin. Ainsi πανοῦκλα doit être la même maladie que celle dite τῶν βουβώνων.

4 Aucun renseignement ne m'est parvenu sur cette famille ou nation.

ganès, à la tête des Tzianes [1]. La guerre retentit à nos oreilles pendant trois jours; puis ils s'enfuirent honteux et battus, non sans perte de beaucoup de Turks.

XIV. Le mardi 5 mai 6847 (1349), arrivèrent ici, de Kapha, deux galères franques; une de nos grandes galères et une petite sortirent de Daphnus, avec bon nombre de petites barques; on se battit. Par la faveur du ciel, les Francs furent vainqueurs. Le grand-duc Jean Kabasite fut tué avec beaucoup d'autres, ainsi que kyr Michel, Tzanichite. La galère fut brûlée; les Francs qui étaient sur la terre ferme furent tués ou chassés, et leur escadre partit.

XV. Le 15 juin 6857 (1349) parurent trois galères de Kapha et une barque d'Aminso [2]; après beaucoup de pourparlers, de contestations et de propositions, la paix se fit en leur livrant Léontocastron; car alors le roi kyr Michel était très-malade. Le scholaire Nicétas étant venu de Kenchrina, fut fait grand-

[1] Dans cette énumération, on reconnait aisément les noms et les titres propres aux Turks: Aina-Paka, c'est Aina-Beg ou Bey, officier de l'armée de Bajazet, nommé Aine-Beg par M. de Hammer; Machmat est Mahmad ou Mahomet. Les Tzianes sont les indigènes de la Lazique, connus des Byzantins sous le nom de Tzannes; et encore sur les cartes russes et arméniennes, leur pays porte le nom de Tchaneth, Djanik... etc.

[2] *Amisos*, aujourd'hui Samson, à dix-huit milles de Goumdjoughaz; belle ville ayant une ancienne citadelle et d'anciens édifices; il y a un port profond, fermé par un cap; mais ce port étant ouvert est peu sûr. C'est un lieu de commerce fréquenté par toutes les nations, même par les Arméniens. Au temps d'Alexandre, c'était une ville libre; plus tard, elle fut soumise à Mithridate, qui y construisit un palais sur l'Iris, selon Jean Catholicos. Appien raconte que ce prince construisit Eupatoria près d'Amisos, et en fit sa capitale; ce qui augmenta l'importance de ce lieu. Pompée y fit porter le corps de Mithridate; mais il ne put supporter la vue de ce triste spectacle, et passa rapidement près de Sinope, où on enterra ce prince en grande pompe.

A quelques milles est la montagne de *Tévrent* où l'on a trouvé une grande mine d'argent et des restes des travaux des anciens Génois. Le minerai en est rouge et pesant; on s'est assuré qu'il contient toujours de l'or. A huit milles est la haute montagne Népié, où se trouvent de bonnes eaux, et qui sert de point de direction aux vaisseaux venant de Krimée. Minas, § 80.

duc, et épousa la fille de Samson. Le règne de kyr Michel avait déjà duré deux ans et sept mois[1].

XVI. Le dimanche 13 décembre 6858 (1350), kyr Michel Comnène descendit du trône. Le mardi 22 du même mois, kyr Jean, surnommé à cause de son aïeul, kyr Alexis, fils de Basile Comnène, vint à Trébisonde, accompagné de sa mère Irène, Grande-Comnène, et fut déclaré roi. Il fut couronné le 21 janvier, jour de Saint-Eugénius, dans l'église du même saint. Pour kyr Michel, il le fit raser, et le relégua au monastère de Saint-Saba. Un an après, il fut envoyé à Constantinople avec Tatas[2] kyr Michel Samson, qui devint plus tard gendre de l'empereur.

La même année 6858 (1350), il y eut de grandes dissensions parmi les archontes, par suite desquelles furent arrêtés, au mois de juin, le grand-général, kyr Théodore Doranite, dit Pilélès, son frère, Constantin Doranite, le vestiaire, et toute sa famille. Les personnages ci-dessus furent enfermés dans le palais des archontes et rappelés ensuite le 7 du même mois[3].

Au mois de janvier 6859 (1351), Léon Kabasite, vestiaire, fut arrêté, et Pilélès élevé en sa place. Tatas Michel Samson s'embarqua pour aller à Constantinople épouser la princesse Chobé, fille de l'empereur. La même année, au mois de mai, un lundi, le palais fut pris par Pilélès et ses partisans. Le scholaire grand-duc fut fait prisonnier. Le peuple s'étant soulevé, il fut délivré, et le roi s'en alla à Tripoli. Pilélès, son fils et son gendre, et les fils de Xénite, furent envoyés tous ensemble à Kenchrina. Le 3 septembre, 4e indiction 6860 (1352), la princesse Comnène Cantacuzène, fille de kyr Nicéphore Cantacuzène sébastocrator, cousin germain de kyr Jean Cantacuzène, empereur des Grecs, arriva de Constantinople sur une galère. Le 28 du mois, elle fut nommée pour la première fois avec le roi dans les prières, au couvent de Saint-Eugénius.

[1] C'est une erreur manifeste; puisqu'il avait été couronné en 6852, le lundi 3 mai, il y avait donc 4 ans et 11 mois qu'il était souverain de Trébisonde.

[2] Le texte dit : avec le Tatas Samson. Je regarde ce mot comme signifiant *père*, i. e. gouverneur, équivalent au mot turk *atas* dans Atabek, père, i. e. gouverneur du seigneur.

[3] La date est exprimée ainsi : μετὰ ζν, qui paraît être l'abrégé de ἑβδομήν.

La même année 6860 (1352), le 22 septembre, nous partîmes avec la reine, mère du roi, pour Limnia, contre Constantin Doranite, frère de Pilélès, vestiaire, qui y commandait, et nous revînmes trois mois après.

XVII. Au mois de juin de la même année, l'échanson Jean Tzachinite se révolta et s'empara du château de Tzanicha [1]. En avril [2] de la même année, la reine y alla avec le roi, et ils rétablirent la tranquillité. Au mois de juin de la même année, furent étranglés Pilélès, son fils et son gendre, dans le château de Kenchrina. La même année 6860 (1352), la sœur du roi, kyra Maria, Grande-Comnène, partit pour épouser Choutloupek, fils de Tourali, émir d'Amit, au mois d'août. La même année [3], les galères vénitiennes attaquèrent celles de Gênes et brûlèrent beaucoup de vaisseaux. Dans le même mois de juin 6862 (1354), le scholaire s'enfuit à Kérasonte [4], mais qui peut dire

[1] Ce nom de lieu, inconnu d'ailleurs, paraît formé des deux mots géorgiens Tzani Tzikhé, citadelle des Tzannes. On sait que la reine de Géorgie Thamar avait conquis tout le pays des Lazes, et même Trébisonde.

[2] Il y a sans doute une transposition qui tient à une erreur facile à apercevoir et à réparer.

[3] L'histoire de Venise par Daru ne mentionne pas d'autres combats entre les flottes génoise et vénitienne que ceux dont il a été question, livre CXIII de l'h. du B. E. § 53, sqq.

[4] Aujourd'hui Kiresoun, Karasoun, à quarante-six milles d'Ortou, colonie de Sinope, à qui elle payait tribut, suivant Arrien. Plus tard, Pharnas, fils de Mithridate, y bâtit une citadelle, ou répara celle qui y était, et la nomma Pharnakia. Elle est construite sur le bord de la mer, sur un plateau entre deux rochers escarpés, sur l'un desquels les princes de Trébisonde avaient élevé un fort aujourd'hui en ruine. Ce qui ferait croire qu'il s'y faisait peu de commerce, et que toute sa richesse était dans ses bois et ses troupeaux, c'est que sur les monnaies on voit d'un côté un satyre tenant d'une main un cierge et de l'autre une brebis, et sur la face une figure de Marc-Aurèle. Son nom de Kiresoun lui vient de l'abondance des cerises qu'elle produit. Lucullus transporta cet arbrisseau à Rome après la conquête du pays; de là il se propagea en Europe, et fut porté en Angleterre, en l'an 120. Minas, § 92.

Kiresoun a deux ports, celui de l'orient, Demir-Capou-Limnai; celui de l'occident, Londja-Limani, également peu sûrs en hiver. Sur un promontoire, il y a une bonne forteresse où se trouvent des églises. Les maisons de la ville, au nombre d'environ mille, sont peuplées de Grecs,

ce qui arriva dans l'intervalle du mois, et les apocrisiaires[1]?

XVIII. Le 22 mars 6863 (1355), le scholaire grand-duc, accompagné de son fils le chambellan, vint à Trébisonde avec une galère et onze barques. Le protovestiaire Basile Choupakt alla à sa rencontre. Après bien des paroles et des contestations, tout se rétablit, et ils revinrent à Trébisonde.

La même année 6863 (1355), 8[e] indiction, au mois de mai, le roi arma deux galères et quelques petits bâtiments, et partit avec la reine son aïeule et le métropolite, pour attaquer le scholaire à Kérasonte. Ce dernier était à Kenchrina, et le chambellan, son fils, à Kérasonte. Après un combat qui eut lieu, on se réconcilia, et Kérasonte se soumit au roi. Le chambellan quitta la ville et vint rejoindre son père à Kenchrina, où étaient tous les partisans du scholaire. Le roi, ayant renvoyé sa flotte et la reine à Tripolis[2], vint de sa personne à Kenchrina. Là

d'Arméniens et de Turks. Un évêque y résidait autrefois. Les Arméniens ont quarante maisons et une église élevée, bâtie en pierres, non loin d'une ancienne citadelle. Cette église, autrefois grecque et dédiée à la Vierge, a été restaurée par les Arméniens sous l'invocation de saint Sargis. Près de la mer est une lagune d'où l'on tire les pierres nommées agig et alnihour; aux environs sont de beaux jardins.

Kiresoun-Atasi est une petite île à trois milles de Demir-Capou, et d'une circonférence de trois milles; il y a des monastères et une église. C'est l'île qu'Arrien nomme Arrhénothélys (mâle et femelle).

[1] C'est ainsi qu'on appelait les requêtes adressées à des supérieurs; mais, avec cette explication même, la phrase est à peu près inintelligible dans sa concision.

[2] Tripoli, l'ancienne Iscopolis, à dix-huit milles de Zéphré, est un petit port où peuvent hiverner quelques vaisseaux; mais l'entrée en est semée d'écueils et dangereuse. La position de la ville sur le bord de la mer est très-agréable: ses habitants sont Arméniens, Grecs et Turks. Au bout de la ville, en face de Zéphré, est la petite île de Phrendachi, formant une passe pour les vaisseaux. Non loin de là est le cap Kilisé, sur lequel est un ancien clocher. Tripoli se compose de trois villes, de trois quartiers et de trois forts anciens. Le premier, Douroudjé-Kalé, le deuxième, sur un promontoire au milieu de la mer; le troisième, nommé Pétroma, imprenable par sa position sur un rocher que l'on ne peut escalader qu'en trois heures. Une nouvelle amazone, Dervich Gezi, s'y est défendue de nos jours pendant six mois contre le pacha, et, après sa retraite, elle y affermit son autorité. On voit sur ce rocher la porte d'une ancienne citerne. Depuis que les

ayant rassemblé de la cavalerie, il fit serrer de près, du côté de terre, ceux de la ville, et s'en alla lui-même par mer. Après un combat, les révoltés se soumirent au roi et le reconnurent. Le roi et sa suite revinrent; mais le scholaire, avec ses amis, resta au même lieu, et fut rejoint par le protovestiaire et ceux de son parti venant de Limnia.

Au même mois de la même année, Jean Kabasite, duc de Chaldée, surprit avec une armée Chériana, et s'en empara. Sorogaïna [1] fut aussi délivrée et fit sa soumission au roi. La même année, kyr Michel, Grand-Comnène, s'échappa de Constantinople, s'avança jusqu'à Samchat et battit ensuite en retraite.

XIX. Au mois d'octobre, 9[e] indiction, l'an 6864 (1356), le grand-domestique Midzomate et le grand-général Samson s'avancèrent jusqu'à Tripoli et Kenchrina, et en s'emparant du scholaire et des siens rétablirent la paix.

XX. Le vendredi 27 novembre, 9[e] indiction, l'an 6864 (1356), poussés par un mauvais génie, nous marchâmes contre Chériana avec le roi; d'abord nous fîmes des ravages, du butin et des prisonniers, mais à la sixième heure, nous prîmes la fuite en désordre, poursuivis par une poignée de Turks; quatre cents chrétiens furent tués, ainsi que beaucoup de chevaux. Jean Kabasite, duc de Chaldée, succomba aussi; si le Seigneur n'eût été avec nous, j'aurais péri moi-même. Mais, grace à la vigueur de mon cheval, je pus assurer la retraite du roi, et nous revînmes à Trébisonde en trois jours. A cette époque, il naquit au roi un fils, kyr Andronic, d'une femme étrangère, qu'il préférait à la reine [2].

Turks s'en emparèrent, les Grecs y étaient restés jusqu'à nos jours; ils en ont été chassés. Les conquérants attachèrent tant de prix à sa possession qu'ils l'appelèrent Beth-Roum (Maison des Grecs), d'où s'est formé le nom de Pétroma. Selon Arrien, il y avait à trois milles de là un lieu nommé Argyra, on mine d'argent; cette mine est encore exploitée. La province est administrée par la brave Dervich-Gezi. Entre Argyra et Kéorélé, Arrien place l'ancien fort Philogalia traversé par une riviere. Minas, § 95.

[1] Chériana, Sorogaïna, lieux inconnus d'ailleurs.

[2] Je ne vois pas que l'on puisse tirer un autre sens des mots grecs, qui se traduisent ainsi littéralement;

XXI. Le 19 décembre, 10[e] indiction, en 6865 (1357), nous suivîmes le roi à Limnia, après avoir célébré la Nativité du Christ à Kérasonte, et la fête des Lumières à Jasonis [1]. Quatorze Turks furent tués. Nous marchâmes sur Limnia, et nous revînmes à Trébisonde, après une expédition de trois mois.

Le jeudi-saint, 6 avril, 10[e] indiction, en la même année 6865 (1357), naquit kyra Anna, fille du roi et de notre reine kyra Théodora.

XXIII. Au mois de mai, 10[e] indiction, en l'année 6865 (1357), le roi marcha avec ses troupes vers le Parkharis, et parcourut toute la contrée.

XXIV. Le samedi 11 septembre, 11[e] indiction, l'an 6866 (1358), arriva de Sinope kyra Eudoxia, fille de kyr Alexis, Grand-Comnène. Le lundi 13 du même mois, 11[e] indiction, même année, profitant de notre négligence, Chatzymiris, fils de Païram, vint à Matzouca [2] avec beaucoup de troupes, ravagea le

Tunc ergo et genuit rex filium kyr Andronicum ex altera, et *mulierem* præ regina, καὶ γυναῖκα πρὸ τῆς δεσποίνης; à moins qu'ils ne signifient qu'*auparavant* il avait eu *une fille* de la reine, ce qui est encore moins régulier.

[1] Jasonis, aujourd'hui Eason-Bouruni (promontoire de Jason), à 18 milles de Phatza (36 d'Iounié), offre une rade dont l'entrée est pleine d'écueils. Ce lieu tire son nom de l'argonaute Jason, qui y aborda. Au-dessous du promontoire, il y a d'anciens couvents et une grande église de la Vierge. Sur la montagne est l'antique forteresse de Khoriath-Kalé. C'est un lieu assez fréquenté, et où viennent aborder et se rafraîchir ceux qui arrivent de Crimée. Comme la mer y est souvent mauvaise, on y vient avec précaution, avec une seule voile, et aussitôt que l'on s'est reposé quelques moments, on repart. Minas, § 86.

[2] Madchga, district au-dessus de Plataua, composé de cent cinquante villages, où il y a quelques chapelles. Les Turks y parlent grec, et les Grecs sont presque tous ouvriers en cuivre. Du temps du sultan Mahmoud, il commença à faire partie du district de Goumichkhané, par suite de la demande que firent les habitants d'être séparés de celui de Trébisonde. Le fameux Hekim-Ogllon pacha, grand-visir pour la troisième fois en 1740, avait été trois fois pacha de Trébisonde, et étendait son autorité sur Madchga et les pachaliks environnants. Mais, depuis, le pays est revenu au matenémini (intendant des mines) et en dépend encore. Le Térébey est indépendant et prononce tous les jugements. Il y a de l'huile excellente, du fromage, du tabac, et autres productions. Minas, § 101; Indjidj. p. 400.

pays, enleva du butin de toute espèce depuis Paléomatzouca jusqu'à Dikaismos.

XXV. Le 22 janvier, même année (1358), Jean Léontosthète, apocrisiaire, vint de Constantinople.

XXVI. Le mercredi 22 août, 11e indiction, l'an 6866 (1358), Despinachat[1] kyra Maria, sœur du roi, mariée à Choutlou-pek, vint à Trébisonde. Le mercredi 29 août, 11e indiction, même année, kyra Théodora, fille du roi kyr Basile (Ier), partit pour épouser Chatzymiris, fils de Païram, accompagnée de Choupaka kyr Basile le scholaire, son chef de noce.

XXVII. Le lundi 17 septembre, 12e indiction, l'an 6867 (1359), dans l'après-dîner, il naquit au roi un fils, qu'il nomma kyr Basile, du nom de son aïeul.

XXVIII. (Ce § manque, ou les suivants ont été inexactement numérotés).

XXIX. Le lundi 5 de mai, 14e indiction, l'an 6869 (1361), il y eut une éclipse de soleil telle qu'on n'en vit point de nos jours. Les astres disparurent du ciel; elle dura une heure, .... minutes[2]. Le roi kyr Alexis et sa mère kyra Irène, quelques-uns des archontes, et moi avec eux, nous nous réunîmes dans le couvent de Souméla, à Matzouca, en cette circonstance, et nous y priâmes long-temps.

La même année 6869 (1361), le 6 décembre, six mois auparavant[3], le roi était allé à Limnia, et en était revenu après une absence de trois mois. La même année, arriva de Constantinople l'apocrisiaire Léontosthète, envoyé par l'empereur kyr Jean Paléologue pour solliciter la main de la fille de notre souverain. La même année, 15e indiction[4], le mercredi .... du mois

[1] Je pense que ce mot est composé des deux termes, grec *despina*, et turk *khaton*, signifiant également *dame*.

[2] Le nombre de minutes n'est pas indiqué.

[3] On sait que l'année grecque commence le 1er septembre.

[4] Les indictions sont en général désignées d'une manière inexacte et incorrecte dans cette chronique. Mais, au lieu de les ramener à l'exactitude, en les supputant à partir de l'an 315 de Jésus-Christ comme cela doit être dans les auteurs grecs, je me suis contenté de les régulariser, en prenant pour points de départ trois indictions de commencements de cycles, qui se rencontrent aux § 12, 32 et 48.

de juillet, dans l'après-dîner, mourut le scolaire Nicétas, grand-duc. Le roi, vivement affligé, accompagna ses funérailles, vêtu de blanc, en signe de douleur, comme cela se pratique pour les princes du plus haut rang.

Le vendredi 23 juillet, 14e indiction, en 6869 (1361), le gouverneur[1] de Païpert Chotzi-Alatiph, avec quatre cents soldats choisis, tomba à l'improviste sur Matzouca, Larachana et Chasdenicha. Mais, par des chemins détournés, les habitants de Matzouca surprirent les Turks, en tuèrent six, en prirent un plus grand nombre, quantité de chevaux et d'armes, et coupèrent la tête à Chotzi-Alatiph lui-même. Le lendemain, toutes ces têtes furent portées en triomphe à travers Trébisonde.

XXX. Le 13 décembre, nous partîmes à la suite du roi pour la Chalybie, marchant contre Hospitocastron, qui appartenait à Chatzimiri, fils de Païram, pour le punir d'avoir fait une incursion à main armée contre Kérasonte, et de nous y avoir attaqués. De la Chalybie, nous allâmes par terre à Kérasonte, suivis de l'émir Chatzymiri avec ses Turks devenus pour ainsi dire nos esclaves.

En la 15e indiction, 6870 (1362), au mois d'octobre de la même année, Acchiaïna-Pak d'Erzinga[2] vint assiéger le château de Golacha. Durant seize jours, il employa ses machines et livra de fréquents assauts; mais n'ayant pu réussir, graces à Dieu, il s'en alla honteusement, les mains vides. Le roi rebâtit alors le temple de Saint-Phokha à Kordylé, et y établit un couvent.

[1] Baïpert ou Païpourt, l'une des principales villes du pachalik d'Erzroum, est au sud-est de Trébisonde, c'est une ville forte, traversée par le Dchorokh, dont le cours y est très-rapide et très-large. On y compte 2000 maisons, parmi lesquelles quatre rues habitées par les Arméniens. Ces derniers y ont 4 églises. On y parle la langue géorgienne d'après le témoignage de M. Fontanier qui y passa en 1828. Indjidj., Asie. p. 95.

[2] Erzinga, ou Ézenga, Erzendjan, est une ville et un district important du pachalik d'Erzroum, à 3 journées de la ville de ce nom, au sud est le Gail-Ket affluent droit de l'Euphrate. Il y a environ 8,000 maisons; elle fut renversée par un tremblement de terre au mois de juillet 1784; à peine 600 maisons restèrent sur pied. Indjidj, p. 99.

**XXXI.** La même année 6870 (1362), nouvelle invasion de la maladie des bubons, qui régna toute l'année. La chaleur de l'été fut si violente, qu'elle causa beaucoup de maladies et d'émigrations. Au mois de mars de la même année, le roi, la reine et sa mère, allèrent à Mésochaldia, soit à cause de la peste, soit à cause de la fuite de Jean Comnène d'Andrinople, et de son arrivée à Sinope, où il fut arrêté [1]. Cependant les princes n'entrèrent point au château de Trébisonde, au retour de la Chaldée, à cause de la violence de la maladie (on était alors au mois de juin); mais ils campèrent à Saint-Jean-Baptiste, sur la colline de Minthros. Alors il vint un envoyé de Tzalapi-Tadzatin pour demander la fille du roi. Peu s'en fallut qu'il n'y eût une sédition contre le roi. Kyr Jean Comnène s'échappa de sa prison, vint à Kapha et de là à Galata.

**XXXII.** Au mois d'avril de l'an 6871 (1363), 1^re^ indiction, nous allâmes, avec la galère royale, à la grande ville, le grand-logothète, kyr George, le scholaire, le sébaste, et nous Michel Panarète, secrétaire, auteur de cette histoire. Là nous fîmes les redoutables prostrations. Nous vîmes le roi kyr Jean Paléologue, le roi kyr Josapha [2] Cantacuzène, le patriarche, kyr Calliste, les reines, les fils du roi, le capitaine podestat génois de Galata, et Léonardo Montato. Nous déclarâmes accéder à ce que le fils de l'empereur Paléologue épousât la fille du roi kyr Alexis, Grand-Comnène de Trébisonde, et nous revînmes le 2 juin.

**XXXIII.** Le 15 août de la même année, nous voulûmes visiter Choutlou-Pek, fils de Tourali, mais la peste qui affligeait les Turks empêcha la chose de se faire, et nous revînmes à Trébisonde après vingt-sept jours d'absence.

**XXXIV.** Le vendredi 27 octobre, 2^e^ indiction, en 6872 (1364), comme le roi descendait le fleuve de Saint-Grégoire,

[1] C'est ainsi que je traduis le grec ἐκοιμήθη, qui a ordinairement le sens de *se reposer, mourir*, parce que la suite fait voir que le *repos* de Comnène fut *forcé*.

[2] i. e. Joseph : c'était le nom que Cantacuzène avait pris en se faisant moine. V. Hist. du Bas-Empire, l. CXIV, § 24.

les archontes de la famille Kabasitc, le grand-logothète kyr Grégoire et autres, fondirent sur lui au débarquement, et le poursuivirent jusqu'au palais. Les Kabasites furent arrêtés, comme ils s'enfuyaient par terre, et chargés de chaînes. Mais le grand-logothète s'enfuit à Kérasoute, puis à Aminsos. Le métropolite Niphon Ptérygionite, complice de son forfait, fut relégué au couvent de Souméla [1]. Le vendredi 29 octobre, par la médiation de Dzianote Spinoul [2], d'Étienne et de Dakyépi, le grand-logothète obtint la permission de revenir [3].

XXXV. La même année 6872 (1364), 2e indiction, le mardi-saint 19 mars, kyr Niphon, métropolite de Trébisonde, mourut d'une pleurésie, étant encore à Souméla. Il fut solennellement enseveli à Chrysoképhale, dans la tombe du métropolite kyr Barnabas. Le scévophylax (conservateur des vases sacrés) Joseph Lazaropoulos fut inauguré et alla à Constantinople.

XXXVI. Le mardi matin, 16 décembre 6873 (1365), 3e indiction, il naquit au roi un fils, qui fut nommé Manuel [3].

XXXVII. Le 13 avril 6873 (1365), le grand dimanche de Pâques, comme le roi était sur la place publique, il y eut une querelle entre le consul et le baile [4]. Le métropolite Joseph, élu patriarche de Trébisonde, arriva (de Constantinople), et son installation se fit le mardi de Pâques, jour du Renouvellement.

XXXVIII. Le 14 juillet, 3e indiction, 6873, l'émir Choutlou-Pek, gendre du roi, vint dans cette bienheureuse ville de Trébisonde, avec son épouse kyra Maria Despinachat, Grande-Comnène; il visita le roi et entra au palais. Après avoir demeuré

1 Souméla est un couvent non loin de Trébisonde, auquel le sultan Sélim accorda de grands priviléges en 1512. Dosithée, Hist. des patr. de Jérus, en grec. l. XI, c. 4.

2 C'est ici un nom italien, génois sans doute; et certainement Spinoul doit représenter Spinola.

3 M. Fallmérayer place cet événement en 1364; *op. cit.* p. 213. Clavijo, cité par le même auteur, appelle ce prince germanoli, Kyrmanoli; c'est l'altération du grec.

4 Ce sont sans doute les agents de Venise et de Gênes, deux nations qui faisaient un commerce considérable avec Trébisonde.

environ huit jours à Saint-Jean-Baptiste[1], il s'en alla en paix avec de grands honneurs.

XXXIX. L'année suivante, le roi alla à Parkharis et nous tous à sa suite nous vînmes de Spélia à Phianoé; nous passâmes près de Gantopédis et de Marmara, et traversant Saint-Mercure, nous allâmes à Achantaka, au nombre de plus de deux mille, tant piétons que cavaliers; après avoir accompagné l'émir durant quatre jours, nous revînmes.

Au mois de juin, 4[e] indiction, en 6875 (1367), nous partîmes pour la Lazique, avec des troupes de terre et de mer, accompagnant le roi, la reine sa mère; et la fille du roi, kyra Anna, Grande-Comnène, fut mariée à kyr Pancratis[2] Pancratide, roi

[1] Ce lieu, déja nommé au § 31, était sans doute peu éloigné de Trébisonde. Il sert à fixer les positions de Minthros ou Minthrios, et de Akantaca, v. § 9, 39.

[2] Le roi dont il est ici question est Bagrat V, dit le Grand, roi de toute l'Ibérie. Il fut chassé de Tiflis et emmené prisonnier en 1387, par Timour, avec la reine Anna, son épouse. Il revint en 1393 à Tiflis, qui fut reprise par le même conquérant, l'année suivante; il mourut en 1395. V. chron. géorg. p. 1; chron. arméu. inédite.

Voici comment s'exprime à ce sujet Thomas, abbé de Medoap dans la province d'Ardjich, auteur arménien du 15[e] siècle : « Bagrat, roi de Géorgie, vint avec beaucoup de présents se soumettre à Thimour, qui le fit apostasier, et se retira dans le Karabagh, dans les quartiers d'hiver des rois d'Arménie. Le roi de Géorgie, homme habile et plein de *la sagesse du Saint-Esprit*, trompa ainsi le Barbare. « Donne-moi des troupes, lui dit-il, j'irai faire la guerre à la maison de Géorgie, je la soumettrai, et je gagnerai tout le pays à ta foi et à ton sceptre, par l'influence de mes paroles. Or ma maison se compose de Déval (Dwaleth), Imérel (Iméreth), Oseth, Mecrel (Mingrélie), Aphkbaz, Sonker (Souanes), Vratsi Géorgie propre), et Meskh (Meschie, pays d'Akhaltzikhé). Thimour, bien satisfait, le combla d'honneurs, et lui donna beaucoup de troupes. Le roi vint donc avec une armée nombreuse contre la maison de Géorgie; mais il fit prevenir secrètement ses fils Gorgi, Constantin et David de venir à petit bruit à sa rencontre, pour le tirer des mains des Barbares. Pour lui, avec l'armée du Dchagatai, il s'engagea dans des chemins difficiles, et les fils du roi en firent un grand carnage (il périt, dit-on, plus de 2000 Tartares), puis ils revinrent chez eux avec leur père. » Timour, occupé d'autres guerres, ne put se venger tout de suite, mais il revint en 1402, « et mit la Géorgie à feu et à sang. Giorgi, alors roi de cette

des Ibériens et des Abasges, dans le lieu nommé Macrégiale[1]. Immédiatement après, le roi alla de Larachané à Parkharis, à Limnique et jusqu'à la Chaldée.

XL. Le 12 octobre, 6e indiction, en 6876 (1368), le métropolite Joseph quitta son siége pour se retirer au couvent d'Éléousa[2]. Le 19 juillet, même année, j'allai à Constantinople à cause des ravages exercés sur les Araniotes par les barques Azariques[3]. Mon cher fils Constantin (malheureux pécheur que je suis!) tomba dans la mer le jour de la Transfiguration, et s'y noya à la hauteur du couvent de Sainte-Sophie, à l'âge de quinze ans. Après lui, j'eus le regret de perdre mon autre fils,

contrée, et aes frères Constantin et David rassemblèrent des troupes et ordonnèrent à tous les Géorgiens et Arméniens de se renfermer dans les forts. Pour eux, ils se tinrent dans des lieux étroits et de difficile accès. Mais la mésintelligence se mit entre eux, et les deux frères du roi eurent la scélératesse de le quitter et d'aller près de Thimour, l'instruire des chemins qu'il devait tenir pour pénétrer dans leur pays Avec ces indications, il entra en Géorgie, massacra les chefs de la nation, fit 6000 prisonniers dont le sort fut déplorable, et exerça d'horribles ravages. Le roi, avec 100 hommes, se jeta courageusement au travers des ennemis, et réussit à se sauver dans une forteresse d'où il fut témoin des malheurs de son peuple. » Manuscrit arm. xcvi, folio 61 et 70 *recto*. Pour attaquer les Géorgiens dans leurs retraites, Thimour faisait placer les soldats dans des corbeilles attachées à de longues cordes, qui s'abaissaient au moyen de poulies. D'en haut les Tartares éclaircissaient à coups de flèches les rangs de leurs ennemis, puis s'élançaient à terre, et achevaient le carnage. La prise de vingt-deux forteresses et de Tiflis même fut le fruit de cette guerre d'un genre nouveau. De Hammer, éd. fr. t. II, p. 54. sq.

[1] Ce nom signifie, comme il est facile de le voir, *long rivage;* je ne sais si ce ne serait pas celui qui, maintenant encore, porte le nom de Mscragala, sur le bord de la mer, entre Gonia et Khopha. Lieu célèbre autrefois, dit le P. Minas, maintenant c'est un port insignifiant, qui appartient aux Lazes. Minas, § 147.

[2] Éléousa (la Miséricordieuse) est un couvent, dont il ne reste plus que les murailles, sur une hauteur non loin de la mer; il y a un cimetière commun aux Grecs et aux Arméniens de la ville. Indjidj., p. 389.

[3] Ce mot ne se trouve pas, mais les lexiques donnent ἄζαρι, *alea, hasard;* peut-être est-ce le nom d'une sorte de bâtiment léger; les noms de cette sorte abondent dans notre chronique, katergon, barka, barkopoulon, gryparion, paraskalmion, karabion, etc.

Romanos, âgé de dix-sept ans, par l'effet d'une dysurie. Après un séjour de trois mois, je revins.

XLI. La même année, au mois de mars, Glitziaslan envahit nos possessions de Chaldée [1]. Le roi marcha contre lui avec ses troupes, au mois de janvier 6877 (1369), 7[e] indiction, le jour de la fête des Lumières. Golacha fut enlevée par surprise par les Turks, et les Chaldéens furent anéantis soit par le glaive dans les combats, soit dans la fatale caverne de ce pays [2].

XLII. La même année 6877 (1369), à la fin de janvier, le roi alla à Limnia avec une belle flotte, et revint quatre mois après.

XLIII. Au mois de mai, 8[e] indiction, 6878 (1370), le roi alla avec une poignée de soldats à Parkharis, du côté de Marmara. Le samedi 21 du même mois, ils rencontrèrent les Turks à l'improviste, au nombre de cinq cents cavaliers et de trois cents piétons; le roi n'avait près de lui que cent cavaliers. On se battit; le roi fut vainqueur et s'empara des dépouilles des Turks, de plusieurs têtes des Musulmans et de leur drapeau.

XLIV. Le mardi 13 août, 8[e] indiction, 6878 (1370), le métropolite kyr Théodose vint à Trébisonde, où il fut installé. Natif de Thessalonique, il avait demeuré vingt ans à la Sainte-Montagne. Il était venu à Constantinople avec le titre d'hégoumène (abbé) du monastère de Mangana. Puis, élu par le synode, il nous fut envoyé le 6 août. Nous allâmes dans la Lazique vers la fin du mois, et vers le commencement de l'année 6881 (1373) nous nous abouchâmes avec le roi Pancratis (d'Ibérie). De là nous allâmes à Bathys [3] où nous dressâmes

[1] Le grec dit τὴν καθ' ἡμᾶς Χαλδίαν; ce qui peut encore se traduire : la Chaldée, voisine de nos frontières. Quant à Glitziaslan, c'est le prince tartare Kilidjarslan.

[2] La situation de Golacha, mieux connue, expliquerait ce que c'est que cette *perfide caverne*.

[3] Batou, sur la rive droite et à l'embouchure du Tchorok dans la mer Noire. Il y a un beau port, mais rempli de vers blancs et effilés, qui endommagent beaucoup les vaisseaux. Minas, § 150.

nos tentes, ayant hors du port quarante galères et barques. Là nous reçûmes le goureli [1], qui venait présenter ses hommages au roi, et six jours après nous revînmes. C'était la 11e indiction.

XLV. Le 13 janvier, le roi partit pour Chériana; comme il tombait beaucoup de neige, et que l'hiver était rigoureux, il fallut revenir. Cent quarante chrétiens furent massacrés par l'ennemi; un plus grand nombre mourut de froid. C'était dans la 11e indiction.

XLVI. Le vendredi 11 octobre 6882 (1374), 12e indiction, kyr Michel, fils de Jean Paléologue, roi des Romains, vint avec deux grandes galères et une petite attaquer notre roi, et partit cinq jours après, n'ayant pu exécuter une surprise. Le vestiaire kyr Jean Andronicopoulos, qui l'accompagnait, s'étant retiré, Paléologue dut se retirer aussi, après avoir fait un traité avec notre roi.

XLVII. Le dimanche 16 avril, 12e indiction, 6882 (1374), Golacha fut prise par les Chaldéens, rentra sous l'obéissance du roi, et fut bientôt reprise par les ennemis.

XLVIII. Le vendredi 14 mars, 14e indiction, 6884 (1376), kyr Andronic despote, fils du roi, Grand-Comnène, tomba du haut du palais du roi kyr Andronic, Grand-Comnène. On le porta aussitôt au palais, où il mourut, et il fut enterré dans le couvent de Théosképaste. Le roi son père, les reines son aïeule, sa belle-mère, suivirent le cortége. Quant aux conventions qui existaient entre lui et la fille du roi d'Ibérie, David, roi de Tiflis [2], cousine d'Achpougha par sa sœur, elles

[1] Le prince du Gouria. Que ce prince fût déjà indépendant ou non à la fin du XIVe siècle, voici du moins un témoignage positif en faveur de l'ancienneté de son titre. Le premier gouriel nommé par les chroniques nationales à notre disposition n'est que de 1483.

[2] Il doit y avoir ici une erreur. Bagrat V régna sur la Géorgie de 1360 à 1395, ayant succédé à son père, qui portait, il est vrai, le nom de David, mais qui ne régna que cinq ans, et mourut en 1360. Je pense qu'il faut, au lieu de David roi de Tiflis, lire David, fils de

furent transportées sur la personne du jeune fils du roi kyr Manuel, Grand-Comnène, son fils propre et légitime. Quand les fiançailles furent faites, le roi, et nous à sa suite, nous partîmes le 10 mai, 15[e] indiction, 6885 (1377); puis, revenant en Lazique, nous traversâmes tout Kalovéris, du côté de Macrégiale, jusqu'au 15 août. Alors la princesse vint elle-même de Gonia [1] à Macrégiale. Le lendemain nous partîmes et arrivâmes à Trébisonde, le dimanche 30 août. Le samedi 5 de la nouvelle année, au mois de septembre, 1[re] indiction, 6887 (1379), elle fut couronnée[2] avec la pompe royale, et nommée Eudocie. Son nom précédent était Choulchan-Chat. Le lendemain dimanche, 6 octobre, la noce fut célébrée et dura au-delà de la semaine. Ce fut le (patriarche) trébisontin Théodose qui lui donna la bénédiction, et son père lui posa la couronne.

XLIX. Après beaucoup de pourparlers et d'ambassades entre les Grecs et les musulmans, entre le roi et Tatziatin-Tzialapi,

Pancratis, roi de Tiflis. En effet, Bagrat V eut un fils de ce nom. Cf. § LIII.

[1] Gonia, aujourd'hui Kiouié, est sur la gauche et à l'embouchure du Dchorokh. Il y a un bon port, très-fréquenté par les vaisseaux, et appartenant aux Lazes, la plupart musulmans renégats du christianisme. Ce pays a été conquis par le sultan Achmet; on croit qu'il répond à la position d'Anchiale. Les habitants sont fort belliqueux; leurs femmes surtout sont remarquables par l'énergie de leur caractère, qui fait qu'elles maîtrisent leurs maris, et que ceux-ci même ne peuvent les approcher sans leur consentement. Minas, § 148.

Athina, à six milles de Sevougsou, hors des limites de la province de Trébisonde, qui commence à Batlama et finit à Kemer. Il y a un petit port et un lieu d'habitation, où se voit une porte en cuivre, qui est un reste d'antiquité; on pense que c'est la porte d'un temple; car la déesse Minerve était adorée en ce lieu. Ce sont les Argonautes qui, quand ils y vinrent, lui donnèrent le nom d'Athouna, ou, selon d'autres, Adienos, en mémoire de celui d'Athènes. Les habitants sont très-adroits dans le commerce, et se livrent spécialement à celui des esclaves. On y voit des chapelles et d'autres ruines, qui sont autant de traces du christianisme. Ce lieu dépend du pachalik de Gonia. Inddjidj. p. 394.

[2] Allusion à l'usage de placer une couronne sur la tête des époux, d'après le rit grec, et à celui de changer le nom des princesses étrangères qui épousaient un prince du sang impérial de Grèce. Goulchanchat signifie la dame princesse des roses.

le roi partit le 14 août, 3[e] indiction, avec deux grandes galères et deux moindres, emmenant sa fille Eudocie. Arrivés à Kérasonte, nous apprîmes, par un message de Trébisonde, que Chliatzaslan serait bientôt dans cette ville. Le roi, laissant sa fille à Kérasonte, vint avec les archontes à Trébisonde, fortifia la citadelle et pourvut à la sûreté du pays. Il partit à la fin de septembre, vint chercher sa fille à Kérasonte, et s'avança jusqu'à OEnéon. Là il rejoignit Tzialapi et lui accorda la main de sa fille kyra Eudocie, le 8 octobre, 3[e] indiction 6888 [1] (1380), puis retourna à Limnia.

L. Au mois de février, le roi marcha par terre et par mer contre les Tzapnides [2]. Le dimanche 4 du mois de mars, 3[e] indiction, en 6888 [3] (1380), il divisa son armée en deux parts. Mille piétons furent envoyés du côté de Pétroma [4]. Pour le roi, prenant les cavaliers et le reste de l'infanterie, qui était nombreuse, il poursuivit les ennemis en remontant le cours du fleuve Philabonite jusqu'à Cheimasiæ, ravagea leurs terres, mit tout à feu et à sang. Il délivra beaucoup de nos barques [5] qui avaient été prises, fit retraite et arriva près de Sthlabopiastis. Les mille hommes qui étaient allés du côté de Pétroma ravagèrent jusqu'à Cotzanta, pillerent et brûlèrent tout. A leur retour, toutes les fois qu'ils en vinrent aux mains avec les Turks qui les poursuivaient, ils en massacrèrent un grand nombre. Les Romains, cherchant à rejoindre le roi, marchèrent vers la côte, toujours combattant vaillamment. Arrivés à la hauteur de Sthlabopiastis, et ne l'ayant pas rencontré, ils battirent en retraite, après un moment de conseil. Quarante-deux d'entre

[1] Cette date est ainsi indiquée, ͵ϛωππʹ; non-seulement le second π est rédondant, mais il est faux : il faut lire ͵ϛωπή.

[2] Nom des habitants de la Lazique; le même que Tzannes, mais moins usité. Fallm. p. 269.

[3] M. Fallmérayer place cet événement en 1382 : *op. cit.* p. 211. Quant aux noms de pays mentionnés dans notre texte, je n'en trouve nulle part l'indication.

[4] Pétroma est un des trois forts de la ville de Tripoli. *V.* note 2, p. 492.

[5] Le grec dit σιμυλικὰ; les lexiques les plus complets ne donnent que Σίμυλος, nom propre : j'ai cru pouvoir conjecturer qu'il s'agissait de quelque bâtiment léger, comme ceux dont il est parlé p. 40, v. la note 3.

eux furent tués; mais cent Turks, Turquesses et Turkopoles restèrent sur la place.

Le 19 juin, 4[e] indiction, 6890 (1382), kyr Manuel, fils du roi kyr Alexis, eut un fils de la princesse ibérienne Eudocie. Son aïeul le roi Alexis [1], sa bisaïeule kyra Irène, et le métropolite de Trébisonde, kyr Théodose, le nommèrent au baptême, du nom de son bisaïeul, Basile.

LI. Le 9 juillet [2] 6891 (1383), 6[e] indiction, invasion de la maladie des bubons, qui emporta beaucoup de monde jusqu'en décembre et janvier. Elle fit aussi beaucoup de mal à Matzouca, à Tricomia, à Surméni et jusqu'à Dryon.

LII. En octobre 6895 (1387), Tatziatin, gendre du roi, émir de Limnia, marcha contre l'autre gendre du roi Chatzymiri, émir de Chalybie, dit Soulamam-Pek, avec douze cents hommes. Entré en Chalybie, Tatziatin lui-même tomba le premier, et, malgré tous les soins, il mourut. Six hommes furent tués auprès de lui; le reste s'enfuit à demi nu, laissant chevaux et armes en grande quantité.

LIII. Il y avait [3] un émir tatare ayant aussi un chan, à ce que l'on dit. Le Tatare s'appelait Tamourlanis, sortant des

[1] D'après M. Fallmérayer, kyr Alexis serait mort à la suite de l'expédition contre les Tzannes, après quarante et un ans de regne, âgé de cinquante-deux ans; et kyr Manuel III lui aurait dès lors succédé, étant déja co-régent depuis 1382. Mais, pour la mort d'Alexis, voyez le § 54 de cette chronique.

[2] La date est ainsi écrite ,ϛωρϛ', qui ne peut être exprimée en chiffres; mais le nombre de l'indiction donne la véritable date.

[3] Les mots, *Il y avait*, manquent dans le texte, qui paraît ici mutilé. Quant au membre de phrase suivant, je pense qu'il signifie que cet émir tatare s'appelait aussi *khan*. C'était en effet le titre des princes de ces contrées, comme chacun sait.

| | |
|---|---|
| I. | Kyr Alexis I[er], 1204. |
| II. | Andronic I[er], Gidon, son gendre, 1222. |
| III. | Jean I[er], Axuchus, son frère maternel, 1235. |
| IV. | Manuel I[er], fils de Jean I[er], 1238. |
| V. | Andronic II, son fils, 1263. |
| VI. | Georges I[er], son fils, 1266. |
| VII. | Jean II, fils de Manuel I[er], 1280. |

frontières du Chatai, et avait, au rapport des témoins oculaires, une armée de quatre-vingt mille hommes. Il vint et s'empara de toute la Perse. De là, se dirigeant vers les montagnes d'Ibérie,

| | | |
|---|---|---|
| VIII. | | Alexis II, fils de Jean, 1298. |
| IX. | | Andronic III, son fils, 1330. |
| X. | | Manuel II, son frère, 1332. |
| XI. | | Basile I$^{er}$, père d'Andronic III, 1332. |
| XII. | Kyra | Irène Paléologue, veuve de Basile I$^{er}$, 1340. |
| XIII. | | Anna Anachontlou, fille d'Alexis II, 1341. |
| XIV. | Kyr | Jean III, fils de Michel, 1343. |
| XV. | | Michel, père de Jean III, 1344. |
| XVI. | | Alexis III, fils de Basile I$^{er}$, 1350. |
| XVII. | | Manuel III, fils du précédent, 1390. |
| XVIII. | | Alexis IV, son fils, 1412. |
| | | (Entre Alexis et David, Fallmérayer place un Kalojean, fils du précédent, et qui le détrôna, 1447.) |
| XIX. | | David, frère de Kalojean, 1458, 1462. |

Quant à la liste arménienne, dont j'ai donné le dernier extrait, t. XVIII, p. 281, voici comment elle se termine : 1391, Alexis; 1335, Vasiléos; 1339, Michel; 1385, Alexis; 1395, Emmanuel et Basile; 1407, Andronic; 1436, Alexis; 1456, Jean; 1460, David, dernier roi, détrôné et mis à mort par Mahomet.

A la suite de la chronique de Panarète, se trouve l'éloge de Trébisonde par Eugénius le nomophylax, en vingt paragraphes. Il y est dit entre autres choses : ... (1) que cette belle ville aperçoit le soleil dès son lever ; (2) que son climat est très-doux ; (3) qu'elle domine tout le voisinage ; (4) qu'elle est très-fortifiée, et n'a jamais été prise de force, mais qu'elle s'est ouverte volontairement pour le grand Pompée ; (5) bien défendue par la mer, et bien élevée au-dessus de ses ondes ; (6) la montée en est rude d'abord, puis agréable ; le territoire en est plein d'agréments, et lui fournit le nécessaire et l'agréable ; (7) il y a beaucoup de vignes et d'oliviers ; (8) noble ville, qui a produit saint Eugénius (*noble*), son patron ; on y voit (9) des ermitages de tous les côtés ; (10) tant elle offre de facilités à la vie solitaire ; (11) son sol est mélangé très-agréablement de rocs et de plaines, de sites doux et sévères ; (12) abondante en gibier, ses habitants sont chasseurs et braves comme les Spartiates ; (13) elle offre mille délices pour les cinq sens de l'homme ; des citrons parfumés, dont l'ambroisie est préférable au platane d'or de Xerxès ; (14) oiseaux chanteurs ; (15) mille fruits agréables ; (16) air pur, eaux délicieuses ; (17) elle est pleine d'ouvriers habiles en tous genres ; (18) pleine de sages et de savants, qui vont méditer sous les frais ombrages ; (19) table, trapézoïde délicieux : or c'est à table qu'Abraham conversa avec Dieu ; (20) tel est en peu de mots l'éloge de Trébisonde. « En l'écrivant, dit l'auteur, j'ai agréablement occupé

il mit ces contrées à feu et à sang, prit vivants le brave roi Pancratis dans l'admirable ville de Tyflis, lui et sa femme, fille de notre roi, la belle kyra Anna, et son fils David. La population

mes loisirs, et tari, pour un moment, la source de mes larmes sur son triste sort; et j'ai payé, par ce présent fait à cette ville, un faible hommage à ses rois. » Le tout en style poétique, avec citations des poètes anciens.

Il se trouve d'amples renseignements sur la Trébisonde moderne, tant dans le troisième volume des Voyages de Tournefort que dans la Description du Pont-Euxin par le P. Minas, en arménien (Venise, 1816). C'est cet ouvrage que je cite dans les notes par le seul nom de son auteur), et dans l'Asie par le docteur L. Indjidj, dans la même langue; Venise, 1806. Mais, comme il serait hors de propos de traduire ici en entier ce que disent ces auteurs, je me contenterai d'indiquer ici sommairement ce que contient de plus positif le P. Indjidj sur le pachalik de Trébisonde et sur la ville même.

Trébisonde est la capitale du Lazistan ou pays des Lazes, que les géographes turks croient être la même race que les Lezghis du Daghestan. Elle est la résidence d'un vizir et d'un molla. La province se divise en dix provinces, Trébisonde, Kiourgnun, Tripoli, Iounié, Kéchap, Sourméné, Oph, Rizé, Djawri, Éavépoli; outre les cantons de Kiresoun, Madchouga, Goumichkhané, Athina, Arhoui, Batoum, Hamchen, Soghoudjag, Phach et Sokhoum, qui ont chacun un juge et un soubachi.

Irizé, ancienne Rhizos, est une petite ville à vingt-deux milles d'Oph, à l'est de Trébisonde, dans le Lazistan. Il y a un port et une ancienne citadelle sur une montagne; les anciens habitants Arméniens du district de Rochi y avaient une église superbe et un missel manuscrit, qui donnait à cette ville le nom de métropole. Arrien mentionne le fleuve Irizius. Il paraît qu'on y semait du riz, d'où lui vient le nom de Irizi; à trois milles de là est la rivière Ascaroz, navigable pour les petits bâtiments. Les auteurs anciens nomment ici le fleuve Apsaros et la ville d'Azipa. On y trouve des limons et des oranges très-parfumées, ainsi que d'excellent tabac, qui se transporte dans toutes les contrées. On y voyait le palais de Douz-Oghleu, qui était comme le souverain de ces contrées, mais qui a été décapité de nos jours. Le territoire est très-beau, et fertile. A deux heures de distance est, sur la montagne Atakevi, une pierre percée, dont les habitants disent que les vaisseaux autrefois jetaient là l'ancre. On voit près de là des restes de tours carrées, construites par les Osmanlis pour défendre le pays contre les incursions des Abazes qui venaient souvent pirater jusqu'à Trébisonde.

Trébisonde a deux enceintes, l'une extérieure, l'autre intérieure ou citadelle, que les Turks nomment Goulé, le Koula des Grecs. Il y a huit mille maisons, dont cinq cents arméniennes, quinze cents grecques, six mille turques; on y voit plusieurs belles églises et des mosquées remarquables. Beaucoup d'inscriptions en

fut exterminée par le glaive. Dire tout ce qu'il prit, les images qu'il profana et brûla, les pierreries et les perles, l'or et l'argent dont il s'empara le 21 novembre 6895 (1387), cela est impossible.

LIV. Le roi kyr Alexis, Grand-Comnène, fils de kyr Basile, Grand-Comnène, mourut le dimanche 20 mars de la cinquième semaine de carême, à la deuxième heure du jour, âgé de cinquante-et-un ans, après un règne de quarante ans et trois mois, en 6898 (1390).

L'an 6920 (1412), le 5 mars, mourut le roi kyr Manuel (III,) Grand-Comnène, et il fut enterré dans l'église de Théosképaste, après un règne de vingt-sept ans. Le 2 mars 6903 (1395), mourut la reine kyra Eudocie, princesse ibérienne, mère du roi kyr Alexis.

LV. Le samedi 14 septembre 6904 (1396), 4e indiction, la reine kyra Eudocie, Grande-Comnène, vint de Constantinople à Saint-Phokha avec une galère et une barque, amenant deux épouses, l'une kyra Anna, fille de Philanthropène, pour son frère kyr Manuel, qui était veuf; et pour le roi kyr Alexis, son cousin, kyra Théodora, fille de Cantacuzène. Le lendemain dimanche, elle entra à Trébisonde, par un temps de pluie. Le scolaire grand-duc Amyrialis fut envoyé au-devant d'elle en cette rencontre.

LVI. L'an 6935 (1327), 15e indiction, lundi 12 novembre, troisième heure de la nuit, la reine kyra Théodora Cantacuzène mourut, et fut enterrée dans le vénérable temple de la mère de Dieu Chrysocéphale, dans le tombeau de Gidon[1],

diverses langues, qui existent sur les monuments de la ville, donneraient des renseignements curieux. Au reste, beaucoup de noms des localités désignées dans la chronique de Panarète ont échappé à toutes nos recherches et à celles du savant allemand, *op. cit.* p. 301. En cela même cette chronique est précieuse pour la géographie, mais elle attend un plus heureux investigateur.

1 Kyr Andronic Gidon, deuxième roi de Trébisonde. Le texte ajoute εἰς τὸ παράσημα, qui ne peut se traduire : avec *les insignes de la royau-*

La même année, en novembre, arriva de Gotthia la reine kyra Maria, fille d'Alexis et de Théodora, et elle fut installée avec son mari le pieux despote kyr David, Grand-Comnène [1].

*tè*, puisqu'il y a τὸ et non τά. Peut-être s'agit-il d'un lieu, et faudrait-il traduire : au lieu nommé Parasima.

[1] Ainsi se termine la chronique de Panarète, et la série de dix-neuf souverains qui se sont succédé à Trébisonde.



# NOTE

## POUR LE § LIII DU LIVRE CX.

Guy l'Arménien, nommé par l'auteur, était fils du frère du roi de Chypre et de Zaploun (Isabelle) sœur du roi Héthoum III. L'impératrice Marie, autre sœur d'Héthoum, mariée à Michel Paléologue, l'avait attiré à Constantinople sur le bruit de sa valeur et de ses brillantes qualités, et l'avait marié à la fille d'un des seigneurs de sa cour. Celle-ci étant morte sans enfants, il épousa en secondes noces la fille de Sirghianne, d'où lui vient le nom de Sirghis dans la relation de Cantacuzène. Il eut enfin le gouvernement de la Grèce septentrionale, de Phéra à Christopolis.

Dans ces paroles de Tchamitch, (t. III, p. 325), il y a une légère inexactitude; Sirghis n'est point dérivé de Sirghianne, mais la représentation en grec du mot Guy, précédé du titre honorifique sir.

Plus tard, continue Tchamitch (t. III, p. 347), Guy refusa d'obéir aux injonctions de Cantacuzène; il fit mettre en prison ses envoyés, et lui ferma les portes de Thessalonique. Enfin, en 1343, les Arméniens fatigués de la tyrannie de Constantin III, son frère, le firent périr, et appelèrent Guy ou Guiton en sa place. Il régna deux ans, assez malheureusement, et finit par être massacré comme son frère.

Je n'ai rappelé ces faits que pour avoir occasion de terminer ce qui me restait à dire des monnaies arméniennes. Les dernières dont j'aie encore à parler se rapportent à Ochin, qui régna de 1308 à 1320, frère du roi Héthoum II, dont il a été question longuement à la fin du tome XVII.

Le cabinet de M. le duc de Blacas possède une monnaie d'argent inédite du roi Ochin, du module, et à peu près de la force d'une pièce de 12 sous; d'un côté est un roi couronné, à cheval, tenant de la droite un sceptre à 3 pointes, comme tous ceux qui se voient sur les autres pièces arméniennes, et qui ressemble à la partie haute d'une fleur de lis. La même ressemblance avait frappé, il y a 683 ans, Alto Placentinus, notaire du sacré palais, décrivant le cachet du roi Léon II, à la suite du traité fait par lui en 1201 avec les Génois. *V.* Notices et extraits des manuscrits, t. XI, *aliquid simile floris lilii.* Pour légende, ces mots : *Avchin thagavor Haiots*, Ochin roi d'Arménie; la dernière lettre *ts* manque, faute d'espace. Au revers, un animal dont la tête ressemble à celle d'un cheval, et la queue à celle d'un lion, tourné à droite, surmonté d'une croix simple, et, pour légende, *chinial i gaghaghn i sis*, frappée dans la ville de Sis. Une petite croix indique le commencement et la fin de la légende, ici comme sur toutes les monnaies arméniennes dont j'ai eu occasion de parler. Comme il n'y eut qu'un roi Roubénien du nom d'Ochin, cette monnaie ne laisse aucune incertitude.

En réunissant les richesses du cabinet du roi, et celles de M. le duc de Blacas, nous avons donc une

série de 23 monnaies des princes roubéniens, dont une incertaine, se rapportant à 5 personnages (*V.* t. XVI, p. 26, 305; XVII, 43, (Ocbin). Avant de terminer ces notes, j'ai eu connaissance d'un ouvrage intitulé : *Dissertazione sopra alcune monete dei principi rupinensi della collezione ainsliana, fatta dall' abbate Domenico Sestini academico etrusco Livorno*, 1790, où l'on trouve l'explication de 9 monnaies *roubéniennes*, dont trois se rapportent à des princes dont les noms manquent à nos collections, Thoros, Sembat, et Constantin. Après un court exposé des dynasties arméniennes, et principalement de la quatrième, qui parait extrait du *Compendio istorico della nazione armena*, et qui est assez exact, l'auteur donne l'explication de ses monnaies, qu'il attribue à Léon II, Héthoum I, Léon III, Héthoum II, Thoros III, Sembat, Constantin II, et Héthoum II roi pour la 3^e^ fois. Manquant aussi bien que nous de preuves positives, pour assigner telle pièce à tel prince plutôt qu'à son homonyme, l'auteur n'explique pas même les raisons qui l'ont porté à se décider, au milieu d'une pareille incertitude. L'imperfection même des gravures, quelques erreurs de détail, ou fautes purement typographiques, n'empêchent point que cet opuscule ne soit très-curieux, et ne forme une intéressante monographie.

Les types, d'ailleurs, offrent d'assez grandes différences avec ceux des monnaies que nous avons publiées. Par exemple, le roi Léon II est assis sur un trône soutenu par deux lions, et tient de chaque main un globe surmonté d'une croix (p. 20; pl. II) : Léon III est à cheval, et, au revers, on voit un lion marchant vers la gauche (p. 26, ibid. 2); dans la légende d'une autre pièce du même, le nom de la ville de Sis est sur la face; *Léon, roi d'Arménie, de Sis*; et le revers porte : *frappée dans la ville* : il serait possible que ce fût une méprise du graveur (ibid. 3, p. 26). Selon l'abbé Sestini, ce fut le marquis de Savorgnan, dont je n'ai pu me procurer l'ouvrage, qui fit graver, à Venise la première monnaie roubénienne, l'une de celles du roi Léon, où se voit une tête de lion couronnée (*V.* Tchamitch t. III, p. 365); elle fut répétée par Pellerin dans les *Lettres numismatiques*, t. II, p. 246, pl. II, 1. Si l'on ajoute à cette note la monnaie bilingue donnée par Adler (Mus. borg. pl. XII, c.), on aura, je pense, la collection complète des travaux faits sur les monnaies arméniennes.

Je terminerai en corrigeant une omission qui m'est échappée ci-dessus t. XVII, p. 43, note; on y remarque, disais-je, d'un côté, *une tête* ornée d'une couronne. Il faut lire ainsi : On remarque d'un côté une tête de lion grossièrement travaillée, ornée.....etc. La dynastie cilicienne se termina par la mort de Léon VI, à Paris, le 19 novembre 1391. Ce prince, détrôné par les souverains musulmans d'Égypte, était assez considéré à la cour de Charles VI. Froissart parle souvent de lui.

FIN DE LA NOTE.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME VINGTIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

## LIVRE CENT DIXIÈME.

## LIVRE CENT ONZIÈME.

## LIVRE CENT DOUZIÈME.

## LIVRE CENT TREIZIÈME.

## LIVRE CENT QUATORZIÈME.

## LIVRE CENT QUINZIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGTIÈME.



